

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE
DE PARIS

TOME SOIXANTE SIXIÈME
(1971)

FASCICULE 2

Comptes rendus bibliographiques	1
Tables	381

Publié avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique

U. I. C. C.

APR 14 1975

LIBRARY

PARIS VII^{*}
LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK
11, RUE DE LILLE

1972

Toutes les communications relatives à la rédaction ainsi que les ouvrages pour compte rendu doivent être adressés impersonnellement à :

SECRÉTARIAT DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE
École des Hautes-Études, à la Sorbonne, Paris (V^e)

Toutes les communications relatives à l'administration de la Société, et notamment à l'envoi des publications et aux séances, doivent être adressées à l'administrateur :

M. S. SAUVAGEOT, 12, rue Émile-Faguet, Paris (XIV^e)

Les cotisation doivent être envoyées :

- 1° soit par virement ou versement au compte courant postal de la Société 17454 Paris ;
- 2° soit par chèque de banque sur Paris ;

exclusivement au nom de

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS
École des Hautes-Études, à la Sorbonne, Paris (V^e)

Dans tous les cas, il est instamment recommandé de faire connaître clairement le nom et l'adresse du cotisant.

La correspondance relative aux finances de la Société doit être adressée uniquement au trésorier, M. J. VEYRENC, à l'adresse de la Société, École des Hautes-Études, à la Sorbonne, Paris (V^e).

Le montant de la cotisation annuelle est fixé à 40 F (France et Étranger) pour les membres individuels, et à 80 F (France et Étranger) pour les bibliothèques et instituts.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

(Remise consentie aux membres de la Société : 20 %)

Édition originale :

Jusqu'au tome XLI (année 1941)	le fascicule : 23 F
Du tome XLII au tome LV (années 1942-1960)	le fascicule : 34 F
Du tome LVI au tome LXII (années 1961-1967)	le fascicule : 45 F
Tomes LXIII et LXIV (années 1968 et 1969)	le fascicule : 50 F

Collection complète à partir du tome XL. Lacunes du tome XII au tome XXXIX. Collection totalement épuisée du tome I au tome XI.

Reproductions (comblant toutes les lacunes de l'édition originale) :

Tomes I-II (1869-1875 : fasc. 1 à 12) en un volume	112 F
Tomes III-IV-V (1875-1885 : fasc. 13 à 26) en un volume	168 F
Tomes VI, VII, VIII, IX, X (1885-1898 : fasc. 27 à 46) : le tome	80 F
Tomes XI à XXI (1898-1901 : fasc. 47 à 67) : un volume par tome :	
tomes XI, XVII, XIX à XXI : chaque tome	90 F
tomes XII à XV : chaque tome	80 F
tomes XVI et XVIII : chaque tome	112 F
Tomes XXVII (1926-27 : fasc. 81 à 83) et XXIX (1928-29 : fasc. 86 à 88) : le tome	140 F
Tomes XXXVII à XXXIX (1936-38 : fasc. 109 à 117) :	
tome XXXVII	112 F
tomes XXXVIII et XXXIX : chaque tome	140 F

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

(Remise consentie aux membres de la Société : 20 %)

Tome I à XXIII (1868-1935) : 5 ou 6 fascicules par tome ; le fascicule : 12 F
Les tomes I (fasc. 2 à 4), VII (fasc. 1, 2 et 5), XIV (fasc. 1 à 4), XV (fasc. 4), XVI (fasc. 2 et 4), XVIII (fasc. 1, 5 et 6^a), XIX (fasc. 1), XXI (fasc. 1, 2, 3 et 6), XXII (fasc. 1 et 3) et XXIII (fasc. 1) sont épuisés.

Table analytique des tomes I à X : un volume

30 F

TOUTES CES PUBLICATIONS SONT EN VENTE A LA
LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK, 11, rue de Lille, Paris (VII^e)

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE
DE PARIS

TOME SOIXANTE SIXIÈME

(1971)

FASCICULE 2

Publié avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique

PARIS VII°
LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK
11, RUE DE LILLE

1972

COMPTES RENDUS

1. *Voprosy jazykoznanija*, 1969, n^{os} 1 à 6. Ed. « Nauka », Moscou.

Comme à l'ordinaire nous distinguerons entre les articles traitant de problèmes généraux et les études consacrées à telle ou telle langue, telle ou telle famille linguistique.

Problèmes généraux.

Les polémiques autour d'approches « traditionnelles » et « nouvelles » en linguistique, si elles se sont apaisées, n'ont pas à proprement parler cessé et tel ou tel article s'en fait l'écho. C'est ainsi qu'A. V. Gladkij (2, 110-123) se voit obligé de démontrer une fois encore aux « traditionnalistes » l'utilité, la nécessité de recourir aux méthodes « formelles », « structurales », « mathématiques », lorsqu'on veut définir avec rigueur les concepts linguistiques de base. Il illustre ici son propos avec les catégories de cas et de genre en russe. Dans un article dense R. V. Pazuxin (5, 55-67) passe en revue les différentes théories sur le caractère universel du langage, du code linguistique, et souligne la nécessité de l'étudier comme « objet sémiologique » d'un type particulier. L'étude de S. G. Ter-Minasova est d'une importance considérable puisqu'elle se situe à la rencontre des observations concrètes et des théories abstraites : l'auteur, à partir de tests pratiqués sur de jeunes enfants soviétiques, montre que dans la réalité la « compétence linguistique » s'acquiert très vite et que les enfants, au contraire, ne peuvent qu'assimiler lentement, progressivement, les irrégularités, les idiomatismes et autres « modèles improductifs ». S. G. Ter-Minasova en conclut que si, actuellement, dominent les concepts de « système de la langue », de « logique de la langue », cette coupure entre le « système de la langue » et son fonctionnement réel représente un excès qui freine les progrès de la linguistique (4, 107-112).

Les « Questions de linguistique » ont pris l'initiative, on le sait, de reproduire des articles parus à l'extérieur de l'U.R.S.S. et qui

s'attaquent à des problèmes d'actualité. Il est intéressant de constater qu'ont été ainsi présentés aux lecteurs soviétiques les traductions de l'étude d'A. Martinet parue dans « La linguistique » (1968, 1) : « Neutralisation et syncrétisme » (2, 96-109), et de l'article de Bar-Hillel sur l'avenir de la traduction automatique paru en 1967 dans « Sprache im technischen Zeitalter » (4, 113-119).

On notera que l'approche phonologique de l'étude des langues semble l'avoir définitivement emporté, comme le montre la 2^e Conférence sur la phonologie qui s'est déroulée à Doneck du 23 au 27 octobre 1968. Cette victoire est intervenue à l'issue de débats souvent passionnés (4, 159-162). Ja. V. Krupatkin (4, 35-44), appuyant sa démonstration sur des faits germaniques, estime que l'étude des changements phonologiques doit se fonder sur l'analyse des traits distinctifs et non sur la reconstruction des « allophones ».

V. A. Vinogradov et A. A. Reformatskij (1, 123-125) répondent à T. A. Bertagaev qui estimait (V. Ja, 1968, 2) que l'harmonie vocalique ne constituait pas un trait suprasegmental particulier. M. A. Kunaxov s'intéresse — et nous intéresse — au problème de l'expression grammaticale du nombre en fondant son argumentation sur les langues du groupe adyghé-abkhaze, ce qui lui permet d'aborder le problème d'une manière originale (4, 65-74).

Développant et corrigeant la conception introduite par Gleason (Introduction to descriptive linguistics) et relative à une grammaire des ordres de succession (morphèmes, mots), I. I. Revzin et G. D. Juldaševa (1, 42-56) l'appliquent à l'étude des morphèmes verbaux de l'uzbek et aux adverbes allemands du type *unten*, *oben*. I. N. Raspopov s'interroge sur les possibilités de procéder à une analyse paradigmatique en syntaxe (4, 92-100).

E. D. Mednikova (3, 37-46) fait le point des méthodes d'analyse sémantique, aussi bien celles des « lexicocentristes » — pour qui le mot dans ses rapports avec la réalité est l'essentiel —, que celles des « textocentristes » — pour lesquels l'intérêt doit se concentrer sur le sens d'un texte suivi. Ju. D. Apresjan (4, 75-91) s'attache à définir toute une série de procédures (p. ex. examen des relations entre ensembles de mots définis non seulement par leurs propriétés sémantiques mais par leurs propriétés syntagmatiques communes) pour donner un contenu précis aux notions de synonymie.

O. G. Gecova estime qu'on doit inclure dans les dictionnaires dialectaux le lexique familier, voire vulgaire de la langue nationale, de même que les éléments qui sont obsoletes dans la langue nationale mais qui restent vivants à l'échelle régionale (3, 152-164).

Les problèmes de typologie sont évoqués dans deux articles : M. M. Makovskij (3, 24-36) estime qu'à la différence des recherches d'ordre typologique qui portent sur la phonologie ou la morphologie et qui concernent donc les relations entre éléments « discrets », les

recherches du même ordre qui concernent le lexique ou la syntaxe doivent envisager les relations existant non entre éléments mais entre structures. V. S. Pañfilov (4, 3-15) qui fixe ainsi l'objectif des recherches typologiques : « établir non seulement l'isomorphisme mais aussi l'allomorphisme des différentes langues », se réfère avec faveur au linguiste tchèque Skalička et apparemment poursuit sa polémique avec Krejnovič sur le problème de « l'incorporation » (cf. B.S.L., 1968, II, p. 7). E. A. Krašeninnikova (1, 57-61) s'attache à définir la notion de « potentialité des changements linguistiques ». Enfin E. N. Binarskaja (1, 93-97), à partir de tests auxquels avaient été soumis des sujets atteints d'aphasie verbale, estime que les mots substitués aux éléments attendus sont parmi les plus fréquents de la langue des sujets (ici le russe).

*
* *

Études sur les diverses langues et familles de langues

Langues indo-européennes : Pour I. A. Perel'muter (5, 11-21), qui étudie les verbes i.e. en -ē-, « les mots prédicatifs signifiant un état ne distinguaient pas entre présent et passé, alors que les verbes désignant une action, connaissaient déjà cette distinction ».

Indo-iranien : G. L. Naxucišvili (1, 79-84), contrairement à Abaev, voit dans le caractère agglutinatif de la déclinaison nominale en ossète moins le résultat de l'influence d'un substrat caucasien que l'aboutissement d'une tendance générale des langues indo-iraniennes modernes, le substrat caucasien n'ayant joué que le rôle d'un catalyseur.

Arménien : S. B. Toš'jan (3, 116-124) étudie la coupe syllabique dans cette langue.

Langues slaves :

Problèmes généraux : E. Kuriłowicz (3, 3-11) voit dans la différence entre le processus de substantivation sur le plan syntaxique et le même processus sur le plan sémantique, l'origine de la divergence qui existe dans la déclinaison de l'adjectif entre les langues baltes et les langues slaves. Le linguiste polonais L. Moszyński (5, 3-10) étudie les sonantes en slave commun : tout en admettant la possibilité d'existence d'un balto-slave commun, il pense que cette langue pouvait présenter des différences dialectales qui se manifestaient en particulier dans la différence de développement des mouillures et des palatalisations. Pour lui les passages *ŋ, *m > ɛ, ɔ, n'impliquent pas un stade intermédiaire ĩn, ũn. Il postule enfin l'antériorité du passage r₀ > r^ə (par rapport à r₀ > r)

à cause de la loi des syllabes ouvertes. V. A. Dybo se fonde sur des textes vieux-russes accentués pour reconstruire le système accentuel du présent en slave commun (6, 114-122).

P. M. Cejtlin (6, 35-47) étudie le vocabulaire de 15 textes vieux-slaves des ^x^e et ^xⁱ^e ss. (soit environ 10.000 mots), donne quelques exemples des différences de fréquence d'emploi de certains vocables et examine quels rapports peuvent exister entre ces différences et le lieu d'origine des textes dépouillés. T. A. Ivanova, qui passe en revue les noms des lettres et leur ordre dans les alphabets vieux-slaves estime que cet ordre n'est pas déterminé par l'alphabet grec mais par l'alphabet araméen avec lequel l'écriture glagolitique a davantage de rapports que le cyrillique (6, 48-55).

Deux études traitent de l'ensemble des langues slaves : dans la première M. M. Kopylenko compare dans dix langues slaves (y compris le vieux slave) des syntagmes du type « donner un conseil », « recevoir une réponse » et, selon le verbe employé, établit le degré de proximité de ces différentes langues (2, 46-53). La seconde est le compte rendu d'un colloque tenu à Moscou, à l'Institut de linguistique, les 21 et 22 novembre 1968, et consacré aux éléments lexicaux d'origine turke dans les langues slaves occidentales et orientales (4, 162-163).

Russe : Les V. Ja publient deux des derniers articles de V. V. Vinogradov, décédé le 4 octobre 1969, au terme d'une vie riche en travaux originaux et après avoir joué, surtout au cours des vingt dernières années, le rôle de premier plan que l'on sait dans la linguistique soviétique. Il est à la fois significatif et symbolique que ces deux études traitent d'une question qui a toujours été au centre des préoccupations de V. V. Vinogradov : la formation de la langue écrite, littéraire, russe : dans la première il examine les communications de G. H. Worth et B. O. Unbegaun au Congrès des Slavistes de 1968. Rappelant notamment que Šaxmatov avait présenté cette formation d'une manière plus nuancée que l'a fait B. O. Ungebaun, il estime que faire du russe littéraire l'aboutissement d'un slavon plus ou moins russifié au cours des siècles, c'est donner de la réalité historique une image quelque peu simplifiée (2, 3-18). Il reprend cette question dans son second article (6, 3-34) et envisageant tous les problèmes que pose l'histoire du russe jusqu'au ^{xviii}^e siècle, il étudie tous les rapports existant entre vieux slave, slavon, et les différents niveaux du vieux russe et du moyen russe (langue parlée, langue juridique, langue de l'administration).

F. P. Filin (3, 70-81) passe en revue les hypothèses émises pour expliquer l'existence des constructions du type *voda pil'*, c'est-à-dire avec une forme de nominatif là où on devrait avoir un accusatif. Il penche pour une explication d'ordre sémantique et syntaxique —

cette construction correspondant initialement à un ordre, une obligation. Il admet toutefois la possibilité d'une influence des langues de contact (baltées et finnoises). V. P. Vomperskij (3, 125-131) décrit une grammaire russe inconnue jusqu'à présent et qui date de 1730. Une description est également donnée (1, 127-130) d'un nouveau manuscrit autographe d'Avvakum et de Théophane et qui vient d'être remis par un collectionneur de Riga à la « Maison Pouchkine » de Leningrad.

On se souvient que depuis 1963 les V.Ja ont accueilli différentes contributions relatives au problème de l'*akanie*. Elles le font à nouveau avec deux articles critiques concernant l'ouvrage paru à Sofia en 1968 et qui contient des études de deux linguistes bulgares V. Georgiev et S. Stojkov, et de deux linguistes soviétiques : V. K. Žuravlev et F. P. Filin. Ce recueil défendait le point de vue selon lequel l'origine de l'*akanie* est ancienne et constitue un fait slave général. Or dans le premier article publié dans les V.Ja le linguiste slovène Ja. Rigler critique avec véhémence V. Georgiev pour les preuves qu'il a cru trouver dans le slovène pour étayer sa thèse. (3, 47-58). Quant au second article, dû au linguiste yougoslave P. Ivić (3, 59-69), il est non moins sévère à l'égard des quatre auteurs du recueil collectif.

En 1964 avaient été publiées les « Propositions pour une réforme de l'orthographe russe », propositions qui avaient suscité maints commentaires. Les V.Ja avaient inséré un certain nombre d'articles et de lettres sur ce thème et nous nous en étions fait ici même l'écho. Après cinq années L. R. Zinder (6, 56-63) donne un bilan de cette longue discussion. Il voit la raison des nombreuses attaques qui ont été lancées contre ces Propositions, dans une élaboration insuffisante du problème, tant d'un point de vue sociologique (manque d'enquêtes préalables sur la nécessité et l'actualité d'une telle réforme) que d'un point de vue linguistique (absence d'une théorie générale du code écrit). Cet article est suivi d'une lettre de L. N. Bulatova (6, 64-70) qui répond à un article de V. V. Gornung (V. Ja, 1967, 2) lequel, à propos de ce problème, avait attaqué l'école phonologique de Moscou et repris les vieilles argumentations fallacieuses sur la nécessité de garder le signe mou après chuintante et de continuer à écrire *y* après *c* (au lieu de *i*), afin, prétendument, d'éviter des erreurs de déclinaison ! L. N. Bulatova n'a aucune peine à faire justice de telles affirmations dont nous avions d'ailleurs montré ici l'inconsistance.

I. I. Revzin (3, 102-109) traite de ce qui est parfois appelé le « pluriel non marqué » en russe moderne, c'est-à-dire l'emploi du pluriel en valeur d'indéfini.

Les problèmes de syntaxe occupent une place non négligeable dans les V.Ja de 1969 : O. A. Lapteva (1, 22-41) compare langue

nationale et dialectes quant à la syntaxe de la langue parlée (y compris bien entendu le rôle de l'intonation). G. A. Zolotova (1, 67-78) étudie les différentes réalisations de la proposition simple. V. I. Černov (1, 125-126) souligne que la place des compléments (lieu, temps, circonstance) est liée à la structure de la proposition simple (place du sujet, de la copule ou du prédicat) et à la nature du sujet (animé ou inanimé). L. I. Rojzenson et I. V. Abramec (2, 54-63) étudient ce qu'ils appellent « l'homonymie conjointe » dans les tournures phraséologiques : l'expression « hausser les épaules » est, p. ex., à la fois un syntagme à éléments libres désignant un geste et une locution signifiant la contrariété, le désaccord.

A. L. Žovtis (2, 64-75) présente les problèmes techniques liés au fonctionnement de la rime et de l'allitération dans la poésie actuelle.

Une place importante a également été accordée aux questions d'onomastique et de toponymie : N. V. Podol'skaja et A. V. Supersanskaja (4, 140-146) travaillent à définir le vocabulaire de l'onomastique. Dans un article très riche B. A. Uspenskij (5, 80-103) suit les variantes d'écriture et d'accentuation des prénoms russes, selon qu'il s'agit de Moscou ou de l'Ukraine, jusqu'à la réforme de Nikon au début de la seconde moitié du xvii^e siècle. Il peut ainsi expliquer les différences qui peuvent aujourd'hui exister entre la forme canonique de l'Église orthodoxe, la prononciation de la langue littéraire et celle de la langue parlée. C'est ainsi, p. ex., que *Már'ja* (forme populaire) continue la forme canonique employée à Moscou avant Nikon et *Marija* la forme canonique du Sud-Ouest, consacrée par Nikon. Cette étude a été présentée au Colloque international sur les langues slaves dans la formation des Nations d'Europe centrale et orientale, colloque qui s'est tenu à Moscou du 22 au 24 avril 1969 (c. r. en 5, 139-142). Un colloque sur l'onomastique s'est également tenu à Gor'kij du 23 au 26 avril 1969 (c. r. en 6, 152-154). A. K. Matveev (5, 42-54) passe en revue les toponymes de la Russie du Nord et les rapporte à un substrat finno-ougrien dont les langues correspondantes auraient occupé, sur le plan linguistique comme sur le plan géographique, une situation intermédiaire entre les langues f.-o. dites de la Baltique et celles dites de la Volga. J. Prinz (Berlin-Ouest) entend réfuter les critiques adressées par E. M. Pospelov au « Russisches geographisches Namenbuch » (4, 147-154). Enfin un c. r. est donné de la Conférence sur l'oronymie de l'URSS qui s'est déroulée à Moscou les 21 et 22 avril 1969 (5, 142-143).

Biélorusse : V. N. Čekman (2, 29-37) estime que les traits dits « lakhes » du consonantisme biélorusse proviennent en réalité d'une évolution interne (passage des dentales palatalisées à de nouveaux

phonèmes : affriquées ou prépalatales mouillées) et s'accorde avec E. F. Karskij pour dater ce phénomène des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles.

Bulgare : Cette langue est particulièrement bien représentée : J. Zaimov, de Sofia, propose une reconstruction de l'ensemble de l'inscription découverte à Bitola, en Macédoine, en 1956, qui remonte à l'empereur Ivan Vladislav et doit être datée de 1015-1016 (6, 123-133). V. A. Dybo (3, 82-101) procède comme il l'a fait avec des textes vieux-russes accentués (voir plus haut), mais cette fois avec des textes moyen-bulgares, pour reconstruire le système accentuel du présent en slave commun. La formation du bulgare moderne est étudiée dans deux articles : E. I. Demine (6, 83-93) considère que la période allant du ^{xvii}^e siècle à la première moitié du ^{xix}^e constitue en quelque sorte la préhistoire de cette langue, opinion qui recoupe celle de G. K. Benediktov pour qui le processus de normalisation du bulgare parlé qui aboutit à l'état moderne date de la seconde moitié du ^{xix}^e siècle (6, 94-102). St. Stojkov (2, 19-28) fait le point des études de dialectologie.

Enfin K. Gutschmidt, de Berlin, étudie le poids de la tradition vieux-slave transmise par les slavons et par l'influence du russe sur la formation des langues littéraires bulgare et serbe (6, 71-82).

Slovaque : L. N. Smirnov retrace le rôle du prêtre catholique Anton Bernolak (1762-1813) dans l'établissement des normes de la langue littéraire (6, 103-113).

Langues germaniques : E. A. Makaev (1, 3-21) critique les étymologistes qui décomposent les mots germaniques en racine + « déterminatifs » (élargissements) selon le même schéma que pour l'ensemble des langues i.e. Pour l'auteur la mise en évidence de « déterminatifs », pour les langues i.-e. en général comme pour les langues germaniques en particulier, n'est possible que s'il existe une opposition entre forme de base et forme dérivée, celle-ci constituant le terme marqué. V. S. Jakovišin (4, 26-34) étudie le système vocalique du germanique commun. Quant à Ju. K. Kuz'menko (4, 45-55) il établit les conditions d'apparition des affriquées en appliquant les méthodes de la phonologie historique.

Allemand : M. V. Rajevskij (4, 16-25) retrace la genèse de la seconde mutation consonantique à partir de trois facteurs : système phonologique ; facteur « anthropophonique » (il s'agit visiblement, dans l'esprit de l'auteur, des réalisations des phonèmes tant du point de vue articulatoire que du point de vue acoustique) ; facteur prosodique (succession des phonèmes). A. I. Domašnev (2, 38-45) examine quelques traits distinctifs de la variante autrichienne de l'allemand.

Anglais : O. D. Lejerson (1, 62-66) traite du développement des composés anglais du type *motor-driven*, *London-born*, *spring-sown*.

Langues ouraliennes : B. A. Serebrennikov voit dans les suffixes à valeur de pluriel collectif des différentes langues ouraliennes, les reliquats d'anciennes classes nominales (3, 12-23).

Langues altaïques : Le linguiste anglais J. Johnson (5, 22-41), après un examen critique des principes de la « glottochronologie » de Swadesh, estime néanmoins que les statistiques lexicales ont leur utilité dans l'établissement des familles linguistiques. Aussi reprend-il de ce point de vue « l'hypothèse altaïque ». Après avoir comparé les vocables relatifs à 100 concepts fondamentaux et à 100 concepts complémentaires en vieux-turc, en vieux mongol et en mandchou, il aboutit aux conclusions suivantes :

1. Les langues mongoles et surtout turkes apparaissent remarquablement stables pour toute la période historique.

2. Les langues turkes et mandchoues ont peu de chances d'être parentes car leur vocabulaire fondamental ne coïncide pas.

3. Après élimination des emprunts évidents, on constate qu'il n'y a guère que 2 % du vocabulaire fondamental qui puisse être commun aux langues turkes et mongoles. En fait, compte tenu de 1) il y a toutes probabilités qu'il s'agit là encore d'emprunts.

4. De même il n'y a que 3,5 % d'éléments communs dans le vocabulaire fondamental du groupe mongol et du groupe mandchou. On peut penser également qu'il s'agit d'emprunts.

Un colloque sur les problèmes altaïques s'est déroulé à Leningrad du 27 au 30 mai 1969 (c. r. en 6, 159-162).

Langues turkes : A. A. Amanžolov (3, 147-151) présente quatre inscriptions en alphabet runique turk, qui ont été découvertes dans le bassin de l'Ili (région d'Alma-Ata).

Dans un article consacré aux principes de l'étude historique et typologique des langues turkes, N. A. Baskakov (4, 56-64) expose ses conceptions linguistiques fondamentales, basées notamment sur l'isomorphisme des différentes catégories du langage, et de la pensée, ce qui l'amène à comparer, p. ex., les procédés turks et chinois.

A. A. Juldašev (5, 68-79) formule les critères permettant de distinguer mots composés et syntagmes figés dans les langues turkes, les mots composés se rapprochant des dérivés par agglutination. K. M. Ljubimov (5, 104-105) consacre une brève note aux syntagmes turcs du type *ana baba* (père-mère = les parents).

Les turkologues d'URSS se sont réunis à Leningrad du 2 au 4 juin 1969 pour le centenaire de P. M. Melioranskij (1868-1906) (c. r. en 6, 163-164).

Langues mongoles : Une information sur la linguistique kalmouk

dont les travaux concernent cette langue elle-même et l'ensemble des langues mongoles, est donnée en 2, 157-160.

Langues paléo-asiatiques: Le Kète (anciennement dénommé Ostjak de l'Enisséi) est l'objet de deux articles : G. K. Verner examine dans quelle mesure l'occlusive glottale est un phonème de plein exercice (1, 85-92). E. A. Krejnovič (2, 84-95) étudie les notions de classes et de nombres dans cet ensemble linguistique.

Autres langues: M. G. Prjadoxin (3, 110-115) analyse l'emploi des tournures figées chinoises (*hxiéhouyuh*) dont le second élément donne son sens au contexte. M. A. Korostovcev (4, 101-106) étudie le verbe égyptien, en particulier l'emploi d'intransitifs à la forme passive, et en souligne l'intérêt pour des recherches typologiques. V. A. Vinogradov et A. S. Černičenko (2, 76-83) font une analyse de type structuraliste de la phono-morphologie des classes nominales en *ganda* (*luganda*).

*
* *

Outre les informations qui ont déjà été données sur différents colloques, mentionnons encore la Conférence organisée à la mémoire d'I. I. Meščaninov (1883-1967) (c. r. en 3, 165-166) et plusieurs réunions consacrées à l'étude des problèmes ethnologiques, linguistiques et sociologiques de la Sibérie : séance de travail de la section correspondante de l'Académie des Sciences à Novosibirsk, les 17 et 18 décembre 1968 (c. r. en 4, 163-164), Conférence de Tomsk, du 11 au 13 mai 1969, et de Novosibirsk, les 15 et 16 du même mois (c. r. en 6, 155-157).

Enfin nous nous voyons une fois de plus obligé — qu'on excuse ces remarques qui reviennent, hélas !, à chaque compte rendu — de regretter le français approximatif du sommaire publié dans chaque numéro. Voici p. ex. le titre de l'article de Matveev dont on a parlé plus haut : « L'origine des couches principales de toponymie substraites au Nord russe » ! La rédaction des V.Ja ne devrait pourtant pas être en peine pour trouver à Moscou des personnes susceptibles de remettre en bon français les traductions de ces titres !

R. L'HERMITTE.

2. *Tendances principales de la recherche dans les sciences sociales et humaines.* — Partie I : *Sciences sociales*, Paris-La Haye, (Mouton-UNESCO), 1970, LII+987 p., in-8°.

C'est à une entreprise monumentale — et qui fera probablement date dans l'histoire des sciences — que s'est attachée l'Unesco en provoquant une réflexion collective sur les voies où s'engagent les sciences au xx^e siècle et sur les objectifs qu'elle pourrait se fixer. Un premier volet de l'œuvre avait été l'ensemble d'études sur les tendances dans les sciences exactes et naturelles réalisé en 1959-1960 sous la direction de M. Pierre Auger. Voici maintenant (en partie) le second volet qui, réalisé par dix chercheurs parmi les plus éminents dans leurs disciplines, n'en a pas moins demandé la collaboration de trois cents consultants.

Il est bien évident que la distinction entre sciences sociales et sciences humaines que, par son titre, le présent volume pourrait sembler consacrer, est quelque peu arbitraire. Dans la préface qu'il a signée, M. R. Maheu, Directeur de l'Unesco, souligne combien les organisateurs en sont eux-mêmes conscients. Il s'agit surtout, indique-t-il, d'une « certaine dualité de style au sein des démarches des « sciences de l'homme » dans leur ensemble » (p. xv). Cette « dualité », M. R. Maheu la définit brillamment. De toutes manières, il y aurait danger à trop trancher, et on ne rencontrerait certainement pas l'adhésion de tous les chercheurs en rapprochant davantage les sciences juridiques, l'archéologie, l'histoire ou la préhistoire des « expressions artistiques, littéraires ou philosophiques (tel est le contenu prévu du second volume) que de la sociologie, l'économie, la psychologie ou la linguistique (qui font entre autres, l'objet du premier).

L'ouvrage, divisé en trois parties : tendances principales de la recherche, dimensions interdisciplinaires, politique scientifique et développement de la recherche, réunit les contributions de P. F. Lazarsfeld (sociologie), W. J. M. Mackenzie (science politique), J. Piaget (psychologie), J. Bourgeois-Pichat (démographie), R. Jakobson (linguistique) ; le chapitre sur la science économique est anonyme. Dans la deuxième partie, J. Piaget, pose les problèmes généraux de la recherche interdisciplinaire, P. Boudon étudie les modèles et méthodes mathématiques, P. de Bie traite de l'orientation de la recherche, S. Rokkan de la recherche « transculturelle, trans-sociétale et trans-nationale ». Dans la troisième partie enfin, E. Trist se préoccupe de l'organisation et du financement de la recherche.

Il convient ici, faute de la compétence universelle que demanderait un compte rendu complet, s'en tenir à la contribution de R. Jakobson. Contribution éblouissante par l'abondance et la

diversité des matériaux envisagés, relevant aussi bien de la linguistique que de l'économie, de la génétique ou de la biologie moléculaire, et d'une telle densité dans ses développements qu'elle décourage le résumé. On peut cependant, en dégager deux idées centrales.

D'une part l'unité fondamentale de la recherche linguistique qui, à travers les contradictions de surface, montre en profondeur des bases parfaitement unitaires. Au-delà des écarts de terminologie, des différences d'accent sur tel ou tel aspect, c'est la structure verbale, la cohérence intrinsèque du langage, la nature « relationnelle et hiérarchique » de ses éléments constitutifs, des lois qui régissent l'ensemble des systèmes et des relations entre ces lois, qui font l'objet essentiel de toutes les tendances.

La seconde idée centrale, celle qui donne lieu aux développements les plus importants et les plus riches en suggestions, est que « le problème des corrélations entre les sciences de l'homme s'ordonnent autour de la linguistique ». Celle-ci est « la plus avancée et la plus précise des sciences de l'homme » et peut leur fournir « un modèle méthodologique » ; par ailleurs le langage, dont la structure est « exceptionnellement régulière et autonome » joue un rôle fondamental dans la culture. En fait, souligne R. Jakobson, « le langage est au centre de tous les systèmes sémiotiques humains et le plus important d'entre eux » et la linguistique, selon les termes de L. Bloomfield, est « la branche principale de la sémiologie ». Mais celle-ci, à son tour, n'est que l'une des sciences de la communication sociale qui, selon l'analyse de Cl. Lévi-Strauss, s'opère à trois niveaux : communication des messages, communication des biens, communication des femmes, trois niveaux qui, tous, « assignent un rôle fondamental au langage ». Ainsi, dans une structure concentrique : linguistique, sémiotique, science de la communication, se révèlent les liens entre l'étude du langage, celle des lois de l'économie et celle des données de l'anthropologie culturelle. Les liens et les interactions entre le langage et la culture n'ont d'ailleurs jamais cessé de préoccuper la linguistique dans ses tendances les plus ouvertes. Ils constituent l'objet même des branches de la linguistique qu'on désigne comme *ethnolinguistique* ou *sociolinguistique*.

Les relations entre la communication et les autres sciences sociales ne constituent pas une telle structure concentrique du moins au plus général. La psychologie cependant peut trouver un domaine de collaboration interdisciplinaire avec les sciences de la communication dans l'étude qu'elle peut faire des êtres que la communication associe, en eux-mêmes, alors que les sciences de la communication étudient les règles et les rôles de la communication. Les rapports des sciences anthropologiques et de la biologie,

en même temps qu'ils révèlent la spécificité du langage humain à l'égard « des modes et formes de la communication utilisés par les autres êtres vivants », posent le problème fondamental de la nature de cette spécificité et, en conséquence, celui de l'équilibre des facteurs acquis et des facteurs innés. Précisément, les recherches sur le patrimoine génétique et le déchiffrement progressif du code de l'ADN ramènent à la linguistique par le fait même de l'isomorphie qui se révèle entre le système d'information génétique et celui de l'information verbale.

C'est certainement appauvrir et trahir la construction de R. Jakobson que de la réduire à ces quelques lignes. Elles suffisent cependant pour en montrer la portée et l'ambition, et peut-être, du même coup, pour établir qu'elle ne relève pas de la seule critique linguistique. R. Jakobson ne se contente pas de montrer — de façon exceptionnellement brillante — les possibilités réelles d'une collaboration féconde entre les diverses disciplines qui ont l'étude de l'homme pour objet, il tente en même temps de définir les lignes de force d'une sorte de synthèse méthodologique. Mais dans quelle mesure toutes les perspectives ouvertes déterminent-elles des voies praticables ? Dans l'avertissement placé en tête du volume, S. Friedman demandait avec pertinence si les extensions qu'on donne à la linguistique « peuvent déjà contribuer aux progrès des sciences sociales ». « Si la théorie linguistique de la monnaie, est suggestive, ajoutait-il, fait-elle vraiment avancer la connaissance en cette matière ? » (p. XLIV). La même question se poserait peut-être pour le « code génétique ». L'analyse pourrait-elle pousser plus loin la métaphore en se fondant sur la méthode linguistique ? La notion d'intentionnalité, celle de finalité, qui certes s'imposent dans les sciences de l'homme, ont-elles le même sens dans la production et la structure du message linguistique et dans le dynamisme biologique ? Les questions peuvent être posées. Il appartient aux autres sciences de fournir des réponses.

David COHEN.

3. Mario WANDRUSZKA. - *Sprachen. Vergleichbar und Unvergleichlich*, München, R. Piper & Co Verlag, 1969, 542 p.

Sur un corpus de plus de 60 œuvres (du XIX^e s. à nos jours) écrites dans l'une et traduites dans les 5 autres des grandes langues de l'Europe occidentale, M. W., dans un ordre qui suit librement les classifications traditionnelles : rapports signifiant/signifié,

lexique et parties du discours, élargit considérablement la comparaison menée par Vinay et Dalbérnet entre franç. et angl. et, sur cette base concrète, traite, après Nida et Mounin, des problèmes théoriques auxquels conduit l'étude de la traduction. Il dégage ce qui, commun à l'angl., à l'all., au franç., à l'ital. à l'esp. et au ptg., pourrait correspondre à des universaux du langage ou, particulier à une langue, dénonce un trait de l'esprit national ou plutôt le hasard de l'histoire (introd., p. 110, 142-145, 289-290, 350, etc.).

Style aisé, formules frappantes, heureux choix d'ex. : les étudiants ne sauraient trouver meilleur manuel où approfondir les notions de polysémie, de synonymie (un index les y aidera), de forme du contenu (pour les références fondamentales du discours, les vues de Bühler sur l'*ego-hic-nunc* sont judicieusement reprises) et où prendre des leçons de traduction (100, 103) (un (!) souligne gaucheries et inexactitudes).

M. W. révèle une rare maîtrise des 6 langues, parfois de leurs dialectes (96) ou de leurs parures les plus récentes (473) et de leur histoire : un Français ne trouve rien à redire à l'interprétation des plus fines nuances de son idiome (226-227) (de rares inadverances, inévitables en un si gros livre : p. 32-33 : « il n'y avait pas *péril* en la demeure » exclut tout choix : *danger* est impossible dans ce tour figé ; p. 67 : une probable faute d'impression laisse croire que l'*eau lourde* est ainsi nommée parce que plus lourde que l'air ; p. 126 : rectifier d'après la th. de Guilbert les datations des dérivés de *parachute* apparus fin xviii^e s. ou plus tard, suivant qu'ils concernent l'aérostation ou l'aviation ; p. 128 : *bricolage*, *lâchage*, etc. : est familier ou vulg., le radical plutôt que le suff. ; p. 180 : *Les médecins se trompent* traduit *Doctors make mistakes* de façon non pas inexacte, mais ambiguë (= les médecins (du patient) se trompent dans ce cas précis / Les médecins (en général) se trompent) ; p. 196 : l'art. déf. avec les patronymes et sans autre détermination a une valeur différente au plur. : *les Durand* désigne les membres d'une famille en franç. standard ou même, en style soutenu, ceux d'une illustre maison (*les Bourbons*, *les Stuarts*) et au sing. : en dehors des noms ital. ou d'artistes (Le Tasse, la Callas), *le Durand* ou *la Julie* est trivial ou régional ; p. 221-222 : l'alternance *un(e)/o* devant attribut traduit parfois des nuances, mais résulte souvent d'une contrainte : C'est *un* philosophe / il est philosophe ; p. 447 : *habere*, absent en latin des tours réfléchis, n'a pu y être remplacé par *esse* attesté de tout temps dans un tour comme *se ullus est* = *vengiez s'est*. Ce sont les langues ibériques, si novatrices en matière d'auxiliarité, qui ont introduit ici *habere* (cf. le catal.) qui apparaît aussi dans toutes les lang. rom. avec le réfléchi transitif (*s'ha comprato un cappello*).

Sur le plan théorique on soulèvera des objections :

Un corpus, si vaste soit-il, donne une vue fragmentaire du système, non de la langue, mais du discours, surtout fait de traductions en partie — (quel francophone dira spontanément *Tristes temps!* (43) (cf. 94, § 6) et inversement, si la traduct. ne calque pas le modèle, on conclut aisément à une différence entre les lang. : p. 343 : en franç., au lieu de *revoir* on dirait aussi bien *voir à nouveau*, *voir encore* (*une fois*), *retourner voir*) — et en partie de textes littéraires, disparates — (Hugo, Stendhal, S. de Beauvoir, le traducteur d'Hemingway parlent-ils la même langue?) — et composites (ils gardent des tours morts pour la lang. vivante et évitent des négligences par des impropriétés : p. 34, *cité/ville*, p. 78 : *second/deuxième*) ; de toutes façons un corpus de langue écrite (cf. les justes rem. de Coseriu à ce propos, *T.L.L. Strasbourg* 1964, p. 139) : le masc. *mon* devant le fém. *amie* semble un emploi inconséquent (179) à qui considère seulement la graphie : le franç., combinant classèmes de genre et d'initiale de mot, distingue 3 positions :

- (1) devant les fém. à initiales consonantique ;
- (2) devant les masc. et fém. à initiale vocalique ;
- (3) devant les masc. à initiale consonantique ;

et une triple série de formes pour les possessifs, les démonstratifs, la plupart des adj. non épiciques ou devant les noms de pays :

- | | | | |
|-----------|----------|--------------|---------------------------|
| (1) /ma/ | /set(ə)/ | /p(ə)tit(ə)/ | /ã/ ('en Chine) |
| (2) /mõn/ | /set/ | /p(ə)tit/ | /ãñ/ (en Iran, en Italie) |
| (3) /mõ/ | /s(ə)/ | /p(ə)ti/ | /o/ (au Japon). |

La grammaire comparée a été féconde, mais la comparaison portait sur les signifiants. Peut-on l'étendre aux signes ? Au niveau synchronique (la parenté étymologique, par ex. des formes romanes est ici sans portée), les divers subjonctifs étudiés n'ont d'autres liens que leur commune dénomination héritée d'une tradition scolaire à base latine.

On peut mettre en doute, en ce cas, la valeur du cadre onomasiologique. Certes, le corpus choisi l'imposait : toute traduction d'une langue naturelle passe par une métalangue, mais en forgeant une définition du subj. (386, 394) dont il était trop fin linguiste pour ne pas dénoncer ensuite les insuffisances, M. W. ne se donnait-il pas dès le départ sa conclusion que les divers subj. ne peuvent se ramener au concept — bien vague — d'irréalité ou de perspective psychique (424) ?

Mais c'est le seul cadre qui convienne à la théorie professée ici, celle de la langue-outil (42, 73, 97, etc.) exprimant un donné préalable, conception rhétorique, en somme, et pouvant fonder des jugements de valeur esthétique (196 : l'anglais fait de l'art. ø

« le plus large et le plus heureux usage ») et qui ramène l'apprentissage de la langue à l'acquisition d'habitudes (189), car ce n'est pas un système cohérent, mais un ensemble d'instruments forgés par le jeu du hasard (181, 262, etc.), des lois phonétiques (31), des collisions sémantiques, explications reprises aux néo-grammairiens et dont beaucoup semblent contestables : p. 230 : le développement de l'art. pendant toute l'histoire du franç. (l'art. *ø* est en train de se redéfinir, d'où le regain de faveur de la prépos. *en* (204)) s'explique-t-il par la chute — rapidement survenue — de l'*s* finale ; p. 164 : l'opposition *Neufchâteau/Châteauneuf* est-elle due, plutôt qu'au substrat, au désir d'éviter une improbable homonymie avec *Neuf-châteaux* (qu'une telle richesse architecturale eût mis hors de pair) ? ; *ces temps/7 ans/cet an* (116), syntaxiquement et sémantiquement offrent peu de risques de confusion ; p. 252 : l'infinitif substantivé par l'art. a disparu pour des raisons plus profondes que la confusion possible, *l'envoyer/l'envoyé* : elle ne gêne pas quand on emploie le pronom : *l'envoyer est facile* et le franç. pouvait rétablir la prononciation de l'*R* dans ces infinitifs comme il l'a fait dans les autres ; p. 374 : l'homonymie de certains présents avec leurs passés simples a-t-elle vraiment causé la perte de ceux-ci : *dît* demeure parmi les plus fréquemment employés ; p. 476 : préfixe et radical fusionnent seulement quand la composition n'est plus sentie, sinon le préf. se maintient ou se rétablit (cf. langue parlée : *je l'ai re-écrit*). Et à mêler synchronie et diachronie, on crée de faux problèmes : pourquoi appeler accusatif la forme unique du pronom pers. disjoint dans *c'est moi* (262), où, d'ailleurs, si l'on tient à attribuer des cas au franç., elle fait bien fonction d'accusatif, cas de l'attribut en franç. (*je le suis*) ?

Ces idées familières aux néo-grammairiens sont intégrées dans une théorie proche, malgré les apparences, du structuralisme des années 40-50 (si M. W. considère les langues comme partiellement structurées seulement, c'est qu'il donne au mot *structure* (410) le sens de construction rationnelle) et qui recourt volontiers à la théorie de l'information (modèle préféré du structuralisme). Très justement, M. W. souligne le rôle constant de la situation dans l'acte de communication (172) et, en d'heureuses formules, la proportion variable d'explicite et d'implicite inhérente à toute langue (217). De cette base théorique, il porte des coups décisifs aux tentatives « idéalistes » de lier directement un mot, un tour ou quelques constructions arbitrairement choisies à tel caractère aussi arbitrairement sélectionné du « génie » national : les Allemands ont deux mots *See* et *Meer* pour la mer, mais le même comportement maritime que les autres peuples (39). Une apparente déficience lexicale n'empêche pas les francophones de distinguer entre ce qu'expriment *Ellern* et *Verwandle* (54). Les épithètes de ratio-

naliste (72), d'analytique (170), d'intellectuel (185) appliqués au franç. ne signifient rien. Qu'a de vraiment démocratique l'usage du *you* chez les esclavagistes (268) ? Ce qui n'exclut pas, bien sûr, l'action de la société et de l'histoire sur le sens des mots (celle des puritains, par ex., sur l'évolution sémantique de *Heaven* (40)).

Ruine-t-il du même coup l'hypothèse Sapir-Whorf ? On comparera ses objections à celles de Max Black à moins qu'on ne juge, avec Lee Carnes, la question indécidable. Si un jeune Allemand apprend difficilement la répartition des emplois de l'adv. et de l'adjectif adverbialisé (498), n'est-ce pas qu'il lui faut acquérir plus qu'une habitude, sinon une autre manière de penser, du moins un fonctionnement du langage entretenant avec la pensée des rapports plus étroits que ceux de l'outil à l'ouvrier ? Regrettons à ce propos que M. W. n'ait pas donné de références : on aimerait savoir s'il rejette les explications de Moignet sur la différence entre *voir clair* et *voir clairement* ou 117, (432-435) les conclusions de Dubois sur *an/année* (*C. L.*, 5, p. 3-15) ou sur les pré-contraintes dirigeant l'emploi du passif. Rejette-t-il l'opposition norme/système de Hjelmslev comme incapable de rendre compte du caractère asystématique des systèmes grammaticaux ? Il semble bien, de ce point de vue, mettre sur le même plan lexique et syntaxe. Et pour conserver le cadre onomasiologique, du « sens commun », il refuse tout apport de la psychologie : catégories ambivalentes de Pichon unissant familiarité et respect dans le *tu* (269) ou valeurs diminutive et augmentative de certains suff. (91), « matrices » de P. Guiraud justifiant que les verbes qui signifient « recevoir des coups » soient, depuis le latin, actifs, y compris ceux que crée sans cesse l'argot (*encaisser, morfler, déguster, en prendre*).

Le trait essentiel du livre, c'est en définitive le refus du saussurisme : M. W., en concluant, s'oppose à Humboldt et à Meillet, sans référence au *C.L.G.* Il rejette les notions conjointes de signifié et de valeur et, en somme, toute catégorie proprement linguistique se dégageant non d'une comparaison forme à forme, mais système à système, et par là toute typologie (91, 49, 261). Il ne recourt ni à la notion de parfait pour subsumer le double emploi du p. comp. en franç. (présent de l'achevé et prétérit, 371) ni à celle de moyen pour les effets de sens divers (réflexivité, réciprocité, passif, 492) des formes réfléchies. Un tour jugé surprenant du point de vue onomasiologique comme *Pierre s'entend bien avec Paul* (450), linguistiquement, se comprend aisément, si on songe que les prépositions « avec » ont un statut proche de celui des conjonctions de coordination (Le singe avec le léopard Gagnaient de l'argent à la foire) et qu'on a là une construction offrant, pour générer *Pierre et Paul s'entendent bien*, une structure profonde plus satisfaisante que $SN_1 \text{ V } SN_1$.

Mais M. W. semble douter des possibilités de la grammaire transformationnelle en distinguant règles et programme de transformation, les premières, si nous le comprenons bien, décrivant un phénomène, par ex. la dérivation d'un substantif en *-age* à partir d'un verbe, dont seul le second fixe l'étendue. Mais une règle dont on ignore le champ d'application mérite-t-elle ce nom ? Est-il légitime de reprocher aux transformationnistes de ramener les emplois du passif au retournement de *Pierre frappe Paul* (428) ? C'est une exigence méthodique de supposer, en structure profonde, un schéma syntaxique de cet ordre, mais les transformations par effacement du sujet indéfini (procédure qui était déjà celle de de Boer) et par extraction du sujet pourront aisément donner *La maison est bâtie au bord de la mer* ou *Il est annoncé que ...* Du point de vue heuristique semble plus féconde la méthode qui voit dans l'exception, la confirmation d'une règle plus générale. M. W. souligne qu'un tour comme *Ce qu'il y a de plus remarquable* supprime l'art. défini, marque du superlatif relatif en franç. (81) : on est en présence de règles d'effacement en partie dégagées par Gross sous le nom de « règle de cacophonie » (*Langages*, 7) et qui imposent la suppression du défini après *de*, notamment après certains quantificateurs (*L'étonnant dans cette affaire, c'est que ... / Ce qu'il y a d'étonnant...* et naturellement : *Le plus étonnant dans ... / Ce qu'il y a de plus étonnant*) d'où la distinction : *Ce qu'il y a du plus remarquable de ces peintres est dans la salle I / Ce qu'il y a de plus remarquables de ces peintres est...*

Comme on voit le livre plein de talent de M. W. conduit au cœur des grands débats qui se déroulent, depuis l'origine de la linguistique autour de l'arbitraire du signe : arbitraire au niveau du référent et — ce livre le rappelle — au niveau du concept, le signe retrouve sa nécessité au niveau du signifié (Pichon aimait prendre l'ex. de franç. *bœuf*, arbitraire par rapport à l'animal de ce nom, mais seul signifiant correspondant à cet unique signifié qui englobe l'idée de l'animal, mais aussi des acceptions comme *cette robe fait un effet bœuf*).

Chacun est bien persuadé aujourd'hui qu'il ne délient pas seul la seule méthode conduisant au vrai. Il y a de nombreuses demeures dans la maison du père. M. W. a meublé la sienne avec goût, d'après un plan rigoureux. Souhaitons-lui de nombreux lecteurs. Ses thèses irriteront parfois, son érudition et son talent ne peuvent que séduire.

Jean STÉFANINI.

4. Rikard SIMEON. — *Enciklopedijski rječnik lingvističkih naziva*, t. I, A-O, 1012 pages, t. II, P-Z, 928 pages, Zagreb, Matica Hrvatska, 1969. Prix : 50 dollars.

Par la diversité des sources utilisées et par l'abondance des matériaux qui ont été rassemblés et exploités, le *Dictionnaire encyclopédique des termes linguistiques* que publie R. Simeon aux éditions de Zagreb dépasse tous les ouvrages du même genre qui l'ont précédé. Il n'a pas fallu à l'auteur moins de neuf ans d'un travail assidu, pour mener à bien un projet modeste à l'origine, mais qui prit chaque année des proportions plus grandes.

C'est en 1955, lors d'une séance de la Section Linguistique de la Société Croate de Philologie, que R. Simeon s'engage, avec l'aide d'un traducteur, à présenter une version croate du *Lexique de la terminologie linguistique* de Marouzeau. Mais bientôt Petar Skok souhaite que soient ajoutés à la rédaction originale les termes croates de la tradition grammaticale ancienne aussi bien que ceux de l'époque moderne. Puis Stepan Ivšić demande que le dictionnaire accueille également les rubriques de la *Terminologie grammaticale* de 1932 et celles de la *Terminologie littéraire* de 1933, ouvrages composés par lui-même en collaboration avec Belić. Finalement l'éventail des choix s'élargit à tous les domaines de la philologie et de la linguistique, admettant même des disciplines annexes comme la psycho-physiologie et la pathologie du langage, la métrique et la poétique. Le lexique du projet initial est devenu une véritable somme : il contient la plus grande partie des renseignements fournis par les dictionnaires de Severino, de Pei et Gaynor, de Hofmann et Rubenbauer, et Simeon procède à de nouveaux ajustements ou à de nouvelles additions après la publication du dictionnaire de Hamp (1957), puis du *Dictionnaire russo-tchèque de la terminologie linguistique* (1960), du *Lexicon* de Springhetti (1962) et du récent ouvrage d'Axmanova (1966).

Même si la majorité des exemples est tirée du serbo-croate, l'illustration de l'ensemble des articles repose sur près de 2 500 langues différentes pour la description desquelles ont été largement utilisées *Les langues du monde* de Meillet et Cohen. D'autre part les termes techniques sont traduits du serbo-croate en sept autres langues, soit latin, russe, allemand, anglais, français, italien et espagnol.

La bibliographie (t. I, pp. XLIII-LXIII) comprend 710 titres, auxquels renvoie dans le corps du dictionnaire un système d'abréviations fourni aux pages XXXV-XLI. Le lecteur peut ainsi confronter sur chaque point les définitions et les explications d'auteurs différents, Simeon s'abstenant de prendre parti sur tout problème litigieux. Malgré le nombre de références, on est surpris de ne pas rencontrer le nom de plusieurs individualités qui ont pourtant

contribué à l'enrichissement de la terminologie linguistique. Parmi les Français, ni Benveniste ni Tesnière n'ont été cités, et le dictionnaire n'a fait apparemment aucun sort aux notions d'« actant » et de « valence ». L'École de Londres et notamment Firth semblent avoir été négligés d'autant plus injustement que leurs conceptions s'écartent sur bien des points des autres écoles linguistiques plus largement connues.

L'important index polyglotte (II, pp. 801-926) qui renvoie à la rubrique croate permettra à quiconque de consulter le dictionnaire. On note ici une certaine inégalité entre les sept langues représentées : 32 pages sont attribuées au lexique russe, 20 à l'allemand et 20 à l'anglais, 17 au français, 14 au latin, 10 à l'italien et 6 seulement à l'espagnol. Malgré l'encombrement, il y aurait lieu de compléter dans une prochaine édition notamment les lexiques des pays latins, l'usager pouvant être abusé par l'absence d'un terme qui figure en fait dans l'ouvrage sous sa désignation croate : la théorie des « laryngales » est exposée aux pages 741-742 du tome I bien que le terme ne soit donné dans aucun des sept lexiques.

Les coquilles sont rares, vu la complexité des matières traitées et la diversité des langues employées : on tient à la disposition des éditions de Zagreb une liste des fautes d'orthographe ou d'impression pour la partie française.

Philologues et linguistes, particulièrement slavisants, apprécieront les qualités d'une réalisation qui honore, avec son auteur, l'équipe de ses collaborateurs de la Faculté de Philosophie de Zagreb, parmi lesquels R. Filipović, P. Guberina, V. Ivir, B. Jakić, R. Katičić, A. Kovačec, M. Križman, B. László, I. Škarić.

J. VEYRENC.

-
5. A. P. EVDOŠENKO. — *Problema strukture jazyka*, Kichiniov, 1967, 220 pages, Prix : 1 rouble 6 kopecks.

A. P. Evdošenko publie séparément un ensemble de réflexions qui n'avaient d'abord été destinées qu'à former l'introduction d'un « Essai de construction de phonologie diachronique des langues romanes de l'est », dont une version condensée a paru à Kichiniov en 1964. Bien que fondées sur l'examen de matériaux limités, plusieurs des positions théoriques adoptées par l'auteur contredisent quelques-unes des opinions les plus assurées de la

linguistique contemporaine. Evdošenko a donc éprouvé le besoin légitime d'argumenter et d'illustrer une pensée qui paraît fortement inspirée par la glossématique.

La discussion initiale porte sur les rapports qui unissent le phonème au trait différentiel. Evdošenko n'admet pas la doctrine aujourd'hui courante qui considère le trait différentiel et non pas le phonème comme l'« unité la plus concrète » du système. L'auteur utilise pour sa démonstration les ressources des trois logiques dialectique, symbolique et formelle, qui lui permettent d'établir, selon un ordre croissant d'abstraction, la hiérarchie suivante : phonème - ordre - trait - catégorie - système - structure (p. 47). La première partie du livre étudie plus généralement les « lois de la structure » (pp. 28-88), en vue d'une formalisation au niveau sémiotique qui vaut aussi bien pour les systèmes linguistiques que non linguistiques. La deuxième partie (pp. 89-137) s'ouvre sur un classement hiérarchique des universaux du langage, à partir duquel on construit un système « abstrait et potentiel » qui servira de premier étalon pour une description linguistique. La troisième partie (pp. 138-173) est consacrée à une analyse de la structure morphologique du russe. L'auteur s'attache à délimiter en toute rigueur les plans du contenu et de l'expression, et sa méthode l'amène à exclure tour à tour comme redondantes au plan du contenu les catégories du mode et du temps (p. 142), ainsi que celle de la voix (p. 145), puisque l'indice formel *-sja* peut répondre aussi bien à un actif qu'à un passif ou à un médio-pronominal, et qu'en conséquence il n'y a pas ici de relation entre la corrélation d'expression et la corrélation de contenu.

La bibliographie (pp. 204-216) atteste la diversité des sources consultées, et la table des matières (pp. 217-219), qui reproduit les divisions les plus fines d'un plan méticuleusement élaboré, peut tenir lieu d'index analytique.

J. VEYRENC.

6. *Sprachnorm, Sprachpflege, Sprachkritik. — Jahrbuch des Instituts für deutsche Sprache 1966/67*, hg. v. Hugo MOSER, Schwann, Düsseldorf, 1968, 286 p.

C'est le tome 2 des « Travaux » de l'Institut für deutsche Sprache, dont le siège est à Mannheim : dirigée par H. Moser, cette institution a mission de décrire l'allemand contemporain dans les termes de la linguistique moderne ; elle n'est évidemment pas sans avoir des

contacts et des points communs avec la maison Duden (Mannheim), qui publie la série bien connue de dictionnaires et ouvrages de grammaire. C'est aussi comme le pendant de la *Arbeitsstelle für strukturelle Grammatik* de Berlin-Est, bien que l'esprit soit différent : à Mannheim on fait jusqu'ici moins de grammaire générative et transformationnelle, on se préoccupe moins de théorie, on est ouvert à des points de vue plus variés qu'à Berlin.

Ce volume donne une idée de ce climat. Mais nous nous empressons d'ajouter que la série s'est enrichie depuis de publications plus techniques, et de niveau théorique souvent supérieur (nous signalons en particulier le tome 7 : *Prolegomena zu einer deutschen Grammatik*, de Jean Fourquet, paru en 1970).

Le titre ne doit pas induire en erreur : il ne s'agit pas de fixer la norme de l'allemand actuel ; nous avons bien plutôt un recueil d'articles consacrés par des linguistes à s'interroger sur la valeur et le rôle de l'activité normative dans l'ensemble de l'activité linguistique, ou à comparer norme et usage réel. C'est ce dernier thème que traite J. Trier à propos de la question de l'accompli (*Perfekt*) et du passé du non-accompli (qu'il appelle *Imperfect*). J. van Dam décrit dans le même esprit l'extension de l'apposition au datif, la concurrence que le datif fait généralement au génitif, ainsi que quelques incertitudes du domaine proprement morphologique. C'est encore à l'observation des évolutions actuelles que se consacre P. Grebe, à propos du « double accusatif », de *brauchen (zu)* et de la concurrence entre *als* et *wie*.

A ces descriptions nourries et nuancées répondent des articles plus théoriques, dont le titre est souvent révélateur : H. Steger (*Ueber das Verhältnis von Sprachnorm und Sprachentwicklung in der deutschen Gegenwartssprache* : il faut accepter l'évolution naturelle), E. Oksaar (*Sprachnorm und moderne Linguistik*). A la question *Stehen wir in einer Zeit des Sprachverfalls?* Fr. Tschirch répond nettement non, il ne s'agit pas de décadence mais d'évolution ; à celle de savoir *Inwiefern ist das Individuum frei beim Gebrauch der Sprache?* J. Fourquet apporte une réponse de linguiste et de sociologue à la fois, dialectiquement nuancée.

K. Korn, P. von Polenz et W. Höllerer (résumé d'un débat) montrent ce que peut et doit être le rôle de la science linguistique en face de la norme d'une langue de culture qui évolue. Les exemples sont surtout tirés du domaine lexical. Mais quelques autres auteurs présentent tel ou tel aspect de l'activité normative et on sent bien qu'ils la trouvent, à des degrés divers, nécessaire, utile ou intéressante : W. E. Süskind, L. Weisgerber, P. Trost, M. Hornung (situation en Autriche), B. Boesch (situation en Suisse), G. de Smet (domaine néerlandais).

Les contributions de L. Saltveit (*Akkusativ und Dativ in ihren*

Beziehungen zum Verb) et de H. Seiler (*Zur Erforschung des lexikalischen Feldes*), d'ailleurs fort instructives, ne correspondent pas exactement au thème général du recueil.

Paul VALENTIN.

7. *Semiotica*, 1969, La Haye, Mouton & C^{ie}, 1 vol. 459 p. en 4 fascicules.

Ce nouveau périodique, organe de l'Association internationale de sémiotique, est publié sous les auspices du Conseil international des sciences sociales et du Conseil international de la philosophie et des sciences humaines. M. Thomas A. Sebeok en assure la direction, assisté de M^{mes} J. Kristeva et J. Rey-Debove. Parmi les noms des membres du comité de rédaction nous relevons, pour la France, celui de notre confrère M. R. Barthes.

Le contenu du premier volume est très riche. On a voulu toutefois qu'il eût une sorte d'unité dans la diversité : comme il n'est pas possible, dans le cadre de ce Bulletin, d'en rendre compte article par article, contentons-nous à regret d'en dégager le plan.

L'économie de celui-ci apparaît en clair dans le message de M. E. Benveniste, *Sémiologie de la langue* (p. 1-12, 127-135) qui ouvre à bon droit ce recueil. C'est, au sens propre, une méditation au cours de laquelle notre confrère, explicitant une pensée latente de Saussure, démontre magistralement la prééminence de la langue sur l'ensemble des différents systèmes sémiques. On en retiendra en particulier les pages où il compare, en vue de marquer ce qui les oppose, le système de la langue et ces autres systèmes d'expression que sont la musique et les arts plastiques (signalant au passage l'abus qu'on fait, à propos de ces derniers, des mots de « signe » et de « langage ») ; le commentaire sur les relations d'engendrement, d'homologie et d'interprétance ; les jours jetés sur le fait que la langue est l'interprétant privilégié de tous les autres systèmes sémiques en vertu d'un pouvoir de double signifiante : sémiotique d'une part, sémantique de l'autre : « La langue est le seul système dont la signifiante s'articule ainsi sur deux dimensions. Les autres systèmes ont une signifiante unidimensionnelle : ou sémiotique (gestes de politesse : *mudrás*), sans sémantique ; ou sémantique (expressions artistiques) sans sémiotique. Le privilège de la langue est de comporter à la fois la signifiante des signes et la signifiante de l'énonciation. De là provient son pouvoir majeur, celui de créer un deuxième niveau d'énonciation, où il devient possible de tenir

des propos signifiants sur la signifiante. C'est dans cette faculté métalinguistique que nous trouvons l'origine de la relation d'interprétance par laquelle la langue englobe les autres systèmes. » (p. 134). Ces vues conduisent à introduire dans l'analyse intra-linguistique une « nouvelle dimension de signifiante, celle du discours [i.e. sémantique] » à distinguer de celle qui, liée au signe, portera le nom de *sémiotique*. Elles justifient d'autre part toutes les recherches, conduites celles-là à travers des œuvres, relatives à une « métasémantique qui se construira sur la sémantique de l'énonciation » (p. 135).

Si nous avons procédé à ces extraits, c'est qu'ils permettent un regroupement non factice des contributions qui accompagnent celle-là.

Dans leur diversité, les articles de Henry Hiz, *Referentials* (p. 136-166) de Hans-Heinrich Lieb, *On Explicating « Language » for « Linguistics »* (p. 167-184), de Jerzy Pelc, *Meaning as an Instrument* (p. 26-48), de Christian Metz, *Spécificité des codes et spécificité des langages* (p. 370-396), de M. W. John Smith, *Displays and Messages in Intra-specific communication* (p. 357-369), procèdent de réflexions critiques sur les notions et les niveaux que M. E. Benveniste situe au centre du sien.

De l'analyse intra-linguistique relèvent deux études. Celle de Mme J. Rey-Debove, *Le dictionnaire comme discours sur la chose et discours sur le signe* (p. 185-195) est une introduction sommaire mais très claire à la lexicographie. En lisant celle de M. Ivan Lowe, *An Algebraic Theory of English Pronominal Reference* (Part I) (p. 397-421) on se remémore tout de suite l'analyse à laquelle M. E. Benveniste avait soumis ici même (B.S.L.P., t. LX, fasc. 1, p. 71-87) *L'antonyme* et le pronom en français moderne. C'est qu'en discours les pronoms, à bien voir, sont analogues à une représentation quasi algébrique des formes de signifié que sont la [personne] et ses [fonctions]. Cette représentation étant presque toujours déficiente par manque de traits différenciateurs accusés, que tire-t-on, on pratique, d'un recours à des symboles encore plus abstraits si ce n'est la confirmation d'ambiguïtés auxquelles chacun pare comme il peut par des moyens de suppléance soit qu'il parle soit qu'il écrive.

A l'analyse « translinguistique » se rattachent les articles de M. Paul Ekman et Wallace V. Friesen, *The Repertoire of Nonverbal Behavior: Categories, Origins, Usage, and Coding* (p. 49-98), la série de notes fort instructives réunies sous le titre *sémiotique en Afrique* (p. 243-281) et de M. Oswald Werner, *The Basic Assumptions of Ethnoscience* (p. 329-338). Avec M. Sol Worth, d'autre part, on aborde avec grand profit la théorie du système d'expression filmique : *The Development of a Semiotic of Film*

(p. 282-321). La littérature est représentée par une note de M. Tzvetan Todorov sur l'autonomie du *langage poétique* (p. 322-328) ainsi que par l'étude de M^{me} J. Kristeva, *Narration et transformation* (p. 422-448), le premier de ces termes renvoyant à une pratique signifiante, le second au modèle qu'on lui applique. Au caractère embarrassé des prolégomènes théoriques on préfère franchement l'analyse directe, vivement conduite, guidée par une intuition juste et fine, du récit d'Antoine de la Sale, *Jehan de Saintré*. Ces pages, à elles seules dégagent tout ce que l'auteur veut montrer et prouver. Une fois de plus on se demande quel profit l'intelligence et la sensibilité tirent de s'envelopper au creux de nuages si opaques. Et nous nous permettons de poser la question parce que ce commentaire (que les médiévistes devront utiliser) est tout vibrant de ces deux qualités.

Les comptes rendus et le texte de trois communications proposées au colloque de Tartu (1968) : la sémiologie en U.R.S.S. complètent le sommaire de ce volume. Nous espérons en avoir dit assez pour inciter les lecteurs du Bulletin à suivre ce périodique dont les débuts sont si prometteurs.

R.-WAGNER.

-
8. Michel ARRIVÉ, Jean-Claude CHEVALIER. — *La grammaire*, Paris, Éd. Klincksieck, 1970, 1 vol. in-8°, 320 p. [Initiation à la Linguistique, Série A : Lectures 3].

Ce volume est le troisième d'une collection, *Initiation à la linguistique*, publiée par Klincksieck sous la direction de MM. P. Guiraud et A. Rey. La série B, Problèmes et Méthodes, compte déjà un titre avec les excellents *Essais de stylistique* par M. P. Guiraud, composés d'une manière très libre : à la fois mise au point et ouvertures sur l'avenir d'une discipline qui se cherche encore. Elle s'enrichira bientôt on l'espère d'un grammaire de l'ancien français par M. G. Moignet. La série A, Lectures, est réservée à des volumes dont chacun a pour objet un domaine particulier de la linguistique. On y trouve, introduits et brièvement commentés, des textes de tout âge et de toute provenance. Le seul lien qui les unisse est de concourir à la définition d'une discipline donnée. Les uns en dévoilent l'objet ou les objets, d'autres aident à l'intelligence des méthodes qu'on y pratique, certains jettent des jours sur tels moments ou tels tournants décisifs dans l'histoire de son développement. Sans être absolument originale, cette

formule ne double pas du tout, en fait, celle d'une publication comme *Langages*. Le succès en tient essentiellement au talent des spécialistes qui réunissent ces « lectures ». Ils doivent être eux-mêmes bons liseurs, critiques attentifs, historiens scrupuleux, et posséder de reste un juste sens de la pédagogie.

La qualité des deux premiers volumes m'avait frappé. *La stylistique*, dû à la collaboration de MM. P. Guiraud et P. Kuentz accompagne au mieux les *Essais* signalés plus haut. *La Lexicologie*, dû à M. A. Rey est une réussite. On peut en dire autant du présent ouvrage auquel MM. M. Arrivé et J. Cl. Chevalier ont donné leurs soins. L'ordonnance, fondée sur la chronologie, en est intelligemment justifiée dans l'introduction. Les idées que, dans les pays de l'Europe occidentale, les grammairiens (empiriques ou théoriciens) se sont faites de leurs langues ont été conditionnées étroitement par des contextes socio-historiques. C'est une chose dont F. Brunot n'a pas suffisamment tenu compte dans l'H.L.F. Nul, mieux que M. J. Cl. Chevalier dont la thèse est capitale sur ce sujet, n'était capable de corriger cet écart. Les textes extraits d'ouvrages modernes (disons postérieurs à Saussure) sont familiers aux lecteurs de notre Bulletin. Je dirai simplement d'eux que chacun illustre à propos un mode singulier, d'enquête ou d'approche réflexive en direction d'un problème. Ceux qui composent la première partie de l'ouvrage couvrent un peu plus d'un siècle (1530-1660). Moins connus des non spécialistes ils auront pour eux l'attrait de la nouveauté. Difficiles d'abords, ils opposent maints obstacles aux lecteurs modernes. M. J. Cl. Chevalier ne les dissimule pas dans sa présentation très juste de ton.

La grammaire théorique, spéculative prend le pas, avec un peu trop de hauteur pour mon goût sur la grammaire empirique.

En lisant de près la seconde partie de l'ouvrage qui conduit de Saussure à M. K. Togeby, le regret m'est venu qu'une place n'ait pas été réservée à H. Yvon entre F. Brunot (dont il avait été l'élève) et E. Pichon (dont il était l'ami). Beaucoup de textes de lui demeurent actuels. L'ordre chronologique adopté est responsable de quelques disparates. Les auteurs ont eu raison d'y donner une entorse en introduisant V. Brøndal dans la troisième partie, avant M. A. J. Greimas ; mais le motif qu'ils invoquent aurait dû rapprocher le nom de M. G. Moignet de celui de G. Guillaume. Menues critiques ! On souhaite que cet ouvrage, destiné à des étudiants, atteigne un public plus large. Aucun franciste, en tous cas, ne saurait se dispenser de l'avoir à portée de main.

R.-L. WAGNER.

9. V. Z. PANFILOV. — *Grammar and Logic*. La Haye, Mouton, 1968, 106 p. (Series minor, 63).

L'original russe date de 1963. Cette édition en est un développement. L'auteur s'attaque au problème, souvent débattu, des rapports entre les structures grammaticales de la langue et les structures logiques de la pensée. La grammaire générative n'est au fond qu'un écho de cette préoccupation : les « structures profondes » sont pour nous les structures de surface des schèmes conceptuels, encore plus profonds.

Parmi les nombreux exemples cités, M. Panfilov retient celui de la marque emphatique (particule prédicative), par ex. dans le cas des situations « question/réponse » : sur quoi porte la recherche de l'information, et sur quoi porte l'indication attendue dans la réponse. Des illustrations sont fournies pour le nivkhi et le japonais (-*va*, -*ga*). Dans nos langues, l'intensité prosodique peut jouer ce rôle : « *Colombus discovered America* /v/ *Columbus discovered America* ». On pourrait dire, semble-t-il, que *par nature* la prédicativité porte sur le terme traditionnellement appelé prédicat : « *Colomb a découvert l'Amérique* » (Colomb étant la base, l'élément posé), alors que si l'on veut inverser cette situation, on a recours à un transfert : « C'est *Colomb* qui a découvert l'Amérique », dans lequel c'est « découvert l'Amérique » qui est le terme posé. Nous rejoignons là la notion de présupposition, très importante pour l'interprétation de la communication linguistique.

Certaines interprétations, acceptables sans doute en logique, ne le sont pas sur le plan linguistique. Dans les énoncés d'identité (p. 86), une inversion d'ordre inverserait le « sujet » et le « prédicat ». Ce n'est pas exact. Dans *La capitale de la France est Paris*, la base implique *Paris* : *Paris* reprend la totalité de l'information contenue dans *La capitale de la France*. Par contre, dans *Paris est la capitale de la France*, *Paris* n'implique pas uniquement « capitale de la France » (« Paris est la capitale de la mode »...).

D'autres réflexions sur l'ergatif, le passif, ne manquent pas d'intérêt : tout ce qui concerne la « voix », l'actance, est au centre de l'organisation du message. Ce travail, bien documenté, est très suggestif.

B. POTTIER.

10. L. G. HELLER, J. MACRIS. — *Parametric Linguistics*. La Haye, Mouton, 1967, 79 p. (Series minor, 58).

Le paramètre est défini comme une variable différenciant deux

catégories, à tous les niveaux de complexité du signe linguistique. C'est donc le « trait distinctif » en phonologie, ou des « traits » qui opposent langue parlée et langue écrite, ou *père/mère : garçon/fille*, etc. Exposé d'initiation, pour étudiants.

B. P.

11. *Selected Papers of J. R. Firth, 1952-59*. Ed. F. R. PALMER. London, Longmans, 1968, x+209 p.

Ce recueil contient sept articles déjà publiés, et cinq inédits. Firth a joué un grand rôle dans la linguistique anglaise, et plusieurs de ses contributions s'y rapportent. D'autres sont d'un intérêt plus vaste : l'analyse du sens, les problèmes de la traduction, l'ethnolinguistique (critique de Malinowski). Cette édition a été une heureuse initiative.

B. P.

12. *Les théories linguistiques et leurs applications*, Coll. Les langues vivantes en Europe, AIDELA — Conseil de la Coopération culturelle, 1967, in-8°, 189 p.

Ce volume reprend quatre communications présentées au Congrès de Linguistique Appliquée (Nancy, 1963) accompagnées de commentaires enregistrés au cours des séances plénières. Elles ont été retenues dans la mesure où elles traitent de certains aspects de la linguistique susceptibles de recevoir une application dans le domaine de la pédagogie des langues vivantes. Il s'agit de : E. COSERIU, *Structure lexicale et enseignement du vocabulaire*; A. V. ISAČENKO, *Les structures syntaxiques fondamentales et leur enseignement*; J. C. CATFORD, *La traduction et l'enseignement des langues*; P. RIVENC, *État actuel des enquêtes sur les langues parlées et les langues de spécialités*. Nous ne proposerons ici aucun développement critique. On se reportera à la publication des Actes du Congrès, *Annales de l'Est-Mémoires*, n° 31, Faculté des Lettres et Sciences humaines de Nancy, 1966. Voir C. R. in *Bull. Soc. Ling. Paris*.

Bernard QUEMADA.

13. R. WSHUY, W. A. WOLFRAM, W. K. RILEY. -- *Field techniques in an urban language study*. Washington, Center for Applied Linguistics, 1968. In-8°, 128 p.

Ce troisième fascicule de la série publiée sous les auspices du U A L de Washington (n° 1 : *The Social Stratification of English in New York city*, par W. LABOV ; n° 2 : *Conversations in a negro american dialect*, par B. LOMAN) affirme davantage encore les objectifs de la collection. Il s'agit bien de faire le point des résultats des recherches sociolinguistiques contemporaines appliquées à la connaissance (état et fonctionnement) des langues parlées (et écrites ?) dans les grandes agglomérations urbaines du nouveau monde, l'anglais étant privilégié. Elle s'adresse donc à la fois : aux linguistes auxquels elle apporte des données concrètes qui font si souvent défaut pour l'étude des réalisations du langage et le développement de la théorie linguistique ; aux sociologues, qu'elle aidera pour une détermination plus précise de la stratification sociale à travers les faits linguistiques ; aux enseignants enfin, qui trouveront là des critères linguistiques d'appréciation selon l'usage réel de ce qui peut être jugé correct ou incorrect.

On trouvera dans ce volume une application particulière du programme général, dans la mesure où il présente la méthode utilisée pour une enquête entreprise en 1966-67 par l'équipe du *Detroit Dialect Study* sur l'anglo-américain parlé à Detroit. Il ne s'agit pas d'un modèle d'enquête, proposé comme tel, mais d'une nouvelle expérience devant permettre de poser avec plus de netteté les problèmes théoriques et surtout pratiques, souvent même terre à terre, soulevés par une telle entreprise.

Il convient de rappeler que nous ne possédions pas encore de rapport publié aussi détaillé sur une recherche de cet ordre, alors que de multiples enquêtes similaires se sont développées au cours de ces deux dernières décennies. L'ampleur de la collecte impressionnera le lecteur, surtout par rapport aux travaux que nous connaissons. Près de 800 habitants de Detroit, nés dans la ville ou arrivés à une date plus ou moins récente, ont été statistiquement sélectionnés après un rigoureux quadrillage du tissu urbain, compte tenu des regroupements ethniques dans certaines zones et de la carte scolaire. A partir d'un même schéma de rapports familiaux, des groupes d'âge aussi homogènes que possible ont été établis en faisant appel à de nombreux paramètres sociaux et socio-culturels. Le questionnaire standard qui leur a été proposé vise à dégager trois registres : celui de la conversation (à partir de stimuli narratifs et descriptifs), celui de la réponse simple en situation de dialogue (à partir d'un jeu de questions brèves conçu à cet effet) et celui de la lecture. Les auteurs du rapport donnent de très nombreuses précisions sur les modalités d'application du pro-

gramme, son déroulement sur le terrain, et justifient, toutes preuves à l'appui, la bonne marche ou les déceptions rencontrées dans son exécution. Deux interviews-type illustrent les qualités relatives des procédés employés (interviews conduites d'après le questionnaire ou laissées à la libre inspiration du témoin). Un exemplaire du questionnaire, des spécimens des documents établis par les enquêteurs et du code de perforation des données sur cartes mécanographiques en vue d'un traitement sur ordinateur complètent l'éventail des documents de travail présentés. On remarquera avec intérêt que le chapitre final est consacré à une première critique d'ensemble des résultats de l'enquête, fondée sur la recherche des difficultés rencontrées par les enquêteurs lors de la mise en forme de leurs observations dans la normalisation des transcriptions, des analyses, et les erreurs qui en découlent. Elle porte aussi sur les imperfections du matériel d'enquête telles qu'elles sont apparues lors de la mise en œuvre. Toutes ces observations assureront une meilleure exploitation ultérieure.

Essentiellement pratique et d'intérêt documentaire, cet ouvrage sera très utile à tous ceux, de plus en plus nombreux, qui songent à entreprendre une enquête sur une langue parlée. Il les aidera à réfléchir sur les impératifs méthodologiques ou techniques à ne pas négliger et à prendre conscience des limites que l'expérience impose sur le terrain. La précision des données, alliée à la grande honnêteté critique dont témoignent les auteurs — vertu plus rare que l'on ne croit en la matière — attestent de la qualité de ce travail et des services qu'il rendra.

B. QUEMADA.

-
14. *Le Laboratoire de Langues dans l'Enseignement Supérieur. Une expérience.* Coll. Les Langues vivantes en Europe, AIDELA — Conseil de la Coopération Culturelle, 1967, in-8°, 118 p.

La pédagogie des langues vivantes est entrée depuis longtemps déjà dans le champ de réflexion des linguistes. Bien que la linguistique appliquée à l'enseignement n'ait pas encore pu donner toute sa mesure (y parviendra-t-elle un jour ?) les aspects pratiques et technologiques ont pris, à côté des problèmes théoriques, une place déterminante et souvent prédominante dans la conscience des enseignants. Ce livret se propose de dresser le bilan d'une expérience qui tente de mettre les techniques audio-visuelles au service des maîtres.

L'expérience a maintes fois prouvé que l'acquisition de la langue orale, comme l'oralisation de la langue écrite, représente l'une des difficultés majeures pour des étudiants de niveau universitaire, même lorsqu'ils ont acquis une certaine maîtrise de la langue écrite. Le recours aux *laboratoires de langues*, introduits aujourd'hui dans toutes nos Facultés, a pu passer pour la panacée tant recherchée. En fait, seuls les premiers niveaux d'acquisition avaient été réellement explorés par les premiers utilisateurs ; tout restait à faire aux niveaux plus avancés. C'est une réflexion collective sur une expérience d'enseignement menée en équipe qui nous est présentée ici. L'ouvrage ne vise pas à définir une méthode audiovisuelle ni à présenter un catalogue exhaustif des activités possibles à partir du laboratoire de langues. Il passe en revue les points essentiels de la mise en service d'un laboratoire dans une université, en liaison avec un programme de formation générale. Les fondements théorico-pratiques de divers exercices de nature linguistique et extra-linguistique sont présentés avec une attention particulière (phonétique, grammaire, lexique, faits culturels, littérature). Tous supposent des analyses linguistiques préalables ayant permis de hiérarchiser les différents éléments de la langue à étudier autant que de la langue maternelle de l'étudiant. Les mécanismes lexicaux et grammaticaux fondamentaux ainsi dégagés et les oppositions mises en évidence sont les données à partir desquelles peuvent être établies les priorités à enseigner. Il faut inscrire à l'actif de l'équipe des anglicistes de Nancy d'avoir, les premiers, entrepris ces nouveaux déchiffrements et par ce rapport, permis aux futurs utilisateurs de bénéficier de leurs recherches et de leur expérience.

Bernard QUEMADA.

-
15. J. KRÁMSKÝ. — *The Word as a Linguistic Unit*. La Haye, Mouton, 1969, 83 p. (series minor, 75).

L'auteur constate tout d'abord que le « mot » est une donnée linguistique évidente pour beaucoup de langues, et qu'il faut essayer de le définir. Il passe en revue les différentes hypothèses proposées ces dernières années : critère sémantique, critère de séparabilité (remplacement et déplacement), ou d'isolement possible, critère phonétique ; aucun n'est totalement satisfaisant.

J. K. cherche alors à préciser les rapports entre la forme et le sens : d'où la question des synonymes et homonymes, aussi bien en langue orale qu'en langue écrite. Il en arrive à proposer sa

propre définition, dans le désir d'embrasser le plus de langues possible : « Le mot est la plus petite unité indépendante du langage, se référant à une certaine réalité extralinguistique ou à une relation entre ces réalités, et caractérisée par certains traits formels (acoustiques, morphémiques) soit actualisés (comme composante indépendante dans le contexte), soit potentielle (comme unité sur le plan lexical). » Cette définition reste dans le vague. Nous pensons que dans chaque idiome un *type de séquence* existe, qu'on peut appeler « mot » : une définition componentielle vaut aussi bien pour le français que pour les langues à « mots très longs », que discute l'auteur.

La réflexion est bien menée, et la documentation abondante. C'est un nouveau point de départ pour l'étude de ce délicat problème.

B. POTTIER.

16. David DIRINGER. — *The alphabet. A key to the history of mankind*. 3^e édition, complètement revue, avec la collaboration de Reinhold Regensburger. Londres, Hutchinson, 1968. Gr. in-8°. Tomes I (474 pages) et II (illustrations : 452 pages). Prix : £ 12 12 s.

Extérieurement déjà, la troisième édition de l'ouvrage du professeur Diringer est une surprise, par la beauté de la présentation graphique, et parce que, pour la première fois, dans une histoire de l'écriture, a pu être réalisé un équilibre entre texte et documentation : le tome II est uniquement composé d'illustrations (inscriptions de toutes époques et de tout ordre, tableaux comparatifs, etc.), en constante liaison avec les 22 chapitres du précédent tome. Si la dimension véritable — réclamée par Marcel Cohen dans *La grande invention de l'écriture* — n'a pu être strictement respectée, si la couleur a dû être sacrifiée, du moins le lecteur dispose-t-il désormais d'une large et claire « exposition d'écritures ». Ramener toujours aux faits — tous les historiens de l'écriture en ressentent la nécessité ; et l'on mentionnera la mémorable exposition naguère organisée par J. G. Février, au nom de la Société Asiatique, pour le 21^e Congrès des orientalistes (Paris, 1948). On sait enfin que D. Diringer lui-même a, de longue date, mis sa science au service d'un Musée de l'Alphabet dont il a été l'initiateur, à Cambridge.

Le plan du livre ne diffère point de celui d'une histoire de l'écriture. A une Introduction générale, succède une suite de onze

chapitres, sur les systèmes non-alphabétiques. Quant à la seconde partie, elle est la plus développée, puisqu'elle traite des écritures alphabétiques, mais d'abord aussi, de *l'origine de l'alphabet* (I, chap. 12, p. 145-172). C'est cette partie centrale, portant sur un sujet entre tous glissant, qu'on résumera ici brièvement.

Avec profit, l'on méditera sur la carte du t. II (p. 154), schématisant la diffusion de l'alphabet environ 1 000 ans av. J.-C., à côté des positions que, dans le même temps, maintenaient les premières écritures, œuvre et orgueil des plus anciennes civilisations. Évidente et paradoxale vérité : les données sur les origines de l'alphabet, discontinues, sont pauvres à l'extrême, en regard avec les faits acquis, dévoilant les formes archaïques des écritures d'Égypte et de Mésopotamie (I, p. 146 et 160). Des polémiques sur la naissance de l'alphabet, écriture « révolutionnaire » (n'employant, en règle générale, qu'un signe pour un son), continuent donc et continueront de partager les chercheurs. Voir, en tête de la bibliographie du sujet (p. 170), la longue énumération des principaux auteurs ayant, depuis trois générations environ, participé à ce débat.

Maints problèmes, dans leur état présent, n'apparaissent susceptibles d'aucune solution fondée. Si la découverte des tablettes d'Ugarit a contribué à élucider d'anciens problèmes, n'en a-t-elle pas soulevé quantité de nouveaux (p. 151) ? Surtout, la question des relations entre les inscriptions proto-sinaïtiques, les inscriptions dites cananéennes (ou encore proto-palestiniennes) de Gezer, Lakish, etc., et l'alphabet phénicien doit être regardée comme toujours « ouverte » (p. 156 et s. : examen de la thèse soutenue par A. H. Gardiner, et aussi, plus récemment et sous une forme modifiée, par W. F. Albright et F. M. Cross). Pour ce qui est de l'origine des alphabets sud-sémitiques, celle-ci demeure enveloppée de mystère (p. 177 et s.).

Il y a lieu de relever la part personnelle de D. Diringer, dans deux des discussions concernant les origines de l'alphabet, à savoir : la recherche du « chaînon manquant », d'une part, et, d'autre part, l'affaire de la notation de la syllabe. Mais auparavant, un mot est nécessaire, sur le vocabulaire employé, et la perspective qu'il implique.

L'alphabet fut, au dire des Grecs, une invention « phénicienne ». M. Diringer opte pour une limitation de cette épithète aux inscriptions phéniciennes proprement dites, en lui préférant, pour désigner les faits qui ont précédé, le terme de « cananéen » (incluant, en plus des Phéniciens, Hébreux, Ammonites, Moabites...). Le terme d'« alphabet nord-sémitique » (c'est-à-dire « nord-ouest-sémitique »), plus large, comprend les branches cananéenne et araméenne. L'appellation plus générale encore, de « proto-sémitique » recouvre, du double point de vue graphique et linguistique, le nord-sémitique

et le sud-sémitique. Il est, en effet, permis d'envisager l'existence d'un alphabet proto-sémitique, pour de multiples raisons, parmi lesquelles cette circonstance que l'alphabet sud-sémitique, apparenté à l'alphabet nord-sémitique, ne peut cependant être issu de lui (p. 161). On obtient ainsi le tableau suivant :

	alph. nord-sémitique	alph. sud-sémitique
	alph. cananéen	alph. araméen
alph. hébreu	alph. phénicien	

A ces écritures, s'est ajouté l'alphabet grec et ses dérivés.

Tandis que l'alphabet concurrencera — puis, à plus ou moins longue échéance, remplacera — les écritures de premier type (systèmes égyptien, cunéiforme suméro-akkadien, hittite-cunéiforme, crétois...), dans tout le Proche-Orient, prendra forme un monde renouvelé, dans lequel s'affirmeront les éléments israélite, phénicien, araméen.

Le problème du « chaînon manquant » est celui des relations supposées de l'écriture proto-sinaïtique avec l'Égypte, d'un côté, et avec l'alphabet nord-sémitique, de l'autre. Dans ses publications, M. Diringier a toujours suivi le devenir de la théorie qui, appuyée sur une amorce de déchiffrement d'inscriptions fort rares et brèves (A. H. Gardiner, 1916), a connu, ainsi que nous l'indiquons, des rebondissements, en insistant sur son caractère conjectural. Il lui a opposé une hypothèse des origines de l'alphabet, à partir de l'alphabet proto-sémitique (environ première moitié du second millénaire av. J.-C.) — alphabet dont relèveraient les formes cananéennes les plus anciennes ; l'alphabet d'Ugarit suppose, lui aussi, l'existence de l'alphabet proto-sémitique. Dès la seconde moitié du second millénaire, l'alphabet nord-sémitique est couramment employé des habitants, de langue sémitique, de la Syrie et de la Palestine. Quant à l'écriture proto-sinaïtique, elle pourrait marquer une jonction entre le proto-sémitique et les alphabets sud-sémitiques seuls (p. 148 et s. ; 155 et s., spécialement p. 162).

L'autre théorie contre laquelle a également pris position M. Diringier (p. 166) est celle du caractère syllabique prêté aux signes de l'alphabet sémitique et, en arrière d'eux, aux valeurs phonétiques des hiéroglyphes égyptiens. Il s'agit des conceptions de I. J. Gelb, marquant à la fois la continuité et le caractère « naturel » du devenir des écritures : selon Gelb, l'alphabet grec aurait été le premier alphabet — les écritures sémitiques « alphabétiques » n'ayant été que des simplifications du système et du procédé égyptien, nullement une révolution, si mémorable qu'ait pu être leur rôle historique.

La différence est totale entre ces vues et celles qui ont été ici

résumées sur l'alphabet, écriture consonantique (à cet égard, apparentée au phonétisme du système égyptien). La parole est, certes, à l'étude des systèmes pris en eux-mêmes — et, à propos de la syllabe, sans doute y aurait-il danger à vouloir considérer les faits d'écriture en termes de langage, compte non tenu de leur spécificité. Il semble néanmoins malaisé de séparer le caractère novateur et original de l'écriture alphabétique apparue dans le Proche-Orient, de son rôle si profond dans l'histoire humaine. On notera la concordance des vues de D. Diringier avec celles de G. R. Driver (*Semitic writing*).

Madeleine V.-DAVID.

-
17. G. GRANGER. — *Essai d'une philosophie du style*, Paris, A. Colin (philosophies pour l'âge de la science), 1968, 312 p., format 15×25, Prix 38 F.

L'auteur poursuit, sur le structuralisme, une réflexion épistémologique dont *Pensée formelle et sciences de l'homme* demeure une base indispensable. Il envisage ici les rapports entre forme et contenu, entre structures et vécu. La science élabore des modèles abstraits à partir d'expériences concrètes. De cet effort de structuration, de ce *travail*, où alternent succès et échecs, naît le style et une stylistique générale devrait rechercher « les conditions les plus générales de l'insertion des structures dans une pratique individuée » (12).

Conception, en fait, différente de celle qu'utilisent d'ordinaire, à la frontière de la linguistique, stylisticiens et critiques littéraires. Beaucoup plus large, puisque le style apparaît en tout travail humain, la recherche de fins esthétiques étant un cas parmi d'autres.

Aussi bien G. emprunte-t-il ses premiers exemples et les plus éclairants, non à la littérature ou aux beaux-arts, mais aux mathématiques. Dans cette science « pure », les structures dominent et leur découverte est la tâche essentielle du chercheur. L'exposé de connaissances mathématiques bien établies relève seulement des formes les plus superficielles du style (cf. ce qui est dit, p. 24-25 de celui du « discours » euclidien). Mais le travail d'invention, la façon dont s'abordent et se posent les problèmes, se découvrent les solutions, voilà le véritable objet d'une étude de style. Ainsi Euclide, disposant grâce à ses devanciers, de recettes pratiques pour le calcul des surfaces et d'une arithmétique, pose dans son ampleur le problème des relations entre nombres et grandeurs

géométriques. Il refoule l'intuition dans les « seuls axiomes et notions communes » (41) et, pour expliciter ces relations, il élabore une théorie des proportions lui permettant d'opérer sur les grandeurs elles-mêmes. Cette « donnée intuitive » désormais cantonnée dans une axiomatique, Euclide la reprend mais sous forme de schème opératoire à plusieurs niveaux de son édifice, pour fonder l'égalité des aires, pour mesurer les grandeurs (le multiple se concevant comme réitération d'une même longueur) et dans sa théorie du nombre entier (27-28). De façon plus frappante encore, s'opposent en Descartes et en Desargues deux « styles » : le premier réduit toutes les grandeurs géométriques à l'algèbre, ramenant, conformément à sa démarche de philosophe, l'étendue à une structure abstraite et intelligible et substituant, en somme, « une intuition d'un nouveau genre aux intuitions géométriques d'origine imaginative » (48). Desargues, pour réduire cette multiplication des figures, au lieu d'étendre et de généraliser comme son contemporain, les ressources déjà connues de l'algèbre, crée véritablement un « nouvel outil structural » (56), à vrai dire génialement entrevu plutôt que définitivement élaboré, — tâche réservée à Monge, Chasle, Cayley —, refond en somme l'objet même de la recherche en se donnant, en quelque sorte, « une expérience artificieuse de l'espace » (70). Regrettons que notre ignorance nous interdise de suivre avec profit l'histoire de la naissance du « style vectoriel » (chap. IV). Les linguistes non mathématiciens seront, comme nous, plus à l'aise dans les chap. V à VII consacrés au langage.

Celui-ci n'est pas, comme les mathématiques, recherche de structures nouvelles, mais utilisation de structures déjà existantes (opposition qui n'est pas absolue pour G., soucieux de situer sa réflexion dans la *praxis* et selon qui, « de même que l'étude des structures naissantes devait constamment s'appuyer sur l'examen de leur usage, de même l'étude d'une mise en œuvre des structures nouvelles va rencontrer à chaque instant des faits de création structurale », 187). Se fondant sur une théorie sémiologique qui doit beaucoup à Peirce et à Wittgenstein, G. situe le problème du style dans le passage du sens à la signification. Dans une linguistique structurale, le sens assuré par le code se décrit aisément dans les termes d'une théorie de l'information. Il résulte du jeu des oppositions, des « valeurs » dans l'acception saussurienne du terme. La signification, elle, naît des allusions à tout le résidu que laisse l'expérience concrète et vécue, une fois réduite aux formes abstraites de la structure linguistique (122). D'où l'hypothèse ingénieuse de G. que, dans le cadre même de la théorie classique de l'information, ce qui est redondance au niveau du code linguistique, peut devenir pertinent, être *information* à un autre niveau, dans des sortes de surcodes.

G. est donc tout naturellement amené à définir préalablement le code linguistique et par là à faire l'histoire de la linguistique structurale, une histoire en profondeur, l'épistémologue étant le mieux placé pour dire au linguiste ce qu'il fait et pourquoi il le fait. Tendances et écoles sont mises en leur juste place et leurs faiblesses dénoncées par de brèves remarques (cf. ce qui est dit de l'analyse conceptuelle des mots-clés, des mots-témoins de Matoré, qui se distingue mal d'une sociologie de la culture (131) ou d'une stylistique se limitant au seul point de vue du récepteur (202)). Ramenant l'opposition entre inventaire ouvert et inventaire fermé à celle, non de l'infini au fini, mais de la fluidité à la rigidité (169-171), G. juge indispensable de mener à chef, malgré les échecs, l'étude structurale du lexique. Grâce à ce qu'a enseigné l'étude des langages mathématiques et des langues documentaires (148-164 et 181-185) sur les caractères propres aux langages naturels, on est désormais à l'abri des illusions (par ex. celle d'un champ sémantique sagement découpé entre quelques termes comme croyait Trier (172) et entrant dans des cadres onomasiologiques, ou même définissable par les seules procédures distributionnelles (Apresjan)). Un système aussi séduisant que celui de Katz et Fodor, dans sa rigueur ne correspond pas aux structures « chevauchantes » du lexique des langues naturelles (175-180). En revanche, on peut attendre de la statistique beaucoup plus que les relations élémentaires de Zipf (130).

Dans cette revue historique, on appréciera la justice rendue au système ingénieux de Halliday (164-169), les liens étroits justement posés entre linguistique structurale et grammaire distributionnelle (145-164).

L'acte d'expression cherche donc toujours à dépasser ce que permettent de dire les structures. Le locuteur veut communiquer toute son expérience. Cet effort est style, puisqu'il est mise en œuvre de structures : comme on voit, il n'a rien de spécialement esthétique ou littéraire. Tout au plus peut-on admettre avec G., qu'il prend valeur esthétique seulement quand il devient l'objet d'une contemplation (188). Jakobson a déjà dit que le seul fait de porter son attention sur le message donne au langage sa fonction poétique. Et développant ici son hypothèse, G. suggère qu'au code linguistique se surajoute une série de surcodes : les uns préexistants (celui, rhétorique du genre littéraire ou de la forme métrique), les autres, au contraire, naissant avec le message lui-même. Toute création artistique oscille ainsi entre le danger d'un académisme, fournissant à l'avance et sans surprise les cadres de l'œuvre et celui de codes *a posteriori* et, partant, d'un déchiffrement souvent malaisé (191-193). Surcodage qu'on pourra tenter de saisir comme « variation d'entropie... par rapport à une entropie

moyenne d'un corpus» (193-195) ou comme canevas s'imposant préalablement au message (c'est vrai surtout des textes soumis à une forme contraignante) ou comme définissable par un système propre de transformations (d'une suite de phrases nucléaires, base du texte) (199-200).

Dans une telle conception, la vieille identification entre style et individu ne peut évidemment se définir par un renvoi de l'œuvre à une personnalité profonde, à une âme. Dans le cadre où se place constamment G., l'individualité ne peut être que celle, réalisée dans une pratique, qui aboutit à l'œuvre, seule réalité accessible à l'étude (on a des points de vue étroitement apparentés dans l'excellent livre de Dennison Gray, *Style*, Mouton, 1969). L'œuvre s'individualise « lorsque plusieurs structururations concurrentes sont simultanément possibles » (203). Aussi l'individuation comporte-t-elle « des degrés » et est-elle « toujours relative » (une très bonne critique du style conçue comme écart, comme déviance, 204-205). La stylistique ainsi conçu précède l'esthétique : celle-ci suppose une apparition de la beauté fondée sur la présence d'une résistance du monde, aux structures qu'on lui impose, une novation formelle et la réalisation d'une œuvre d'une *chose*.

En conclusion, un maître livre, éclairant, dans ses profondeurs, la démarche de la linguistique contemporaine.

Jean STÉFANINI.

18. Bernard DUPRIEZ. — *L'Étude des Styles*. Didier, 1969, 333 p.

Le sous-titre de l'ouvrage « ou la Commutation en littérature » annonce d'emblée le parti de M. Dupriez : envisager la stylistique de façon scientifique. L'objet de la stylistique étant de définir dans un texte littéraire la marque personnelle de l'auteur, la commutation peut paraître l'instrument idéal de l'analyse, car elle doit permettre de rendre compte des choix d'un écrivain. Dans un premier chapitre, M. Dupriez tente une approche empirique du style ; il aborde la notion de genre littéraire, puis passe en revue les éléments du style : éléments relevant de la seconde, puis de la première articulation du langage, éléments spécifiquement littéraires (pp. 7-68). Cette segmentation faite, il se pose la question de savoir ce qu'est le style, dans le second chapitre (pp. 69-122). Il examine la position des critiques, celle des grammairiens, celle des spécialistes qui ont tenté de concilier les deux tendances. Il conteste la possibilité d'une analyse exclusivement linguistique du

style, le style étant la manière d'être de l'auteur en tant que sujet écrivain ; il convient donc de déterminer la méthode qui permettra au stylisticien de repérer des signes stylistiques nets dans un texte, et de définir la manière de l'auteur. Tel est l'objet du troisième chapitre, *Stylistique et linguistique* (pp. 123-177). M. Dupriez s'y livre à une enquête sur les méthodes des linguistes face au phénomène du style, passant en revue les positions des syntacticiens, des lexicologues, des sémanticiens... Il en conclut que la linguistique est incapable de déboucher sur des données qualitatives suffisamment élaborées, et ne peut permettre d'appréhender ce qu'un style a de subjectif. La solution pourrait consister en une collaboration entre les linguistes, soucieux d'analyse formelle, et les critiques littéraires, tournés vers le sens, la valeur du texte. Au chapitre IV (pp. 178-249), M. Dupriez tente donc une approche de la « stylistique spécifique », qui livre l'auteur dans sa subjectivité. Il propose une méthode *stylémique* : le texte, qui révèle le comportement de l'écrivain, est constitué de signes stylistiques, les *stylèmes*, dont l'ensemble est appelé *stylémie*. Le stylème étant susceptible de plusieurs interprétations, la réunion de plusieurs stylèmes doit permettre d'atteindre une interprétation unique du texte : un seul stylème ne peut fournir qu'un indice. M. Martinet a dégagé dans la parole ordinaire une double articulation ; la parole littéraire, selon M. Dupriez, est plus complexe : elle intègre les procédés propres à la rhétorique, à la poétique, à la littérature. L'analyse stylémique étudie donc dans un texte la langue et le contenu, le sens manifesté et intentionnel. Ayant défini sa méthode, M. Dupriez termine par une application : l'analyse de *l'Adieu*, tiré d'*Alcools*. L'analyse de ce poème de cinq vers (M. Dupriez estime, p. 8, qu'on a intérêt à « limiter la longueur de l'échantillon », pourvu qu'on ne limite pas « les points de vue auxquels cet échantillon doit être examiné ») occupe les 41 pages du chapitre V ; c'est dire qu'elle est fouillée. Un « schéma méthodique » reprend en appendice les principes de l'analyse : CHOIX du fragment ; EXPLICATION du passage, avec relevé des éléments pertinents : explication externe et explication interne ; SEGMENTATION : énumérer, avec toutes les variantes possibles, les éléments commutables ; COMMUTATION ; INTERPRÉTATION : les différentes commutations possibles permettent d'établir les motifs des choix ; INTÉGRATION : des hypothèses qui se répètent ou se complètent, on tâche de dégager une structure d'ensemble, le geste de l'auteur, la *stylémie*. Avant de conclure, M. Dupriez esquisse les futurs champs d'application de la stylistique telle qu'il la conçoit et l'expose. Une imposante bibliographie (21 pages) et un commode index terminent ce livre.

L'ouvrage de M. Dupriez se présente donc comme une sorte d'histoire de l'analyse stylistique, dans laquelle on se perdrait sans

le secours de l'index, bien que la démarche de l'auteur soit sûre. Cet exposé est clair et utile ; l'auteur ne refuse jamais la discussion, et ses conclusions sont judicieuses. L'analyse stylémique à laquelle il se rallie n'est pourtant qu'une systématisation de toutes les méthodes qu'il envisage et discute : elle n'est pas originale, mais constitue une mise au point bien faite, limpide.

André ESKÉNAZI.

-
19. HALL, R. A. — *An Essay on Language*. Philadelphia. New York, Chilton Books, 1968, xi+160 p.

Ces essais sont considérés par l'auteur comme un bilan de sa réflexion linguistique de ces dix dernières années. Les sujets abordés sont variés : le développement du langage chez l'enfant, les variétés de normes dans la société, les problèmes posés par le comment et le pourquoi des changements linguistiques, la place de notre discipline entre l'extrême rigidité (mathématique) et l'extrême souplesse (poétique).

Un chapitre dense concerne la critique de la grammaire générative et transformationnelle. Nous sommes totalement d'accord avec R. A. Hall lorsqu'il souligne le caractère restrictif de la vue transformationnelle : légifération gratuite sur la grammaticalité et le sémantisme, complication souvent inutile des règles, caractère mal défini (ambigu) des structures profondes, vue partielle du phénomène de la communication (le récepteur est négligé : or il est une des préoccupations de l'émetteur).

Une bonne lecture de désintoxication.

B. POTTIER.

-
20. JOS NIVETTE. — *Principes de grammaire générative*. Éditions Labor. Fernand Nathan, 1970 (coll. Langues et Culture), un vol. in-8°, 132 pages.

L'extension de la grammaire générative à de nombreux secteurs de la recherche scientifique entraîne du même coup la publication d'ouvrages de vulgarisation à divers niveaux, dont l'intérêt est

surtout de montrer quels sont les concepts les plus fréquents retenus dans la linguistique de tradition européenne. L'auteur a seulement visé dans le cas présent à fournir à un public d'étudiants une initiation aux concepts de base de la grammaire générative : il définit la situation linguistique dans laquelle elle est apparue, suivant de près N. CHOMSKY dans sa critique des grammaires à états finis et des grammaires de constituants (pp. 17-30). La continuité qu'il marque entre *Structures Syntaxiques* et *Aspects* est plus apparente que réelle ; certes la composante syntaxique se trouve déjà articulée en ses deux parties, base et transformations, dans le premier livre de N. CHOMSKY, et les concepts de structure profonde/structure de surface, de compétence/performance, que l'auteur développe avec clarté et avec une bonne information des problèmes, sont présents dès le début de la théorie. Mais l'introduction dans *Aspects of the theory of syntax* de la définition d'une entrée lexicale comme un complexe de traits distinctifs marque une différence essentielle avec l'étape précédente. C'est à partir de ce moment que la théorie transformationnelle est devenue une grammaire générative, qui devait évoluer en deux directions principales ; l'une, transformationniste, continuait de mettre l'accent sur la composante transformationnelle et les opérations syntaxiques, tandis que l'autre, dite lexicaliste, s'efforçait de construire une théorie du lexique sur la notion de « trait » ; c'est de cette hypothèse que devait naître tout un courant qui remettait en cause le concept de structure profonde syntaxique et même de compétence. Mais l'aspect pédagogique de son ouvrage ne permettait pas à J. NIVETTE de donner ainsi une idée d'évolution continue ; fixant un état de la grammaire générative, il rendait service à ses lecteurs, sans prétendre construire un ouvrage scientifique. Ses conclusions portent sur l'application de la grammaire générative à des domaines aussi divers que la traduction automatique, l'enseignement des langues et la stylistique ; mais ces applications sont plus souvent des exhortations que des réalisations.

Jean DUBOIS.

- 21 Björn COLLINDER. — *Noam Chomsky und die generative Grammatik. Eine kritische Betrachtung* (Acta Universitatis Upsaliensis, Acta Societatis Linguisticae Upsaliensis, nova series 2 : 1) Upsal, 1970, 29 p.

Cette étude renferme quelques-uns des contresens les plus fréquents sur l'œuvre de Chomsky : le refus de réduire le langage

à un ensemble d'habitudes serait une réaction spiritualiste contre le matérialisme behaviouriste et dire après Descartes qu'un homme-machine ne saurait émettre ou comprendre des phrases qu'il n'aurait jamais entendues, une adhésion à la métaphysique cartésienne ! Admettre le principe d'une collaboration des linguistes avec les autres spécialistes des sciences humaines, ce n'est pas faire de la psycho-linguistique (2) (C. croit même voir une preuve de ce caractère extra-linguistique de l'œuvre de Chomsky dans le fait qu'elle a paru sous l'égide du Laboratoire d'électronique du M.I.T. !). Bizarrement, C., voulant critiquer Chomsky sur le seul plan linguistique se fonde sur *Language and Mind*, le plus « psychologisant » des textes de l'auteur, puisque destiné à des psychologues et voit dans les règles transformationnelles une description des étapes réellement parcourues par l'esprit du sujet parlant ! Et il note gravement que certaines des suites données dans les dérivations ne correspondent pas à des phrases grammaticales ! Chomsky n'a certes pas tout inventé, on peut en donner acte à C. Encore ne faut-il pas confondre ses « arbres » avec les figures dont certains grammairiens ont illustré leurs analyses, bien avant que fût mise au point la théorie des graphes (6). Un rapprochement entre les développements philosophiques à la mode sur l'incommunicabilité et l'étude des phrases ambiguës ne se justifie guère. C. tient à interpréter chaque phrase dans son contexte : démarche de philologue parfaitement justifiée dans l'étude des textes. Cela ne doit en rien entraver une étude essentiellement syntaxique. On est en droit de considérer comme C. que *A wise man is honest* exprime une morale utilitaire. Cela n'empêche pas d'en faire l'analyse dans le cadre d'une grammaire de l'anglais.

Nous ne sommes pas compétent pour discuter des mérites de la grammaire générative du finlandais de Harms, dont C. fait incomber bien gratuitement la responsabilité à Chomsky (8 sq.). Du moins est-on surpris de voir C. contester le principe même d'une étude synchronique (9) et, en somme, n'admettre les transformations que dans la mesure où elles reproduisent l'évolution historique (12) (a-t-on pourtant assez reproché à Schane de retrouver, à l'occasion, dans la phonologie générative du français quelques règles diachroniquement valables !). En définitive, le refus de la grammaire générative semble se confondre ici avec celui de la linguistique synchronique. C'est encore plus nettement visible dans la critique faite par C. de quelques-unes des règles accentuelles de l'anglais dégagées par Chomsky et Halle : on ne saurait donner la même explication pour deux mots de même famille, mais entrés à des époques différentes dans la langue (18)

Aux explications de Chomsky, C. oppose, et c'est son droit le plus strict, des explications fondées sur une tradition respectable

et qui a fait ses preuves, celle de la philologie qui rend compte des ambiguïtés, des divers sens simultanément possibles en attribuant à un même mot diverses significations. Le seul reproche qu'on puisse vraiment adresser à C., c'est qu'il considère ce type d'explications comme seul possible et comme correspondant exactement à la réalité. L'idée qu'une théorie scientifique est un modèle construit par le linguiste pour rendre compte le plus fidèlement possible de cette réalité qu'il schématise et qu'un tel modèle se juge avant tout à ses capacités explicatives lui semble étrangère. Dans ces conditions la distance avec les positions épistémologiques de Chomsky est trop grande pour que s'établisse le minimum de sympathie indispensable à l'intelligence de toute œuvre.

Jean STÉFANINI.

-
22. Alain JACOB. — *Les exigences théoriques de la linguistique selon Gustave Guillaume*, Paris, Éd. Klincksieck, 1970, 1 vol., 292 p. [Études linguistiques X].

Selon leurs tempéraments, les linguistes se partagent en plusieurs tendances. Il y en a pour qui une description minutieuse des moindres traits idiomatiques des actes de parole passe avant toute spéculation théorique sur le langage. D'autres, sensibilisés aux formes de l'expression, s'installent au plan du discours. La tâche qu'ils s'assignent est de discerner derrière les morphèmes le code qui en gouverne le jeu, et la linguistique s'achève pour eux avec la description méthodique de ce système. Quelques linguistes ont une visée plus lointaine. La diversité surprenante des systèmes et de leurs projections idiomatiques est, à leurs yeux, un fait relativement secondaire. Celui qui le domine, hiérarchiquement, consiste en ceci que tous les idiomes, sans exception, dans la mesure où ils jouent le rôle qu'on attend d'eux, s'identifient en une seule et même activité. Sous des formes fortuitement différentes ils traduisent un pouvoir commun chez les hommes, inhérent à leur espèce. Si on emploie le mot de *langue* au sens de « ensemble des conditions requises pour que le discours soit cohérent », les seconds assimilent ce terme à celui de *système*. Ils posent ainsi l'existence d'autant de langues que d'idiomes et pour chacun d'eux, quand la chance est donnée d'en suivre assez longuement l'histoire, d'autant de langues que d'états successifs.

Prenant le relais, les derniers cherchent à découvrir une langue commune, sous-jacente à toutes ces langues. Les universaux de langage constitueraient les conditions les plus hautes, les plus générales qui commandent partout et toujours la formation d'autant de systèmes qu'il y a d'idiomes et qui en garantissent la cohérence. La manière hâtive et un tant soit peu grossière dont on vient de présenter cela tient compte d'une découverte récente en somme. Jusqu'au premier tiers de ce siècle l'effort des linguistes avait porté sur la mise au point de méthodes particulières aptes à dégager et à formaliser les règles du mécanisme de fonctionnement de tel ou tel idiome. Mais ces recherches s'opéraient alors un peu au hasard et sans ordre pour autant que chacun des domaines linguistiques étudiés était considéré comme un, singulier et radicalement autre que tel ou tel domaine voisin ou lointain. Le fait capital, à notre avis, qui a relancé la linguistique, a été la découverte d'une méthode d'analyse des énoncés capable d'être appliquée uniformément à n'importe quel idiome. On l'a déduite de l'hypothèse — largement vérifiée désormais — que tout discours, à n'importe quel moment, met en jeu pour s'organiser des éléments analogues qui s'articulent au sein d'une même hiérarchie. Il est indéniable que M. A. Martinet a su donner à ce tableau sa forme la plus cohérente, la plus achevée. Mais, chose curieuse, la plupart des savants qui ont préparé cette découverte et coopéré à sa formulation ne semblent pas s'être rendu compte qu'elle relançait du même coup une recherche renouvelée sur les universaux de langage. Par là, l'histoire de cette science qui porte le nom de linguistique ne se confond pas tout à fait avec celle des hommes qui l'ont fait progresser. Rétrospectivement la linguistique nous semble s'être développée selon les exigences d'une logique souveraine. On aimerait donc pouvoir caractériser précisément l'impulsion, l'action propre des chercheurs qui, directement ou indirectement l'ont conduite au point où elle est parvenue aujourd'hui. Or ce n'est pas chose facile, tant ont joué ici des facteurs accidentels tels que caractère singulier de ces savants, rivalités d'écoles, divergences de nomenclature, écarts géographiques surtout (des années s'écoulant parfois entre la publication de textes capitaux et le moment où ceux-ci atteignaient tel centre de recherche éloigné de celui d'où ils émanaient). Cette tâche requiert donc une solide connaissance de la linguistique elle-même, une formation non moins sérieuse d'historien et de philologue, enfin une expérience suffisante de l'épistémologie.

Pour un homme de mon âge, par exemple, l'attitude des structuralistes et des générativistes à l'égard de G. Guillaume demeure en partie énigmatique. L'inintérêt de principe que les structuralistes de diverses observances ont constamment manifesté pour la

psycho-systématique me dépasse. Réaction excessive, peut-être de la part d'un profane dont la curiosité n'est pas le moindre défaut ! Mais il est clair comme le jour, pour qui sait lire, qu'idéellement, les préoccupations des générativistes sont du même ordre que celles qui ont sans cesse agité, mû, l'auteur de *Temps et Verbe*. Si M. N. Chomsky et M. N. Ruwet devaient se recommander d'un modèle plus récent et moins poussiéreux qu'Arnould, c'est bien G. Guillaume qu'ils auraient dû élire. Jusque dans leur style affleure parfois son influence. Toutefois je n'irais pas les taxer d'ingratitude, convaincu que, pour peu qu'ils l'aient lu, quantité de facteurs accidentels, secondaires, les empêchent encore de reconnaître cet apparemment profond. Au reste ces malentendus ne sont jamais durables. Et le jour prochain où ils devront être dissipés, il faudra tenir compte de l'ouvrage que M. A. Jacob vient de publier.

C'est le travail d'un philosophe bien formé à la lecture des textes fondamentaux émanant des meilleurs linguistes. Pour me délivrer d'entrée de jeu des réserves que ce livre suscite de ma part, je dirai qu'il y manque — comme dans trop d'écrits philosophiques — le souci de respecter la chronologie et celui de tenir compte, non pas d'anecdotes ou de particularités individuelles, mais du *milieu* dans lequel s'est développée l'œuvre de G. Guillaume. M. A. Jacob, en conséquence, ne marque pas assez fortement comment ce chercheur conditionné par son époque, ses lectures, son entourage, a cependant trouvé le moyen de s'évader d'un certain système de pensée et de la dépasser. Si je me permets de le regretter, c'est que l'auteur, ayant fréquenté tous les disciples de G. Guillaume, ayant eu accès à des papiers encore inédits de ce savant, s'est constitué une documentation solide et sûre. On eût aimé qu'il l'exploitât davantage en historien et en sociologue. Le mode d'exposition des philosophes a l'inconvénient très grave à mes yeux d'affaiblir les idées en les détemporalisant et en les désincarnant. Celui de M. A. Jacob n'évite pas assez, selon moi, ce défaut, bien que, je m'empresse de le dire, l'auteur ait fait ici un loyal effort en vue de se rendre lisible par quiconque. Effort couronné de succès dans toute la seconde partie de l'ouvrage (p. 188 à 264).

On ne peut mieux juger un professeur qu'à la manière dont il lit et commente un texte ; c'est d'ailleurs pourquoi si peu de professeurs se risquent à ce genre d'exercice ! M. A. Jacob n'a pas hésité, lui, à gloser presque mot à mot, un article fort difficile de G. Guillaume, *Observation et explication dans la science du langage*, paru en 1958 dans les *Études Philosophiques*. Ce texte est, dans sa teneur, une des secrétions les plus denses, les plus opaques, de la pensée de G. Guillaume. Le danger était grand de l'obscurcir

davantage par des commentaires maladroits. M. A. Jacob l'a esquivé avec autant d'intelligence que de tact. Ses gloses ne sont pas, au fond, plus faciles que le texte ; elles n'en affaiblissent et n'en édulcorent ni l'âpreté ni la portée. L'auteur a fort bien vu que le travail consistait ici à expliciter ce que G. Guillaume ramasse dans une suite d'ellipses qui ne laissent émerger que les sommets d'une pensée en progrès. Qu'il s'en soit acquitté aussi heureusement, avec une modestie exemplaire m'a procuré une profonde satisfaction. Le glossaire, la bibliographie, les deux index qui terminent le volume en accroissent le prix ; ils rendront de grands services.

Mise à part l'introduction qui souffre de ne pas être suffisamment historique, la première partie de l'ouvrage s'articule en six chapitres. Elle s'achève dans une conclusion ramassée (p. 179-185) aussi ferme de ton que le commentaire de l'article. Faute de pouvoir la citer, ne serait-ce que dans son début, on conseillera aux lecteurs de commencer par elle : *Données ne font pas science*. Il est essentiel en effet, de marquer que l'effort capital de G. Guillaume fut de procéder toujours à une critique de l'immédiat. Tant qu'on n'a pas interprété un donné comme le signe de quelque chose qui se cache profondément sous lui on n'a rien expliqué. Cette exigence rigoureuse à laquelle G. Guillaume voulut sans cesse soumettre son travail de linguiste n'est-ce pas celle, justement, dont M. N. Chomsky et ses disciples défendent eux aussi les droits ? Si j'y reviens, c'est qu'une vue prospective dont l'idée est venue à M. A. Jacob (cf. p. 70, n. 1) mais qu'il n'a pas exploitée, l'aurait aidé à mieux définir la portée de certaines intuitions guillaumiennes. Par exemple, une confrontation critique de la notion des structures profondes et de la notion du schème sublinguistique aurait été la bienvenue. On pouvait, par ce moyen, montrer comment les générativistes essaient — comme ils peuvent, d'esquiver la critique de mentalisme à laquelle, du fait de son vocabulaire, G. Guillaume s'exposait malgré lui quelque peu. C'était encore une façon de suggérer que les incursions des générativistes — autant que celles de G. Guillaume — dans un domaine *antérieur* à celui que définissent les systèmes demeurent en partie caduques du fait qu'elles ne s'appuient pas encore sur une psychologie expérimentale assez sûre d'elle-même. Les *universaux de langage* n'ajoutent pas grand chose de neuf aux lignes vectrices auxquelles G. Guillaume confiait le rôle de *pré-former* ce qui est à penser de manière à la rendre formulable en langue. Et c'est pourquoi, si importantes que soient, en cette matière, les intuitions de G. Guillaume et celles des générativistes, si persuadé qu'on demeure de leur à-propos, force est de constater que ces chercheurs, ces penseurs, ont été et demeurent en avance sur leur temps.

Comme il arrive parfois dans ce genre d'ouvrage le glossaire ne donne pas un reflet assez fidèle des choses. Ainsi dans celui qu'a dressé M. A. Jacob, le terme de *sémantique* ne figure que pour deux occurrences. Me trompé-je en disant qu'un des apports les plus féconds de G. Guillaume (comme d'ailleurs aussi du générativisme) consiste dans une révision profonde des critères sémantiques d'intelligibilité du discours. Jusqu'à G. Guillaume, on pouvait, dans une certaine mesure, tenir la syntaxe et la sémantique pour deux domaines distincts relevant d'études différentes. Après lui, si l'on acceptait ses hypothèses de base, il devenait artificiel de maintenir une division que rien ne justifie. Ici, de nouveau, les générativistes, quand ils incluent le lexique au niveau des structures profondes, ne procèdent pas autrement que G. Guillaume. Cette relation, M. A. Jacob l'a entrevue, notée, mais il glisse un peu vite sur elle.

Tout lecteur de G. Guillaume est enclin, naturellement, à chercher dans une étude sur l'œuvre de celui-ci ce que lui-même a tiré personnellement de ses contacts avec la pensée de G. Guillaume. Mais ce n'est pas ainsi qu'on doit juger le travail de M. A. Jacob. Mieux vaut louer celui-ci pour ce qu'il a voulu faire et pour ce qu'il a réussi à faire. Son étude dégage trop bien l'essentiel du système qui commande l'ensemble de l'œuvre de G. Guillaume, elle respecte avec trop de justesse et de discrétion la pensée de ce chercheur pour qu'on la chicane sur des détails. Elle lui vaudra sans aucun doute la reconnaissance des disciples et des amis de G. Guillaume. Elle incitera sûrement beaucoup de gens — philosophes ou non — à connaître ou à juger plus équitablement une des aventures intellectuelles les plus originales de notre temps et qui préfigure le mieux certains aspects de la linguistique contemporaine.

R.-L. WAGNER.

-
23. *Linguistique contemporaine. — Hommage à Eric Buyssens.*
 Publié par Jean Dierickx et Yvan Lebrun. Éditions de l'Institut
 de Sociologie. Université libre de Bruxelles. 1 vol. in-8°, 285 pages.

Le genre littéraire que constituent les « Hommages » obéit plus aux règles du catalogue qu'à celles du discours scientifique. On comprend l'embarras des « éditeurs » lorsqu'ils se trouvent devant l'ensemble hétéroclite que forment les articles, souvent très brefs, que leur ont envoyés les personnalités contactées et qui n'étaient

réunies que par leur référence courtoise à l'œuvre de l'excellent linguiste E. Buyssens, ou peut-être, d'une manière plus subtile par leur attachement plus ou moins étroit à la tradition pragoise ; aussi ne restait-il à J. Dierick et Y. Lebrun qu'à donner à ce volume la structure d'un catalogue alphabétique (les articles étant rangés non par tendance ou par domaine, mais simplement par le rang alphabétique du nom de famille de l'auteur). Toutefois, dans la mesure où les hypothèses sous-jacentes aux articles sont celles de la linguistique structurale, on pourrait répartir ces publications en plusieurs groupes.

Il y a d'abord un ensemble d'articles intéressant l'analyse phonétique, sous son aspect expérimental (R. RENARD et C. WUILLEMART, *Observations sur le comportement acoustique de la voyelle finale française et les énoncés monosyllabiques*), théorique (Y. LEBRUN *On tension* ; Kloster-Jensen, *Syllabe et rythme*) ou diachronique (M. LEROY, *Les tribulations du vocalisme indo-européen*) ; E. POLOME, *Remarks on the Problem of the germanic « Verschärfung »* (A. SAUVAGEOT, *Évolution linguistique et changement phonétique*). Il y a ensuite un deuxième ensemble intéressant l'analyse syntaxique, selon les critères combinatoires (DE VRIENDT, *Quelques remarques à propos de la catégorie du nombre en néerlandais* ; J. DIERICKX, *Why Do plural Attributives Become More frequent?* ; A. ROSETTI, *Considérations sur la catégorie du neutre* ; P. RUELLE, *L'Apposition par transfert et par analogie en français* ; J. VAN ROEY, *A note on the coordination of Adjectives in English* ; E. UHLENBECK, *Facts and Theory in the Study of so-called Adverbs and Adverbials in Present-day English*, H. PILCH, *Matrix der altenglischen Satztypen* ; C. PEETERS, *A formal description of the use of some verbal endings in Old English*). Un troisième ensemble, plus restreint intéresse le lexique (étude synchronique ou diachronique : A. DOPPAGNE, *Français Exprès, anglais Express, italien Espresso* ; A. GRAUR, *Étymologie collective* ; SEIDEL-SLOTTY, *Unifizierung-Differenzierung*).

Le dernier ensemble de textes intéresse la linguistique générale ; les uns reprennent en les développant les principes de l'analyse structurale et s'opposent à la théorie générative de NOAM CHOMSKY (O. AKMANOVA, *Concerning the Metatonomy of Linguistic Science* ; M. COHEN, *Quelques vues sur les équilibres linguistiques* ; J. LAROCETTE, « *Rendre compte de la compétence linguistique* », W. VON RAFFLER ENGEL, *Competence, a Term in Search of a Concept* ; G. MOUNIN, *La notion de code en linguistique* ; R. ENGLER, *Semiologische Lese : Betrachtungen Zu Saussure, Salviati und Chrétien de Troyes* ; A. HENRY, *La linéarité du Signifiant*), cette analyse se faisant par la psycholinguistique synchronique ou diachronique (G. FRANCESCATO, *A la recherche de la double articulation dans le*

langage infantin; T. SLAMA-CAZACU, *Les éléments de la communication, niveaux du code et la triade langage-langue-parole*) ou par une analyse linguistique de phénomènes de la parole (J. POHL, *Lapsus et numération*). A. MARTINET, en posant le problème des étapes successives de l'analyse linguistique et de la présentation didactique des résultats (*Analyse et présentation. Deux temps du travail du linguiste*) marque l'irréductibilité des deux discours scientifique et pédagogique, et apporte sa contribution aux études actuelles sur l'analyse du discours.

Peut-on terminer ce compte rendu par le souhait que plutôt que d'enfouir dans un volume hétérogène des articles dont quelques-uns pouvaient être publiés dans des revues, le genre littéraire des Hommages ne disparaisse.

Jean DUBOIS.

24. Jean-Claude CHEVALIER. — *La notion de complément chez les grammairiens (1530-1750)*, Genève, Librairie Droz, 1 vol. in-8°, 776 p.

Dès le temps où F. Brunot composait l'H.L.F. des hommes aussi bien informés que Clédat et Yvon laissaient entendre qu'il faudrait un jour corriger et reviser les jugements portés dans cet ouvrage sur les grammairiens anciens et sur la grammaire générale. Ils respirent en effet un dépit paradoxal. F. Brunot regrette en somme que ses prédécesseurs, du xvi^e siècle jusqu'à la fin du xviii^e, n'aient étayé leurs travaux ni avec les connaissances en matière d'étymologie ni avec les principes d'analyse que lui-même, homme du xix^e siècle, possédait. Quand il les incrimine de ne pas savoir observer, de fermer les yeux devant l'évidence, cet esprit par ailleurs si puissant commet un anachronisme. La forme de rationalisme qu'il professe l'empêche d'admettre que des facteurs héréditaires, socio-historiques limitent un pouvoir de vision constant, commun, partout également accordé aux hommes. Ce n'était pas l'effet d'une aberration puérile, au xvi^e siècle, que d'ignorer l'existence d'un article en français. A cette époque, il n'est pas un grammairien qui n'ait su le latin. On peut imaginer qu'ils identifiaient la préposition *en* avec *in*. Même s'ils n'étaient pas en mesure de rattacher l'adverbe *en* à *inde*. N'empêche que pour certains d'entre eux — et des meilleurs — *en* (qui englobe préposition et adverbe) apparaît comme une particule *positive* du fait qu'il est le renversement graphique de *ne* particule négative.

Un linguiste, au fait des principes de genèse idéelle issus du platonisme, ne s'effraierait pas pour si peu. Mais F. Brunot n'était pas, à proprement parler, linguiste. M. M. Foucault, dans son livre *Les mots et les choses*, a vivement éclairé cette servitude de la pensée à l'égard des facteurs de toute sorte qui en bornent l'exercice. Les linguistes, dont maintes observations avaient préparé depuis longtemps cette synthèse, ne pouvaient que bien accueillir cet ouvrage. Il n'est pas surprenant que M. J. Cl. Chevalier se réclame de lui au seuil d'un travail qui illustre si bien et si à propos les effets de ce conditionnement sur les progrès de la pensée grammaticale.

Le prétexte de sa thèse était, au départ, une enquête à conduire sur un point d'histoire très précis. Dans la nomenclature des grammairiens, il n'y a pas de terme plus élastique, moins clair, que celui de *complément*. Il semblait utile de chercher à quel moment ce mot s'y est introduit et quelles valeurs les spécialistes lui ont successivement reconnues. On pouvait attendre là-dessus une étude instructive et rapide. C'était mal connaître la curiosité intellectuelle, la puissance de travail et les exigences de M. J. Cl. Chevalier.

La théorie des compléments, les uns logiques, les autres grammaticaux, a été posée au début du XIX^e siècle par Fr. Thurot dans une note adjointe à la traduction du traité *Hermès* (ou Recherches philosophiques sur la grammaire universelle) de Jacques Harris. La notion de complément ne s'est pas formée avant la fin du XVIII^e siècle et à ce moment-là on faisait à Du Marsais l'honneur de l'avoir découverte. Ces idéologues la considèrent comme opératoire à deux niveaux. Elle s'applique à l'ensemble des termes qui expriment le prédicat (ou *attribut* dans la langue de certains), complément nécessaire d'un thème ou d'un propos au niveau du jugement. Au niveau du discours, elle s'applique d'un terme au moins « qui sert à en modifier un autre » ; on se situe là dans le domaine des « rections » et des « régimes ». Celui-ci avait été patiemment inventorié par les grammairiens du moyen âge. Tout leur problème avait été d'établir un système de correspondances entre le modèle d'une langue à cas — jugée par eux première, parfaite — et celui du français. Ils le résolurent de diverses manières, toutes intelligentes, selon qu'ils s'y attaquaient en théoriciens ou en praticiens dans les écoles à propos d'exercices de translation, thèmes et versions. On pourrait dire, presque sans anachronisme, que durant cette période la notion de syntagme fut dominante. Une révolution radicale se produisit dans l'histoire de la grammaire en 1660, quand Arnault et Lancelot posèrent la phrase (c'est-à-dire l'expression d'un acte de jugement) comme l'unité supérieure du discours et qu'ils firent d'elle l'objet privilégié

d'une analyse interne. Ces philosophes dédoublèrent en quelque sorte la grammaire et la syntaxe. A côté de celles qui gouvernent dans chaque idiome les ordres des termes et leurs jonctions, ils en reconnurent d'autres, transcendantes celles-là, constantes et communes, dont les exigences, les relations profondes proposent à quiconque use du langage un modèle auquel les idiomes se conforment plus ou moins fidèlement. C'est de là que des théoriciens tirèrent ensuite les éléments de ce qu'on appela « grammaire générale » ; dénomination assez heureuse, puisque cette grammaire, ontologiquement première, commande toutes les grammaires idiomatiques sans toutefois qu'aucune de celles-ci coïncide jamais de point en point avec elle.

Une fois définie l'originalité de la grammaire de Port-Royal (p. 489-539), le développement des principes qu'avaient posés et définis ses auteurs se déroule sur un rythme facile à suivre (p. 540-720). M. J. Cl. Chevalier fait là, avec beaucoup de tact la part qui revient aux hommes et aux milieux. Il est aidé dans ce travail, on peut le dire, par la prolixité, l'abondance et la relative clarté des auteurs et des textes de cette époque. Encore fallait-il dominer cette matière, ce qui exigeait, vu les circonstances, une assurance aussi solide en matière de logique, de raisonnement, qu'en matière d'histoire et de philologie. L'objet de l'enquête qui avait été proposé à M. J. Cl. Chevalier tient là tout entier entre 1660 et le début du XIX^e siècle. On n'a pas à regretter que les péripéties de cette genèse intéressent l'histoire des idées au moins autant que celle de la grammaire. Il ne pouvait en aller autrement. C'est par l'entremise de la philosophie et au sein d'une certaine philosophie, d'un certain système, que la grammaire devait — en se constituant syntaxe — opérer un progrès décisif. Arnauld ni Lancelot ne pouvaient prévoir la portée et les conséquences de l'impulsion qu'ils donnaient à cette discipline. Conséquences très tardives puisque, du fait de l'intervention de nouveaux facteurs (éclosion du comparatisme, progrès non moins décisifs de l'étymologie), les linguistes ne purent reprendre que tout récemment et sur des bases nouvelles, le problème au point où ils l'avaient laissé. Quand Arnauld médite ce chapitre de sa *Logique* qu'est la grammaire de 1660 il est encore illuminé des feux récents du météore cartésien. Les retombées du cartésianisme au XVIII^e siècle sont, il faut le reconnaître, assez ternes et languissantes. Les idées s'enrobent alors dans une rhétorique surannée. M. J. Cl. Chevalier se hausse sans mal au niveau élevé des initiateurs de la grammaire générale. Le ton de ses commentaires n'est pas au-dessous de celui des textes originaux. Quand il a, par la suite, à traiter le cas d'un homme de tempérament vif, audacieux, comme Buffier on en est heureux pour lui. C'était une gageure de réanimer la figure de gens tels que Beauzée,

Du Marsais en extrayant de leurs écrits tout ce qui mérite encore d'en être connu et lu. Le pari a été tenu, gagné et bien. La thèse annoncée par le titre est juste, fortement documentée, clairement discutée. Elle suffisait à révéler les dons de celui qui l'avait écrite.

Me trompé-je en ajoutant que si M. J. Cl. Chevalier se classe désormais comme l'historien le plus compétent de la pensée grammaticale telle qu'elle s'est développée en Europe occidentale, c'est à la première partie de son travail qu'il le doit ? Il n'y a jamais de début absolu dans l'histoire des idées. Le cartésianisme a été, en fait, le catalyseur, pour la grammaire, de toute une série de pressentiments, d'intuitions qui s'étaient fait jour avant Descartes et dont Descartes lui-même a tiré parti quand il a construit son système. Il était loisible à l'auteur de ce travail de laisser de côté cet aspect du problème et d'en remettre l'analyse, la description à d'autres spécialistes. Les modistes, les humanistes écrivent en latin, dans une langue difficile. On extrait aisément de leurs œuvres des tableaux de formes, des classifications, des éléments de grammaire. Eux-mêmes se sont parfois livrés à de telles mises au point. Mais dégager de leurs commentaires, de leurs leçons (comme c'est le cas pour Ramus) les motivations profondes des jugements qu'ils professent, c'est une tâche autrement délicate. Il fallait d'abord apprendre à les lire, ensuite s'astreindre à lire et à comprendre la signification (souvent masquée) de leurs œuvres. C'est à une discipline sévère — et autrement délicate que l'autre — que M. J. Cl. Chevalier s'est astreint là. Je dis sans réserve que le résultat de cet effort suscite l'admiration. Tous ceux qui ont eu à ouvrir un jour les *Scholae Grammaticae* de Ramus et la *Minerva* de Sanctius partageront cet avis. Aucune recension, même celle-ci, ne dispense de recourir aux originaux, mais on ne pourra plus désormais aller à eux sans passer par l'ouvrage de M. J. Cl. Chevalier, car en toute occasion celui-ci dévoile les correspondances et les relations de ces ouvrages qui se répondent. D'Alexandre de Villedieu à Vossius le cheminement d'une pensée qui se cherche, le mûrissement d'une notion qui tarde néanmoins à éclore sont suivis avec une patience et une attention critique sans défaut. Le jour où on rééditera comme il faut les œuvres maîtresses qui jalonnent le cours de cette histoire, il suffira, pour les introduire, de puiser à pleine main dans les monographies que M. J. Cl. Chevalier a composées ici en l'honneur de Sylvius, de Scaliger, de Ramus et de Sanctius. Le domaine des grammairiens anglais est évoqué à propos de Palsgrave. Génin a procuré autrefois une édition décevante de *l'Esclaircissement de la langue françoise* ; on devrait en posséder une meilleure. Mais le rôle des grammairiens anglais n'apparaîtra pas sous un bon jour avant qu'on ait mieux établi la situation du français en Angleterre et tiré des bibliothèques

où ils dorment encore, beaucoup de textes qui nous renseigneraient là-dessus. M. W. Rothwell, professeur à Manchester, s'intéresse à cela et quand il sera libéré de sa dette à l'égard du dictionnaire anglo-normand, il complétera, un jour, ce chapitre que M. J. Cl. Chevalier ne pouvait pas écrire.

Les nécessités de l'enseignement, dans les écoles et les universités, ont maintenu les grammairiens constamment en état d'alerte depuis le haut moyen âge jusqu'à l'époque moderne. Aucun théoricien n'oublie que ses spéculations serviront tôt ou tard à modifier l'ordonnance et le contenu d'un humble manuel de grammaire. On ne s'étonnera pas que M. J. Cl. Chevalier ait porté à cet aspect pédagogique du problème une attention particulière. Les chapitres II et III de la troisième partie (p. 371-478), dans la dernière partie les observations formulées à propos des cadres pédagogiques (p. 546 sqq.) et de la réforme de la pédagogie du latin (p. 616 sqq.) apportent une foule de compléments neufs à l'histoire de l'enseignement de la grammaire. Que de faits instructifs, que de bons arguments les modernes — traditionnalistes et réformateurs — tireraient de là, s'ils voulaient, pour remplacer les lieux communs dont ils alimentent leurs polémiques. !

Élaborée discrètement, cette thèse, attendue de quelques rares spécialistes, dépasse, on le voit, de beaucoup les limites de son propos. L'auteur a compris, presque d'entrée de jeu que cette notion de complément était celle qui, mieux que tout autre, révélait le comment et le pourquoi d'une mutation profonde au terme de laquelle une grammaire syntaxique s'est substituée à une grammaire morphologique. L'ayant saisi, au lieu de suggérer ce fait il a tenu, par exigence, à en dévoiler la genèse et à en suivre la progression. Cela l'a conduit à écrire une somme. Son talent a fait le reste.; en dépit de ses dimensions, l'ouvrage excite d'un bout à l'autre sans faiblesse la curiosité et l'intérêt du lecteur. Philosophes, historiens y trouveront à s'instruire autant que les philologues, les linguistes et les grammairiens.

R.-L. WAGNER.

25. Giuliano BONFANTE. — *La dottrina neolinguistica. Teoria e pratica*. Torino, Giappichelli, 1970. In-8°, 56 pages.

Il faut se garder de minimiser l'apport de l'École italienne de linguistique qui reste digne au XX^e siècle de son prestigieux fondateur : Ascoli. La néo-linguistique résumée ici est une réaction

contre le mécanisme « néo-grammairien » : elle s'inspire en théorie de la philosophie crocienne, mais doit beaucoup aussi à Schuchardt et à la géographie linguistique. C'est une idée très juste d'avoir insisté sur la fonction d'expression du langage et sur son caractère esthétique : vue bien préférable au langage « fait social » et « instrument de communication » dont on nous a rebattu les oreilles.

Inversement il y a un certain danger à insister sur la « fantaisie » du langage : elle risque d'entraîner celle des linguistes ; le subjectivisme n'a pas besoin d'être encouragé ! L'ouverture sur la vie a en tout cas réconcilié la linguistique avec les diverses expressions de la culture — notamment la littérature — et l'a fait fructueusement collaborer avec les sciences humaines. A bien des égards la néo-linguistique reste très moderne ; son insistance sur les valeurs individuelles est même réconfortante en un temps où l'individu se sent écrasé.

Mais tous les avantages énumérés ici (p. 53-54) ne sont pas également caractéristiques : méthode meilleure, scientifique, plus cohérente, faits concrets, variété des points de vue : c'est ce que tout le monde prétend faire ! Il reste la « solidissima base filosofica : la dottrina del Vico et del Croce » ; on nous permettra de douter de l'opportunité de ce 6^e et dernier article de foi.

Ce qui frappe surtout à la lecture de cet exposé des thèses « néo-linguistiques », c'est la façon sommaire et caricaturale de caractériser les « néo-grammairiens » : on va jusqu'à leur annexer Schleicher, pour mieux les écraser. Pourquoi en faire toujours des boucs émissaires, des souffre-douleur ? C'est parfaitement injuste. D'abord, il n'y a pas vraiment de doctrine néo-grammairienne, encore moins de dogmes, simplement une extraordinaire pléiade de savants qui soumettaient les faits à une méthode rigoureuse, mais avec des nuances personnelles : jamais on n'a eu moins de préjugés. Ensuite, Brugmann a composé un manuel incomparable, qui n'est pas près d'être remplacé, mais il n'a jamais lancé d'exclusive contre rien ni personne et il ne prétendait pas exposer en théoricien l' α et l' ω de la linguistique. La sémantique de Bréal est la codification des principes de l'étymologie qu'il appelait déjà l'« histoire des mots », mais elle ne se limitait aucunement à l'histoire des changements (cf. *B.S.L.* LXII, 2, 1967, p. 18-19). La plupart des comparatistes se sont livrés à des enquêtes de linguistique descriptive : Brugmann, Delbrück, Hübschmann, Leskien, Paul, Schulze, Sommer, Streitberg, Thurneysen, Wackernagel, Pedersen, Buck, V. Henry, Meillet, Gauthiot, Vendryes et bien d'autres. Ils étaient aussi très sensibles aux réalités : Schrader, Hirt, Feist, la revue *Wörter und Sachen* ; on sait combien les Français ont été marqués par la sociologie. Le renouvellement de la dialectologie est parti de J. Schmidt. Bref, il faudrait rouvrir le procès des « néo-gram-

mairiens », c'est-à-dire, en somme, des comparatistes qui ont écrit entre 1875 et 1914 (voire beaucoup plus tard !). On verrait peut-être que si Saussure, leur grand ennemi (il était pourtant lui-même un « néo-grammairien » de Leipzig), a raison pour le fond, il a cependant appuyé à l'excès — et systématisé, ce qui était les fausser — les traits de ce qui est une charge plutôt qu'un portrait. On sait qu'il haïssait par-dessus tout en Brugmann celui qui avait découvert les nasales voyelles avant lui, en 1876 ...

La néo-linguistique a fait œuvre utile, en instituant une linguistique « humaine », voire humaniste ; si elle ne veut pas se momifier, elle doit impérativement s'ouvrir à des méthodes plus modernes ; c'est ce qu'ont parfaitement compris les jeunes linguistes italiens qui, sans renier le passé, assument ouvertement le présent.

P. FLOBERT.

26. MILLE. *I diballiti del Circolo Linguistico Fiorentino*, 1945-1970. Firenze, Olschki, 1970. In-8°, 282 pages.

Sous ce titre garibaldien le recueil célèbre à la fois la 25^e année et la 1 000^e *seduta* du *Circolo* florentin dont ce chiffre caractérise bien la vitalité : c'est une belle et enviable performance que de pouvoir provoquer 40 communications par an. La liste alphabétique donnée p. 242-275, contient les noms des linguistes italiens et ceux de nombreux étrangers : P. Aebischer, R. Hall, W. Havers, A. Henry, L. Hjelmslev, R. Jakobson, M. Lejeune, A. Martinet et bien d'autres. Les exposés traitent de tous les problèmes linguistiques avec une certaine prédilection pour la linguistique comparative et les langues romanes, en premier lieu l'italien.

Après une présentation de G. Devoto, sous le titre parlant (et un peu malicieux !) : « un exemple de modestie », suivent 17 contributions qui concernent des questions de méthode : A. Nocentini (causalité phonologique), de linguistique indo-européenne : G. Bonfante (racines), C. Mastrelli (noms de la tête) ; italique : A. Prodocimi (ombrien) ; latine : S. Boscherini (calques grecs chez Caton), G. Pascucci (*obiler*) ; germanique : G. Mazzuoli (numéraux gotiques), P. Scardigli (lomb. *foraccar*) ; hongroise : L. Pálkás (dérivation nominale) ; sémitique : P. Fronzaroli (verbe) ; romane : C. Battisti (toponymie du Trentin), G. Caragața (le Danube en roumain), A. Castellani (diphthongaison toscane), B. Migliorini (orthographe du *Cinquecento*), R. Stefanini (*kw* en florentin). La stylistique n'est pas oubliée : E. De Felice (Piccioli), G. Giacomelli

(Pirandello). Enfin C. Mastrelli résume la vie du *Circolo*. Des photographies sur lesquelles tranche le profil aigu de G. Devoto rappellent quelques séances.

Il convient de s'arrêter un peu sur l'exposé de G. Bonfante, critique amère des théories de E. Benveniste. Comme à tous les créateurs on lui reproche de ne pas citer ses devanciers : P. Persson et H. Hirt ; c'est inexact pour le second (cf. *Origines*, p. 152, n. 1 ; 160, n. 2). Certes les éléments de la théorie benvenistienne existaient en 1935, mais il fallait encore les réunir et les codifier. Quelques postulats sont douteux : l'utilisation du hittite pour **a*- initial, l'origine étymologique de la prothèse, le relent « nostratique » du terme « trilitère » aujourd'hui gênant. La théorie rigide de la racine se heurte à une foule de difficultés : *s*- initial, « racines » trop longues (cf. *frangō* en face de *pangō*), aspect insolite (**ēs*-), conflits homonymiques entre « racines », prolifération des « thèmes II » : **st-ea*₂-, **ag^w-em*-, **sp-ek*- (pourquoi pas **sk-er*-, étant donné *sec-āre*, ?), difficulté des analyses. Mais l'indo-européen, au même titre que toutes les langues réelles, ne peut pas avoir été parfaitement régulier. Il reste que l'insertion de l'infixe nasal et le balancement régulier des alternances entre la racine et le « suffixe » ne prêtent pas le flanc à la critique.

G. Bonfante se limite à un réquisitoire contre les « absurdités laringali », mais il ne s'aperçoit pas qu'il pose la question en termes de *phonétique*. Or, la preuve en est *morphologique* : telle était la démarche de Saussure ; c'est largement aussi celle de E. Benveniste. Une voyelle longue pour un degré plein, une voyelle brève pour un degré zéro (pour ne rien dire des « sonantes longues ») : voilà qui correspond exactement au statut des « sonantes » (**ey*/**i*, **er*/**r*, etc.). Les meilleures preuves du schwa initial résident encore dans les faits comme l'augment long (gr. ἤεν, ἤσαν), les contractions de skt. *dvīpā-* ou de lat. *antīquus*, le caractère non apophonique de certains **o* (*oculus* < **a₃ek^w-*) le statut de *agō* semblable à celui de *legō* et parfaitement symbolisé par **a₂ eg-ō* : le hittite n'y fait rien, non plus que les spéculations sur la substance phonique des schwas. Il vaut mieux ne pas apprécier les solutions de remplacement : -*ā*- « espressivo » et « fuori dell' apofonia », *fā-ma* équivalent prosodique de *certa* (?), coup de glotte qui fait de **ed*- le pair de **men*-, racine simple dans ἐ-ἔλ-ων, intervention dans σκέπτομαι en face de *spectō* (!) ... Est-ce un progrès ?

Si l'on ajoute à ces multiples activités l'organisation de congrès annuels, on appréciera la place éminente du *Circolo* parmi d'autres Cercles qui ne pèchent pas toujours, eux, par excès de « modestie ».

P. FLOBERT.

27. Julius POKORNY. — Indogermanisches etymologisches Wörterbuch, II Band, Achtzehnte Lieferung, Francke Verlag, Berne et Munich 1969, p. 385-495.

Le dernier fascicule de l'Index de l'I.E.W. contient les termes du balte, du slave, ainsi que du tokharien et du hittite (à entendre au sens large : un rôle extrêmement restreint est accordé au louvite), dont la place même dans cet Index, où les autres langues sont rangées par ordre géographique (de l'Est du domaine i.e vers l'Ouest puis le Nord) surprendra. Suivent les termes non i.e. utilisés au cours du dictionnaire, une liste des abréviations, bibliographiques et autres, et une table des matières de l'Index. Ainsi les comparatistes disposeront maintenant de cet indispensable instrument de travail complet.

Françoise BADER.

28. E. Adelaide HAHN. — *Naming-constructions in some indo-european languages*. Published for the American Philological Association by the press of Case Western Reserve University 1969 ; 1 vol., xxviii+222 p.

L'ouvrage posthume d'E. A. Hahn est consacré à un vieux problème de syntaxe comparée indo-européenne : dans les syntagmes du type de skr. *āsīd rājā Nalo nāma* « Il était un roi nommé Nala », que représente la forme *nāma* ? Un accusatif « de relation » ou un nominatif ? On peut s'étonner qu'un problème de cette nature nécessite une étude approfondie, car, dans la langue considérée, ou bien la forme ambiguë commute avec d'autres formes, et le problème est immédiatement résolu, ou bien la forme ambiguë ne commute avec aucune autre, et le problème est sans intérêt, puisque le syntagme, unique et figé, ne relève d'aucun tour syntaxique vivant. En fait, l'auteur passe directement au plan de la reconstruction, et à ce niveau le problème se pose effectivement : on s'aperçoit en effet que telle langue atteste (par la commutation) un accusatif, ainsi le grec ou *ónoma* commute avec *epiklēsín* alors que telle autre garantit un nominatif. Il s'agit donc de choisir entre des témoignages contradictoires.

Comme le rappelle l'auteur, Delbrück *Grdr.* 1^{re} éd. III 387, opte en faveur de celui du grec, donc de l'accusatif ; Brugmann, *Grdr.* 2^e éd. II/2 641 (et *IF* 27, 144 et suiv.) y voit au contraire un nominatif : gr. *polamòs Kúdnos ónoma* « ein Fluss, Kydnos (ist)

der Name ». La solution proposée ici, en liaison avec les conclusions d'études précédentes *TAPA* 84 (1953) 92-123, *TAPA* 85 (1954) 197-289, *Lang.* 29 (1953) 246-251 est celle d'une « apposition partitive », le terme ambigu étant à considérer, selon les contextes, comme un nominatif ou comme un accusatif : nominatif dans les tours (*est*) *homo nomen Iulius*, accusatif dans les tours *hominem nomen Iulium cognosco*. Notons que ces formules symbolisent des syntagmes normaux en sanskrit, comme on l'a vu plus haut, et dans d'autres langues indo-européennes, mais non en latin. Au cours des différents chapitres, dont chacun est consacré à un groupe linguistique (I Hittite, II Indo-iranien, III Grec, IV Latin, V Germanique, VI Celtique, VII Tokharien), on passe en revue les exemples de ces tours, ainsi que d'autres : *homo nomen suum Iulium*, *homo nomen julium* (adjectif), *homini nomen est Iulius*, *hominis nomen (suum) est Iulius*, *puero nomen Iulium indunt*, etc. Il ressort de cet examen, selon l'auteur, que l'accusatif de relation est une innovation du grec (on l'accordera volontiers) que l'hypothèse de Brugmann est préférable, mais que celle de l'apposition partitive présente en plus l'avantage d'expliquer directement les syntagmes du type *hominem nomen Iulium cognosco*. Avant d'examiner le détail de l'argumentation, notons que dès l'abord (p. 9), l'auteur nous présente en faveur de sa solution des arguments de nature à mettre un linguiste sur ses gardes : « The appositional use with the word denoting the *homo* is particularly natural because, according to widespread ways of thinking, the *nomen* constitutes a particularly important and integral part of the *homo*. » Il faut attendre la p. 125 pour trouver, au hasard d'une analyse, la mention de ce qui constitue effectivement la position particulière du nom propre et crée le problème central de ces « Naming-constructions » : « ... *Iulius* in one sense may represent the *homo* and in another sense the *nomen*. » Il n'est pas besoin de recourir à la mentalité primitive pour formuler le problème, qui se pose tout simplement au niveau de la communication. Toutefois, cette constatation ne doit pas nous faire rejeter *a priori* l'hypothèse. Ce qui peut inquiéter davantage, c'est la méthode même, qui consiste à rechercher dans diverses langues les reflets d'un tour supposé ancien sans se demander à chaque fois si les emplois considérés constituent des types syntaxiques isolés dans le système (et par là immédiatement utilisables pour la reconstruction) ou s'ils relèvent de types syntaxiques existants. Toute l'étude consacrée aux faits irlandais (VI A) nous paraît exposée à cette objection : avant d'être superposé aux parallèles hittites, le type représenté par *boi ri amrae for Laignib*, *Mac Dalho a ainm* « there was a wonderful king over the Leinstermen, Mac Datho his name », doit être rapproché de tours identiques par la structure, mais différents par le contenu comme :

Fo chen Labraid Lúalhlám... créchtach a thóeb, cundail a briathar, brigach a cherl (etc.) « Salut à LL. ... son flanc (est) couvert de cicatrices, son parler sincère, son droit puissant » (*Serglige Con Culainn*, éd. M. Dillon § 18). De plus, le recours à des notions comme « the shift from parataxis to hypotaxis » (p. 205) relève d'une conception périmée de la syntaxe (ou plutôt de son inexistence) en indo-européen. Enfin, il nous paraît difficile d'opérer avec les termes de nominatif, d'accusatif, d'instrumental au niveau de l'indo-européen comme avec des données ; en particulier, dans le cas d'un neutre comme **nomn-*, quelle réalité recouvre la distinction entre les deux premiers ? On peut même estimer que **nomn* représente à ce niveau un statut syntaxique plus proche de l'instrumental historique que de celui du nominatif et de l'accusatif, cf. lat. *id gaudeo* = *ea re gaudeo*. Les emplois du type latin (*est*) *homo nomine Iulius* ne sont peut-être pas aussi loin que le pense l'auteur du modèle primitif. Le maintien de la forme extérieure de l'expression n'est pas toujours la preuve du maintien de la structure, pas plus d'ailleurs que la modification de la forme extérieure n'est l'indice d'un changement de construction. Ce ne serait vrai que si, autour d'elles, le système demeurerait fixe. En un mot, il semble que la solution du problème de ces constructions doive sortir d'une étude beaucoup plus large, où les valeurs casuelles seraient soumises à la discussion et non plus considérées comme des données. Nous touchons ici les limites de toute étude du genre de celle-ci, qui s'appuie sur les seules méthodes de la philologie. Certes, les matériaux sont rassemblés, critiqués, mis en ordre (et, dans le présent travail, avec beaucoup d'érudition et de minutie) ; c'est là une condition indispensable à toute interprétation linguistique, comme on le voit par l'étude consacrée à *Beowulf* 1457 (p. 175 et suiv.) qui aboutit à écarter un type d'emploi qui ne reposait que sur ce seul vers interprété à contresens. Mais pour reconstruire, il faut davantage : il faut penser à replacer les faits dans leur système et chercher à rendre compte des types particuliers par des types plus généraux, et ne pas attendre la solution de l'examen, si minutieux soit-il, d'un seul mode d'expression.

Quelques remarques de détail : Un type *homo nomen julium* (adjectif) est improbable ; il repose sur l'utilisation imprudente d'un jeu de mots hittite (p. 36) qui n'a pas forcément la rigueur que lui prête l'auteur ; sur le témoignage de *RV.* 6.66.1 *samānām* (et non *samenam*) *nāma dhenú pātyamānam* où l'auteur s'étonne de voir le nom de la vache *dhenú-* accordé à *nāma*. En fait, le problème (que signalent les commentateurs) ne concerne pas *nāma* mais uniquement *dhenú*, puisqu'on lit 10.5.7 *vṛṣabhās ca dhenūḥ* « et un taureau (qui est) une vache » et plus généralement la distinction de l'adjectif et du substantif en védique.

P. 118, l'assimilation forcée d'un emploi latin tout à fait normal à une particularité typique du v. perse, signalée depuis longtemps, mais non expliquée, la variation formelle de *nāma* en fonction du genre du nom propre. On ne voit pas qu'il y ait quoi que ce soit de comparable dans *Pseud.* 636-7 ; mais l'auteur nous explique que « *Surus* in his first response stands for the *homo*, but in the second for the *nomen* ». Nous avons vu que ce n'est qu'à la p. 125 que l'auteur s'aperçoit qu'il s'agit dans les faits de ce genre d'un problème plus général, et précisons : un problème général de la communication, et non un problème de syntaxe indo-européenne. Quant à la présentation matérielle, qui est très soignée, nous ne lui adresserons qu'un reproche : les transcriptions sont tantôt insolites (p. ex. pour le germanique) tantôt incomplètes (les formes védiques ne sont pas accentuées) tantôt ambiguës : un même signe y note deux signes bien distincts (et notant deux phonèmes différents) γ et γ (p. 55 *māṛyō yō* pour *māṛyō yō*).

Pour terminer, un mot sur les lacunes. Dès la préface (p. viii) nous apprenons que l'arménien, le balto-slave et l'albanais ne seront pas considérés. Je ne sais ce que nous apporterait le témoignage de l'albanais ; mais, s'agissant d'un problème où les cas sont au premier plan, les deux autres seraient fort souhaitables. A défaut d'une étude de première main, il était possible d'utiliser p. ex. les indications de Meillet, *Études de Linguistique et de Philologie arméniennes*, p. 78, et de Jensen, *Allarmenische Grammatik*, p. 178-9 ; parallèle à celui du grec et de l'indo-iranien, le témoignage de l'arménien classique paraît de première importance pour le problème étudié. Celui des dialectes modernes (dans lesquels l'ancien cas direct *anun* est remplacé par l'instrumental, arm. occ. *anunov*) doit permettre d'y voir plus clair dans la relation entre les deux types d'expression. Baltique et slave, en revanche, ont dès l'origine, l'instrumental. Il en existe aussi des descriptions rapides, par ex. pour les emplois lituaniens chez Fraenkel, *Syntax der litauischen Kasus*, p. 187-188 ; pour le slave, dans *Tvoritel'nyj padež v slavjanskix jazykax*, p. 205 et suiv. Ces données, à vrai dire, n'apportent pas au dossier d'élément fondamentalement nouveau ; en gros, slave ancien et baltique se comportent comme le latin et le germanique. Mais outre ce que pourrait révéler une étude de détail, la simple indication de ce fait permettrait de considérer le groupement dialectal des emplois. Bien plus que des précisions supplémentaires, des variantes de tours déjà rencontrés dans les systèmes étudiés, c'est cette possibilité de poser le problème en termes géographiques qui fait défaut à la présente étude.

J. HAUDRY.

29. M. A. MEHENDALE. — *Some Aspects of Indo-Aryan Linguistics*. The University of Bombay, 1968, 17 × 25, 123 p. (University of Bombay Wilson Philological Lectures for the year 1963-64). 15 roupies.

Ce volume rassemble six conférences, groupées deux à deux, que M. Mehendale a présentées en janvier 1966 au titre des Wilson Philological Lectures de l'Université de Bombay.

Tandis que les quatre premières examinent des questions très précises de linguistique indo-aryenne, la cinquième et la sixième considèrent plutôt des problèmes théoriques relatifs aux méthodes de la reconstruction interne, dont sont ici rapidement rappelés les principes, les objectifs, en même temps d'ailleurs que les difficultés et les limites. L'exposé en est illustré d'exemples empruntés aux langues indo-aryennes anciennes et modernes, principalement au sanskrit et (ainsi dans la cinquième conférence) au marathe. En outre, M. M., suivant et discutant les thèses de Hoenigswald et de Chafe, s'efforce de définir les méthodes de la reconstruction interne par rapport à celles de la grammaire comparée et de l'analyse phonologique (97 ss.). Concrètement, l'examen parallèle de certains traitements phonétiques dans des langues néo-indiennes apparentées (marathe, guzrati), permet à l'auteur de montrer comment se complètent en effet les enseignements fournis par l'analyse d'un état de langue donné d'une part, et par la comparaison de langues congénères d'autre part (88 ss.). Il n'importe guère que l'argumentation fondée sur l'histoire du grec et du latin soit de seconde main et parfois un peu maladroite (p. 103 ; 100). Les discussions des phénomènes indo-aryens sont plus originales ; mais souffrent de la concision et de la rapidité auxquelles le conférencier était naturellement contraint (p. 81-82). Il reste que cette esquisse montre comment pourrait être reprise, et, en bien des cas, précisée, l'histoire du néo-indo-aryen.

C'est sur deux moments de l'évolution du vieil et du moyen indo-aryen que portent les conférences 1-2 et 3-4. Dans ces chapitres, M. M. reprend des questions qui ont fait l'objet de discussions parfois vives. Après avoir rappelé l'état actuel des débats, il verse au dossier ses propres observations, critique les conclusions auxquelles il a lui-même abouti dans des travaux antérieurs, tantôt les nourrissant et renforçant de nouveaux arguments, tantôt les infléchissant, compte tenu des objections que les savants ont opposées à ses thèses (ch. 4).

Les deux premières conférences ont trait au *Nirukta* (texte auxiliaire du *Veda*) qui fournit l'« explication verbale » de listes (antérieurement compilées) de vocabulaire védique, --- et principalement rgvédique : cette sorte d'exégèse est d'autant plus

précieuse qu'elle a recueilli un enseignement traditionnel, d'antiquité védique, — le seul de ce type qui nous ait été transmis. Elle est attribuée à Yāska, sur la date duquel aucune indication expresse ne nous est parvenue. Mais on conçoit que les modernes aient tenté de la déterminer, d'autant qu'ils souhaitaient savoir comment situer cet auteur par rapport au grand maître de la grammaire indienne, Pāṇini (ca. iv^e s. av. J.-C.). Alors qu'on avait d'abord été frappé par l'apparence archaïque du style de Yāska, des études de plus en plus précises tendent aujourd'hui à le placer environ au iii^e s. avant notre ère. M. M. apporte à cette thèse de nouveaux arguments philologiques (ch. 1), qui prouvent, les uns directement, les autres indirectement, une certaine familiarité du *Nirukta* avec le système de Pāṇini. Au surplus, alors que Pāṇini est assurément un homme du Nord-Ouest, certains indices montreraient que Yāska connaît les textes en honneur vraisemblablement sur un territoire plus oriental (p. 13).

Le ch. 2 confirme en partie ces vues, en faisant mesurer la distance entre la langue de Yāska et la langue védique — ou plutôt les langues védiques : celle des mantra et celle des *Brāhmaṇa* (*Aitareya-*, *Śatapatha-br.*). A cet effet, M. M. compare, avec le texte des mantra, d'abord les explications qu'en fournissent éventuellement les *Br.*, lesquels substituent aux formes désormais obscures des formes moins archaïques (p. 16 ss.). Après quoi, un semblable travail de comparaison met en évidence le caractère pour ainsi dire classique de la langue du *Nirukta* (28 ss.), qu'il s'agisse de phonétique, de morphologie, de vocabulaire. La norme est ici, à très peu près, celle-là même que décrit Pāṇini. Le fait apparaît sans conteste grâce à l'exemple allégué p. 32, qui donne successivement les versions de *RV* 10, 73, 11 selon la *Ṛk-saṃhitā*, l'*Aitareya-br.*, le *Nirukta*, et le commentateur Sāyana (xiv^e s.). Bien qu'il soit impossible, dans ces conférences, de donner plus qu'un aperçu de problèmes aussi complexes (cf. L. Renou, *BSL* 61, 1, 1966, 1-12), le lecteur sera sensible aux observations présentées par M. M. : à supposer même que la composition de l'*Aṣṭādhyāyī* soit postérieure à celle du *Nirukta*, les deux traités se situent à des niveaux linguistiques apparemment très voisins.

Les troisième et quatrième conférences me semblent moins convaincantes. L'auteur les consacre à la langue de cet « Urkanon » bouddhique supposé par H. Lüders. M. M. retrace la théorie élaborée par ce savant (ch. 3), dont il adopte les conclusions tout en contestant tel détail de ses hypothèses (ch. 4). On sait que Lüders et ses élèves admettent l'existence d'un canon bouddhique primitif, rédigé en un moyen indo-aryen oriental ; ils tiennent en outre pour assuré que les textes les plus anciens du canon pali ont été traduits de cet Urkanon, non sans erreurs, qui sont évidemment significa-

tives pour le linguiste et le philologue. Les observations très sûres et pénétrantes sur lesquelles se fondent cette thèse ont été patiemment rassemblées par Lüders (cf. *Philologica Indica, passim*), et, pour la plupart, présentées dans un livre posthume, *Beobachtungen über die Sprache des buddhistischen Urkanons* (Berlin, 1954). Sans doute était-ce faire œuvre utile que d'exposer à un public indien les grandes lignes de ce travail remarquable. Peut-être, néanmoins, M. M. aurait-il dû aussi faire plus clairement état des réserves qu'ont suscitées les conclusions, parfois jugées excessives, des *Beobachtungen*. Si tous les savants reconnaissent le caractère composite des langues littéraires que sont pā(li) et sanskrit « hybride », s'il est vraisemblable que la prédication bouddhique s'est faite d'abord en un parler de l'Est, il reste que l'existence d'un « Urkanon » oriental paraît douteuse à beaucoup. Avec prudence, certains préfèrent parler seulement des « prakritismes » du pā. (Edgerton, cité p. 36), — ou, comme autrefois Sylvain Lévi, d'une « langue précanonique du bouddhisme » (cf. E. Lamotte, *Histoire du bouddhisme indien* I, 622). A la vérité, il semble, que M. M. a volontairement évité de poser la question dans toute son ampleur. A divers égards, pourtant, il se situe assez près d'Edgerton (cf. p. 76), encore que, auteur d'une *Historical Grammar of inscripational Prakrits* (Poona, 1948), il soit parvenu à ses convictions par des voies qui rappellent plutôt la démarche de Lüders. Il compare certaines singularités du pali avec des traits des prakrits épigraphiques, prakrits des édits d'Asoka en particulier, qui, gravés au III^e s. avant notre ère, datent à peu près de l'époque où se compilait le canon bouddhique. Après avoir étudié en détail les anomalies qu'il a remarquées dans les édits « séparés » du Kalinga, M. M. doute qu'il convienne d'attribuer une origine orientale aux sonorisations aberrantes (mais indubitables) des occlusives notées dans le texte pali : telle est la conclusion modérée — conciliante — de la quatrième conférence (76). En fait, M. M., qui n'hésite pas admettre expressément l'existence d'un « canon original composé en langue orientale » pense que ces sonores singulières transcrivent des phonèmes pā. authentiques (60) ; au contraire, les sourdes aberrantes — résultant d'hypercorrections, selon Lüders — reflètent, aux yeux de M. M., l'évolution phonétique des parlers orientaux. Il semble que ce soit surtout le grand nombre et les disparités des « hyperpalismes » supposés par Lüders qui gênent M. M. Mais sa propre thèse ne se heurte-t-elle pas à des difficultés bien plus insurmontables ? Faut-il admettre que les occlusives intervocaliques sourdes se sont, non point régulièrement conservées au cours de l'évolution du vieil indo-aryen au pā. (haut moyen-indien), mais qu'elles ont été artificiellement maintenues, ou secondairement réintroduites en pā. par imitation de l'Urkanon oriental ? A vrai

dire, M. M. ne précise pas dans quelle mesure il tient pour réalisée en pā. la sonorisation des occlusives intervocaliques : c'est évidemment un défaut de sa théorie. Au reste, ses présentes hypothèses, loin de répondre à l'objection majeure qui lui avait été adressée en 1960 par M. L. Alsdorf, s'exposent à la même critique fondamentale (cf. *Bull. of the Deccan College Research Institute*, 20 = *S. K. De Felicitation Vol.*, 267-274) : une série de faits se trouve ici isolée du contexte général auquel ils appartiennent. Dès lors, l'interprétation d'observations intrinsèquement justes risque d'être très gravement faussée. M. M. ne semble pas reconnaître que la grande force des *Beobachtungen* réside (ainsi que l'a souligné L. Alsdorf) dans la cohérence du système d'interprétation édifié par leur auteur.

Aussi bien, l'appréciation même des faits relevés par M. M. dans les édits séparés du Kalinga devrait sans doute être révisée. Qu'on en juge par le simple cas de *tathā ... athā* (skr. ...*yathā*), ou de *adā* (skr. *yadā*) : si notables que soient les fluctuations dans la notation des quantités de *a* à la finale, et la tendance à y négliger l'indication de la longueur vocalique (phénomène qui, comme le dit M. M., rappelle des habitudes du Nord-Ouest), l'emploi des adverbes relatifs dérivés d'un thème *a-*, typiquement oriental (skr. *ya-*), a une portée bien plus décisive.

Ainsi, ni dans le détail, ni dans ses grandes lignes, l'argumentation de M. M. n'emporte la conviction. Peut-être devrait-il oser aller au bout de sa pensée, — ou, du moins, reprendre sa critique sur nouvelles bases, en accordant plus d'attention aux remarques des savants qui ont jugé les thèses de Lüders trop peu nuancées eu égard à la complexité des faits connus.

Ces réserves ne diminuent en rien le mérite de M. M. : avec courage, il attire l'attention sur des faits déconcertants, que les investigations des plus grands indianistes n'ont pas totalement éclaircis.

Colette CAILLAT.

30. S. M. KATRE. — Dictionary of Pāṇini (= Pāṇinian Studies : II). Poona, Deccan College, Postgraduate and Research Institute, 1968. Part I, (14+)256 pp. ; part II, 271 pp. ; part III, viii +187 pp.

Le corpus lexical pāṇinéen est formé de deux zones bien distinctes : il y a d'une part des mots du vocabulaire sanskrit

général, que Pāṇini utilise soit pour ses énoncés (puisque son texte est un texte sanskrit) soit, à titre de citation, comme objet d'étude, (puisque son texte est une description du sanskrit) ; dans ce dernier cas, ces mots apparaissent tantôt sous leur forme complète, tantôt sous une forme abrégée. D'autre part, Pāṇini a été amené à construire, pour sa métalangue, des symboles qui se substituent ou s'ajoutent au vocabulaire technique de la Grammaire et renvoient à des êtres linguistiques divers, tels que classes de mots, affixes, procédures accentuelles, etc. Ces symboles ont été librement inventés par Pāṇini (ou ses prédécesseurs). Ils sont néanmoins motivés en ce sens, par exemple, que si plusieurs d'entre eux servent à désigner des suffixes ayant un trait formel ou sémantique commun, ils auront eux-mêmes une portion commune : ainsi, tous les symboles désignant les désinences personnelles des différents temps et modes verbaux sont des monosyllabes consistant en la séquence *l-*, voyelle ou diphtongue, *-ñ* ou *-ḷ*. Il arrive aussi que l'élément symbolique se combine avec la forme même de l'affixe qu'il s'agit de nommer : par exemple, le suffixe d'absolutif *-ya* est désigné par le mot *lyap*, où les éléments *l-* et *-p* renseignent sur certaines particularités du comportement du morphème qu'ils encadrent. (Il faut noter que cette systématisation n'est que partielle et qu'il existe des symboles homophones. Il faut noter aussi que les mots de métalangue ainsi obtenus se présentent comme des mots complets, susceptibles de prendre les désinences casuelles qui conviennent à leur fonction dans la phrase, et qu'ils obéissent aux règles générales du *saṃdhi* externe, alors que dans leur structure propre ils peuvent revêtir une forme phonologiquement impossible en « sanskrit naturel » : voir, notamment, les symboles ayant pour initiale *ñ-*, variante combinatoire de *n* interdite normalement en cette position.)

L'ouvrage de S. M. Katre est un dictionnaire et un index de ce double vocabulaire. Il reprend, pour le développer et le préciser, le travail accompli par O. Böhtlingk. On sait qu'en appendice à son édition-traduction de l'*Aṣṭādhyāyī* (Leipzig 1885) figurent des listes indexées qui récapitulent tout le lexique de Pāṇini : mais seule la première de ces listes, celle qui contient tout ce que Böhtlingk appelle les « éléments grammaticaux » (c'est-à-dire les affixes réels aussi bien que les symboles et les combinaisons des uns et des autres) comporte une traduction. Quant à la *Terminologie grammaticale du sanskrit*, de L. Renou (Paris, 1957), elle prend pour domaine l'ensemble de la littérature grammaticale, sans se limiter à l'*Aṣṭādhyāyī*, mais, comme son titre le laisse prévoir, ne traite que des termes techniques.

L'originalité du livre de S. M. Katre tient donc à ce qu'il repose sur un dépouillement de tout le vocabulaire de cet auteur qu'est

Pāṇini, et seulement de ce vocabulaire-là, augmenté, comme il se doit, des mots servant d'exemples (ou de contre-exemples) qui apparaissent dans ce prolongement indispensable au texte que constitue la *Kāśikāvṛtti*. Une utilisation très généreuse et très habile des ressources de la typographie permet de donner d'emblée, préalablement à toute explication, le statut de chaque mot mis en rubrique (présentation différente selon que le mot apparaît dans le *sūtra* ou dans la *vṛtti* ; selon qu'il figure, dans le *sūtra*, sous sa forme pleine ou abrégée) et aussi de chaque portion de mot (des « types » différents sont employés pour distinguer l'élément réel, l'élément symbolique et les voyelles de transition destinées à rendre la forme prononçable). Une autre innovation, par rapport à Böhtlingk, consiste à indiquer, pour chaque forme qui s'y prête, l'accentuation telle que nous la révélent les textes accentués (védiques) et à la confronter, le cas échéant, avec celle que l'on peut inférer de l'enseignement de Pāṇini lui-même.

Ce livre, dans sa présentation si claire et si ingénieuse, sera un instrument de travail indispensable à ceux qui s'intéressent à la teneur du texte pāṇinéen aussi bien qu'à ceux qui veulent interroger son organisation et son mode de fonctionnement. Plus généralement, l'*Aṣṭādhyāyī*, grammaire qui ressemble si fort à un traité de chimie, où les signes conventionnels tiennent une place si considérable par rapport aux mots de la langue naturelle, attire depuis longtemps l'attention des linguistes que tous les problèmes relatifs à la formation concernent nécessairement : le Dictionnaire de S. M. Katre leur sera d'un grand secours (1).

Cet ouvrage s'insère dans le vaste projet mis en chantier par le Deccan College de Poona, projet qui devrait aboutir quelque jour à la réalisation d'un Thesaurus de la langue sanskrite. Si les œuvres produites à l'occasion ou en marge de cette ambitieuse construction doivent être de cette qualité, nous pouvons fonder de grands espoirs sur le résultat final.

Ch. MALAMOUD.

(1) Ajoutons que les mots sanskrits y sont donnés en transcription latine, alors que dans Böhtlingk ils étaient en nāgarī.

31. *A Critical Pāli Dictionary*. — Begun by V. TRENCKNER, vol. II. Continuing the work of Dines ANDERSEN and Helmer SMITH. Fasc. 2-4 *ādikappika - āropeti* ; L. ALSDORF, Editor-in-Chief. Fasc. 5-6 *āroha - Inda*. Copenhagen, Munksgaard (Comm.). 24×30. 1962. 1965. 1967. 1968. 1970. P. IX-XIV+57-296. Prix 20 couronnes danoises le fasc.

Depuis quelques années se poursuit, à un rythme inévitablement assez lent, la publication du *CPD*, tome II, où seront enregistrés les lexèmes palis débutant par les voyelles autres que *a-* (*a - ahosi-kamma* ayant fait l'objet de *CPD* I, 1924-1948). On la doit à un groupe de savants de divers pays (dont la France, à l'avenir, grâce au CNRS). Malgré les difficultés prévisibles de la tâche et leurs obligations professionnelles, ils consacrent à cette œuvre (encouragée par le 24^e Congrès des Orientalistes, Munich, 1957), une part importante de leur dévouement et de leur activité.

Le premier fascicule (*ā - ādikappika*), en 1960, a été accueilli très favorablement par les critiques (cf. ce *Bulletin* 56, 2, 1961, 62). L'entreprise, cependant, s'est avérée d'autant plus complexe que, par goût, tels collaborateurs étaient portés moins aux études lexicographiques qu'à l'étude d'autres secteurs de l'indologie. Il en est naturellement résulté des disparités (d'ailleurs inévitables) entre les contributions.

D'autre part, depuis l'achèvement de *CPD* I, les matériaux lexicographiques se sont multipliés, du fait des nombreuses éditions en particulier des commentaires et sous-commentaires des textes canoniques. Enfin, ces années dernières, les philologues européens, alertés précisément par *CPD* I, se sont systématiquement astreints à comparer les éditions de la Pali Text Society et les diverses éditions orientales, dont les leçons sont souvent très instructives. Ces circonstances ont entraîné un afflux de matériaux considérable, qu'il n'est pas toujours aisé de dominer et de présenter de manière à satisfaire tous les utilisateurs. Le poids de ces difficultés s'est fait parfois excessivement sentir. Pour y parer, le travail d'éditeur en chef a été confié à M. Alsdorf, dont on sait la compétence et l'expérience dans le domaine de la linguistique et de la philologie indienne en général, moyen-indienne en particulier. Le dictionnaire y a certes gagné beaucoup : les fascicules 5 (*āroha - āha*), et 6 (*āha - Inda*) sont en effet tout à la fois très riches et de consultation généralement commode.

L'attention du lecteur y est attirée, entre autres, vers les questions de sémantique et sur les particularités d'emploi (groupements préférentiels, énoncés formulaires, etc.). J'ai, ailleurs, regretté la tendance, dans les fascicules 4-5, à abuser du sigle « *m.c.* », et me réjouis de le voir remplacé par d'autres indications dans le sixième cahier. Les problèmes morphologiques, même s'ils

sont désormais à l'arrière-plan des préoccupations des rédacteurs, ne devront pas être esquivés. La préface de la *Saddanīli*, où Helmer Smith explique les raisons de l'intérêt qu'il a porté à l'œuvre d'Aggavamsa, grammairien birman du ^{xii}^e siècle de notre ère, mérite aujourd'hui encore d'être méditée : il y exprime « la conviction que notre pali est une fonction de celui du ^{xii}^e siècle — et que la connaissance de la philologie birmane et singalaise de ladite époque est indispensable à qui voudra remonter (...) à un pali d'intérêt linguistique » (*Saddanīli*, 1928, p. vi). C'est ce souci linguistique qui a évidemment guidé les premiers auteurs du *CPD*, et dont on souhaite que, nonobstant les obstacles, il continue à prévaloir.

Colette CAILLAT.

32. Jules BLOCH. — *The Formation of the Marāṭhī Language, ...* translated by Dr. Dev Raj CHANANA. Delhi-Patna-Bénarès, Motilal Banarsidass, [1970], 22,5×14, xiv+416 p. Prix 40 roupies.

Voici la traduction en anglais, par le regretté Dev Raj Chanana, de *La formation de la langue marathe*. C'est là, on s'en souvient, la thèse de l'un des plus originaux, sans doute, parmi les élèves de Meillet et de Sylvain Lévi.

La partie doctrinale en avait été publiée en 1914. Elle a été rééditée en 1920, munie de son « complément indispensable », un « index » — ou, plutôt, l'esquisse d'un dictionnaire étymologique du marathe et des langues indo-aryennes modernes. C'est sur cette seconde édition (aujourd'hui épuisée) que s'est fondée la traduction en marathe de cet ouvrage, par V. G. Paranjape (Poona 1941), et que se fonde la présente version anglaise.

Bien que, depuis quelques décades, l'attention se soit en partie détournée des études de linguistique diachronique, l'entreprise de D. R. Ch. est assurément très heureuse. Ce n'est pas, que, en un demi-siècle, il n'ait pas été apporté de corrections ou d'additions aux vues exposées par Jules Bloch en 1914. L'auteur lui-même a maintes fois souligné tout ce que l'on doit à l'achèvement du *Linguistic Survey of India*, à la publication du *Comparative and etymological Dictionary of the Nepali Language* (1931 ; et, désormais au *Comparative Dictionary of Indo-Aryan Languages*, 1962-69) de R. L. Turner, aux enquêtes de G. Morgenstierne (aussi, depuis quelques années, à celles de G. Buddruss) sur les langues dardes

et kafires, pour ne rien dire des travaux sur le sanskrit bouddhique « hybride », les prakrits gandhari, les compositions en apabhramça, etc. Dans l'ensemble, pourtant, la *Langue marathe*, qui garde pour le lecteur français une extraordinaire fraîcheur, reste remarquablement juste et trace encore le meilleur tableau de l'« histoire générale » du marathe, selon le projet même qu'avait conçu le jeune savant (§ 12). Que l'œuvre ait été durable, c'est ce que prouve le parti adopté naguère par A. Master : lorsque, en 1964, il publia *A Grammar of Old Marathi* (dont il a été rendu compte dans ce *Bulletin*, 60, 2, 1965, 28-31), ce fut en invitant le lecteur à se référer sans relâche à son devancier. Mieux ; avec la *Langue marathe*, J. Bloch avait, comme le dit R. L. Turner, « bâti sur le solide fondement de la science, la grammaire historique et comparative de l'indo-aryen » (*Proceedings of the 23rd Congress of Orientalists*, Cambridge, 1954, 29). Il l'avait fait avec des vues étonnamment modernes. A certains égards, ce « livre, qui osait nier l'influence de l'ictus sur l'évolution des prakrits » avait même une originalité révolutionnaire, propre à séduire, voire attirer à Paris, certains savants comme Helmer Smith qui avait été pourtant élève de Pischel. A plus d'un linguiste indien, enfin, l'enseignement de Jules Bloch allait donner le goût d'étudier sa propre langue : la *Langue marathe* aura tracé la voie de maintes monographies sur le néo-indo-aryen.

A défaut, donc, d'une réimpression de l'original, la traduction en anglais, se justifie amplement : D. R. Ch. s'en est acquitté avec grand soin.

Pour qui s'intéresse au marathe et à l'histoire des langues indo-aryennes modernes, la bibliographie sera désormais assez commodément complétée par celles que fournissent A. Master (*op. cit.* XI-XV) et les collaborateurs des *Current Trends in Linguistics*, vol. 5, 1969 (F. C. Southworth pour le marathe, p. 101-104).

Malheureusement, il semble que D. R. Ch. n'ait pas connu les sept pages d'additions et corrections présentées par J. Bloch en tête de l'édition de 1920 (p. ix-xv). Il serait souhaitable que la Maison Motilal Banarsidass, qui consacre tant d'efforts à la réédition et la traduction éventuelle des classiques de l'indologie, puisse les adjoindre au présent volume. J'avais, d'autre part, relevé sur l'exemplaire personnel de J. Bloch, que sa famille m'avait aimablement confié, non pas certes toutes les notes marginales de l'auteur, mais les corrections que, de toute évidence, il avait ultérieurement jugées les plus nécessaires. Certaines ont pu être insérées dans la présente traduction, en particulier après le paragraphe 100. Les autres sont-elles parvenues trop tard à Delhi ? Je donne ici une liste de celles qu'il serait utile d'ajouter (les références sont à la fois aux paragraphes — la pagination de l'original

n'est malheureusement pas signalée en marge de la traduction — et aux pages de l'édition de 1920).

VIII, l. 14, lire : d'autres avant moi.

XI, 5 du bas, lire : l. 7 du bas.

§ 14, p. 18, 4 à 2 du bas, supprimer : et Patañjali ... *supti*.

§ 18, p. 21, 9-8 du bas, lire : la plus ancienne peut s'être faite dans la première moitié du v^e siècle de notre ère ; la plus récente vers l'an 800.

§ 18, p. 21, 4 du bas, note marginale de J. B. : faux ... Geiger, p. 97, *infra*, [védique tmánā ?] ; v. sgh. gén. *tumaha*, *Ep. Zeyl.* I, p. 73. (Le traducteur s'est d'ailleurs mépris ici sur le sens du français, trad. p. 22,6).

P. 22, 1, lire : les groupes intervocaliques *st*, *ṣṭ*.

P. 22, 2, lire : se conforme sur ce dernier point.

P. 22, 4, supprimer : 72, 73.

P. 22, 11, supprimer : exactement ... iranienne.

P. 22, 19, add. : et XIX, 138.

P. 22, 28, p. 116, corr. : 119.

P. 22, 29, p. 95-118, add. : *J.R.A.S.* 1921, 244.

§ 19, p. 23, 11, hindoustani : corr. : hindi.

§ 19, p. 26, 14, lire : à tort sans doute en ce qui concerne l'oriya.

§ 22, p. 30, 1 du bas, lire : les formes jusqu'ici connues [1914 !] de l'apabhraṃṣa.

§ 31, p. 47, 6, lire : *Album Kern*.

§ 66, p. 81 qui si elle était réelle : note marginale de J. B. : elle l'est, *BSL XXXIII*, 171 ss.

§ 102, p. 111, 9, lire : inscriptions d'Açoka à l'Est et au Nord-Ouest.

§ 109, p. 119, 5, lire : il faut admettre.

§ 114, p. 122, 7, lire : dans le mot *val*.

§ 125, p. 130, 1 du bas, supprimer : skr. *py* ... (*apyūha*).

§ 129, p. 134, 12, lire : *Sielediba*.

134, 4 du bas, supprimer : côte à côte.

§ 150, p. 153, 15, *ouṃḷ*, corr. : *oṃuḷ*.

§ 151 et 152, p. 154, 21 ; 32, *avūskara*, corr. : *upaskara*.

§ 152, p. 155, 9, corr. : *ṣiṃṣapā*.

§ 157, p. 159, 12, lire : *māṭṣvasṛkā*.

§ 167 fin, p. 168, 4, lire : *osag* pour *asog* (*açoka*-).

§ 189, p. 186, 5-4 du bas ; 187, 7, lire : du tsigane (-a).

§ 194, p. 193, 9-10, lire : neut. plur. (skr. -*āni*) ou de 1^{re} pers. sing. (skr. -*āmi*).

§ 241 fin, p. 241, 18-19, supprimer : en népalais.

§ 252, p. 251, 22-23, corr. : *mulgās*.

§ 253, p. 254, 3, lire : -*āviṃ* ou -*āveṃ* (supprimer : indécl.).

Glossaire :

P. 289, 17, s. v. *amsdī*, lire : pali *āsāṭikā*.

P. 289, 10 du bas, s. v. *asṇem*, lire : manquer en sindhi, penjabi et singhalais.

P. 293, s. v. *āspās*, lire : pj. occ., bg. *āsepāse*.

P. 300, 7 du bas, s. v. *ūb*, lire : 'pi *gharmārthāḥ* (37, 4).

301, « *ouṃl* », corr. *oṃul*.

302, s. v. *ombalṇem*, corr. : g. *obāl*.

349, 4, s. v. *thā*, corr. : *uṇḍam gambhīrajalam*.

352, s. v. *dī*, lire : pkr. *diva-* ... skr. *diva-* m.

379, s. v. *bhāvjaī*, lire : h. o. *bhāuj*, b. *bhāj*.

s. v. *bhāvaṇem*, lire : b. *bhāvite*.

s. v. *bhīnem*, lire : g. *bīhīvum*, *bīvum*.

389, s. v. *mukā*, lire : pkr. *muka-*.

389, s. v. *mūṭh*, lire : kçm. *moṭh* « poing ».

399, s. v. *lāvṇem*, lire : « placer sur, fixer » || sgh. *lanavā* ...

s. v. *likṇem*, fin, corr. : § 94.

409, s. v. *viṇṇem*, lire : p. *vināti*. Supprimer : *vīyati* ... racine.

417, s. v. *sāmṇem*, lire : pkr. *saṃghai* || — § 89, 156, 229, 239, 253.

Colette CAILLAT.

33. T. BURROW and S. BHATTACHARYA. — *The Pengo Language : Grammar, Texts, and Vocabulary*. Oxford University Press, 1970, 14×22, XIII+233 p. Prix : L 2.60.

Dans ce petit livre riche, clair, de lecture agréable, MM. T. B. et S. Bh. consignent la matière et les conclusions de trois courtes enquêtes sur la langue pe(ngo) — langue dravidienne apparentée au sous-groupe auquel appartiennent également manda (découvert à cette occasion), kui et kuvi, konḍa, gondi. Elles ont été menées auprès d'informateurs en provenance de divers points de la région montagneuse où vivent les Pengo ou Jāni, dans le district de Koraput, proche du Bastar, à l'ouest de l'Orissa (cf. la carte en tête du livre). Au reste, les sujets parlant pe. sont tous bilingues, étant disséminés en pays de langue indo-aryenne (oriya, cf. p. ix).

Trois parties principales présentent successivement : I la grammaire, II une série de dix-neuf textes avec leur traduction, III un vocabulaire pe.-anglais, qui éventuellement signale l'origine géographique du vocable et donne telle indication étymologique. La seconde partie est organisée de manière à offrir un aperçu de

l'intérêt que présenterait une étude anthropologique des croyances pe. (p. ix-x).

La première pourrait certes, disent les auteurs, donner lieu à des additions de détail : dans l'ensemble, elle présente, de la grammaire du pe. « standard » un tableau que l'on peut tenir pour pratiquement complet (p. viii).

Tout au long de l'exposé, l'ouvrage signale, en marge de la description, divers traits qui jettent quelque lumière sur l'histoire de la langue étudiée : emprunts à l'oriya, particulièrement sensibles dans le vocabulaire (§§ 80 ; 86 ; aussi, pour les adjectifs, 92 ; pour les numéraux 94 ; 98) ; influence de cette langue (devant laquelle le pe. est en constant recul) sur la phonétique et la morphologie pe. ; différence de comportement grammatical du pe. dans le cas de lexèmes dravidiens et de lexèmes empruntés à l'oriya (pour les adjectifs § 92 ; le verbe 220) ; chronologie relative des évolutions décelées en pe. même (en comparant par exemple la langue des chansons et la langue courante ; cf. pour le passage, récent de *s* à *h*, 17 ss. ; pour le verbe, 135 sq.) ; différences dialectales enregistrées d'un informateur à l'autre (136 ; 139 ; 202 ; 217) ; relation du pe. aux autres langues dravidiennes, modernes (kui, manda p. viii ; 17 ; kui 94 ; 144 ; kui et kui 128), anciennes (42 ; pour la dérivation 53), et au dr(avidien) « primitif » (12 ss.).

Les paragraphes consacrés à la phonétique montrent, outre quelques singularités, la stabilité d'ensemble des systèmes vocaux et consonantique du pe., qui conserve la plupart des phonèmes simples du dr. « primitif » (12-13) ; les modifications les plus importantes affectent palatales, cérébrales, alvéolaires. Divers changements sont ensuite passés en revue (et rappelés d'ailleurs au cours du livre) ; sont ainsi mis en évidence les phénomènes, fréquents, d'harmonie vocalique, différents phénomènes de métathèses et d'élision, et l'importance fondamentale dans la morphologie verbale de l'opposition entre occlusive voisée ou non (36 sq. ; cf. 129 ; 180).

La majeure partie de la grammaire étudie la morphologie. Celle du nom, assez simple au total, ne présente pas de trait surprenant. On lira avec plaisir tout ce qui est dit — fort bien — des différences dans les distinctions des genres (48 ss. et 193), de la concurrence entre désinences et postpositions (73 ss.), de l'emploi (et de l'absence) des marques flexionnelles en particulier dans l'adjectif (87 ss., sur quoi se greffe la liste des adjectifs empruntés à l'oriya, généralement indéclinables, 91), des particules (120 ss. ; aussi 90 ; 138). Celles-ci jouent un rôle important en relation avec la morphologie verbale, ainsi après certains temps, après l'impératif, etc., et dans l'expression, par les formes nominales du verbe, de la concession, du conditionnel (121 ss. ; 144 ; 207 ; 209 ss.). A plusieurs égards, le sys-

tème verbal du pe. rappelle celui du kui et du kuvi (cf. 128). Il repose sur un double conjugaison, l'une « générale », lorsque le régime est à la troisième pers., l'autre « spéciale » quand le régime est à la première ou la seconde : la distinction vaut pour les formes personnelles ou non, pour le verbe négatif comme pour le verbe positif. Il existe deux bases secondaires : d'intensif-fréquentatif et de « mouvement » ; plusieurs types de causatifs (180 sq.; 212 sq.), et différentes formations en cas de prédicat verbal négatif (146 ss.) ; d'ailleurs, une quantité notable de tours périphrastiques (212 ss. ; 220). Les formes nominales du verbe jouent un rôle important, généralement comparable à celui qui leur est dévolu dans les autres langues dr. Tout en dégagant la valeur spécifique de chaque formation, les auteurs signalent celles qui ont tendance à se lexicaliser (cf. 213 ; aussi les « tautologies » flexionnelles 150-151). Dans l'ensemble, la structure du verbe pe. est d'un type courant sur toute l'aire indienne.

Cette monographie minutieuse, excellemment articulée, souligne l'unité du pe., l'insignifiance des distinctions dialectales (légèrement sensibles entre l'ouest et l'est), ses affinités avec le manda et (dans la morphologie verbale en particulier) avec le kui et le kuvi ; en outre, avec le konda. Elle apporte une contribution utile et commode à la connaissance des langues dravidiennes du Nord.

Colette CAILLAT.

34. R. E. EMMERICK. — *Saka Grammatical Studies*, London, Oxford University Press, 1968 (London Oriental Series, vol. 20). In-8°, 368 pages. Prix : £ 7. 7s.

Le temps des synthèses est venu pour le khotanais. Tous les textes accessibles en Occident sont maintenant publiés et l'interprétation a pu s'appuyer sur des comparaisons étendues. « The time is ripe », écrit l'auteur du présent livre, for a grammar of Khotanese based on a wide range of the extant literature. » Ce volume est le premier d'un exposé étendu et détaillé qui doit traiter de tous les aspects de la langue. Une telle entreprise est éminemment bienvenue. Après quelque soixante ans d'études khotanaises, consacrées à l'exploration, l'établissement et l'interprétation des textes, le besoin d'un inventaire systématique se faisait vivement sentir, et l'on est reconnaissant à l'auteur d'en donner ici la première partie avec toute la compétence désirable.

Le livre comprend une série de chapitres fort nourris sur le système verbal (à l'exception du verbe « être » et des temps péri-

phrastiques, laissés pour plus tard), sur les préverbes, sur les préfixes nominaux et sur la flexion des substantifs et adjectifs. L'exposé était difficile, du fait de l'apparente complexité des systèmes et surtout de la multiplicité des variantes soit orthographiques soit chronologiques : la littérature, qui s'étend sur plusieurs siècles, représente plusieurs états de la langue. M. E. a pris pour base le « Livre de Zambasta », qui constitue le meilleur texte de vieux khotanais, mais il a prêté aussi l'attention nécessaire à tous les autres textes, si bien que son livre traite de l'ensemble du saka de Khotan. Toutes les formes citées sont accompagnées de références. L'ouvrage est d'une grande richesse, mais l'étendue de l'information ne nuit pas à l'exactitude du détail.

L'exposé se veut à la fois descriptif et comparatif. La copieuse et précieuse liste de quelques huit cents verbes, qui forme le premier chapitre, donne à la fois les principales formes et les étymologies établies ou probables. Dans les chapitres suivants, par nature plus systématiques, le point de vue de la grammaire comparée est dominant. C'est ainsi que les verbes sont classés selon un système fondé sur celui de Bartholomae. Les différentes flexions nominales sont classées de même selon les types indo-iraniens dont elles dérivent, quoique, par exemple, « the division between vocalic et consonantal classes is already blurred by the time of the oldest Kh. » (p. 250). La description proprement dite en est un peu brouillée, malgré les efforts de l'auteur, conscient de cette difficulté (il évoque de temps en temps « a purely descriptive point of view », p. ex. p. 192), pour concilier les deux optiques. Peut-être aurait-il été malaisé de procéder autrement dans un ouvrage qui visait à présenter aussi complètement que possible les résultats d'une philologie ardue et tout entière fondée sur la comparaison historique. Cependant, si le comparatiste y trouve grand avantage, le linguiste curieux surtout du système de la langue saka, avec ses caractères propres, a quelque peine à le saisir clairement et souhaiterait que les perspectives diachronique et synchronique fussent plus nettement distinguées. On espère que M. E. voudra bien quelque jour, sous une forme plus brève (il parle lui-même d'un éventuel manuel), donner cet aperçu de la structure du khotanais, qui se fonderait sur son beau travail philologique, sans faire double emploi avec lui.

Gilbert LAZARD.

35. Jean-Pierre OLIVIER. — *The Mycenae Tablets, IV, A revised Transliteration* (Textus minores, vol. 39). Leyde, E. J. Brill, 1969 ; 00 × 00, xiv + 43 p.

Cette édition, qui se déclare *editio minor*, succède aux publications de l'Américain Philosophical Society (notamment *MT II* et *MT III*) qu'elle remplace pour ce qui est de la transcription, et auxquelles elle renvoie pour les photographies, les dessins et le commentaire. La modestie affichée ne doit pas nous cacher le progrès que l'on constate à chaque instant dans la lecture des textes par rapport à *MT II* et *MT III*, qui demeurent cependant indispensables et restent de toute façon le modèle d'une publication complète.

Cette nouvelle édition est à jour parce qu'elle est conforme aux règles de transcription de la « Convention de Wingspread », non encore fixées lors des précédentes éditions, parce qu'elle réunit tous les textes sur tablettes connus à Mycènes (L 710 compris), présente les raccords assez nombreux déjà proposés, indique les mains de scribes et donne un texte revu à neuf et où sont aussi incorporées des lectures déjà anciennes mais peu accessibles. Si des formes comme *kupo* (Oe 103.6), *piridake* (Oe 128), etc., ne font que grossir notre lexique d'hapax obscurs, il est bon que les lectures de *ekuseweqe* (Wt 501) et *kenigelewe* (Wt 503), mots importants et intéressants, se trouvent maintenant assurées ; il est intéressant que *koura* (L 710.2), déjà connu à Pylos et surtout à Cnossos, apparaisse désormais aussi à Mycènes, accompagnant, comme dans les inventaires de tissus de Cnossos, le mot *pawea₂* ; il est utile de savoir qu'en V 619.2 il faut lire *arekasadaraka*, et non *-qe*, même si l'on peut regretter cette lecture ancienne et soupçonner un lapsus du scribe, les deux signes *ka* et *qe* étant assez ressemblants ; on discutera de la forme *tukaṭaṣi* (Oe 112.2 : conjecture déjà ancienne de H. Mühlestein) qui serait éventuellement de nature à enrichir notre connaissance de la flexion des thèmes en *-r* si elle était un datif pluriel (cf. *tukalere* en Oe 106.2, et les nombreux datifs de cette série) : mais, étant donné l'hésitation entre les lectures *-ṭaṣi* et *-ṭoṣi*, la discussion sur le timbre de la sonante voyelle restera alors en l'état.

Ajoutons que, pour la commodité de l'utilisateur, le fascicule s'ouvre par une table de concordance donnant pour chaque tablette, outre le numéro d'inventaire et les lettres de série avec les raccords, la date et le lieu de découverte, celui ou ceux des recueils *MT* où elle figure, le scribe quand il est reconnu.

Il se termine par une série d'index dont un index des idéogrammes et un index des mots dans lequel figurent aussi, mais différenciées

par la typographie, les *variae lectiones*, les conjectures, etc., données dans l'apparat critique de chaque tablette.

Jean-Louis PERPILLOU.

36. Pierre CHANTRAINE. — *Dictionnaire étymologique de la langue grecque, histoire des mots, t. II* (E-K). Paris, Klincksieck, 1970. Un vol. grand in-8° de 301 p. (pp. 307-607).

Nous avons rendu compte du t. I (1968) dans le *Bulletin*, et renvoyons à cette recension pour tout ce qui concerne le dessin général et les mérites du livre. Moins de deux ans plus tard paraît le t. II, menant l'œuvre à mi-course. Tous se réjouiront de cette cadence, qui laisse espérer comme assez prochain l'achèvement de ce grand ouvrage. Voici, au cours de la lecture, quelques observations de détail.

P. 311, sous ἐγώ. Puisque, à côté du latin, le vénète est invoqué, il eût dû l'être avec la translittération correcte du χ étrusque par *g* (acceptée aujourd'hui par nos collègues italiens eux-mêmes) ; soit : lat. *egō*, vén. *ego* (avec quantité, en effet, non connue de -o) ; mais, de plus, on eût pu citer l'accusatif vénète, *meḡo* (analogique de *ego* ; quantité de *e* non déterminée), qui ouvre, pour les formes germaniques, une seconde possibilité d'explication (analogie du nominatif : got. *ik/mik* comme vénète *ego/meḡo*) à côté de l'explication traditionnelle rappelée par P. C. (ancien *-ō i.e. disparu à la finale de *ik*, ancien *-ē i.e. disparu à la finale de *mik*, où on reconnaissait la même particule enclitique que gr. -γε. On peut au moins conjecturer pour l'osque (cf. *Rev. Ét. Lat.* XLVI, 1968, p. 117 sv.) un système différent (nominatif **egōm* ? acc. **mē-ōm* > **miom* ?).

P. 321, sous εἶμι « aller ». Pourquoi ne pas citer la forme mycénienne elle-même (participe nomin. pl. *ijote* = ἰόντες), comme sera cité p. 322, sous εἶμι « être », le participe nom. pl. *apeole* = ἀπ-εόντες ?

P. 324, sous εἶρος. Supprimer myc. *wewesijeja* qui ne peut (à cause du *s*, probablement issu de **l* devant *i*) être issu de **FeρFeσ-*, et dont rien ne prouve qu'il signifie « ouvrière en laine ». Le sens de ἐπερος qui s'oppose au féminin ἀρνής, est probablement « béliér » ; (dans l'inscription éolienne Schwyzer 644, pas de droits sur la laine à payer, aux frontières des deux cités qui concluent l'accord, lorsque la laine est « sur pied », c'est-à-dire pour le passage des béliers et brebis d'un territoire sur l'autre : ἐπεροι καὶ ἀρνηάδες

ερῶν ατελεσεῖς); mais cette spécialisation de sens (« porte-laine » > « bélier ») n'affecte pas l'étymologie retenue par P. C., à partir de **φερφος* (et n'oblige nullement à rechercher ici un nom du « mâle » de racine **ers-* ou **wers-*).

P. 326, sous εἷς « un ». On attendrait un renvoi à ἰός 2 (p. 466), peut-être aussi l'observation que **oi-* (οἶφος, οἶνη) n'a pas fourni de numéral au grec (lat. *ūnus*, etc.), et, plus généralement, une remarque sur la diversité des mots pour « un » d'une langue i.-e. à l'autre.

P. 331, sous ἐκόν. L'auteur reprend, à raison, les explications analogiques de ἀέκητι (par le parallélisme de ἰότητι : Leumann) et ἀεκαζόμενος (par le parallélisme de ἀναγκαζόμενος : Wackernagel); en un sens, ces deux hypothèses (imputant aux aèdes des formes artificielles, autrement inexplicables) s'appuient l'une l'autre. Par ailleurs, P. C. rattache à *φεκόν* un **φεκᾶ-* premier terme d'un **φεκᾶ-βόλος* diversement remanié ensuite par la langue dactylique, soit en **φεκᾶβόλος* (hom. ἐκῆβολος,) soit en **φεκατᾶβόλος*, ce qui est plus inattendu (hom. ἐκατηβόλος), cette dernière forme ayant à son tour donné par abrégement les hypocoristiques Ἐκατος, Ἐκάτη et par amplification analogique hom. ἐκατηβελέτης. Mais d'où sort ce **φεκᾶ-* (également invoqué pour ἐκά-εργος, et, avec suffixation -ᾶλο-, pour ἐκῆλος)? L'indication (elliptique) « cf. σάφα » est donnée p. 327 sous ἐκάεργος, mais il aurait fallu y revenir sous ἐκόν, qui est le seul vieux mot de tout le groupe. Sans doute le groupe des adverbes en -ᾶ présente-t-il une finale obscure et d'origines probablement diverses (Schwyzer, *Gr. Gr.* I 622); mais on peut au moins se demander si l'on n'a pas ici **wekṇt*, avec chute ou maintien (ἐκατη-, etc.) de -t- selon les conditions de sandhi. Dans cette hypothèse, on retrouverait, ailleurs, le **wekṇ(t)* jadis postulé par une étymologie de ἐνεκα que l'intervention de myc. *eneka* a fait abandonner (p. 347).

P. 338, sous ἐλίκη « saule ». Noter que, dans les inventaires mycéniens de roues à Cnossos (série So) il est précisé si le bois en est de saule (*erika* = gén. de matière ἐλίκᾱς) ou d'orme (*pterewa* = gén. de matière πετελέῃς). Or, en regard de dix exemples de *erika*, on a un exemple du génitif [e]*riko* (restitution probable devant idéogramme ROTA) en So 8251; en ce cas, ἐλίκη aurait eu un doublet *ἐλιξ, gén. ἐλικος, athématique comme lat. *salix*.

P. 370, sous ἐρῆμος. Le mot existe en mycénien (désignant en PY Er 312 une variété de terrain, qui s'oppose à *temeno* = τέμενος : sans occupant? sans habitation?); le timbre **ē* de la syllabe médiane est, par là, garanti.

P. 400, sous ζημία. Peut-être le mot est-il déjà mycénien (?) : début de phrase *ozami*[en PY An 37, où *o-* doit être un mot

subordonnant (ὥς, uel sim.) selon les usages de la syntaxe des tablettes, et où on ne voit pas comment interpréter *-zami*[sinon en invoquant le groupe de ζημία.

P. 404, sous ῆ « ou bien ». Nous risquerons ici une hypothèse incertaine : le **η-φε* que postule l'étymologie ne se retrouverait-il pas dans un document bizarre de Mycènes (Oe 127) justifiant un poids (60 kg ?) de laine (LANA 20) par une légende qui commence par *pawea*₂ (φάρφα « tissus » ; partout ailleurs en mycénien *pawea*₂ appelle l'idéogramme TELA et un décompte par pièces) ? Légende : *pawea*₂ *ewepesesomena* ; le second mot a fait l'objet de suppositions diverses, dont aucune ne convainc ; si l'on isolait un *ηφε* (ici, en tant que proclitique, écrit d'un seul tenant avec le mot qui suit), donc : φάρφα ῆ *ἑψησόμενᾱ* « tissus, ou bien [laines[à faire bouillir », on aurait un document imprécis (scribe palatial mal informé ?) dans lequel s'expliquerait la conjonction (naturelle) de LANA avec ἑψω (il s'agit d'un traitement plus plausible pour des laines à dégraisser que pour des étoffes déjà tissées), et dans lequel *ew-* recouvrirait de façon plausible un mot grec connu. L'auteur (p. 394) reproduit l'interprétation médiocre et traditionnelle, de *ew-* par εῷ : des tissus à faire soigneusement bouillir [??].

P. 468, sous ἱππος. Il est digne d'être noté (bien que non expliqué) que le mycénien, qui nous fournit un grand nombre d'anthroponymes composés, n'en présente aucun en **iqo-* (gr. ἱππο-).

P. 498, sous καρδία. Nous ne croyons plus que κῆρ vienne de **κηρδ*, en échappant à la loi d'Osthioff ; nous pensons que l'élargissement par *-δ-* n'a jamais existé au nomin. acc. de ce neutre.

Michel LEJEUNE.

37. Hjalmar FRISK. — *Griechisches etymologisches Wörterbuch*, Lieferung 20 (= t. II, p. 865-960 : τείρεα-υιός). Heidelberg, Winter, 1969.

Utilisation des sources mycéniennes : p. 866, sous τεῖχος/τοιχος (myc. *tokodomo*, à propos de quoi, on eût pu citer le τοιχοδομέω d'une inscription d'Oropos au iv^e s.) ; p. 873, sous τέμενος (myc. *temeno*) ; p. 880, sous τέρμα, etc. (myc. *temidwela*), p. 883, sous τέσσαρες, pour le premier terme de composé τετρα-, etc. (myc. *qetor-owe* « à quatre oreilles », à côté de quoi il eût été utile de citer, avec second terme commençant par consonne, instr. pl. *qetoro-popi* « à quatre pieds ») ; p. 888, sous τεύχω (*telukowoa* ; mais pourquoi

ne pas citer l'instr. pl. *leukepi* de τεῦχος ?) ; p. 895, sous τῆτες (myc. *zawete* ; supprimer le point d'interrogation) ; p. 898, sous τίθημι (myc. *teke* ; le point d'interrogation est de tiop ; s'il est vrai qu'en PY Ta 711 on a discuté du sens : pour les uns « condidit », qui est improbable, pour les autres « instituit », qui est probable, il s'agit toujours bien de τίθημι ; ajouter *-poroteke* à Mycènes Ue 661) ; p. 910, sous τόξον (myc. *tokosola*, *tokosowoko*, avec un « vielleicht » qui est de trop ; le second terme de *tokosowoko* est bien graphiquement « mehrdeutig », mais ne peut raisonnablement se lire que *-φορος*) ; p. 915, sous τόσος (myc. *tosō* ; mais pourquoi n'avoir pas mentionné myc. *tosode* à propos de τοσόσδε ?) ; p. 917, sous τράπεζα (myc. *topeza*) ; p. 921, sous τρεῖς (mais pourquoi n'y mentionner que le « ganz fraglich myc. *tiriseroe* », alors que le mycénien a l'adjectif dat. pl. *tirisi* = τρισί en PY Ub 1318, et le premier terme τρι- de composé dans *tirij-owe*, « à trois oreilles », *tiri-po* « à trois pieds » ?) ; p. 959, sous υῖός (« myc. *i-ju* ? » ; il est vrai que la valeur *ju* du syllabogramme 65 n'est pas encore démontrée ; mais un *ῖός est presumable à partir du datif *ijewe* = *ἰέφει PY Tn 316 et peut-être *iwe* = *ἰφέϊ ; et on a supposé que certains *ijo* seraient *ἰός « fils » ; au total, correspondants probables de υῖ- et υῖ- avec une altération phonétique υῖ- > ἰ- de l'initiale dont il est difficile de dire si elle est seulement graphique ou aussi phonétique : dissimilation). — S'agissant de noms propres, Frisk a raison de ne mentionner qu'avec un ? l'explication proposée du toponyme *tarakewi[ja]* à partir de τράχως (p. 921) et de rejeter l'explication proposée de *qepita* par quelque *τερβινθ- (p. 881) ; on se demande même pourquoi il prend la peine de citer cette dernière hypothèse, d'autant que la tablette (KN X 1521) ne conserve que *qe-* avec peut-être ensuite des débris de la partie gauche de *-pi-*, et que le mot *qepita* ne saurait être considéré comme existant. — Dans deux cas, le mycénien amène à poser un problème étymologique à propos de labiovélares.

Pour τέλος, Frisk enseigne qu'il résulte de la confusion (après passage de **k^we-* à τε- sur la partie non-éolienne du domaine grec) d'un ancien **tel-es-* (« Abgabe », « Steuer ») et d'un ancien **k^wel-es-* (« Wendepunkt »). Il y aurait eu intérêt à préciser qu'au témoignage d'Alcée et de Sappho, le dénominatif τελέω a un **t-* étymologique. L'auteur cite (p. 872) myc. *tereta*, non pas à propos de l'éléen τελεστα (qui se réfère à un statut social) mais à propos de τελεστής, etc. (qui se réfèrent à des fonctions religieuses). Le *tereta* mycénien est un bénéficiaire d'attributions foncières soumis, en échange, à une obligation appelée *τελεσίξ, et l'exercice de cette obligation s'exprime par le verbe dénominatif *τελειᾶμι (infin. *terejae*, 3^e sg. indic. *terēja*), que Frisk néglige de citer. — Pour τρέπω, l'auteur, au contraire, s'en tient à **trep-*, sans admettre de confluence, en grec du premier

millénaire, entre formes issues de **lrep-* et de **lrēk^w-*. Aussi est-il amené non seulement à nier toute parenté avec *lorqueō*, mais à laisser sans explication, et comme hors du grec, les formes mycéniennes attestant une labiovélaire : *loroqejomēno* (mentionné pp. 924 et 925, pour être rejeté de τροπέω vers *lorqueō* ; sens probable : « faire une tournée »), instr. *loqide* d'un nom (*τροπίς) de la « torsade » (non cité), anthroponyme (non cité) *euloroqo* (Εὐτροπος est relevé par Bechtel, *HPN.* 432, dans une inscription de Styra), etc.

Ailleurs, le mycénien est parfois omis. Ainsi, p. 867, sous τέκτων (myc. nomin. pl. *tekolone*). Ainsi, p. 891, sous τῆλε (anthroponymes myc. composés à premier terme *gere-*). Ainsi p. 948, sous τυρός (myc. *turo₂* = τύριον). Ainsi, p. 957, sous ὕδωρ (il est difficilement pensable que *udoro*, légende dans le catalogue de vases PY Tn 992, ne soit pas un nom du « vase à eau »). — Plus douteux sont deux autres cas. Celui de *atuko*, anthroponyme, dont l'explication par un sobriquet « Pas-de-chance » (cf. τυγχάνω, *tychē*, p. 940) est plausible mais non démontrable. Celui de *wea₂rejo*, adjectif de matière (matière précieuse entrant dans la décoration de meubles d'apparat), que certains, moyennant une graphie *we-* pour *u-* (?) ont proposé de lire ὕαλειος (cf. ὕαλος, p. 953).

Michel LEJEUNE.

38. Hjalmar FRISK. — *Griechisches etymologisches Wörterbuch*, Lief. 21 (ὕκης-φῦσα ; = t. II, p. 961-1056) ; Lief. 22 (φύσαλος-*ὥψ ; = t. II, p. 1057-1154). Heidelberg, Carl Winter, 1969 et 1970.

Avec ces deux fascicules s'achève la publication, qui s'est échelonnée sur une quinzaine d'années (t. I, 1954-1960 ; t. II, 1961-1970), de cet ouvrage monumental. Sans doute comportera-t-il, dans un avenir assez proche, comme il est inévitable pour un travail d'aussi longue haleine, un fascicule (ou une partie de fascicule) d'additions et corrections. Nous signalerons pour les deux derniers fascicules, comme nous l'avons fait pour les précédents, l'aspect plus spécialement mycénologique des problèmes que posent l'histoire et l'origine des mots grecs.

P. 970, sous ὕπνος, est mentionné hom. ἄ-υπνος mais non le sobriquet myc. *aupono* qui, visiblement, est le même mot. — P. 971, sous ὕπο sont mentionnés et *upo* (qui est une donnée certaine) et (avec référence à A. Heubeck) un *upi-* que ce savant infère

ingénieusement d'un toponyme composé (*upijakirijo*, qui serait *Υπι-άκιριος); mais si H. F. se montre ici plus accueillant que d'ordinaire, il eût dû (car les deux analyses se conditionnent mutuellement) mentionner aussi (sous ὑπερ, p. 966) l'interprétation donnée par Heubeck de *uparakirija*, *uporakirija* (où figureraient des variantes *ὑπαρ- et *ὑπορ- de ὑπερ-); en fait les, mycénologues ne retiennent, en général, ces deux suggestions de Heubeck que comme des possibilités non dénuées de difficultés. — Sont cités : *pamako* (d'interprétation pourtant incertaine) sous φάρμακον (p. 992); *pauea*₂ = *φάρFεα sous φᾶρος (p. 993); *pakano* sous φάσγανον (p. 995); *poqa*, *-poqo*, *poqewijai* sous φέρδω (p. 1001; mais sans souligner que désormais la quête d'une étymologie devra postuler **bherg*^w). — Sous φέρω (p. 1003) mentionner myc. *pere* ne suffit pas; les composés en -φορος (p. 1004, haut) ont des correspondants mycéniens dont il fallait signaler l'existence, comme *karawiporo* (*κλᾱφιφόρος « porte-clefs »), etc. De même sous φημι (p. 1009) mentionner myc. *pasi* ne suffit pas; les composés en -φημος ont des correspondants mycéniens dont il fallait signaler l'existence (*atipamo* = Ἀντίφᾱμος). — P. 1006, sous φεύγω, il valait la peine de dire que des composés (attendus) en φυγε- (en regard de φυγο-) ont existé en mycénien (*pu₂ke*- premier terme de nom propre). — P. 1018, sous φίλος, il valait la peine de dire que les composés en φιλο- ont des correspondants mycéniens (*piropalara* = Φιλοπατρᾱ; etc.); de dire aussi que l'aoriste ἐφίλατο est plus vieux qu'Homère d'un demi-millénaire, à en juger par *pirameno* (*Φιλᾱμενός) qui appartient à un groupe d'anthroponymes issus de participes médio-passifs. — Sont cités *pia₂ra*, *pijera*₃ sous φιάλη (p. 1017), *pirijao* sous φλιά (p. 1027). Mais pourquoi *ponikijo* (désignation de l'origine géographique de certains produits) n'apparaît-il pas sous Φοίνικες 1 (p. 1032), ni *ponikipi* (indication du motif « palmes » dans une décoration de mobilier) sous φοῖνιξ 2 (*ibid.*)? Seul *ponikijo* (adjectif de couleur) est cité, correctement, sous φοῖνιξ 5 (p. 1033). — Encore que les analyses de noms propres puissent être incertaines, fallait-il refuser de citer *rawoqono* (*Λᾱφοφόνος), etc. sous φόνος (p. 1035)? — Ailleurs trop timide, H. Frisk devient imprudent (p. 1039, sous φράτηρ) quand il reprend une hypothèse (risquée) de C. Gallovotti sur une valeur *pra* (?) du syllabogramme rare 34/35, et enseigne que φράτηρ a peut-être un correspondant en mycénien. — P. 1050, sous φυλία on a probablement ce nom de l'olivier sauvage dans le lieu-dit **pu₂ra₂ akoro* (Φυλίας-ἄγρός) impliqué par des dérivés en -εύς et en -ιος. — Sous φύομαι, p. 1052, sont bien cités *puta* (à propos de 6. φυτόν) et *putarija* (*ibid.*; = φυταλιά), mais non (faute du lemme *φυτήρ à date alphabétique) *pu₂tere* « les planteurs ». — Est correctement donnée la famille de mots mycénienne concernant χαλκός (p. 1068).

Mais on aurait aimé trouver p. 1082, sous $\chi\epsilon\lambda\rho$ (plus précisément, sous $\chi\epsilon\rho\nu\psi$), myc. *keniqetewe* (* $\chi\epsilon\rho\nu\iota\pi\tau\eta\acute{\eta}\epsilon\varsigma$), nom de récipient. — Est donné *karadoro* (toponyme) sous $\chi\acute{\epsilon}\rho\alpha\delta\omicron\varsigma$, $\chi\acute{\alpha}\rho\alpha\delta\rho\omicron\varsigma$, etc. (p. 1087). Mais, sous $\chi\acute{\epsilon}\omega$ (p. 1090), outre *melakekumena*, on aurait aimé trouver, à côté de hom. $\pi\rho\omicron\chi\omicron\eta$, myc. *porokowa* (indiquant la destination d'une certaine quantité d'huile) ; en revanche il est incertain si le second terme de *sitokowo* (ici cité) se rattache à $\chi\acute{\epsilon}\omega$ ou à $\kappa\omicron\acute{\epsilon}\omega$. — L'ambiguïté de la graphie ne permet pas de décider si la négation mycénienne *ouki* est $\omicron\upsilon\kappa\iota$ ou $\omicron\upsilon\chi\iota$; fallait-il, pour autant, n'en parler ni (dans un fascicule antérieur, t. II, p. 441) sous $\omicron\upsilon$ ni ici (p. 1099) sous $-\chi\iota$ — P. 1101, sous $\chi\iota\tau\omega\nu$, mentions correctes de *kitone* et *epikitonija* (qui datent donc cet emprunt au sémitique du II^e millénaire). Mais p. 1121, sous la famille de $\chi\rho\acute{\alpha}\alpha$, on s'attendrait à trouver *akorowe* (appliqué à des bœufs non tachetés), qui eût d'ailleurs montré que la présence d'un *F* dans ce groupe est davantage qu'« un vœu d'étymologiste » (comme dit Frisk à propos de J. Schmidt et de Schwyzler). — Il est bien de faire état de *kuruso* et *kurusowoko* sous $\chi\rho\upsilon\sigma\acute{\omicron}\varsigma$ (p. 1122) ; il eût été bon aussi de signaler que, sans suffixation décelable, *kuruso-* fonctionne en mycénien comme adjectif, avec un féminin *kurusa-*. — Frisk accueille *pasaro* sous $\psi\acute{\alpha}\lambda\iota\omicron\nu/\psi\acute{\alpha}\lambda\omicron\nu$ (p. 1128) ; pourquoi n'accueille-t-il pas *qero₂* sous $\psi\acute{\epsilon}\lambda\iota\omicron\nu$ (p. 1132) ? Est-ce parce qu'il tient à unir les deux mots (encore qu'il les reconnaisse sans étymologie) et qu'assigner une labiale au premier, une labiovélaire (* $sk^{w}el/*k^{w}sel-$) au second, le gêne ? En tout cas, dans les tablettes, le contexte n'éclaire guère le sens de *pasaro*, alors qu'il éclaire celui de *qero₂* et recommande le rapprochement avec $\psi\acute{\epsilon}\lambda\iota\omicron\nu$. — P. 1145 sous $\acute{\omega}\kappa\upsilon\varsigma$, il eût fallu citer p. ex. myc. *okunawo* = * $\Omega\kappa\upsilon\nu\tilde{\alpha}\phi\omicron\varsigma$ (cf. ion. $\Omega\kappa\upsilon\nu\epsilon\omega\varsigma$). P. 1148, sous $\tilde{\omega}\mu\omicron\varsigma$, étrange et fâcheuse est l'omission de *epomijo* (nom des « épaulières » dans la description des pièces d'une cuirasse). Regrettable aussi, sous * $\acute{\omega}\psi$ (p. 1154) est l'absence de *opoqo* (* $\acute{\omicron}\pi-\omega\pi\omicron\nu$) dont il est établi à présent qu'il désigne (dans les listes de harnachements données avec les descriptions de chars) les œillères des chevaux d'attelage.

Michel LEJEUNE.

-
39. Weriand MERLINGEN. — *Eine ältere Lehnwörterschicht im Griechischen II, Folgerungen, Probleme, weiteres Material* (Österr. Akad. d. Wiss., Phil.-hist. Klasse, Schriften der Balkankommission, Linguistische Abteilung XVIII), Vienne 1967, in-8°, 107 pages, 120 schill.

Parmi les éléments du lexique grec qui résistent à l'analyse et

qui n'ont pas encore reçu d'étymologie ou du moins pas d'assurée, nombreux sont ceux qu'on s'accorde généralement à qualifier de « préhelléniques », sans pouvoir préciser la ou les réalités linguistiques recouvertes par ce terme.

C'est à cette tâche que se sont attaqués, au cours des dernières décennies, des comparatistes comme Georgiev ou Van Windekens, qui ont cru pouvoir isoler une langue appelée « Vorgriechisch » par l'un et par l'autre « pélasgique ».

W. Merlingen, qui — assez maladroitement — voudrait attacher à celle-ci le nom d'« Akhäisch », essaie de mettre en évidence l'existence d'une seconde langue « préhellénique » : en raison d'une particularité phonétique (l'aboutissement de **p* à *ps*), il lui donne le nom de « Psisprache » ou de « Psigriechisch ».

C'est à la phonétique de cette langue qu'il avait consacré la première partie de son ouvrage (parue en 1963, cf. M. Lejeune, *BSL* 59/2, 1964, p. 76-78), s'efforçant notamment d'établir, à travers un nombre appréciable de mots, des correspondances régulières avec « l'achéen » et le grec :

i.e.	grec	« achéen »	« Psisprache »
<i>k</i>	<i>k</i>	<i>kh, s</i>	<i>ks</i>
<i>t</i>	<i>t</i>	<i>th</i>	<i>s</i>
<i>p</i>	<i>p</i>	<i>ph</i>	<i>ps</i>
<i>g</i>	<i>g</i>	<i>k, s</i>	<i>kh</i>
<i>d</i>	<i>d</i>	<i>t</i>	<i>th</i>
<i>b</i>	<i>b</i>	<i>p</i>	<i>ph</i>
<i>gh</i>	<i>kh</i>	<i>g</i>	<i>g</i>
<i>dh</i>	<i>th</i>	<i>d</i>	<i>d</i>
<i>bh</i>	<i>ph</i>	<i>b</i>	<i>b</i>

« L'achéen » serait donc une langue de type *salem*, tandis que la langue « psi » ressortirait au type *centum*.

Dans le volume qui fait l'objet de ce compte rendu, M. essaie d'exploiter ces résultats et, notamment, de définir la situation des deux langues précédemment nommées par rapport au grec. Pour lui il s'agirait — contrairement à ce qu'on pourrait penser — non de substrats, mais de superstrats : un substrat laisse des traces phonétiques et syntaxiques, mais fournit des mots peu nombreux, limités à certaines zones du lexique (géographie, lexique culturel, etc.) ; or « l'achéen » et la langue « psi » ne paraissent avoir transmis au grec aucune particularité articulatoire ou de syntaxe ; en revanche, ils lui auraient apporté des mots nombreux. L'auteur en recense, pour chacune des langues, environ 250, appartenant aux domaines les plus divers et qui, souvent, font double emploi avec les termes autochtones (cf. grec βούλωμαι, langue « psi » (ἐ)θέλω.

Ces traits impliqueraient une position dominante et trahiraient donc des superstrats.

Outre que les étymologies servant de base à la statistique sont souvent peu satisfaisantes, particulièrement du point de vue sémantique, on peut s'interroger sur la force d'un argument tiré de l'existence en grec de doublets ou de quasi-doublets tels que βούλομαι et (ἐ)θέλω. Certes ces deux verbes ont, à l'époque classique, des sens très voisins ; mais il y a fort peu de chances pour qu'il en ait été ainsi dans la préhistoire de la langue. Dans un système sémantique, un mot s'oppose, en effet, toujours à un autre mot ; quand pour une raison quelconque cette opposition cesse de fonctionner par rapprochement du sens des deux termes, l'un des deux tend à disparaître. Or, si βούλομαι, avait été proche d'(ἐ)θέλω dès le II^e millénaire, aurait-il attendu l'époque byzantine pour disparaître au profit de son rival ? Les difficultés posées par le sens initial de la racine **g^wel* et notre ignorance quant à l'étymologie exacte d'(ἐ)θέλω (issu, selon M., de **del*, cf. grec δόλος, lat. *dolus*) nous empêchent de préciser la valeur primitive du couple et le cheminement qui en a fait des synonymes.

Poursuivant ses investigations, W. Merlingen constate que certains termes, tout en appartenant probablement à la langue « psi », n'en possèdent pas tous les caractères phonétiques : ainsi χομφός, qu'il rattache à **gombh-tos*, aurait dû donner *χομφός. Nous serions en présence des plus anciens emprunts, ceux qui auraient été introduits en grec par l'intermédiaire de « l'achéen ». M. qualifie ces mots d'« altpsigriechisch » par opposition aux éléments « neupsigriechisch » passés directement de la langue « psi » au grec.

Une même racine ou un même thème indo-européen pourra donc avoir connu au moins quatre aboutissements différents : grec, « altpsigriechisch », « neupsigriechisch », « akhäisch » ; et nous négligeons l'apport éventuel d'autres langues détectées, comme celle que l'auteur appelle « *nd-Sprache* ». Le thème **aig* « an einem Wasser gelegen » aurait donné en grec Αἰγαῖος, Αἰγαλός, Αἰγίνα, etc. ; en « achéen » Ἀσία, Ἀσέα, Ἀσίνη, etc. En langue « psi », **g* passait normalement à *kh* avec un intermédiaire *k* ; les « Achéens » auraient emprunté la forme au stade **aik*, qui dans leur bouche serait devenu *akh*, d'où Ἀχᾶϊοι et, dans les sources hittites, *Aḫḫija/Aḫḫijawa*.

Avec ce seul exemple, on mesurera quelle latitude offrent à la virtuosité du comparatiste les théories de W. Merlingen. On entrevoit aisément la fragilité de la reconstruction historique que, sur ces bases, il tente pour le second millénaire : 1) domination, dès avant 2000, du peuple porteur de la langue « psi », avec peut-être pour centre la Crète ou une région voisine ; 2) les Hellènes sont

alors déjà en Grèce continentale et peut-être même dans le Péloponnèse ; 3) arrivée des « Achéens » qui, à leur tour, dominent l'Égée ; 4) après la fin de l'hégémonie « achéenne », les Grecs deviennent le peuple égéen dominant.

Le tableau des correspondances cité *supra* donne en réalité une fausse impression de rigueur ; on passe, en effet, constamment d'un système à l'autre et parfois, on l'a vu, pour un même mot il est fait appel à deux systèmes concurrents. Personne ne sous-estime l'importance des questions abordées par W. Merlingen. Personne ne doute que le grec, au II^e millénaire, ait été en contact avec une ou d'autres langues. Mais, en l'état actuel de la recherche, est-on capable d'en rendre compte à l'aide d'une théorie rigoureuse sur le plan phonétique et sémantiquement satisfaisante ? Le lecteur trouvera un état présent de la question de l'*Ahhijawa* chez G. Steiner, *Saeculum* 14 (1964), p. 365-392) ; sur les problèmes posés par le « substrat préhellénique », il pourra consulter la synthèse récente de D. A. Hester, *Minos* 9 (1968), p. 219-235.

Claude BRIXHE.

40. William F. WYATT, Jr. — *Metrical Lengthening in Homer*, Rome, Éditions dell'Ateneo, 1969, 249 pages.

Les allongements métriques qu'on observe dans l'épopée homérique peuvent fournir, en gros, deux objets à l'étude : la description des conditions métriques de leur fonctionnement, et de leurs effets graphiques, description elle-même malaisée, mais minutieusement faite, par Schulze notamment ; la recherche de leurs causes, qui peut elle-même se situer sur des plans différents, par leur nature — métrique ou linguistique —, et leur niveau chronologique — historique ou préhistorique —. C'est la recherche des causes linguistiques que se donne pour but l'A. (élève de Whatmough), dans cette étude qui est à l'origine une dissertation de l'Université de Harvard.

Il refuse les explications jusqu'ici proposées, tant au plan du grec historique (celle de Schwyzler, qui croit voir l'origine de l'allongement dans des gémations, soit de sonantes étymologiques, soit de « glides », gémations qui se seraient étendues analogiquement, et auraient provoqué une syllabe longue notée par une voyelle longue ; celle de F. de Saussure et de Meillet, pour qui l'allongement de la première d'une série de trois brèves aurait une base réelle dans le rythme quantitatif de la langue et la pronon-

ciation), qu'au plan préhistorique : la théorie de Whatmough, qui considère que l'allongement est produit par l'action des laryngales, est complètement rejetée par lui, et celle de Kuryłowicz, qui estime que c'est en grec une survivance d'un traitement de phonétique syntactique, l'est partiellement.

La raison pour laquelle il refuse ces interprétations détermine son cheminement : phonétiques, elles posent des lois qui devraient pouvoir s'appliquer à tous les cas (p. ex. de mots commençant par voyelle), et n'expliquent pas pourquoi les allongements métriques se produisent dans certains mots, et non dans d'autres où on pourrait en imaginer l'existence, ni pourquoi des termes qui ont été certainement connus d'Homère ne se trouvent pas dans l'épopée. Il pose pour principe général d'explication la discordance entre la langue épique et le parler ionien contemporain des aèdes, sa thèse étant que l'allongement est dû à la réinterprétation « morphologique » de faits morphologiques, comme l'allongement de l'initiale vocalique d'un second membre de composé, ou phonétiques, comme la métathèse de quantité. Et c'est un à un que, dans cette optique, il discutera chaque cas particulier : p. ex. οὔρεα devrait sa longue à ὑπώρειος, ὠλεσίκαρπος (et οὐλόμενος) à ἀνώλεθρος, εἵνεκα aux composés en -ηνεκῆς; ἐντεσίεργος serait une réfection de *ἥνεσίεργος tiré de ἀνήνυ(σ)τος, etc., les privatifs jouant un rôle particulièrement important : ἡλιτόμηνος serait fait sur *νηλιτόμηνος, cf. νηλείτιδες; ἄθανατος aurait une syllabe longue étymologique devant le groupe de consonnes suivant (cf. skr. aor. *adhvanī*), longue étendue analogiquement à ἀκάματος et ἀπάλαμος. L'extension analogique de la longue née étymologiquement dans des composés se serait produite dans des catégories sémantiquement ou morphologiquement homogènes : épithètes de cités en -εις comme ἡμαθόεις, fait sur ἥνεμόεις (νήνεμος); composés à premier membre verbal : ἐννοσί(γαιος), εἰνοσί(φυλλος) à côté de ἐνοσί(χθων) pourrait être une réfection d'un *ἥνεσι-, fait sur un thème d'aoriste comme ὠλεσί(καρπος), apparenté à (ἐπ)ενήνοθε, ἀνήνοθε; participes aoristes comme γεινόμενος fait sur οὐλόμενος; présents en -θω, notamment en raison de leurs rapports avec les neutres en -es- (cf. ὀμηγερέως ou θυμηγερέω à côté de ἡγερέθονται, d'où ἡερέθονται); parfaits comme εἰλήλουθα, εἰοικυῖται, Εἰλείθυια; noms propres qui posent des problèmes particuliers.

Par ailleurs, certaines variantes du type ει/ε qui ont un fondement dans la langue, notamment la métathèse de quantité accompagnée parfois d'une graphie ει à la place de l'ancien η (type εἶως à côté de ἔως < ἥος), ou des doublets phonétiques du type τελείω/τελέω, ou la possibilité d'abrègements en hiatus du type Θρέιξ, peuvent déterminer les aèdes à employer ει au lieu de ε par exemple dans des neutres du type ἄλειαρ en regard de ἄλεαρ. Le cas serait tout

à fait différent pour *οι* qui, loin d'être une graphie atticisante, comme on le pense généralement, indiquerait que les termes qui en sont munis seraient tirés de composés, *πνοίη* de *ἄπνοια* (*ἄπνοος*), *ἀγνοίω* de *ἀγνοία* (**ἄγνοος* : cf. *ἀγνός*), etc.

Je ne donnerai que quelques exemples des invraisemblances de détail qui déparent ce livre, dont je regrette qu'il ne m'ait pas convaincue, car il est clair, bien informé, souvent intelligent, mais parfois de parti pris (p. ex. dans son souci d'éliminer tout ce qui pourrait être pure licence métrique, entre autres les exemples de *στίχοι ἀκέφαλοι* [vers commençant par une syllabe brève]), au prix d'expédients divers : *φίλε* serait fait sur *φῖλαι* qui serait non pas un impératif de *φιλέω*, mais un doublet **φιλ-γα* > **φίλλα* de *φίλᾱ* ; *ιαίνω* viendrait d'une faute ; *ἐπεί* serait en réalité prononcé géminé **ἐππει* ; etc. Mais est-il permis de justifier la longue de *ἤκεστος* « qui ignore l'aiguillon » par l'analogie du privatif *νήκεστος* « incurable » ? ou de corriger la fin de vers de *κ* 78 : *τείρετο δ' ἀνδρῶν θυμὸς ὑπ' εἰρεσίνης ἀλεγεινῆς* en *ὑπηρεσίνῃ ἀλεγεινῇ*, pour montrer que *εἰρεσίνη* vient de *ὑπηρεσίνη*, alors que ce dernier n'est pas homérique ? ou, pour expliquer la longue initiale de *ἀπονέεσθαι*, de poser l'existence de deux verbes, l'un composé de *ἀπο-* « revenir », l'autre dénominal d'un privatif **νᾱπονης* (ou *-ος*) « to be free from (battle) toil », en corrigeant B 113 = 288 = E 716 ; I 20

Ἴλιον ἐκπέρσαντ' εὐτείχεον ἀπονέεσθαι

en ... *εὐτειχέα νᾱπονέεσθαι*, et en déduisant que l'allongement métrique de *Ἀπόλλων* serait analogique de ce verbe par l'intermédiaire de *ἀπόλλυμι* ? ou d'interpréter *ἄτριχας* ou *οἰετέας* comme faits par soustraction artificielle du *δυ-* de *δυότριχας*, *ὀμοιετέας* (alors que, notamment, aucun composé en *ὀμοιο-* n'est antérieur au *v^e* siècle) ?

On se demande en réalité s'il est bien nécessaire de fixer à chaque allongement un modèle précis dans la langue. Que *ὠφελέω* doive sa longue à un composé, soit, mais peut-on démontrer que ce dernier est *ἀνωφελής* plutôt que *ἐπωφέλεια* (cf. M. Leumann) ? Qu'il existe des cas particuliers, on l'accordera bien volontiers à l'A., encore que ce dernier n'en décèle pas toujours l'origine : *εἰρύεται* Ξ 75 n'est pas analogique de *βεβλήχεται*, mais doit son *υ* à la confusion inextricable des formes de *ἐρύειν* et de *ῥύσθαι* ; point n'est besoin d'imaginer un privatif **νηλιτόμηνος* pour expliquer la longue de *ἡλιτόμηνος* : le premier membre de ce composé est fait sur un thème d'aoriste à augment, comme *ὠλεσίκαρπος*.

Mais, surtout, est-il légitime d'attribuer à un phénomène unique des causes diverses, de la vraisemblance desquelles on peut douter par ailleurs en raison des *graphies* ? Certes, ces dernières offrent la plus grande confusion, mais il fallait poser les problèmes d'orthographe en fonction des timbres des voyelles allongées. On peut

concevoir que, si l'on refuse d'en faire des formes à *vrddhi*, ἡγορέη, ἡνεμόεις ou ὠφελέω soient analogiques des composés à longue ancienne (-ἡνωρ, νήνεμος, ὠφελής), parce que dans les deux cas la longue a le même timbre. On pourrait à l'extrême rigueur (?) imaginer que le timbre initial de ἄνῆρ est un éolisme. Mais les graphies ει et ου posent des problèmes autrement graves, qui infirment les théories de l'A. On ne pourrait en effet invoquer la métathèse de quantité comme source d'allongement que pour ει, non pour ου, puisqu'il n'y a pas d'échanges entre ου et ω comme il y en a entre ει et η ; de plus, on ne peut tenir ει pour une graphie d'allongement dans des termes comme ὄνειαρ ou ἄλειαρ, où l'on n'est pas sûr que *ē ne soit pas ancien (cf. ὄνηαρ donné comme éolien par des grammairiens anciens, et ἄλειαρ interprété comme *ἄληφαρ par M. Benveniste, *Origines*, p. 111). Dans ces conditions, on doutera que les graphies épiques d'un ē abrégé par métathèse aient pu intervenir de manière quelconque dans l'allongement d'un ε, ou parfois d'un α, sans symétrie pour ο.

C'est donc sur l'influence éventuelle des composés, qui est au fond, aux yeux de Wyatt, la source principale de l'allongement, qu'on fera porter la discussion. Pourquoi, en effet *ὠλόμενος, *ὄρος, *ῥεσίη, analogiques de composés à second membre commençant par ω ou η, auraient-ils été refaits avec des longues différentes en οὔλομενος, οὔρος, εἰρεσίη ? L'A. tente bien d'en donner une explication, inspirée de celle que donne Meister pour les représentations diverses de ā (ā dans des mots ioniens, et susceptibles d'apparaître chez Homère même avec ᾱ, η dans des termes proprement épiques, et qui dans l'épopée n'ont jamais ᾱ) « (p. 104) the quality of the lengthened vowel is assimilated to the quality normal in prose when the word containing the lengthened vowel is identical in function and in form with a prose word. The corollary ... is that where the word displaying the epic lengthened grade served a different function and had a different form from that of any corresponding prose word, the vowel quality remained unassimilated ». Mais l'on n'admettra pas sans difficulté que *ὄρεος a été, assimilé en οὔρεος parce qu'il avait le même sens que ὄρεος, ni que le principe même des allongements métriques soit à rechercher dans l'écart entre la langue de l'épopée et celle des aèdes.

En réalité, s'il y a lieu de distinguer entre l'allongement métrique, noté ει, ου, et l'allongement préhistorique des composés, noté η, ω, c'est que l'un n'a en rien influencé l'autre. D'abord la condition qui, selon l'A., déterminerait cette influence — le caractère facultatif de l'allongement du second membre de composé qui rendrait εἰρεσίη possible à côté de ἐρεσίη, parce que les composés pouvaient être en -ηρεσία et -ερεσία (?) — n'existe qu'exceptionnellement, et dans des conditions bien définies. A tout le moins, les exemples

qu'en donne l'A., sont à cet égard significatifs, car ce sont des hapax : en regard de ἀνώλεθρος, attesté plus tard, mais seul usuel et attendu (Parm. 8, 3 ; Anaxim. 15 ; Plat. ; Arist. ; Thphr. ; Paus. ; Aet. ; Ocell.), ἀνώλεθρος ne se trouve qu'une fois, dans une fin de vers (N 761 οὐδ' ἀνώλεθρους), où il est un exemple d'abrègement métrique. Quant à ὑψηρεφής, également hapax (I 758 ὑψηρεφός θαλάμοιο), en regard du plus fréquent ὑπερεφές (E 213, T 333 ; dix ex. odysséens), il demanderait que fût démonté le mécanisme de l'allongement.

Antilaryngaliste convaincu, au point d'imaginer pour ἀνὴρ non un thème **a₂n-er-*, mais une flexion **nēr*, gén. **aros* < **ḡros*, avec des réfections aussi diverses qu'in vraisemblables, Wyatt n'a pas vu qu'on pouvait interpréter l'allongement du second membre de composé et l'allongement métrique par la même cause, qui est la fusion, en sandhi externe pour l'allongement métrique (cf. Kuryłowicz, *Apophonie*, p. 276-285), interne pour les composés, d'une voyelle et d'une laryngale, étant admis qu'à l'origine aucune racine i.e. ne commençait par une voyelle, p. ex. pour -ωψ, **-o-*+**a₂k^w-* (et cf. *anlicus*, skr. *nīcāt*, où *ī-* < **-i-*+**-a₃k^w-*). C'est dire que — même si le détail des faits est si complexe que nous devions le négliger ici — on attend une forme à longue après premier membre terminé par voyelle (théoriquement, -ωψ, -ηρεφής), brève après premier membre terminé par consonne (-οψ, -ερεφής). En d'autres termes, ὑπερεφής est la forme attendue, et la seule vivante, tandis que l'hapax ὑψηρεφής est analogique des formes du type κατηρεφής.

Il faut pousser plus loin la description du traitement des hiatus en composition, si l'on veut voir combien Wyatt aurait eu avantage à s'en tenir au rôle accordé au sandhi par Kuryłowicz et aux laryngales par Whatmough, au lieu d'interpréter l'une dans un sens restrictif et d'éliminer l'autre : il est fondamental de distinguer, pour ce qui est du traitement de deux voyelles en contact à la jointure des deux membres d'un composé nominal, entre contacts anciens qui sont donc résolus par une contraction (sans élision), dont le résultat est une longue protogrecque, notée η ou ω, et les hiatus récents consécutifs à la chute, au cours de l'histoire du grec, d'un phénomène **y*, **s* (stade mycénien), **w* (premier millénaire). Dans ce dernier cas, le mycénien nous enseigne que le maintien de l'hiatus est resté longtemps le traitement normal (type *auloa₃la* Αὐτοαίτᾱς, *reukoroopu₂ru* Λευκ(ο)όφρυς), et que l'hiatus a été résolu ensuite, dans des conditions du reste difficiles à définir, d'abord par élision paradoxalement en apparence quand le second membre commence par une aspirée (ἡνιόχος : stade mycénien, s'expliquant par l'oblitération de la coupe morphologique après le report de l'aspiration : **aniahokho* > **anihaokho* > *ani(h)okho* : *aniōko*), puis par une contraction notée par une fausse diphtongue

(Δημοῦχος). Il y a donc tantôt voyelle longue ancienne, tantôt voyelle brève accompagnée d'élision ou voyelle longue récente, en fonction de l'étymologie du second membre de composé, et rien n'est là facultatif. Seuls les composés de détermination, c'est-à-dire ceux qui sont formés sur un terme existant à l'état isolé dans la langue avec mêmes valeur et forme, peuvent présenter une brève accompagnée d'élision là où étymologiquement on attendrait une longue, ainsi αὐτερέτης en regard des composés en -ήρης et de ὑπηρέτης.

Or il n'y a aucune raison de séparer, ni dans leur fonctionnement, ni dans leurs effets, les traitements de phonétique de mot (sandhi interne) et de phrase (s. externe). Et là l'A. eût dû tenir compte, comme l'ont déjà fait Schulze puis Kuryłowicz, de la place de l'allongement, essentiellement à l'initiale d'un mot commençant par une voyelle), et de la place de ce dernier dans son environnement phonétique, une initiale vocalique étant particulièrement exposée à des accidents de phonétique syntactique. Le problème était donc de savoir quel est, dans un texte poétique par lui-même habilité à conserver des archaïsmes, le traitement d'une initiale vocalique en hiatus : on s'attend, si l'on imagine, de manière plausible, que le sandhi externe est parallèle au sandhi interne, à ce qu'en phonétique de phrase un hiatus du type ancien, c'est-à-dire se produisant quand l'initiale vocalique remonte à une laryngale, soit une contraction aboutissant à une longue ancienne (η, ω), comme en composition, un hiatus du type récent, consécutif à la chute de *y, *s (non encore de *w chez Homère), étant au contraire résolu soit par une contraction notée par une fausse diphtongue, soit par une élision.

Nous pouvons concentrer la discussion sur les cas d'hiatus anciens : ce sont ceux auxquels Wyatt pratiquement, même sans l'expliciter, a affaire, puisqu'il étudie des termes en rapport avec des composés présentant une longue ancienne. On se heurte à nouveau à des difficultés de graphie. En B 537 Χαλκίδα τ' Εἰρετρίαν on attendrait *τΗρετρίαν (*k^{we} a₁r-), avec la longue des composés en -ήρης, et non avec la graphie ει qui nous a amené à rejeter l'explication que donne Wyatt de l'allongement métrique comme réinterprétation poétique de composés. Mais M. Kuryłowicz dit fort bien (*Apophonie* p. 277) que « si l'allongement d'une initiale vocalique... n'a survécu dans la langue courante qu'à l'intérieur du mot (en composition), et encore à titre d'archaïsme, il a bien pu continuer à exister, sous un aspect travesti, dans la versification ». Le travestissement prosodique aurait alors consisté à substituer au produit de la contraction *préhistorique* (η, ω) conservé comme procédé mécanique d'allongement rythmique en composition, le produit des contractions *historiques* (ει, ου), une fois que,

les laryngales disparues, les termes commençaient par une voyelle au sentiment des Grecs. Et ce que la graphie donne à interpréter p. ex. en B 537 comme élision + allongement métrique, pourrait être une contraction (τΕΙρετρίαν), dont le timbre attendu η, identique à celui des composés anciens, aurait été refait par référence aux résultats phonétiques des contractions plus récentes (-εε- > -ει). A partir de là auraient pu se produire des extensions analogiques (type μέλιανι), mais non sans que les graphies, ici encore, témoignent parfois de l'état de choses ancien : ce serait le cas d'un exemple comme ἐπίτονος dans un στίχος ἀκέφαλος comme μ 423, si les notations du type ει étaient liées à la présence d'une voyelle précédente. Pour engager le problème de l'allongement dans une voie linguistique, il était donc fondamental d'examiner philologiquement les exemples homériques en fonction de la nature vocalique ou consonantique de la finale du mot précédent, autrement dit de poser ce problème par rapport à celui de l'élision, comme on doit le faire pour les composés.

C'est peut-être parce que Wyatt n'a pas vu que, dans son essence et son fonctionnement, le sandhi externe dont doit relever l'allongement métrique, comme le pense M. Kuryłowicz, est le même que le sandhi interne des composés, et n'a pas assez insisté sur les problèmes de graphies, la place de la voyelle allongée dans le mot, la place du mot dans le vers et par rapport à son environnement phonétique, que son livre prête ainsi à la discussion, ce qui, après tout, montre qu'il est fructueux.

Françoise BADER.

41. Georges BABINIOTIS. — Ο ΔΙΑ ΣΥΝΘΕΣΕΩΣ ΥΠΟΚΟΠΙΣΜΟΣ ΕΙΣ ΤΗΝ ΕΛΛΗΝΙΚΗΝ, Athènes 1969, 315 pages.

Ce livre, écrit en grec avec un résumé allemand, est consacré à l'étude systématique des diminutifs du grec ancien et moderne, et plus particulièrement au rôle morphologique de la composition nominale dans leur expression. L'A. montre que, si les suffixes diminutifs se rencontrent dès le mycénien (-ιον, -ισκος, peut-être -ιχος), la composition est le procédé normal utilisé par l'épopée pour former des diminutifs (ὕπο-, ὀλιγο-); présentant une valeur moins affective que, par exemple, le suffixe -ιον, ces composés à valeur diminutive connaîtront une grande fortune chez les poètes lyriques, dans la prose des ^{ve} et ^{ive} siècles, surtout la prose savante et celle des médecins. Le mobile principal de cette

extension est que la composition, et elle seule, permet d'introduire la catégorie de la diminution dans le domaine verbal, par le biais des formes nominales en rapport avec le système du verbe, noms d'action (type ξενόστasis), adjectifs verbaux (δλιγοκίνητος), etc., et de ce que l'A. appelle παρασύνητα qui sont en réalité des dénominatifs (βαρυφώνω). Les formes verbales à sens diminutif ont joué un rôle d'autant plus considérable dans le développement, à époque tardive, des diminutifs, que ceux-ci ont souvent pour premier membre un préverbe (ὑπο-, ἐν-, ἐπι-, etc.). M. Babiniotis accorde avec raison une grande attention aux diverses séries de diminutifs à premier membre spécifiquement nominal (δλιγο-, μικρο-, μινυ-, etc.), dont chacune constitue un petit système sémantique particulier. L'A. s'est montré soucieux d'établir synchroniquement des nuances sémantiques à l'intérieur de la catégorie des diminutifs, notamment à l'aide d'autres langues, anciennes ou modernes (latin, anglais, allemand, etc.), ainsi que de tenir compte de l'évolution de ces formes au cours de l'histoire du grec, dans ce livre bien informé, et commode à manier en raison de ses Index.

Françoise BADER.

42. Pavlos TZERMAS. — Neugriechische Grammatik (Formenlehre der Volkssprache mit einer Einführung in die Phonetik, die Entstehung und den heutiger Stand des Neugriechischen). Berne et Munich, 1969. 304 pp. Prix : 38 DM.

La science allemande, qui s'est déjà illustrée par tant de travaux de valeur ayant pour objet l'étude des langues classiques, n'a pas négligé non plus le domaine du grec post-classique et moderne. Dans ce dernier cas, ses représentants ont rarement omis d'ajouter à la publication de leurs recherches particulières celle de traités plus généraux destinés à l'information du public cultivé, et l'on ne peut oublier les services rendus à ce titre, et successivement dans le passé, par H. Müller, K. Dieterich, A. Thumb, O. Hoffmann et A. Debrunner, et, plus près de nous, par Hansjakob Seiler. Le présent ouvrage s'inscrit dans cette tradition, avec cette différence que, cette fois, l'auteur est un grec enseignant sa langue maternelle à des germanophones — à l'Université de Fribourg (Suisse), pour préciser.

M. Tzermias, en écrivant sa Grammaire, n'a eu d'autre prétention que de mettre à la disposition de son public un bon instrument didactique, et le linguiste y cherchera en vain le produit

d'investigations que l'auteur se défend d'avoir entreprises, mais il y trouvera, s'il le désire, une bonne description de la langue démotique dans son état actuel. L'ouvrage se réfère d'ailleurs moins à des exemples puisés dans la littérature contemporaine — dont M. Tzermias possède une excellente connaissance — qu'au sentiment de la langue de l'hellénophone éclairé et à l'expérience de l'enseignant. Mais justement les conditions dans lesquelles l'ouvrage a été rédigé amènent le lecteur, et le lecteur de langue française en particulier, à considérer deux points.

Pour présenter sous une forme purement descriptive et actuelle une langue écrite et parlée réellement vivante, en voulant parfois écarter comme un spectre les souvenirs classiques qui lui sont attachés, soit par profession de foi linguistique parfaitement défendable, soit pour ne pas intimider, comme cela peut effectivement arriver, le public le plus large, l'auteur a tenu à préciser qu'il n'était pas nécessaire d'avoir étudié le grec ancien pour le lire, et il faut après tout lui savoir gré de ce souci. Malheureusement, dans une langue où les anciennes oppositions de quantité vocalique, auxquelles était lié l'accent, ont été neutralisées, sans que la place de cet accent ait été profondément modifiée, il est bien difficile de maintenir ce propos sans tomber dans des difficultés encore plus grandes — à s'en tenir à l'accentuation — et P. Tz., pour éviter le dilemme, a dû faire appel à la notion de quantité fictive et écrite (§ 68). D'autre part, sous l'effet d'un point de vue comparable, l'ouvrage, dont on reconnaît qu'il s'adresse particulièrement au public de langue allemande, et qui le prouve par les exemples et les comparaisons dont il est abondamment garni, est considéré comme pouvant avoir une audience encore plus large. Étant entendu que le lecteur de P. Tz. doit avoir une honnête connaissance de l'allemand (sinon le problème serait certes résolu, mais pas dans le sens prévu), il n'en demeure pas moins qu'une grammaire aussi spécifique, parfois aussi étroitement comparative, ne se prêtera pas sans difficultés aux conversions dont on veut la créditer. Par contre, dans l'optique où elle a été d'abord conçue, elle répond très pratiquement à son objet. Les exemples qui suivent en font foi.

§ 32. Le lecteur est mis en garde contre une aspiration éventuelle des occ. sourdes *p* et *t*.

§ 106. Le germanophone doit s'attendre à certaines difficultés de prononciation.

§ 139. La rection directe de divers verbes grecs est mise en parallèle avec celle de leurs correspondants allemands construits avec le datif, ex. : εὐχαριστῶ + acc. = ich danke + dat., βοηθῶ + acc. = ich helfe + dat., etc. Pour son compte, le lecteur francophone pourrait aller chercher des correspondances comparables dans

la *Grammaire du Grec Moderne* d'H. Perrot. Le danger de ce procédé, dont la commodité n'est pas niée, est qu'il peut induire l'étudiant sans méfiance à dire que telle langue « remplace » tel tour d'une autre langue par tel autre.

§ 141. Même obs. à propos de la construction dite du double accusatif : γεμίζω τὸ ποτήρι κρασί = ich fülle das Glas mit Wein [et fr. je remplis mon verre de vin].

§ 601. Α καλός, adj., et καλά, adv., correspond dans les deux cas l'all. *gut*. La portée de cette utile observation ne va guère plus loin.

Ces restrictions faites, il convient d'assurer que ce livre soigneusement réfléchi à la lumière de l'expérience enseignante, bien rédigé et imprimé, peut rendre des services très appréciables. Les pièges grammaticaux dans lesquels s'embarrassent tant de débutants ont été désamorçés avec le plus grand soin. L'orthographe et les conventions de ponctuation adoptées sont celles qui prévalent dans les ouvrages de littérature démotique les plus répandus, les variantes les plus fréquentes (notamment les simplifications d'accentuation) étant dûment signalées. La question de la langue (γλωσσικὸν ζήτημα) est bien posée : à la suite d'A. Mirambel c'est à la notion d'états de langue plutôt qu'à celle de diglossie (Zweisprachigkeit) qu'il est fait appel. Une note (du § 118) rappelle opportunément l'influence du coup d'état du 21 avril 1967 dans le réemploi de la langue officielle dans certains secteurs où elle avait régressé ou disparu. Les domaines respectifs réels de la langue officielle et de la langue démotique, et d'états de langue intermédiaires comme la καθομιλουμένη et la μιχτή n'en sont pas moins bien délimités. Les paradigmes de la flexion sont rédigés dans l'ordre familier aux allemands, et aux grecs, N.G.A.V. Les déclinaisons sont présentées selon un principe qui, sans être accepté par tous, est largement répandu et quasi traditionnel : 1) par genres, 2) dans chaque genre, selon le caractère de pari- ou d'impairisyllabité, 3) et dans chacune de ces nouvelles divisions, dans la mesure où ils apparaissent réellement, selon les trois types accentuels possibles, les déplacements d'accent (par rapport à l'accent premier) étant soulignés. L'ensemble est repris sous forme de tableaux complets et clairs. Parmi ces tableaux on signalera particulièrement celui qui met en valeur les hésitations observées dans la déclinaison des féminins semi-savants du type λέξις/λέξη (§ 186). Dans un autre ordre d'idées, un petit tableau (§ 299) fait apparaître, sans doute pour la première fois dans ce genre d'ouvrage, l'ensemble des expressions utilisées dans les quatre opérations arithmétiques. Les verbes ont été répartis en six groupes, d'après le phonème ou le groupe de phonèmes final du radical de présent (§§ 450 à 453), le tout étant complété par deux tableaux (§§ 456 et 457) mettant en lumière les rapports existant entre différents

thèmes de présent et thèmes d'aoriste. Il y a là une simplification, qui, sans être fondamentale, n'en est pas moins certaine, et vaudra à M. Tzermias la reconnaissance justifiée de ceux qu'il veut instruire. On notera enfin que le développement de la construction paratactique, aux dépens de l'hypotaxe, qui est une des caractéristiques de la syntaxe moderne, a été bien mis en évidence au § 656.

Sur certains points, d'importance généralement secondaire, l'accord ne sera pas toujours unanime. On en trouvera ci-après un bref relevé.

§ 130. L'emploi de l'acc. fém. pl. de l'article *τές* pour *τίς* paraît au moins aussi dialectal que poétique (cf. A. Mirambel, Morphologie et rôle fonctionnel de l'article dans les parlers néo-hell., BSL. T. 51, pp. 71 et 72).

§ 160. Une explication de l'accentuation de *δασκάλοι*, à côté de celle d'*ἄνθρωποι*, n'est pas proposée. Sur le plan didactique où l'on a voulu se placer, cette mise en cas particulier ne constituera pas une plus grande facilité.

§ 194. Bien que moins employé, il existe aussi, à côté du fém. *ἡ ἄμμος*, un masc. *ὁ ἄμμος*.

§ 234. *γερο-*, *κύρ*, *μπαρμπα-*, *πάτερ* ne sont pas à proprement parler des substantifs indéclinables, mais plutôt des composants d'origine nominale.

§ 242. On eût apprécié, au moins sous forme de tableau, un aperçu moins rapide sur les suffixes d'augmentatifs et de diminutifs.

§ 291. Dans des expressions comme *δέκα μέτρα πλατύς* est-ce bien l'adjectif qui régit un cas (diese Adjektive regieren den Akkusativ) ou l'accusatif qui par lui-même sert à établir un certain type de relation ?

§ 316. Petite querelle de vocabulaire : valait-il pas mieux employer les termes de *voll* et *kurz* plutôt que ceux de *stark* et *schwach* pour désigner ce que nous appelons formes *pleines* et *réduites* du pronom personnel dans l'excellent tableau qui nous est proposé, même en tenant compte des traditions grammaticales allemandes ?

§ 368 e) f). Il eût été intéressant de signaler que *κάτι* et *τίποτα* en particulier représentent les indéfinis les plus couramment employés dans l'ordre qualifié-qualifiant, fait assez exceptionnel en grec moderne (cf. A. Mirambel, La langue grecque moderne, III, La qualification, p. 199).

§ 483. Pourquoi, à propos de l'augment, ne pas évoquer la notion de temps secondaires, entrevue seulement par l'auteur au § 505, et à propos des finales ? Elle eût été immédiatement utile, même dans la perspective synchronique où l'on s'est placé.

§ 500. L'augment atone tombe généralement en langue commune : γράφουμε, γράφατε plutôt que ἐγράφαμε, ἐγράφατε, etc. C'est son maintien, non sa disparition, qui doit apparaître comme une possibilité, essentiellement dialectale (ou sous influence savante) d'ailleurs.

§ 586. Nouvelle querelle de vocabulaire : ne vaut-il pas mieux dire verbes *unipersonnels* que verbes *impersonnels* (R. L. Wagner et J. Pinchon, Gramm. du français class. et moderne, p. 255, ne tranchent pas la question) et ici, p. cons., plutôt *einpersönliche* qu'*unpersönliche Verben*?

§ 599. C'est, pour préciser, de l'*accusatif* pluriel neutre qu'est tirée la forme adverbiale.

C'est, comme on le voit, tout autant sur des problèmes de méthode que sur des problèmes de fond que certaines réserves pourront être exprimées. Elles ne mettent pas en cause la conception générale d'un ouvrage bien fait, auquel on souhaite le succès qu'il mérite.

YVON TARABOUT.

43. Hans RUGE. — *Zur Entstehung der neugriechischen substantiv deklination*. Acta Universitatis Stockholmiensis 1969. 160 pp.

M. H. Ruge, qui est aussi l'auteur d'un article de phonématique à paraître dans *Glotta*: Ist [j] ein Phonem im Neugriechischen ? (non, selon lui), se propose dans le présent ouvrage d'approfondir et, au terme d'une enquête personnelle, de rectifier partiellement et de compléter les idées exposées par Hansjakob Seiler au sujet de l'opposition morphématique -s/-ø dans la déclinaison néo-grecque (Hj. Seiler. Zur Systematik und Entwicklungsgeschichte der griechischen Nominaldeklination, *Glotta* 1958, pp. 41-67), symbolisées ici, pour la commodité du lecteur, sous la formule « S-Dynamik ».

La méthode employée consiste à décrire, de façon aussi exhaustive que possible mais dans certaines limites, la déclinaison néo-grecque, puis la déclinaison de l'ancien grec, et enfin, par la comparaison, d'établir les conclusions qui semblent s'imposer.

La description synchronique de la déclinaison du grec moderne démotique, conduite selon le principe saussurien d'après lequel « en linguistique statique, comme dans la plupart des sciences, aucune démonstration n'est possible sans une simplification

conventionnelle des données », se situe dans les limites des années 1945 (fin de la seconde guerre mondiale) à 1968 ; elle s'appuie non seulement sur la solide connaissance de la langue commune parlée que possède l'auteur de toute évidence mais aussi sur une recension portant sur 1.110.000 mots environ relevés chez 37 auteurs, avec une sûreté de méthode qui exclut toute contestation concernant les fréquences, par exemple. Ce matériel n'a été puisé dans aucun texte lyrique, journalistique ou scientifique, ni dans aucune traduction (il s'agit essentiellement de nouvelles ou de romans).

De cette description deux cas intéressants seront dégagés par la suite. Le premier, déjà exposé par Hj. Seiler, concerne le système d'opposition $-s/-\emptyset$, qui apparaît sous la forme suivante (structure 3 chez l'auteur) :

	Sing.	
	Masc.	Fém.
nom.	-s	- \emptyset
gén.	- \emptyset	-s
acc. voc.	- \emptyset	- \emptyset

Ce système est fondé et illustré en partant de substantifs du type masc. nom. (πατέρας, gén. acc. voc. πατέρα, ou du type Fém. nom. voc. acc. μητέρα, gén. μητέρας, dont la déclinaison représente une réfection sur des acc. tardifs πατέραν, μητέραν, analogiques des types νεανίαν, θάλατταν, conduisant à une nouvelle opposition thématique *patéra-/patér-* séparant le singulier du pluriel (πατέρ-ες, πατέρ-ων).

Le deuxième cas intéressant est représenté par la déclinaison des subst. Masc. et fém. à génitif sing. en $-u$ (structure 2 chez l'auteur). Elle apparaît comme une structure de maintien, pouvant présenter quatre cas distincts au singulier, et assurant sa permanence, entre autres causes, grâce à l'extension du gén. sing. en $-u$, véritable « morphème-Protée ». De là une nouvelle espèce de dynamique, dite « u-Dynamik ».

L'ensemble de la description conduit à la constitution d'un tableau de la structure flexionnelle des noms substantifs (p. 61), par intégration de tableaux de détail précédents, d'une rigueur et d'une clarté inégalées jusqu'à présent.

La description de la déclinaison nominale en grec ancien est nécessairement beaucoup plus diachronique, même en excluant la période dite archaïque, d'autant que H. R. entend par grec ancien la langue dont les témoignages nécessairement écrits sont attestés de -500 à +500 après J.-C., soit largement la suite des périodes dites classique et hellénistique, ce qui, selon l'auteur,

est parfaitement admissible au regard de la seule déclinaison. Ce point de vue ne sera sans doute accepté par la plupart des néo-hellénistes que s'il est limité à la démonstration qui est en question, comme H. R. l'a d'ailleurs bien compris, sinon, en raison de l'évolution phonétique subie par le grec dès l'époque post-classique, il ne revêtirait qu'un aspect assez formel. La méthode employée ici est conforme en tous points à celle qui a précédé. Pour la période classique, l'examen a porté sur des textes allant de Thucydide à Eschine ; pour la période post-classique, d'Aristote (en partie) au roman d'Alexandre (*recensio vetusta*). Aucune inscription n'a été prise en compte. La description de la déclinaison ancienne, sans doute plus connue des linguistes que celle du néo-grec, fait l'objet d'une recherche de type structuraliste, divisée essentiellement en 1) une brève description des morphèmes casuels de l'ensemble des noms anciens, conduisant à une comparaison des systèmes substantivaux ancien et moderne, 2) une recherche de la distinction du genre dans la déclinaison nominale ancienne, 3) des recherches de fréquence sur les morphèmes casuels nominaux en grec ancien.

C'est en se fondant sur ces deux descriptions que M. Hans Ruge arrive au cœur de la question et expose la formation et les tendances de la déclinaison des substantifs grecs modernes, certes déjà plus ou moins pressenties ou étudiées avant lui, mais avec une solidité qui fera date dans l'histoire des études néo-helléniques. La méthode comparative employée fait ressortir le développement de l'expression du genre (cf. en part. pp. 71/72). Simple tendance à l'époque classique, le fait apparaît dans sa plénitude à l'époque moderne. A. Mirambel l'avait déjà montré brièvement (*La langue grecque moderne. Description et analyse*, p. 84, et *Conclusion* p. 453, où est précisée la subordination du nombre au genre au singulier). J'ai pu moi-même établir des faits semblables, dans ma *Langue de Valaoritis*, concernant l'article (p. 150) et les emplois de possessif du génitif du pronom personnel même au pluriel (p. 184), avec développement particulier du féminin. On doit à M. Hans Ruge d'avoir aussi parfaitement que possible repris la question dans son ensemble. La comparaison met également en pleine lumière la disparition ou la neutralisation de nombreux allomorphes radicaux et casuels, entraînant sur un autre plan structural une simplification de la flexion, surtout dans les adjectifs, qui va bien au-delà des conséquences de la disparition du datif. A cet égard la structure morphématique du grec ancien est mise en évidence. Elle montre bien, dans la dynamique de Hj. Seiler, l'importance prise par le féminin dans le développement de la distinction des genres, à laquelle a contribué, dès l'origine, la fréquence grandissante et variée du gén. sing. en *-u* (le « morphème-Protée »),

non différencié en genre, dont le rôle ne doit pas être masqué par celui que peut avoir exercé l'influence savante. Ainsi s'ajoute, selon H. Ruge, à la « s-Dynamik » ou dynamique du système d'oppositions Sing. = masc./fém.//nom./gén.//s/-zéro// de Seiler, fondé sur le déplacement de la limite entre thème et morphème, une « u-Dynamik ». Une autre dynamique joue dans les pluriels, et explique la disparition des nom. voc. fém. en -αι (sans omettre l'article αι) au profit d'une finale -i et le développement des nom. voc. acc. en -es. Enfin une dynamique de la flexion des neutres, de caractère plus défensif, a bénéficié des effets de la « u-Dynamik ».

Sur ces bases, la situation actuelle de la flexion des substantifs grecs, comparée à celle qui a prévalu dans les langues romanes, avec lesquelles d'autres rapprochements peuvent être faits d'ailleurs (développement de temps composés avec verbes auxiliaires, de différents articles, réduction des cas obliques au profit de l'acc. prépositionnel), montre 1) que la dynamique des neutres, la dynamique de la double opposition Sing. nom./gén.//s/-zéro entre masculins et féminins, le syncrétisme de plusieurs cas ont conduit à la différenciation des genres dans un système à deux morphèmes casuels, 2) que la flexion à gén. sing. -u à quatre cas agit dans un sens conservateur, 3) mais que c'est à la « s-Dynamik » qu'est essentiellement dû, en raison de l'absence de confusion du cas et du genre, selon le schéma rappelé ci-dessous :

	Masc.	Fém.
Nom.	-s	-Ø
Gén.	-Ø	-s
Acc.	-Ø	-Ø

le maintien d'un système flexionnel qui n'a pas pu aboutir à l'opposition simple d'un cas-sujet et d'un cas-régime, suivie tôt ou tard de la prévalence du cas-régime, c'est-à-dire de la disparition de la flexion.

Un court chapitre, consacré, à la lumière des constatations précédentes, aux possibilités de réinsertion des anciennes flexions dans la langue démotique sous l'influence savante conclut l'ouvrage.

On se permettra deux remarques personnelles :

1) p. 23. Le phonème *g* (correspondant, non exclusivement, à la graphie γ) ne me paraît pas semblable au *r* de fr. *Paris*.

2) p. 65. Je ne suis pas sûr, en me référant aux exemples donnés, que les nom. voc. sing. en -έας l'emportent *de beaucoup* en fréquence, dans la langue parlée, sur le type puriste en -έfs, au moins dans les noms propres comme Προμηθεύς. L'exemple de Προμηθέας est pris dans la langue littéraire, qui se montre souvent à cet égard plus systématique et audacieuse. Par contre, p. 66, si le voc.

πάτερ est passé dans la langue courante (comme le fait, déjà signalé par Triandaphyllidis, est rappelé en note), l'emploi du nom. πατήρ, rencontré à plusieurs reprises mais uniquement dans Théotokas, me paraît limité à des usages religieux exceptionnels.

Ces quelques remarques ne peuvent évidemment pas diminuer le mérite de l'excellent travail de M. Hans Ruge. On ne peut que lui souhaiter la plus large diffusion.

YVON TARABOUT.

44. Françoise BADER. — *La formation des composés nominaux du latin* (Annales littéraires de l'Université de Besançon ; 46), Les Belles Lettres, Paris, 1962, in-8°, xxviii+448 pages.

Rendre compte tardivement d'un ouvrage de cette importance donne à qui en a reçu mission le sentiment de contribuer à la réparation d'un oubli, car il est surprenant que ce livre ne soit pas encore apparu dans cette rubrique. On ne se rassurera qu'en partie à l'idée qu'en fait chacun le connaît et l'utilise depuis longtemps.

Premier ouvrage à embrasser dans une étude systématique et développée la composition nominale en latin, la thèse de M^{me} Bader devait traiter d'une masse importante de formes, puisque l'index comporte plus de 5 000 entrées, et devait aussi examiner une bibliographie nombreuse et dispersée (plus de 60 titres pour la seule composition latine, sans compter les nombreux articles cités seulement en note) : on a désormais tout cela dans un volume. Importance, donc, du travail de dépouillement du matériel, et du travail de critique.

Importance scientifique surtout, de l'interprétation, au service de la comparaison, de cette matière confuse et infestée d'énigmes étymologiques : on peut dire que M^{me} Bader s'est bien battue. Il fallait se forger une arme pour cela, et en particulier une terminologie adaptée, précaution prise dans l'introduction méthodologique. En effet, si les premiers membres sont, comme ailleurs et plus qu'ailleurs, un musée d'archaïsmes, souvenirs d'une morphologie préflexionnelle, pour lesquels la description comparative a déjà fourni des analyses et une terminologie adéquates, l'étude des seconds membres réclamait en latin la mise au point d'une terminologie permettant une description congruente. Ayant peu développé la composition, à laquelle il a préféré la phrase verbale, le

latin se prête peu aux classifications fonctionnelles en usage pour les langues à composition vivante, comme le grec et surtout le sanskrit : la composition nominale n'a pas eu de fortune en latin comme procédé syntaxique. Mais, dans l'image synchronique qu'offre le lexique, la diversité de forme du second terme s'interprétera en diachronie, car l'opposition des *composés dérivés* et des *composés non dérivés* (ainsi décrits et désignés selon que leur second membre est ou n'est pas dérivé par rapport au terme libre correspondant), apparaîtra comme le résultat accumulé d'une succession chronologique de plusieurs types de composés. L'archaïsme même des composés d'une langue qui a peu créé en la matière permet, mieux que les développements néologiques constamment renouvelés et rajeunis du sanskrit, de remonter dans la préhistoire du procédé.

Au terme d'une étude minutieuse et bien articulée, dont les résultats ont été formulés au fur et à mesure dans des paragraphes de conclusion partielle, on voit que les composés dérivés, qui sont adjectifs, représentent le type le plus ancien : celui qui a dû avoir fonction prédicative dans une structure syntaxique antérieure au verbe comme à la subordination. Les composés formés directement comme substantifs (et non à partir des précédents) l'ont été sans dérivation à une époque de distinction nom/verbe et d'organisation syntaxique reposant sur la rectio et la subordination : contemporains de syntagmes désormais analytiques dans lesquels verbe et nom sont morphologiquement distincts, ils reproduisent dans leur second terme le nom tel quel, dans sa forme caractéristique, et sans changement de valeur, en attendant l'apparition de formes suffixées jusque dans le premier terme.

S'il n'y a pas d'abus à résumer en quelques mots l'étude de milliers de formes, l'histoire de ces deux types en latin est celle de l'élimination du premier, qui se réfère à une syntaxe perdue, et qui, accident historique, est tombé en désuétude dans l'anthroponymie au contact du gentilice étrusque ; le second au contraire se développe jusque dans les langues romanes.

On voit que pareille étude n'est pas seulement celle d'un procédé de formation nominale : elle permet d'atteindre les structures syntaxiques indo-européennes les plus archaïques, dont les composés les plus anciens ne seraient en somme que des stéréotypes progressivement assumés par la morphologie nominale lors de l'émergence du verbe. La grande originalité est d'avoir montré le parti qu'offrent les infirmités mêmes de la composition en latin pour cette recherche.

Certes, un ouvrage si fouillé peut appeler la discussion sur tel ou tel point, mais nous nous contenterons de reprocher à l'auteur l'exégèse morphologique donnée du skr. *rāja-putrā-* (p. 21). Il est certain que le *a* final du premier terme n'est pas la voyelle théma-

tique, comme on nous le dit, mais la forme à vocalisme réduit du thème à nasale de *rājan-* : *rāja-* < **rēgn-*. On sait d'ailleurs que l'auteur, qui cite aussi ἀκμó-δετον comme exemple d'une telle thématization, — en accord ici avec l'interprétation traditionnelle —, étend au contraire aujourd'hui aux formes grecques de ce type l'explication de l'o par la vocalisation de la sonante du thème en *n* (voir *Minos* X/1, p. 61-62).

Jean-Louis PERPILLOU.

45. Xavier MIGNOT. — *Les verbes dénommatifs latins*, Paris, Klincksieck, 1969. In-8°, 417 pages. 60 F.

L'éminente qualité de ce travail apparaît immédiatement : ordre, clarté, information sans faille, vigueur dialectique, méthode rigoureuse, exactitude scrupuleuse, prudence dans les conclusions. On dispose désormais sur cette vaste question d'une mise au point de premier ordre.

Le plan est très simple : les formations sont étudiées dans le cadre des conjugaisons latines. L'ordre choisi est empirique (4^e, 2^e, 3^e, 1^{re}) ; les parties sont d'amplitude croissante, tout en s'équilibrant : 60, 60, 100 et 130 pages. Un détail : pourquoi honorer de deux « chapitres » la seule 3^e conjugaison ? Chaque fois nous sont données de précieuses informations : relevés complets des origines jusqu'à Isidore de Séville (sauf pour la 1^{re} conjugaison), examen des problèmes morphologiques, sémantiques, comparatifs ; tableaux chronologiques fournissant chiffres et pourcentages. Les résultats obtenus ne modifient pas les idées courantes, mais les précisions apportées sont les bienvenues et permettent de mieux apprécier l'importance des diverses formations, respectivement 69, 34, 139 (dont 134 verbes en -*scō* !) et 1 372 verbes. S'intéressant essentiellement à la morphologie l'auteur en a minutieusement scruté tous les aspects ; à cet égard la réussite est totale. Mais on était en droit d'attendre encore autre chose.

On aurait aimé, d'abord, une théorie de la dérivation. Est-ce que tous les verbes qui contiennent un thème nominal sont des dénommatifs, par exemple *uēnīre* ou *animaduertere* ? Non, bien sûr, mais il convenait de nous le dire. On est donc surpris de rencontrer un traitement très détaillé — et au demeurant excellent — des « dénommatifs » en -*scō*. L'origine dénommativante du morphème est admise à tort : les noms grecs et sanscrits invoqués sont des post-verbaux (p. 180). Est-ce une formation purement dénommativante ?

Non ; et cela nous vaut une subtile « casuistique » (p. 146-148, 184-189). En fait le suffixe secondaire *-scō* s'ajoute en principe à des thèmes verbaux, dénominatifs ou non ; tous ces verbes constituent un ensemble caractéristique qu'il est malaisé — voire sacrilège — de découper pour en isoler une formation particulière, ici celle des verbes tirés directement de thèmes nominaux, sans intermédiaire verbal *flāuēscō* (*flāuēō* est plus récent) ; la voyelle longue « amalgamée » qui précède *-scō* révèle immédiatement un lien de dépendance, la suffixation est donc « tertiaire ». Quand un verbe existait déjà, peu important les différences : c'est justement la raison d'être des nouveaux venus. La plupart des suffixes « complexes » en *-ā-* paraissent aussi indûment annexés : les verbes en *-ficō* non plus que ceux en *-ficiō* (*-fiō*), ne sont proprement ni dénominatifs, ni suffixés, même s'ils peuvent jouer ce rôle (cf. *amplificāre/amplāre*). Il fallait choisir nettement entre la morphologie (suffixation minimale directe) et la « fonction » qu'une procédure « transformationnelle » conduit à favoriser, au risque de brouiller les plans du signifiant et du signifié. En toute rigueur verbes en *-scō* et en *-ficare* auraient dû être exclus, au même titre que les fréquentatifs qui sont pourtant d'origine dénomminative (cf. *cantāre, dictāre, pulsāre*), mais constituent une classe à part (p. 250-251).

Le plan choisi est à peine justifié, sinon « pour des raisons pratiques » (p. 13) : effectivement le livre est très commode à consulter. Mais les dénominatifs en *-ī-* et en *-ā-* placés aux deux extrémités sont à tous égards comparables entre eux, tandis qu'ils diffèrent des verbes en *-ē-* et en *-scō* dont la motivation est lexicale et sémantique ; les suffixes « complexes » devaient être traités à part.

L'enquête a été conduite philologiquement avec beaucoup de minutie : les notes et l'étude des cas particuliers en témoignent (cf. *mīlīre*, p. 26 ; *rubricāre*, p. 296, n. 1). On nous donne en principe le nom de l'auteur chez qui le verbe apparaît pour la première fois, pour quelques formations l'époque seulement (p. 309, 319, 329, 332) ; la vitalité de chaque verbe est marquée par la présence du signe + : c'est bien sommaire, car 2 et + ∞ sont ainsi confondus ! Pour les petites formations les indications sont précises, mais beaucoup moins que pour les verbes d'appartenance douteuse qui reçoivent un traitement de faveur, même si finalement ils sont exclus. On arrive ainsi à une disproportion sensible et même choquante à propos des dénominatifs en *-ā-*. Ces 1 210 verbes, 75 % de l'effectif total, sont cavalièrement expédiés en 50 pages, moins que les 34 verbes en *-ēre*, 2 % ! Un appendice de 10 pages — la liste des 360 dénominatifs archaïques, qui seuls sont pris en considération — n'apporte qu'une mince compensation ; 850 verbes

sont donc totalement passés sous silence. On s'en console d'autant moins que l'auteur, qui les a scrupuleusement relevés, en donne les chiffres, époque par époque. Ainsi, pour économiser 25 pages, on retire au livre toute signification lexicographique. C'est impardonnable !

Le découpage chronologique prête le flanc à la critique, surtout aujourd'hui où l'on apporte la plus grande attention à la latinité tardive. En effet les deux moitiés du millénaire étudié fournissent l'une cinq, l'autre une seule période. Quoi de commun pourtant entre Tertullien et Isidore ? On aurait souhaité aussi un déstaging de la période archaïque : la mort d'Ennius clôt une époque, il y a tout avantage à séparer Térence de Plaute. Enfin pourquoi bannir le vocabulaire des glossaires ? Il a sa valeur, même si la date est incertaine ; en tout cas il doit être totalisé avec le reste.

L'auteur, bon comparatiste, utilise intelligemment les manuels classiques ; sur un point son information est de première main : le baltique, grâce à M. Vaillant ; il fallait néanmoins citer les travaux de Stang et de W. P. Schmid. Telle note ésotérique sur les deux textes du Rigvéda, l'un phonétique, l'autre grammatical (mot à mot et même morphème par morphème) étonnera le profane (p. 238, n. 1). La démarche est résolument « régressive » (p. 12 ; cf. p. 242) : on n'explique pas le latin avec de l'indo-européen. C'est très juste. Mais n'est-ce pas finalement trop dépendre de faits extérieurs que de conclure paradoxalement, comme ici, que les verbes en *-ī-* sont pratiquement athématiques — deux formes non pertinentes mises à part — et les verbes en *-ē-* et en *-ā-* thématiques ? Il me semble que l'on pourrait prouver le contraire avec autant, sinon plus de vraisemblance.

Ces questions ne se posent guère à l'intérieur du latin, mais on doit admettre que les verbes en *-ī-* vont avec la 3^e conjugaison (cf. futur, imparfait). Or, toutes les langues indo-européennes témoignent en faveur de la flexion thématique — au pis partielle — de ces dénominatifs, l'italique étant réservé, l'albanais laissé de côté. La question est compliquée par l'existence de dérivés primaires, parfois athématiques (*-ī-*). En latin même il y a deux types flexionnels : *capiō* et *sāgiō*. Thématiques ou athématiques ? Thématiques incontestablement, comme les dénominatifs. Le partage semble répondre, non à une loi rythmique qui postulerait une flexion athématique, mais à un double traitement de **-y-* (cf. *diem/Iuppiter*), d'après la loi de Sievers, en fonction de la quantité de la voyelle précédente et parfois de la nature de la consonne : **kapyō*, **kapyesi* (cf. *aiiō*), mais **sāgiyō*, **sāgiyesi* ; les produits latins sont dus à l'apophonie (cf. *rēgis* < **rēges*), entraînant une absorption dans le premier cas : *capis* (cf. *amiciō* < **am-īiciō*), une contraction dans le second : *sāgīs* (cf. *bīga* < **dwi-īiga*). Ce modèle

a été naturellement suivi par les dénominatifs, où *-i-* apparaissait en général dans le thème nominal. La double flexion osco-ombrienne est justifiable de la même explication avec cette fois non absorption après apophonie, mais « samprasāraṇa » (cf. osq. *LUVKIS*, lat. *Lūcius*) : **-ye->-i-*, **-iye->-ī-*. La syncope de *-i-* : osq. *factud* « *facitō* » est aussi naturelle que celle de *-e-* : *actud* « *agitō* ». Le traitement germanique rappelle celui du latin. Le caractère thématique du suffixe (**-y^e/o-*) est encore supposé par ses autres emplois, d'abord dans le groupe de *metuō* et *statuō*, qui gêne beaucoup l'auteur, tenté d'en faire une rétroformation tirée de *metūlus* et *statūlus*, sur le modèle de *soluō/solūlus* (p. 238) : c'est plus que douteux, à cause du sens non factitif des verbes et de la productivité des adjectifs en *-ūlus* (*sēnsūlus*, *uītūlus*, etc.) ; ensuite dans les dénominatifs en *-ē-* ou en *-ā-* paradoxalement présentés comme thématiques (un suffixe **-ī-* étant évidemment impossible).

Or, ces verbes en *-ē-* sont-ils réellement des dénominatifs ? Vu leur sens ils font corps avec les verbes d'état primaires en *-ē-* et n'en constituent qu'une variété ; leur dérivation est donc de type « lexical » (cf. *-scō*) et non morphologique (cf. p. 219). L'hypothèse d'un modèle **-ēyō*, comme en lette (p. 143), est bien inutile. Il semble que le type en *-ē-* athématique ait été prédominant en latin préhistorique : il s'est même imposé aux causatifs en **-ēyō* avec qui il se rencontrait après la chute de **-y-* intervocalique, sauf à la 3^e plur. (**-e-* a dû remplacer **-o-* à la 1. plur., sauf dans les athématiques *sumus*, *uolumus*).

Pareille dominance a été exercée, semble-t-il, par les dérivés primaires en *-ā-* (*cōspicārī*, *dicāre* ; *cubāre*, *uēnārī*) : il est en effet très difficile d'expliquer la flexion des dénominatifs par **-āye/o-*. Comme la flexion athématique (sauf à la 1^{re} sg. non pertinente) des verbes radicaux et primaires est garantie par l'exception *dare* (cf. aussi le subjonctif), il est loisible de la reconnaître aussi dans les dénominatifs. On ajoutera encore deux causatifs. D'abord le nombre des dénominatifs en *-ā-*, tirés de toutes sortes de thèmes : même si l'on ajoute aux noms en *-a* les adjectifs thématiques au paradigme mixte, les neutres (*armāre*, *dōnāre*, *fēnerārī* et *iocārī*) et quelques cas particuliers (*inlrāre*), on est loin du compte ; le modèle des dérivés primaires en *-ā-*, peut-être eux-mêmes dénominatifs à l'origine (cf. *dicāre*/δῖκα?), a dû être déterminant. Ensuite l'aspect itératif-intensif des dérivés primaires en *-ā-* se retrouve dans les dénominatifs : *aemulārī*, *mīlīlāre* ; *labōrāre*, *precārī* ; *arlāre*, *multāre* (cf. *sedēre*/sēdāre). Telle est du moins la situation en latin.

Si la généralisation de *-ā-* dans le paradigme est amplement motivée, il n'en va pas de même pour *-ī-*. On peut bien sûr invoquer l'infectum ou le modèle en *-ālus*, mais il y a encore autre chose : les noms en **-ī* (< **-y₂*) ; c'est sûr pour *perīlus* (cf. πεῖρα), on peut

y penser aussi pour *nūtrīre* (cf. *nūlrīx*) et *hostīre* (cf. *hostia*). Quoi qu'il en soit de la dérivation (cf. p. 66), le lien sémantique reste très fort (cf. p. 71) : *custōdīre*/*custōdia* ; *īnsānīre*/*īnsānia*, etc.

Une question générale aurait dû être posée à propos des suffixes « complexes » : celle des verbes « composés » qui, comme les composés nominaux, réduisent un syntagme double à l'unité. L'auteur les ramène à la composition nominale (p. 339, 344, 349, 351), même si tous n'en dérivent pas directement (p. 357 seq., 364). Or la périphrase verbale est patente, non seulement dans les composés en *-faciō* (cf. en grec -ποιῶ), *-facto*, *-fīō*, *-ficō* (*lūdificor*, *sacrificō*, *testificor*, *uōcificor*, etc.), mais dans les autres formations : *līligāre* et *pūrgāre*, responsable des postadjectivaux, *falīgare* (faut-il penser à un degré zéro **ag-* qui provoquerait un allongement comparable à celui de *antīquus* ?), *uōciferārī*, *belligerāre*, *opitulārī*, à quoi on ajoutera : *nuncupāre*, *acquiperāre*, *ūsurgāre* et les composés en *-dere* : *crēdere*, *uendere*, etc. Les verbes en *-cinor* ne doivent rien à *-cinium* manifestement déverbatif (cf. p. 349). A part quelques adjectifs en *-ficus*, déverbatifs à l'origine, le modèle nominal manque ; *-ās* s'explique donc non comme le *-ā-* des dénominatifs, mais celui des dérivés primaires (*dicāre*, *occupāre*, etc.) : encore une preuve de l'importance de ceux-ci ; décidément ces deux suffixes semblent bien n'en faire qu'un. L'appellation de « suffixés » ne convient nullement à des verbes dont le 2^e élément verbal se laisse bien reconnaître.

Certaines questions ne sont abordées que lorsque la situation l'impose : ainsi la préfixation, à propos de *-scō* (p. 173 seq.) et des verbes parasyntétiques (p. 297 seq.) ; à ce sujet, on peut douter des postadjectivaux à valeur privative : *dehonestāre*, *dēuenustāre*, *ēmasculāre*, *ērudīre* (cf. aussi *dēuirgināre*) ; la périphrase serait insolite et cette préfixation est courante : *dēformis*, *dēmēns*, *exanimis*, *expers* (cf. au contraire *dēlīrāre*). On aurait aimé connaître le rendement des différents préfixes ; probablement assez faible et limité aux préfixes employés avec les noms et les adjectifs : *per-*, *prae-*, *sub-* et *ad-*, *com-*, outre les privatifs déjà cités.

Le sens de chaque type verbal est étudié, mais la dichotomie : « essif »/« factitif », trop sommaire et à peine préférable à intransitif/transitif, ne rend pas compte des diverses relations avec la base nominale (cf. p. 210-211). Les « transformations » sont souvent trompeuses : *albeō* ne correspond pas simplement à *albus sum*, mais souligne la durée comme en français la série de *verdoyer*. Les classes sémantiques, naïvement fonctionnelles, sont trop étroites : ainsi les distinctions entre éclat et couleur (p. 129-132), couleurs claires et foncées, ternes et brillantes : *nigrēre* va évidemment avec *albēre*, *rubēre*, *lūcēre*, etc. et *albus* ne signifie que « blanc », *candidus* « éclatant, éblouissant ». On ajoutera au groupe *flōrēre*, *frondēre* et

l'humoristique *callēre*. La base nominale est responsable de la nuance d'abandon : *sordēre* ou de faiblesse : *claudēre*, *senēre* ; la calvitie n'est pas une question d'âge (cf. p. 133) ! Mêmes observations au sujet des verbes en *-ī-* (p. 71-76) : les catégories sont trop rigides, il faut réunir malaise ou besoin physique (*sitire*, *dentire*) et défaut moral (*ineptire*, *saeuīre*) ; *catulire* « vouloir des petits » et *equīre* « chercher le mâle » vont dans le même sens. *Seruīre* dénonce à lui seul la souffrance de l'esclave, à qui est dévolue aussi la dure fonction de gardien, parfois enchaîné (*custōdire*). *Blandior* « flatter » désigne un défaut comme *largior* : la générosité était suspecte aux contemporains de Caton ; Cicéron, *Off.* 2, 55-64, oppose longuement la *liberalitās* à la prodigalité et cite, § 55, le proverbe *largitiō fundum nōn habet*. Rien ne dispense d'un contact direct avec les textes.

C'est ce qui manque surtout dans ce travail austère où grammaire et lexicographie ne rejoignent presque jamais la réalité vivante. Les notations stylistiques sont trop rares : les Tragiques (p. 191), Cicéron (p. 329), Lucrèce (p. 218), Pline l'Ancien (p. 193). L'image qu'on peut se faire du lexique latin est faussée à la base par le sacrifice des verbes en *-āre*, le traitement privilégié des petites catégories et des cas particuliers, l'absence de toute indication de fréquence et de rendement comparé dans un texte, ne fût-ce que par un rapide sondage.

Sur un matériel aussi abondant les possibilités de discussion sont infinies. Choisissons quelques rubriques :

Chiffres : sauf pour ses propres relevés l'auteur dépend de Job (1893) ; or, le matériel de celui-ci est moins abondant : environ les 2/3 ; les proportions sont donc faussées, car il y a beaucoup plus de 1 800 verbes en *-āre* et de 2 700 verbes au total.

Grec : il faut distinguer soigneusement les emprunts et les calques (cf. p. 247, n. 3 et p. 332). Le groupe de *philosophor* (p. 380) ne peut venir du grec : la dérivation, la voix et la préfixation (*contechnor*) sont latines. Les calques sémantiques ne sont pas évoqués : *carbunculus*/ἄνθραξ. A propos de *-izāre* on ajoutera l'article (*Word*, 24, 1968, 290-294) où l'auteur rapproche ingénieusement le succès du suffixe du phonétisme contemporain qui présentait justement une affriquée sonore palatalisée (dʒ).

Dérivation : les postadjectivaux *aduersor* et *scīlor* ne sont pas cités ; *mīror* « s'émerveiller » provient de *mīrum*, *fabricor* de *fabrica* (cf. *operor*), *grātor* « féliciter » de *grātēs* ; *uerminor* « avoir des vertiges » (cf. *uertō*) n'a rien à voir avec *uermis* « ver » ; *īrāscor* (Plt. 11 ex.) est une rétroformation de *īrātus*, très courant, comme *nāscor* de *nātus* et *praegnāre* de *praegnātus*, *praegnāns* ; *irrausī* est le parfait de *irrāuiō*, la longue de *rāuiō* peut refléter une gémation

de *-u-* (cf. *multliō*) : on doit donc partir de *rauīs* « toux » ; le curieux *ustuīre* (Prud. *Perist.* 10, 885) est fait sur *ustus*, selon le modèle d'*ignīre* (*ibid.* 1078), avec maintien de *-u-* (cf. *pactuor*, etc.). *Pālor* n'est pas discuté (suff. *-lā-*). *Crūdītāre*, *impietāre*, *inīquitāre* (p. 328) sont manifestement modelés sur les noms en *-lās* et leur doivent leur sens non factitif. Les participes présents adjectivaux ne sont pas des verbes (cf. p. 100) : *polēns* — tiré par Szemerényi de *potior* (cf. *parēns/pariō*) —, *prātēns*, *quadrupedāns*, *ūnanimāns*. *Larlidius* dérive de *Lars*. La longue de *-īscō* est prouvée par les langues romanes : frs. *finis*, it. *capisco*.

Traductions : *grātīficor* « faire plaisir », *inaurīre* « faire entendre », *populor* « ravager », *rubricātus* « écrit à la rubrique » (p. 323, n. 2), *rūminor* « parler », *uermiculor* « se vermouler » (p. 320).

Oublis : *charmīdāre*, *contor*, *equor*, *īnsīdior*, *īror* ; *perior* (au parfait) ; *xenizō* (Gloss.) ; *fonlifīcō*, *opīficor*, *uarīficō* (Eus.-Em.) ; *uīlulor*. *Impatiōr*, tiré de *impatiēns*, devait être pris en considération.

Corrections : Sommer (Ferdinand), p. 7 ; vieux haut allemand, p. 107 ; chypriote, p. 109 ; *zum römischen Kochbuche* p. 156, n. ; Porphyryon, p. 161, n. 1 ; Huemer, p. 179, n. 5 ; *Scenicae*, p. 192 ; déclinaison, p. 233, l. 2 ; Labbé (Ch.), p. 234, n. 5 ; *pŕtanā-*, p. 255 ; vocalisme, p. 281, n. 3 ; *ex īnsulsō*, p. 305 ; « Suidas » (Souda) p. 333, n. 1 ; *cōpulāre*, p. 372 (*-ārī* est un passif).

Bibliographie : les articles cités en bas de page auraient dû être énumérés : ils sont souvent plus importants que les manuels forcément sommaires. La liste pourrait être plus longue. Rappelons que Leumann et Hofmann sont deux auteurs indépendants (cf. p. 87, n. 3).

Ces remarques ne sont pas des critiques ; elles visent seulement à montrer que l'auteur a été gêné par un plan trop rigide qui l'a conduit à écrire des monographies peu liées entre elles et à aborder plusieurs sujets sans en traiter un seul à fond (*-scō*, *-ēre*, *-āre*, verbes composés). On répétera ce qui est dit (p. 1) de l'excellent L. Job : « l'ampleur du sujet favorisait une rapidité que l'auteur n'a pas toujours su éviter ».

Ce livre méthodique, dense, riche, précis, bien écrit et habilement conduit, en plaçant les problèmes morphologiques sous un jour nouveau, provoquera certainement de fécondes recherches ; dans ses limites il constitue un instrument de travail indispensable.

P. FLOBERT.

46. Bruno ZUCHELLI. — *Sull'origine della funzione diminutiva del suffisso -lo- in latino*. Studi linguistici in onore di V. Pisani, Brescia, Paideia, 1969, p. 1075-1100.

— *Studi sulle formazioni latine in -lo- non diminutive*. Parma, Università degli Studi, 1970, 230 pages.

L'article, remarquablement bien informé et très net, étudie la genèse des diminutifs dans diverses langues indo-européennes et romanes. Parmi les origines possibles de *-ulus*, l'auteur retient surtout deux valeurs : la ressemblance et l'appartenance, ainsi que l'emploi hypocoristique, issu des patronymes. L'auteur ne croit pas que *porculus*, vha. *farhili* (cf. all. *Ferkel*) et lit. *paršēlis* remontent directement à l'indo-européen ; il a raison et devrait faire remarquer que ces mots appartiennent à des formations ouvertes dans les trois langues. La notion d'appartenance catégorielle lui paraît préférable, en théorie, mais les faits latins ne permettent pas de trancher.

Le livre reprend ces idées avec beaucoup de détails et manifeste les mêmes qualités de sérieux et de réflexion ; mais la question ne progresse pas. Le matériel a été relevé d'après Gradenwitz ; Kajanto et Radke ont été mis à contribution pour les noms propres. Les difficultés sont nombreuses. Il faut d'abord éliminer tout ce qui n'est pas pertinent : éléments étrangers, autres morphèmes. Les listes d'emprunts sont trop rapides, car tout n'est pas également clair. *Rabula* est-il indiscutablement étrusque ? *Matula* a été pourvu d'une étymologie grecque par J. André (*B.S.L.* 54, 1959, p. 87). *Villa* ne saurait venir que de *uīcus*. Toute relation de *stipula* avec *stips* n'est pas exclue (cf. ὀβολός) ; *stīpāre* ne convient guère pour le sens (cf. p. 37). Que penser de *rīdiculus* ? Sort-il vraiment d'un nom en *-culum* ? Si les dérivés primaires sont généralement caractéristiques, les formes secondaires dénominales sont souvent indiscernables des diminutifs exclus d'office (malheureusement !) : *ancilla* et *puella* sont retenus, mais non *loculus*.

L'auteur refuse de considérer aussi les adjectifs en *-lis* ; c'est son droit, mais la portée de ses définitions en pâtit. Quelques mots encore auraient été intéressants : *fēlix*, *filius* et l'osque *iúvilú*. Pour juger de la vitalité d'une formation, il faut absolument suivre un ordre chronologique et donner des chiffres : cette lacune est éminemment regrettable. Une délimitation des principaux champs sémantiques aurait été préférable à un classement par niveaux stylistiques (familier, technique, poétique) ; il fallait insister sur le rapport sémantique avec le terme de base. Ce qui est dit de la « diathèse » des noms d'instrument ne porte pas : *trāgula* peut se comprendre activement. La valeur itérative n'est pas assez clairement évoquée : elle convient bien au type de *bibulus*.

Il semble que les noms de la classe de *clausula* pourraient se relier plutôt aux désidératifs qu'aux participes parfaits.

La seconde partie, *tipologia* (p. 71-150) est peu satisfaisante : sous la masse des exemples pris un peu partout on oublie complètement les formes latines en *-lus* qui ne servent plus, au mieux, que de prétexte. La liste des fonctions possibles est interminable : ressemblance, appartenance, dérivation, protection, provenance, descendance, substance, propriété, contact, etc., etc. Ce qui manque à l'auteur, c'est une méthode personnelle, adaptée à son sujet : les ouvrages utilisés, notamment sur les diminutifs romans, l'ont plutôt desservi qu'aidé. L'appel à la comparaison génétique ou typologique est prématuré tant que la description de *tous* les faits latins concernés (morphèmes en *-l-*) n'est pas terminée ; on est loin du compte ! Cette savante enquête, d'ailleurs fort instructive, débouche sur un *non liquet*.

Le résultat est donc décevant, à part quelques petites trouvailles : *ululitremulus*, p. 179 ; *Scarbantilla*, p. 194 ; *mūrilegula* p. 225 ; le plus utile, c'est encore la liste alphabétique, p. 151-199.

J'aimerais en terminant proposer une suggestion au sujet de *uitulus* « veau » dont le dérivé est homonyme de *uitellus* « jaune d'œuf ». Il semble difficile, en latin, de poser deux étymons, mais le rapport n'apparaît pas. L'élément commun doit être le fœtus ; ce n'est pas niable pour le jaune d'œuf : on connaît la grosse plaisanterie de Trimalcion (*Petr. Sat.* 33, 5-8), c'est un thème rebattu. Et le veau ? Justement il reçoit souvent le nom du fœtus, ainsi en germanique (cf. all. *Kalb*, angl. *calf*) ; sa naissance est si caractéristique que frs. *vêler* s'emploie aussi pour d'autres femelles que la vache. Second exemple : frs. *faon* qui a désigné d'abord tout jeune animal et dérive précisément de *fœtus*, qui peut aussi avoir ce sens. Aucune étymologie ne s'impose. On renoncera sans regret au nom de l'année (cf. *uelus*) à cause du *-i-* qui se retrouve en ombrien. Si l'ombrien était emprunté au latin — c'est douteux —, on pourrait reprendre le rapprochement avec got. *qīpus* « utérus » (racine **g^wi-* « vivre » ?).

P. FLOBERT.

47. Aldo D. SCAGLIONE. — *Ars grammatica*. La Haye et Paris, Mouton, 1970. In-8°, 151 pages. 18 Fl.

Pour mieux annoncer le contenu le titre doit être précisé par un long sous-titre : on trouvera en effet ici une étude du subjonctif

latin chez les grammairiens antiques médiévaux et modernes, précédée d'une bibliographie raisonnée de la grammaire latine jusqu'à l'aube du XIX^e siècle et suivie d'abord d'une étude analogue sur le subjonctif italien, puis d'une note sur Albéric de Montecassino et l'ablatif absolu.

Le propos se réduit en pratique à une histoire des tribulations du futur antérieur latin. Reconnu par Varron et après lui seulement par Asper, il est ailleurs confondu avec le subjonctif parfait. Les nombreuses citations de grammairiens anciens ne laissent pas assez nettement apparaître les raisons de ce traitement inattendu : d'abord, sauf à la 1. sg. (*-erō/-erim*), il y a neutralisation formelle entre futur et subjonctif au parfait de l'actif, car les données sur les quantités respectives de *-i-* (théoriquement bref et long) sont contradictoires ; ensuite le futur antérieur s'emploie normalement en subordonnée, domaine du « subjonctif » (les emplois en principale du type de *uīderō* « j'aurai vite fait de voir » sont rares et familiers) ; enfin la notion d'un futur du passé paraissait contradictoire ; dernier motif : il n'y a pas vraiment de futur antérieur en grec. C'est l'Anglais W. Grocyn qui, peu après 1500, redécouvre le *futurum exactum siue absolutum* : la terminologie révèle une juste appréciation de l'aspect. Approuvée par J. C. Scaliger, Voss et Perizonius, l'idée est définitivement admise grâce à la *Grammaire de Port-Royal* qui établit l'existence du « futur parfait comme *coenavero, j'auray soupe* ».

Une étude très bien documentée, méthodologiquement instructive, mais plutôt un sujet d'article que de livre.

P. FLOBERT.

48. *Lexicon mediae et infimae latinitatis Polonorum*, vol. III, fasc. 2 (20) : *defalco - dependeo*. Wrocław-Warszawa-Kraków, 1970. In-4^e, col. 161-320. 22 Zł.

Cet excellent lexique déjà présenté dans ce Bulletin (LXIII, 2, 1968, p. 73-74) par J. André, progresse régulièrement.

Le préfixe *de-* pose un problème particulier à cause de la confusion avec *dis-*, de là les doublets *deformis/di(f)-*, *demissio/di-*, *demoror/di-*, etc. L'apport lexicographique concerne principalement la suffixation, la composition, les calques et les emprunts. On note ainsi respectivement *defendiculum*, *defensaculum*, *defluitatio*, *defluitatura*, *deicus*, *delectamen*, *delegatorius* d'une part, *deiverus* et *deicola*, *deipara* (cf. aussi *Bogarodzica*), répliques du grec, ainsi que les

amalgames *de-fide-iubere*, *deferri-facere*, *deo-dicalus* de l'autre, ensuite *demortuarium* « héritage » (*pośmirtne*) et *densctum* « épaisseur, couvert » (*gestwina*), enfin *delia* (vêtement) et *denca* (monnaie). Les renvois constants à Forcellini, au *Thesaurus*, à Du Cange, Blaise, Souter, Niermeyer, Bartal (Hongrie), Hakamies (Finlande) et Latham (Grande-Bretagne) permettent, le cas échéant, de bien situer les mots.

Il faut féliciter M. Plezia et ses collaborateurs ; leur travail, ainsi que celui de M. Bassols de Climent (Catalogne), J. W. Fuchs (Pays-Bas), U. Westerbergh (Suède), démontre la richesse du latin médiéval et son universalité à une époque où, au nom du progrès et de la standardisation, des réformateurs en mal d'originalité essaient partout de tuer le latin.

P. FLOBERT.

49. BIBLIA SACRA. *Iuxta Latinam Vulgatam versionem ad codicum fidem*. XIII *Isaias. Prolegomena*. Rome, Vatican, 1969. In-4°, LXIV pages.

La Vulgate, retraduite, revue ou reprise telle quelle par S. Jérôme, selon les livres, présente le plus haut intérêt linguistique. Il est donc essentiel de travailler sur un texte sûr. Or, on utilise l'édition « clémentine » de 1592. La publication des Bénédictins de l'Abbaye Saint-Jérôme de Rome, depuis 1926, offre au contraire toutes les garanties : ici dépouillement d'une trentaine de manuscrits (le plus ancien est du VI^e siècle), classement rigoureux à partir d'une numération des variantes, établissement parfaitement motivé du texte. Souhaitons l'achèvement rapide de cette monumentale édition.

P. FLOBERT.

50. *Phonétique et Linguistique Romanes*. — *Mélanges offerts à M. George Straka*, Lyon-Strasbourg, 1970, 2 vol. in-8°, I, 479 p., II, 236 p. En dépôt au secrétariat de la Société de Linguistique romane, 25, rue du Soleil, 67-Strasbourg.

Soixante-deux romanistes français et étrangers ont collaboré à cet hommage. Les articles concernent la phonétique (qui prend ici,

à juste titre la première place), des problèmes historiques ou méthodologiques, la dialectologie, le domaine franco-provençal, la syntaxe, la stylistique et la versification, le commentaire textuel, le lexique, c'est dire la richesse et la diversité du contenu. La table des auteurs (cf. II, p. 233-234) garantit d'autre part la haute qualité de ces mélanges. Seulement — tous les recenseurs le savent —, aucune formule ne s'accorde moins bien à celle d'un compte rendu que la formule « mélanges ». Quel profit tirer d'une liste de noms et de titres qui double la table des matières ? Quoi de plus désobligeant que d'extraire trois ou quatre articles et de leur faire un sort quand les autres méritent tous d'être signalés et commentés ? soit que, dans n'importe quel domaine, ces notes dévoilent de menus faits encore mal observés, apportent des corrections utiles à une théorie, soit que des études remuent de grands et délicats problèmes comme celle que M. M. Delbouille présente sur l'origine de la langue française (I, p. 186-199).

Si le recenseur s'expose ici au risque de paraître désobligeant, c'est que des revues spécialisées analyseront de près les contributions qui les regardent (phonétique, dialectologie romane, stylistique, ancien français par exemple). Il se résignera donc, avec regret, à ne signaler que celles qui, de par leur objet, pourraient malheureusement passer inaperçues. Soit les observations de M. Jorgu Iordan sur des *Aspects de la formation des mots dans les langues romanes* (I, p. 211-222, utiles relevés des formations récentes suffixées en *-al* et en *-ic* en roumain, avec examen contrastif d'autres langues romanes) et, sous le titre *Frontière politique et faisceau d'isoglosses* (I, p. 230-237) le commentaire linguistique par M. A. Martinet de traits phonologiques et lexicaux qui caractérisent le parler de la commune savoyarde *La Chapelle Blanche* ; leur originalité s'explique à la lumière de circonstances historiques, cette commune ayant été victime (si l'on peut dire) des variations de frontière entre la France et le pouvoir de la Maison de Savoie. Soit encore, à la fin du tome II les quelques études concernant le vocabulaire : celles de M. P. Imbs, *Prolégomènes à une étude sur l'expression de la vitesse en ancien français* (p. 151-166), les cinquante datations nouvelles de mots relatifs à la *médecine* et à la *matière médicale* dues à M. R. Arveiller (p. 179-185), l'excellent tableau de la distribution et des valeurs du substantif *Être* dressé par M. G. Gougenheim (p. 186-193) analyse sémantique à laquelle Hugo a fourni d'admirables exemples. Les francistes tireront, pour finir, le plus grand profit de l'examen auquel M. G. Merk soumet *la vitalité des suffixes nominaux du latin au français* (p. 194-223).

La publication est remarquablement soignée. Il n'était pas possible d'éliminer l'arbitraire qui se glisse toujours dans le groupement des articles (ex. celui de M. O. Ducháček, *Quelques obser-*

uations sur la structure du lexique I, p. 200-210 devrait figurer en tête de la dernière sous-section du t. II). Peut-être une pagination continue couvrant les deux volumes aurait-elle facilité la tâche des recenseurs. Le t. I s'ouvre comme il se doit par une adresse au destinataire des *Mélanges*, un rappel de la carrière de notre confrère et la bibliographie de ses travaux (p. 12-22). Formulons, pour finir le vœu que cette liste s'allonge encore.

R.-L. WAGNER.

51. Zdzisław JANKOWSKI. — *Francuska Wymowa Potoczna*. Pradnik praktyczny pod redakcją Stanisława Gniadka. [La prononciation française courante, Aide-mémoire pratique sous la rédaction de S. Gniadek]. Warszawa. P.Z.W.S. 1966, 116 p.

Bien que le livre de M. Jankowski soit paru il y a déjà 4 ans, il ne serait pas trop tard pour en rendre compte ; surtout qu'il n'a fait l'objet d'aucun compte rendu en France et dans le B.S.L. en particulier.

Dans son aide-mémoire M. Jankowski se propose de donner, d'une façon sommaire et adaptée au lecteur polonais, l'ensemble des traits concernant le phonétisme du français à l'heure actuelle. Et là, c'est une entreprise louable, surtout que son livre ne constitue que la deuxième tentative de présentation de la prononciation du français aux Polonais, au cours des dernières 25 années, venant après celle de H. Łebek, qui avait présenté la prononciation du français plus classique, dans son livre « *Wymowa Francuska* » édité par la Wiedza Powszechna en 1962 ; sans compter le « *Cours de phonétique française descriptive et normative* » de Z. Czerny, paru à Cracovie en 1954 sous forme de polycopié, à l'usage très restreint des étudiants de la section française.

D'après ce que l'auteur dit dans la préface, le livre est destiné à ceux qui pratiquent le français, qui l'enseignent et qui veulent améliorer leur prononciation. On s'attendrait donc à une présentation du système phonique du français sans référence à la graphie, si souvent trompeuse et inconsequente. M. Jankowski, toutefois, suivant une tradition philologique dans la description synchronique, part de la graphie pour présenter la prononciation. Cette attitude est d'autant plus étonnante que l'auteur présente la prononciation courante du français, qui, le plus souvent n'a pas de correspondant dans l'écriture. En conséquence le livre devient embrouillé et difficile même pour le linguiste, tout en étant un livre de vulgarisation.

Le livre comprend onze chapitres, dont le chapitre IV, consacré à l'analyse des voyelles du français est le plus long et le plus détaillé, l'auteur estimant que le système consonantique du français ressemble, dans ses réalisations phoniques, à celui du polonais. Il est difficile de saisir une méthode homogène qui a servi à l'auteur pour la composition de son livre. Tantôt M. Jankowski part de la graphie pour présenter le son, et c'est pour cette raison que la semi-voyelle [j] se trouve dans le chapitre IV traitant des voyelles, tantôt il part du son, comme pour les voyelles nasales par exemple. L'ordre des chapitres, où les consonnes sont traitées après la liaison et l'intonation, paraît incompréhensible.

La présentation des signes de transcription phonétique partant de la convention orthographique du français donne l'impression qu'il existe en français à côté de 16 voyelles, 3 semi-voyelles et 17 consonnes aussi 8 groupes biphonématiques fixes : /si/, /sj/, /ti/, /ks/, /gz/, /ts/, /tʃ/, /dʒ/ (l'ordre de l'auteur), page 9.

Dans le chapitre II traitant des tendances phonétiques et des difficultés de la prononciation du français d'aujourd'hui, M. Jankowski réserve trop de place pour une introduction portant sur la phonétique évolutive au lieu de présenter simplement les tendances actuelles du français. La question de /r/, à laquelle l'auteur consacre tout un paragraphe, tout en décrivant toutes ses variantes facultatives existant en français ne constitue pas un problème pour les polonophones, comme le veut M. Jankowski, vu qu'il existe dans leur langue une constrictive vélaire /x/ qui correspond à la réalisation du phonème /r/ du français standard et la substitution de /x/ à /r/ donne l'impression de la réalisation correcte du phonème /r/. La mise en relief, dans un chapitre d'introduction, de la question de l'enchaînement, appelé par l'auteur improprement « lié » ne paraît pas nécessaire, vu qu'elle ne constitue pas un problème insurmontable pour les polonophones et pourrait être abordée à sa place, c'est-à-dire dans un chapitre consacré à la phonétique combinatoire. L'affirmation que les étrangers et surtout les Polonais ont tendance à isoler les mots est gratuite. Tous les arguments que M. Jankowski fournit pour dire que la réalisation dorsale de /r/ en français est nécessaire pour des raisons telles que son influence sur la réalisation des voyelles nasales en contact, etc. sont aussi gratuits. Il n'existe qu'un seul argument, telle est la norme sociale de la prononciation française. Une autre affirmation de ce même chapitre paraît complètement fausse ; l'auteur prétend qu'on puisse assimiler bien la prononciation du français par une longue pratique de la langue ou par la connaissance approfondie des lois et des tendances de la prononciation du français. On sait d'ailleurs que même un séjour très long d'un étranger dans le milieu français, à l'âge mûr, sans exercices préalables de pronon-

ciation n'aboutit pas à l'amélioration de celle-ci et d'autre part, la plupart des gens qui connaissent théoriquement la prononciation d'une langue étrangère sont incapables de la prononcer correctement eux-mêmes.

Les deux chapitres suivants (III et IV) sont consacrés aux voyelles du français. Sans entrer dans le détail, on peut constater que l'auteur a des difficultés à classer les voyelles, bien qu'il présente, à la page 22, la trapézoïde des voyelles. Dans le chapitre III, il présente les voyelles selon l'ordre de l'alphabet latin pour les voyelles orales antérieures écartées et les voyelles postérieures ; viennent ensuite les voyelles antérieures arrondies dans un ordre plus ou moins phonétique et enfin les voyelles nasales selon l'ordre de l'alphabet latin pour les trois /ā/, /ē/, /ō/ et /œ/ à la fin. Dans la présentation détaillée des voyelles du chapitre IV, M. Jankowski adopte un ordre spécial — /u/, /o/, /ɔ/, /i/, /e/, /ɛ/, /y/, (/ø/, /œ/), (/α/, /a/), et les voyelles nasales dans l'ordre ci-dessus. Chaque voyelle est présentée d'abord sous forme d'une lettre majuscule comme s'il s'agissait des lettres de l'alphabet, accompagnée du signe phonétique. Conformément à l'affirmation du chapitre II, on peut retenir les modèles acoustiques des mots, mais les secrets physiologiques de l'articulation seront découverts grâce à l'étude de la phonétique (par la phonétique l'auteur comprend seule la phonétique articulatoire), M. Jankowski décrit l'articulation de chaque voyelle. Il appuie ses descriptions des radiogrammes pour la réalisation de chaque phonème du français et donne la réalisation du phonème correspondant du polonais. Le principe de description contrastive est bon, mais dans ce cas inutile, car l'auteur compare les réalisations des phonèmes correspondants dans les deux langues, au lieu de comparer les réalisations correspondantes, ce qui faciliterait la tâche de l'apprentissage de la prononciation du français aux Polonais. Les radiogrammes cités sont sans valeur parce qu'ils présentent forcément les prononciations des sujets différents, donc incomparables. Au paragraphe traitant des voyelles nasales, on trouve une affirmation étonnante qui veut dire que dans le français contemporain, les voyelles nasales existent seulement devant une consonne nasale /m/ ou /n/ à la finale ou devant une autre consonne (page 49). Tout en parlant des voyelles du polonais dans ce même paragraphe, l'auteur présente celles-ci devant une consonne occlusive où en polonais il y a neutralisation des voyelles nasales et des groupes *voyelle plus consonne nasale* /m/ ou /n/, prétendant que la prononciation soignée du polonais exige une voyelle nasale dans cette position, ce qui ne l'empêche pas de constater deux lignes plus loin que les vraies nasales existent en polonais seulement devant une consonne constrictive. L'exemple de la comparaison de la nature articulatoire

des nasales du polonais et du français : mot polonais **peď** [pɛnt] mot français **peinte** [pɛ:t] (p. 51) est mal choisi, étant donné que dans le mot polonais phonétiquement il n'y a pas de voyelle nasale. L'affirmation que les voyelles nasales du français seraient « plus profondes » que celles du polonais n'est pas juste, car, en principe, l'articulation en français se fait plus en avant qu'en polonais ; elles sont simplement plus fermées, ce qui explique le fait que les polonophones perçoivent la voyelle /ã/ du français comme /õ/ du polonais.

M. Jankowski, le premier dans la littérature polonaise sur la phonétique du français aborde la question des voyelles en position inaccentuée. En principe, sauf son côté orthoépique, ce paragraphe est assez bien conçu, mais le traitement de l'harmonisation vocalique est incomplet. Rien que quelques exemples illustrent ce phénomène, mais les voyelles qui provoquent l'harmonisation vocalique ne sont pas systématiquement présentées.

Le chapitre V concernant les semi-voyelles est traité très superficiellement, car l'auteur prétend que ces réalisations ne présentent aucune difficulté pour les polonophones. Il ne faut pas oublier que le polonais n'a pas de semi-voyelle [ɥ] et que la réalisation de [w] est très différente.

La question de la réalisation de /ə/ est un problème très délicat qui, jusqu'à présent n'a pas été tranché par les phonéticiens, ce que, d'ailleurs l'auteur précise dans l'introduction du chapitre IV. Néanmoins, l'affirmation que son timbre se rapproche de celui de la réalisation du phonème /œ/ et qu'elle consiste surtout dans les mouvements des lèvres est fautive, étant donné que cette réalisation varie d'un sujet à l'autre et qu'il existe des variantes réalisées avec les lèvres en position neutre, ce qui ne donne pas forcément le timbre de /e/ ou /ɛ/.

En ce qui concerne la liaison (chapitre VII), la définition de celle-ci ne paraît pas heureuse, car l'auteur part des faits graphiques, ce qui déforme la réalité linguistique. D'autre part la répartition des liaisons en 3 groupes — obligatoires, « prohibées » et facultatives — n'est pas nécessaire, car la description des liaisons obligatoires et facultatives exclut automatiquement une autre possibilité ; en outre, la définition des liaisons « prohibées » n'est pas claire. D'après M. Jankowski, il s'agirait des liaisons qui effectivement sont latentes, mais qui n'ont pas lieu dans la prononciation courante (pp. 80-81). Or, cette définition correspond plutôt aux liaisons facultatives, mais la plupart des exemples contredisent cette affirmation. Selon les données orthoépiques, présentées dans ce chapitre, il s'agirait plutôt des cas, où la liaison n'est pas possible, bien que certains points concernant la liaison facultative. Ce paragraphe est donc très hétérogène.

L'intonation (chapitre VIII) est présentée d'une façon chaotique,

ce qui amène l'auteur à l'affirmation finale que la qualité de l'intonation est un fait individuel, psychologique, qui nous apprend comment le locuteur sent la réalité objective (p. 103). S'il était ainsi, l'interlocuteur ne comprendrait pas ce que le locuteur voudrait dire, parce qu'il aurait d'autres moyens d'expression. On peut relever, dans une langue, deux sortes d'intonation, mais chacune d'elles est un fait social et non individuel ; l'intonation neutre, qui peut être classée dans des schémas et l'intonation expressive (par exemple : phrase exclamative, ordre, etc.) qui n'a pas été jusqu'à présent examinée à fond, mais qui, étant un fait social, pourrait être classée, elle aussi.

Il est curieux de savoir où l'auteur a trouvé des affirmations telles que l'intonation est le phénomène le plus difficile pour les étrangers et qu'on ne peut pas l'apprendre en imitant des textes enregistrés au magnétophone. Au contraire l'intonation, étant un fait de musique, est plus facile à saisir que la réalisation des phonèmes.

La plasticité du système nerveux diminue avec l'âge et la mémoire musicale se maintient. M. Jankowski a raison en disant qu'on ne peut pas apprendre l'intonation théoriquement, mais il oublie en même temps qu'il est difficile aussi d'apprendre théoriquement la réalisation des phonèmes.

L'affirmation du chapitre XI (Consonnes) qui veut dire que les consonnes du français sont articulées de la même façon que celles du polonais sauf /r/ n'est pas vraie, vu que toutes les occlusives du français sont moins explosives que celles du polonais, plus douces et le lieu d'articulation n'est pas le même pour les vélaires, qui sont plutôt post-palatales en français. Ce fait est interprété par M. Jankowski comme une palatalisation même à la finale absolue. Ce qui manque dans ce chapitre c'est la situation des consonnes, surtout voisées, à la finale absolue, qui est différente en français et en polonais.

La transcription phonétique des textes graphiques, proposée dans le chapitre X n'est pas nécessaire dans ce genre d'aide-mémoire, parce que contrairement à ce que dit M. Jankowski, la connaissance de la transcription phonétique n'est pas un critère de l'assimilation de la prononciation de la langue étrangère et introduit un canal d'information supplémentaire, inutile dans la communication linguistique normale.

Le chapitre XI contient des textes pour l'exercice de la prononciation et de la transcription phonétique. Les textes sont tirés de la méthode « Voix et images de France » 1^{er} degré du CREDIF, qui, même selon l'opinion des auteurs de la méthode n'ont aucune valeur didactique et ont été abandonnés par le CREDIF.

Il paraît nécessaire de dire aussi quelques mots de l'orthoépique,

dispersée dans presque tous les chapitres du livre. En général on peut constater que l'auteur, au lieu de présenter la distribution des phonèmes et des variantes dans la chaîne parlée du français en adoptant les critères linguistiques, se perd dans les correspondances entre la graphie et la prononciation, ce qui embrouille la question.

Pour les détails des règles orthoépiques, on peut relever certaines erreurs. Et c'est ainsi — en parlant de l'allongement des voyelles à la page 24 —, l'auteur ne cite que les consonnes /r/, /v/, /z/, /ʒ/ tout en oubliant le groupe /vr/ qui a le même caractère. En outre, l'accent circonflexe, signe diacritique de l'orthographe est cité parmi les éléments allongeant les voyelles. Il est difficile d'adopter le critère graphique, surtout que celui-ci, comme l'auteur le remarque, ne constitue pas une règle générale ; il faudrait donc l'éviter. Le fait que les voyelles nasales, /o/ et /ø/ sont allongées devant toute consonne en syllabe accentuée n'est pas mentionné. L'affirmation disant que la terminaison -os est prononcée toujours [o:s] dans des mots d'origine grecque n'est pas vraie et l'exemple — rhinocéros — la contredit. Les exemples — ticket — et — billet — qui auraient, d'après l'auteur, un /e/ dans la prononciation parisienne d'aujourd'hui, reflètent une tendance à fermer les /ɛ/ à la finale, sous l'influence des provinciaux et ne constituent aucune exception. Les gens qui font la distinction entre /e/ et /ɛ/ à la finale prononcent [tikeɛ] et [bijɛ].

La 1^{re} personne du singulier du futur simple de l'indicatif a plutôt un /ɛ/ ouvert. Il n'est pas vrai que /E/ inaccentué est toujours réalisé comme /ɛ/, les exemples de l'auteur le contredisent -verra- [vera] (p. 61) ; de même dans les mots — des, les, mes, tes, ses, ces — la voyelle n'est pas toujours fermée.

Dans le chapitre traitant de l'/ə/ caduc, M. Jankowski constate qu'il est nécessaire de faire tomber /ə/ s'il se trouve entre deux consonnes simples. Cette affirmation est un peu trop forte. Le /ə/ dans cette position tombe généralement, mais ne doit forcément pas tomber ; de même la constatation de la page 72 que /ə/ tombe s'il est précédé d'une seule consonne et suivi de deux consonnes, à condition que le groupe résultant soit facile à prononcer est gratuite, étant donné que bien des groupes consonantiques qui sont faciles à prononcer pour les polonophones, ne le sont pas pour les francophones. La même affirmation à la page 74 en haut.

Les trois variantes de la prononciation des mots, *notre*, *votre*, etc. devant consonne ne peuvent être traités sur le même plan, parce que la prononciation [nɔtrɛfã:br] n'est pas courante, la prononciation [nɔtrɪfã:br] est normale et la prononciation [nɔtfã:br] bien que courante chez les francophones n'est pas à recommander aux étrangers. Il n'y a pas que /r/ qui s'assourdit après une consonne

sourde, à la finale absolue, mais /l/ aussi et les consonnes nasales, ce qui échappe à l'auteur.

La phrase « Ce fut une bonne idée » (p. 83) ne fait pas partie de la langue courante. L'auteur a négligé le fait que /ə/ se prononce devant un mot qui commence par une pause (graphiquement h aspiré). La prononciation proposée par l'auteur [maam] pour [madam], [mamzel] pour [madmwazel] n'est pas à recommander ; en revanche la prononciation [izō], [imdi], critiquée par l'auteur est tout à fait normale (p. 106).

Ce qui frappe encore dans le livre, c'est l'emploi des termes peu précis et parfois dépourvus de sens. « L'accent parisien » (p. 11) qui serait le rêve de tous les provinciaux et étrangers ; le terme « signification sémantique » ou « valeur sémantique » est employé à plusieurs reprises pour dire « valeur distinctive » (p. 16, p. 49).

Le terme « voyelles orales composées » (p. 20), ou bien l'affirmation que « la différence de longueur décide du sens du mot » (p. 24, 43, 48). Les termes, « la répartition en syllabes grammaticale et phonétique » (p. 33), ne veulent rien dire, car il est difficile de comprendre le sens que l'auteur donne au terme « répartition grammaticale ». En ce qui concerne les exemples du français, deux d'entre eux sont incorrects : « un morceau de roi » (p. 72) et « Elle se souvent informait » (p. 89).

En somme l'aide-mémoire qui aurait pu servir à tous ceux qui veulent améliorer leur prononciation du français, de par son manque de méthode de présentation et de nombreuses erreurs, ne constitue ni un ouvrage de recherche ni un livre de vulgarisation. Comme les Éditeurs P.Z.W.S. sont en train de préparer une nouvelle édition du livre de M. Jankowski, revue et corrigée, espérons que celui-ci pourra rendre service aux polonophones pratiquant le français et qui veulent améliorer leur prononciation.

Sławomir BAZYŁKO.

52. Z. N. LEVIT. — *Očerki po leksikologii sovremennogo francuzskogo jazyka*, Moscou, 1969, 80 pages. Prix : 12 kopecks.

Ce précis de lexicologie du français contemporain dégage brièvement les traits essentiels d'un système où l'auteur observe une large prédominance des formations analytiques. Les types phonétiques sont caractérisés par des critères accentuels et par des indices de volume syllabique (pp. 7-29). Le deuxième chapitre (pp. 30-41) propose un classement des parties du discours largement

fondé sur les propriétés combinatoires des unités lexicales. Enfin Levit étudie les modes d'enrichissement du lexique français (pp. 42-57) et il en résume les particularités spécifiques (pp. 58-74).

La bibliographie (pp. 75-79), avec ses 124 titres, montre l'étendue d'une information puisée principalement à des sources françaises.

J. VEYRENC.

53. R. L. WAGNER. — *Les vocabulaires français*, II, Les tâches de la lexicologie synchronique ; glossaires et dépouillements ; analyse lexicale. Paris, Didier, 1970. 184 pages.

Le livre de M. R. L. Wagner offre une richesse étonnante d'idées et de faits. L'auteur part de ce qu'il appelle « la crise de la lexicologie » et montre que, malgré les nombreux travaux lexicologiques réalisés ou entrepris, il reste à constituer des « dossiers » qui éclairent tous les aspects des mots. Il n'hésite pas à signaler que sur ce point la lexicologie française est en retard sur la lexicologie des langues classiques (note de la p. 9).

Il dégage les aspects nouveaux de la lexicologie synchronique, qui ressortent des ouvrages de G. Matoré, J. Dubois, des efforts de l'équipe de lexicologie politique de l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud, des travaux qu'a suscités son propre enseignement à l'École pratique des Hautes Études. Il scrute toutes ces études d'un regard très pénétrant. Son esprit agile domine les questions et porte sur ces publications des jugements fins et perspicaces.

Quelques observations :

P. 71, comme exemple de mot curieux recueilli par les dépouillements, il cite le mot *zéphyr*, qui se trouve dans une lettre de P. Mérimée du 8 août 1840. Il s'agit de soldats des compagnies disciplinaires. L'origine du mot en ce sens réside, croyons-nous, dans le fait que ce corps de troupe était officiellement dénommé « infanterie légère d'Afrique ». L'adjectif *léger* a donné lieu à la comparaison avec le *zéphyr*. Il y a quelques années le *Canard enchaîné* a personifié sous le nom de *Zéphyr* le manœuvre *léger* de l'industrie.

P. 148, note 13, M. R. L. Wagner, dans l'appendice qu'il a consacré aux mots *déportation* et *transporlation*, signale que, d'après l'*Encyclopédie Britannique*, *déportation* est utilisé en anglais à la place d'*expulsion* pour désigner l'expulsion d'étrangers hors du

territoire des Iles Britanniques. Ce mot doit être d'un usage fréquent, car on le trouve dans les journaux français à propos d'expulsions d'étrangers hors des territoires britanniques, canadiens, américains, etc. Et il risque de provoquer des contre-sens, car le lecteur français ne peut s'empêcher de penser aux sinistres déportations de la guerre 1939-1945.

Citons une très intéressante remarque p. 67, n. 1. M. R. L. Wagner a tout à fait raison d'affirmer que les textes de l'époque classique ont besoin d'être glosés autant que les œuvres écrites en ancien et en moyen français.

Des appendices précieux terminent le volume. Outre une étude des idées développées par M. J. Dubois dans ses thèses de 1962, on y trouve des recherches approfondies sur le mot *vordes* « promenade de peupliers », employé par Diderot dans une lettre, sur le couple *déportation-transportation* et sur l'adjectif *chevaleresque*.

G. GOUGENHEIM.

54. Berke VARDAR. — « Étude lexicologique d'un champ notionnel. Le champ notionnel de la Liberté en France, de 1627 à 1642. » (Istanbul Universitesi Edebiyat Fakültesi Yayinlari, n° 1455). Edebiyat Fakültesi Basimevi, 1969 ; 1 vol. 186 p.

Cette thèse de doctorat se présente comme un double essai : d'une part essai d'analyse d'un champ notionnel — « Liberté » — comme la résultante d'une composante extra-linguistique — le contexte historico-social — et d'une composante linguistique — l'étude et l'organisation des termes qui gravitent autour du noyau conceptuel « Liberté », et d'autre part, essai de définition du *champ notionnel* en général, définition qui s'appuie sur les résultats de l'analyse précédemment évoquée. De ce dernier point de vue la démarche nous semble tout à fait justifiée, et on n'insistera jamais suffisamment sur la nécessité qu'il y a de tenter une mise au point théorique à l'issu d'une analyse concrète.

Dans une première partie, l'auteur traite de *La Méthode*. Le chap. I est consacré à la définition du mot comme *unité du Système des valeurs* dont la délimitation se fait à la fois verticalement et horizontalement. Il s'agit là de la reprise de la conception du signe saussurien, avec en plus cette définition, à laquelle nous adhérons, qui est que tout *mot* possède, à la fois, un sens contextuel variable, et un noyau sémique constant. Puis il précise ce qu'est, pour lui

la *Science du Vocabulaire*, en en montrant différents points de vue — morpho-lexical, sémantique, lexicologique —.

Le chap. II est consacré à *L'Analyse du Contenu*. Dans une introduction, l'auteur nous dit : « Pour cerner de plus près la valeur épistémologique de la conception synchronique qui sera plus particulièrement la nôtre, il nous paraît utile et même nécessaire de passer en revue certaines réalisations animées par l'une et l'autre méthode » (entendons diachronique et synchronique.) Ainsi nous est présenté d'abord un tour d'horizon de la *Sémantique historique*, avec ses différentes conceptions — Logico-psychologique, Psychosociologique, et sociologique — pour conclure qu'il ne s'agit pas dans toute étude lexicologique de faire du *sociologisme*, mais « de replacer le vocabulaire en tant que structure dans son contexte social » (p. 26). Dans la présentation de la *Sémantique structurale* qui suit, l'auteur définit la *structure* comme s'opposant aux deux notions de « genèse » et de « combinaisons », et nous expose les différentes méthodes d'analyse lexicologiques qui ont été conçues de Saussure à Dubois et Guiraud, pour conclure que le domaine qui est le sien en est encore au stade des tâtonnements.

C'est dans le chap. III que l'auteur donne sa définition du *Champ notionnel*. C'est « un ensemble signifié vu par le biais d'un signifiant global, ensemble organisé et hiérarchisé dont les éléments se délimitent réciproquement, comme ils sont délimités, de leur côté, par les éléments périphériques d'autres champs ». Par conséquent, et si l'on suit cette fois une démarche sémasiologique, chaque mot ayant une aire de signification formée par un noyau conceptuel, et une zone périphérique variable, ce noyau étant le lieu de connexion de tous les rapports de *contraste* et de *complémentarité* qui unissent ce mot aux autres, le « champ notionnel » est « le tout ainsi constitué de diverses relations établies par la connexité du sens, et cela à une époque déterminée ». Mais il faut ajouter que « la structure générale d'un champ notionnel n'est que le reflet, sur le plan de l'abstraction et à un moment donné, d'une infrastructure stratifiée ». Cette infrastructure est constituée de « sous-champs », qui ne sont rien d'autres que les *domaines d'expérience* auxquels appartient la notion étudiée. Ainsi tout champ se définit *transversalement* — le *champ notionnel* en tant que tel avec sa série organisée (Franchise-Tyrannie-Rébellion) — et *verticalement* — les sous-champs conçus comme des sphères (Politique-Passionnelle-Familiale-Métaphysique.)

Enfin le chap. IV nous donne des indications quant au principe de classement des termes, classement qui doit être *fonctionnel et idéologique* et non *formel*, et quant au *Sectionnement temporel* dont le critère retenu est celui de la « génération notionnelle » avec quelques précisions d'ordre Historico-socio-culturel.

La deuxième partie, qui occupe presque la totalité des pages restantes, est entièrement consacrée à l'étude du champ notionnel de la Liberté à partir d'un corpus constitué de lexiques d'auteur (P. Corneille, Jean de Rotrou, et Jean Mairet). Cette étude est présentée par sous-champ, dans l'ordre suivant : Politique, Passionnel, des Relations familiales (chacun fait l'objet d'un chapitre). Chacun d'eux est présenté d'abord du point de vue externe — *Le Milieu et le Moment* — puis du point de vue interne — *La Structure Lexicologique* —. Chacune de ces structures est formée d'un certain nombre de termes qui sont ordonnés sur des axes sémantiques dont les *définisseurs* sont : « Liberté » et son contraire « Servitude », « Tyrannie » et son opposé « Rébellion ». Les termes relevés dans le corpus sont ainsi répartis sous chaque définisseur, et caractérisés en fonction du contexte dans lequel ils apparaissent.

On voit tout le parti que l'on peut tirer d'une telle étude. Pour notre part nous aurions aimé que la présentation de chaque structure lexicologique fût faite sous forme de tableaux, ce qui aurait rendu la lecture de l'ouvrage plus rapide, et d'autre part aurait permis de mieux saisir les relations qui existent entre les différents éléments des différents sous-champs. D'ailleurs à notre avis il y a une faiblesse dans ce travail, et c'est le manque de mise en corrélation de tous ces éléments entre eux. Il est évident que l'axe sémantique fondamental de ce champ est constitué de deux pôles — « Liberté »/« Servitude » — entre lesquels il s'établit un mouvement circulaire puisque si l'on sort de l'un, c'est pour entrer dans l'autre et vice-versa. Ainsi du passage de l'un de ces pôles (vus comme des aires) à l'autre naît tout un réseau lexico-sémantique à partir duquel on pourrait définir des itinéraires (c.-à-d. des séries combinatoires).

Il n'en reste pas moins que cette étude est d'un grand intérêt et pour l'étude elle-même, et pour la méthode qu'elle sous-tend.

P. CHARAUDEAU.

-
55. Anne Marie FOSSOUL-RISSELIN. — *Le Vocabulaire de la vie familiale à Saint-Vaast* (1890-1914). Liège, Impr. George Michiels, S.A. 10, rue de la Paix, 1969, 1 vol. in-8° 184 p. [Mémoires de la Commission Royale de Toponymie et de Dialectologie. Section Wallonne, 12].

Partie par indifférence, partie fautive de méthode, les Français ont laissé se perdre à peu près la majeure partie de leur folklore. Les soins qu'ils ont mis, depuis le XIX^e siècle, à restaurer et à

préserver les monuments anciens, les manuscrits, les œuvres d'art du passé ne sont presque pas étendus aux coutumes, aux superstitions. Le vigoureux effort entrepris par des hommes comme Sebillot, Van Gennep en vue de recueillir des légendes, des us, de vieux rites s'est, on peut bien le dire, heurté à une indifférence à peu près générale de l'opinion. Les pouvoirs publics ont été longs à admettre l'importance de travaux scientifiques portant sur les traditions populaires. Les dialectologues, de leur côté, ont appris tard que paysans, montagnards, pêcheurs avaient autre chose à leur transmettre que des formes de vocabulaire dialectales. D'une façon générale, les universités régionales n'ont pas joué, pour l'inventaire et l'interprétation du trésor folklorique, le rôle qu'elles étaient destinées à jouer.

Par chance, des circonstances particulières ont incité les Wallons à pratiquer une politique plus intelligente. Cette marche romane n'est pas seulement devenue un des centres les plus vivants de dialectologie. On y recueille avec autant de diligence tout ce qui, en fait de pratiques, de légendes, de traditions anciennes aide à comprendre ce qu'a été, ce que demeure encore l'outillage mental, les modes de penser, de sentir, d'une population astreinte à préserver son autonomie. La présente monographie a donc, à bien la lire, une portée historique et sociologique. Portée restreinte, si l'on veut, puisque l'enquêteuse s'est limitée à un village de la province du Hainaut, mais précise et efficace quand même.

L'étude s'ouvre par un aperçu sur la situation dialectale de Saint-Vaast. Des traits picards s'y entremêlent à ceux du wallon. *Capia* est wallon par sa finale, picard par le maintien de l'occlusive palatale devant *a*. La transcription utilisée est celle de l'orthographe Feller.

L'ouvrage suit l'existence d'un habitant de cette localité depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Le dernier chapitre réunit dans une synthèse les noms de parenté, les noms propres, les sobriquets ainsi que le vocabulaire relatif aux actes privés collectifs (veillées, fêtes, etc.). Mots, phrases, dictons, chansons, locutions, regroupés méthodiquement, illustrent toutes les phases et circonstances de la vie. L'auteur ne fait pas d'étymologie mais des renvois au F.E.W. et aux dictionnaires de Haust permettent d'identifier les termes difficiles. Pas mal de mots français vivent dans ce dialecte. L'index ne retient que les wallonismes et un astérisque signale ceux qui ne figurent pas dans le *Petit Dictionnaire du wallon du Centre* par Deprêtre et Nopère. Il n'aurait pas été superflu de faire suivre les mots d'une brève caractérisation morphologique (espèce, genre, temps pour les verbes). Tel quel, cet appendice rendra néanmoins service aux dialectologues.

R.-L. WAGNER.

56. Eddy ROULET. — *Syntaxe de la proposition nucléaire en français parlé. Étude tagmémique et transformationnelle*, AINAV, Bruxelles, 1969, 1 vol. in-8°, 187 p. [Association Internationale pour la Recherche et la Diffusion des méthodes audio-visuelles et sustructuro-globales. Collection « Études linguistiques » 1].

Tout le temps que j'ai pris à lire cet ouvrage et celui de M. R. Lamérand, me revenaient les critiques à l'égard de la grammaire moderne que les lecteurs de ce Bulletin ont pu relever dans l'avant-dernier fascicule de comptes-rendus sous la plume de notre confrère M. A. Sauvageot. Celui-ci préconise, on le sait, une description résolument impressionnante des énoncés. Faute de mieux, j'utilise ce mauvais adjectif pour suggérer qu'au regard de M. A. Sauvageot un énoncé ne se dissocie ni des circonstances dans lesquelles il est émis, ni des intentions ni de l'état momentané de l'émetteur, ni enfin de la qualité comme des dispositions singulières du destinataire l'ensemble de ce contexte conditionne étroitement l'énoncé. L'ordonnance de celui-ci se conforme bien, en gros, au système morpho-syntaxique de l'idiome, mais demeure toujours assez souple pour s'adapter au contexte. Pratiquer une langue en effet n'implique pas seulement la connaissance de sa grammaire. Seuls la parlent bien ceux qui maîtrisent les règles gouvernant l'adaptation des énoncés à ces contextes mouvants et variables. D'où la part réservée, dans ces descriptions impressionnistes, aux faits d'intonation, de mélodie, aux procédés expressifs, bref à tout ce que, sous les noms de traits supra-segmentaux ou de redondances, les structuralistes expulsent au contraire de leurs analyses. Il n'est pas facile, dans la pratique, d'harmoniser la description des systèmes phonologique et morpho-syntaxique avec celle des particularités qui avivent et colorent les actes de parole. La si utile étude sur les procédés expressifs du français qu'on doit à M. A. Sauvageot n'est pas une grammaire.

L'attitude que préconise notre confrère — et dont on ne dénie pas le bien-fondé — exclut-elle pour autant l'effort d'autres linguistes en vue de formaliser soit l'ordonnance des énoncés soit leur génération constructive ? C'est une question qui n'est pas résoluble du premier coup. J'avoue être resté assez longtemps dans le doute à propos de la grammaire transformationnelle, même après la lecture de l'*Introduction...* de M. N. Ruwet. Jusqu'à ce que les travaux de M. M. Gross, les propres recherches de M. N. Ruwet et le dernier ouvrage de M. J. Dubois sur la syntaxe du français m'aient convaincu de la valeur heuristique de cette méthode.

C'est dire la curiosité avec laquelle j'ai ouvert le livre de M. E. Roulet. Elle n'a pas été déçue encore que — je le dis tout

de suite pour me débarrasser de cette critique — l'auteur aurait rendu bien meilleur service aux étudiants de langue française s'il avait traduit, pour les mettre à leur portée, les citations qu'il tire des travaux de MM. L. K. Pike, N. Chomsky et d'autres linguistes américains.

Entre autres mérites, en effet, ce livre se recommande par sa valeur pédagogique. Jusqu'à ces dernières années, les grammairiens français demeuraient à l'écart de la linguistique moderne et étaient fort mal informés des recherches auxquelles procédaient nos confrères américains dans l'analyse des énoncés. Ne maîtrise pas qui veut les techniques qu'elles mettent en jeu. Il faut du temps pour se familiariser avec elles et, en contre-partie, beaucoup de talent pour les mettre à la portée des lecteurs novices. De ce point de vue, à mon avis, même le manuel de M. J. Lyons, si précieux par ailleurs, est un peu décevant. En ce qui concerne la grammaire générative M. N. Ruwet a su mener sa tâche d'initiateur magistralement. Mais il sera très profitable désormais de compléter son *Introduction* à l'aide du commentaire que M. E. Roulet propose des deux versions du modèle de transformations élaborées par M. N. Chomsky. Les deux gloses ont été composées sensiblement à la même époque ; elles ne se doivent rien mutuellement mais elles se compénètrent. Cette partie de l'ouvrage (p. 80-128) ne perd donc rien à paraître après l'*Introduction...* de M. N. Ruwet. Quant à l'exposé préliminaire de la théorie tagmémique issue des recherches de M. K. L. Pike, il sera, pour la majorité des lecteurs français l'occasion d'une heureuse et fructueuse découverte en dépit des obstacles que la plus revêche et la plus inadaptable (en français) des nomenclatures oppose à l'expression d'idées assez simples en somme. M. K. L. Pike a sensibilisé le structuralisme américain par une heureuse réaction contre l'antisémantisme de L. Bloomfield. Il est, de plus, un observateur remarquablement attentif des faits de parole. Son esprit, néanmoins, le porte à l'abstraction et la rencontre de ces diverses qualités donne une saveur particulière à sa théorie. L'approche qu'en fait M. E. Roulet, méthodique, sans concessions à la facilité mais claire est fort instructive.

L'idée maîtresse de ce livre est que, très différentes sur le fond, les conceptions respectives de M. K. L. Pike et de M. N. Chomsky ne s'excluent pas. Au niveau de la théorie les modèles d'analyse transformationnelle proposés par ce dernier ont des avantages incontestables mais l'analyse tagmémique présente « une méthode heuristique efficace pour entreprendre un premier inventaire des structures grammaticales d'un corpus » (p. 166). De fait, le classement qu'elle permet d'opérer entre les différents types de propositions nucléaires en français paraît satisfaisant. Je le dis d'autant plus volontiers que M. E. Roulet nous épargne le défaut qui

entache jusqu'ici les travaux des générativistes. Le fragment de grammaire retenu (à savoir la syntaxe des propositions nucléaires sous leurs formes positive, négative, interrogative, passive, impérative et pronominale) n'est pas illustré par des exemples dont le choix (toujours arbitraire) est guidé par les *intuitions* (toujours variables) des grammairiens. Cette méthode indéfendable à tous égards aboutit en effet à fournir comme exemples de phrases régulières des phrases suspectes (en ce sens qu'elles n'appartiennent pas telles quelles au stock des énoncés informatifs) et comme exemples de phrases irrégulières ou agrammaticales des énoncés bel et bien français ! Sans doute, comme le reconnaît M. E. Roulet (p. 45 sqq.), son corpus est-il en apparence un peu artificiel. Il est toutefois indéniablement authentique. Une analyse détaillée des expériences contrastives auxquelles l'auteur soumet son corpus dépasserait les limites d'un compte rendu. Elle sera conduite avec plus de profit dans des séminaires d'étude. En conclusion l'auteur avance que la pédagogie ne saurait, à l'heure actuelle, s'inspirer de ces genres d'analyse. Je l'ai d'abord cru comme lui. Cependant la lecture de son propre livre comme celle de la *Syntaxe* de M. J. Dubois et de M^{me} Fr. Charlier sont de nature à détourner de ce scepticisme. Les difficultés se situent, en fait, beaucoup plus au niveau de la terminologie qu'à celui du raisonnement. Même un enfant, à condition que l'on sache s'y prendre, est capable de suivre les phases d'une transformation, d'en comprendre les causes et les exigences. Sur ce point, les enfants et les étudiants qui débutent devancent les grammairiens traditionnalistes. Non pas ceux qui, pour le plus grand profit des historiens du français à venir, décrivent avec précision les faits de parole, mais ceux qui, de là remontent à la langue. Quand donc consentiront-ils à recueillir l'eau que ces recherches apportent à leur moulin ?

R.-L. WAGNER.

-
57. Raymond LAMÉRAND. - - *Syntaxe transformationnelle des propositions hypothétiques du français parlé*, AINAV, Bruxelles, 1970, 1 vol. in-8°, 157 p. [Association Internationale pour la Recherche et la Diffusion des méthodes audio-visuelles et structuro-globales. Collection « Études linguistiques » 2].

L'ouvrage de M. R. Lamérand s'inspire de l'esprit qui anime celui de M. E. Roulet. Il constitue bien par là, une extension à un autre sujet de l'étude que M. E. Roulet a conduite sur la phrase

nucléaire. Aussi l'auteur a-t-il économisé à bon droit des prolégomènes théoriques qui auraient inutilement doublé ceux qu'on trouve dans le précédent ouvrage. Mais il minimise injustement à mon avis la portée du sien lorsqu'il écrit (p. 116) : « Si l'on reconnaît quelque originalité [à ce livre], elle réside dans l'application au niveau des syntagmes de deux méthodes linguistiques : la grammaire tagmémique et la grammaire transformationnelle. » Il y a cela, mais on trouve en plus la substance d'une excellente étude de grammaire tout ce qu'il y a de plus classique. Disons sans plus tarder que l'ouvrage apporte à celui de M. A. Lorian (*L'expression de l'hypothèse en français moderne Antéposition et postposition*, Paris Minard, 1964) un complément du plus haut intérêt.

Une première qualité recommande ce travail à l'attention des francistes : son réalisme. Nous avons suggéré ailleurs que le corpus des grammaires structurales ou transformationnelles est toujours plus ou moins suspect. Dans le cas de la phrase nucléaire, l'inconvénient d'inventer des exemples tels que *l'enfant mange la soupe - la soupe est chaude* est mineur. Encore vaut-il mieux, comme l'a senti M. E. Roulet, assurer ses arrières et s'appuyer sur une documentation étendue. Mais dès que l'on quitte ces phrases (promues un peu à la légère « fondamentales » en français) un piège attend les grammairiens. Dans ce cas-ci, il est entendu que le type canonique des phrases hypothétiques est une protase ouverte par *si...* et une apodose centrée autour d'un verbe à l'indicatif sans doute les énoncés narratifs en offrent-ils maints exemples. Comme nous ne disposons que de ceux-là pour l'ancien français, c'est ce qui m'a conduit, jadis, à retenir les phrases commandées par *se*, au sein desquelles le subjonctif imparfait s'oppose à l'indicatif. Mais les grammairiens modernes privilégient les énoncés informatifs, avec raison d'ailleurs. Ce qu'ils visent c'est le français « commun », *i. e.* celui du discours rompu, familier. Or là, justement, — n'importe quel observateur attentif le remarque — le type canonique est minoritaire, autant que la phrase *des gens passent dans la rue* pour la phrase nucléaire.

M. R. Lamerand l'a senti. Pour que son étude fût éclairante et instructive, il s'est donné un corpus extrait de la seule documentation authentique qu'on possède jusqu'ici sur les énoncés informatifs en français moderne. On sait qu'elle n'est pas étendue. Aux conversations enregistrées par M. G. Gougenheim et son équipe entre 1951 et 1953, s'ajoutent quelques autres documents recueillis par M. Zwannenburg et par MM. Peytard et Genouvrier. C'est peu, mais suffisant pour une première analyse. On ne saurait trop louer M. R. Lamerand d'avoir, si j'ose dire, pris le taureau par les cornes. C'est en s'attaquant à des énoncés réels que la grammaire

moderne prouvera son efficacité et se montrera habile ou non à déceler des faits que la grammaire traditionnelle négligeait ou laissait dans l'ombre. Pour une étude de la langue, écrit l'auteur (p. 11) « notre seul point de départ possible reste la parole au sens saussurien. » La formule est excellente.

En dépit d'une formalisation un peu rebutante dans sa sécheresse, l'étude se laisse lire. L'ordonnance en est raisonnable. A plusieurs reprises, on regrette que M. R. Lamérand n'ait pas poussé davantage librement ses réflexions. Il dégage d'abord les types de relations, divers, qui unissent protase et apodose, antécédent et conséquent. En surface, nombre d'énoncés effacent le *si* — (*alors*) apodose ou bien le *si* restreint : *si (et seulement si...)* de la structure profonde. La raison n'en est-elle pas dans les valeurs ambiguës de *si* en français et dans une surcharge d'emplois ? ce n'est pas la première fois que les structuralistes s'attaquent à ce signifiant. Les réflexions qu'il suggère à M. R. Lamérand sont brèves, mais justes. On doit évidemment expurger le corpus des énoncés dans lesquels *si* n'est pas une marque d'hypothèse.; mais ce tri ne peut pas être fait sans l'intervention de critères sémantiques. Signalons de très bonnes remarques sur d'autres « charnières. » : *et, alors, ou* (p. 31), *quand* (p. 32) *pourvu que* (p. 37) *que* (p. 37). Sur l'ordre des syntagmes on attend un tableau qui synthétise les observations de détail faites au cours de l'étude. Dans l'exemple 50 (p. 35) *un jour, si vous venez avec moi, j'y descendrai*, y a-t-il « enchassement » des syntagmes hypothétiques dans la conséquence.? *Un jour* détermine autant la protase que l'apodose. — P. 51 sqq. : classes d'hypothèses. En ce qui concerne les phrases canoniques, l'irréel est marqué par la phrase elle-même quand *si* s'accompagne du pl.-q.-pft de l'indicatif et que la conséquence est exprimée par la forme en *-rais* composée. Pour le type *si + impft de l'ind. ... forme en -rais*, c'est le contexte ou un complément qui discrimine sa valeur. *S'il n'était pas si bête, il ne ferait pas ça, si tu faisais plus attention en ce moment, tu comprendrais mieux* ont valeur d'irréel. Sinon *s'il venait demain, vous le recevriez* n'est qu'une variante de *s'il vient demain, vous le recevrez* où on pose purement et simplement une hypothèse sans préjuger des chances qu'elle a ou non de se vérifier. — P. 52 sqq. on utilisera avec profit le classement des phrases hypothétiques d'après le critère des combinaisons de temps et de mode utilisées dans les deux syntagmes. — P. 61 sqq. Ambiguïtés de syntaxe. Pour l'exemple (22) *si tu ne me donnes pas la clef, je crie*, on admet que seul le contexte discrimine les deux valeurs possibles de *si* (*à moins que.∞.quand*). Mais dans ces phrases c'est souvent le temps qui est discriminant : cf. *si tu ne me donnais pas la clef, je criais*. Il aurait été à propos d'analyser de près les phrases du type : *s'il fait beau, il travaille sûrement*

dans son jardin et s'il faisait beau, il travaillait toujours dans son jardin. Il en va de même à notre avis pour l'exemple (55) *Pompidou retrailé, pensez-vous que Poher va lui succéder à la présidence?* Ici c'est *va lui succéder* qui garantit la valeur temporelle du *si* masqué dans la protase (*si = quand*). On aurait un *si* hypothétique en structure profonde dans la phrase de notre cru *Pompidou retrailé, pensez-vous que Poher lui succéderait*. — On notera (p. 63) que six règles suffisent à M. R. Lamérand pour compléter les dix-huit que nécessite la génération de la phrase nucléaire par M. E. Roulet. — A relever (p. 111) la rareté du passif dans le corpus.

Deux appendices (p. 116-120) fournissent les règles transformationnelles et la clé des formules employées. Une abondante bibliographie de 305 titres, une table des abréviations et signes (qui aurait été plus à sa place dans un appendice), un index des noms et un autre des matières ou notions complètent utilement cette étude.

R.-L. WAGNER.

-
58. Heinrich BISCHOFF. — *Setzung un Transposition des — Mente — Adverbs als Ausdruck der Art und Weise im Französischen und Italienischen mit besonderer Berücksichtigung der Transposition in Adjektive*. Abhandlung zur Erlangung der Doktorwürde der Philosophischen Fakultät I der Universität Zurich. Juris Druck. Verlag Zürich, 1970, 1 vol. in-8°, 226 p.

Cette étude de stylistique contrastive sera, je pense, favorablement accueillie par les spécialistes. Elle le mérite, conçue, conduite selon les traditions de l'excellente école des romanistes de Zürich. C'est un essai, mais utile. L'auteur a intelligemment exploité la littérature relative à son sujet. Le corpus est bon et M. H. Bischoff, par des moyens classiques mais aussi à l'aide de traitements mécanographiques modernes en a tiré le maximum d'informations ; cet aspect technique du travail m'a, je dois le dire, intéressé et il serait profitable de l'examiner dans ses séminaires de recherche. La stylistique a trop longtemps souffert d'être abandonnée à des intuitions subjectives. Si on voulait ironiser un peu à ce sujet, il ne serait pas difficile de montrer que même dans ce travail il entre une part de subjectivisme. L'auteur sent bien, en général, la couleur, le temps des exemples ; mais parfois (rarement, il est vrai) il ne se retient pas de subtiliser un peu (cf. p. 18, le commentaire sur l'adverbe *interminablement* à propos de deux textes de Gide

et de Sartre). Mais l'effort accompli par M. H. Bischoff en vue d'éliminer ces jugements aléatoires interdit, justement, d'ironiser.

Les nombres, les proportions qui se dégagent de l'analyse traduisent, dans une étude comme celle-là des caractères inhérents au corpus limité que l'on se donne. Ces chiffres, ces courbes n'ont pas, à l'évidence, de valeur absolue ; on peut même se demander s'ils révèlent des tendances. Il y aurait à épiloguer longuement sur la différence que révèle (p. 19) une comparaison entre les phrases de Malraux et de Sartre et leurs reflets en italien (1). L'emploi du verbe *aimer*, dans cette langue, là où Malraux utilise *attaché* explique bien que *it. tanto* réponde au *fr. fortement* ; mais outre que l'écrivain français aurait été lui aussi presque contraint d'employer *tant* s'il avait utilisé le verbe *aimer*, il reste que Garine pouvait très bien dire : « **ce monde révolutionnaire quotidien auquel nous sommes tant attachés*. Il convient aussi de compter avec la qualité, très variable, des « traductions », et avec les niveaux de langue. *Tu feras une bêtise !* s'accommode, en français de deux séries de déterminants modaux : 1^o type : *ça ne fera pas un pli !* ∞ *c'est cuit d'avance* ∞ *on peut le prévoir*, etc. et 2^o *sûrement* ∞ *forcément* ∞ *inmanquablement*, etc. Aussi bien, des études telles que celles-là manquent-elles, pour avoir plus de portée, d'une base linguistique. J'entends par là 1^o des tableaux qui feraient ressortir pour chaque langue romane les limites des constructions en *-ment* 2^o une analyse méthodique des contextes qui ferait ressortir d'une part les lexicalisations (ex. *tu as bougrement tort !*), d'autre part les variétés de déterminations modales possibles dans tel contexte. A ce prix seulement la stylistique se libérera des ambiguïtés qui pèsent sur ses fins et sur ses méthodes. Par la force des choses, on ne peut, malheureusement, presque rien dire de sérieux sur les déterminations modales dans les énoncés informatifs français modernes. Force est de recourir à des énoncés narratifs toujours plus ou moins teintés d'une couleur littéraire. Au fond, à ce niveau, la tâche de la stylistique contrastive se réduirait à estimer la qualité, la convenance, l'à-propos des transpositions. Mais les stylisticiens — du moins ceux qui sont doués du goût, du talent nécessaires à ce genre d'exercice — y parviendront mal tant qu'ils ne disposeront pas de tables de références.

R.-L. WAGNER.

(1) *Ce monde révolutionnaire quotidien auquel nous sommes, dit Garine, si fortement attachés* (Malraux) → *quel mondo rivoluzionario quotidiano che noi, dice Garin, amiamo tanto*.

Je serrai fortement dans mes mains le volume que je lisais (Sartre) → *Stringevo con forza, tra le mani, il volume che sta stano leggendo*.

59. *Glossaire des patois de la Suisse romande*, tome IV, fasc. 47, *crier-croyance*, paginé 561-616 ; fasc. 48, *croyant-czar*, pag. 617-687. Tome V, fasc. 49, *da-debayadzi*, pag. 1-56. Neuchâtel et Paris, V. Attinger, 1967 et 1968.

Bien que la dialectologie semble moins intéresser les linguistes d'aujourd'hui que ceux des générations précédentes, ces fascicules méritent de retenir l'attention. Ils apportent un contingent important de mots locaux. Certains désignent des instruments et des outils. Pour leur illustration les auteurs ont préféré le dessin à la photographie. Comme l'avait déjà remarqué A. Meillet, le dessin permet de mieux dégager l'individualité de l'objet en cause.

Nous citerons entre autres les articles *croc*, *crosse*, *crossette*, *cuillery* « porte-cuiller », *cuite* « liquide restant dans la chaudière après l'extraction du sérac ». L'article consacré à *krèsin*, équivalent du français *croissant*, vaut d'être signalé, car le pain spécial que désigne ce mot, n'a rien de commun avec le *croissant* français. C'est un gâteau rond qui doit sa dénomination (du latin *crescente*) au gonflement de la pâte sous l'effet du levain.

Dans *crispine*, qui se dit d'une fillette espiègle, mais aussi d'une femme désagréable, M. W. von Wartburg avait vu le féminin de *Crispin*, nom d'un valet de comédie. M. Z. Marzys, dans le *Glossaire*, le rattache à *grispa* « agacer, impatienter » et à *grispine*, équivalent de *crispine* dans l'Est de la France. Ne pourrait-on voir dans *Crispine* une interprétation féminisée de *Crispin* par *crisper* « agacer » ?

Des développements sémantiques particuliers ont affecté *dange-reux*, qui signifie, dans les dictons, « mauvais » en parlant du temps, « susceptible » (« qui se fâche facilement ») en parlant d'une personne, « fragile, délicat » (en parlant de la santé).

Le mot *dan* « mère » (qui se dit aussi des animaux) ne peut représenter *domina*, mais *dominus*. Il y a un souvenir de la langue des troubadours, où *midons* (masculin) se dit de la dame aimée. *Dadan* « grand-mère » est un redoublement de *dan*.

Le folklore est représenté dans ces fascicules par l'article *darltre*, où se trouve l'indication des remèdes et des formules de conjurations employées contre la dartre, et par *dari*, qui désigne un animal imaginaire à la chasse duquel on convie les personnes qu'on veut mystifier.

Plusieurs mots intéressants sont d'origine obscure, peut-être prélatine : *dālyə* « pin », qu'on ne peut étudier sans tenir compte de l'alémanique *tāle* ; - *dālyə* « faux », *danyə* « tige des plantes herbacées, et spécialement des plantes textiles » ; — *dè* « marc de

raisin » ; — *dè* et *dazon*, « ramilles vertes des conifères », « aiguilles de sapin ».

Les prépositions *dans* et *de* font l'objet d'articles étendus.

G. GOUGENHEIM.

60. Antonin DURAFFOUR. — *Glossaire des patois franco-provençaux* publié par L. Malapert et M. Gonon sous la direction de P. Gardette. Éditions du Centre National de la Recherche scientifique, 15, quai Anatole-France, Paris, 1969. 1 vol. in-4°, 718 p.

Cet admirable travail a été réalisé en collaboration. Les animateurs ont été secondés par M^{lles} Durdilly, Horiot ainsi que par M. M. Tuillon. La préface sobre, précise, de M. P. Gardette dégage bien les difficultés auxquelles lui-même et son équipe ont eu à faire face. Le « fichier patois » laissé par A. Duraffour était composite. Judicieusement on n'en a retenu que les notes provenant des enquêtes que A. Duraffour avait conduites personnellement. L'aire explorée couvre les départements de l'Ain, de l'Isère, de la Drome et des deux Savoies ; mais des pointes pénètrent jusque dans le Jura, l'Ardèche et la Loire. Au total deux cent huit lieux qui sont reportés sur la carte adjointe au volume. L'Ain, l'Isère et Oisans présentent les densités les plus fortes. Dix mille fiches environ ont été ainsi triées. On ne saurait avoir trop de reconnaissance au C.N.R.S. pour le soin qu'il a mis à éditer luxueusement ce trésor. Réglée par M. P. Gardette la présentation technique en est parfaite. La notice introductive (p. XIII à XXXVIII) fournit les éclaircissements nécessaires sur le système graphique de transcription adopté, sur la structure du glossaire (groupement des mots en articles, groupement des articles) et sur la structure des articles. Le mot servant d'entrée a été retenu autant que possible sous la forme qu'il présentait à Viriat (Ain) où A. Duraffour a mené l'enquête la plus approfondie ; à son défaut, par une forme attestée dans l'Ain.

Le fichier patois ne recèle pas seulement la matière d'un dictionnaire. On peut en tirer une morphologie des parlers franco-provençaux, notamment un tableau de la conjugaison. La définition grammaticale des mots, leur traduction, des exemples assez nombreux constituent la seconde partie des articles. La première est réservée à l'énumération des variantes phonétiques que le mot

présente suivant les localités. Pour clore le volume, un copieux index français (p. 661 à 718, trois colonnes par page) qui permet de rejoindre les termes dialectaux et de regrouper ceux qui traduisent la même notion.

A lire ce volume, on mesure la puissance de travail d'A. Duraffour et ses qualités d'enquêteur. Au reste ce savant n'était pas moins versé dans la connaissance du franco-provençal ancien et la documentation qu'il avait réunie d'après les textes dialectaux du moyen âge est utilisable. Sans renier le moins du monde les activités qui l'avaient mis au rang des meilleurs dialectologues de son temps, A. Duraffour se sentit attiré ensuite par la lexicographie. Il laissa à sa mort un Littré rempli d'additions et treize grandes boîtes de fiches établies au cours d'incessantes lectures. « De tous ses manuscrits, écrit M. P. Gardette (p. ix) c'est certainement le Littré (c'est-à-dire les compléments) qui lui tenait le plus au cœur. » On sait que cet autre trésor ne sera pas perdu, confié aux soins de l'équipe que dirige M. P. Imbs à Nancy. Il revenait naturellement à M. P. Gardette, qu'A. Duraffour avait formé aux études de dialectologie, de servir la mémoire de ce savant en tirant du fichier patois ce qui méritait d'être publié. La manière dont il s'est acquitté de ce devoir réattire à propos l'attention sur la figure pittoresque, émouvante d'A. Duraffour. Elle force, on peut le dire, l'admiration. Cet ouvrage honore autant le savant qui l'a publié que celui qui l'avait conçu et qui en avait recueilli, amassé, classé les matériaux.

R.-L. WAGNER.

61. CENTRO LESSICOGRAFICO SANSONI. — *Dizionario delle lingue italiana e tedesca.*

Sous la direction de Vladimiro MACCHI, une équipe spécialisée vient d'achever la publication, dans la collection des « Grandi Dizionari Sansoni », du premier volume, italien-allemand, d'un dictionnaire bilingue dont le deuxième volume, allemand-italien, en est au septième de ses douze fascicules prévus.

La nécessité d'un tel ouvrage était impérieuse du fait que le dernier en date et qui ne fût pas scolaire, le Bulle-Rigutini, remonte à la fin du XIX^e siècle. C'est pour combler cette lacune et fournir un instrument pouvant satisfaire à la fois l'érudit et le technicien, l'étudiant et le grand public, que l'équipe de Sansoni a établi un programme rien moins qu'ambitieux, à savoir relever un maximum

de lemmes, donner pour chacun d'eux toutes les acceptions et tous les emplois ; ne pas éliminer de la langue littéraire les archaïsmes, de la langue courante les régionalismes, néologismes, mots étrangers d'usage et sigles ; inclure également les termes techniques de tous les secteurs de la vie moderne sans tomber dans la spécialisation excessive laissée aux manuels adéquats ; enregistrer les locutions latines et étrangères usuelles et ne pas renoncer aux noms propres. La moisson est de plus de cent mille lemmes pour la première partie, du double pour la seconde, et tous présentés dans un ordre alphabétique unique.

Une préface riche et claire précise, entre autres, les normes suivies pour l'**orthographe et l'orthophonie** des lemmes italiens, allemands et étrangers.

Les indications grammaticales concernent le pluriel, les degrés de comparaison de l'adjectif (formes relevées aussi à leur place alphabétique), l'emploi idoine des prépositions, les cas que régit un verbe, les formes verbales irrégulières relevées à la fois à l'article du verbe et à leur place alphabétique ; mais en italien, sauf pour les conjonctions, les cas d'emploi du subjonctif ne sont pas précisés.

Pour la **structure sémantique** des lemmes on a fait abstraction des critères étymologique et historique pour s'en tenir à celui de la fréquence d'emploi : on va du sens général aux sens particuliers, du propre au figuré, du moderne à l'ancien. Les différentes acceptions, caractérisées soit par un synonyme soit par une définition, sont illustrées d'exemples la plupart du temps. Les antonymes ne sont jamais donnés.

Dans la partie phraséologique nettement séparée de la précédente, si les proverbes sont groupés à la fin, les locutions sont classées par ordre alphabétique, selon le lemme jugé le plus important et d'ailleurs mis en relief, et précédées d'une abréviation qui en précise le secteur technique.

On peut se demander, notamment pour des articles longs, si c'est la solution la plus pratique, comme le pensent les auteurs. A titre d'exemple, pour *acqua*, on donne 136 qualificatifs et locutions, de ∞ *acrala* à ∞ *viva*, où *andare alle acqua* suit ∞ *amara*, *attingere acqua* vient après ∞ *arzenle*, *acque territoriali* précède *tirare acqua al proprio mulino*... Dans cette longue série, plusieurs qualificatifs non spécifiques de l'eau pourraient être omis, pour les autres un regroupement par secteurs techniques augmenterait la lisibilité sans pour autant prendre plus de place, car cela éviterait de répéter huit fois (*chim.*) par exemple ; une subdivision en locutions nominales et verbales donnerait plus de cohérence à l'article.

Les traductions sont très précises, que ce soit au niveau des lemmes isolés, des exemples, des locutions, des proverbes et même des sigles.

Par ailleurs, un des grands soucis de l'équipe a été **la lisibilité et la maniabilité de l'ouvrage**. Et de fait, la typographie est fort belle (il est dommage quand même que le caractère de *ε* soit abîmé et ne se différencie pas de *ϵ*) ; l'emploi de quatre caractères et de quatorze signes facilite la lecture et la recherche. C'est également pour « des motifs pratiques et techniques », comme il est dit dans la première présentation, qu'on a adopté l'ordre alphabétique unique au lieu de séparer les termes étrangers, les noms propres et les sigles, motivation peu convaincante.

Il est évident que dans un ouvrage d'une telle densité on trouvera sinon des erreurs, du moins des lacunes. Au hasard des sondages on remarque que malgré les 45 composés de *Bremse*, il manque le *Bremskraftverstärker* de la publicité Opel ; dans les néologismes des faits-divers on trouvera *squillo* (call-girl) mais pas *lolita* ; de *padiglione* et de son correspondant *Dachhimmel* on n'indique pas l'emploi courant dans la terminologie de l'automobile ; les formes verbales *ruppi* et *verró* ne sont pas recensées à leur place. Toutefois ce dictionnaire, par sa richesse et la qualité de la traduction sera précieux aux étudiants et aux traducteurs de tous les secteurs et c'est pourquoi il aurait sa place dans nos écoles de secrétariat trilingue, les bibliothèques des grandes villes, des I.U.T. et des diverses Facultés.

Marie-Thérèse HABLITZ.

62. C. H. STEVENSON. — *The Spanish Language Today*. London, Hutchinson University Library, 1970, xii+146 p.

Cet ouvrage est une présentation cursive d'un certain nombre de particularités de la langue espagnole, à l'usage surtout des étudiants anglais. Le choix des thèmes et des exemples est pertinent, mais le traitement est nécessairement un peu sommaire. Le système verbal a une présentation peu usuelle (passé et futur /v/ imparfait, prétérit et conditionnel), sans être bien justifiée : ce point aurait mérité un développement beaucoup plus important.

B. P.

63. Yakov MALKIEL. — « Patterns of Derivational Affixation in the Cabraniego Dialect of East-Central Asturian. » (University of California Publications, Linguistics 64), 1970, VIII+95 p.

Étude descriptive du système affixal en Cabraniego. Cette étude se présente en 3 parties : 1) Principes de la méthode, posés à travers les relations que l'on peut établir entre les différents type d'affixes. 2) Classification des suffixes dérivés qui est un essai, pour la première fois, de séparation des suffixes à forme simple (ex. : *-ura* qui n'est pas associé à *-ara*, *-era*, *-ira*, *-ora* et qui est laissé seul par **-iera*, **-uera*, **-ucyera*) des autres qui apparaissent en groupe (ex. : *-àn*, *-in*, *-òn* ; *-aco*, *-ico*, *-üco*), et dont l'étude séparée permettra à l'analyste de concentrer son attention, à la fois, sur le pillier-consonne et sur les voyelles précédentes dont la réunion forme une grille structurée particulière. 3) Sommaire des résultats obtenus par l'analyse de l'auteur, dont les principaux sont : Pauvreté de certains suffixes bien vivants ailleurs, pauvreté des suffixes abstraits, érosion progressive de certains suffixes, emprunts interdialectaux : Galicien-Portugais-Castillan.

Travail très riche qui aborde l'étude des suffixes sous le double aspect phonique et morpho-sémantique, qui ne cherche pas à séparer les *dérivations* des *primitifs*, mais au contraire en montre la coexistence, et qui aboutit à une nouvelle classification des suffixes dérivationnels dans les langues romanes.

P. CHARAUDEAU.

64. Elsa NILSSON. — *Les termes relatifs et les propositions relatives en roumain moderne. Étude de syntaxe descriptive* (Études romanes de Lund, pub. par A. Lombard, XVII), Lund, C. W. K. Gleerup, Lund, 1969, in-8°, 208 p.

L'auteur, à qui ses obligations professionnelles ont imposé un rythme de travail plus lent qu'elle n'eût souhaité, a été l'élève de Sandfeld et de M^{lle} Olsen. Elle opère sur un corpus d'une trentaine d'œuvres assez bien distribué et complété par les ex. relevés par d'autres grammairiens, par une enquête auprès de témoins interrogés par écrit et le souvenir de séjours en Roumanie.

La méthode suivie est celle de Sandfeld. M^{lle} N. ne se soucie guère des doctrines linguistiques les plus récentes. Elle prend pour point de départ la liste scolaire des relatifs et conserve la nomenclature traditionnelle tout en en dénonçant l'inadéquation (p. 35,

80 n., 142, 170, 192). Elle divise son étude en 2 grandes parties qui rappellent la division naguère proposée par Bonnard pour les relatifs-interrogatifs-indéfinis du franç. : relatifs précédés d'un antécédent, relatifs sans antécédents. Chemin faisant elle étudie minutieusement, scrupuleusement les problèmes qui se présentent : concurrence *care/ce* ; *pe*, marque d'accusatif ; reprise du relatif par un pron. pers. ; les divers accords en nombre, personne, genre ; le mode de la relative, sa valeur déterminative ou explicative. Ce sont, comme dans les ouvrages de Sandfeld, des revues complètes des diverses possibilités de construction, l'examen de toutes les parties du discours qui peuvent se rencontrer dans une position donnée. La valeur exacte d'un emploi, son niveau stylistique (44, 95), sa fréquence (ne pas parler de statistique, p. 76, pour de simples comptages), sa grammaticalité même sont soigneusement pesés (*n'am cu care vorbi* selon l'un de ses témoins serait inhabituel, mais non impossible, au lieu de *cu cine*, p. 177).

M^{lle} N. mène avec les autres langues romanes une comparaison qu'on souhaiterait plus méthodique : il ne faut pas mettre sur le même plan *tolì pe cãli ti întreba, dădeau din umere, un doctore al quale io gli disse* et *un homme que je lui ai dit de venir* (il est vrai que l'ex. choisi : *un garçon ... que tu le connais bien*, p. 77, ne permet pas de voir comment le franç. use d'une forme relative conservant seulement valeur de lien, sans aucune valeur de cas). La comparaison avec les alternances possibles en franç. classique (c'est à l'homme à qui j'ai dit/c'est l'homme à qui j'ai dit/c'est à l'homme que j'ai dit), serait plus fructueuse.

Sur cette question de la reprise du relatif par le pronom personnel M^{lle} N. a tenté de donner des règles plus précises que celles que lui offraient les manuels existants et sa présentation des faits constitue un progrès certain.

On regrettera qu'une prudence excessive lui ait fait éviter de choisir un cadre théorique plus moderne, surtout pour une langue dont le pays peut se flatter de compter des représentants de toutes les écoles contemporaines de linguistique.

Ce livre est clairement écrit dans un excellent français (cependant « chez l'énoncé » p. 121, au lieu de « dans l'énoncé »).

Jean STÉFANINI.

65. *Slovo a slovesnost*, 1970, t. 31, fasc. 1 (p. 1-96), 2 (p. 97-192), 3 (p. 193-288). Quatre fascicules par an. Édit. Academia, Prague. Prix 40 Kčs, US dol. 6 par an.

P. 1-6. Vladimír Skalička traite des problèmes généraux de

L'hyposyntaxe, ou syntaxe des morphèmes à l'intérieur du mot. L'auteur ne fait que débroussailler un terrain fort peu exploré et reconnaît que la question nécessiterait une analyse bien plus approfondie. Il faut évidemment d'abord bien savoir ce qu'est le mot dans une langue donnée avant de parler d'une syntaxe de mot, distincte de la syntaxe de phrase. Dans sa conclusion, V. Skalička souligne l'importance de la distinction entre les rapports hyposyntaxiques de coordination (verbes composés des langues slaves, par exemple) et les rapports de subordination (désinences personnelles du verbe, par exemple). L'auteur estime que l'hyposyntaxe reste parfaitement distincte de la morphologie : celle-ci expose la structure des micro-systèmes constitués par les morphèmes tandis que l'hyposyntaxe étudie les rapports de morphème à morphème.

Un résumé de quatre lignes en allemand ne donne aucun accès véritable à la pensée de l'auteur lorsqu'on ignore le tchèque.

P. 7-32. Traduction en tchèque du remarquable exposé de sociolinguistique fait par Dell Hymes de l'Université de Pennsylvanie à l'Institut Luigi Sturzo de Rome aux journées internationales de sociolinguistique (15-17 sept. 1969). Nous renvoyons évidemment au texte anglais.

P. 33-43. Zdeněk Hlavsa nous donne un très intéressant article sur les numéraux et les indéfinis. Il tente, en s'appuyant sur des critères syntaxiques, une révision de leur statut grammatical (il s'agit uniquement des mots tchèques). Le tchèque, d'après la classification habituelle des grammairiens, a des pronoms (*zájmena*) et des numéraux. On fait entrer indistinctement dans la même partie du discours les indéfinis, les démonstratifs, les personnels, etc. ; d'autre part, les numéraux, dans la description morphologique qui en est habituellement donnée, ne forment pas une espèce de mots absolument une (les numéraux de un à quatre inclusivement ont un statut d'adjectifs, ceux qui désignent des nombres supérieurs à quatre ont un statut mixte, à moitié substantifs, à moitié adjectifs), enfin, la frontière entre numéraux et indéfinis n'est pas claire (*některý* est-il un numéral ?). L'auteur applique à la solution de toutes ces difficultés les principes transformationnistes. Il est conduit à scinder en deux le bloc des « pronoms » (désormais « pronoms » et « indéfinis »). La nouveauté qui a le plus retenu notre attention concerne les numéraux, que l'auteur maintient en tant qu'espèce de mots distincte. Réemployant un terme forgé par Kopečný, celui de « numératif » pour désigner un cas spécial de la déclinaison, il propose en somme le schéma suivant :

1° Les substantifs ont, au pluriel seulement, un « numératif » (confondu formellement avec le Gp), ainsi *žák* « élève » présente les formes NV *žáci*, A *žáky*, num. *žáků*, G *žáků*, D *žákům*, etc.

2° Les numéraux inférieurs à cinq n'ont pas de numératif, par exemple NVA *čtyři*, G *čtyř*, D *čtyřem*, etc.

3° Les numéraux supérieurs à cinq ont une flexion du type num. *pět*, G D etc. *pěti*. Ils n'ont pas de NVA.

4° La transformation de $(S_{\text{nom}} \rightarrow \emptyset) \rightarrow V_{\text{accord g et n}}$, par adjonction d'une expansion, donne $(S_{\text{nom}} \rightarrow A_{\text{nom}}) \rightarrow V_{\text{accord g et n}}$, si l'expansion est un adjectif, et $(S_{\text{num}} \rightarrow Q_{\text{num}}) \rightarrow V_{\text{sing. neut.}}$, si l'expansion est un numéral.

Nous reconnaissons bien volontiers, pour nous être attelé à ce problème, les énormes difficultés qu'il présente, mais nous ne sommes convaincu, ni de l'élégance, ni de la justesse de la solution proposée. Ce que l'on gagne en cohérence du côté de la syntaxe se trouve reperdu du côté des paradigmes, complètement déséquilibrés. Mais cela n'apparaît que si l'on pousse la curiosité jusqu'à dresser justement les paradigmes qui découlent du système envisagé par Z. Hlavsa, ce qu'il n'a pas fait dans son article.

Il reste que les distinctions apportées sont fort pertinentes et les exemples très judicieusement choisis.

P. 44-57. Slavomír Utešený traite de la situation linguistique dans la zone frontalière des pays tchèques, qui était à majorité germanophone avant 1945. L'auteur se plaint du manque de travaux complets sur cette question, analyse les études partielles qui ont vu le jour jusqu'à présent, indique comment devrait être orientée une enquête approfondie sur ces territoires et résume ce que l'on peut savoir malgré tout de la situation : influence grandissante de la norme linguistique des régions de l'intérieur, surtout dans les agglomérations importantes et parmi les moins de 35 ans et subsistance des parlers locaux chez les personnes âgées habitant la campagne et déjà établies avant la guerre.

P. 58-64. Josef Hrbáček critique le terme de phrase complexe, auquel il dénie toute valeur structurale et dont il relève les incohérences (le terme tchèque *složitě souvěti* s'applique à des phrases comprenant au moins trois propositions). Nous souscrivons entièrement à cette analyse.

P. 64-70. Jitka Štindlová commente les résultats d'analyses textuelles effectuées à l'aide d'ordinateurs tant en Tchécoslovaquie qu'à l'étranger. La conclusion, dans laquelle l'auteur précise un certain nombre de termes, a particulièrement retenu notre attention : il est pénible de constater qu'il n'existe, à notre connaissance, aucune définition internationale de ce qu'il conviendrait d'appeler nombre de *mots* (correspondant à tout graphème situé entre deux intervalles), nombre de *vocables* (correspondant à toute unité lexicale) et nombre de *formes* différentes.

P. 97-104. Jan Kořenský traite du rôle des cas tchèques dans la formation d'énoncés. Cette étude nous semble avoir abouti, entre autres, à deux résultats intéressants. Tout d'abord, la mise en formules grammaticales d'énoncés-types permet d'apprécier objectivement le caractère central ou périphérique de chaque cas en tant que formateur d'énoncés. Deuxièmement, en remplaçant les symboles des formules par des marques réelles, on peut mesurer le rendement de chacune des marques. Un bon résumé allemand, un peu bref tout de même.

P. 105-110. Otto Ducháček, spécialiste des structures du lexique, insiste ici sur les subdivisions d'une variété indéfinie qui peuvent intervenir à l'intérieur d'un champ sémantique donné rendu par un lexème-clef de voûte d'un grand nombre de microstructures. Bon et copieux résumé français.

P. 111-124. Josef Vachek fait un très long commentaire du livre de Chomsky et Halle, *The Sound Pattern of English* (1968). Il relève les points de convergence et de divergence de ces conceptions générativistes avec celles de l'École de Prague. Résumé anglais.

P. 146-153. Petr Sgall, spécialiste de linguistique mathématique, commentant les nouvelles tendances de la linguistique à travers le monde, émet des doutes sur la possibilité de rendre toutes les nuances des langues naturelles en recourant aux modèles formels des générativistes.

P. 161-166. Jitka Štindlová et Eva Macháčková, qui publièrent jadis (1959) un index de concordance et de fréquence des *Chants silésiens* de Bezruč, ont terminé un index des concordances entre l'édition de 1928 et celle de 1957 (qui fournissait la base de leur premier travail). Elles livrent ici des spécimens de leur nouveau travail.

P. 194-206. Karel Hausenblas commente les travaux de Vilém Mathesius sur le style et la stylistique tchèques. Copieux résumé russe.

P. 207-222. Jiří Černý tente d'expliquer pourquoi les catégories grammaticales, comme le soutient Jakobson, forment des couples asymétriques. L'essentiel de la démonstration porte sur la catégorie de l'aspect dans les langues indo-européennes, dont l'auteur restitue schématiquement l'histoire comme suit : 1^o apparition d'un « temps » non marqué tant sous le rapport du temps grammatical que de l'aspect (le présent), 2^o apparition d'un « temps » marqué quant au temps grammatical (l'aoriste), 3^o apparition d'un « temps » marqué sous le rapport de l'aspect (l'imparfait, essentiellement cursif, « imperfectif »). Ce système a existé en slave, mais, dès l'époque historique, il est concurrencé par un système tout différent d'oppositions aspectuelles qui ne tardera pas à supplanter l'ancien

système et présente, de fait, tous les caractères d'une opposition symétrique. Nous pensons que l'auteur a raison de voir dans les oppositions d'aspect slaves un système symétrique, contrairement à ce que soutiennent bien des grammairiens, qui veulent y trouver des formes non marquées. Résumé correct en français.

P. 223-226. Dana Konečná et Ladislav Nebeský nous proposent quelques notes ingénieuses, sinon très convaincantes, sur la relation qui existerait entre chaque cas tchèque (surtout les cas prépositionnels) et la plus ou moins grande distance séparant l'objet signifié par la forme rectrice de l'objet signifié par la forme régie.

P. 265-270. Karel Svoboda polémique avec J. Hrbáček au sujet des phrases complexes (voir ci-dessus).

P. 271-278. Oldřich Uliěný tente de mettre le point final à une polémique sur l'attribut, qui l'oppose à Karel Svoboda.

Y. MILLET.

66. Eva VELINSKÁ. — *VI. mezinárodní sjezd slavistův Práze 1968, bibliografie*, Praha, 1969, Státní knihovna České socialistické republiky, 136 p., 10 KčS.

Il s'agit d'une bibliographie des travaux consacrés aux questions qui étaient à l'ordre du jour du Congrès des slavistes (Prague, 7-13 août 1968). Cet opuscule contient : 1° Une liste des numéros spéciaux de revues spécialement consacrés à des communications, des livres et recueils d'articles destinés au Congrès, le tout classé par pays, 2° Une liste des différentes communications, classées par noms d'auteurs, 3° La liste alphabétique des revues et recueils contenant des communications, 4° La liste alphabétique des noms d'auteurs.

Le tirage est faible : 1 700 exemplaires.

Y. MILLET.

67. *Annali dell'Istituto Universitario Orientale di Napoli*, X, Naples, 1967, 240 pages ; XI, Naples, 1968, 132 pages.

La part accordée aux contributions de caractère linguistique par les *Annali* de la section slave de l'Institut Universitaire

Oriental de Naples apparaît, pour les tomes X et XI, sensiblement réduite. J. Stanislav (X, pp. 83-93) précise les rapports du slovaque avec les autres langues slaves, et dresse l'inventaire des principaux traits, soit phonétiques, soit morphologiques, soit syntaxiques, qui le séparent du groupe occidental pour le rapprocher soit du groupe méridional, soit du groupe oriental : l'analyse du vocabulaire sur une base comparative permettra de préciser encore plus nettement la place particulière qui revient au slovaque dans l'ensemble des langues slaves. Marie Šlajsová (XI, pp. 83-87) fait le point des études d'onomastique en Tchécoslovaquie et montre le développement considérable que cette discipline a connu sous l'impulsion de la Commission d'Onomastique, créée en 1962 auprès de l'Académie tchécoslovaque des Sciences. L. Klimeš est l'auteur de deux articles, dont l'un (X, pp. 1-81) caractérise les accroissements du lexique tchèque pendant l'époque dite du réveil national et notamment à travers les œuvres de Palacký et de Šafařík, tandis que l'autre (XI, pp. 53-82) étudie l'ordre des mots dans la prose historique tchèque pour une courte période allant de 1685 à 1688.

J. VEYRENC.

68. Linda SADNIK, Rudolf AITZETMÜLLER. — *Vergleichendes Wörterbuch der slavischen Sprachen*, fascicule 5, p. 299-378, 1970 ; Wiesbaden, Otto Harrassowitz.

Le fascicule va de *bojati se* à *bokal*, toujours d'une extrême richesse, avec les formes de toutes les langues slaves et tous les dérivés, si bien que *běg-* « fuir » occupe les pages 301-307, *bog-* « richesse » et « dieu » les pages 356-368, etc., et qu'on se perd dans cette abondance. Et toujours par familles de mots, avec une conception de la famille parfois personnelle : le slovaque *bačkora* « sandale » et le tchèque *bol* « botte » sont réunis sous le même n° 281.

P. 308, où *bělĕgŭ* « marque » est rattaché comme emprunt au turc à l'altaïque *bilg-*, on s'attend à voir cité le vieux-slave *blŭgŭčii* « maître artisan, architecte », ou du moins à un renvoi, et il est aussi malcommode qu'inattendu de trouver le mot sous *Blech* « tôle », p. 339, n° 269. Pourquoi douter que c'est un emprunt au turc *bilgŭdži* « savant, habile », et quel rapport entre l'architecte et le ferblantier ?

A. VAILLANT.

69. *Slovník jazyka staroslověnského. Lexicon linguae palaeoslovenicae*, 18, p. 193-256, 1968 ; 19, p. 257-320, 1969. Prague, Académie des Sciences de Tchécoslovaquie.

Les deux nouveaux fascicules vont de *Marŭtha* à *nasyłiti*. Voici, après tous les éloges que le dictionnaire continue de mériter, quelques observations.

P. 195, *malerŭdosadilelji* est justement traité comme un composé, car ce n'est qu'une variante graphique de *malero-* *μητραλόας* dans les Pandectes d'Antiochus citant I Tim., I, 9 ; mais pourquoi, p. 257, *mšŭnjii*, sur la foi de manuscrits qui altèrent le mot en *mŭnjš-*, au lieu de *mšŭnŭ*, adjectif régulier de *mša* « messe » ?

P. 219, à *mladŭnŭ* « tendre » Supr. 397₉, il faut joindre Supr. 249₂₈ *mladŭ onŭ* corrigé par Sever'janov en *mladŭnŭ* *χλοηφόρος* : exemple intéressant parce qu'il montre bien que cet adjectif n'est pas un élargissement banal de *mladŭ* « tendre, jeune », mais un dérivé de son abstrait en -i, r. *mólod'* « jeune pousse », pol. *mlódz* et v. teh. *mlád* « jeunes gens, jeunes pousses ».

P. 257, l'exemple vieux-slave de *mščŭlanije* « imagination » est **mščŭlaniju* τῶν φαντασιῶν Supr. 339₁₅ altéré en *mečŭ tšŭstaniju*.

P. 266, le pluriel (*Solomona*) *vŭ mędrostexŭ* (*glagoljęšta*) Supr. 356₂₄, « (Salomon qui dit) dans les Sagesse », est à commenter : il ne s'agit pas du livre de la Sagesse, ni sans doute des livres sapientiaux en général, mais plus particulièrement de la section *Parabolae Salomonis* des Proverbes, X et suiv., car la citation qui suit est la transposition en vocatif et 2^e personne du singulier de Prov. X, 23 *ἐν γέλωτι ἄφρων πράσσει κακά*.

P. 285, *navędęli* est inexistant : *javŭjenije navędęšliimŭ logo* Supr. 278₃₀ est une altération de *javŭjena vęd.*, gr. πρόδηλα τοῖς αὐτὸν ἐπισταμένοις.

P. 289, *nadęli* « enfler » n'est pas ancien en slave : le vieux slave atteste une flexion prés. *nadŭme-*, inf. *naduti* (p. 286).

P. 298, à *namoęili* « mouiller » Supr. 394₂₉, il faut ajouter les deux exemples *namoęi* Supr. 395₁ et 395₂, ramenés postérieurement par un correcteur à *omoęi* de l'Évangile, Luc VII, 44.

P. 309, *narodovodimŭ* est inacceptable : le texte de Supr. 278₂₈ *vŭ... narodovodimęxŭ* *ἐν...δημαγωγίαις* est altéré par la chute d'une ligne, et le grec *ἐν...δημαγωγίαις καὶ δυναστείαις ἐν βασιλείαις αὐλαῖς* restitue approximativement *vŭ ... narodovodi <teljŭstvęxŭ i vladj-ęŭstvęxŭ vŭ c(ęsar)ixŭ do >męxŭ*.

P. 320, ajouter *nasŭmrŭlŭnŭ*, dans Supr. 488₂₆ *nasŭmrŭlŭnęjo pobędę* τὸ κατὰ τοῦ θανάτου τρόπαιον : l'adjectif sur *na sŭmrŭlŭ* « contre la mort » appartient au type régulier des dérivés de locutions prépositionnelles de *besplŭlŭnŭ* « sans-chair, non charnel ».

Il y a beaucoup de noms propres grecs, plus ou moins utiles à signaler, plus ou moins respectés par les copistes.

P. 202, *Menegdinĩ* de l'Évangile de Nicodème, chap. XIV, est la variante dans un manuscrit serbe tardif (xv^e-xvi^e s.) de *imene(m) G(ospo)dĩnĩ*, en regard du texte latin *levita nomine (Aggaeus)* qui permet de restituer comme leçon initiale **d <ijako>nũ imenemĩ* « un diacre du nom (d'Aggée) ». Et M. Rudolf Aitzetmüller nous reproche, à M. Lépišsier et à moi, de « manipuler » les textes vieux-slaves ! Ils ont trop souvent besoin de manipulation pour nettoyage.

A. VAILLANT.

70. *Bălgarski etimogičen rečnik*, par V. GEORGIEV, IV. GĂLĂBOV, J. ZAJMOV, St. ILČEV, fascicules VI et VII, Sofia, 1968-1969, Académie des Sciences de Bulgarie.

La publication du Dictionnaire étymologique de la langue bulgare se poursuit régulièrement, et les deux nouveaux fascicules vont de *doba* à *žuržovec*. Avant la consultation régulière de cet instrument de travail indispensable, voici quelques observations suggérées par une lecture rapide.

P. 413, le fait que *dorĩ* « jusqu'à », de v. sl. *dože i*, est usuel en bulgaro-macédonien et très dialectal en serbo-croate actuel n'auto-ri-se à aucun doute sur l'origine serbe du mot, mais montre que l'emprunt est ancien et remonte à l'époque du vieux serbe.

P. 419, *dráka* « arbuste épineux, paliure » a dans r. *dráka* « rixe » un correspondant exact pour la forme, mais du fait de deux évolutions différentes : le russe *dráka* est un dérivé en *-ka* de *drál'sja* « s'écorcher, se battre », et bulg. *dráka* est, parallèlement à s.-cr. *drāča* à côté de *drāč*, une réfection sur le collectif v. sl. *d(i)račije* (Ancien Testament), s.-cr. *drāčje* « épines » ; la forme originelle est le masculin v. tch. *dráč* « écorcheur » et « épine(-vinette) », nom d'agent en *-ačĩ* sur *dĩr-*, *dere-* « déchirer ».

P. 447, *dũnda* « femme corpulente » se trouve avoir aussi un correspondant assez exact dans le français « dondon » : ce qui doit montrer que *dũnda* ne se rattache pas au verbe *dũc-* « souffler, s'enfler », mais qu'il s'agit d'un thème à redoublement expressif servant à tous usages, s.-cr. régional *dũndo* « oncle », lituanien *dundėli* « résonner », où l'on peut trouver l'idée d'un balancement lourd.

P. 550, le dialectal *žlēga* pour *žlezá* « glande » doit être le produit d'un faux jeu de l'alternance *g:z*, mais, plutôt que sur un locatif-datif singulier et nominatif-accusatif duel ancien *žlězě*, sur le pluriel usuel *žlezi* corrigé en *žlegi* comme pluriel de féminin.

A. VAILLANT.

71. Vladimir GEORGIEV. — *Osnovni problemi na slavjanskata diakronna morfologija* (« Problèmes fondamentaux de la morphologie diachronique slave »), Sofia, 1969, 208 p., Académie des Sciences de Bulgarie.

Ce volume, qui aura une suite, est limité à l'étude de la flexion des substantifs. L'auteur souligne les difficultés que présente l'interprétation des désinences flexionnelles, et il veut montrer, en examinant tous les problèmes que ces désinences posent aux comparatistes, que l'explication n'en doit pas être seulement phonétique, mais doit être largement morphologique. Par exemple, pour la désinence de nominatif masculin singulier des thèmes en *-o-*, *-ǔ*, v. sl. *rabǔ* « serviteur », il estime que *-ǔ* ne peut pas continuer phonétiquement i.-e. **-os*, et qu'il faut le supposer pris à un autre type morphologique, celui des thèmes en *-u-*. Évidemment, on y avait pensé, mais une partie des slavistes ont cru avoir des raisons pour ne pas accepter cette explication et en chercher de moins simples.

L'étude diachronique, ce n'est pas seulement de considérer deux désinences indo-européennes et d'admettre leur permutation, c'est de suivre toute l'histoire des types flexionnels et de leurs contaminations, en s'aidant pour le slave des faits analogues d'autres langues, et surtout des développements parallèles du baltique voisin. Si l'on peut admettre que sl. *-ǔ* soit i.-e. **-us* substitué à **-os*, on n'admettra pas que les datifs *-u* et *-ovi* soient de même époque en slave (p. 56) et deux formes concurrentes de la flexion en *-u-* remplaçant celle de la flexion en *-o-*. Ni que l'instrumental pluriel sl. *-y*, suffisamment distinct de *-ǔmi*, puisse répondre (p. 61) à lit. *-um̃s*, et que le lituanien ait eu *-um̃s* comme variante ancienne de *-umis* (p. 76).

Sans doute on ne peut expliquer sl. *-u* et *-y* que par des hypothèses : il est risqué d'y retrouver i.-e. **-ōi* et **-ōis*, mais pourquoi M. Georgiev affirme-t-il catégoriquement que c'est invraisemblable ? N'est-ce pas parce qu'il conserve la nostalgie du temps où « les

néogrammairiens étaient des hommes heureux » (p. 5), où tout était réglé, en phonétique, par des lois rigides ? Mais ils n'ignoraient pas que la fin de mot avait ses traitements particuliers : ici, qu'est-ce que *-*ōi* pouvait bien donner en finale s'il devenait triphthongue *-*uoi* ?

D'avantage : la diachronie ne se trouve pas seulement dans la morphologie, mais dans la phonétique. Les lois sont régulières au moment où elles agissent, mais elles opèrent dans le temps, elles changent : l'indo-européen *o* a donné le balto-slave *a*, qui est redevenu *o* en vieux slave et dans les langues slaves. Il ne faut donc pas condamner l'interprétation du datif -*u* par i.-e. *-*ōi* devenu *-*uoi* pour la raison que i.-e. *ō* a donné *a* en slave : en baltique, il a donné lit. *uo*, mais *uo* n'est plus qu'une survivance, et c'est *ā*, lit. *o*, que l'on trouve le plus ordinairement, parce que l'alternance de quantité i.-e. *o* : *ō*, d'où *a* : *uo*, s'est normalisée en *a* : *ā*.

L'intérêt de l'étude de M. Georgiev, consciencieuse et systématique, est de réexaminer sous un angle personnel les problèmes de la morphologie flexionnelle.

A. VAILLANT.

72. JÁN ORAVEC. — *Väzba slovíes v slovenčine*, Bratislava, 1967, VSAV, 392 p. Prix : 25 KčS.

Avec le grand ouvrage collectif sur la morphologie (*BSL*, tome 62, p. 109), le dictionnaire académique de la langue slovaque, les travaux d'E. Pauliny sur la phonologie et la structure du slovaque, l'atlas dialectal, voici encore une importante contribution à l'œuvre entreprise par l'Académie slovaque des Sciences pour la connaissance de la langue nationale. Excusons-nous d'abord de rendre compte si tard de cette monographie, qui vient seulement de nous parvenir.

La rection des verbes slovaques y est décrite cas par cas : les cas non prépositionnels (dans l'ordre accusatif, génitif, datif, instrumental), les cas prépositionnels, les doubles rections, l'infinitif objet, la proposition objet. L'examen de chaque cas comprend des considérations théoriques sur la signification du cas examiné, un classement des différentes sortes d'objets (contact, résultat, but, contenu de l'action et de leurs significations, établi d'après leur relation fondamentale à l'action verbale (actif/passif), sans négliger l'aspect, soit total, soit partiel, de l'intention verbale à l'égard

des objets considérés, et, naturellement, sauf pour l'accusatif, une liste exhaustive des verbes relevant de chaque type de rection. Sans parler donc des aspects théoriques du travail de J. Oravec ni de la doctrine de l'auteur, les slavistes (en particulier les bohémistes, qui manquent jusqu'à présent d'un pareil ouvrage pour le tchèque) lui sauront gré de leur fournir une liste des verbes slovaques avec leur rection. Un index des verbes cités permet, du reste, de trouver rapidement ce que l'on cherche.

La partie centrale de l'ouvrage — les cas non prépositionnels — est une reprise, du moins quant à l'essentiel, de la thèse de doctorat soutenue par l'auteur en 1957. Sous sa forme actuelle, le travail de J. Oravec repose sur l'utilisation de 60.000 fiches. Une cinquantaine de pages introductives exposent les vues théoriques de l'auteur sur le sujet. Il y définit sa conception de l'intention verbale (qu'il distingue de la rection), de l'objet, et consacre une trentaine de pages à la signification des cas non prépositionnels, qu'il classe selon un système de trois oppositions binaires caractérisant le mode de participation de la substance signifiée par l'objet au procès signifié par le verbe (participation centrale ou périphérique, active ou passive, limitée ou non-limitée). Cette classification doit beaucoup aux travaux de Pauliny, comme l'auteur le reconnaît, et, moins directement, à ceux de Jakobson, dont il est bien plus proche qu'il ne l'est de Hjelmslev et de Kuryłowycz. Dans ce système, le nominatif ne s'oppose pas fondamentalement, comme le cas zéro, à tous les autres cas. Nous dirons pour notre part que cette présentation des faits n'emporte pas davantage la conviction que tant d'autres essais de classification des cas. La réalité est finalement plus complexe que toutes les théories. La dizaine de pages consacrée à l'exposé des thèses en présence donne une impression de longueur excessive. Un résumé anglais de l'ensemble de l'ouvrage, en 12 pages claires, rendra certainement les plus grands services.

Bien entendu, les circonstants sont exclus de ce travail sur la rection verbale. Mais l'auteur a eu raison de mentionner tous les cas-limites. De plus, bien que la langue analysée soit le slovaque littéraire, du milieu du XIX^e siècle à nos jours, J. Oravec fait souvent appel à l'histoire de la rection, ne néglige pas tout à fait les tournures populaires, et montre en maint endroit quelles sont les tendances qui se dessinent. Présentation, impression, papier, tout cela est de bonne qualité, ce dont nous félicitons auteur et éditeur.

Y. MILLET.

73. Étienne DECAUX. — *Petite grammaire polonaise*, 4 fascicules ronéographiés, I (2^e éd. 1966), II (2^e éd. 1966), III (1967), IV (1966), pp. 81+45+99+100. Centre de Documentation Universitaire, Paris.

C'est plus qu'une simple grammaire descriptive. C'est aussi un ouvrage de référence probe et touffu enseignant le correct usage de différentes particularités non seulement grammaticales mais aussi lexicales et phraséologiques de la langue. C'est en même temps un manuel destiné aux étudiants avertis, mais dont la lecture continue serait apte à décourager le novice.

Voici le contenu : fasc. I. Présentation de la langue. Phonétique et graphie. II. Généralités sur la morphologie. Alternances fonctionnelles. III. Flexion du nom. Substantif. IV. Flexion du nom (suite). Adjectif. Pronom. Numéral cardinal. Flexion du verbe et morphologie combinatoire.

L'expérience de l'auteur le fait procéder de manière éclectique. Vu qu'en pratique l'enseignement des langues européennes ne saurait se passer de l'écriture, il part de la prononciation des formes graphiques (1.32), sans toutefois négliger la représentation graphique des phonèmes (l'orthographe 1.38). Il connaît l'utilité d'explications occasionnelles de caractère historique, lorsqu'il s'agit d'étudiants avancés : 1^{re}, 2^e palatalisation, yers slaves. Il a raison d'avoir parfois recours à certains faits élémentaires de grammaire comparée, p. ex. en parlant de la différence entre le pol. et le tchèque quant à *r* syllabique, entre le pol. et le russe pour l'amollissement de *ch*. Une simplification digne d'être relevée c'est le remplacement de la transcription internationale par des signes graphiques du pol. partout où c'est possible. L'orthographe, dont la réforme en 1936 n'a pas réussi à résoudre de manière satisfaisante un problème important (un mot ou deux mots ?), est traitée par l'auteur en détail.

C'est surtout dans le domaine de la terminologie qu'on peut lui chercher querelle. L'alternance (morphologique) *o* : *ó*, *e* : *a* (2.39) est appelée *inflexion*, l'alternance '*e* : '*o* et '*e* : '*a* (2.41) *métaphonie*. C'est plutôt celle-ci qui est comparable à *inflexion* = *umlaut*, c.-à-d. à l'alternance entre vocalisme postérieur et antérieur. Les formes (semi-)nominales de la conjugaison sont appelées *modes* (2.11) ce qui va à l'encontre de l'usage courant de ce terme. Aucune différence n'est faite entre *adjectif verbal* (qui est un *dérivé* déverbatif) et *participe* (forme *flexionnelle* du verbe), 2.11. Mais cf. p. ex. pol. *zrozumiały* « compréhensible » (adjectif) et *zrozumiany* « compris » (participe), russe *pečėnyj* et *pečėnnyj*, etc. L'auteur regarde les formes imperfectives et perfectives comme représentant *deux verbes* différents (2.01), et non pas comme formes flexionnelles d'un seul verbe. Une forme comme *przynosi* serait-elle

donc, encore aujourd'hui, un *dérivé* de *przyniesie* ? Cela contredirait l'usage, bien fondé, de n'importe quel dictionnaire. Mais 2.02 l'aspect est considéré comme une catégorie flexionnelle.

L'auteur s'est donné beaucoup de peine pour présenter en forme succincte une difficulté de la déclinaison masculine, la répartition des désinences *-a* et *-u* du gén. sing. (3.30-3.50). Les règles respectives sont divisées en neuf groupes liés par des renvois. Ainsi p. ex. groupe 4 renvoie à 1 et 3 ; 6 à 1, 3, 5 ; 8 à 1, 3, 5, 7 ; etc.). Or il aurait été préférable d'énumérer les groupes, soit morphologiques soit sémantiques, qui n'admettent pas d'exceptions, c.-à-d. ceux à *-a* ou *-u* *prévisible*, et de finir avec les listes des exceptions. L'auteur considère à juste titre cette distribution comme une des plus grandes difficultés qui se présente à l'étudiant du polonais. Elle est due au fait qu'ici (comme ailleurs) la littérature de la renaissance a sanctionné des variantes et des doublets avant que l'usage courant des formes n'eût accompli leur triage.

Les règles calligraphiques nous semblent trop minutieuses : en réalité les formes *l* et *ł*, *z* et *z*, *r* et *z* (1.17, 1.18) sont employées sans distinction, il ne s'agit que de variantes individuelles ou régionales.

Mais il faut relever la connaissance étendue et solide du sujet traité. L'ouvrage mérite d'être imprimé, même au prix d'un certain abrègement. Sa reproduction n'est pas au niveau de son contenu. Les errata ne sont pas complets, cf. 1.54 *regula* pour *reguła*, 2.22 *vétaire* pour *vélaire* ; 3.06 au lieu de (31.16) F et H lire F ; 3.59 lire « dont la liste est donnée 31.12 F ». Où sont les §§ 31.31-31.33 mentionnés à la p. 3.07 ?

J. KURYŁOWICZ.

74. František CUŘÍN. — *Kapitoly z dějin českých nářečí*, Praha, 1970, Universita Karlova (Sborník pedagogické fakulty), 152 p. + 2 cartes d'isoglosses. Prix : 17 Kčs.

Dans son introduction, l'auteur signale que le présent ouvrage fait suite à son livre *Studie z historické dialektologie a toponomastiky Čech*, paru en 1967 chez le même éditeur.

L'auteur s'attache, depuis plusieurs années, à exploiter les matériaux qu'offre la toponomastique et à éclairer par là des questions de phonétique et de lexique du tchègue et de ses dialectes. L'ouvrage dont nous parlons utilise largement le cadastre de Marie-Thérèse (1713-1722), un peu moins celui de Joseph II

(1785-1789, la *Vlaslivěda moravská* (1897-1948), et des sources polonaises. Son dernier chapitre (p. 133-136) donne un aperçu des enseignements, surtout phonétiques, qu'apportent les matériaux étudiés ; le changement dialectal (tchèque méridional) de *e* (quelle que soit son origine) en *a* après chuintante (+*l* et *j*) s'est produit au *xv^e-xvi^e* siècle ; il est lié, selon Cuřín, au durcissement de la prononciation des chuintantes, qui se produit à la même époque ; l'explication donnée concorde avec celle de Lamprecht ; l'auteur souhaiterait une enquête approfondie sur le terrain pour examiner la situation actuelle relativement à ce phénomène ; bien d'autres phénomènes, observables dans d'autres parties du domaine linguistique tchèque, sont également en relation avec la forte palatalisation des chuintantes (comme de *ě, ě, ň*) jusqu'au *xv^e-xvi^e* siècle — la voyelle d'accompagnement qui est notée dès le début des témoignages écrits avec *l* et *r* syllabiques et dont la réalité phonique reste douteuse (Hus semble en nier l'existence) réapparaît sur tout le territoire entre le *xv^e* et le *xviii^e* siècle dans les toponymes, d'où des hyperpurismes comme *slnice* pour *silnice* ; l'auteur interprète cette reviviscence comme la conséquence de l'apparition de nouveaux *l* et *r* syllabiques au *xv^e* siècle (*krve* donnant *krve*, d'où *kirve*) ; quant au nom de la ville de *Turnov*, il n'aurait rien à voir avec *trn* « épine ».

Le livre est divisé en 12 courts chapitres. La matière de plusieurs d'entre eux est groupée en fonction de faits phonétiques spécialement étudiés : *r, l* syllabiques ; *ž, ě, ň* et les sifflantes ; *h* et *j* prothétiques. Mais l'auteur s'intéresse aussi à des faits de lexique : *hrubý* « grand » ; *dráha, stezka, cestka*. Dans l'ensemble, F. Cuřín se méfie, avec raison, des explications définitives. Il montre surtout combien l'étude de documents anciens, conduite d'un regard neuf, complique des questions que l'on croyait définitivement résolues et insiste pour que les sources, dont certaines sont connues depuis longtemps, soient mieux étudiées.

Un résumé copieux, en excellent allemand, rend accessible cette méritoire collection d'articles aux lecteurs non tchèques.

Y. MILLET.

75. B. V. BRATUS. — *The Formation and Expressive Use of Diminutives* (Studies in the Modern Russian Language, n° 6), Cambridge, Presses universitaires, 1969, 70 pages. Prix : \$ 1,95.

La richesse des moyens prosodiques, les latitudes syntaxiques dans l'ordre des mots, les ressources de la synonymie lexicale, et surtout la profusion des diminutifs constituent autant de moyens

qui donnent au groupe des langues slaves de l'est et notamment au russe un coefficient d'expressivité particulièrement élevé, contrastant par exemple avec la sobriété des langues germaniques. B. V. Bratus consacre une étude minutieuse et solidement ordonnée à l'important chapitre de la dérivation diminutive, qui ne tient ordinairement dans les grammaires qu'une place marginale et dont la présentation manque le plus souvent d'exactitude.

Les données arithmétiques fournies par l'auteur sont en elles-mêmes édifiantes : sur 25 000 mots russes choisis parmi les plus usuels, plus d'un millier de substantifs et d'adjectifs admettent une dérivation diminutive, le nombre des suffixes qui peuvent être utilisés pour former des noms diminutifs dépassant la trentaine. Les registres de l'expressivité sont finement analysés : ils vont de la tendresse ou de la condescendance à l'ironie et au mépris. Mais chaque nuance expressive varie pour un même préfixe selon la signification du mot de base ; elle est également fonction de la situation de discours et des habitudes linguistiques du sujet parlant. On voit ici la difficulté qu'il peut y avoir à établir pour le fonctionnement des diminutifs des paramètres rigoureux.

B. V. Bratus envisage successivement les suffixes diminutifs utilisés pour les substantifs, pour les adjectifs et pour les adverbes, le cas des verbes devant être, semble-t-il, résolument disjoint. Il définit les règles de formation et d'accentuation, attire l'attention sur les phénomènes de lexicalisation (*kryša* « toit » / *kryška* « couvercle »), insiste sur les degrés de productivité de chaque suffixe (-*ok* et -*ec* le cèdent à -*ik*, cf. *domok* → *domik* « petite maison », *biletac* → *biletik* « petit billet »). Pour les diminutifs substantifs, qui sont de loin les plus nombreux, l'auteur fonde son classement sur trois degrés d'expressivité, qui dépendent du rapport entre le terme de base et le terme dérivé.

La richesse des formations diminutives se manifeste surtout dans les noms propres, que B. V. Bratus mentionne occasionnellement (p. ex., p. 4, p. 31, p. 33), sans préciser s'il s'agit d'un développement annexe du système général ou si la fréquence de ces formations entretient la productivité des types communs.

L'appendice (pp. 56-68) comprend une liste alphabétique des suffixes nominaux, un rappel des règles grammaticales et accentuelles de la dérivation avec le tableau des alternances, puis regroupe les champs sémantiques auxquels appartiennent les noms dérivés. Une bibliographie de 26 titres (pp. 68-70) achève ce clair ouvrage dont la lecture permet d'apprécier avec justesse les ressources d'un phénomène qui, tout en restant spécifique de la langue familière, tend à gagner certains domaines de la langue littéraire.

J. VEYRENC.

76. Reinhold TRAUTMANN. — *Die allpreussischen Sprachdenkmäler ; Baltisch-Slavisches Wörterbuch ; 2^e édition, 1970, Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen.*

Ce sont les reproductions photographiques de deux ouvrages fondamentaux dans les études balto-slaves, procurées par la maison d'éditions Vandenhoeck und Ruprecht qui les avait publiés, le premier en 1910, le second en 1923, et qui étaient naturellement épuisés. Le premier donne tout ce que l'on sait d'essentiel sur le vieux prussien disparu, les textes avec les originaux allemands, l'étude grammaticale complète, le lexique avec l'étymologie des mots. Le livre, qui date de la jeunesse de Trautmann, né en 1883, garde sa valeur entière comme recueil de documents, et le commentaire grammatical et lexicographique a très peu vieilli.

Quant au *Baltisch-slavisches Wörterbuch*, c'est pour la recherche étymologique sur le baltique et le slave le livre de base, à consulter en premier. La critique qu'en a présentée A. Meillet, qui tenait trop à nier l'unité balto-slave, était juste sur un point : l'établissement de formes initiales de racines balto-slaves, si utile et généralement judicieux et prudent, oblige à faire choix d'une forme pour le lexique, et l'on ne retrouve pas toujours facilement ou du premier coup le mot que l'on cherche, sl. *ig(ũ)la* sous *aigulā-*, *ognjī* sous *ugni-*, *piti* sous *põĩõ*, etc. Il faudrait joindre au dictionnaire un petit jeu de renvois.

A. VAILLANT.

77. Paul VALENTIN. — *Phonologie de l'allemand ancien. Les systèmes vocaliques. Études Linguistiques VIII. Paris, Klincksieck, 1969, 312 p.*

Dans cet ouvrage, présenté comme thèse de doctorat, notre collègue Paul Valentin a non seulement appliqué les méthodes de la linguistique moderne à un domaine de recherche exploré par plusieurs générations de philologues parmi lesquels les phonologues ne sont pas encore nombreux, il a aussi proposé des solutions plus précises et souvent entièrement originales à des problèmes mal posés par ses prédécesseurs. L'entreprise était délicate, car les méthodes de la linguistique actuelle sont sans aucun doute mieux adaptées à l'étude d'un idiome vivant, qui peut être observé directement, qu'à celle d'états de langue anciens qui ne nous sont connus que par des documents écrits.

Entre la phonologie du vieux-haut-allemand dans son ensemble et l'étude exhaustive d'un corpus limité, P. Valentin a choisi la seconde solution et nous ne pouvons que l'en féliciter, car les échantillonnages, les « exemples » choisis plus ou moins au hasard, ne répondent plus aux exigences de la recherche actuelle. L'auteur a exploité à fond cinq textes : l'*Isidore*, la *Règle de Saint-Benoit*, la traduction vha. du *Tatien*, le *Livre des Évangiles d'Otfrid* et un texte de *Notker*. Ces œuvres ont été écrites entre le VIII^e et le XI^e siècle ; il ne s'agit pas d'une étude synchronique d'un seul idiome, mais de la comparaison de différents états de langue appartenant à des dialectes différents, aussi bien au francique qu'à l'alémanique.

A partir de ce matériel, l'auteur a réalisé l'étude du système vocalique. En fait, il s'agit d'un premier volume, et nous attendons avec impatience le second sur les consonnes. Comme ses prédécesseurs, P. Valentin distingue les voyelles de syllabe prétonique, finale, intermédiaire et tonique. Mais au lieu de se contenter d'appréciations générales, telles que « le plus souvent, souvent, rarement », l'auteur appuie sa démonstration sur des observations et des statistiques précises qu'il présente pour chacun des textes étudiés. Jamais nous n'avons à le croire « sur parole » : le matériel est reproduit intégralement. Sans aucun doute, c'est là la meilleure méthode, car P. Valentin ne nous cache pas combien l'interprétation des formes rencontrées est difficile. Il est probable que ces graphies étaient plus proches de la réalité phonique que celles de l'allemand ou du français actuels. L'auteur peut donc se permettre de « déduire de l'usage graphique sons et phonèmes », ce qui devient de plus en plus difficile plus tard. Au cours de sa démonstration, P. Valentin pose tous les problèmes de la graphématique : ainsi, un signifiant peut être représenté par différentes graphies, car le manuscrit n'est pas toujours d'une seule main, mais réalisé par différents copistes. La statistique fait alors apparaître la forme la plus fréquente, généralement plus proche de la prononciation de l'époque, bien que cela ne soit pas toujours prouvé. L'auteur réunit tous les indices directs et indirects, les premiers étant des signes spécifiques tels que le redoublement de la voyelle ou l'accent circonflexe pour la voyelle longue, les seconds fournis par l'étude métrique, quand elle est possible. Lorsque les indices ne sont pas probants, l'auteur n'hésite pas à le souligner et à se contenter de déductions d'une extrême prudence.

L'analyse d'un texte représente chaque fois une coupe synchronique dans l'évolution du vieux-haut-allemand. A la fin du chapitre, l'auteur esquisse l'évolution du système vocalique dans la position étudiée en tenant compte de la situation géographique et de la date des documents. Il peut suivre ainsi la réduction progressive

des voyelles non toniques du vieux-haut-allemand à la voyelle unique *e* qui s'est déjà imposée en moyen-haut-allemand, et déterminer les causes de cette évolution. Dans son dernier chapitre, consacré aux voyelles toniques, l'auteur donne une interprétation phonologique de faits déjà connus, mais repose les problèmes en fonction des résultats obtenus dans les chapitres précédents. La nouvelle interprétation de l'*Umlaut* est particulièrement intéressante. On sait depuis longtemps que les palatales labialisées n'apparaissent que lorsque les voyelles vélaires et *a* étaient suivies d'une palatale *i* ou *j*, mais, à la différence de ses prédécesseurs, P. Valentin situe le phénomène de très bonne heure en considérant que l'anticipation de palatalité (*Umlaut*) et l'anticipation d'ouverture (*Brechung*) sont à peu près contemporaines. C'est une hypothèse particulièrement séduisante, tant pour le phonologue que pour le phonéticien. L'auteur démontre de façon fort convaincante que la phonologisation des variantes palatalisées s'est faite progressivement et qu'elle est conditionnée essentiellement par la réduction progressive des syllabes suivant la voyelle tonique. On pourrait peut-être, pour compléter le raisonnement de P. Valentin, dire que l'*Umlaut* ne s'explique plus à partir de formes telles que *vha. hōren, kussen* dans lesquelles l'élément palatal avait déjà disparu à un moment où la palatalisation de la voyelle tonique n'était pas encore notée. Dès cette époque, la graphie ne correspondait plus à la prononciation : *ō u* étaient certainement déjà prononcés *æ, ü*. Notons enfin une petite déception : les nouvelles méthodes élaborées par l'auteur n'ont pas encore permis d'expliquer le comportement de germ. *i* bref devant *a, e, o* de la syllabe suivante. Pourquoi a-t-on *gisnitan*, et *snit, grif*, thèmes en *-a* alors qu'on attendrait *ē* ?

Ce sont des études comme celles-ci qui devront, dans un proche avenir, renouveler l'ancienne phonétique historique. Nous félicitons P. Valentin d'avoir été l'un des initiateurs du mouvement.

Marthe PHILIPP.

78. Randolph QUIRK. — *Essays on the English Language — Medieval and Modern*. London, Longmans (Longmans' Linguistics Library), 1968, 201 p., 30/-.

Dans le présent volume R. Quirk rassemble dix-sept articles qu'il a écrits — parfois en collaboration avec d'autres — au cours des vingt dernières années. Rien donc ici qui ne soit déjà connu de

ceux qui ont lu les revues dans lesquelles l'auteur s'est exprimé pendant cette période.

Les six premières études portent sur l'anglais médiéval : « Poetic Language and Old English Metre » évoque, à partir d'exemples tirés notamment de *Beowulf*, les relations entre formules stéréotypées (et donc attendues des auditeurs) et plaisir poétique ; si les formules jouent un rôle évident, elles ne sont cependant pour le poète qu'un point de départ. Dans « Langland's Use of *kind wil* and *inwil* », Quirk signale que le poète n'emploie pas *inwil* comme un simple synonyme de *conscience*, mais distingue bel et bien entre les deux termes. « Vis Imaginativa » (pp. 27-29) suggère que Langland est — à l'exception de Lydgate — le seul écrivain de la période moyen-anglaise qui emploie *Imaginalif* pour désigner une fonction délibérative et non pas créatrice. Le quatrième article (pp. 30-37) examine les faits d'« inflexional juncture » en vieil anglais ; l'étude est d'autant plus intéressante qu'elle conduit l'auteur à poser tout le problème des verbes contractés. Les articles V et VI (écrits en collaboration avec Sherman M. Kuhn) discutent certaines interprétations présentées à partir de 1939 par Marjorie Daunt, F. Mossé, R. P. Stockwell et C. W. Barritt : avec des nuances et des différences certes, tous ces chercheurs tendaient à voir dans v.a. /ae/ et /ea/, par exemple, de simples variantes graphiques d'une voyelle brève ; de là, chez Mossé, la notation *ea* dans les cas où l'on a affaire à une « vraie » diphtongue. Quirk et son collaborateur maintiennent que /ea/ (et le même raisonnement vaudrait pour /eo/) était à la fois phonétiquement et phonologiquement distinct de /ae/ (et de même, distinction entre /e/ et /eo/). Le sixième article reproduit, justement, la réponse de Quirk et de Kuhn aux réactions que leurs vues avaient suscitées chez Stockwell et Barritt.

Le septième article (pp. 70-87) reproduit des réflexions faites devant la Philological Society à propos du *Survey of English Usage*, dont on sait qu'il est dû aux travaux de Quirk et de son équipe. Ici sont posés les fondements méthodologiques d'une entreprise alors seulement à l'état de projet, mais qui a été depuis menée à bien avec un extrême bonheur. L'article VIII montre combien l'auteur est sensible aux problèmes conjoints de la recherche théorique et de la pédagogie ; on approuvera sans réserve des formules comme celle-ci : « The descriptivist needs the experimental categories of the theorist, and the theorist needs the precise data exposed by the descriptivist. » Si l'article X est centré sur le passage possible, et parfois pédagogiquement souhaitable, du descriptif au normatif, les articles IX et XI s'attaquent spécifiquement à des secteurs de la grammaire anglaise : problèmes de la proposition relative (pp. 94-108) et co-existence de différentes

formes négatives du verbe *dare* ; dans l'un et dans l'autre cas, Quirk (aidé de Duckworth pour le second) fait reposer au moins en partie sa réflexion sur des tests. En XII et XIII, avec plusieurs collaborateurs, il examine d'une part certaines corrélations entre des traits prosodiques et des traits grammaticaux (liaison qui est du plus haut intérêt pour l'angliciste), et étudie d'autre part des « échelles de contraste » en anglais parlé. « Complex Prepositions and Related Sequences » (article XIV, pp. 148-160) propose une analyse des séquences telles que : prép. + SN + prép. + SN (par ex. *on the table near the door*) et une réflexion sur les différences considérables, selon les cas, entre les degrés de dépendance des quatre éléments (ainsi ne peut-on avoir ni **with spite of his charm*, ni **the spite of his charm was...* en face de *In spite of his charm*, alors que *the table was...* est possible en face de *on the table*). Dans cet article est proposé un examen des variables qui permet d'arriver à un certain degré de sous-catégorisation. Après un article (XV) sur les substitutions et la recherche dans le domaine syntaxique, figurent pour terminer « Descriptive Statement and Serial Relationship » (pp. 167-183) et « Acceptability in Language » (pp. 184-201) ; ils constituent une excellente présentation de points de vue séduisants, et de méthodes devenues courantes en Angleterre où — des travaux comme ceux de Svartvik sur le passif en témoignent — elles ont depuis fait la preuve de leur fécondité.

A. R. TELLIER.

79. STUDIER I MODERN SPRÅKVETENSKAP, utgivna i samverkan med nyfilologiska sällskapet i Stockholm. Stockholm, Almqvist & Wiksell (Acta Universitatis Stockholmensis — Stockholm Studies in Modern Philology, New Series, 3), 1968, 279 p. Kr. 47 : —

Les trois premiers articles de ce numéro ont trait à la littérature anglaise médiévale. Bror Danielsson présente d'abord un poème du xv^e siècle consacré à la fauconnerie (« The Percy Poem on Falconry », pp. 5-60). Après une brève introduction qui situe le manuscrit, le texte est reproduit, accompagné d'un glossaire. Aux pp. 61-86, Sven L. Fristedt reprend des idées qu'il avait fait connaître en 1953 sur la participation de Wycliffe à la traduction de la Bible. Il répond ici une nouvelle fois à Hargreaves, que son argumentation n'avait guère convaincu. Dans « Two Old English Confessional

Prayers » (pp. 87-110), Lars-Gunnar Hallander présente et reproduit deux intéressants textes vieil-anglais.

Le reste du volume a pour domaine le ^{xx}e siècle. Sven Jacobson consacre quelques pages (111-115) à la grammaire transformationnelle et à l'intuition linguistique ; mais il ne s'agit pas d'une réflexion critique : sont simplement évoquées quelques attitudes chomskyennes. Un long article (pp. 116-172), dû à Ingeborg Brunkhorst examine le roman *Die Standarte* d'Alexander Lernet-Holenias ; étude littéraire avant tout, bien qu'elle analyse aussi certains traits linguistiques de l'œuvre (notamment l'emploi de la parataxe et de l'hypotaxe). Aux pp. 173-184, en revanche, on a affaire à une discussion sur des structures linguistiques : Els Oksaar (« Zu den Genusmorphemen bei Nomina Agentis ») examine la distribution des morphèmes du genre, en s'en tenant — puisqu'il s'agit des noms d'agent en allemand moderne — à masc. et à fém. Ce faisant, il est amené à prendre en considération l'existence possible d'une opposition entre terme marqué et terme non-marqué. Tout en reconnaissant que le binarisme de Jakobson se vérifie pour toute une série de couples, l'auteur note que ne manquent pas les cas où il est en défaut. De la p. 185 à la p. 233 Fernand Lechanteur essaie de dégager quelques traits essentiels des parlers de la Basse-Normandie. La documentation, pour autant que je puisse juger, semble de premier ordre, et l'on souhaite que l'auteur donne quelque jour — comme il prévoit de le faire — une présentation systématique des données recueillies. Enfin Sture von Scheven étudie l'esp. *tan pronto*, sa concurrence avec *tan pronto como*, et certains phénomènes comparables de réduction. Le numéro contient également une bibliographie, due à Olof von Feilitzen, de travaux suédois consacrés, pendant la période 1963-1966, à la linguistique romane, anglaise, et germanique.

A. R. TELLIER.

80. Vittore PISANI. — *Lezioni sul Lessico inglese*. Brescia, Paideia (Studi Grammaticali e Linguistici, 10), 1968, 166 p. Lire 2.500.

Ce petit volume reprend en fait un cours polycopié que V. Pisani avait professé en 1947-48. Les dix leçons portent sur les emprunts aussi bien que sur les éléments autochtones ; sur l'indo-européen et le germanique aussi bien que sur le germanique et le vieil anglais ; sur le moyen anglais aussi bien que sur l'anglais moderne. Le point de vue adopté — qui demeure assez traditionnel — et le

mode très clair de présentation sont de nature à ne pas trop dérouter les jeunes étudiants auxquels l'ouvrage est destiné. Les exemples sont nombreux, bien choisis, et analysés de manière tout à fait pertinente et intéressante. On reprochera seulement une ou deux formules bizarres, par ex. à la p. 52, où les étapes de l'évolution de M. A. /a:/, et /o:/ sont télescopées, au point de laisser croire que l'on passe sans intermédiaire à /ei/ et à /ou/ (l'auteur omet du reste de préciser le timbre de /o:/) ; ou encore, résultat je pense d'une coquille non rectifiée, l'affirmation de la p. 55 selon laquelle on aurait *réform* ' riformare ' en face de *re-fórm*, *formar di nuovo* ; il conviendrait de rétablir : *refórm* ' riformare ' et *ré-fórm* ' *formar di nuovo* '.

A. R. TELLIER.

-
81. David A. REIBEL & Sanford A. SCHANE (ed.). — *Modern Studies in English — Readings in Transformational Grammar*. Englewood Cliffs, N.J., Prentice-Hall, 1969, 481 p., 100/-.

Publier des volumes de « Readings » est aux États-Unis une pratique courante dont on a tout lieu de se réjouir. Elle permet aux chercheurs de consulter commodément, sous forme d'anthologie, des textes fondamentaux, axés sur un même type de questions ou ayant une certaine unité d'inspiration, qu'il faudrait sans cela retrouver d'abord dans plusieurs numéros de revues, au milieu d'autres articles, sans doute intéressants mais portant sur des domaines tout différents. Les auteurs ont réuni dans le présent volume des textes d'inspiration transformationnaliste dont la publication s'est étendue sur une période de onze années (1957-1968), et les ont regroupés en six secteurs : I) *Background* ; II) *Conjunction* ; III) *Pronominalization* ; IV) *Relativization* ; V) *Other Aspects of English Syntax* ; VI) *Applications and Implications*.

Comme il était naturel ce sont — à côté d'une participation de P. M. Postal et de Morris Halle — des textes de Noam Chomsky qui servent d'ouverture à l'anthologie, dans la partie qui présente l'arrière-plan théorique et méthodologique : reproduction de « The Current Scene in Linguistics » (qui date de 1966), article dans lequel l'auteur examinait les différentes « traditions » grammaticales et situait parmi elles le modèle (ou les différentes étapes du modèle) génératif et transformationnel ; au ch. 2 un article intitulé « Generative Grammars as Theories of Linguistic Competence », qui n'est autre (à une petite coupure près) que la section 1.1.

d'*Aspects of the Theory of Syntax* (1965), et contient notamment une mise au point sur la querelle du mentalisme et de l'anti-mentalisme ; au ch. 4 « Justification of Grammars » (sect. 1.4. du même livre), et au ch. 6 « Some Transformations in English », extrait du plus ancien *Syntactic Structures* (1957). Les ch. 3 et 5, intercalés entre les passages empruntés aux œuvres de Chomsky sont dus respectivement à Postal (« Underlying and Superficial Linguistic Structure », série de remarques tenues par l'auteur lui-même pour quelque peu décousues, mais qui montrent bien que le chercheur est naturellement conduit à une description de type « abstrait » s'il veut rendre compte du plus grand nombre possible de cas), et à Halle (« Questions of Linguistics », article ancien — il date de 1959 — mais non sans intérêt).

C'est de nouveau Chomsky (ch. 7 « Conjunction », tiré de *Syntactic Structures*) qui est mis à contribution pour introduire aux articles de la deuxième partie. Ceux-ci sont de la plume de Carlota S. Smith, Lila R. Gleitman et — en collaboration — George Lakoff et S. Peters. La première analyse les ambiguïtés liées à l'emploi de la conjonction *and*. Le second texte porte sur les conjonctions de coordination en anglais, prises dans leur ensemble : L. R. Gleitman pose en fait tout le problème de la jonction. L'article de Lakoff et Peters (« Phrasal Conjunction and Symmetric Predicates ») est la contrepartie naturelle du précédent : les auteurs critiquent en effet l'idée, soutenue par L. R. Gleitman et d'autres, que la conjonction des syntagmes est dans tous les cas dérivée d'une conjonction de phrases. Ils font valoir qu'un exemple tel que *John, Bill and Harry met in Vienna* ne saurait, et pour cause, être obtenu à partir de la série impossible **John met in Vienna, Bill met in Vienna and Harry met in Vienna* ; aussi y a-t-il lieu, selon eux, de penser que (au moins lorsqu'il s'agit de SN) la conjonction doit *déjà* se trouver dans le constituant de base.

La partie réservée à la pronominalisation comprend « Rules for English Pronominalization » de R. B. Lees et E. S. Klima, premier traitement transformationnel de la question ; « On Pronominalization and the Chain of Command », de R. W. Langacker (qui date de la même année, 1963) ; « On the Cyclic Nature of English Pronominalization », de J. R. Ross (1967), particulièrement intéressant par l'utilisation qu'il fait de la notion de cycle, proposée par Chomsky en 1965 ; « On So-Called 'Pronouns' in English », de Postal (1966), qui propose de considérer les pronoms comme une variété de l'article défini.

Après un article de Klima sur les rapports entre systèmes grammaticaux, on trouve, dans la partie consacrée à la relativisation, « Determiners and Relative Clauses in a Generative Grammar of English » de C. S. Smith (1964), qui utilise les distinctions entre

relatives restrictives et relatives appositives pour classer les déterminants ; « English Relativization and Certain Related Problems » de Kuroda (1968), qui dégage des règles permettant de relier les fonctions relative et interrogative de *what* et de *which* ; enfin « A Proposed Rule of Tree-Pruning » de J. R. Ross (1966), importante contribution à la méthode transformationnaliste, puisque l'auteur définit les cas où l'on peut, dans un arbre, effacer un nœud et ceux où cette procédure ne paraît pas licite ; son raisonnement prend appui sur des phénomènes tels que : réduction de proposition relative, extraposition, séparation de particule verbale.

La cinquième partie rassemble des études portant sur des secteurs plus diversifiés : « Grammatical Analysis of the English Comparative Construction » (1961) de R. B. Lees ; « Attachment Transformations » (1965) de Kuroda ; « Toward a Modern Theory of Case » (1966) de Ch. J. Fillmore. Mais les articles les plus suggestifs me semblent bien être ici ceux de J. R. Ross (« Adjectives as Noun Phrases », 1966) et de Peter S. Rosenbaum (« Phrase Structure Principles of English Complex Sentence Formation »). C'est à ce dernier que l'on doit notamment d'excellentes remarques sur la procédure syntaxique d'extraposition — terme qu'il a lui-même créé en 1965 — et sur l'effacement de *it*.

En dernière partie, des contributions dues à S. Jay Keyser (« The Linguistic Basis of English Prosody »), Elizabeth Closs (« Diachronic Syntax and Generative Grammar »), Paula Menyuk (« Alternation of Rules in Children's Grammar »), Jeffrey S. Gruber (« Topicalization in Child Language »), E. S. Klima et U. Bellugi-Klima (« Syntactic Regularities in the Speech of Children ») et P. S. Rosenbaum (« On the Role of Linguistics in the Teaching of English ») montrent bien la richesse de la théorie et mettent parfaitement en valeur ses possibilités d'application.

A. R. TELLIER.

82. Hans MARCHAND. — *The Categories and Types of Present-Day English Word-Formation*. A Synchronic-Diachronic Approach Second, completely revised and enlarged edition München-C. H. Beck, 1969, xxvi-545 pp. DM. 40.

La première édition de ce livre publiée en 1960 sous le même titre mais à Wiesbaden chez Otto Harrassowitz avait déjà 379 pp. La nouvelle édition est forte de 545 pp. L'Introduction et les

chapitres sur la composition, la dérivation par morphème zéro et la dérivation régressive ont été fondamentalement révisés et augmentés, les chapitres sur la préfixation et la suffixation ont été également en partie revus. La bibliographie offre à présent 800 titres et l'Index compte une cinquantaine de pages.

Après une substantielle introduction qui repose les grands problèmes théoriques de la composition et de la dérivation, le livre se divise en 9 chapitres : Composition (II), Préfixation (III) et Suffixation (IV), Dérivation par morphème zéro (V), Dérivation régressive (VI), Symbolisme phonétique (VII), Motivation par la forme linguistique (VIII), Tronquement (Clipping) (IX), Contamination (Blending), et Fabrication de mots (X). Les chapitres II, III, IV sont les plus importants quantitativement.

L'auteur se propose de traiter 1) les mots formés comme des syntagmes grammaticaux, i.e. de signes linguistiques complets, 2) les mots qui ne sont pas des syntagmes grammaticaux, i.e. les composés qui ne sont pas formés de signes linguistiques complets. D'où la répartition des chapitres, pour le premier groupe les chapitres II, III, IV, V, VI et pour le second groupe les chapitres VII, VIII, IX, X. Le point de vue de M. Marchand est essentiellement synchronique mais le sous-titre de l'œuvre est pleinement justifié : l'auteur qui se propose d'illustrer tous les types de dérivés qui caractérisent le système linguistique de l'anglais contemporain recourt à la diachronie pour décrire le développement de tous les types de structure. Bien que sur certains points l'auteur soit en désaccord avec Lees il rejoint le point de vue de l'analyse transformationnelle lorsqu'il démontre que l'on ne peut se contenter de critères formels de surface : il faut se référer au syntagme sous-jacent sous peine de classer dans la même rubrique « dancing girl » (the girl dances) et « sleeping-pill » (the pill produces sleep). L'analyse en termes grammaticaux est elle-même insuffisante si elle n'est complétée d'une description sémantique. La description satisfaisante d'un mot composé doit donc nous donner sa figure (shape) et sa structure morphologique, sa structure grammaticale profonde et son type de contenu sémantique. Les critères prosodiques enfin séparent nettement les composés des groupements syntaxiques. En appliquant ces principes le professeur Marchand dégage une quinzaine de types de substantifs composés qu'il étudie tour à tour en donnant pour chacun des exemples dans leur ordre chronologique d'apparition. (Les dates sont le plus souvent celles du O.E.D.). Dans un tel domaine où les néologismes sont quotidiens nul ne peut prétendre fournir des listes exhaustives et le professeur Marchand se défend d'une telle ambition mais de nombreux exemples américains qu'il nous fournit ne sont pas dans la dernière édition du Webster.

H. Marchand procède de la même façon pour les adjectifs composés (une dizaine de types) et pour les verbes composés et pseudo-composés.

Les chapitres sur la préfixation et la suffixation portent sur environ 65 préfixes, 80 suffixes et 8 semi-suffixes. Pour chaque affixe H. Marchand donne l'étymologie, signale les classes de mots que l'on peut former avec lui, précise son sens dans chacun des cas et offre une liste d'exemples avec les dates d'apparition de l'OED. Il nous renseigne aussi sur sa fécondité actuelle et nous en révèle le traitement prosodique.

Dans le chapitre sur la dérivation par morphème zéro l'auteur montre clairement la différence entre un élément transposé qui malgré un changement fonctionnel momentané garde son attache avec sa classe originale et un élément dérivé par zéro qui adopte non seulement la fonction mais la morphologie (flexion) de sa nouvelle catégorie. Ainsi « clean » vb. tiré de « clean » a. prend bien la flexion verbale toute entière. Nous aurons ainsi des verbes tirés de noms (bridge), d'adjectifs (idle), de particules (out), d'interjections (hail), des substantifs dérivés de verbes (look), de locutions (pickpocket), de verbes suivis de particules (showoff), etc.

Une des préoccupations constantes du professeur Marchand (cf. le sous-titre de l'œuvre) est de bien marquer la différence entre l'histoire et le fonctionnement actuel. « Londoner » en anglais contemporain et « Berliner » en allemand fonctionnent synchroniquement de la même façon alors que le suffixe -er a une histoire différente dans chacun des deux pays.

De la même façon, dans le chapitre sur la dérivation régressive M. Marchand montre clairement que bien que « peddle » soit formé régressivement sur « peddler » l'anglophone a l'impression d'un rapport inverse car il analyse « peddler » comme « one who peddles ». Le contenu l'emporte sur les considérations historiques.

Beaucoup de mots acquièrent avec le temps un certain symbolisme phonétique que l'on peut appeler secondaire. Ce n'est pas de ce symbolisme phonétique là que traite M. Marchand car il n'a pu servir à la formation de mots. Tous les anglicistes qui ont un jour constaté que de nombreux mots commençant par gl- par exemple avaient pour notion de base l'idée de lumière seront intéressés par ce chapitre. Ce que nous dit l'auteur sur le symbolisme des groupes initiaux, des groupes finaux est essentiel. La valeur de ces groupes est sobrement dégagée. Ici les dates d'apparition des mots importent pour nous révéler les groupes qui sont encore féconds (cf. par ex. l'américain « wham » sur le modèle de « slam »).

D'autres linguistes avaient déjà inclus dans leurs analyses des mots comme « chit-chat » (variation apophonique) et « boogie-woogie » (rime) dont la motivation par la forme apparaît nettement.

Mais M. Marchand est le premier à poser le problème de la pertinence linguistique de ces mots jumelés et à discuter de leur statut dans la formation des mots.

Pour être complet M. Marchand inclut dans son ouvrage un chapitre sur le tronquement (clipping) qui ne laisse qu'une partie arbitraire du mot original et ne relève pas de la langue mais de la parole. Procédé moderne et fécond surtout aux E. U. et que l'auteur ne peut s'empêcher de considérer comme un manque de respect à l'égard de la langue. Il admet mieux le tronquement pour les composés car il rend maniables des mots qui seraient embarrassants.

Le tout dernier chapitre du livre concerne les mots-valises (blending) et la fabrication de mots à l'aide de sigles et d'abréviations.

Dans ce travail remarquable par la richesse de sa documentation et par sa vigueur synthétique le professeur Marchand a fait le tour de tous les grands problèmes que pose la formation des mots en anglais. Ce livre est important.

G. ZÉPHIR.

83. E. J. DOBSON. — *English Pronunciation 1500-1700* (Vol. I, *Survey of the Sources*, pp. 1-444 ; vol. II *Phonology*, pp. 445-1082). Oxford University Press, 2nd ed. 1968 £ 6.10 s.

Je regrette de n'avoir pas été en mesure de signaler plus tôt cette réédition et de ne pouvoir consacrer plus de quelques lignes à un ouvrage de cette taille et de cette richesse. Au vrai, l'étude de Dobson est fort bien connue de ceux qu'intéresse l'évolution de la prononciation anglaise. De plus, comme le signale l'auteur lui-même, et comme le confirme une très rapide comparaison, aucune révision importante n'a été apportée à la première version (qui date de 1957) ; il faudrait reprendre ligne à ligne les deux textes pour apercevoir çà et là quelques menues corrections de détail et de légères différences dans la formulation.

Le premier volume, dans lequel sont passées en revue les œuvres des grammairiens et des phonéticiens qui servent en somme de corpus, garde tout son intérêt. Il permettra, même au lecteur qui ne tirerait pas tout à fait les mêmes conclusions que Dobson, ou qui adopterait un point de vue plus moderne que le sien, de se fonder sur des documents précis et étendus (rappelons ici que les

recensements, d'une ampleur considérable, ont été entrepris en 1937, et félicitons l'auteur de sa patience et de sa ténacité).

Quant à la seconde partie, même si l'on regrette que n'ait pas été adopté un point de vue plus systématique et plus phonologique — car le titre de « Phonology » ne désigne ici rien d'autre que la phonétique historique —, on doit reconnaître qu'elle constitue sans doute la plus complète analyse qui soit des phonèmes, étudiés les uns à la suite des autres, dans leur évolution de 1500 à 1700. Qu'on l'accepte tel quel, ou qu'on en réinterprète au besoin les données en d'autres termes ou sur d'autres bases, l'ouvrage est de première importance et l'on ne peut que se réjouir de cette réédition.

A. R. TELLIER.

84. Leena LEHTO. — *English Stress and Its Modification by Intonation. An Analytic and Synthetic Study of Acoustic Parameters*. Helsinki, Suomalaisen Tiedeakatemian Toimituksia (Sarja Ser. B Nide Tom. 164), 1969, 206 p.

Leena Lehto avait eu initialement le propos d'examiner les trois paramètres — durée, fréquence, intensité — susceptibles de jouer conjointement un rôle dans l'intonation interrogative en anglais. Ses recherches préliminaires lui ayant montré qu'il convenait d'abord de s'assurer une meilleure compréhension des composantes de l'accent, elle a différé la réalisation de son premier projet pour pratiquer une analyse minutieuse de ces dernières. Il lui est rapidement apparu que si l'accent modifie les paramètres de l'intonation, celle-ci exerce à son tour une influence sur les paramètres de l'accent : constatation nullement imprévisible, puisque tout angliciste est un jour ou l'autre conduit à la faire en se guidant sur sa seule intuition ; mais constatation qui avait besoin d'être scientifiquement étayée, ce qui exigeait le recours à des expériences, suivies d'une appréciation fine du rôle exact joué par chacun des facteurs en cause.

Dans son Introduction, l'auteur passe en revue les opinions de phonéticiens tels que Morton et Jassem, Armstrong et Ward, Pike, Gimson, Kingdon, Schubiger ou Hultzen. Ce faisant, L. Lehto tente de se fixer une terminologie qui ne soit point trop ambiguë (on note par exemple sa décision d'écarter une appellation comme celle de « tone », qui est un peu flottante). Cherchant un moyen de quantifier les paramètres liés à l'accent, elle rencontre naturellement

les problèmes que pose l'établissement de la courbe d'intensité, et les contradictions qui entachent les résultats lorsque la corrélation entre la perception du stress et celle de l'intensité est fondée sur la mesure du sommet d'intensité de la voyelle considérée. C'est finalement aux concepts utilisés depuis 1958 par A. Sovijärvi pour le finnois (*Stossphase* ou *beat phase*; *Vorphase* ou *primary phase*; *Nachphase* ou *after phase*; *Schlussphase*, ou *final phase*, notamment) qu'elle a recours. Elle reprend cette idée de Sovijärvi que l'accroissement d'intensité pendant la *Stossphase* est la plupart du temps en corrélation avec le degré du stress perçu.

Dans la partie analytique (reposant sur la parole normale, dans laquelle tous les paramètres opèrent simultanément) les trois facteurs sont testés tour à tour. La partie synthétique (i.e. fondée sur la parole synthétique) utilise un matériau simplifié, mais expose plus à fond la méthode suivie. Pour l'interprétation des résultats, dans laquelle L. Lehto se montre infiniment prudente, il est naturellement tenu le plus grand compte des cas où convergent ceux qui ont été obtenus en parole normale et ceux que livre la parole synthétisée. La conclusion générale semble être que l'accroissement d'intensité pendant la *beat phase* est plus important que la durée de celle-ci; d'autre part, que l'intonation modifie les facteurs en nivelant les différences entre les catégories accentuelles (alors que celles-ci sont plus grandes en position « neutre »); enfin, si c'est bien évidemment l'accent qui a la priorité pour ce qui est des paramètres significatifs de l'intensité, c'est en revanche la fréquence fondamentale (contrairement ici à l'opinion tenue par Nyqvist) qui a priorité dans l'intonation, et non pas l'accent. Les faits relatifs à la durée sont plus complexes: elle constitue, aussi bien en position neutre qu'en position de tonalisation (mais avec des différences entre celles-ci pour ce qui est de la localisation) un paramètre significatif de l'accent. L'auteur, qui a pleinement conscience du caractère encore hypothétique de certaines de ses vues, se propose de poursuivre ses expériences, et d'en livrer les résultats d'ici quelque temps.

A. R. TELLIER.

-
85. Herbert E. BREKLE & Leonhard LIPKA (herausgegeben von -). — *Wortbildung Syntax und Morphologie. Festschrift zum 60. Geburtstag von Hans Marchand am 1. Oktober 1967*. La Haye et Paris, Mouton, 1968, 250 p.

H. E. Brekle et Leonhard Lipka ont réuni vingt-trois articles,

dont certains substantiels, spécialement écrits pour honorer Hans Marchand lors de son soixantième anniversaire. Les sujets traités sont divers, et portent sur des langues variées. Cependant, comme il était naturel dans un volume dédié à l'auteur de *The Categories and Types of Present-Day English Word-Formation*, les études qui prennent pour objet les phénomènes de composition et de dérivation occupent une place éminente.

Deux brefs articles ouvrent le volume. Özcan Başkan examine les phénomènes d'interchangeabilité des temps en turc ; par là il entend les cas où une forme désignant un temps est utilisée avec la fonction d'une autre (ainsi l'ind. prés. 2^e p. pour l'impératif). C. E. Bazell produit quelques brèves notes sur la métrique et la morphologie du vieil anglais : il tient que dans la *Battle of Maldon* le second hémistiche *sāemenn snelle* n'est qu'en apparence allitérant ; il s'interroge en outre sur le statut exact des formes *hēafdum* et *meolcum*.

Plus importante est la contribution de H. E. Brekle : « On the Syntax of Adjectives Determining Agent Nouns in Present-Day English » (pp. 20-31), qui essaie de cerner les conditions syntaxiques très générales qui sont à la base d'associations telles que : *structural linguist*, *good student* et *deaf worker*. B. Carstensen vise à systématiser les formes prises par le phénomène de l'emprunt en illustrant son propos à l'aide d'exemples tirés du domaine germano-anglais (pp. 32-45) et en établissant des distinctions terminologiques rigoureuses. E. Coseriu, quant à lui, rend hommage à H. Marchand en un article sur Adam Smith et les débuts de la typologie linguistique, tandis que Miloš Dokulil s'interroge sur le bien-fondé du terme « dérivation zéro », auquel il ne reconnaît de valeur univoque que pour des langues à morphologie « faible », comme l'anglais. Deux pages d'H. Frei concernent le noyau et le satellite en morphologie. Galinsky (pp. 67-81) s'intéresse à l'influence anglo-américaine sur l'évolution de l'allemand au cours des deux dernières décennies, et E. Gamillscheg à l'histoire des emprunts au latin en westique. H. M. Gauger (pp. 93-108) pose la question du rapport entre déterminant et déterminé dans le mot dérivé, et réfléchit notamment sur esp. *martillazo*, obtenu à partir de *martillo*. R. A. Hall consacre quelques pages à l'article défini et au syntagme nominal en roumain. Le texte de Klaus Hansen, « Zur Analyse englischer Komposita » (pp. 115-126) pose notamment le problème de la distinction entre endocentrique et exocentrique, et établit une intéressante série de trois tableaux qui mettent clairement en relation le type de composé, l'équivalent syntaxique, et le sens. L. Lipka étudie fr. à l'épreuve des balles qui, si on le compare à l'all. *kugelsicher* par ex., semble révéler une « lacune » dans le système français de formation des mots. André Martinet reprend

des distinctions et des mises en garde utiles dans « Composition, dérivation et monèmes » (pp. 144-149). Dans une perspective transformationnaliste G. Nickel étudie les problèmes posés par les différences, non apparentes en surface, entre *he is reading* et *he is interesting* (pp. 150-159). H. Pilch (pp. 160-178) fait le bilan des modèles proposés pour rendre compte de la formation des mots en anglais. Un article de G. Rohlf s (pp. 179-189) recense les suffixes qui apparaissent dans la constitution des noms de population dans les langues romanes. Christian Rohrer, dans son examen du système vocalique du français (pp. 190-202) essaie d'associer phonétique et phonologie en utilisant des concepts empruntés à la phonologie générative. H. Schabram se penche sur le problème de v. a. *beohala* (*Exodus* 253), et W. P. Schmid présente la formation des abstraits dans les dialectes tziganes. Barbara Strang (pp. 217-229) analyse la formation des noms d'agent chez Swift. Kurt Wächtler décrit les suffixes d'emprunt dont l'anglais américain se sert abondamment. Le volume se termine par un article de Mario Wandruszka sur la composition nominale en anglais et en allemand.

A. R. TELLIER.

86. Robert A. HALL, Jr. — *Essentials of English Phrase—and Clause—Structure in Diagrams with Commentary*. Philadelphia, The Center for Curriculum Development, 1969, 35 p.

Dans les limites volontairement restreintes du propos, les diagrammes et les commentaires de R. A. Hall rempliront sans doute bien le rôle (d'ordre pédagogique surtout) que l'auteur leur a assigné. Le point de vue est tagmémique, ou plutôt — pour employer la terminologie proposée dans le fascicule lui-même — « tagmémique-odique » : les schémas réussissent en effet à montrer quelles possibilités sont ouvertes au locuteur une fois qu'il a choisi un chemin syntaxique donné. Les commentaires, brefs et clairs mais accompagnés d'exemples, corrigent ce qu'un graphique a d'un peu sec.

A. R. TELLIER.

87. Sidney GREENBAUM. — *Studies in English Adverbial Usage*. London, Longmans (Longmans' Linguistics Library), 1969, 262 p. 40/-

Les adverbes ici considérés sont ceux qui apparaissent comme incidents à la phrase (ou du moins à la proposition) tout entière. Cependant, les linguistes qui utilisent une terminologie telle que « sentence modifiers » ou « sentence adverbs » sont loin de l'appliquer toujours de la même façon ou avec la même rigueur. C'est ainsi que *therefore* et *nevertheless* sont susceptibles d'être soit rangés dans cette classe, soit au contraire — parce qu'ils semblent servir de lien entre des propositions — rapportés à un autre groupe : celui des « demi-conjonctions » (chez Sweet) ou celui des « adverbes conjonctifs » (Curme). Pour éviter dès l'abord ces problèmes de classement S. Greenbaum donne simplement quelques énoncés contenant des adverbes utilisés avec la fonction qu'il entreprend de cerner ; ainsi, pour ne citer que quelques exemples : « *Strangely*, he answered the question », « *Frankly*, he is not very clever », ou « *They enjoyed the film, though* ».

Du point de vue méthodologique on signalera que les problèmes sont attaqués à partir de données différentes : d'une part celles que fournit le *Survey of English Usage*, complétées par l'auteur à l'aide de citations relevées pendant deux ans dans la presse, auxquelles s'ajoutent des exemples dus à l'introspection du linguiste lui-même ; d'autre part les résultats obtenus par expérimentation sur des informateurs (la procédure suivie est en gros celle que Quirk et Svartvik ont mise au point ; sont utilisés à la fois des tests de performance et des tests d'évaluation). En outre, pour obtenir un classement aussi rigoureux que possible des différents cas, Greenbaum décrit la fonction de chaque élément en termes de « somme des traits syntaxiques », celle-ci englobant aussi bien les traits simplement potentiels que ceux qui apparaissent effectivement dans l'énoncé. Enfin, l'auteur dresse une liste de critères, extrêmement bien choisis, qui lui permettent de diagnostiquer l'appartenance de tel élément, dans tel ou tel cas, à une catégorie. C'est ainsi qu'il se pose la question de savoir si l'élément est acceptable ou non en position initiale, puis, s'il est possible ou non à l'initiale lorsque la proposition subit une transformation négative. Une chaîne de dix critères permet de distinguer entre les conjonctifs et les disjonctifs d'une part, et les autres adverbes de l'autre ; puis, par adjonction de nouveaux critères, de pratiquer des distinctions entre conjonctifs et disjonctifs ; et enfin, parmi ces derniers, de séparer les « style disjuncts » des « attitudinal disjuncts ».

Dans tous les secteurs du livre on observe une alliance très fine et, semble-t-il, tout à fait efficace, de certaines démarches appa-

rentées à celles des transformationnalistes et de méthodes (notamment constitution de matrices sur la base des « serial relationships ») devenues courantes chez les linguistes anglais.

A. R. TELLIER.

88. Geoffrey N. LEECH. — *Towards a Semantic Description of English*. London, Longmans (Longmans' Linguistics Library), 1969, 277 p. 40/-

Comme le suggère avec modestie le titre de l'ouvrage, il s'agit seulement ici, en quelque sorte, d'une étude d'« approche » des problèmes sémantiques, d'une tentative préliminaire qui vise à fonder la recherche sur des bases aussi solides que possible. Le livre est commodément divisé en deux parties : I) *An Outline of a semantic Theory*; et II) *On the Semantics of English*. Mais, parce que G. N. Leech est à très juste raison convaincu que spéculation théorique et description concrète se doivent donner la main, il est manifeste que les deux aspects de sa démarche se vivifient constamment l'un l'autre.

Essayant d'abord de dégager quelques principes de base, l'auteur est amené à s'intéresser plus particulièrement à des concepts tels que ceux de tautologie, de contradiction, d'implication (logique et factuelle), et de paraphrase (synonymie logique, synonymie factuelle). On notera (p. 18) une formule très nette : « Since linguistics is centrally concerned with the explanation of competence, semantics (as a branch of linguistics) is concerned with meaning rather than reference, analytic rather than synthetic truth, etc. » Le deuxième chapitre aborde les concepts de système et de structure, utilise l'analyse componentielle (rassemblement des traits sémantiques, par ex. « humain », « mâle », « adulte », etc.) et distingue entre plusieurs types de systèmes (multiple : par ex. *bedroom/hall/kitchen...* ; polaire : *rich/poor* ; hiérarchique : *one/two/three...* ou encore *inch/foot/yard...* ; et relatif : par ex. *parent/child*). Sont également introduites ici les notions, chères aux linguistes anglais, de *rank-shift* et de *downgrading*. Intéressantes sont aussi les remarques faites au chapitre III, qui est consacré à ce que Leech appelle des *formators* (par ex. la négation *not*, ou encore *if*, ou le défini *the*). Les chapitres IV et V, qui terminent cette première partie théorique concernent d'une part les propriétés (logiques ou contextuelles) des systèmes relatifs, les prédicats à place unique ou à place multiple, les règles formelles de la synonymie, et, d'autre part (ch. V) les limites de la sémantique.

La partie réservée à l'esquisse d'une description sémantique de l'anglais contemporain définit, à titre de préliminaires (ch. VI), quelques problèmes sémantiques posés par les adverbiaux et, dans le cadre d'une taxonomie générale, les systèmes « abstrait »/« concret » et « comptable »/« non-comptable » ; enfin (pp. 105-106) la méthode qui va être suivie dans la présentation des analyses. La description est alors axée sur trois grands secteurs : *Time* (ch. VII) ; *Place* (ch. VIII) ; *Modality* (ch. IV), avant de se clore sur des remarques rétrospectives et prospectives (ch. X). Bien que Leech ne prétende nullement faire une description exhaustive et définitive, il entre suffisamment dans le détail pour que le lecteur puisse juger sur pièces de la validité de ses vues. On observe une grande rigueur dans la manière dont l'auteur définit chacun des sous-systèmes relatifs au temps, à l'espace, et à la modalité. L'application des critères retenus lui permet une catégorisation à la fois nette et suffisamment fine. L'ouvrage est complété par des appendices, au nombre desquels figurent un glossaire des termes techniques et une liste des symboles constamment employés dans le corps du volume. Ainsi le lecteur est-il mieux à même de suivre une démarche toujours ferme et passionnante, mais d'abord quelque peu sévère. Sans doute une formalisation qui emprunte beaucoup à la logique risquera-t-elle d'effrayer certains ; mais — sous réserve qu'on ne confonde pas le modèle et la réalité linguistique dans toute sa richesse (et Leech se garde bien de commettre la confusion) —, les études de sémantique ont tout à gagner à l'exercice de cette rigueur.

A. R. TELLIER.

-
89. GIOVANNA BALLAURI. — *Il Problema del Futuro Inglese*. Turin, Accademia delle Scienze (Filologia, Glottologia, Storia Letteraria del Medio Evo e dell'Età Moderna), 1969, pp. 171-278.

Giovanna Ballauri présente, en un peu plus de cent pages, l'histoire du futur anglais. Elle étudie d'abord le concept même de « futur », puis son expression dans un certain nombre de langues, plus spécialement en gotique, en vieux haut allemand, et en islandais ancien. Puis elle examine les phases successives : vieil anglais, moyen anglais, époque de la Renaissance, et ainsi de suite jusqu'au ^{xx}e siècle, pour lequel l'auteur ajoute des remarques concernant différents types d'anglais (écossais, irlandais, australien, et américain). Si l'on excepte la prise en considération, sans la

moindre critique, d'une formule de Jespersen aujourd'hui quelque peu dépassée, et une ou deux erreurs (de l'ordre du lapsus ou de la coquille comme *strive* pour le danois *skrive* à la p. 180), il n'y a guère de reproches à faire à ce petit ouvrage : il ne propose pas de vues très personnelles.; il rassemble seulement, mais de manière commode et avec un certain art, des faits désormais assez bien connus dans leur ensemble, et les idées d'autres chercheurs. Sur ce plan, son mérite n'est pas mince.

A. R. TELLIER.

90. David CRYSTAL & Derek DAVY. — *Investigating English Style*. London, Longmans (English Language Series), 1969, 264 p. 35/-

Dans la présentation qu'il fait de l'ouvrage, Randolph Quirk — directeur de la collection — souligne que les auteurs ont surtout tenté d'établir une théorie de la comparaison textuelle qui permette d'expliquer pourquoi, et comment, se reconnaissent des variétés de la langue que l'on peut rapporter non à la personnalité individuelle, mais à quelque chose de plus vaste et de plus général. C'est dire qu'il ne s'agit pas ici d'une étude stylistique au sens traditionnel du terme. Rien dans ce livre n'a trait à la langue d'un auteur ni même, plus largement, à l'anglais « littéraire ».

Une riche et fort intéressante première partie (pp. 3-91) vise à assurer des bases théoriques aussi nettes que possible. Comme souvent chez les linguistes anglais, la fermeté du propos s'allie heureusement au refus de tout dogmatisme et au sens des nuances. Dans ces pages on relèvera, entre autres choses, le constant souci de définir les concepts avec lesquels les auteurs conseillent d'opérer : ceux, par exemple, de trait stylistique pertinent, ou de variable situationnelle. Un effort est également fait pour délimiter les domaines qui composent le champ total de la recherche (notamment, place de la sémantique, prise ici en un sens un peu particulier). Après une présentation des niveaux de l'analyse linguistique, dans laquelle sont pris en considération les faits suprasegmentaux, Crystal et Davy abordent ce qu'ils appellent les différentes « dimensions » de l'analyse stylistique ; de là des subdivisions claires et utiles : A) *Individuality/Dialect/Time* ; B) *Discourse* ; C) *Province/Status/Modality/Singularity*.

La seconde partie (pp. 95-253) illustre bien les principes et les méthodes à travers l'examen de plusieurs échantillons. Sont

successivement proposés des exemples de conversation (directe ou téléphonique), de commentaires radiodiffusés (avec, ici, deux types différents : celui d'un reportage sportif, et celui qui fut retransmis lors des obsèques de Winston Churchill), de langue religieuse, de reportage écrit, enfin de langue juridique. Chaque extrait est attaqué à tous les niveaux, phonologique, morpho-syntaxique, lexical. Le dernier chapitre de cette partie donne de très utiles suggestions à quiconque voudrait pratiquer cette analyse sur d'autres textes.; c'est ainsi que la méthode peut être employée avec fruit pour examiner la langue de la réclame télévisée, celle de la publicité écrite, celle de la conférence publique ; il est également possible de faire porter l'examen sur le style administratif (par exemple celui qui est utilisé dans les formules de déclaration de revenus), ou sur le style scientifique.

Peut-être certains penseront-ils que la grille appliquée aux textes n'est pas encore assez fine, et que ses mailles laissent échapper des faits intéressants. Je suis persuadé pour ma part que Crystal et Davy ont placé les problèmes dans la bonne perspective et que leur méthode est de nature à revivifier l'étude stylistique en lui conférant plus de rigueur.

A. R. TELLIER.

-
91. Stanley GERSON. — *Sound and Symbol in the Dialogue of the Works of Charles Dickens*. Stockholm, Almqvist & Wiksell (Acta Universitatis Stockholmensis, Stockholm Studies in English, XIX), 1967, 382 p., Kr. 40.

Tout le monde s'accorde sans peine à reconnaître l'importance du rôle joué dans les œuvres de Dickens par un dialogue que le romancier s'efforçait toujours de rendre vivant et authentique. Aussi l'examen des formes « phonétiques » employées occupe-t-il, à côté d'investigations portant sur la grammaire et le lexique, une place non négligeable dans les études qui de près ou de loin s'intéressent au style de l'écrivain. Mais l'analyse de S. Gerson est la première qui traite le sujet avec autant d'ampleur et de fermeté.

On ne peut qu'approuver l'attitude — décrite brièvement dans quelque dix pages d'introduction — que l'auteur a adoptée : il ne prétend nullement se livrer à une étude de la prononciation anglaise au XIX^e siècle, ou à une analyse du cockney de l'époque ; il limite son propos à une recherche des procédés par lesquels Dickens tente de suggérer à ses lecteurs une prononciation « différente » ; mais dans

le domaine ainsi défini Gerson entend bien faire une description exhaustive et répertorier systématiquement tous les mots qui figurent dans les dialogues de son corpus. Le principe est, sur ce point, très simple : seront recensées toutes les formes qui, de quelque manière, s'écartent des normes orthographiques telles qu'elles sont mises en œuvre dans les dictionnaires. L'auteur n'a bien sûr pas la naïveté de croire que l'on puisse de pareille étude tirer à tout coup des conclusions parfaitement sûres. Il montre bien lui-même le caractère faillible et incertain des transcriptions de Dickens. Mais il a raison de penser que, si même on ne peut se fier totalement aux dialogues du romancier pour inférer les habitudes linguistiques, à l'époque, de tel ou tel groupe de locuteurs, une étude comme la sienne aura du moins le mérite de montrer comment un grand écrivain essaie dans le dialogue de donner à ses personnages une certaine réalité.

Quant à la réalisation du propos, elle répond tout à fait aux ambitions annoncées. Sont examinées successivement les voyelles longues, les voyelles brèves, les diphtongues, les consonnes, et les combinaisons de phonèmes. Dans chaque cas sont analysées les graphies qui paraissent noter telle ou telle forme déviante (par ex. pour le phonème /æ/, des transcriptions qui suggèrent les prononciations /e/, /i/, /a:/, /ei/, etc.). Bien loin de constituer un répertoire pur et simple, ces listes sont accompagnées de nombreux commentaires et de discussions. S. Gerson utilise alors son excellente connaissance des travaux antérieurs sur l'évolution de la prononciation anglaise, sur les formes dialectales, sur les fluctuations phonétiques ; cette façon de procéder enrichit encore, et vivifie, une description toujours très instructive.

A. R. TELLIER.

-
92. ARNE ZETTERSTEN. — *The English of Tristan da Cunha*. Lund, G. W. K. Gleerup (Lund Studies in English, 37), 1969, 179 p., Kr. 48 : —

L'étude de Zettersten repose sur les interviews pratiquées en 1961 auprès de la population tristane lorsque la totalité de celle-ci fut recueillie en Angleterre après que l'île eut été ravagée par une éruption volcanique. Les enregistrements, dus à l'obligeance de R. Quirk, ont surtout servi à l'examen de la phonologie, de la morphologie, et de la syntaxe. Pour le lexique, en revanche, l'auteur s'est essentiellement fondé sur des documents écrits.

Le volume se présente avant tout comme une description « différentielle », qui prend pour terme de comparaison l'anglais britannique « standard ». Mais Zettersten en profite aussi pour rattacher la situation linguistique de Tristan da Cunha à celle qui semble souvent prévaloir pour d'autres langues lorsqu'elles sont placées dans des conditions géographiques et culturelles comparables, l'isolement ayant généralement pour effet de maintenir certaines formes archaïques. On notera aussi, à la suite de l'auteur, l'intérêt des changements qu'ont pu susciter l'évacuation de 1961 et les contacts avec les Anglais qui en ont découlé.

L'ensemble du système phonologique est passé en revue. On observe (par rapport au Br. Engl.) une tendance assez nette à l'allongement des voyelles : par exemple, s'il n'est pas rare que /æ/ soit sensiblement plus long, en Br. Engl. même, devant /b/, /d/, /g/ et d'une manière générale devant les consonnes sonores, l'anglais de Tristan pratique cet allongement même devant les sourdes. En revanche, à Br. Engl. /ə:/, le Tr. Engl. substitue souvent /ʌ/ (/wʌk/ pour /wə:k/ ; /fʌst/ pour /fə:st/); il remplace /ə:/ +consonne sonore par /a:/ (d'où par ex. /sta:liŋ/ pour /stə:liŋ/). Zettersten note également la fréquence du coup de glotte, son absence de pertinence, et son utilisation comme variante non seulement de /t/ (ce qui n'est pas rare dans d'autres types d'anglais), mais encore de /k/ et de /p/. Enfin se remarquent les substitutions de /w/ à /v/ (/weri/ pour /veri/), de /f/ à /θ/, de /d/ à /ð/, et la rareté de /z/, qui apparaît seulement — et encore de manière labile — à l'intervocalique.

Dans le domaine morpho-syntaxique, on citera l'absence occasionnelle de la marque du pluriel (*a few line* ; *theyself* pour *themselves*), l'emploi très étendu de *what* comme pronom relatif, l'extension du morphème -s de 3^e p. sg. à toutes les personnes au présent du verbe ; l'inexistence de la flexion de prétérit, et des formations comme 's *done* + participe passé répondant à Br. Engl. *has* + pps. L'ordre des mots connaît également certaines distorsions par rapport à la norme générale de l'angl. (*What time it is?* pour *What time is it?*).

L'ouvrage est complété par des listes de vocabulaire, rassemblées selon les centres d'intérêt (oiseaux, poissons, plantes, vêtement, nourriture...). Les pages de conclusion réunissent commodément les principaux traits linguistiques étudiés, et présentent quelques réflexions rapides mais justes sur certains caractères « universels » des idiomes insulaires.

A. R. TELLIER.

93. Arne ZETTERSTEN. — *A Statistical Study of the Graphic System of Present-Day American English*. Lund, Studentlitteratur, 1969, 189 p.

Prenant pour base d'investigation le *Standard Corpus of Present-Day Edited American English* de la Brown University, l'auteur cherche à déterminer des fréquences de lettres : celle des voyelles et des consonnes, celle des consonnes et des groupes consonantiques à l'initiale et à la finale. Comme le corpus peut commodément se subdiviser en catégories — par exemple, reportage, fiction, aventures, etc. — Zettersten peut raffiner davantage encore, et examiner la manière dont les graphèmes se trouvent distribués dans chacun de ces secteurs.

La quasi-totalité du volume est occupée par des tables de statistiques. Quelques pages d'introduction permettront au lecteur de se documenter sur l'état de la question.

A. R. TELLIER.

94. Walter A. WOLFRAM. — *A Sociolinguistic Description of Detroit Negro Speech*. Washington, D.C., Center for Applied Linguistics (Urban Language Series, 5), 1969, 237 p.

On a déjà eu l'occasion de signaler ici l'existence de la Urban Language Series, que dirige R. W. Shuy, et dans laquelle ont trouvé place l'étude de Labov sur la stratification sociale de l'anglais à New York et les *Conversations in a Negro American Dialect* de B. Loman. L'ouvrage de Wolfram est à la fois très riche en faits — dans le domaine phonologique et dans le domaine grammatical — et clairement présenté. En dehors même des recensements, des tests, et des statistiques, qui sont de nature à n'intéresser que le spécialiste d'anglais, on soulignera la valeur du chapitre II (The Social Setting for Linguistic Diversity) et de l'Introduction. Pour brefs qu'ils soient, celui-là, et celle-ci cernent bien les problèmes et donnent de bons aperçus méthodologiques.

A. R. TELLIER.

95. Brian FOSTER. — *The Changing English Language*. Harmondsworth, Middlesex, Penguin Books (Pelican Books), 1970, 275 p. 7/-.

Destiné au grand public, ce livre lui fera bien prendre conscience non seulement des changements qui n'ont cessé d'affecter l'anglais depuis quelques décennies, mais encore des divers facteurs qui en sont la cause. Qu'il s'agisse de remarques sur l'influence étrangère (et, singulièrement, américaine), sur celle de la société dans laquelle nous vivons, ou sur certaines propriétés structurelles de l'anglais, l'ouvrage est toujours fort bien documenté et l'intérêt ne se dément jamais.

A. R. TELLIER.

96. M. M. Arnold SCHRÖER & P. L. JAEGER. — *Englisches Handwörterbuch in genetischer Darstellung auf Grund der Etymologien und Bedeutungsentwicklungen, mit phonetischer Aussprachebezeichnung und Berücksichtigung des Amerikanischen und der Eigennamen*. Lieferung 26 : Bogen 126-130 pp. 2001-2066. Heidelberg, Carl Winter, Universitätsverlag 1970.

Cette livraison, par laquelle s'achève le dictionnaire dont on a ici même à diverses reprises signalé quelques-unes des étapes, comprend d'une part les rubriques qui vont de *worship* à *zymase*, d'autre part un supplément d'une trentaine de pages ; entre celui-ci et celles-là figurent six pages d'addenda et de corrigenda ; enfin, P. Jaeger fait quelques remarques en guise de postface.

A. R. TELLIER.

97. Geoffrey BROUGHTON. — *Success with English — Coursebook 3*, 251 p.

- 97 bis. Geoffrey BROUGHTON & Thomas GREENWOOD. — *Success with English — Teacher's Handbook 3*, 133 p. Harmondsworth, Middlesex, Penguin Books (Penguin Education), 1970.

Ce troisième volume complète un cours dont le premier livre a été lancé en 1968. On retrouve évidemment ici les principes mis en œuvre dans les précédentes étapes de la progression : importance

accordée à l'aspect oral « naturel », insistance sur la contextualisation, recours constant à l'exercice de type structural. Comme pour les autres niveaux, le livret d'accompagnement, destiné au maître, est riche en suggestions.

A. R. TELLIER.

98. Paul MITROVICH. — *An Attempt at an « Inter-Systemal » Vocabulary of Modern Auxiliary Languages-English-International, A-C*. Sarajevo, Nemanjina 17, 1970, 131 p.

L'auteur a, nous dit-il, consacré toute sa vie à choisir, parmi les projets de langue auxiliaire internationale, de quoi constituer un idiome « intersystemal » qui serait parfaitement régulier et logique. C'est cet essai de synthèse qu'il présente ici, malheureusement sous forme dactylographiée, effroyablement compacte, avec des explications (de simples indications plutôt faudrait-il dire) rédigées, de l'aveu de Mitrovich lui-même, en un anglais bien incertain, ainsi qu'un début de lexique (lettres A à C).

A. R. TELLIER.

99. Heinrich WAGNER. — *Linguistic Atlas and Survey of Irish Dialects*. Vol. I. Introduction. 300 cartes. Dublin Institute for Advanced Studies 1958. Vol. II. The Dialects of Munster, 305 p., *ibid.*, 1964. Vol. III. The Dialects of Connaught. 378 p., *ibid.*, 1966. Vol. IV. The Dialects of Ulster and the Isle of Man. Specimens of Scottish Gaelic Dialects. Phonetic Texts of East Ulster Irish, 303 p., *ibid.*, 1969.

Ce monumental ouvrage dont la parution s'est échelonnée sur onze ans, donne une idée très précise des dialectes irlandais tels qu'ils existaient aux alentours des années 1950.

C'est un document de grande valeur à un triple point de vue. Il permet de retracer l'histoire « extérieure » de la langue au ^{xx}e siècle. Il fait figure, déjà, de document historique : bien des dialectes ont disparu dont il a consigné les dernières et parfois les seules traces.

Enfin, là où survit la langue, il donne une reproduction fidèle de la prononciation et, par le nombre de phrases qu'il contient, n'est pas sans intérêt pour la connaissance de la morphologie et de la syntaxe.

L'histoire extérieure de l'irlandais à l'époque moderne puisera d'utiles renseignements dans l'introduction au tome I. On y remarque l'âge des sujets interrogés, 60 à 90 ans, leur profession ; ils sont invariablement petits paysans, parfois pêcheurs.

On note que beaucoup reviennent d'émigration, petit nombre à côté des multitudes parties outremer sans en être revenues.

L'Atlas est aussi un document historique. Depuis vingt ans le recul de l'irlandais s'est encore accentué. En maints endroits les derniers vieillards interrogés par l'auteur ont disparu depuis lors.

C'est ainsi qu'en 1950 on a pu encore collecter des documents sur le manx ; depuis, les derniers « native-speakers » de l'île de Man ont disparu.

Au point 6 de l'Atlas, dans le comté de Kilkenny, l'irlandais avait disparu depuis vingt ans, à l'époque de la rédaction du premier tome. Les documents avaient été réunis en ce point par le professeur Breatnach, de Cork, avant la dernière guerre. Il les a communiqués à l'auteur de l'Atlas.

Dans tout le Munster, au Sud-ouest, le point 20, Dunquin à l'extrémité de la péninsule de Dingle est le seul où prédomine l'irlandais, mais il y a à peine 500 habitants dans cette zone.

Dans le Nord-ouest, le Donegal, l'irlandais prédomine encore dans la région de Rannafast, point 78, Gortahork, point 74, et dans l'île de Tory, point 75.

Toutefois c'est dans le Connemara, à l'ouest du comté de Galway, que se trouve la seule région assez vaste où la langue soit encore bien vivante nous dit l'auteur p. XIII, colonne B de l'introduction au tome I.

D'aucuns trouveront ce tableau pessimiste et l'on peut faire valoir que six à sept cent mille personnes qui ont appris l'irlandais à l'école, sont capables de le parler, souvent couramment.

Cependant le nombre de sujets parlants utilisant réellement l'irlandais de façon constante, ne dépasse pas trente mille selon d'autres estimations.

Cet Atlas linguistique est donc un document de valeur plus grande qu'un autre, car il ne sera plus possible à l'avenir de recueillir des données aussi riches et variées.

Comme il se doit, il n'a recueilli que les données fournies par ceux qui représentent la tradition ininterrompue de la langue.

Le questionnaire comporte 1175 articles composés tantôt d'un terme unique, tantôt d'une phrase entière. En tout on peut estimer que plus de deux mille « items » sont ainsi fournis par l'Atlas.

Cependant en une trentaine de points où la langue était déjà moribonde un questionnaire plus court comportant 900 articles a été utilisé.

Les 300 cartes du tome I sont moins riches en documentation bien entendu, que les trois tomes de textes parus depuis.

Les questions étaient posées dans un ordre naturel, chacune découlant naturellement de l'autre selon une technique adoptée pour l'Atlas de Suisse Allemande.

Le questionnaire comporte plusieurs sections concernant les animaux de ferme, la maison et le travail à la maison, les relations familiales, les parties du corps, le travail des champs, les distractions.

Si la syntaxe des réponses est souvent incorrecte ou corrompue aux yeux des spécialistes de la langue plus ancienne, c'est, nous dit l'auteur t. I, p. x, col. 1, que beaucoup d'informateurs ne parlaient plus irlandais depuis longtemps dans plusieurs points d'enquête.

Préoccupé de réalité plus que de purisme, l'auteur a néanmoins relevé ces tournures qui témoignent de l'influence profonde de l'anglais sur la dernière génération des irlandaisants en ces points d'enquête.

Outre la somme de travail considérable que représente ce travail, on doit souligner cette honnêteté, ce souci d'authenticité absolue. Tous les celtisants seront reconnaissants au professeur Wagner de cette œuvre remarquable exécutée juste avant qu'il ne soit trop tard.

L. FLEURIOT.

100. *Celtica*, vol. VIII, Dublin 1968, 257 p.

C'est encore un numéro particulièrement riche qui nous parvient. De plus en plus la philologie et la littérature irlandaises prennent une place prédominante dans cette revue.

Sur seize articles, deux seulement sont consacrés à des questions touchant à des problèmes « celtiques » non exclusivement irlandais.

M. Ludwig Bieler, p. 112 à 126 donne un article « The Christianization of the Insular Celts during the sub-Roman period and its repercussions on the continent ». L'auteur étudie la christianisation de l'Irlande, attirant l'attention sur la mission de Palladius en 431, antérieure à saint Patrik. Il évoque brièvement les liens de cette chrétienté irlandaise avec la chrétienté brittonique (Galles, Armorique), puis anglo-saxonne, enfin son influence sur l'Europe.

P. 126 à 140, M. Winterbottom sous le titre « On the Hisperica Famina » étudie ces poèmes du haut moyen âge qui sur le continent n'ont jusqu'ici retenu l'attention que du Père Grosjean (*Celtica* t. 3, p. 35 sq.).

L'auteur attire l'attention sur la parenté entre les « Hisperica Famina » et un document du début XI^e s. donc plus tardif appelé « Colloquia Hisperica ». Ils citent et utilisent le texte A des « Hisperica ». Par là même ils aident à le comprendre. Une brève allusion p. 128 note 17 nous dit que le texte A vient de Fleury, mais comme d'habitude les liens des « Hisperica » avec la Bretagne Armoricaïne sont passés sous silence. C'est en vain que nous les avions soulignés p. 5, 6, 7, 33 du « Dictionnaire des gloses en vieux breton ».

De plus, dans le texte même étudié par M. Winterbottom, il y a une glose *luic* à « curbanam » qui paraît désigner un vêtement blanc porté par les clercs. Or *luic* est un mot brittonique, ancêtre du gallois moyen *lwyg* sorte de vêtement du vannetais moderne *lueg* « taie d'oreiller », trégorrois *toagenn* avec singulatif. L'auteur ne tire aucune indication de cette glose brittonique égarée dans le texte !

Tous les autres articles ont trait à l'irlandais et le numéro est d'une richesse exceptionnelle à cet égard.

P. 1 à 43. M. Vernam Hull édite excellemment la *Noinden Ulad*, texte du milieu IX^e s. (p. 23) ; le titre complet devait être *Ces Noinden Ulad* « l'affliction des Ulates pendant une neuvaine ». Le texte comporte deux pages p. 28-29. Il est traduit p. 36-38. Quarante pages de commentaires, de notes accompagnent ce texte.

P. 44 à 89. M. Vernam Hull donne aussi une édition critique de l'*Apgilir Chrábaid* « The Alphabet of Piety » attribué à Colmán mac Béognai mort en 611. La matière, qui est parfois de nature triadique, consiste en préceptes moraux et en listes de vertus et de vices. Les formes très archaïques ne sont pas absentes ex. *anuis* « ignorance » (p. 52) plus tard *anfis*. Il n'est donc pas impossible qu'une homélie de Colmán ait été remaniée peu à peu dans les trois siècles qui ont suivi sa mort.

P. 90-111. M. J. Bannerman poursuit la publication du *Senchus fer n Alban*. Nous avons ici les notes de la première partie. Elles intéressent la généalogie des anciennes familles d'Écosse et d'Irlande.

P. 140-143. Anne et William O'Sullivan et p. 144-154 M. D. A. Binchy éditent un passage légal récemment découvert. C'est un fragment d'un traité appelé « *Mellbretha* » jugements ayant trait aux jeux sportifs, aux dommages subis pendant ces jeux et à leur compensation. Entre autre intérêt ce fragment donne une liste d'anciens jeux, certains fort mal connus.

P. 155-166. Cecile O'Rahilly publie « Three notes on syntax ». Retenons surtout celle concernant l'emploi de *co(n)*. Généralement utilisé comme connectif « de sorte que, jusqu'à ce que » *co(n)* peut introduire la principale après une subordonnée notamment quand cette dernière exprime une notion de temps. On note cet emploi avec les verbes signifiant « voir » et « entendre » *ad-cí* et *ro-cluinethar*.

P. 167-173 Michael Dolley date certaines gloses du traité légal *Bretha Déin Chéchl* d'après les unités monétaires employées dans les tables de compensation, d'entre 1290 et 1365.

P. 174-181. Proinsias Mac Cana sous le titre « An archaism in Irish Poetic Tradition » étudie des traditions fort curieuses attestées jusqu'au ^{xvii}e s. en Irlande et en Écosse. On donnait au barde (plus exactement au *fili*) certains vêtements de la nouvelle mariée (en Écosse du nouveau marié). L'auteur rapproche ceci d'un usage selon lequel le brahmane qui chantait l'hymne de *Sūryā* lors du mariage recevait le vêtement de la mariée.

On a peut-être ici le souvenir d'une très ancienne coutume indo-européenne, d'autant que les lois galloises mentionnent un don au *pencerdd* (poète principal) lors du mariage de chaque vierge.

P. 182-186. Anne O'Sullivan édite en orthographe irlandaise normale deux poèmes écrits dans une orthographe anglaise par une main du ^{xv}e s.

P. 187-200. M. Myles Dillon donne plusieurs études philologiques importantes. Retenons notamment celle sur l'expression *lá dá raibh se* « un jour où il y était » qui contient en réalité *dá* « quand », mot actuellement sorti d'usage.

P. 201-242. Gearoid Mac Niocaill édite la traduction irlandaise du ^{xv}e s. du livre de Bartholomaeus Anglicus, *De proprietatibus rerum*.

L. FLEURIOT.

-
101. Carlo DE SIMONE. — *Die griechischen Entlehnungen im Etruskischen*. Weisbaden, Harrassowitz, t. I, 1968 ; t. II, 1970. 2 vol. in-8° de 169 et 385 p., avec (t. I) 16 pl. et 1 carte h.-t.

L'auteur a repris et amplifié l'enquête dont Eva Fiesel avait eu l'idée quarante ans plus tôt dans son petit livre « *Namen des griechischen Mythos im Etruskischen* » (Göttingen, 1928) : éclairer la structure phonétique de l'étrusque en étudiant les formes qu'y ont reçues les emprunts grecs. Mais il a accru la liste des noms propres grecs (essentiellement, mythiques) qui avoisine 200 unités,

ajouté les noms de vases (ἀσκάς, κυλίχνη, κύπη, κώθων, λήκυθος, ὄλπη, ποτήριον, πρόχους) et d'autres appellatifs, ajouté les emprunts indirectement attestés par leur aboutissement latin, etc. Pour les noms propres, il a non seulement relevé ceux qui se lisent comme légendes à côté de figurations de personnages sur des miroirs, ou des intailles, ou des peintures de vases, mais utilisé ceux qui ont pénétré dans l'anthroponymie étrusque : *arnl anfare larthal* (I 16 : Ἀμφιάρορας), *arnθ prumaθni arnθal* (I 103 : Προμᾶθεύς) *arnθ tantle larstial* (I 16 : Τάνταλος), etc.

Pour chaque exemple de chaque mot, référence et bibliographie sont fournies avec le plus grand soin ; les dates et les localisations des documents sont données toutes les fois qu'elles sont connues ; une attention particulière est accordée à l'origine dialectale des prototypes grecs (qui peuvent être soit doriens soit ioniens-attiques), compte tenu, pour la forme des mots, de ce qu'on sait désormais par le mycénien (myc. *a₃-wa* rejoint cor. Αἰῶς pour justifier le -v- de étr. *aivas* etc.). Le tome I procure ainsi, pour le matériel étrusque d'ascendance grecque, un corpus exhaustif, d'une consultation commode, et d'une information sûre, précise, riche.

Le tome II (lui-même armé d'excellents *indices*) analyse minutieusement ce matériel. — Accessoirement, il étudie les relations gréco-étrusques à travers les emprunts (p. 299-334) et la façon dont les formules onomastiques étrusques (mieux connues depuis les beaux travaux de H. Rix) ont pu s'incorporer des éléments helléniques (p. 205-268). — Essentiellement, il étudie les accidents formels qui ont accompagné le passage du grec à l'étrusque (p. 9-203) et le passage du grec au latin à travers un intermédiaire étrusque souvent non attesté (p. 269-298). Cet examen extrêmement détaillé des voyelles en syllabe initiale (p. 9-30), des voyelles en syllabe intérieure (p. 31-48), des finales suffixales (p. 93-140), du consonantisme (p. 149-195) mène à une série de conclusions (pp. 48-92, 140-148, 195-203), sur les phonèmes et l'accentuation de l'étrusque et leur évolution dans le temps ; bien entendu, il confirme dans l'ensemble ce qu'on en savait ; mais sur plus d'un point, il apporte des vues nouvelles, soit en phonétique historique, soit en phonologie. L'auteur enseigne à bon droit (p. ex. p. 199 sv.) que pour reconstruire la phonologie de l'étrusque, seules valent les données établies par des confrontations internes entre variantes graphiques assurées comme telles, localisées et datées, et par les confrontations externes qu'impliquent des emprunts (en l'espèce grecs) eux-mêmes assurés comme tels, localisés et datés. Il montre comment cette reconstruction *objective* ruine une série d'hypothèses *ad hoc* construites *a priori* par plus d'un comparatiste, à seule fin de fabriquer à un certain nombre de mots étrusques des étymologies indo-européennes.

La sûreté de la méthode aussi bien que celle de l'information font désormais de ces *Entlehnungen* un ouvrage de base de l'étruscologie.

Michel LEJEUNE.

102. Vladimir GEORGIEV. — *Etruskische Sprachwissenschaft, I: Alletruskische Inschriften* (= Linguistique Balkanique XIV¹). Un vol. de 57 p. in-8°. Sofia. Académie Bulgare des Sciences, 1970.

Si l'on convient d'appeler ici « proto-étrusque » l'ancêtre linguistique de l'étrusque historique, tel qu'il se parlait quelque part dans le monde égéo-asianique au second millénaire, avant l'implantation des Tyrrhènes (en une ou plusieurs fois) sur le sol toscan, le recenseur estime, pour sa part : que ce « proto-étrusque » nous demeure inconnu (en ce sens qu'il n'est identifiable à aucune des langues du second millénaire qui nous ont laissé des documents écrits intelligibles) ; qu'à travers les éléments déjà établis de la structure et du lexique de l'étrusque, on peut faire des inductions, de solidité variable, sur ce que serait la position linguistique du proto-étrusque, à supposer qu'il soit indo-européen ou indo-européanisé ; que peut-être ces inductions situeraient alors dialectalement le « proto-étrusque » quelque part entre le grec et le phrygien d'un côté, le louvite et le hittite de l'autre ; qu'en tout état de cause, on est loin de rien pouvoir affirmer à ce sujet ; que les essais de reconstruction d'un « proto-étrusque » sont légitimes dans leur principe, mais prématurés dans l'état présent de nos connaissances.

Ces déclarations de principe expliquent la réserve du recenseur à l'égard des tentatives de V. Georgiev, dont il suit le développement avec sympathie, mais non sans scepticisme. Notre confrère bulgare, dans une série considérable d'articles ou mémoires parus depuis huit ans (notamment, en 1962, « *Hethilische und Etruskisch* », Linguistique Balkanique V¹ ; en 1967, « *Die hethilische Herkunft der etruskischen Morphologie* », S.M.E.A. IV, p. 55-91), et dans son livre de 1966 « *Introduzione alla storia delle lingue indeuropee* », s'est efforcé d'établir que l'étrusque est du néo-hittite (comme on admet aujourd'hui que le lycien est du néo-louvite). Dans l'ouvrage (« *Etruskische Sprachwissenschaft* ») dont il donne à présent le premier fascicule, il tente, en expliquant nos inscriptions à la lumière de ses théories, de montrer que le hittite est bien la clé de l'étrusque.

L'application est faite, dans ce fascicule, à près de deux cents inscriptions « altetruskisch » s'étageant du VII^e au V^e s. (sur lesquelles, une douzaine de plus de dix mots, une douzaine de six à dix mots, et tout le reste consistant en menus textes de un à cinq mots). Passons sur une bizarrerie de translittération qui pourra gêner plus d'un lecteur (le χ étrusque constamment rendu par *x*, alors que le θ et le φ sont, correctement, rendus par des lettres grecques); passons sur une présentation lourde, encombrée de rapprochements inutiles et de perpétuelles redites; et venons-en au fond des choses.

Le recenseur laisse à un hittitologue de métier le soin d'apprécier les « traductions hittites » qui nous sont proposées pour une douzaine de textes (p. 7, n° 865; p. 14, n° 306; p. 26, n° 479; p. 32, n° 702; p. 33, n° 265; p. 38, pour *JHS*, 1968; p. 43, n° 331; p. 44, n° 49; p. 45, n° 160; p. 46, n° 939; p. 48, n° 29; p. 50, pour *St. Etr.* 1963); du moins, selon l'usage, tous les textes sont-ils traduits en latin, avant qu'en soit donné, mot par mot, un commentaire justificatif. Dès lors, on conseille au lecteur cette expérience: lire d'abord les traductions latines, avant de regarder texte et commentaire. Très souvent (pour les petits documents de caractère banal: « A fils de B », « je suis le vase de C », « D m'a dédié », « je suis la tombe de E », etc.), la traduction (à de menus détails près) est rassurante, et conforme au sens que, depuis longtemps, la méthode combinatoire a déterminé. Mais dès qu'on se trouve en présence d'une traduction qui, *a priori*, sonne l'invraisemblance, d'une de ces traductions qui font dire « ce ne peut pas être cela, raisonnablement », qu'on regarde alors dans le commentaire comment l'auteur y est arrivé: par le hittite. Lit-on (p. 6, n° 344) « ego sum hydria se-ostendens Caesii », l'absurde « se-ostendens » (à peine atténué d'un point d'interrogation) vient de ce que (*miputeresiaš-kaišies* ayant été découpé en ... *pulere siaš*), *siaš* est devenu « heth. **siyanz*, Particip von *siya-* « sich zeigen ». Qu'on ne croie pas que le recenseur, malveillant, relève là une maladresse isolée; le livre fourmille de traductions peu vraisemblables ou invraisemblables (toujours, à base de hittite); il serait injuste de prendre pour exemples des textes peut-être magiques comme 331 (p. 43), 160 (p. 45), 939 (p. 46), etc.: le jeu serait trop facile; mais voici une stèle funéraire représentant un guerrier (p. 21, n° 363) avec épitaphe ainsi traduite: « Ego sum Aveli Felusci. Da ei salutem! Istum [...]solutus. Me vovit Hirumius. Recede (= recipe te, abstine, consiste), verere (= admirare) cum! »; qui ne broncherait aussitôt? Voir alors commentaire: tout cela est fait avec de petits morceaux de mots hittites; par exemple, séquence] *apersnaš* découpée en *aš* (= heth. *appa* « darnach; zurück; wieder ») + *er* (= heth. *ar-/er-* « hinkommen; gelangen; hingebracht werden ») + *s* (non expliqué;

est-ce le même que plus loin ?) + *naχ* (= heth. 2. Pers. Sing. Imperat. *naahi*, von *nah(h)*- « fürchten ; sich fürchten ; Ehrfurcht erweisen ; vorsichtig sein ») + *s* (= heth. *si*- « is, ea, id »). Les lames d'or de Pyrgi (p. 38, n° 874 ; p. 40, n° 875), vues avec des lunettes hittites, rompent leurs amarres avec le texte punique. Etc.

Tout ce qui est nouveau, dans les interprétations des textes, y est déversé à partir du *Hethitisches Wörterbuch* de Friedrich. C'est l'application intégrale de la méthode étymologique. Avec tous ses risques. Et la preuve apportée, à l'encontre de ce que voulait l'auteur, qu'elle n'est guère plus heureuse dans ses résultats à partir du hittite qu'elle ne l'a été, chez d'autres, à partir du grec ou d'autres langues encore.

Michel LEJEUNE.

103. *Euskera*. — Travaux et actes de l'Académie de la langue basque, vol. XIII, Bilbao, 1969, 355 p.

Les comptes rendus des séances de l'Académie, en basque, occupent les p. 299-351.

Ce volume ne contient que peu de chose qui intéresse la linguistique basque. L'article de Gaur S.C.I., en espagnol, « El Vascuence en los actuales niños de Guipúzcoa », p. 5-71, est neuf et apporte des données précises, numériques, commune par commune, sur le degré de connaissance et l'usage du basque chez les élèves des écoles primaires du Guipúzcoa. Son enquête auprès des maîtres, pour l'année scolaire 1966-67, a porté sur les 82 communes de la province, de Saint-Sébastien aux plus petites. Il a obtenu des réponses pour 75 d'entre elles. Dans l'ensemble, 54,1 % des élèves parlent uniquement espagnol, et 2,6 % uniquement basque. Le reste, 43,3 %, est bilingue « de manière ou d'autre » (p. 5). « Dans la zone rurale, les pourcentages du basque sont, naturellement, beaucoup plus élevés que dans la zone urbaine. » L'auteur indique lui-même (6) que les chiffres qu'il donne « ne peuvent pas être considérés comme exacts », mais que, « dans leurs lignes générales, ces données méritent un grand crédit ». Les tableaux des p. 6-10 indiquent, en principe, pour chaque commune les pourcentages : 1° des élèves qui ne parlent que l'espagnol ; 2° de ceux qui parlent bien l'espagnol et mal le basque ; 3° de ceux qui parlent bien les deux langues ; 4° de ceux qui parlent mal l'espagnol et bien le basque ; 5° de ceux qui ne parlent que le basque. C'est à Ataun, dans la zone rurale montagneuse, que le pourcentage des enfants

ne parlant que le basque est le plus élevé ; c'est à Fontarabie, ville de la côte, qu'il est le plus faible, plus faible même qu'à Saint-Sébastien.

	1 ^o	2 ^o	3 ^o	4 ^o	5 ^o
Ataun	23,9		1,8	14,9	57,4
Saint-Sébastien	81,9	6,4	7,7	3,5	0,5
Fontarabie	53,8	11,9	29,9	4,2	0,2

L'auteur, dans la plus grande partie de son article, parle des problèmes de dualité de langues qui se posent ailleurs, notamment, en Espagne même, à propos du catalan. Il n'étudie pas la question du bilinguisme basque-espagnol en linguiste, mais comme quelqu'un qui se préoccupe de l'avenir de la langue basque. Mais les chiffres qu'il donne sont intéressants. Il reste à les compléter et à expliquer leur distribution géographique.

L'article en basque de Txillardegi, 127-136, est consacré à la conjugaison familière en basque.

René LAFON.

104. Chota Dzidzigouri. — La langue géorgienne, Tbilissi, Éditions de l'Université de Tbilissi, 1970, 111 p.

Ce petit livre, d'une lecture agréable, écrit en français par un linguiste géorgien connu, professeur à l'Université de Tbilissi, n'est pas un exposé de la langue géorgienne, de sa grammaire, mais de son histoire, des problèmes que pose son étude et des travaux dont elle a été l'objet autrefois et de nos jours. Les travaux des historiens, des archéologues, des épigraphistes y sont cités et utilisés au même titre que ceux des philologues et des linguistes. Un chapitre, p. 50-62, est consacré à l'histoire de l'alphabet géorgien. Le livre contient plusieurs belles photographies, portraits de savants, reproductions d'inscriptions et de pages de manuscrits ou de livres. On trouve notamment, entre les p. 16 et 17, des photos de l'inscription géorgienne la plus ancienne, celle qui a été retrouvée en Palestine, et qui remonte à la 3^e décennie du v^e siècle de notre ère, et de l'inscription de l'église de Bolnissi (Géorgie), qui date de 493/494 ; v. sur ces inscriptions les p. 54-55. Des mots géorgiens intéressants au point de vue linguistique, historique ou ethnographique sont étudiés p. 47-49, 50-51, 78-81, 97-98.

La bibliographie, très bien présentée, rendra de grands services aux spécialistes comme aux débutants et aux curieux. Il convient

d'ajouter, p. 105, la grammaire géorgienne, en géorgien, d'A. Chanidzé, *Kartuli enis gramal'ik'a*, 2^e édition, 1962, Tbilissi, et, p. 107, un manuel publié en 1969 et destiné en premier lieu aux Géorgiens élevés à l'étranger et qui savent le français, mais non le géorgien, afin qu'ils puissent apprendre tout seuls leur langue nationale. Ce petit livre de 176 pages, intitulé *Kartuli enis tvilmas-c'avlebeli* « Pour apprendre tout seul le géorgien », pourra être utilisé aussi par tous ceux qui, à des fins intellectuelles ou autres, ont besoin de lire du géorgien. Il contient non seulement des phrases d'intérêt pratique, mais encore quelques textes littéraires. Il a été publié par la « Société des relations culturelles avec les compatriotes vivant à l'étranger », et a pour auteurs deux linguistes connues, M^{mes} Nounou Kadéichvili et Rognéda Gambachidzé (*γambašize*). Il rendra de grands services.

René LAFON.

105. Kita TSCHENKÉLI†. – *Georgisch-Deutsches Wörterbuch*, bearbeitet von Yolanda MARCHEV, Fasz. 18, p. 1595-1690 ; Fasz. 19, p. 1691-1786 ; Zürich, Amiram-Verlag, 1970.

Les 18^e et 19^e fascicules ont paru aux dates attendues, juin et novembre 1970, et ils présentent les mêmes qualités que les précédents. Le fasc. 18 contient la fin de la lettre *k* (à partir de *kcev*⁻¹), la lettre *γ* et la lettre *q'* jusqu'à *q'idul*. Le fasc. 19 contient la fin de *q'* (à partir de *q'iv*) et le début de *š* (jusqu'à *šesabralad*). La lettre *k* occupe donc les p. 1530-1601 (dont 4 pages d'index des thèmes verbaux), la lettre *γ* les p. 1602-1662 (dont 3 pages d'index des thèmes verbaux), la lettre *q'* les p. 1663-1746 (dont 3 pages d'index des thèmes verbaux). Les consonnes *k* et *γ* ne jouent aucun rôle dans la morphologie. Mais *γ* figure dans la particule postposée *-γα* (p. 1609 ; cf. Chanidzé, *Kart. gr.*, § 112 et 485). La consonne *q'* figure dans deux, ou plutôt trois, morphèmes homophones, *-q'e*, qui s'emploient dans divers dialectes : *-q'e* sert à exprimer dans les verbes le pluriel d'un complément au nominatif ou au datif ; le caractère habituel d'une action (*davdiodiq'e* = *davdiodi xolme*, « je marchais habituellement ») ; *-q'e*, dans d'autres cas, est une variante de *-k'en*, postposition marquant la direction vers quelque chose. D'après DA VII, 520, dans le dialecte de Féréidan, *-k'e* exprime aussi l'origine, l'éloignement. Ces suffixes mériteraient une étude précise. Le *-q'e* qui marque l'habitude peut faire penser à *-ke*, suffixe verbal basque d'indétermination, qui sert parfois à exprimer

un procès habituel. Mais on n'a pas le droit de lancer ce rapprochement sans précautions.

Quelques racines verbales méritent que l'on s'arrête sur elles. La présentation du livre incite à le faire et permet des remarques très intéressantes.

Il y a deux racines γ -, dont l'une signifie « ouvrir » et l'autre « prendre ». N'en faisaient-elles primitivement qu'une ? Nous n'avons pour le moment aucune raison de le supposer. La racine γ - « ouvrir » a sa version neutre en *a*, *vayeb* « je l'ouvre ». Elle n'a ni version neutre à voyelle zéro ni version subjective ; « j'ouvre la bouche » se dit *vayeb p'irs*. La version objective, *vuyeb* « je le lui ouvre, je l'ouvre pour lui », existe et admet plusieurs préverbes. La racine γ - « prendre » n'a pas de formes à voyelle zéro ni à voyelle *a* ; *viyeb* « je le prends » relève de la version subjective par la forme, mais de la version neutre par le sens. La version objective, *vuyeb*, signifie « je le prends pour lui ». On notera que *miyeba* signifie « recevoir », alors que le préverbe *mi*-indique en principe un déplacement qui éloigne de la personne qui parle. On dit *miviye c'erili* « j'ai reçu la lettre ».

L'article consacré à la racine *q'en*- « placer, poser » est très intéressant. Elle fournit les formes suivantes. 1^o Actif : version neutre, à voyelle *a* ; version subjective ; version objective ; supressif (à voyelle *a*) exprimant que l'action a lieu sur quelque chose, et qui est ici identique à la version neutre. 2^o Passif ; forme à préfixe *i*- ; forme à préfixe *e*- ; passif d'état. Les formes de passif sont très peu nombreuses ; elles n'admettent qu'un très petit nombre de préverbes (*gamo*-, *mi*-, *mo*-), ce qui ne veut pas dire qu'elles sont peu employées. Le passif n'occupe que très peu de place, l'actif beaucoup. Les trois versions de l'actif admettent de nombreux préverbes. Le passif ne s'emploie qu'avec trois préverbes : le passif à voyelle *i* avec *gamo*, et le passif à voyelle *e* avec *mi*- et *mo*- : *gamo iq'eneba* « il est employé, il s'emploie » ; *mieq'eneba* « un tort lui est causé », *momeq'eneba* « un tort m'est causé », *mogeq'eneba* « un tort t'est causé ». Il n'y a pas de formes de passif sans préverbe. On voit par là quel mélange de symétrie et de dissymétrie, de prévisible et d'imprévisible on peut rencontrer dans la conjugaison d'un verbe géorgien d'allure régulière.

La première racine *q'van*-, qui exprime l'idée de mouvoir, de déplacer, n'a pas de version neutre. C'est la version subjective qui la remplace : *viq'van*. De plus, au présent, on se sert le plus souvent de formes à préverbe tirées de la racine *q'av*- ; elles sont de type *a-h-q'avs* « il le déplace vers le haut », où ce qui produit le mouvement est au datif, et ce qui le subit au nominatif. *Iq'vans* sans préverbe, avec valeur de futur, est rarement employé au présent et à l'imparfait. Il est expliqué dans DA IV, 902, par une forme

verbale qui n'existe pas à la version neutre elle non plus : *ič'ers* « il le prend ». *DA* donne deux exemples de *iq'vans* : *axal našobs erli iq'vans xelši, calerseba* « l'un prend le nouveau-né dans ses bras et le caresse » ; *c'ic'ilebs ... roca xelši iq'vandnen, ayara c'iodnen*, « quand ils prenaient les poulets dans leurs mains, ils ne piaillaient plus ». La forme à version objective correspondant à *iq'vans* n'est pas mentionnée dans *DA*. Si la racine *q'van-* n'a pas fourni de présent à version neutre, en revanche elle a fourni un causatif, dont le présent contient, ce qui est régulier, la voyelle *a* à la version neutre. Cette racine *q'van-* ne produit pas de formes passives.

La racine *q'var-* « aimer » n'a pas fourni beaucoup de types de formes, mais elles sont très intéressantes (voir A. Chanidzé, *Kart. gr.*, § 410, 411, 412, et Tschenkéli, *Einführung*, I, p. 450, 473, 615). La manière usuelle de dire « X aime Y » au présent et aux temps dérivés consiste à employer des formes où X est représenté par un indice de datif et Y par un indice de nominatif : « Y est objet d'amour pour X ». A l'aoriste, on emploie des formes transitives à version subjective et préverbe *še-* : *ševiq'vare* « je l'aimai », *veravin ver šeq'vara* (Galaktion Tabidzé) « personne ne put l'aimer ». La série transitive de *vhq'varob* n'existe qu'au présent ; l'amour y est exprimé comme un comportement actif, « traiter quelqu'un comme une personne aimée ».

On notera le rapport curieux qui existe entre *q'ver-i* « testicule » et *q'ver-v-a* « châtrer ». Rien dans ce verbe n'indique l'opération dont l'organe est l'objet. En basque, *oso* « entier » a fourni un verbe dérivé *osa-tu* qui signifie d'une part « compléter, achever, guérir » et d'autre part « châtrer ».

On trouve des remarques intéressantes sur la racine *q'vir-* « cri » dans *Einführung*, I, p. 300, 329, 428, 433.

La racine *q'id-* est curieuse (cf. Chanidzé, *Kart. gr.*, § 419). Le substantif verbal *q'idva* signifie « achat », *gaq'idva*, avec le préverbe *ga-*, qui exprime la séparation, l'éloignement, la sortie, signifie « vente ». La forme à version neutre, *q'idis*, signifie « il le vend » ; la forme à version subjective, *iq'idis* « il l'achètera », sert de futur au présent *q'idulobs* « il l'achète », qui est formé à l'aide du suffixe de participe passif *-ul* ; cf. *ip'ovis* « il le trouvera », en regard de *p'oulob* « il le trouve » (rac. *p'ov-*).

On a donc :

	« acheter »		« vendre »	
prés.	<i>q'idulobs</i>		<i>q'idis</i>	passif <i>iq'ideba</i>
futur	<i>iq'idis</i>		<i>ga-q'idis</i>	passif <i>ga-iq'ideba</i>

On sait que la possession, en géorgien, s'exprime au moyen de formes signifiant littéralement que quelque chose (ou quelqu'un) est objet de possession pour quelque chose ou quelqu'un. Le

possédé est au nominatif, le possesseur au datif. « Je l'ai » se dit *mq'avs* quand le possédé est un être animé ; « tu m'as » se dit *gq'avar*, « je t'ai » *mq'avzar*. D'autre part, les formes du type *mq'avs* munies de préverbes de direction servent à exprimer les idées de « apporter, conduire » : *mohq'avs* « il l'amène (dans la direction de l'endroit où je suis) ». « Je le suis », du verbe « suivre », se dit *vhq'vebi*, « il me suit » *mq'veba*. On suit avec beaucoup d'intérêt à travers les pages 1701-1712 le foisonnement de formes que les deux racines *q'ol-* ont fourni, et l'on voit surgir en même temps un grand nombre de problèmes.

René LAFON.

106. *Iberiul-k'avk'asiuri enatmecniereba*, Tbilissi, Éditions Mecniereba, 1970, t. XVII, 371 pages.

La revue « Linguistique ibéro-caucasique », publiée par l'Institut de Linguistique de l'Académie des Sciences de la RSS de Géorgie, poursuit avec le même succès sa belle carrière. Les articles que contient ce volume portent sur des problèmes actuels de linguistique théorique et sur des questions qui concernent les langues caucasiques. La plupart des articles en géorgien sont suivis d'un résumé en russe.

L'article d'Arnold Tchikobava, intitulé « L'Université de Tbilissi et la linguistique ibéro-caucasique » (texte géorgien p. 5-15, résumé assez long en russe p. 16-23), reproduit une communication faite en octobre 1968. Il contient des indications géographiques, statistiques et bibliographiques sur les problèmes que pose l'étude des langues caucasiques. Il montre le rôle considérable joué par l'Université de Tbilissi dans ces recherches, mais il n'oublie pas de mentionner ce qui a été fait ailleurs, notamment à l'étranger. Il signale la communication que nous avons faite à la Société de Linguistique dans sa séance du 17 décembre 1966, après un séjour d'un mois à Tbilissi, « Les études de linguistique caucasique en Géorgie », et les noms de nos confrères qui ont pris part à l'échange de vues qui suivit. Il renvoie au fascicule correspondant du *BSL* (t. LXI, 1967, 1^{er} fasc.). Ajoutons que le texte de cette communication a paru dans la Revue de Kartvélogie *Bedi Karlisa*, 1967, p. 9-19. Tchikobava termine ainsi : « Le problème de la parenté des langues ibéro-caucasiques entre elles est un problème d'histoire scientifique de ces langues. Le problème de la parenté des langues ibéro-caucasiques avec les langues anciennes de l'Asie mineure et

de leurs relations avec le basque est aussi un problème d'histoire scientifique des langues en question. Dans les deux cas, il s'agit d'une recherche historique, mais les niveaux sont différents. La première vient d'abord, elle est relativement simple. La deuxième vient ensuite, elle est très compliquée. »

L. Lėjaeva étudie (24-34) le style de David Kldiachvili, écrivain de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e, qui a donné dans ses récits et ses pièces des tableaux remarquables de la vie dans les diverses couches sociales de l'Imérétie.

Les articles 3 à 12 sont consacrés aux langues kartvèles. G. Tsotsanidzé étudie (35-44) le permansif en touch. Ce dialecte géorgien possède deux formes que ne possèdent ni la langue littéraire ni les autres dialectes : le 1^{er} permansif, formé à partir du passé imperfectif, et le 2^e permansif, formé à partir du passé perfectif. Le permansif, en touch, remplit les fonctions suivantes. 1^o Il exprime la répétition d'une action achevée ou inachevée. 2^o Le 2^e permansif exprime l'exhortation, la stimulation. 3^o Le 1^{er} permansif remplit parfois la fonction du passé imperfectif. 4^o Dans la langue poétique, le permansif se rencontre dans le rôle du passé perfectif.

M^{me} T. Charadzénidzé étudie (45-81), d'après des observations personnelles faites sur place, « quelques particularités du dialecte latalien ». *Lal'ali* est à l'extrémité occidentale du domaine linguistique haut-balien (Haute-Svanétie). Il est à quelques kms. de *Beço*, qui est situé dans le domaine bas-balien. L'auteur s'est proposé de chercher quels rapports le latalien a avec le betchoïen. Les particularités qui le distinguent du haut-balien se répartissent en deux groupes principaux. Les unes appartiennent spécifiquement au latalien ; les autres lui sont communes avec le betchoïen. On rencontre aussi en latalien, sporadiquement, des particularités qui sont attestées dans des parlers svanes géographiquement éloignés. Devant les phénomènes communs au latalien et au betchoïen on pense tout naturellement qu'ils résultent de l'influence du betchoïen sur le latalien, d'autant plus que le voisinage immédiat constitue les conditions les plus favorables à des contacts systématiques. Cependant une telle explication n'est pas toujours justifiée. L'analyse des matériaux étudiés montre que, dans certains cas, les deux parlers forment une aire dans les limites de laquelle des innovations identiques se produisent ou des archaïsmes identiques se conservent.

M. Kaldani étudie (82-93) des mélanges de dialectes svanes dans le défilé de *K'odor*. Il cherche à dégager ce que le mélange de deux dialectes, le haut-balien et le bas-balien, a donné dans ce défilé. Dans ce processus de mélanges de dialectes, l'analogie, d'une part, et de l'autre la « réduction des formes parallèles au même dénomi-

nateur » (91) jouent un grand rôle. L'action des deux facteurs aboutit à « la simplification d'un tableau dialectal compliqué ». Une série de phénomènes nouveaux résulte du mélange des dialectes dans ce défilé. Elle se trouve encore à l'état embryonnaire. Les nouveautés apparaissent surtout dans le parler de la jeune génération. Le bassin supérieur du défilé, peuplé essentiellement de Svanes, appartient actuellement à la Svanétie abkhaze. Dans la nomenclature géographique svane, il porte le nom de *Dali*. La région s'appelait dans l'antiquité et au moyen âge *Miwsianeli*. Au milieu du XIX^e siècle, la dureté du régime tsariste incita la population indigène à émigrer en Turquie. Soixante ou soixante-dix ans plus tard, ce territoire fut occupé par les Svanes, venus de différentes communautés de Haute-Svanétie. C'est alors que se produisit le mélange de deux dialectes svanes, le haut-balien et le bas-balien.

L'Umlaut (dilation vocalique régressive) en svane, dont Marr avait signalé l'existence dès 1911, a fait l'objet d'une étude très importante de Chanidzé, *Umlaut'i svanurši*, qui a paru d'abord dans *Arili*, recueil publié en l'honneur de I. Djavakhchvili en 1925, et qui a été publié et de nouveau en 1957 dans Chanidzé, *Kartuli enis st'rukt'urisa da ist'oriis sak'itxebi*, p. 322-376. Dans le présent article (94-106), G. Matchavariani essaie d'établir « une chronologie relative » dans la genèse de l'Umlaut en svane. Il montre que, dans cette histoire, il faut distinguer deux périodes. Dans la première, le phonème /e/ provenant de kartvèle commun /*a/ se confond avec le phonème /*e/ : ainsi dans sv. *semi* provenant de **sami* « trois ». Dans la deuxième période, l'Umlaut touche non seulement le phonème /a/, mais encore les phonèmes /o/, /u/ et /e/, sous l'influence du son [i] (partiellement du phonème /e/) qui suit, à condition que le [i] (respectivement /e/) qui est la source de l'Umlaut disparaisse par apocope ou syncope. Cette deuxième période a abouti à la naissance d'une nouvelle série de phonèmes vocaliques palataux, /ä/, /ö/, /ü/, en même temps que /e/ s'est confondu avec /i/. L'auteur suppose entre les deux périodes une période plus ou moins longue d'action intense de processus paradigmatiques menant à l'élimination partielle des résultats de la première période. La superposition des actions qui se sont produites dans ces diverses périodes a abouti à créer un tableau compliqué des correspondances des phonèmes vocaliques entre le svane et les autres langues kartvèles.

A. Oniani étudie (107-117) « la distribution des phonèmes allomorphes de personne subjective dans le dialecte lachkien de la langue svane ». Il a voulu faire une étude uniquement synchronique, et qui porte uniquement sur ce dialecte. Les morphèmes de 1^{re} et de 2^e personne subjective y sont représentés par quel-

ques allomorphes dont l'auteur expose avec précision la distribution.

Gour. Topouria s'occupe (118-123) de « questions linguistiques concernant des noms ethniques géorgiens-kartvèles ». Il étudie ici, pour commencer, l'histoire du nom *mesx-*, qui apparaît aussi sous les formes *mosx-*, *mosox-* et *musx-*. Il est d'avis que la voyelle primitive a dû être *a*.

L'article de L. Guélénidzé, sur l'étymologie de gé. *iylia* « aisselle », très court (124-126), est important au point de vue comparatif. En vieux gé. le mot se présente sous la forme *ylia*. Il est apparenté à sv. *yale* « aile » (pl. *yal-är*, dans l'article n° 6 de ce recueil, p. 93) et à laze *yalā*, premier élément de *yalā-jiji* « aisselle », litt. « fond de l'aile ». Nous pouvons ajouter que Soukhvan-Saba définit *ylia* « fond de l'épaule », *mgris ziri*, et rappeler que lat. *āla* signifie « épaule », « aisselle » et « aile ». Reste à expliquer l'*i* initial et l'*a* final de la forme géorgienne moderne *iylia*. L'auteur le fait de la façon suivante. L'*a* final est un suffixe qui sert à former des substantifs. *Iylia* provient de **i-yl-iv-a*. Il contient, ou plutôt a contenu, le morphème disjoint *i- ... -iv* qui sert à former des sortes d'adverbes : *bed-i* « destin, sort », *i-bed-iv* « par hasard », *ibediv-i* « fortuit » ; *guerd-i* « côté », *i-gurd-iv* « par côté » ; *rgual-i* « rond », *i-rgul-iv* « autour », *irguliv-i* « environnant ». Le *v* de **i-yl-iv-a* est tombé entre *i* et *a*. L'étymologie de *iylia* proposée par Guélénidzé est, à notre avis, tout à fait satisfaisante pour la forme et pour le sens. Cela étant la racine kartvèle **yal-* « aile » fait penser à bsq. (*h*)*egal* « aile », dont l'*h* n'est certainement pas primitif et qui présente à l'initiale un préfixe *e-* que l'on retrouve dans d'autres mots basques et dont la valeur n'est pas claire. Dans les parlers salazarais et roncalais on emploie la forme *magal*, où *ma-* est aussi un préfixe dont la signification est inconnue.

K. Gagoua montre (127-135) que les verbes médio-actifs, en svane, sont défectifs quant à l'expression du temps. Ils n'ont de formes qui leur sont propres que dans la série du présent. Comme dans le cas de gé. *mepobs is* « il règne », *imepa man* « il régna », ils recourent, pour combler cette lacune, à des verbes transitifs tirés de la même racine et employés à la version subjective. Le dialecte lachkhien diffère des autres en ce qu'il ne forme pas son futur imperfectif au moyen du préfixe *-i* qui est la marque de cette version. « Ce phénomène est, comme l'auteur le dit en terminant, intéressant au point de vue de la linguistique générale. »

L. Nadaréchvili étudie (136-143) la formation du substantif verbal en laze. Dans cette langue, il y a plusieurs types de formation : avec préfixe et suffixe ; avec suffixe seulement ; sans marque. La variété des types et l'existence de formes parallèles constituent une particularité qui distingue le laze du mingrélien et du géorgien.

On a, p. ex., *o-rd-u*, *o-rd-ap-u*, *rd-ap-a* et *o-rd-ap-a* « croître, pousser ». L'auteur se demande si la formation avec suffixe seulement (*-a*) ne remonte pas au kartvèle commun, de même que la formation avec préfixe et suffixe.

Ir. Assatiani étudie (144-152) le suffixe *-ere* du résultatif (*turmeobili*) mingrélien, suffixe qui existe aussi dans le dialecte laze de Khopa. Il en conclut que, si l'emploi de ce suffixe en mingrélien est établi, on comblera, avec le suffixe *-r* qui sert dans la formation des verbes auxiliaires, encore une lacune dans les relations du mingrélien et du laze.

M^{me} K. Lomtadidzé étudie (153-160) la catégorie d'« apparence » dans le verbe des langues caucasiennes du NO et la question de la formation verbale correspondante en géorgien. Elle rappelle d'abord, citant Chanidzé, qu'en géorgien le passif à préfixe *e-* des verbes dérivés d'adjectifs qualificatifs peut exprimer « comment le sujet grammatical paraît à l'objet grammatical », quelle impression il produit sur lui : *medideba* « il me paraît grand, je le trouve grand » (russe « *mne to kažetsja bol'sim* »), de *didi* « grand ». Il ne s'agit pas réellement d'un passif, mais d'une forme de version originale, exprimant la relation indirecte, obtenue à partir d'adjectifs qualificatifs. Ce qu'on peut appeler la catégorie d'apparence, ou d'impression produite, existe dans toutes les langues caucasiennes du NO. Elle a pour marque (*ə*)-*ma* en abaze, ainsi qu'en tapanta et en achkhar : achkh. *is-ə-ma-bič'ut' aṽ^oapulk'* « deux pouds, cela me paraît peu » (*bič'* « peu »). Cette marque caractérise les verbes dénominatifs, tant dynamiques que statiques, tirés d'adjectifs qualificatifs ou de substantifs qui ont une signification analogue à celle d'adjectifs. Les autres langues du groupe emploient, dans les mêmes cas, des procédés différents. Parmi eux, la marque de la version « adversative » a une extension particulière : abkh. et oub. *c^oe*, ad. *s'ə-*, kab. *f'ə-*. Dans les dialectes méridionaux de l'abkhaz, on emploie dans ce cas la marque de la catégorie de l'« involontaire », *-amxa*, de *-a-ma-qa*, dont le premier élément (*-ama > -ma*) se rencontre dans les dialectes abazes en qualité de marque propre de la catégorie d'« apparence ». L'auteur dit en terminant que cette formation, en géorgien, est antérieure à la constitution du passif géorgien, de même que le potentiel est antérieur au passif dans les langues kartvèles.

G. Rogava étudie (161-166) la sonorisation des préfixes verbaux de personne de la série de l'ergatif dans les diverses langues CNO. Ainsi, en abkhaz, **jə-s-bojt' > jə-z-bojt'* « je le vois ». Elle a lieu devant les sonantes et habituellement devant les occlusives sonores. Elle se produit dans des conditions qui diffèrent suivant les langues (abkhaz, abaze, kabarde, oubykh) et que l'auteur définit. L'adyghé

est à part. Dans cette langue, les préfixes personnels ne se sonorisent pas devant les sonantes *n, m, w, j*.

Les articles 15-20 sont consacrés à des langues du centre et du NE. A. A. Magométoŭ examine (167-175) le nom de nombre « neuf » dans les divers parlers de l'agoul. Le contenu de l'article déborde le cadre annoncé par le titre. L'auteur cite, pour commencer, une remarque d'I. Djavakhichvili. Dans les langues du Daghestan, la composition phonique des noms de nombre a changé si fortement qu'il est devenu parfois impossible de mettre en évidence une parenté entre eux. Les uns ont perdu leur partie initiale, d'autres la syllabe finale, d'autres la consonne radicale. Pourtant les noms de nombre, dans ces langues, avaient des racines communes. Comme la partie qui a été perdue dans une langue a subsisté dans une autre, on peut procéder à des reconstitutions. L'auteur rappelle quelques exemples connus et en cite un nouveau. Lesgh. *ppud* « trois » provient de **xi-ppud*. Cette langue a une forte tendance à laisser tomber la syllabe initiale des mots. Or celle-ci contenait la consonne radicale. Elle s'est conservée ailleurs, p. ex., dans ag. *xi-bud*/*xi-bbud*/*ši-bbud*. L'auteur est d'avis (n. 3) que, dans ce nom de nombre « comme dans les autres », la racine se compose d'une seule consonne, ici l'initiale, et qu'il serait inexact d'analyser ce mot en *xi.b* et de considérer que la racine primitive, dans les langues lesghiennes, était de forme *xi.b* avec une voyelle au milieu. S'il en est ainsi, il reste à déterminer ce qu'est la deuxième syllabe du mot, en tenant compte des formes de type « *xi*, voyelle, *b* » que l'on rencontre dans la plupart des langues du Daghestan. Magométoŭ cite un autre exemple de disparition de la consonne radicale d'un nom de nombre. Il s'agit de lesgh. *erid*, ag. *jerid* « sept » en regard de tab. *ur-g-ub*, tsakh. *ji-g-ib*, krits *ji-g-id* (ainsi analysés par l'auteur). Il explique d'une façon convaincante la réduction de dargwa *werhal* (où *-al* est un suffixe) à *wē* (avec *e* long) en koubatchi ; il en rapproche la réduction de darg. *barhi* « jour » à *bē* en koubatchi, où *i* est, en outre, devenu *e*. La longueur de la voyelle en koubatchi est, dit-il (168), « la trace des changements phonétiques qui ont eu lieu dans ces mots ». Il s'agit sans doute, à notre avis, d'un allongement compensatoire à la chute de l'*r*.

M^{me} Z. M. Magomedbékova étudie (176-182) la formation du pluriel des substantifs dans les deux dialectes du karata (le karata proprement dit et le tokit). Elle aboutit à la conclusion suivante. La différence des procédés de formation selon les dialectes ne tient pas tant à la diversité des suffixes qu'à celle de leurs modes d'emploi. Il y en a deux fondamentaux, *-bi* et *-di*, avec ou sans voyelle qui précède. Une partie importante des suffixes de pluriel est complexe : *-badi*, *-bedi*, *-bdi*, *-ldi*, etc.

Les articles 17 et 18 sont consacrés à l'avar. T. Goudava étudie

(183-188) la question des « complexes de consonnes » dans cette langue, à l'initiale et à la fin des mots. Les matériaux employés ont été recueillis par l'auteur dans l'aoul de Khounzakh (langage parlé). A l'initiale, l'avar n'a pas de complexes de consonnes. Dans les mots empruntés, il recourt, pour les éviter, à divers moyens, notamment à l'addition ou à l'insertion d'une voyelle. A la finale, seuls sont admis des complexes de structure déterminée, une sonante, surtout *r* et *n*, plus une occlusive. Dans les mots empruntés, les complexes « contre nature » sont évités par divers moyens (addition d'une voyelle, simplification du complexe, changement d'un son). L'uniformité des complexes à la finale doit être historiquement un fait secondaire.

II. Tsertsvadzé étudie (189-192) les verbes à indice de classe et les verbes sans indice de classe en avar. Les indices de classe, qui sont des consonnes, *v*, *j*, *b*, *r*, ne se rencontrent qu'avec les verbes à initiale vocalique (*b-uk'ine* « être ») ; ils ne se rencontrent pas avec les verbes commençant par une consonne (*t-eze* « laisser »). L'auteur montre que ces derniers aussi ont dû avoir autrefois des préfixes de classe et ont dû les perdre à la suite de la chute de la voyelle qui séparait le préfixe de la consonne initiale de la racine. Le *t-* de *t-eze* est un reste de **bt-*, provenant lui-même de **b-ilt-*. De même, le *L* initial de *L-eze* « poser, placer » provient de **bL-*, qui provient lui-même de **b-iL-*. Les langues apparentées présentent dans ces verbes un indice de classe : ainsi *andi* et *botlikh* *b-et-*, *lak b-it-* ; *andi* et *kar.* *b-i-L-*, *lak b-iš-*, de **b-iñ-*. La note 9, à la fin de l'article, doit retenir l'attention. L'auteur rappelle que, comme Troubetzkoy l'a montré, on rencontre des exemples analogues de chute de voyelle dans les langues CNO : *ad.* *c'ă* « pou », issu de **nac'ă*, par l'intermédiaire de **nc'ă*, en regard de *av.* *nac'c'*, *andi* *noc'c'*, *tab.* *necc*. Et il ajoute : « *ad.* *c'ă* < **nc'ă* < **nac'ă* et *av.* *t-eze* < **b-leze* < **b-ilt-eze* paraissent être essentiellement l'effet d'un seul et même processus phonétique ».

Dav. Imnaïchvili apporte (193-222) une contribution importante à la dialectologie tchéchéne en exposant les particularités essentielles d'un dialecte tchéchéne, le charoïen (gè. *šarouli*), qui n'avait pas été étudié jusqu'à présent et qu'il a observé sur place en 1961, 1964 et 1966. Ce dialecte occupe une position intermédiaire entre le dialecte *č'eberlouri* et les sous-dialectes du dialecte tchéchéne de la montagne.

Ot. Kakhadzé étudie (223-230) quelques questions touchant le thème des verbes en artchi. Il peut être entier, c'est-à-dire tout d'une pièce, ou disjoint, c'est-à-dire séparé en deux parties par l'indice de classe, variable, ou, dans certains cas (au présent), par un *r* sans fonction. Le second type de thème est caractéristique de l'artchi. Il comprend lui-même des thèmes à initiale vocalique et

des thèmes à initiale consonantique (consonne ou semi-voyelle). Ce sont ces derniers qui sont étudiés ici. Exemples : thème *xwa-k'* - « chercher », infin. *xwa-k'-as*, *xwa-r-k'-as*, *xwa-b-k'-as*, *xwa-k'-as* ; passé *xowk'u*, *xwa-r-k'u*, *xwa-b-k'u*, *xwa-k'u* ; thème *sa-kk* - « regarder », infin. *so-w-kk-as*, *sa-r-kk-as*, *sa-b-kk-as*, *sa-kk-as*, passé *so-w-kk-u*, *sa-r-kk-u*, *sa-b-kk-u*, *sa-kk-u* ; le verbe « creuser » fait à l'infinitif *jax-s*, au passé *jaxu*, à l'impératif *jaxa*, mais au présent *ja-r-x-ur*. La deuxième partie des thèmes de type *xwa-k'*-, *sa-kk*-se compose d'une consonne unique. Et c'est cette consonne unique qui est la racine du verbe : « dans le thème *sa-kk*- c'est *kk*- qui est la racine » (225). Des faits que l'on observe en artchi et les indications que fournissent les langues apparentées montrent que les premiers éléments composants de ces thèmes étaient, à l'origine, des sortes de préverbes de lieu. Cet article est important non seulement pour la connaissance de l'artchi, mais encore pour l'étude comparative des langues du Daghestan.

Les articles 21-27 sont consacrés à des questions de lexicologie géorgienne. Celui de B. Potchkhoua (231-250) est extrait d'une étude sur le lexique spécial dans la langue commune et les divers thèmes de recherche qu'elle comporte. L'auteur examine dans cet article deux groupes de mots : mots de la terminologie médicale représentés assez largement dans la presse contemporaine, et termes consacrés à la chasse au faucon. Se fondant sur l'analyse de ces deux groupes de mots, il pose quelques questions de lexicologie générale. Cet article et les recherches dont il est extrait sont donc de nature à intéresser d'autres lexicologues que les spécialistes du géorgien. Les articles qui suivent sont consacrés au lexique de deux dialectes géorgiens : le kartlien, par le regretté Stéphane Mentéchachvili (251-282), M. Meskhichvili (283-299), T. Salaridzé (300-320), P. Gatchétchiladzé (321-337) et L. Nozadzé (338-347) ; le pchavien, par Al. Tchintcharaouli (348-358). Sous la rubrique « Comptes rendus » figure, p. 359-364 et 365-369, la traduction géorgienne, due à M^{me} R. Gambachidzé (*γambašize*) de deux comptes rendus du monumental *Dictionnaire raisonné de la langue géorgienne*, en 8 volumes, ouvrage collectif qui a paru de 1950 à 1964, sous les auspices de l'Académie des Sciences de la RSS de Géorgie, avec Arnold Tchikobava comme « rédacteur général ». Ces deux comptes rendus avaient paru en français, l'un dans *Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap*, XXI, 1967, p. 181-186, l'autre dans notre *BSL*, t. LXI, 1966, 2^e fasc., p. 151-156. Ils étaient dus respectivement à notre confrère H. Vogt et au signataire du présent compte rendu.

René LAFON.

107. A. A. MAGOMÉTOV. — *Agul'skij jazyk* (Issledovanie i teksty), Tbilissi, Éditions Mecniereba, 1970, 242 p.

A. A. MagométoV, qui nous a déjà donné deux livres excellents sur deux langues du Daghestan, le koubatchi (1963) et le tabassaran (1965), vient d'en publier un troisième, qui présente les mêmes qualités, sur une autre langue du même groupe, l'agoul. C'est lui qui a écrit le chapitre sur cette langue dans *Iberijsko-kavkazskie jazyki* (1967), p. 562-578, et il lui avait consacré auparavant plusieurs articles. Le t. XVII de la revue *Iberiul-k'avk'asiuri enalmecniereba*, dont nous rendons compte dans ce fascicule, en contient encore un. La langue agoule (*ayul č'al*), qui ne s'écrit pas, est parlée par 6 700 personnes, éleveurs et agriculteurs. Les Agouls ont pour voisins au nord les Dargwas, à l'est les Tabassarans, au sud les Lesghiens ; à l'ouest, la chaîne samourienne les sépare des Routouls. Pour communiquer avec leurs voisins, les Agouls emploient, en plus du russe, le lesghien, le dargwa et le tabassaran ; la vieille génération se sert aussi de l'azéri. L'introduction du livre contient un historique des études sur l'agoul, dues à Erckert, Dirr, Troubetzkoy et Chaoumian.

L'agoul ne possède pas vraiment de dialectes. On peut seulement y distinguer des parlers (p. 15) : l'agoul proprement dit et quatre autres parlers. Les plus grandes différences à l'intérieur de l'agoul s'observent entre le parler dit *košanskij* et l'ensemble des autres. Ce parler, en particulier, a conservé, dans deux aouls sur trois, les consonnes dentilabialisées, du type š^o, caractéristiques du tabassaran, dont nous avons parlé, d'après des travaux de MagométoV, dans la Revue de Kartvélogie *Bedi Karlisa*, 1965, p. 47 et suiv. On rencontre aussi en agoul le verbe auxiliaire *wu* « il y a », qui concorde avec le verbe auxiliaire *wu* du tabassaran. « Ces deux traits phonético-morphologiques, absents des autres parlers, rapprochent le parler kochanien du tabassaran. » L'auteur, dans son exposé, cite souvent les variantes locales, et les textes qu'il donne, avec leur traduction en russe, sont empruntés aux cinq parlers distingués p. 15.

Cet exposé de la structure de l'agoul est clair et présente un grand intérêt pour l'étude synchronique et pour la comparaison, tant génétique que typologique. Nous ne pouvons ici que relever quelques passages.

L'agoul a cinq phonèmes vocaliques : *i*, *e*, *a*, *u*, *ü*. Il possède trois consonnes pharyngalisées. MagométoV renvoie pour celles-ci à Troubetzkoy et ajoute (27) qu'en agoul elles se prononcent généralement avec un son clair (« *jarko* ») et une nuance laryngale. Elles ont subi en agoul, suivant les parlers, trois traitements. 1^o Elles se sont conservées. 2^o La glottalisée *q'* pharyngalisée s'est conservée ; mais les spirantes postlinguales pharyngalisées *x* et *γ*

sont devenues respectivement *h* et *γ* pharyngal. 3^o Les trois consonnes pharyngalisées sont devenues respectivement *c*, *h* et *γ* pharyngal profond. Précédées de ces consonnes, *a* et *u* se palatalisent (*ä*, *ü*).

La catégorie de classe grammaticale n'est pas en agoul une catégorie morphologique vivante. Le tabassaran, limitrophe de l'agoul, a conservé deux classes : l'une comprend les êtres humains, l'autre tout le reste. En agoul, comme en lesghien, il ne subsiste que des indices de classe pétrifiés, dans les substantifs, les adjectifs, les noms de nombre, les pronoms, les adverbes et les verbes (44-69).

L'agoul possède dans sa déclinaison quatre cas grammaticaux : nominatif (thème nu), ergatif, génitif, datif, plus 24 cas à signification spatiale et un comitatif. Les paradigmes de la déclinaison et de la conjugaison sont rassemblés p. 177-192. Dans une partie des parlers, l'ergatif des pronoms personnels est identique au nominatif, dans les autres il a une forme à part (101-102). L'agoul n'a pas de conjugaison personnelle. Il ne possède ni pronom relatif ni conjonction de subordination.

Comment, dans ces conditions, s'expriment les rapports des mots dans la proposition et ceux des propositions entre elles dans la phrase ? Grâce à l'opposition nominatif-ergatif-datif et à l'ordre des mots. L'auteur expose dans les pages 175-177 « les questions fondamentales de la syntaxe ». Il est très clair ; nous le citons. « Liaison syntaxique des noms avec les noms : le déterminant, en agoul, ne s'accorde avec le déterminé ni en classe ni en nombre ni en cas. Le déterminant précède le déterminé. » Un adjectif suivi d'un substantif reste toujours invariable ; seul celui-ci se décline. « Le verbe ne varie, ni en personne ni en classe ni en nombre (à l'exception des formes d'impératif, où le nombre peut être exprimé, mais ne l'est pas toujours) ; c'est pourquoi le verbe ne s'accorde avec le nom ni en classe ni en nombre. Le verbe régit le nom. Le sujet réel d'un verbe intransitif est au nominatif ; celui d'un verbe transitif est à l'ergatif ; l'objet réel direct d'un verbe transitif est au nominatif : *gaga* (nom.) *rāxās üxūni* « le père s'en alla au moulin » ; *gaga-di* (erg.) *janawar* (nom.) *k'ini* « le père tua le loup ». Le nominatif est le cas du sujet réel du verbe intransitif et le cas de l'objet réel du verbe transitif. Les verbes de sentiment ou de sensation (verba sentiendi) demandent que le sujet soit mis au datif : *zus* (dat.) *kkandi'a ruš* « j'aime la jeune fille », *zus* (dat.) *wun* (nom.) *agwaja* « je te vois », *zus* (dat.) *huje* « je sais ». Le datif est le cas du sujet réel des verbes de sentiment et celui de l'objet indirect des verbes transitifs : *zaš lik'aja k'eř dadas* « j'écris une lettre à l'homme ». Le verbe *bās* « pouvoir » veut son sujet au locatif en *-w-as/-f-as* (cas indiquant le point de départ) : *zawas* (loc.) *bāje* « je peux ». Le verbe *alčarías* « rencontrer » demande, selon les

parlers, le datif ou le locatif e n-l (« sur ») : *zas* (dat. ou *zal* (loc.) *alčarxune ildeš* « je rencontraï le camarade ». En agoul il n'y a pas de pronom relatif ni de conjonction de subordination. Les propositions subordonnées du russe sont rendues par des tournures où l'on se sert de gérondifs, de participes, d'infinitifs. » Aux deux exemples cités p. 177 on peut ajouter ceux que l'auteur cite en étudiant ces formes verbales. Ainsi, du génitif du nom d'action, tiré du verbe au moyen de terminaisons de participes, on tire des formes qui expriment la nécessité, l'obligation : *xurub-an*, génitif du nom verbal d'action *xurub* « lecture », *xurub-an-f*, pluriel *xurub-an-tt-ar*, « ce qu'il faut lire, ce qui doit être lu » (143) ; *xur-a-t* « celui qui lit, lecteur ; ce qu'il faut lire », *xur-u-t* « qui a lu ; qui a été lu » (145). Il n'est pas possible en agoul d'exprimer par des moyens formels la distinction de l'actif et du passif ; une seule et même forme verbale a les deux valeurs (169) : *xuruf* peut signifier « qui a lu » ou « qui a été lu » ; *kilab¹ xuruf² ze⁴ geda⁵ e³* « celui qui a lu² le livre¹ est⁴ mon³ fils⁵ » ; *me¹ kilab² zun³ xuruf⁴ e⁵* « ce¹ livre² est⁴ ayant été lu⁵ par moi³ », « ce livre a été lu par moi » ; *ze* est le génitif de *zun* « moi » ; *zun* en est à la fois le nominatif et l'ergatif dans certains parlers.

René LAFON.

108. I. M. D'JAKONOV. — *Semito-Xamitskie Jazyki, Opyt Klassifikacii*, Moscou, 1965, 119 pages.

Cet ouvrage constitue sans doute la première tentative d'une grammaire comparée (sous un petit volume, certes) complète des langues chamito-sémitiques. Elle est l'œuvre d'un chercheur ingénieux et appliqué qui, venu d'autres études, apporte à celles-ci des vues fraîches et souvent originales en faisant preuve d'une compétence indubitable. Si en dernière analyse on ne peut se déclarer convaincu par les reconstructions souvent audacieuses qu'il nous propose, c'est sans doute que le domaine linguistique intéressé n'est pas encore suffisamment exploré dans toutes ses parties pour permettre de tels essais.

En fait, surtout pour ce qui concerne le berbère et les langues couchitiques, il est souvent difficile de situer un phénomène donné dans la structure à laquelle il appartient. Les conditions d'une comparaison saine peuvent alors se trouver absentes des reconstructions qui les intègrent. On ne prendra pour preuve que les diverses tentatives récentes de restituer le système verbal chamito-sémitique. Le problème essentiel est ici celui de l'existence, à côté

de la forme à préfixes et à thèmes monosyllabiques (Préfixe+CCVC) attestée partout en sémitique et en berbère, de manière vestigielle en couchitique et peut-être en égyptien) d'une autre forme préfixale, mais à thème dissyllabique (préfixe+CV(C)CVC) qui n'est attestée sûrement qu'en akkadien. Dans les essais en question l'hypothèse du caractère chamito-sémitique de cette autre forme à préfixe est fondée sur deux arguments : d'une part l'expression de l'inaccompli en éthiopien par une forme à thème dissyllabique -CVCCVC, la forme à thème monosyllabique ayant la fonction de subjonctif-jussif ; l'existence en berbère pour quelques verbes, d'une forme d'inaccompli dissyllabique. Or il se trouve que l'étude de chacune de ces formes apparemment analogues dans leur constitution peut montrer qu'ils relèvent de processus morphogénétiques fondamentalement différents. Si pour l'akkadien on peut penser avec une grande vraisemblance que l'inaccompli *i-parras* constitue une forme secondaire provenant de **i-paras*, il en va différemment dans les autres langues invoquées. L'éthiopien *yənnaggar* devenu modal, par l'ancienne forme d'intensif itératif qui ne peut être précisément que *yənnaggər*. C'est encore une ancienne forme d'intensif qui a fourni en berbère l'aoriste d'habitude. Mais d'une part la forme à gémination est propre à certains verbes pour l'expression de ce type d'aoriste ; dans d'autres verbes, cette expression met en jeu d'autres thèmes dérivés, par exemple par préfixation de *l-*. Par ailleurs, en général l'aoriste habituel coexiste avec une forme simple d'aoriste sans gémination ni préfixation.

I. M. D'jakonov qui reprend l'hypothèse à son compte renonce cependant à la fonder sur l'aoriste habituel. Par contre il prend avantage de quelques formes verbales berbères qui semblent s'y prêter, pour construire un « imperfectif » **ya*-CaCaC en face d'un perfectif *yV*-CCVC. Or il se trouve que les formes réelles à partir desquelles I. M. D'jakonov restitue un imperfectif sont elles-mêmes, pour respecter la terminologie de l'auteur, des formes « perfectives » et non imperfectives. C'est *yV*-CCVC qui constitue l'imperfectif.

Un autre argument encore plus discutable est tiré du couchitique. Le bedja connaît une forme de présent (inaccompli) caractérisé pour les personnes du singulier, par un *-n* « infixé » : *yafandig* en face d'un accompli *yafdig*. L'hypothèse faite par D'jakonov est que le *-n* trouve son origine dans la dissimilation d'une consonne gémée interne : **yafaddig* > *yafandig*. Cette forme à gémée serait elle-même secondaire, dérivée d'un ancien **ya-fadig* qui témoignerait ainsi du proto-chamito-sémitique supposé *ya*-CVCVC. En fait l'histoire de la forme *ya-fandig* est très certainement différente de celle qui est reconstruite ici. Seule l'hypothèse faite par Reinisch d'un ancien auxiliaire **an* peut expliquer la présence de

-*n*- dans certaines personnes du paradigme du présent et son absence dans les autres. Il est vrai que Renisch n'avait pas vu de façon précise l'articulation concrète des formes. On peut maintenant établir l'analyse suivante en prenant pour exemple le verbe *dir* :

1. *an-dīr*
2. *tin-dīr-a*
2. f. *tin-dīr-i*
3. *in-dīr*
1. **nin-dir* > *nē-dir*
2. **tin-dir-na* > *tē-dir-na*
3. *in-dir-na* > *ē-dir-na*

Il s'agit donc de l'auxiliaire *an/in* conjugué, suivi de la base verbale et des indices de genre et de nombre. La réduction de *in-* à *ē* devant consonne est une règle morphophonologique générale. La formation des présents en -*n*- est propre au Bedja et secondaire par rapport au système proto-couchitique. Elle s'est réalisée à un stade où le biconsonantisme des racines est pratiquement un fait général en couchitique, la plupart des racines triconsonantiques étant empruntées au sémitique. C'est pourquoi le verbe de racine *fdg* choisi par I. M. D'jakonov ne peut pas révéler le processus normal de la formation du présent.

Ici se pose un autre problème sur lequel on peut marquer son désaccord avec le traitement proposé. En effet, si pour la reconstruction du système verbal il est fait appel à une racine triconsonantique, il n'en est pas moins soutenu ailleurs que le biconsonantisme doit être primitif en chamito-sémitique. L'argument est qu'un triconsonantisme généralisé original n'aurait vraisemblablement pas pu aboutir à un biconsonantisme généralisé en couchitique. Mais l'inverse n'est-il pas aussi vrai ? Comment expliquer qu'un biconsonantisme général ancien ait abouti au triconsonantisme caractéristique du sémitique. En fait aucune analyse ne permet de soutenir pour l'instant que l'un quelconque des deux états ait été général aux stades auxquels la comparaison nous permet d'accéder. Le berbère semble présenter à côté d'un triconsonantisme prévalent un grand nombre de racines biconsonantiques dont seule une partie apparaît comme issue de racines originellement plus étoffées. La situation est comparable en égyptien. En couchitique la racine, très généralement biconsonantique, comporte, à la différence des autres branches chamito-sémitiques, une voyelle stable dont l'origine n'a pas été élucidée. La reconstruction par ailleurs permet de poser pour le sémitique même, à côté de racines triconsonantiques, un certain nombre de racines biconsonantiques qui ont été étoffées ultérieurement par les différents dialectes. Mais la tendance à la triconsonantisation a opéré dès le sémitique com-

mun, car des racines manifestement bilitères à l'origine apparaissent « complétées » de façon identique dans toutes les langues sémitiques, ce qui permet de fixer à la période commune le processus de complémentation.

Si on ne veut pas dépasser les données disponibles, on ne peut donc supposer qu'un état mixte avec racines à deux et trois (et sans doute plus rarement quatre) consonnes dès les stades préhistoriques accessibles à l'investigation.

Il ne peut être question d'entrer ici dans le détail d'un travail aussi dense sous son petit volume. On ne peut cependant ne pas poser très rapidement le problème fondamental de l'appartenance du haoussa et des langues tchadiennes. Suivant une hypothèse ancienne, mais remise à la mode il y a quelques années par J. Greenberg, I. M. D'jakonov les intègre dans le chamito-sémitique, sans même signaler que des doutes continuent à s'exprimer à ce sujet parmi les chamito-sémitisants, aussi bien que parmi les spécialistes des langues tchadiennes. Or cela devient particulièrement gênant lorsqu'un phénomène proto-chamito-sémitique se trouve expliqué uniquement par le fait haoussa. Ainsi l'analyse des formes nominales en *m-* comme des constructions relatives agglutinées, fondée sur des constructions haoussa comme *ma-hankali* « intelligent » (littéralement « celui-de-l'intelligence »), souffre évidemment d'être fondée sur une structure dont il n'est pas prouvé qu'elle ne soit pas entièrement étrangère au chamito-sémitique.

On voit que les difficultés de la grammaire comparée chamito-sémitique demeurent encore très grandes. Leur résolution dépend en grande partie du progrès des études berbères, couchitiques et aussi tchadiennes. Elle demande aussi que soit dépassée la méthodologie néo-grammairiennes dans la comparaison qui grève encore particulièrement les études sémitiques.

La tentative de pionnier de I. M. D'jakonov même si elle apparaît comme un peu prématurée aidera sans aucun doute à défricher le terrain.

David COHEN.

-
109. Willard Gurdon OTOBY. — *Some inscriptions of the Safaitic Bedouin*, New Haven, Conn. (American Oriental Society, American Oriental Series, vol. 50), 1968 ; vii + 172 p., 25 pl. h.-t., cartes.

Le safaitique est une province (ou du moins un canton) bien

délaissé des études sémitiques. Il s'agit, il n'est pas inutile de le rappeler, d'un dialecte attesté par de multiples (mais sèches) inscriptions, trouvées surtout dans des régions de *ḥarra* en Jordanie et dans le Sud de la Syrie. Les *ḥarra* sont des districts couverts de nombreuses roches produit de la décomposition des laves basaltiques qu'une ancienne activité volcanique fit s'écouler sur le sol. Ces inscriptions, qu'on peut sans doute dater très approximativement des premiers siècles de l'ère chrétienne, se classent linguistiquement dans le cadre de ce que C. Rabin appelle, de façon heureuse, le proto-arabique ou arabe primitif (cf. son article « 'Arabiyya » dans l'*Encyclopédie de l'Islam*, 2^e éd., t. I, Leyde et Paris, 1960, à la p. 580 de l'éd. française). Ce proto-arabique diffère par divers traits de toutes les formes postérieures de l'arabe.

W. G. Oxtoby, maintenant professeur à Yale, a recueilli 480 nouvelles inscriptions au cours d'une expédition dans le désert jordanien, en 1959, près de la station de pompage, dénommée H 4, de l'I.P.C. (Iraq Petroleum Company), sous la direction de F. V. Winnett qui recueillit pour sa part plusieurs milliers d'inscriptions encore inédites.

W. G. Oxtoby publie dans ce volume (sa thèse de Princeton) les inscriptions (ou plutôt les graffiti) qu'il a recopiés. Il donne la reproduction en fac-similé de ses copies, la transcription, une traduction et un commentaire. Il a fait précéder cette édition d'une copieuse introduction (34 pages) sur le déchiffrement et la datation de l'ensemble de l'épigraphie safaitique, sur l'écriture et la langue, sur ce que nous apprennent ces humbles graffiti bédouins et les dessins qui souvent les accompagnent de la vie matérielle et sociale ainsi que de la religion de leurs auteurs.

On n'a ici qu'à relever les indications linguistiques. W. G. Oxtoby a jugé utile de résumer en quelques pages l'esquisse grammaticale qu'avait tentée Littmann, évitant ainsi à ses lecteurs d'avoir à se reporter à celle-ci. Il est vrai qu'il ne relève aucun détail nouveau (il aurait pourtant pu le faire sur quelques points comme le note A. Van den Branden, *Bibliotheca Orientalis*, 27, 1970, p. 261 ss.), mais les exemples qu'il donne peuvent en partie remplacer ceux de Littmann quand ce ne serait que par la référence, plus pratique, au volume du *Corpus inscriptionum Semiticarum* (pars quinta) où G. Ryckmans a, depuis, recueilli la plus grande partie des inscriptions safaitiques relevées.

La discussion sur l'écriture est maigre. Oxtoby considère le safaitique comme un rejet septentrional de l'écriture sudarabique. Il en serait de même pour le lihyanite et le thamoudéen. Cette vue, fort répandue, me semble contestable. Il me semble, à l'inverse, qu'un ensemble d'écritures proto-arabiques, répandu sur toute la

péninsule arabe, a été développé, en Arabie du Sud, en une écriture monumentale spécifique.

L'index des mots contenus dans les textes d'Oxtoby est utile (certains de ces mots sont nouveaux semble-t-il). Encore bien plus l'est le copieux index des noms propres (p. 131-166). Les graffiti safaitiques sont en général la marque du passage d'un individu qui aligne son nom, parfois sa généalogie et rarement ajoute une petite phrase. On retrouve parfois à plusieurs endroits la trace d'un même individu ou de ses parents. Il est donc fort utile de donner, comme le fait Oxtoby, à l'exemple de F. V. Winnett (*Safaitic Inscriptions from Jordan*, University of Toronto Press, 1957 ; cf. mon compte rendu dans *Arabica*, 6, 1959, p. 214-220), pour chaque nom, l'indication de ses autres occurrences en safaitique et aussi les notations généalogiques afférentes. Oxtoby renvoie aussi aux étymologies données de ces noms et aux transcriptions grecques quand ils apparaissent aussi (apparemment au moins) dans les nombreux graffiti et inscriptions grecs de la régions. Il tient, comme la plupart de ses devanciers, à donner une transcription pleine (avec les voyelles) de ces noms dont les textes ne nous donnent que le squelette consonantique. C'est là une pratique funeste, car, en fait, dans la plupart des cas, bien des vocalisations différentes sont possibles. Le seul procédé scientifiquement justifiable est de donner uniquement les consonnes. Les éditeurs ont pensé en général donner des formes vocalisées uniquement pour la commodité de l'utilisateur. Mais on suggère ainsi que de simples hypothèses représentent des données au moins assez sûres. Le caractère néfaste de cette suggestion apparaît bien à la lecture des quelques lignes (assez confuses) qu'Oxtoby consacre à la vocalisation et à ce qu'elle peut indiquer ou cacher sur le caractère arabe ou non arabe (araméen en général) de ces noms.

L'ouvrage rendra de grands services à tous ceux (bien peu nombreux) qu'intéresse cette épigraphie safaitique. L'index des noms surtout sera un précieux instrument de travail (où les sémitisants en général pourront aussi puiser) ainsi que la bibliographie qui, fort utilement, classe à part les publications d'inscriptions non incluses dans le *Corpus*. Il est dommage que l'auteur n'ait pu donner au moins quelques-unes des photographies d'inscriptions qu'il avait prises (p. 33) et auxquelles parfois il se réfère (p. 95, 101, etc.).

Maxime RODINSON.

110. David COHEN. — *Études de linguistique sémitique et arabe* (Janua linguarum, Studia memoriae Nicolai Van Wijk dedicata..., series practica, 81). 26 × 18,5 cm, 178 p., tableau dépliant h.-t. La Haye, Mouton, 1970. Prix : Gld. 54. —

David Cohen s'est imposé depuis déjà pas mal d'années comme un des meilleurs spécialistes de la linguistique sémitique, non sans débordements dans le domaine chamito-sémitique. Ses savants articles de détail avaient attiré l'attention. C'est une excellente initiative que d'avoir réuni les plus importants (ainsi que deux inédits) dans un recueil où ils pourront être aisément consultés. Peu de modifications ont été apportées en général à l'édition originale.

On retrouvera donc ici d'abord l'important travail de D. Cohen (paru dans *Semitica*, 11, 1961) sur le vocabulaire de base sémitique et le classement des dialectes du Sud. Il s'agit d'un essai d'application de la glottochronologie aux problèmes du sémitique. Des calculs sur une liste-type de 116 termes supposés particulièrement stables (adaptation au sémitique des listes de Swadesh et de Lees) confirment la parenté spéciale du tigré et du tigrigna, suggèrent une évolution commune pendant quelques siècles de plusieurs langues éthiopiennes du Sud, une date de séparation de l'arabe et du sudarabique antérieure de peu à la différenciation entre sudarabique et éthiopien. Pour les dialectes arabes, les calculs sur le vocabulaire commun semblent confirmer le taux de rétention du vocabulaire de base avancé par Swadesh. Bref, dans l'ensemble, le taux de persistance du vocabulaire fondamental semble confirmer les inductions qu'on avait tirées de la phonétique et de la morphologie sur les parentés, les groupements, les clivages dialectaux.

Dans un article (repris de *Semitica*, 1964), D. Cohen complète le célèbre tableau du fonctionnement du vocabulaire sémitique qu'avait dressé avec une élégante simplicité J. Cantineau en 1950. Celui-ci avait montré que « tout le vocabulaire sémitique était contenu dans deux grands systèmes morphologiques croisés, le système des racines et le système des schèmes ». C'était d'ailleurs, en un autre langage, la thèse des grammairiens arabes médiévaux. La dérivation nominale par suffixes permet de définir, en outre, un secteur dont les unités sont constituées par la jonction d'une base (croisement d'un schème et d'une racine) et d'un suffixe (morphème ajouté).

Ces efforts pour analyser les systèmes dont les mots sémitiques sont la résultante, outre leur intérêt théorique, peuvent déboucher maintenant sur les procédures pratiques de la traduction automatique. D. Cohen s'est attaché aussi à ce problème, prenant pour objet de son analyse l'arabe littéraire moderne et y a consacré, dans *La Traduction automatique* (1961), un article reproduit ici

avec modifications. Il conclut, tout en admettant une certaine marge d'erreur possible de l'analyse, à la possibilité de celle-ci. Le processus en est exprimé par un organigramme.

Une contribution à un cycle de discussions organisé par J. Berque avait fourni à D. Cohen l'occasion d'étudier le phénomène (au moins apparent) qu'avaient commenté avec prédilection les philologues arabes médiévaux : la présence de mots possédant deux significations opposées et contradictoires (article paru dans *Arabica*, t. 8, 1961 et reproduit déjà dans le volume collectif, *L'ambivalence dans la culture arabe* publié par J.-P. Charnay, Paris, Ed. Anthropos, 1967). On appelle ces mots en arabe des *addād*. Notons au passage que, dans le dernier volume cité, on trouvera des contributions théoriques de J. Greimas et J. Poirier sur ce phénomène ainsi que des notes de linguistes sur son occurrence (éventuelle ou apparente au moins) en ancien égyptien, en malgache, en chinois, en bantou, dans les langues de l'Inde et en zarma (dialecte sonraï). D. Cohen a donné là, quant à lui, une étude bien supérieure à tous les travaux antérieurs et qui débrouille à merveille cette question complexe. Il classe, élague et critique les listes d'*addād* données par les philologues arabes. Il montre à quels phénomènes différents ressortit l'opposition mise en relief par ceux-ci. Il conclut, fort utilement, que le problème de l'ambiguïté ne se confond nullement, en arabe, avec celui des *addād*. Il faudrait, pour en traiter valablement, une exploration de la structure profonde de la langue dont il indique quelques points de départ.

Une critique émise sur cet article par H. Fleisch a donné à D. Cohen l'occasion de préciser encore plus sa pensée sur les *addād* dans une précieuse petite note reproduite ici (et déjà parue dans *L'ambivalence...*, p. 291-295). Si l'ambiguïté possible d'un mot peut être levée par le contexte, il faut préciser que c'est dans la limite où les valeurs sémantiques donnant lieu à ambiguïté ne sont pas susceptibles de se trouver dans le même contexte. En fait, d'ailleurs, dans les *addād*, il n'y a pas deux valeurs contradictoires, mais, comme dans toutes les langues, une indifférence des signifiants à l'égard de certaines différenciations sémantiques marquées dans d'autres langues (le latin *altus* « de grande dimension dans le sens vertical » est indifférent à la distinction « vers le haut », « vers le bas » que marque l'emploi des deux mots « profond » et « haut » en français) ou qu'une analyse orientée, comme celle des grammairiens arabes, peut vouloir mettre en relief. Dans des conditions particulières (D. Cohen cite l'emploi d'*allitude* dans le *Cimetière marin*), une opposition marquée ordinairement peut être neutralisée. Quant à la mise en relief systématique des oppositions sémantiques latentes (parfois fictives !) dans le même signifiant par ces philologues arabes, elle est intéressante, mais le problème

qu'elle pose est métalinguistique. D. Cohen suggère qu'elle est commandée par la conscience (obscur au moins) de la contradiction, dans la civilisation musulmane, entre l'immutabilité nécessaire du Texte (le Coran et tout texte sacré, sacralisé et normatif) et l'évolution constante des conditions socio-culturelles.

On retrouvera avec satisfaction, ensuite, l'excellente mise au point, publiée dans *Arabica* en 1962, sur les *koinè*-s arabes. Une certaine confusion d'idées, faisant suite à des thèses divergentes, règne souvent en effet dans l'esprit des arabisants sur ce problème. Il faut distinguer clairement en premier lieu la « *koinè* » poético-coranique — c'est-à-dire le dialecte composite, purement littéraire, fondé sur un dialecte parlé d'Arabie centrale ou orientale (mais jamais parlé lui-même), dans lequel furent composés la poésie archaïque et le Coran — d'une *koinè* éventuelle qui serait à l'origine des dialectes actuellement parlés. Une étude pénétrante des thèses et des faits permet à D. Cohen de montrer que rien n'impose l'hypothèse d'une origine unique, même pour les seuls dialectes de sédentaires. L'étude du processus de l'arabisation, tout imparfaitement connu qu'il soit, confronté aux faits linguistiques, indique que le mélange des dialectes tribaux (de façon différente suivant les régions) a été suivi de l'action de facteurs unificateurs très puissants qui ont conditionné l'extension de certains traits linguistiques, à partir d'un centre donné, parfois à tout l'ensemble du domaine arabe, plus souvent à une certaine région. On a donc affaire à des *koinè*-s différentes, constituées indépendamment dans divers centres et qui s'étendent encore sous nos yeux dans diverses régions du monde arabe. On voit la portée de ces conclusions sur la compréhension de phénomènes analogues dans d'autres domaines linguistiques.

L'ouvrage s'achève par trois articles sur les dialectes maghrébins. Le premier (inédit) est une analyse approfondie du système phonologique du maltais, dans ses aspects synchroniques et diachroniques. Il conclut, contrairement aux thèses de H. Stumme et de quelques autres, que tout concourt à suggérer une appartenance à l'ensemble dialectal maghrébin, probable par ailleurs d'après les données historiques. Les arguments, relevés en faveur d'une origine syro-libanaise ne sont nullement probants.

Un autre article (inédit aussi) compare, du point de vue phonologique, les deux dialectes « communautaires » de l'arabe de Tunis : celui des Musulmans et celui des Juifs. Ce dernier est, on le sait, la langue maternelle de D. Cohen, à laquelle il a consacré une importante description dont il faut déplorer qu'elle n'ait encore pu être éditée (1). Au moins, l'article en question donnera des indications des plus précieuses sur ces dialectes.

(1) Elle est en attente depuis maintenant bien des années pour publication. On espère

Enfin D. Cohen réimprime une communication au 1^{er} Congrès international de dialectologie générale tenu à Louvain et Bruxelles en 1960 et publiée dans les *Communications et rapports* de ce Congrès (vol. III, Louvain, 1965, p. 7-14) sur le système des voyelles brèves dans les dialectes maghrébins. Il montre que l'assertion courante selon laquelle les diverses voyelles brèves de l'arabe classique y sont représentées par une seule voyelle neutre (ə) doit être, pour le moins, nuancée. On trouve au Maghreb plusieurs systèmes et celui à une seule voyelle n'est pas le plus répandu. En fait, on constate fondamentalement l'existence de deux systèmes, réduisant, de façon divergente, à deux les trois voyelles classiques. On trouve aussi des systèmes où, à ces deux voyelles, s'en ajoutent d'autres, mais alors il y a toutes chances pour que ces voyelles supplémentaires soient d'introduction secondaire.

On voit tout l'intérêt de ce recueil qui touche à de multiples problèmes des plus importants pour la linguistique sémitique, arabe et générale. D. Cohen traite de ces problèmes avec sobriété, mesure, bon sens et sur la base d'une information, exhaustive du point de vue des faits sémitiques, excellente quant à la connaissance des méthodes et résultats de la linguistique contemporaine. On aura grand avantage à dépouiller et à méditer ces articles denses et profondément réfléchis.

Maxime RODINSON.

111. BARTHÉLEMY. — *Dictionnaire arabe-français. Dialectes de Syrie: Alep, Damas, Liban, Jérusalem*. Fascicule complémentaire. Introduction générale publiée sous les auspices de L'Institut de France. Paris (P. Geuthner), 1969, VIII+68 p., in-4°.

Le dictionnaire de Barthélemy constitue un des monuments fondamentaux de la lexicographie et de la dialectologie arabes. Après l'avoir préparé par une enquête directe pendant de nombreuses années et en avoir publié trois fascicules, l'auteur s'était

sa parution assez prochaine dans la même collection que le recueil. Faute de mieux (du point de vue linguistique), on consultera en attendant les textes d'intérêt ethnographique, transcrits, traduits et annotés par D. Cohen, *Le parler arabe des juifs de Tunis*, textes et documents linguistiques et ethnographiques, Paris - La Haye, Mouton, 1964. Au début, une brève esquisse (de cinq pages) donne les caractéristiques essentielles du dialecte en question (p. 12-17).

trouvé empêché d'assurer la mise au point du reste de l'ouvrage. C'est le R. P. Henri Fleisch qui accepta de se charger de ce travail fort difficile vu l'état des documents qui lui étaient remis. Il s'en acquitta de façon exemplaire en respectant avec le plus grand scrupule les intentions de l'auteur. La publication du dictionnaire proprement dit était achevée en 1954 avec le cinquième fascicule. Celui qui nous est offert aujourd'hui ne comporte aucun ajout ni correction, mais quelques documents connexes concernant l'auteur et la réalisation de son œuvre. Une introduction générale, reconstituée d'après les papiers laissés par A. Barthélemy, nous livre les bases méthodologiques sur lesquelles a été édifié le dictionnaire. En dépit de quelques aspects peut-être un peu vieillis, la somme d'expérience qu'elle résume en fait un document utile dont profiteront grandement tous les lexicographes des dialectes arabes. Henri Fleisch l'a complétée par une description détaillée des problèmes multiples et difficiles auxquels il s'est trouvé confronté lui-même dans son travail d'achèvement et des solutions qu'il a été amené à leur donner. Enfin une notice biographique de l'auteur, due à ses fils Marc et François Barthélemy, renseigne de façon intéressante sur les conditions d'existence et de travail d'un orientaliste français à la fin du xix^e et au début du xx^e siècles.

David COHEN.

112. Joshua BLAU. — *On Pseudo-Corrections in Some Semitic Languages*, Jerusalem (The Israel Academy of Sciences and Humanities), 1970, 153 p., in-8°.

La notion d'hypercorrection qui a toujours attiré l'attention des linguistes n'est qu'un aspect de ce que l'auteur appelle « pseudo-correction ». Il faut tenir compte aussi de ces impropriétés particulières que les anglais appellent « malapropisms », ou bien encore des « hypocorrections » dans lesquelles ne se trouve réalisée qu'une partie des traits nécessaires à la définition des formes correctes. Dans tous les cas, il s'agit de la tentative de s'élever d'un idiome considéré comme inférieur à celui auquel est reconnu un prestige particulier. Le parti qu'il est possible de tirer de l'étude de ces pseudo-corrections a été illustré de façon remarquable par l'auteur même de cet ouvrage dans des études antérieures consacrées aux textes arabes sortis de la plume de scribes juifs et chrétiens. De l'analyse des formes incorrectes ou pseudo-correctes qui y abondent, il a su dégager une image, précise sur beaucoup de points,

d'un état non littéraire de la langue aux premiers siècles de l'arabisation (voir comptes rendus dans *BSL* t. 58 (1963), 237-240, t. 62 (1967), 130-133). L'apport nouveau de l'ouvrage qui nous est présenté aujourd'hui concerne essentiellement l'hébreu et l'araméen, en même temps que l'étude de l'arabe y est enrichie. Les données fournies sont nombreuses et les conclusions tirées, toujours ingénieuses, sont souvent éclairantes. On y décèle cependant parfois la tentation de faire la part trop belle à la pseudo-correction et de l'invoquer là où, en l'absence d'arguments irréfutables, d'autres explications pourraient paraître plus simples. Il en est ainsi par exemple sur au moins deux points importants concernant l'histoire de l'arabe.

L'auteur soutient une thèse qui revient à affirmer sinon l'identité, du moins la très grande analogie du dialecte mecquois et de la langue coranique. Thèse non absurde certes, mais à laquelle ont été opposés des arguments nombreux et solides. Les indications que nous possédons sur les dialectes hidjaziens dans l'Arabie pré-islamique semblent les séparer clairement de ceux qui sont à la base de l'arabe littéraire ancien, lequel n'est pas fondamentalement différent de celui du Coran (voir en particulier C. Rabin, *Ancient Westarabian*, Londres, 1951). Or cette argumentation n'est pas prise en considération par J. Blau pour qui « it cannot be claimed that the Koran reflects the literary idiom, as against the true vernacular of Mecca, because it completely lacks pseudo-correct features » (souligné par nous). C'est tirer beaucoup d'un « silence ». En particulier, un tel argument revient à affirmer que l'auteur du Coran n'a pas pu acquérir parfaitement, outre son dialecte propre, la langue qui était déjà partout celle des *kâhin* et des poètes. Il est vrai que le Prophète s'est défendu énergiquement d'appartenir à l'un ou l'autre de ces groupes. Mais son insistance ne serait-elle pas due justement au fait qu'il parlait un langage semblable au leur, ce qui entraînait le risque d'être confondu avec eux.

Un autre point concerne les débuts de l'écriture arabe et le processus d'adaptation de l'alphabet nabatéen aux nécessités phonologiques de l'arabe. L'écriture nabatéenne ne comportait pas en effet de signes pour un certain nombre de phonèmes arabes. Ceux-ci ont été notés cependant grâce à l'emploi de points diacritiques portés sur des lettres représentant d'autres phonèmes. C'est ainsi en particulier que le *ḏ* (interdentale sonore « emphatique ») a été noté par la lettre représentant *t* (occlusive dentale sourde « emphatique ») en araméen (nabatéen) avec un point suscrit. Pourquoi le choix de *t* ? La théorie de J. Blau est que la lettre *t* a d'abord été employée dans les mots qui étaient reliés étymologiquement à des mots araméens. En effet l'araméen répond par *t* au *ḏ* de l'arabe. Ainsi la forme *ḏaby-* « gazelle » a été notée *ṭaby*

parce qu'elle correspond à *ṭabyā* araméen. Puis une telle notation s'est étendue à des formes sans contrepartie en araméen, ce qui est un fait de pseudo-correction. Mais est-ce vraiment ainsi qu'il faut voir le phénomène ? Le choix d'un autre signe que *ṭ* aurait-il été plus normal ? Il faut d'abord bien spécifier que, contrairement à ce qui pourrait paraître ressortir des transcriptions phonétiques de J. Blau, le phonème arabe en question est bien *ḍ* et non *ẓ*, comme on a, malheureusement, de plus en plus tendance à le noter. Il n'y avait donc aucune raison de le symboliser par un *z* diacrité. En fait la considération de l'ensemble des dentales offre une explication plus simple. L'arabe a une série ternaire de dentales occlusives *t*, *d*, *ṭ* et une autre d'interdentales *ṭ*, *ḍ*, *ḏ*. Dans la première, selon les indications des grammairiens médiévaux, l'emphatique qui est actuellement une sourde, a dû être d'abord une sonore, soit *ḍ*. C'est ainsi que Sibawayhi (II, 455) indique que, sans emphase, « le *ṭā'* serait un *dāl* ». Or les lettres pour *ṭ*, *ḍ* et *ḏ* correspondent très exactement aux lettres *t*, *d*, *ṭ* (= *ḍ*) augmentées chacune d'un point diacritique (*ṭ* = *t* muni d'un point supplémentaire, *ḍ* = *d* pointé, *ḏ* = *ṭ* < *ḍ* pointé). Il semble donc que, pour cette série, le point ait été ajouté systématiquement pour distinguer les constrictives des occlusives. Il n'est alors nullement nécessaire de faire appel à des phénomènes complexes de pseudo-correction.

On serait tenté de fournir une explication analogue pour la notation du *dād* arabe par le *ṣād* diacrité. J. Blau en tire des conséquences graves, puisque c'est en partie ce fait qui le conduit à postuler l'existence de dialectes araméens où c'est précisément un *ṣ* qui correspond au *ḍ* de l'arabe. Or, ainsi qu'il le reconnaît lui-même, aucun exemple sûr d'une telle correspondance n'est attesté. En général, c'est par *ε* que l'araméen répond à ce phonème. L'explication pourrait être autre et plus simple. On sait que la lettre *ḍ* note un phonème dont la réalisation actuelle est *ḍ* ou *ḏ* (confondue par conséquent, dans ce dernier cas, avec le *ḍ* dont il vient d'être question), mais que les descriptions anciennes, confirmées par des traditions de lecture coranique, nous donnent pour une « latéralisée », qui pourrait avoir été, au moyen âge, quelque chose comme *ḍ^l* ou *ẓ^l*. Mais « emphatiques » sont en fait neutre quant à la corrélation de sonorité, et il est fort probable qu'en sémitique, ce phonème était réalisé sourd comme les autres emphatiques. L'était-il demeuré en arabe ancien ? Dans ce cas, il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'un phonème dont la réalisation devait être proche de *ṣ^l* ait été noté par *ṣ* avec un point diacritique. Mais même si le *dād* était déjà devenu sonore, le même choix aurait pu être imposé par la nécessité de le différencier de *ḏā'* noté lui-même par *ṭā'* pointé.

En ce qui concerne le choix d'une lettre qui désignait *ṣ/ṣ* en

araméen, pour noter le *s* actuel de l'arabe alors que l'araméen possédait un *s*, les faits sont certainement très complexes. L'arabe a subi, au cours de son histoire, une mutation des sifflantes-chuintantes qui a fait passer *š* à *s* et *ś*, à *š*, à une période qu'il est difficile de fixer de façon sûre et selon des processus qui ne sont pas établis avec certitude. Notons simplement que si on accepte l'interprétation que A. F. L. Beeston a donnée des textes grammaticaux anciens, et selon laquelle, dans une première étape, *s* a évolué en *š* avant que les deux phonèmes confondus aboutissent à *s*, on comprend facilement pourquoi c'est l'ancienne lettre *š* qui symbolise aujourd'hui *s*.

Quelques remarques de détail : p. 37-8 n. 65, l'auteur fait des réserves sur une hypothèse de W. L. Moran qui attribue l'usage sporadique dans les lettres akkadiennes de Mari, de *iparrasu* et *iprusu* dans des propositions principales — ce qui est contraire à l'usage akkadien — à des « occidentalismes ». Certes, il est peu vraisemblable que de telles formes aient été en usage en Occident. Mais on peut penser aussi que les erreurs des scribes ont pu être provoquées par le fait que les langues de l'Ouest présentaient un « indicatif » en *-u* et un modal sans *-u*, à l'inverse de l'akkadien où ce sont les formes « indicatives » qui sont dépourvues de la désinence.

P. 48 n. 8 : le correspondant de proto-sémitique *ḡ* est noté par *q* en araméen ancien avant d'aboutir à *ε* dans les stades plus récents. Quelle était la valeur phonétique de ce *q* ? J. Blau pense qu'il s'agit de *g*. Il semblerait cependant plus vraisemblable que ce phonème ait été une vélaire spirante proche de *ɣ*, ce qui expliquerait l'évolution ultérieure en *ε*, puisque le *ɣ* proto-sémitique a abouti lui-même à *ε* en araméen.

P. 47 : à propos de ce *q*, J. Blau attribue à une hypercorrection la forme mandéenne *aqapra* « poussière » qu'il rapproche, comme on le fait généralement, des formes dérivées de la racine *εPR*. Mais l'arabe connaît une forme *yabaral-*, *yabrat-* pour « poussière », et il n'est pas exclu que le mandéen puisse s'expliquer par une contamination des deux racines.

Il s'agit là de quelques remarques qui n'ont pour objet que de mettre en garde contre un usage trop extensif d'un type d'analyse qui par lui-même cependant se révèle fécond. L'auteur le montre assez en fondant un grand nombre d'hypothèses qui le plus souvent paraissent vraisemblables. L'ouvrage vaut d'ailleurs autant par la mise en œuvre de cette analyse que par les conclusions qu'il en tire d'un point de vue de linguistique générale et qui sont développées dans un chapitre d'introduction dense et suggestif. De même, on trouvera en appendice un chapitre concernant les cas d'ortho-

graphie irrégulière (*samek* pour *sin* et inversement) en hébreu biblique, qui constitue une excellente étude d'étymologie sémitique.

David COHEN.

113. James BARR. — *Comparative Philology and the Text of the Old Testament*, Oxford 1968, ix-354 pages.

Dans un précédent ouvrage, *The Semantics of Biblical language* (Oxford, 1961), J. Barr avait réfuté l'utilisation métaphysique faite par certains théologiens et exégètes des faits de langage relevés dans les textes sacrés, en se fondant sur une analyse linguistique. Il nous offre aujourd'hui une nouvelle critique de l'exégèse biblique, mais qui porte, cette fois-ci, sur les abus de ce qu'il appelle le traitement philologique, c'est-à-dire précisément linguistique, de la matière textuelle. Il ne faut voir là aucune contradiction. L'auteur ne dénonce pas les méthodes qu'il avait prônées, mais leur mésusage. Devant les documents que leur antiquité et les conditions de leur transmission rendent obscures en maint endroit, la tentation traditionnelle étant leur amendement. Le texte était supposé corrompu partout où il ne révélait pas un sens évident. On conçoit qu'une telle démarche ait pu conduire à des abus qui ont contribué à orienter une partie de la recherche exégétique vers un recours presque exclusif aux données de la comparaison linguistique. Mais la comparaison n'est pas une panacée et à son tour elle peut conduire, si elle est manipulée sans précaution, à des excès aussi nocifs que toute autre méthode. J. Barr en dénonce quelques-uns à partir d'un certain nombre d'hypothèses présentées par des exégètes. Ces hypothèses fondées sur la comparaison intra-sémitique consistent à proposer pour une forme hébraïque obscure dans un certain contexte, une interprétation par une forme apparentée dans une autre langue, mais on aboutit alors en accumulant les interprétations *ad hoc* pour chaque passage à une polysémie luxuriante des lexèmes hébraïques. Dans certains cas les diverses significations des mots paraissent totalement incompatibles parce que susceptibles de se présenter dans des contextes analogues ; comment alors en déterminer la valeur ? Ainsi Driver, par exemple, pour expliquer un passage Jer. 49, 25 : *ēk lō-ēuzzēbā ēīr tēhillā* qui littéralement signifierait « comment la cité de louange n'a-t-elle pas été abandonnée ! », invoque un éthiopien *əazzabā* « aider » alors que la forme hébraïque a en tout autre contexte la valeur d'« abandonner ». Disons tout de suite que le mot éthiopien n'existe

pas en fait avec le sens que Driver a pêché dans le *Lexicon* de Dillmann où il était déjà donné comme douteux. Mais eût-il existé qu'on ne verrait comment il pourrait fonctionner avec ces deux sens opposés qui, comme l'exemple le montre précisément, pourraient apparaître dans le même contexte. Le passage aurait été alors aussi incompréhensible pour le contemporain qu'il le serait pour nous-mêmes.

Un autre excès contre lequel s'élève avec raison J. Barr est celui qui procède de l'irrespect avec lequel on traite la tradition massorétique pour ce qui concerne la vocalisation. La comparaison philologique, qui se caractérise par la volonté d'éviter les amendements textuels lorsqu'il s'agit du ductus consonantique, n'hésite pas devant les modifications vocaliques qui lui semblent commodes. J. Barr soutient avec raison la crédibilité de la transmission qui a abouti à la fixation massorétique.

On ne peut accumuler ici les exemples, mais il est indubitable que ceux que l'auteur a choisi de commenter, encourent véritablement les critiques qui leur sont faites. Il faut cependant faire deux remarques à ce sujet :

— d'une part, il ne s'agit là que d'une petite fraction, particulièrement aventureuse, de l'exégèse philologique. Le travail des exégètes, qui a maintenant des traditions séculaires, a très souvent obtenu des résultats admirables, auxquels les confirmations, fournies par de nouveaux documents, n'ont pas manqué ;

— d'autre part, et c'est là surtout que l'ouvrage de J. Barr ne répond pas entièrement à l'attente, la critique n'est pas assortie d'une contrepartie positive qui fournirait aux chercheurs des principes de méthode. Les chapitres où sont exposées les méthodes de la linguistique comparative sont cursifs et élémentaires. Les illustrations qu'il en donne laissent fortement à désirer. Ainsi par exemple, lorsqu'à propos de l'explication de lexèmes hébraïques par des lexèmes apparentés dans d'autres langues, J. Barr propose une sorte de calcul des ressemblances sémantiques entre des langues sémitiques différentes, il le fait sur des bases statistiques fort contestables. Le calcul des coefficients de connexion, qui est d'une grande complexité, a été élaboré entre autres, par Herdan et appliqué au sémitique par Fronzaroli. Mais leurs travaux ne semblent pas connus par l'auteur. On est en droit d'attendre de J. Barr, maintenant qu'il a déblayé le terrain, un traité positif de l'application des méthodes linguistiques à la critique exégétique.

David COHEN.

114. Wolf LESLAU. — *Hebrew Cognates in Amharic*, Wiesbaden (Otto Harrassowitz), 1969, 105 p., in-8°.

De manière générale, en sémitique, du fait de la solidité de la structure consonantique, la parenté entre les formes de langues diverses apparaît assez clairement. Mais de ce point de vue, les langues modernes d'Éthiopie (comme peut-être, dans une certaine mesure, les dialectes néo-araméens) sont à part. Ici, une forte érosion des consonnes gutturales, d'importants phénomènes de palatalisation et de labialisation, des modifications de structure dues en partie à l'influence couchitique voilent souvent les étymologies. C'est la raison pour laquelle l'étude historique du vocabulaire est peu avancée pour cette partie du domaine sémitique, en dépit des travaux de pionniers de F. Praetorius, T. Noeldeke, M. Cohen et quelques autres. W. Leslau a donc entrepris une œuvre utile et urgente en consacrant une partie de sa grande activité à l'examen des connexions sémitiques des lexiques éthiopiens. Le travail qui nous est présenté aujourd'hui prend place à la suite des *Ethiopic and South Arabic Contributions to the Hebrew Lexicon*, Berkeley-Los Angeles, 1958, mais s'en distingue par son caractère systématique. C'est tout le vocabulaire amharique qui est exploré, cette fois, dans ses rapports avec l'hébreu. Le résultat pourrait paraître surprenant : 500 apparentements possibles sur 5 700 racines examinées, moins de 10 %.

Naturellement, comme le souligne W. Leslau, cela ne représente pas le pourcentage total des racines sémitiques en amharique, puisque les autres langues sémitiques n'ont pas été prises en considération. Au demeurant il aurait fallu calculer aussi le nombre total des racines que fournit le dictionnaire hébreu pour que le pourcentage soit significatif. Il resterait encore à chiffrer les rapports entre d'autres langues sémitiques non éthiopiennes.

En attendant de telles études, je pourrais indiquer ici, à titre documentaire, les résultats d'une recherche (encore inédite) sur la connexion lexicale entre les différents groupes sémitiques, fondée sur les mots dérivés de quelque trois mille racines. Confirmant l'impression de Leslau, ils semblent établir que l'éthiopien dans son ensemble est le groupe qui a le plus de mots non représentés dans les autres groupes, avant, par ordre de connexion croissante, l'akkadien, l'arabe, l'araméen, le cananéen et l'ougaritique. C'est par ailleurs avec l'arabe qu'il présente le plus fort coefficient de connexion, mais ce coefficient est très sensiblement inférieur à celui qui lie entre eux le cananéen, l'araméen et également l'arabe.

Ceci dit, il faut souligner l'intérêt de l'ouvrage de W. Leslau qui, outre les données comparatives, qui témoignent d'une grande acribie en même temps que de prudence, fournit dans une substan-

tielle introduction, une étude précieuse des particularités phonétiques et morphologiques du lexique amharique par rapport à celui des autres langues sémitiques.

David COHEN.

115. Joanna MANTEL-NIEĆKO. — *Les Verbes de type A/B-C en amharique, analyse sémantique comparée*, Warszawa (Państwowe wydawnictwo naukowe, Polskiej Akademii nauk, Zakład orientalistyki), 1969 ; 96 p.

Cette étude consciencieuse et minutieuse ajoute à notre connaissance des langues sémitiques d'Éthiopie. M^{me} Mantel-Niećko, sous la direction de l'éminent éthiopisant qu'est S. Strelcyn, malheureusement contraint depuis de quitter sa chaire à l'Université de Varsovie et enseignant actuellement à Manchester, a entrepris le dépouillement systématique des verbes amhariques où un thème verbal à vocalisme normal (*näggärä*) s'oppose à un thème à vocalisme « allongé » (*nagärä*), thèmes désignés respectivement par les sigles A/B et C. Le terme de vocalisme allongé est conventionnel ou historique et se réfère à la correspondance du thème en question avec un thème à voyelle longue (*ā*) après la première radicale en sémitique commun (ou au moins en arabe), sans doute en guèze et actuellement encore en harari. En fait, dans les langues sémitiques modernes d'Éthiopie, la différence est en général de timbre (voyelle *a* pur par opposition à une voyelle notée ici *ā*) et non de longueur.

M^{me} M.-N. a dépouillé les dictionnaires amhariques et ceux des autres langues en question. Elle énumère les difficultés auxquelles on se heurte quand on utilise ces instruments de travail pour déterminer des nuances de sens parfois très fines. De plus, précision intéressante, elle a pu constater que 47 % des thèmes et des significations n'étaient pas attestés dans les dictionnaires amharique-langues européennes (elle n'a pu utiliser malheureusement le dictionnaire amharique-russe d'E. B. Gankin paru en 1969). Elle a dû compléter par conséquent son enquête livresque avec l'aide d'informateurs éthiopiens.

L'étude de la valeur contrastée des deux thèmes avait déjà été faite, mais de façon bien moins détaillée, par Marcel Cohen, H. Fleisch et W. Leslau. M^{me} M.-N. la pousse dans le plus grand détail. Elle s'est aussi efforcée à une extrême rigueur dans le maniement des concepts relatifs au système verbal notamment.

De ce point de vue, elle a tiré grand parti des idées de J. Tubiana sur la structure du système des thèmes verbaux en amharique, idées exprimées notamment au cours d'une conférence à Varsovie (et malheureusement non publiées jusqu'ici, à ma connaissance du moins).

De l'enquête de M^{me} M.-N., il résulte, du point de vue sémantique, que le thème C, par rapport au thème A/B, dans la plupart des cas (71 sur 80), marque uniquement une variation « lexicale », c'est-à-dire qu'il y a synonymie ou paronymie. Dans huit cas, le thème C représente un fréquentatif, dans trois cas un « expressif » ou un intensif.

L'auteur a aussi mené son enquête du point de vue comparatif (elle dit « comparé »). Cela lui permet de confirmer que, sur la base de son matériel, l'amharique apparaît particulièrement proche du tigrigna parmi les langues du Nord-Est, du harari parmi les langues du Sud-Est.

Elle note que ce travail lui semble confirmer les vues de J. Tubiana sur la structure du verbe en amharique et celles de David Cohen sur les rapports entre langues éthiopiennes en relation avec l'analyse glottochronologique (cf. ci-dessous, p. 204).

On voit que ce travail permet surtout de préciser nos connaissances sur un point important de l'analyse du verbe sémitique. Il montre, dans le détail, comment l'opposition sémitique des thèmes verbaux sans préfixes, dotés de fonctions sémantiques définies, tend à se perdre dans les langues sémitiques d'Éthiopie (et déjà en guèze) où ce système devient en grande partie un ensemble d'aspects du verbe, morphologiquement différenciés, mais sans fonction sémantique spéciale, sauf dans quelques cas, vestiges du système ancien. Ces cas eux-mêmes, malgré leur paucité, sont intéressants à comparer avec les valeurs sémantiques « classiques » du thème, du temps qu'il était fonctionnel.

Le travail est très précis et détaillé. M^{me} M.-N. a procédé avec beaucoup d'ordre et de méthode. Elle n'a pas craint sa peine et elle a réalisé des dépouillements à peu près exhaustifs sans doute. Elle nous donne d'ailleurs, dans une partie de son travail, pour ainsi dire les fiches (déjà élaborées néanmoins) sur lesquelles reposent ses conclusions. Les éthiopisants pourront, même dans d'autres perspectives que les siennes, tirer parti de tout ce matériel ainsi que de l'analyse minutieuse qu'elle fait de ses démarches, tant sur le plan du tri des concepts que sur celui des complexités générales de l'étude des vocabulaires éthiopiens. Il faut l'en remercier.

M. RODINSON.

116. Robert HETZRON. — *The Verbal System of Southern Agaw*, Berkeley-Los Angeles (New Eastern Studies, University of California Publication, 12), 1969, x+123 pages).

L'agaw constitue un groupe de langues couchitiques du Nord de l'Abyssinie. Il recouvrait jadis une vaste aire continue. Mais l'expansion des langues sémitiques n'en a laissé subsister que quelques îlots, en voie de résorption d'ailleurs, séparés par de grandes zones allogènes, et que des évolutions indépendantes ont rendu mutuellement inintelligibles.

Malgré l'intérêt de ces parlers qui représentent le substrat sur lequel se sont développées deux grandes langues comme le tigrigna et l'amharique et où on peut espérer trouver l'explication de certains des traits qui caractérisent ces langues, on n'en possède pas de description générale satisfaisante. Mais le système verbal avait déjà donné lieu à une excellente étude préliminaire de F. R. Palmer (MIO 7/1959, 270-97) à laquelle R. Hetzron rend hommage et qu'il utilise pour une description plus détaillée sur des matériaux plus abondants, recueillis au cours d'une mission en 1965-1966.

Ce qu'on devra surtout à Robert Hetzron, c'est avant tout une analyse très poussée des fonctions d'un système fort riche et complexe. Elle fait l'objet du premier chapitre (après une introduction consacrée à une esquisse phonologique) portant sur les formes verbales. Le tableau qui peut être établi à partir de l'analyse de R. Hetzron est le suivant : 1. D'une part des formes « principales » susceptibles de constituer un prédicat autonome et qui s'organisent selon une double opposition d'aspect : imparfait/parfait, indéfini/défini. A quoi il faut ajouter un impératif (appelé ici « order ») et un jussif (ici « impératif »). — 2. D'autre part des formes subordonnées dans la phrase qui dépendent d'une forme principale et qui expriment par des suffixes divers, les diverses fonctions de la subordination. Elles sont au nombre d'une vingtaine. — 3. Enfin une série de formes composées au moyen d'auxiliaires qui peuvent fonctionner aussi bien comme verbes principaux que comme verbes subordonnés.

Ajoutons enfin que chacune de ces formes peut être affectée de marques infixées qui lui confèrent des valeurs *modales* particulières (R. Hetzron emprunte pour l'une le terme de « prédestinatif » utilisé par Bo Wickman pour l'ouralien et forge pour la seconde celui « d'exobligatif » qui veut exprimer la notion de : en finir avec une action, se débarrasser de l'obligation de l'accomplir).

On aperçoit la richesse, et surtout la complexité, dont ce résumé ne donne qu'une faible idée. Le mérite de R. Hetzron est d'avoir su en déceler l'organisation sémantique de la façon la plus précise, et d'en fournir une description claire, sobrement mais rigoureuse-

ment illustrée à l'aide d'un corpus qu'on souhaiterait voir publié dans son intégralité.

On sera un peu plus réservé sur la deuxième partie de l'ouvrage consacrée selon les propres termes de l'auteur au comportement formel des complexes verbaux. Non qu'on y relève quelque imprécision ou des interprétations discutables. La réserve tient au système même de description adopté. L'agaw comme l'ensemble des langues couchitiques connaît une conjugaison à suffixes. Une base verbale invariable est affectée de marques désinentielles exprimant la personne, le genre et le nombre. Une caractéristique de ces marques est que du point de vue de leur flexion, leur trait distinctif essentiel est dans leur élément initial, et non pas final. Ainsi pour l'imparfait (indicatif) par exemple, la première personne est de la forme B (ase)+*e*, la deuxième : B+*te*, la première personne du pluriel : B+*ne*, etc.

Il pourrait paraître normal dans ce cas de décrire l'imparfait indicatif comme constitué par B+*e/te/ne*, etc. Mais c'est une autre procédure qu'a adoptée l'auteur. Pour des raisons qui, en définitive, reviennent toutes à la nécessité de fournir une description « économique », il imagine d'analyser les formes non pas en leurs « constituants immédiats », mais selon une segmentation arbitraire en thèmes « étendus » et « suffixes tronqués ». Ainsi par exemple, la conjugaison à l'imparfait indicatif du verbe *desəŋ* « étudier », du point de vue de sa structure réelle, c'est-à-dire de sa constitution en morphèmes, s'analyse comme suit :

1.	des-é	des-né
2.	des-té	des-ta nà
3. m.	des-é	des-à nà
f.	des-té	

M. R. Hetzron pense simplifier en quelque sorte l'analyse en segmentant les formes à un autre point que celui de leur articulation morphémique. Il propose ainsi pour ce même verbe les trois thèmes suivants : *des-* pour la 1^{re} personne du singulier et la 3^e personne masculin, singulier et pluriel, *desl-* pour la 2^e singulier, la 3^e personne féminin singulier, la 2^e pluriel et *desn-* pour la 1^{re} du pluriel. Les thèmes « étendus » (*extended stems*) sont pour ce verbe particulier au nombre de trois, mais ce nombre peut être de quatre, lorsque la 1^{re} singulier, la 2^e commun et 3^e féminin singulier et la 2^e du pluriel diffèrent. Une telle segmentation qui multiplie les thèmes a pour effet inversement de réduire les suffixes. Dans le verbe *desəŋ* toutes les personnes du singulier et la 1^{re} du pluriel sont caractérisées par -*é*, les deuxième et troisième du pluriel par *anà* ; en fait ici aussi le nombre de segments suffixaux peut varier jusqu'à un maximum de cinq.

On peut cependant se demander si une telle segmentation, dont l'arbitraire n'est justifié que par des considérations d'économie est en fait aussi économique qu'il le paraît. La préoccupation d'une description « économique » même si elle devait prévaloir sur la nécessité de rendre compte des fonctionnements réels, devrait se manifester non dans la réduction numérique des formes différentes décrites, mais dans la simplicité et la rationalité du tableau fourni. A un tableau qui présenterait une base verbale constante, avec des désinences variables, R. Hetzron en oppose un où les segments comprenant le radical (thèmes « étendus » dans la terminologie de l'auteur) apparaissent comme variables ainsi que les segments désinentiels (« suffixes tronqués »), mais dans une mesure assez faible pour les uns et les autres. Mais dans ce dernier cas, l'imprévisibilité du « thème étendu » est totale, alors que dans le premier la variabilité du thème semble le plus souvent prévisible.

En effet, les verbes *agaw*, si on examine dans le détail les très nombreuses listes fournies par l'auteur, paraissent devoir se grouper en deux classes fondamentales. L'une de ces classes se caractérise par rapport à l'autre par ce que R. Hetzron appelle le morphophonème *y* dans certaines formes du « thème étendu ». Ainsi le verbe *qucəŋ* « laver » a pour troisième « thème étendu » *qúcʷ* alors que *desəŋ* « étudier » a une forme *dest* pour le même thème. L'étude, dans ses préoccupations purement descriptives, enregistre cette différence sans l'expliquer. Or, la répartition des verbes à l'intérieur de ces deux grandes classes semble conditionnée par des critères phonétiques. La classe des verbes à morphophonème *ʷ* est celle dont le radical se termine soit par un groupe consonantique à finale occlusive (CC ou CeC), soit par une occlusive ou une affriquée dentale, soit par une consonne géminée. Les raisons de cette répartition apparaissent clairement, si, au lieu d'une segmentation arbitraire, on recourt à l'analyse morphologique. Voici par exemple les formes caractéristiques des deux verbes à bases *des-* et *qúc-* :

sing. 2 ^e m., 3 ^e f.	<i>des-té</i>	<i>qúc-i</i>
plur. 2 ^e com.	<i>des-tánà</i>	<i>qúc-ena</i>

R. Hetzron les analyse en *dest-é*, *dest-ánà* **qúcʷ-a* > *quci*, **qúcʷ-tánà* > *qucénà*, une loi morphophonologique justifiant le passage *-a* à *i* (*qúcʷ-a* > *quci*) et *ʷ -a-* à *e* (*qúcʷ-ánà* > *qucénà*).

Mais aucune loi « morphophonologique » n'est invoquée pour la présence de *ʷ* dans certains thèmes et non dans d'autres. Elle existe pourtant de toute évidence. C'est que *-t-* de la désinence dans les conditions définies plus haut se palatalise en *y*. Ainsi on a *qúc+na* > *qúcna* mais *qúc+ta* > **qúcʷa* > *quci*, *qúc+tánà* > **qúcʷánà* > *qucena*.

Dès lors la formulation de cette règle « morphophonologique »

(ou peut-être simplement morphologique, cela reste à voir) assortie de l'analyse en morphèmes, permet de prévoir la forme des thèmes et des suffixes. Les « deux classes » se trouvent être en distribution complémentaire et la description est rationalisée et simplifiée. Il est vrai qu'il y a un certain nombre de verbes qui posent des problèmes particuliers.

D'une part un certain nombre de verbes à *y* semblent avoir un radical simple à finale non dentale. Mais leur infinitif en *-iy-* et non en *-əy*, qui conserve dans le radical la trace d'une palatalisation, permet de les reconnaître.

Par ailleurs, quelques verbes en très petit nombre, ont des désinences palatalisées également pour les troisièmes personnes, alors que quelques autres très rares aussi, le plus souvent des verbes à radical monoconsonantique font apparaître un *t* devant la voyelle désinentielle de la première personne, et un *y* devant celle des troisièmes personnes. Il y a peut-être une explication synchronique à trouver. Mais peut-être aussi s'agit-il d'un phénomène purement historique. L'important est que ces verbes sont en quantité dénombrables. Au demeurant ils posent le même problème, quelle que soit la méthode descriptive adoptée.

L'analyse selon la structure morphologique réelle fonde du même coup l'explication génétique. Comme l'a vu Praetorius, les suffixes verbaux du couchitique ne sont que d'anciens verbes très courts, conjugués par *préfixes*, c'est-à-dire selon le procédé commun sans doute à l'ensemble du chamito-sémitique. Ainsi *des-le* par exemple est constitué par la base *des-* + un *v. e* à la deuxième personne singulier, soit *te* ; la conjugaison complète qu'on peut ainsi reconstruire (singulier : 1^{re} pers. *e*, 2^e *te*, 3^e masc. *ye* et fém. *te*, pluriel : 1^{re} *ne*, 2^e *lànà*, 3^e (*y*)*ánà*) met en relief de la façon la plus exacte la série des préfixes personnels (sing. 1. *ɔ*, 2^e *t*, 3^e m. *y*, f. *t* ; plur. 1. *n-*, 2^e *t-*, 3^e *y*).

Les éléments de cette série persistent d'ailleurs en position de préfixe absolue dans la conjugaison d'un tout petit groupe de verbes comme par exemple *yayey* « être ». Dans un très bref chapitre historique R. Hetzron rappelle ces explications de Praetorius et propose de voir dans le verbe conjugué sous la forme *e* à l'inaccompli et *a* à l'accompli un ancien verbe « être » (qu'il reconstruit comme **ə*). Un problème intéressant est celui des causes de la répartition *e* (« imperfectif ») *a* (« perfectif ») en Agaw, alors que dans d'autres langues couchitiques qui connaissent ce verbe avec un statut indépendant, en Afar par exemple, la répartition est inverse. En somali, la conjugaison à suffixes oppose l'inaccompli *ɛun-a* à un accompli *ɛun-e*. On peut se demander d'ailleurs si ce verbe ne présente pas de traces d'une ancienne répartition différente. Ainsi l'inaccompli est en *e* seulement au singulier et à la première personne

du pluriel : *des-le*, mais *des-tánà*. D'autre part l'aspect « défini » est marqué par un élément fondamental γ provenant d'un autre verbe « être ». Or ce verbe est également caractérisé par *a* à l'imparfait (mais *u* au parfait). Une étude de ces faits aurait été fort bienvenue de la part d'un couchitisant aussi compétent que l'auteur et dans l'état actuel d'insuffisance des études couchitiques. Si on peut se permettre d'exprimer un souhait, c'est celui de voir R. Hetzron consacrer à la constitution formelle du verbe une étude aussi ingénieuse et subtile dans l'analyse que la première partie de celle-ci consacrée à l'élucidation de la valeur et du fonctionnement de ses formes.

David COHEN.

-
117. K.-G. PRASSE. — *A propos de l'origine de h touareg (tahaggart)*, København, 1969, 96 pp. (Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab, Historisk-filosofiske Meddelelser 43, 3).

Tous les parlers berbères connaissent une consonne constrictive laryngale [h], qui admet sans doute une réalisation sourde ou sonore selon l'environnement, comme son correspondant arabe (cf. J. Cantineau, *Études de linguistique arabe*, Paris, 1960, pp. 74-75 ; S. H. Al-Ani, *Arabic Phonology*, The Hague-Paris, 1970, p. 59). Cette consonne semble avoir partout le statut de phonème, mais elle est seule de son ordre, si bien que pour elle la sonorité, si elle se manifeste, n'est pas pertinente. Il n'y a pas non plus, en berbère, d'occlusive laryngale, [ʔ] (*hamza*) n'apparaissant que dans un petit nombre de cas particuliers. Dans les parlers du nord, par exemple au Maroc et en Kabylie, /h/ est attesté grâce à quelques mots expressifs ou marginaux, tels que *yah* « oui », *uhu* « non », etc. et surtout grâce aux emprunts faits à l'arabe : on est donc tenté de le tenir pour un phonème incontestable, mais relativement récent. Ce phonème est plus fréquent en touareg, bien que les emprunts soient ici moins nombreux, et le touareg de l'Achaggar se distingue entre tous par le nombre des mots qui comportent un /h/. C'est donc du touareg, et d'abord du parler de l'Achaggar ou *tāhaggart*, que M. P. est parti pour étudier l'histoire de la laryngale berbère.

La première partie du livre (pp. 4 à 29) est consacrée à la discussion des problèmes posés par /h/. Selon l'auteur, le protoberbère disposait de deux laryngales (ou peut-être d'une laryngale et d'une pharyngale ? V. p. 14) $*h_1$ et $*h_2$. $*h_1$ a partout disparu ; $*h_2$ a pratiquement disparu du berbère septentrional, mais reste repré-

senté en touareg par /h/ et à Ghadamès (dont le parler n'est pas touareg) par le phonème /β/ (bilabiale spirante sonore), quelquefois par /h/. Dans certains mots, le touareg de la région de Tombouctou est seul à présenter /h/ en face du /β/ de Ghadamès, les autres parlers touaregs ayant perdu la consonne en cause ; pour des raisons pratiques, M. P. parle alors de **h*₃, mais il estime que **h*₃ se révélera identique à **h*₂ lorsque l'on connaîtra mieux le touareg du Mali et le parler de Ghadamès. Enfin, la *tāhaggart* répond par /h/ à des sifflantes ou à des chuintantes d'autres parlers touaregs et à /z/, beaucoup plus rarement à /s/, du berbère septentrional ; M. P. pose en pareil cas un phonème protoberbère **z*.

Il n'est pas possible ici d'entrer dans le détail de l'exposé. La démarche de M. P. est toujours réfléchie et il s'appuie sur une documentation aussi complète que le permet l'état actuel des enquêtes. Chemin faisant, il se montre souvent convaincant ou suggestif. La mise à l'écart de /h/ venu de **z*, dans l'*Ahaggar*, est tout à fait justifiée et la distinction entre **h*₁ et **h*₂ paraît également bien fondée. Mais s'agissait-il toujours de laryngales ? Il me semble que l'auteur sous-estime le rôle des autres « radicales faibles » et en particulier des semi-voyelles /w/ et /y/. La restitution de **h*₁ (section G, pp. 12-13) s'avère d'autant plus délicate que tous les parlers ont perdu ce phonème. On admettra volontiers que des verbes aujourd'hui pourvus de deux consonnes radicales, comme *als* « être vêtu » ou *akər* « voler », en comptaient trois en protoberbère, mais on hésitera à restituer une laryngale dans tous les cas de ce genre. En ce qui concerne **h*₂, manifesté par /h/ en touareg et par /β/ à Ghadamès, on s'interroge sur le sens de l'évolution. F. Beguinot, O. Rössler, W. Vycichl et A. Basset écrivent, sous des formes diverses, qu'on est passé d'une labiale à la laryngale. M. P. soutient au contraire que la laryngale est au point de départ : elle s'est maintenue en touareg, au moins partiellement ; elle est devenue /β/ à Ghadamès ; elle s'est effacée ailleurs. Mais il faut distinguer entre les labiales. Si je pense, avec M. P., que l'occlusive /b/ n'est pas à l'origine de /h/ (sections N, O, P, pp. 21-29), je suis frappé par le nombre des correspondances relevées entre /h/ et /w/ (ou /y/) (section M, pp. 17-21). Il me semble qu'il y a là autre chose qu'une simple « alternance » au sens défini par M. P., qui nomme ainsi « une relation de phonèmes non explicable par une loi phonétique » (p. 17, n. 22). Or, dans les correspondances entre /h/ et une semi-voyelle, le touareg est seul à présenter /h/, alors que la semi-voyelle apparaît dans les parlers les plus divers (touareg *āhu* « fumée », chleuh *auwu*, avec tension de /w/ qui peut provoquer une réalisation occlusive *aggu*, kabyle *abbu*, etc.). Le passage de /h/ à /w/ supposerait donc un accord assez surprenant et le passage inverse semble plus probable : il

n'aurait affecté que le touareg. Quant au /β/ de Ghadamès, il demanderait une étude particulière, car il a des attaches tantôt avec /w/, tantôt avec /b/ occlusif. Pour M. Rössler, les occlusives du berbère actuel proviennent de spirantes et il applique cette hypothèse au /β/ de Ghadamès, qu'il juge antérieur au /b/ des autres parlers. Je pense avec M. Prasse que les parlers « spirants » (le kabyle, par exemple) représentent au contraire l'aboutissement d'une évolution qui est partie des occlusives. Mais M. P. ne compte pas le berbère de Ghadamès au nombre des parlers « spirants » et, comme on l'a vu, il fait remonter le /β/ de Ghadamès à /h/ et non à /b/. /β/ n'est pourtant pas la seule spirante connue de Ghadamès : je relève /ð/ et /χ/ dans les notations du P. Lanfry. Bien que la position de ces consonnes ne soit évidemment pas la même qu'en kabyle, je préfère admettre qu'ici aussi /β/ vient de /b/, du moins dans les mots où il correspond à cette occlusive. Au demeurant, M. P. a raison d'attirer l'attention sur les « alternances » qui ne relèvent pas de la phonétique : les jeux de l'analogie, notamment, ont souvent brouillé les pistes.

La deuxième partie du livre (pp. 30 à 94) est la liste des 651 mots touaregs dans lesquels se présente la consonne /h/. La plupart proviennent de l'Ahaggar, quelques-uns du Mali. Pour chacun d'eux, une notice donne le sens, les variantes, les correspondants connus et l'origine que M. P. attribue à /h/ dans le terme considéré. On imagine le travail fourni par l'auteur, dont les idées trouvent dans cette liste à la fois leur sens et leur point d'application.

Ce livre de dimensions modestes est une importante contribution à notre connaissance du touareg et de l'histoire du berbère. A un apport théorique déjà précieux par lui-même, il joint un corpus exhaustif (dans l'état présent des données) qui en fait un véritable ouvrage de référence.

Lionel GALAND.

-
118. ANTS-MICHAEL UESSON. — *On Linguistic Affinity. The Indo-Uralic Problem*. Malmö 1970. Estonian Post Publishing Company. Malmö, Suède. 183 p. in-8°. Prix non indiqué.

Deux problèmes se trouvent parallèlement examinés dans ce bref ouvrage de 183 pages. Le plus général, celui qui englobe l'autre, c'est le problème de la parenté linguistique et le problème particulier est celui des relations qui peuvent exister entre les langues indo-européennes et les langues ouraliennes, voire altaïques, etc.

La position de départ de l'auteur consiste à mettre en doute l'existence même des langues « communes » (il dit *primitive languages*) ou si l'on préfère des langues prototypes que nous désignons habituellement sous l'appellation d'indo-européen commun, ouralien commun, etc. Autant qu'on puisse suivre son argumentation, il admet essentiellement que toute langue prototype est une composition d'éléments de provenances diverses dont il faut supposer qu'ils se sont fondus en un nouveau tout. Seulement cette théorie, qui rejoint celle dite des « contacts », ne répond toujours pas à cette question préalable qui est de savoir pourquoi les éléments en question se fondent en un tout plus ou moins homogène et selon quelle procédure. Car enfin, il est des constatations dont il est impossible de négliger le témoignage. Considérons par exemple le turc de Turquie ou osmanli, nous y découvrons (de moins en moins il est vrai) des éléments d'origine arabe et d'autres d'origine persanes mais les uns comme les autres se comportent de deux façons distinctes : ou ils sont assimilés et traités selon les règles qui gouvernent la grammaire de la langue turque osmanlie ou bien ils restent tels des corps étrangers et continuent à obéir aux règles de la grammaire arabe ou de la grammaire persane. Un *Bab-i-âli* « Sublime Porte » est un syntagme persan. Un mot *kilap* « livre » forme dans certains composés son pluriel arabe *kütüp-hane* « bibliothèque », etc. En revanche, ce même mot *kilap* « livre » s'emploie au pluriel turc *kitaplar* dans les occasions ordinaires. Mais pourquoi ? Comment se fait-il que les pluriels arabes ne se soient pas implantés ? Ni la construction qualificative persane ? J'entends bien que la Réforme linguistique turke entreprise à l'instigation d'Ata Türk a évincé le plus possible ce qui était contraire aux règles de la grammaire turke. Encore faut-il qu'il ait existé une telle grammaire, c'est-à-dire une « forme » spécifique reconnue comme étant propre à la langue par opposition aux formes étrangères plus ou moins artificiellement introduites. Et c'est ici que surgit la difficulté. Une langue a une « forme » (à dessein nous n'employons pas ici le terme « structure »). C'est en cette « forme » que réside son originalité. D'où provient cette « forme » ? Elle résulterait de la composition de différents éléments disparates ? Mais alors quel est le facteur qui organiserait ces éléments en un même système ? Reprenons l'exemple devenu classique de l'anglais. Nul ne conteste qu'il déborde de toutes sortes d'éléments empruntés de partout. Pourtant, il n'est pas difficile d'y reconnaître que la structure qui supporte et organise tous ces éléments est germanique en ce sens qu'elle trouve ses analogies dans les langues scandinaves, dans les dialectes allemands occidentaux (néerlandais, bas-allemand) et même en haut-allemand. Il ne viendrait à l'idée de personne de déclarer que l'anglais n'est pas un idiome germanique.

Qu'une langue prototype homogène ait donné souche à des idiomes différenciés est une constatation de l'histoire. Les langues romanes sont issues du latin. Qui pourrait le contester ?

M. Uesson, qui a bien saisi cette difficulté, répond que ces langues ne sont pas « filles » du latin mais qu'elles résultent d'une sorte de compilation qui s'est opérée à la suite des phénomènes qui sont d'après lui la « pidgination » (nous dirions sabirisation) puis la « créolisation ». Par pidgin, il entend une lingua franca qui sert de moyen auxiliaire de communication et par créole il entend une sorte de pidgin ou de sabir adopté finalement par certaines populations comme leur langue unique d'expression dans tous les cas. Les langues néo-latines seraient la résultante de ces deux processus. Dans un premier temps, par exemple, les Gaulois auraient parlé un latin « petit-nègre » et au bout d'un temps plus ou moins long, ayant abandonné leur celtique maternel, ils auraient utilisé exclusivement ce latin « simplifié » et « mutilé ». Oui, mais il se trouve que le latin de Gaule a procédé souvent par les mêmes développements que celui d'Italie. Or les campagnes italiennes ont parlé un dialecte latin et se sont totalement latinisées sous la longue domination romaine. Et n'importe quel Français retrouve aujourd'hui en italien quelque chose qui lui est très familier et où il reconnaît une indéniable parenté.

Dans une autre partie de son ouvrage, M. Uesson considère de plus près les traits qui pourraient être communs aux langues ouraliennes et aux langues indo-européennes bien que, pour des raisons pratiques, il continue à dire ouralien et indo-européen sans vouloir pourtant entendre par ces appellations des termes désignant des langues prototypes à l'existence desquelles il ne croit pas. Il ne veut pas entendre parler de l'arbre généalogique à la façon de ce que se représentaient les comparatistes du xix^e siècle. Mais il sait bien qu'il y a beau temps qu'il n'en est plus question. Meillet (qu'il cite d'après un seul de ses exposés) a montré d'une manière éclatante que la grammaire comparée est incapable de restituer autre chose que des équations partielles, largement insuffisantes si l'on veut se faire une idée de l'ensemble de la langue prototype. Nous savons bien aussi que la comparaison des langues romanes ne nous redonne pas le latin tout entier, loin de là. Nous autres ouralistes savons que nous ne reconstruisons pas l'ouralien commun. Mais ce que nous pouvons établir sans contestation possible, c'est la « filiation » ouralienne d'une langue donnée, pourvu toutefois que nous disposions de monuments suffisants. Qui peut nier désormais que le samoyède est « apparenté » aux langues finno-ougriennes ? Et qui oserait mettre en doute que le hongrois, par exemple, a quelque chose de commun avec le finnois et le lapon

ainsi qu'il est apparu dès le milieu du XVII^e siècle, avant même que quiconque ait reconnu la parenté indo-européenne ?

La reconnaissance de la parenté ou filiation génétique ne résulte pas de la constatation d'analogies générales de structure ni de similitudes lexicales auxquelles notre auteur fait constamment allusion. Elle apparaît, pour ainsi dire au détour d'une construction ou d'une « forme » découverte de part et d'autre des idiomes comparés et dont l'existence ne saurait être fortuite. Notre grand Antoine Meillet avait coutume de citer un exemple qui lui paraissait décisif. Il répétait que l'opposition (il, elle) *est*/(ils, elles) *sont* retrouvée dans l'allemand *ist/sind* suffisait à indiquer la parenté des deux langues. Une pareille constatation ne dit rien de ce qu'a été la structure de la langue d'origine mais elle signale qu'un vestige d'une ancienne construction, si l'on préfère d'un ancien stéréotype, s'est perpétué de part et d'autre et c'est ce qui est « significatif ». Les oppositions *foot/feet* ou *goose/geese* ou *he sees/he saw, he brings/he brought*, etc. témoignent de la parenté de l'anglais et de l'allemand, ce qui ne nous renseigne nullement sur la structure du germanique commun.

Pour cette raison, une partie des objections élevées dans l'ouvrage contre la théorie des langues prototypes est caduque. Caducs aussi sont les arguments dits *ex silentio*. Si les langues permienues ne possèdent pas de pluriel en *-t*, cela ne veut pas dire que la langue prototype d'où elles proviennent n'en était pas pourvue. Essayez donc d'aller retrouver à travers le français et les autres langues romanes les formes par lesquelles le latin a exprimé le pluriel !

Ce qui fait défaut, quand on confronte les langues ouraliennes et les langues indo-européennes (puisque M. Uesson ne veut pas opérer avec l'ouralien commun ou l'indo-européen commun), c'est qu'on n'a pas réussi à découvrir jusqu'à présent le témoignage qui trahirait la parenté originelle. Comme notre auteur le signale avec raison, les témoignages que nous avons jusqu'ici recueillis peuvent aussi bien dénoncer des emprunts car tout peut s'emprunter. Le malais moderne a emprunté le mot *saya*, pour s'en servir comme pronom de la première personne du singulier mais l'ancien *aku* a laissé des traces dans l'expression de la possessivation, etc. Ce qui ne s'emprunte que très difficilement, c'est le système, la forme dans laquelle s'agencent les éléments, même ceux qui sont empruntés. A cet égard, le système pronominal ouralien (dont la restitution laisse d'ailleurs à désirer) ne s'identifie pas à celui de l'euro-péen dès qu'on regarde les choses de plus près. En effet, le singulier et le pluriel des pronoms personnels sont notés en indo-européen par des mots distincts alors que l'ouralien emploie les mêmes mots sous des aspects différents. Le latin *me* peut être comparé au pronom finno-ougrien **mek* mais il indique l'accusatif et l'ablatif

du singulier tandis que **mek* est un pluriel. Le **tinä* « tu, toi » restitué pour le fennique commun a pour pluriel **tek* « vous », les formes en *t-* indo-européennes n'ont valeur que de singulier, et c'est en **w-* que sont construites les formes de pluriel, etc. Le déictique de 3^e personne ouralien en **s-* correspondrait à première vue au réfléchi indo-européen en **sew-/sw-* mais ce dernier ne fait jamais fonction de nominatif, c'est-à-dire de sujet du prédicat ! Quant à la conjugaison, mieux vaut reconnaître tout de suite qu'elle ne rappelle en rien du côté indo-européen les phénomènes notés en ouralien. Et l'ouralien avait-il même une conjugaison ? La question n'a pas encore été élucidée. Songeons que la conjugaison lapone détonne par rapport à celle du fennique et que le hongrois s'est construit une conjugaison qui n'est pas superposable à celles relevées dans les langues ougriennes de l'Ob qui seraient ses parentes les plus proches. L'argument selon lequel on retrouverait de part et d'autre une désinence de première personne de pluriel en *-m* ne tient pas debout car il se peut que ce suffixe n'ait rien à voir en indo-européen avec un pronom personnel. Ceci d'autant plus qu'on cherche en vain un pronom personnel de 1^{re} personne du pluriel en **m-* du côté indo-européen, à moins de vouloir faire intervenir le *me* « nous » du néo-norvégien dont nous savons qu'il est récent... En ce qui concerne le nom, les partisans du rapprochement avec l'indo-européen se sont naturellement emparés du cas accusatif qui aurait été marqué en ouralien par *-m*. Il est indubitable que ce morphème *-m* affecte des noms qui nous apparaissent dans l'état actuel de nos connaissances comme faisant fonction d'objet, encore que la relation ressentie comme objectale ait trouvé aussi d'autres moyens d'expression. Mais le suffixe indo-européen d'accusatif a gardé en latin et en grec la fonction de complément de destination ou d'orientation du verbe, ce qui ne se retrouve pas en ouralien où il y a lieu de se demander s'il n'a pas été originellement un déterminant adnominal, tout comme il semble l'avoir été en eskimo. N'oublions pas que l'accusatif prétendu en *-m* n'affecte ce que nous interprétons comme un complément d'objet que dans des circonstances assez précises ainsi qu'il ressort de la belle étude que Bo Wikman lui a consacrée. Il se peut fort bien qu'il n'ait été que le morphème ajouté à un nom antéposé à un autre nom, ce dernier ayant fonction de prédicat.

Ceci dit, il faut donner raison à M. Uesson quand il veut tenir compte de ce qu'on a appelé les phénomènes de substrat, adstrat et superstrat. C'est ainsi qu'il semble bien que le fennique et le lapon ne soient devenus ce qu'ils sont que sous l'influence du balte et du germanique. L'action du russe a profondément remué le permien et le mordve, celle du turk le tchérimisse. Le hongrois a reçu de nombreuses impulsions de divers côtés, lesquelles se sont

exercées souvent en sens contraire : turk, iranien, slave, germanique, latin et, plus récemment, allemand, voire même français. Mais sur quels éléments de la langue ces actions s'exercent-elles ? Sur le vocabulaire d'abord et sur la syntaxe ensuite. L'anglais a conservé une prononciation qui n'est que le développement « spontané » de son phonétisme anglo-saxon alors qu'il a aligné sa syntaxe sur celle du français, sans parler naturellement de son lexique où la franco-latinisation se poursuit sans désespérer. Le finnois *suomi* a été envahi par les mots baltes et germaniques, plus récemment par les mots suédois ou suédisés mais, en dehors d'une frange assez mince de ses dialectes, sa phonétique a résisté et il en a été de même de sa morphologie. Par contre, chez certains usagers, sa syntaxe tend à imiter celle du suédois.

La raison de ces phénomènes, c'est qu'on ne pense pas avec la forme des mots mais avec le concept qu'ils supportent et selon la manière dont ces concepts sont assemblés. La forme suit ici le mouvement de la pensée, non pas de la pensée individuelle, qui demeure ineffable, mais de la pensée communicative qui ne saurait être exprimée sans le support matériel de stéréotypes déterminés. C'est ce qu'un Carnap avait saisi en identifiant syntaxe et démarche de la pensée communicative (ou conventionnelle si l'on préfère). C'est ce qui nous a valu toutes ces traductions littérales de textes sacrés dont l'histoire religieuse de l'humanité abonde, depuis les traductions de textes bouddhiques jusqu'à celles du Nouveau Testament. Sur ce point, M. Uesson est dans le vrai mais où cela nous mène-t-il ? A mieux comprendre l'histoire des langues en tant que telle, non pas à déterminer leur filiation génétique. Que la phrase de l'Oraison Funèbre hongroise du début du XIII^e siècle soit la copie de celle du texte latin qu'elle reflète ne nous dit rien sur l'appartenance du hongrois. La filiation ne s'établit, comme nous venons de le rappeler plus haut, que par la confrontation de formes dont la structure et la distribution sont équivalentes. C'est ainsi que le samoyède yourak *pedara' tahana* « *za lesom*, derrière le bois » évoque irrésistiblement le finnois *metsän takana*, surtout si l'on confronte également *to' tahad* « de derrière le lac » (*iz za ozera*) et *järven takaa* (*takaa* pour un ancien **takada* < **takala*) alors que le hongrois *az erdő mögött* et *az erdő mögül* n'ont pas la même force probatoire car si le patron de ces deux constructions est bien le même, les éléments constitutifs en sont différents. Les syntagmes samoyèdes et finnois forment des équations qui sont tellement évidentes qu'elles ne peuvent remonter qu'à un original commun alors que les formules hongroises correspondantes ne présentent aucun élément commun assurant cette même fonction. Mais à quoi bon insister ? Les comparatistes ont depuis bientôt deux siècles précisé et perfectionné leur méthode ; la remettre en

cause ne se justifierait que si l'on pouvait lui substituer une procédure plus sûre. Tel n'est pas, malheureusement le cas. Nous attendons qu'on nous démontre qu'une langue puisse se composer d'éléments de provenances différentes. L'expérience tentée depuis la fin du siècle précédent en matière de langues dites artificielles telles que l'esperanto, le nova, l'interlingue, etc. confirme qu'il faut choisir un « noyau » autour duquel on agglomère ensuite les éléments disparates dont on veut faire usage. Mais ces éléments doivent être « assimilés », c'est-à-dire recevoir un faciès commun qui leur prête une certaine homogénéité. C'est ainsi que l'esperanto a visiblement été édifié avec des éléments indo-européens occidentaux, plus spécialement de frappe romane. L'interlingue a de même reçu pour fondement un socle roman et Jespersen avait choisi l'anglais comme soubassement. Les « contacts » n'ont pas à eux seuls fait surgir une « forme » interne et externe de la langue.

Une autre erreur de M. Uesson, c'est d'avoir accordé au « pidgin » une importance qu'il n'a pas. D'abord parce qu'il est difficile de cerner ce concept. Où commence la « pidgination » et où finit-elle (pour aboutir à la « créolisation ») ? De deux choses l'une, l'on ne sort de la sabirisation que par deux issues : imposer aux mots étrangers les lois de la langue maternelle ou bien changer de langue tout en gardant des mots et des éléments accessoires de la langue maternelle abandonnée. Mais cela ne va jamais très loin. Dans le cas où l'on change de langue, c'est la prononciation première qui joue le rôle le plus important. Elle s'oublie difficilement et c'est seulement ce facteur qui joue alors un rôle important dans l'évolution ultérieure de la langue.

C'est que le sujet qui est amené à changer de langue n'y parvient que lorsque la communication ne lui est plus possible dans sa langue de départ, faute de pouvoir y développer les catégories de pensée qui lui sont devenues indispensables. La langue de départ a donc été minée par le dedans. A moins que le sujet en question ait pu faire l'effort de réaménager sa langue primaire afin de lui conférer la possibilité d'exprimer les catégories étrangères. Ce processus est nécessairement collectif. C'est celui qui s'est produit en finnois suomi quand des hommes d'élite, en petit nombre, ont sauvé la langue de la perdition en l'équipant des procédés devenus nécessaires pour exprimer le monde où ils vivaient. Le même phénomène s'est accompli en estonien où les choses ont même été poussées si loin qu'il apparaît désormais dans bien des cas que l'expression à laquelle on a affaire n'est plus de l'estonien mais une pensée étrangère travestie en vêtement estonien. Du point de vue de sa « forme interne », l'estonien n'a plus grand chose à faire avec les langues finno-ougriennes conservatrices (ou plus exactement conservées à un stade plus ancien). Mais l'estonien

demeure une langue d'origine finno-ougrienne de par sa filiation.

A ce propos, M. Uesson lève un lièvre de taille lorsqu'il fait judicieusement observer qu'on emploie un peu à tort et à travers tantôt le terme « finno-ougrien », tantôt « ouralien ». Il a mis effectivement le doigt sur une difficulté. Rien n'est plus malaisé que de déterminer ce qui doit être considéré comme finno-ougrien et ce qui ressortit plus largement à l'ouralien. Cette dernière « étiquette » est apposée essentiellement sur tout élément dont on retrouve le correspondant dans les langues samoyèdes. C'est que, par définition, on appelle « ouralien commun » le prototype dont sont issus à la fois l'ensemble des langues dites finno-ougriennes et l'ensemble des langues samoyèdes. B. Collinder a très bien reflété cet état de choses dans *Finno-Ugric Vocabulary* et dans sa *Comparative Grammar of the Uralic Languages*. Pour ce qui est des extensions proposées de divers côtés à cet « ouralien », je me suis exprimé avec plus de détails, notamment au sujet du youkaguir dans le tome 41 des *Ural-Altaische Jahrbücher*, et l'on sait par ailleurs que les langues dites altaïques me paraissent apparentées aux ouraliennes bien que je n'admette guère l'hypothèse d'un « altaïque commun », ainsi que je l'ai écrit dès 1929 dans *Recherches sur le vocabulaire des langues uralo-altaïques*.

Bien des observations de détail seraient à formuler. On est ainsi quelque peu surpris de lire que le hongrois *komló* « houblon » serait d'origine germanique ! Alors que l'allemand lui oppose un *Hopfen* qui ne lui est pas comparable et que le moyen turk présente un *qumlaq* dont plus d'une langue turke possède l'équivalent et il se trouve que ce mot peut très bien s'expliquer par une étymologie turke ! (p. 61). Il est encore plus extravagant de rapprocher le hongrois *hab* « vague, mousse, écume » d'un mot sanskrit (p. 43). Quant au hongrois *falú* « village » (et non pas *dwelling* !) il est attribué à l'ouralien ou au finno-ougrien indistinctement puisqu'il n'est pas spécifié qu'il n'est attesté que dans une très petite partie du domaine finno-ougrien et que le rapprochement a lieu avec le turk et le mandjou seulement.

Ceci contraint à exprimer le regret que l'auteur n'ait pas toujours vérifié ses sources d'information avec assez d'attention. Plus généralement, il ne mentionne que des publications relativement anciennes et surtout les références hongroises brillent le plus souvent par leur absence. Or il n'est pas possible, ni loisible, de traiter de problèmes de ce genre sans tenir compte des très beaux travaux de nos confrères hongrois. C'est ainsi que la question des emprunts hongrois au turk est pratiquement passée sous silence alors qu'il aurait été très instructif de s'y arrêter plutôt que de vouloir à tout prix dénicher en germanique des emprunts hypo-

thétiques au fennique ou à tout autre idiome inconnu. Traiter de l'affinité des langue à partir d'étymologies contestables ou même erronées ne fait pas avancer le problème car les vocables isolés ne constituent pas l'essentiel de la carcasse des langues et les phénomènes de filiation ou d'adstrat, de substrat et de superstrat doivent être traités à un niveau plus profond. Sur ce dernier point, l'ouvrage de M. Uesson nous laisse sur notre faim. Cela n'a rien de surprenant car il lui aurait d'abord fallu définir ce qu'il entend par structure profonde (nous dirons forme interne) d'une langue.

A. SAUVAGEOT.

119. SYMPOSION ÜBER SYNTAX DER URALISCHEN SPRACHEN. — *Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften in Göttingen. Phil. Hist. Klasse. Dritte Folge.* Göttingen. Vandenhoeck & Ruprecht. 1970. 230 p. in-8°.

Ce recueil de communication faites à la réunion qui s'est tenue les 15-18 juillet 1969 à Reinhausen près de Göttingen est publié par les soins de notre excellent confrère Wolfgang Schlachter dont les travaux sont bien connus et appréciés. Il débute par un exposé de M. Alho Alhoniemi, qui représentait l'université de Turku (Finlande), sur un développement particulier au tchérimisse, qui se sert dans certaines locutions de son latif (cas indiquant le mouvement orienté vers un but) pour exprimer des relations habituellement supportées par l'instrumental. Il s'agit d'un phénomène circonscrit aux parlers tchérimisses et l'auteur l'explique par un glissement de sens qui s'est produit dans certaines constructions où le terme figurant le latif (suffixe -š) a pu, par l'effet d'une contamination, se charger de signification instrumentale. Ce genre de transfert n'étonne pas les romanistes et surtout pas les historiens du français puisque notre préposition à, qui vient du latin *ad* + accusatif, assume depuis longtemps des fonctions analogues, *cousu à la main, écrire à la machine, mettre le moteur en marche à la manivelle*, etc. Les observations ajoutées par M. J. Gulya relatives aux emplois du latif en ostiak oriental ne font que fournir quelques exemples commodes pour illustrer ce que tous les spécialistes savent mais elles pourront être de quelque utilité pour les linguistes « généralistes » qui aimeraient disposer de bons exemples à citer.

M. J. Balázs revient sur sa sempiternelle démonstration déjà signalée plusieurs fois par nous au sujet de l'origine de la flexion dans les langues ouraliennes. On se souvient peut-être qu'il fait

dériver les élargissements des mots de l'agglutination de déictiques divers. Son argumentation est toute conjecturale, comme le fait observer W. Schlachter avec raison. Nous sommes au-delà de ce que peut nous enseigner la grammaire comparée, en pleine paléontologie linguistique. Et alors, une question de pose : quel état de langue l'auteur prétend-il restituer ? Suppose-t-il que la langue s'est créée au niveau du seul ouralien ? Ne considère-t-il pas que l'ouralien n'a été lui-même que la suite d'une forme de langue dont il importe de préciser ce qu'elle a pu être avant d'en restituer la genèse ? Comment peut-il opérer avec des données purement ou exclusivement « ouraliennes » alors que la parenté avec les langues « altaïques », avec le youkaguir, etc. semble s'affirmer à mesure que les recherches s'étendent ? Croit-il que la structure fondamentale de l'ouralien s'est constituée indépendamment de ce qui s'était passé avant ? Alors comment rendre compte des similitudes relevées en altaïque, en youkaguir et même en eskimo ? Ce qui surprend, c'est que M. J. Balázs n'ait pas eu la curiosité de regarder comment les choses se présentent dans des langues où, précisément, les catégories grammaticales auxquelles il s'intéresse jouent un rôle essentiel. Il aurait dû jeter un coup d'œil vers les langues mélanésiennes, polynésiennes, vers le vietnamien, le chinois, etc. Il en aurait tiré des enseignements qui l'auraient incité à être moins aventureux.

M. L. Benkő a communiqué ses réflexions sur un problème qui retient depuis longtemps l'attention des chercheurs hongrois, celui de ce qu'ils appellent le « nom-verbe », c'est-à-dire, dans leur terminologie, le *Nomenverbum*. Il s'agit surtout de cas comme celui d'un mot hongrois *fagy* qui, dans sa forme de base, est tout aussi bien un substantif (gel) qu'un verbe (geler). On a : *a sár fagy* « la boue gèle » et *a fagy beáll* « le gel arrive », etc., mais dès qu'on accroche un suffixe à ce phtonguème, il se comporte soit comme un verbe soit comme un nom : *fagynak* « ils gèlent » (aussi : « à la gelée ») / *fagyok* « des gelées », etc. C'est un état de choses que nous connaissons en français. Un phtonguème *rêve* n'est ni substantif ni verbe, il est ce que son « environnement » le fait : *IL rêve*, *LE rêve*, etc. En réalité les « noms-verbes » hongrois, fort peu nombreux dans la langue actuelle, sont des thèmes indifférents qui, selon les relations syntagmatiques où on les insère ou selon les élargissements qu'on leur affecte, se comportent comme des substantifs ou comme des verbes. L'argument de M. L. Benkő est que ce genre de *nomen-verbum* a existé dans l'ancienne langue et surtout en finno-ougrien commun à un bien plus grand nombre d'exemplaires. Il nous fournit même une liste des noms-verbes qu'il croit pouvoir restituer et qui se monteraient à plus de 200. Une partie de ces verbes ou noms sont déduits à partir de formes

actuellement dérivées. La langue aurait cherché à sortir de l'ambiguïté en remplaçant progressivement la plupart de ces thèmes indifférents par des verbes dérivés. Il estime en outre que la comparaison avec les autres langues finno-ougriennes permet de déterminer qu'une soixantaine de thèmes ont été anciennement indifférents.

M. P. Hajdú a réagi devant cet exposé en se référant aux faits samoyèdes qu'il connaît bien. Il proteste pour commencer contre l'appellation *nomen-verbum* qui n'a évidemment aucun sens dans un état de langue où il n'y a pas de différenciation du nom et du verbe. Il a raison car le terme incriminé ne s'entend que dans la mesure où il préfigure cette différenciation. Quand on considère l'état d'une langue tel qu'on le saisit, il ne saurait être question de *nomen-verbum*. C'est ce qui se passe, par exemple, en polynésien sous nos yeux. Mais comme en samoyède, ainsi qu'en hongrois, les thèmes incriminés sont susceptibles d'admettre alternativement les élargissements verbaux et les élargissements nominaux, peut-on encore parler de noms-verbes ? M. P. Hajdú ne le pense pas. Pour cette raison, il n'admet pas qu'il y ait eu de mots de ce genre en ouralien commun. Ce qui revient à dire qu'il suppose pour sa part que l'ouralien connaissait déjà la distinction du nom et du verbe, autrement dit, qu'il avait développé une conjugaison, même si celle-ci était encore embryonnaire. Dans les langues où il y a indifférenciation, les choses se passent autrement. Ainsi, en marquisien, Mgr R. I. Dordillon avait relevé : *Henua kai koé* « Une terre sans nourriture » (= sans manger) à côté de *á kai la ólou* « mangez vous autres » et de *Úa veá to maua kai* « Notre manger est prêt ». Le même mot *kai* joue tour à tour le rôle de substantif et de prédicat (figuré dans nos langues par un verbe). Cela veut dire qu'on peut indifféremment utiliser le même mot en diverses fonctions syntaxiques alternativement. Mais seulement dans la mesure où le sens intrinsèque du mot s'y prête. Dans l'état où nous les connaissons, les langues ouraliennes ne nous laissent nullement supposer qu'elles aient connu l'état de choses attesté en marquisien (ou en tahitien ou en annamite, etc.). Sans doute on se complait à imaginer qu'il a existé dans l'évolution de ces idiomes un stade où les mots ne se différenciaient pas encore selon les « parties du discours » telles que nous les entendons mais c'est une vue de l'imagination et rien ne nous autorise à prendre pour point de départ de la comparaison entre les langues ouraliennes une structure analogue à celle que présentent sous nos yeux des langues du type polynésien, par exemple. Le comparatiste et l'historien doivent se méfier de ce genre d'imaginations qui satisfont peut-être notre besoin de rationalité mais certainement pas notre faculté critique.

M. Gy. Décsy, qui porte un grand intérêt au samoyède, à juste titre, étudie les constructions verbo-nominales en selkoup ou samoyède ostiak. Il a découvert que deux procédés coexistent dont la répartition n'est pas la même. D'une part, tout substantif peut être affecté d'une désinence qui est celle des verbes dits subjectifs (ici essentiellement intransitifs) : *mal söl qumak* « je suis un Selkoup » (*mal* « moi » *söl* « selkoup », *qum-ak* « homme-suis »), etc. Cette construction nous est familière en turk, par exemple. Mais si l'attribut du sujet est un adjectif, celui-ci est combiné avec les formes du verbe d'existence ou de présence dont l'infinitif est *ēgo* « être » : *tümy pyrkeṇa* « le mélèze est haut », etc. Il en déduit que les constructions où l'attribut est un substantif résultent d'une sorte de réduction des formes du verbe d'existence. Primitivement, on n'aurait eu affaire qu'à la formule nom+verbe d'existence. C'est ce que P. Hajdú, qui a produit ces dernières années toute une série de travaux plus intéressants les uns que les autres sur le samoyède, met formellement en doute. Il estime qu'à l'origine, le substantif pouvait seul assumer la fonction de prédicat alors que l'adjectif ne le pouvait pas et se construisait donc avec le verbe d'existence. Cette supposition est très conjecturale. D'abord parce qu'il est difficile d'admettre qu'une distinction entre adjectif et substantif ait été si marquée. Il ne faut pas oublier que la conjugaison fennique s'est en partie constituée à partir de dérivés déverbatifs à fonction adjectivale (*-pa/-pä*) et rien du côté samoyède ne vient s'opposer à l'hypothèse d'après laquelle tout nom ait pu anciennement servir de prédicat, surtout à la 3^e personne. Mais le samoyède ostiak est un parler qui est très abîmé et il y a lieu de se demander si cette construction particulière de l'adjectif attribut n'est pas un décalque de ce qui se passe dans une autre langue. Quelque chose d'analogue se trouve attesté en youkaguir et nous savons que les Youkaguirs et les Selkouns ou Samoyèdes Ostiaks ont été en contact dans le passé. C'était l'opinion que m'avait exprimée le regretté V. Bogoraz dès 1926 ! Il est hasardeux de traiter les langues samoyèdes en entités séparées du reste de la Sibérie. Il n'en demeure pas moins que notre confrère Gy. Décsy a réuni à cette occasion une précieuse collection d'exemples relevés dans tous les textes qu'il a pu avoir en main et il faut espérer qu'il ne tardera pas à la publier dans un ouvrage à part.

M. Gerhard Ganschow propose d'analyser d'une manière plus adéquate la phrase ostiak. Il estime que les notions grammaticales habituellement appliquées à la description de cette langue ne conviennent pas pour en faire apparaître la véritable nature. Il a raison. Où il dévie de son propos, c'est quand il en revient à la division de l'énoncé (nous ne disons pas « phrase » à dessein) en deux parties qu'il appelle « pôles ». Il distingue alors ce qu'il appelle

la phrase bipolaire de la phrase monopolaire, etc. Mais qui ne voit que sous ces appellations revient le fantôme décidément coriace de la bipartition NP+VP des structuralistes américains ? Dans le détail des interprétations qu'il nous présente, il y a également beaucoup à redire. Il déclare que le terme *šenk* « beaucoup » est « adnominal » dans *tuw šenk aj* « il est très petit » et par conséquent en fonction d'épithète ainsi que dans *tuw šenk jur us* « il était très fort » (*us* « était ») alors que ce même mot ne saurait être qu'un adverbe dans *ma šenk pakənsəm* « j'ai eu très peur ». Mais en réalité, il n'y a aucune distinction de ce genre car, bien qu'il le sente, l'auteur oublie de dire qu'il s'agit d'un modificateur qui peut indifféremment figurer devant tout terme nominal ou verbal (plus exactement tout terme assumant les fonctions de sujet, prédicat ou complément) quel qu'il soit. Pourquoi ? Parce que tout terme détermine celui qui suit. Cette relation syntagmatique suffit à rendre compte de ce qui se passe. Au lieu de s'en tenir à cette simple constatation, l'auteur découvre dans les relations entretenues entre les mots des rapports « hypotaxiques », autrement dit des rapports de subordination alors qu'il ne s'agit strictement que de détermination. Comme si la seule notion de subordination n'était pas déjà hérétique lorsqu'on a affaire à une langue du type de l'ostiak ! A un autre endroit (p. 71), il est question de cette fatidique « copule » qui, décidément, a la vie dure. Dans *ašem nuša xuja us* « mon père était un homme pauvre » nous aurions en *us* « était un verbe plein » tandis que dans *ašem šemjajət šenk unə us* « la famille de mon père était très grande », ce même *us* serait une « copule » ? Pourquoi ? C'est simple, parce que si on le supprime, on obtient la formule *ašem šemjajət unə* « la famille de mon père est grande ». Mais qui ne voit qu'*us* est ici une marque temporelle et que seule une forme verbale spécialisée peut jouer ce rôle. Qui dit copule parle d'un élément qui assure une simple liaison ou bien alors ce terme n'a aucun sens. Or *us* « était » n'a pas un rôle de liaison mais celui de situer le constat dans le passé. Ce n'est pas s'affranchir des catégories traditionnelles de la grammaire classique que d'employer ce terme impropre qui trompe sur la nature véritable du phénomène observé. Cela est d'autant plus flagrant que l'auteur (quelques lignes plus loin), analysant la locution *susən təwen* « en automne comme au printemps » déclare qu'elle forme une « Kopulative Verbindung » ! P 72 il nous est dit que la séquence *ašem šemjajət* « la famille de mon père » (= mon père-sa famille) est « hypotaxique » en ce sens que le terme *ašem* « mon père » dépendrait de *šemjajət* « sa famille » sous le prétexte que la suppression d'*ašem* ne changerait rien à la fonction syntaxique (Satzfunktion) du mot *šemjajət* alors que l'inverse ne serait pas vrai ! Mais c'est faire intervenir une donnée logique ou sémantique

ou tout ce que l'on voudra et cela va précisément à l'encontre de ce que se promet l'auteur dans son introduction. Derrière toutes ces explications se profile toujours l'analyse de la phrase retenue par les structuralistes américains, analyse qui ne cadre pas avec les faits ouraliens. L'exposé de M. G. Ganschow ne nous apporte pas de solution puisqu'il n'est pas parvenu à se détacher complètement de cette conception logistique de la langue qu'il a pourtant raison de récuser. MM. J. Gulya et J. Balázs ont approuvé cet exposé avec quelques réserves. Le dernier nommé s'est par contre enthousiasmé des « formules mathématiques » employées par M. G. Ganschow. S'il suffit d'égrèner quelques signes + et quelques parenthèses pour faire de la mathématique, il a raison. Qu'il nous permette de trouver ces procédés quelque peu insuffisants, pour ne pas dire plus.

Les mêmes remarques s'appliquent au bref exposé où M. J. Gulya propose de reconnaître en ostiak 7 types fondamentaux d'énoncés finis. Il fait intervenir les notions de sujet pour rendre compte de certaines constructions où le verbe se trouve associé avec un nom d'agent supporté par un cas déterminé de la déclinaison dans des énoncés du type *j'γ -poxemna woxna masijəm* « mein Bruder gab mir Geld » (W. Steinitz : *Ostjakische Grammatik und Chrestomathie*, p. 74) « mon frère m'a donné de l'argent » (= de mon frère, avec de l'argent, j'ai été donné). Le suffixe *-na* sert en ostiak à la fois de locatif, d'instrumental, d'essif, de comitatif, de modal, etc. Ici, certains le considèrent comme un ergatif. Mais M. Gulya le désigne comme sujet et conclut qu'en ostiak le sujet se présente sous deux aspects : au cas absolu (ou nominatif) et au cas locatif. Il est en retrait sur la grammaire classique et son complément d'agent. On nage en pleine « logistique », de même que lorsqu'il est fait état des notions de transitivité et d'intransitivité. Qu'entendre par là sinon des notions purement sémantiques ? Ou bien faut-il y voir des faits de syntaxe, comme en français par exemple quand nous distinguons *je pense à cela/je pense cela*. Mais où commence alors la sémantique et où finit la syntaxe ? En réalité, nous sommes en présence d'un essai de systématisation inspirée comme toujours par le souci d'imiter les structuralistes que l'on connaît. C'est ce dont le félicite M. J. Balázs non sans exprimer quelques réserves. A ces réserves viennent s'ajouter d'autres objections plus précises de M. G. Ganschow. Notre conclusion sera que ces exposés n'ont pas jeté beaucoup de lumière sur les problèmes que pose l'étude de l'ostiak.

Cette rage de faire « moderne » a gagné même un spécialiste aussi éminent et aussi judicieux que l'est M. P. Hajdú. Il communique ses vues sur la syntaxe des formes négatives du verbe en samoyède (en réalité il ne s'agit que du samoyède yourak ou

nenets). On sait qu'en samoyède, la négation portant sur l'action verbale est exprimée par un syntagme composé de deux termes : le verbe de négation, qui est conjugué selon le paradigme habituel et le thème négatif du verbe affecté par la négation. Ce dernier thème a pour désinence une occlusive glottale dans laquelle on voit le vestige d'une ancienne gutturale finale. Alors deux questions se posent : 1) quel est le mécanisme de cette locution, 2) quelle est son origine du point de vue diachronique ? Au début, M. P. Hajdú traite des énoncés où le sens négatif résulte de la valeur sémantique du prédicat : *harmi jānku* « je n'ai pas de couteau » (= « mon couteau fait défaut »). Le prédicat *jānku* signifie « il y a manque ». C'est un verbe positif et pour cette raison il n'a rien à voir avec la conjugaison négative, pas plus que le verbe *ignorer* en français (dont le samoyède yourak a le correspondant sous les espèces de *jeherā* « il ignore »). Au cours de la discussion M. Gy. Décsy a écarté avec raison ces exemples qui ressortissent à la structure de la phrase positive. Il ne faut pas mêler signification et forme dans un cas pareil. Quant aux énoncés du type : *Nišami ni hoŋu'* « Mon père ne dort pas », *Pədaran nim han'* « je ne vais pas dans la forêt », etc., tous exemples empruntés à G. N. Prokofev (*Samoučitel' nenätskogo jazıka*, pp. 119-121), l'auteur voit dans le verbe de négation (*nidm, nim* « je ne pas », *nin* « tu ne ... pas », *nini'* « nous ne ... pas », *nidi'* « vous ne ... pas », etc.) une « copule » (!) antéposée au thème négatif du verbe. Cette antéposition a dû être rigoureuse dans le passé si nous en jugeons par les documents que nous possédons. Et cet ordre des mots pose un problème car on aurait pu penser que le verbe de négation conjugué viendrait en fin d'énoncé. Mais ce n'est pas tout, contrairement à une allégation échappée probablement par inadvertance à Gy. Décsy (p. 103), le thème négatif du verbe n'est pas nu. Il est affecté, selon l'expression inadéquate de Prokofev, de la même désinence que la 2^e personne du singulier de l'impératif des verbes dits « subjectifs ». Or cette forme se termine, comme nous venons de le dire, sur une occlusive glottale. Celle-ci, quelle que soit l'étymologie qu'on lui prête, fait fonction de morphème distinctif. Le thème négatif est donc « marqué ». A ce titre il se comporte par rapport au verbe de négation comme tout autre complément affecté d'une marque casuelle. Il y a en effet tout lieu de comparer les formes négatives de la conjugaison samoyède à celles correspondantes des langues fenniques et lapones. Là aussi le thème négatif se termine de telle façon qu'on est justifié à restituer une désinence ancienne en *-k*. En finnois, nous avons affaire à l'occlusive glottale, tout comme en nenets et, en lapon, les phénomènes de l'alternance consonantique sont assez éloquents pour confirmer qu'il y a bien eu une ancienne désinence qui fermait

la syllabe finale du thème verbal négatif. Si, comme de nombreux auteurs l'ont pensé (à commencer par mon regretté maître Setälä), le thème négatif remonte à une forme terminée par *-k*, cette terminaison ne saurait guère être conçue autrement que comme celle du latif ouralien en *-k*. La négation aurait donc été anciennement obtenue par la combinaison du verbe de négation complété par le thème au latif du verbe frappé de négation. Ce qui demeure surprenant, c'est que le thème négatif du verbe suive et ne précède pas le verbe de négation. Il est vrai que cet ordre des mots se retrouve dans certains parlers tongous qui possèdent aussi le même verbe de négation alors qu'en golde, il précède le verbe de négation, ce qui est plus conforme à la règle selon laquelle le prédicat vient en fin d'énoncé. Or les belles formules d'allure « mathématique » ne font naturellement pas ressortir ces détails pourtant essentiels. Une dernière question se pose. Puisque ces formules ne symbolisent que des règles qui se dégagent de la seule confrontation de quelques phrases-types, pourquoi y recourir quand on veut analyser profondément une langue sans se soucier de l'enseigner ? Nul d'entre nous n'a la prétention de faire une grammaire samoyède à d'autres fins que de permettre l'accès des chercheurs aux textes qu'il leur faut lire. Il est trop clair qu'il importe d'abord de savoir en quoi consiste cette langue et quelle est sa vraie mécanique plutôt que d'apprendre à la parler et à s'y exprimer soi-même. Alors que vient faire la formule ramassée qui devrait permettre de « générer » une infinité de phrases analogues ? A rapporter les phénomènes samoyèdes à une explication panlinguistique de la grammaire ? N'est-ce pas pour cette raison qu'il est constamment parlé de « copule » ? Parce que selon les structuralistes « dans le vent », elle sert à rendre compte ici de ce qu'ils appellent la « structure profonde » opposée à la « structure de surface » ? Or il se trouve que c'est la structure dite de surface qui est la donnée première, immédiate, tandis que que la prétendue structure « profonde » n'est qu'une interprétation arbitraire des faits, destinée à contraindre ceux-ci dans une « forme » *a priori*. Et cette forme *a priori* est contraire aux données de l'histoire. Alors que fait-on des enseignements de la linguistique diachronique et de la grammaire comparée ? Il fut un temps où certains théoriciens se donnaient beaucoup de mal pour éclairer la diachronie par la synchronie, méconnaissant en cela l'enseignement du grand de Saussure mais, désormais, c'est en faisant bon marché de l'histoire que l'on veut apporter l'explication dernière du phénomène langage. Ajoutons qu'on ne se fait pas non plus scrupule de faire violence à la synchronie.

Le professeur Osmo Ikola, de l'université de Turku, fait part des débuts d'une vaste entreprise dont il a pris l'initiative. Il s'agit

de constituer une archive de cartes perforées où seront codés tous les éléments relevés dans les enregistrements de textes oraux dialectaux. Ces enregistrements existent et permettent de coder 500 heures de textes pris sur bandes magnétiques. Il explique les dispositions retenues pour ce codage et il indique à quelle fin il doit servir, c'est-à-dire à constituer un classement complet des faits relatifs à la syntaxe des dialectes finnois. C'est une tâche très délicate et qui répond à un besoin urgent. Le classement par les moyens traditionnels exigerait une masse telle de travail qu'il serait irréalisable. M. P. Saukkonen apporte des précisions de son côté puisque l'université d'Oulu a entrepris elle aussi un codage analogue portant sur la langue écrite. M. S. Károly, qui reconnaît que les linguistes de Finlande ont su se constituer des archives dialectales d'une importance exceptionnelles (probablement les plus complètes au monde) estime pour sa part que les questions de syntaxe exigent une quantité très grande d'informations portant notamment sur l'ordre des mots, leur signification, le contexte, la succession des phrases, etc. Il est évident que l'entreprise d'O. Ikola est du plus grand intérêt, non seulement pour les finno-ougriens mais aussi pour tous les spécialistes de syntaxe de toutes les langues. Il ne faut pas néanmoins se dissimuler qu'elle comporte des risques théoriques. La mise sur carte perforée et le codage des faits de syntaxe ne peut s'opérer que si l'on procède préalablement à un classement et donc à une définition des faits. La question est alors de savoir si les chercheurs qui auront à utiliser la documentation ainsi mise à leur disposition sauront ou pourront s'affranchir le cas échéant du classement choisi initialement par les codeurs. Si oui, l'archive constituée pourra grandement aider la recherche, sinon, elle l'enfermera dans un système plus ou moins arbitraire parce que dû à des réactions subjectives et occasionnelles ainsi que le fait justement remarquer M. S. Károly.

M^{me} Eeva Kangasmaa-Minn, poursuivant ses études sur le tchérimisse, examine le cas des quasi-propositions si fréquentes dans cette langue. Son propos est de les intégrer dans la structure de la langue telle qu'elle croit pouvoir la dégager par la méthode transformationniste. Elle part à nouveau de ce qu'elle appelle le nexus (selon Jespersen), c'est-à-dire la relation syntagmatique prédicative et la voilà tout de suite embarrassée parce que la division NP-VP n'apparaît pas praticable dans le cas où le prédicat se trouve complété (disons plutôt ici déterminé) par une quasi-proposition qui a pour caractéristique de comporter selon la définition de mon regretté maître Jean Deny un nom verbal au lieu d'une forme conjuguée du verbe. Les exemples cités (dont quelques-uns sont empruntés à un manuscrit inaccessible, ce qui ne devrait pas se faire) n'ont rien de bien nouveau pour quiconque est quelque

peu familiarisé avec les langues finno-ougriennes et le turk, le tongous, le mongol ou même le youkaguir. On bute çà et là, toutefois, sur des analyses surprenantes, ce qui ne facilite pas l'interprétation des faits. En particulier, l'auteur, pas plus que d'autres théoriciens d'ailleurs, ne se fait à l'idée que les déterminants déverbatifs, tout comme les déterminants nominaux sont à associer au prédicat et que leur structure « profonde » ou « interne » est celle du syntagme qualificatif. M. Alhoniemi, qui exprime des réserves sur certaines des analyses en question, tombe lui-même dans l'erreur quand il s'en prend à l'énoncé *mari soγāmo pušenkōlan tura mlantō ülk βolen oyāl* « Bei dem Baum, wo der Mann stand, sank die Erde nicht » (Près de l'arbre où se tenait l'homme, le sol ne s'est pas affaissé). Il suppose que l'agent est exprimé là au locatif ! Or le syntagme *mari soγāmo* « l'homme qui s'est tenu debout » n'est que l'épithète du mot *pušenke* « arbre » qui est à son tour construit avec la postposition *tura* qui gouverne ici le datif (*-lan*). Il n'y a donc pas de quasi-proposition mais un simple complément circonstanciel de lieu exprimé à l'aide de la postposition. Si donc l'on oppose la structure « interne » ou « profonde » à celle de surface, il faut au moins procéder d'abord à une analyse grammaticale élémentaire qui situe les uns par rapport aux autres les termes de l'énoncé. Mais dès lors il apparaît qu'il n'est nul besoin de distinguer entre la « profondeur » et la « surface » car cette distinction n'a plus de sens.

M. S. Károly pose la question de la synonymie et il estime avec raison qu'il y a lieu d'y réfléchir et de pousser les recherches dans ce sens. Nous serons d'autant plus d'accord avec lui que nous avons nous-même posé le problème et proposé certains exemples pour l'illustrer et cela depuis plus de 20 ans. Il semble que M. S. Károly ne nous ait pas fait l'honneur de lire l'*Esquisse de la langue hongroise*, ni l'*Esquisse de la langue finnoise*, pour ne parler que des études concernant les langues finno-ougriennes. Seulement il faut s'entendre sur ce qu'on entend par synonymie et définir les espèces sous lesquelles elle se manifeste et il convient de ne pas oublier de faire entrer en ligne de compte les contaminations et aussi les approximations. L'exposé, trop sommaire, ne saurait apporter beaucoup de lumière sur le problème.

M. Mikko Korhonen nous entretient de l'expression du sujet indéterminé en lapon. Il signale les différents expédients au moyen desquels l'action est liée à un sujet indéterminé, pluriel, singulier ou collectif-générique. Il aligne à l'appui de son classement une longue liste d'exemples extraits des différents dialectes lapons. On y relève des procédés qui sont également utilisés dans d'autres langues, y compris les langues finno-ougriennes. Notons en particulier que le mot désignant l'être humain (*olmuš*) sert à exprimer

dans certaines locutions le sujet indéterminé. C'est ce que nous retrouvons en hongrois (*az ember* « l'être humain ») mais aussi en scandinave ancien, sans parler du français *on* et de l'allemand *man*. Par contre l'emploi de la 3^e personne du singulier du verbe sans sujet explicite ne se retrouve pas en hongrois ni plus généralement dans les autres langues ouraliennes. Dans son manuel de finnois, notre confrère hongrois István Papp a même dû traduire l'énoncé finnois *Siellä näkee vuoret* « Là-bas on voit les montagnes » (*näkee* « voit ») par : *Oll lälja az ember a hegyeket* « Là-bas l'homme voit (*lälja*) les montagnes » et il propose comme variante à sa traduction *läljuk* « nous (les) voyons » à la place de *az ember lälja* « l'homme (l'être humain) (les) voit » (*Finn nyelvkönyv*, p. 48). Cela n'a rien de surprenant puisqu'il est plus que vraisemblable que c'est au nordique ancien que le fennique et le lapon ont dû emprunter cette construction. Quant à l'emploi de la 3^e personne de pluriel du verbe, il est banal dans beaucoup de langues mais ici encore il est vraisemblable que nous ayons affaire à un décalque de langues indo-européennes. L'exposé de M. M. Korhonen est d'accès facile aux non-spécialistes qui pourront y puiser des exemples dont aucun n'est factice, ce qui change avantageusement de certaines autres démonstrations.

En un exposé dense et substantiel, M. K. Rédei dénonce la profonde action exercée par le russe sur le parler permiak du zyriène. Ce dialecte a emprunté plus de 5000 vocables au russe ; il a par ce canal admis plusieurs phonèmes qui lui étaient étrangers, plusieurs suffixes et surtout il a décalqué un nombre appréciable de types de phrases. La plupart de ceux qui le parlent sont d'ailleurs bilingues, ce qui nous rappelle une situation dans le genre de celle du provençal actuel. Cette étude sera d'un grand profit pour tous ceux qui s'intéressent aux problèmes d'adstrat et de superstrat. Ces questions prennent tout de suite plus de relief quand les langues en présence sont de types différents. Alors qu'une infiltration du français dans le provençal peut être sournoise et passer inaperçue, il n'en est pas ainsi quand il s'agit d'un parler permien d'une part et du russe de l'autre. Il est par exemple éloquent que le conditionnel russe se soit substitué à la forme finno-ougrienne et que le permiak ait décalqué les emplois « passifs » ou « pronominaux » du russe. De même le développement de la phrase complexe s'est fait sous l'action du russe.

On est d'autant plus surpris après cela de la réaction de M. G. J. Stipa qui conteste assez vivement les interprétations de Rédei. Une première raison à ses yeux est que les contacts entre les Permiens et les Russes sont tardifs (xv^e siècle). Comme si en quatre siècles, le russe n'aurait pas eu le temps de bouleverser la structure du permiak ! Qu'est-il advenu de l'anglo-saxon sous

les effets produits par la conquête normande ? Et qu'est devenu le français en moins de deux cents ans chez les esclaves noirs des Antilles ? Une seconde raison invoquée est curieuse. Pour admettre l'influence de la conjugaison russe sur celle du permiak il faudrait, si nous avons bien compris, que la conjugaison russe ne se fût formée elle-même qu'après le début des relations russo-permiennes (p. 162). On ne voit pas comment le verbe russe aurait dû se former en même temps que le verbe permien pour pouvoir l'influencer. Si le verbe finnois, par exemple, a pris la forme qu'il a, c'est parce que le verbe nordique, qui s'était développé à date ancienne, a exercé son action sur lui. La genèse de la conjugaison finnoise ne saurait s'expliquer autrement. M. Stipa estime qu'il n'y a pas beaucoup de chercheurs pour affirmer que les locutions finnoises du type : *minua unettaa* « j'ai envie de dormir » remontent à un type germanique. Comme si le nombre des chercheurs importait en la matière ! Ce qu'il convient de savoir, c'est si l'explication par le germanique rend compte des faits. Or elle est éclatante. Il suffit de penser à des stéréotypes tels que *fysar mik* « je suis pris d'envie » (*mich verlangt*) et à des clichés conservés par l'allemand *mich dünkt* « me semble », *mich friert* « j'ai froid », etc. Dans ces conditions un permiak *menē kinle* « j'ai froid » ne saurait être interprété autrement que comme le décalque servile du russe *menja znobit*, etc. Même si l'on trouve en votiak *monē kyalek'ate* « menja znobit » « j'ai froid, j'ai des frissons », car il n'est pas moins clair que ce dernier cliché est aussi décalqué du russe. M. Stipa se demande si l'on ne se trouverait pas en présence de phénomènes de convergence. Mais ces phénomènes ne peuvent s'admettre qu'entre langues apparentées ou langues si éloignées les unes des autres que toute éventualité d'interaction se trouve exclue. Or le permiak est une forme de langue en pleine décomposition dont le témoignage doit être récusé en ce qui concerne une pareille hypothèse. Et l'on peut assurer à M. Stipa qu'il n'a pas fallu des siècles pour en arriver là. Deux générations ont suffi.

M. P. Saukkonen étudie les constructions synthétiques et les constructions analytiques en finnois. Il s'agit d'oppositions du type : *mäellä* « sur la colline » / *mäen päällä* « id. » (littéralement : « sur le dessus de la colline »), *hän peseytyy* « il se lave » / *hän pesee itsensä* « id » (= « il lave lui-même »), *he pakoittelivat hänen poislähtöään* « ils regrettèrent son départ » / *he pahoittelivat, että hän lähtee pois* « ils regrettèrent qu'il partit », etc. Son propos est double : montrer que les expressions analytiques sont plus riches d'information, qu'elles permettent de mieux mettre en relief ce qui est nouveau dans l'assertion et ensuite de montrer que les énoncés de fréquence très rares ne trouvent pas de correspondants synthétiques. Pour fonder cette dernière affirmation, il a procédé à une

statistique de fréquence portant sur 2.000 mots dans des textes de journaux. Mais sa statistique ne concerne que 4 clichés qui ne signifient pas grand chose. Au-dessus d'une fréquence de 0,5 %, il n'y aurait plus que des clichés « analytiques » pour ce genre d'expressions. Oui, mais un mot *suomentaa* « traduire en finnois » est synthétique. Quelle est sa fréquence ? Pas loin de zéro. Alors ? Et puis, les faits examinés ne sont pas homogènes. Ainsi, l'opposition entre le synthétique (?) *15-vuotias* « âgé de 15 ans » et l'analytique *15 vuoden ikäinen* « id » ne reflète-t-elle pas tout simplement l'opposition suédoise *15 årig/15 år gammal* ? C'est encore plus flagrant en ce qui concerne *mäellä* « sur la colline » et *mäen päällä* « id », cette dernière locution étant considérée comme un svécisme caractérisé (les correcteurs des traductions de la Bible l'ont systématiquement éliminée). Certes, dans la langue des journaux et dans celle du parler négligé des villes, les formules analytiques foisonnent mais une comparaison avec les dialectes révèle qu'il s'agit de svécismes. Dans ces conditions, les oppositions des constructions synthétiques et analytiques ont en finnois une signification très particulière qui ne les rend pas propres à fournir un aliment pour une théorie générale. D'autant plus que l'évolution des langues ouraliennes diffère de celle enregistrée dans les langues indo-européennes par exemple. Et puis il faudrait s'entendre sur ce que signifient vraiment les termes « analytique » et « synthétique ». Est-ce que *paikalla* « sur place » est plus « synthétique » que la formule française par laquelle nous venons de le traduire ? L'un et l'autre s'analysent en deux éléments : le lexème et le déterminant. Oralement, les deux formules s'émettent d'un seul trait, sous un même accent. Ne sommes-nous pas victimes des graphies et aussi de la sempiternelle « logique » ?

M. Wolfgang Schlachter analyse le système temporel du verbe lapon. En gros, il répond à celui du fennique et ces deux systèmes sont manifestement le décalque du système des temps de la conjugaison nordique, laquelle était déjà complètement constituée dès le x^e siècle, ce qui lui a laissé plus de cinq siècles pour agir sur le lapon et le fennique avant que nous puissions disposer de documents susceptibles de nous renseigner sur ces dernières langues. L'analyse est accompagnée de considérations sémantiques dans lesquelles nous ne pouvons suivre l'auteur car elles devraient donner lieu à une longue discussion.

M. P. Siro revient sur le problème de la conjugaison finno-ougrienne. Les chercheurs ne sont pas d'accord ; les uns se demandent si le finno-ougrien commun a connu une distinction du verbe et du nom. Si oui, il a possédé une conjugaison, sinon, il n'a connu que des mots indifférenciés et M. P. Siro a raison de redire à son tour qu'il ne saurait être question de parler de noms dans une

langue où il n'y a pas de verbes. Il rappelle que les conjugaisons des différentes langues finno-ougriennes accusent de telles divergences de forme et de système qu'il est difficile de se faire une idée de ce qu'a pu être l'état originel. C'est ce qui a inspiré leurs doutes à des théoriciens aussi éminents que notre ami Géza Bárczi, le regretté G. Mészöly, J. Berrár, etc. Et pourtant, à y regarder de plus près, on hésite à affirmer qu'il n'y a pas eu au moins un embryon de conjugaison, c'est-à-dire de différenciation du nom et du verbe. Pour y voir plus clair, M. P. Siro propose de recourir à une formule symbolique suffisamment générale (et vague) pour ne pas se heurter aux divergences formelles. Celle qu'il écrit est exactement le pendant de la formule que j'ai moi-même employée pour les besoins de mon enseignement. Son seul défaut est qu'elle ne nous garantit nullement qu'elle reflète l'état de choses ancien. Là-dessus, l'auteur vire brusquement sur le transformationisme et le « générationisme » pour nous vanter les avantages à tirer de leur application à la restitution de la conjugaison finno-ougrienne commune. Mais, voyons, le transformationisme ne peut opérer qu'avec des éléments de phrases interchangeables or nous ne possédons aucun moyen de reconstruire une phrase finno-ougrienne. Et quant à la grammaire générative, elle prétend nous permettre de construire toutes les phrases possibles contenues *a priori* dans une langue donnée à un moment donné. Quel profit pouvons-nous en tirer pour la comparaison ? Qu'il faille tenir compte du structuralisme dans la grammaire comparée ? Mais l'histoire ne nous a-t-elle pas appris que ce qui caractérise l'évolution des langues, c'est justement qu'elles changent de structure au cours des temps. Si l'on veut restituer le latin à partir des langues romanes attestées tardivement, peut-on procéder en tenant compte essentiellement des structures des langues romanes d'aujourd'hui ? Quand on s'explique au sujet de la restitution de l'ouralien commun ou du finno-ougrien commun, on ne devrait jamais oublier de penser au cas des langues romanes car là nous avons la chance de posséder la langue d'origine et cela nous permet de mesurer les insuffisances de la méthode comparative. Mais mon maître Antoine Meillet avait assez insisté sur ce point. On ferait bien de relire ce qu'il a écrit. Ajoutons une dernière observation : la présence de suffixes personnels n'assure pas qu'une langue sache distinguer le verbe et le nom pas plus que l'absence de ces suffixes ne veut dire qu'il n'y a pas de distinction de ce genre. Il suffit de penser au mongol pour se rendre compte que la distinction nom/verbe peut s'opérer au moyen d'autres procédés. Le bouriate et le kalmuk ont développé des désinences personnelles, le khalkha ne l'a pas fait et le mongol dit « classique » a bel et bien une conjugaison sans désinences personnelles et par conséquent sans paradigmes personnels. Les finno-ougriistes se doivent de méditer cet exemple.

M. G. J. Stipa revient sur les verbes « impersonnels » du zyriène dans l'intention de démontrer qu'en finno-ougrien commun, il a existé des phrases « monomes », c'est-à-dire des énoncés où le prédicat n'est pas associé à un sujet explicite. Il s'agit de constructions du type *siļi oniš* « Il est endormi » (= à lui -endormissement) où *oniš* fait fonction de prédicat. Il y rattache les fameuses locutions du type finnois *minua vilustaa* « j'ai froid » (*vilustaa* « faire froid », *minua* « moi, me »). Il est persuadé, contre toute évidence, que ces dernières locutions ne sont pas des décalques du germanique ancien. Mais K. Rédei, dans son commentaire, s'élève contre cette interprétation qui ne peut manquer de choquer un théoricien hongrois. M. Stipa me reproche d'avoir analysé dans l'esquisse de la langue finnoise la construction *sala vettä* « il tombe de l'eau » (= il pleut) en verbe+sujet. Il ne veut pas voir de sujet dans le mot *vetä* (partitif singulier de *vesi* « eau »). Mais il oublie que l'Esquisse est une description de l'état présent du finnois, sans référence à l'histoire. Du point de vue diachronique, je suis en effet d'accord avec lui pour penser que le partitif ne saurait être considéré originellement que comme un complément du prédicat, non comme un sujet. Cet emploi du partitif en fonction de dépendance subjectale du prédicat est le résultat d'un développement tardif qui peut s'être produit sous l'action du germanique mais c'est là une autre histoire. L'exposé de M. Stipa contient par ailleurs d'excellentes analyses qui ne sont pas nouvelles ni originales mais rejoignent celles déjà proposées par l'école hongroise et sont certainement justes.

M. B. Wickman revient sur le problème du dualisme des conjugaisons dans les langues ouraliennes qui opposent les formes dites subjectives et objectives de la conjugaison. Il rappelle que les faits samoyèdes ont reçu des interprétations peu claires. Il remarque que le cas où la conjugaison objective est employée en samoyède yourak sans exception est celui où le verbe a une dépendance objectale implicite. Par ailleurs, les règles d'emploi formulées par les observateurs sur place du samoyède sont hésitantes et comportent des exceptions que M. B. Wickman explique en supposant que l'emploi du verbe subjectif sert à mettre l'objet en relief alors que celui du verbe objectif suppose l'objet connu et par conséquent fait passer l'emphase sur le verbe. C'est l'interprétation fournie par M^{me} Tereščenko et elle est certainement valable mais est-ce que les choses ne sont pas plus complexes ? Ce qui le suggère, c'est ce qui se passe en hongrois où la forme objective du verbe est en principe de rigueur lorsque l'objet est représenté par un démonstratif ou un substantif possessivé mais comme tous les grammairiens hongrois l'ont signalé, il est des cas où la forme subjective apparaît en combinaison avec ce genre de complément

d'objet. On relève ainsi : *Itt azt fogunk, amit akarunk* (Pintér Tamás : *Élet és Irodalom*, 7/1/1967) « Ici, nous prenons ce que nous voulons » où *fogunk* « nous prenons » est une forme subjective du verbe, alors que quelques lignes plus loin, on lit par contre : *Pesten azt eszi az ember, amit kap.* « A Pest, on mange ce qu'on reçoit ». Dans le premier cas, le démonstratif *azt*, à l'accusatif, est conçu comme exprimant quelque chose d'indéterminé (toutes sortes de choses) alors que dans le second cas, parfaitement parallèle, il y a restriction, donc détermination (seulement quelque chose, seulement une chose déterminée) et c'est le verbe objectif qui est utilisé. Mais on conçoit que des subtilités de ce genre, si elles se multiplient, puissent causer un dérangement dans les emplois et faire naître la confusion. C'est ainsi que lorsque le complément d'objet est fourni par un substantif possessivé, il se construit régulièrement avec le verbe objectif sauf dans le cas où l'objet possessivé comporte une signification partitive : *két könyvemet elvitt* « Il m'a emporté deux livres » (il a emporté deux livres à moi). Si ces deux livres étaient l'ensemble de ce que possédait le locuteur, il aurait dit : *A két könyvemet vitte el* « Il a emporté mes deux (seuls) livres ». Mais cette distinction n'est plus toujours observée et nous avons relevé, au hasard d'une lecture : ... *a Nyugat elfogadta egy hosszú novellámat* ... (Ottlik Géza : *Élet és Irodalom*, 15/3/1969). « La (revue) *Nyugat* a accepté une longue nouvelle de moi » (= une longue nouvelle à moi). Les grammairiens hongrois signalent bien d'autres incohérences dans l'emploi de la conjugaison objective et c'est ce qui nous induit à considérer avec plus de compréhension les irrégularités dénoncées en samoyède. P. 220, nous sommes toutefois surpris de lire que, du point de vue hongrois, on serait déconcerté de constater qu'en samoyède yourak le pronom personnel objet se construit avec le verbe subjectif. Oui, dans la mesure où cela concerne la 3^e personne mais pas aux autres. N'oublions pas non plus que l'objet implicite n'est pas supporté dans tous les cas par la forme objective du verbe. Une forme subjective peut également se rapporter à un objet implicite : *Pénzt ígért, de nem adott* « Il a promis de l'argent mais il n'en a pas donné ». La forme *adott* figure là parce que l'objet est partiel ! Rien que pour cette raison la thèse soutenue par M. Wickman rend perplexe. Nous ne pensons donc pas que la fonction du verbe objectif ait été d'exprimer d'abord le complément d'objet implicite. Nous supposons au contraire qu'elle remonte à une construction binaire plus ancienne dont le hongrois a gardé des vestiges : ... *csak a fejem rázlam...* (Nádass József, *Új Írás*, IX, 1970, p. 23) « j'ai seulement secoué la tête », *A lelkem is kirázza* (Sulyok Katalin : *Élet és Irodalom*, 7/11/1970) « Cela me secoue à me faire rendre l'âme ». Les mots *fejem* « ma tête » et *lelkem* « mon âme » ne sont pas ici des « objets »

mais des « sujets » et, justement, la construction avec le verbe objectif n'est à l'origine qu'un syntagme prédicatif. C'était l'interprétation du regretté A. Klemm et elle garde toute sa vraisemblance. Le suffixe de possessivation exprimait un lien entre un déterminant et une action, ce lien a été interprété par la suite comme celui entre l'action et l'objet sur lequel elle s'exerce. Nous ne devons pas être dupes de ce transfert de fonction. Des langues telle que l'esquimo nous présentent encore aujourd'hui cet état de choses. Pour obtenir ensuite l'emploi dans lequel la forme objective du verbe implique un objet inexprimé, il a suffi de supprimer le déterminant (devenu par la suite objet). Ce développement ne saurait avoir été que secondaire.

A. SAUVAGEOT.

120. FINNISCH-UGRISCHE FORSCHUNGEN. — Bd. XXXVII. Fasc. 1-4. Helsinki 1969. 415 p. in-8°. Prix : 4 dollars 70.

Ces cahiers commencent par une contribution de M^{me} Edith Vértés dont on connaît les importants travaux sur l'ostiak. Cette fois, elle nous apporte de précieux renseignements sur le comportement du vocalisme des dialectes méridionaux de l'ostiak. Beaucoup de théoriciens avaient fait état de ces dialectes pour affirmer qu'il n'avait pas existé d'harmonie vocalique en ostiak et qu'en conséquence, l'harmonie vocalique ne pouvait remonter au finno-ougrien, encore moins à l'ouralien commun. Il faut préciser que l'harmonie a disparu totalement par ailleurs des langues permienues comme aussi du lapon. On ne la trouve pas non plus en samoyède yourak.

Après s'être livré à un immense travail de collation et d'interprétation des transcriptions employées par l'explorateur finlandais Karjalainen dans les notes qu'il avait prises sur place et qu'il n'a pas eu le temps de publier de son vivant, M^{me} E. Vértés a pu reconstituer ce qui se passait dans le vocalisme des parlers en question du temps où Karjalainen a pris ses notes. L'inventaire minutieux auquel elle a procédé et les données statistiques qu'elle en a extraites lui permettent de renouveler complètement nos vues sur le problème. L'harmonie vocalique a bel et bien caractérisé les parlers ostiaks et plus particulièrement ceux du sud. Toutefois, cette harmonie diffère dans son application, sur quelques points, de ce qui peut être constaté en finnois et en hongrois. En effet, la présence d'une consonne mouillée interne ou d'un *-i-* a palatalisé

les syllabes suivantes du mot, ce qui a entraîné l'emploi de la variante claire des élargissements ajoutés au mot, même quand le radical de celui-ci est de vocalisme sombre. Cet accident a mis en danger l'équilibre du phonétisme, d'autant plus que, d'après sa statistique, les 2/3 des mots qu'elle a pu relever dans les textes à sa disposition sont de vocalisme clair. En outre, l'emprunt de nombreux mots russes a introduit un trouble dans la répartition des voyelles à l'intérieur du mot. Sous l'effet de ces causes, les mots sombres ont souvent admis des élargissements de vocalisme antérieur, ce qui a rompu toute harmonie. Au cours de sa démonstration, très minutieuse et illustrée de nombreux tableaux, M^{me} E. Vértés a procédé à plusieurs rectifications au sujet des interprétations données avant elle de certains phénomènes constatés en ostiak méridional. En particulier, elle a constaté que ces parlars avaient conservé des traces d'un *-i-* qui s'est peu à peu confondu avec l'*i*, phénomène qui a dû également se produire en finnois et en hongrois ainsi que l'avait supposé notre commun maître Zoltán Gombocz. Du coup, la restitution d'un *-i-* en finno-ougrien commun ne paraît plus aussi absurde que certains voudraient nous le faire croire. Il n'est malheureusement pas possible de nous arrêter plus longuement ici sur tout ce que nous apporte cette étude dont il faut féliciter M^{me} E. Vértés.

M^{me} Eeva Kangasmaa-Minn expose ses vues sur les relations qui existent en tchérémisse entre le génitif et l'adjectif de possession. Le génitif est exprimé par une marque *-n* de même que le dérivé dénominatif indiquant la possession (ou telle propriété). Mais une différence intervient quand le thème affecté de cette marque est terminé par une consonne. Alors que le génitif est affecté d'un suffixe *-on*, l'adjectif se voit pourvu d'un suffixe *-an* : *surt* « maison »/gén. sg. *surtan* « d'une maison »/adj. *surtan* « qui possède une maison, qui dépend de la maison ». L'auteur montre que ces deux types de formes ne se prêtent pas aux mêmes emplois, ce qui permet de distinguer le génitif de l'adjectif même dans le cas des thèmes à terminaison vocalique. Mais l'auteur n'en demeure pas là et reprend le thème de son étude sur les emplois du « génitif » en tchérémisse dont elle a déjà traité dans deux tomes des Mémoires de la Société finno-ougrienne de Helsinki ainsi que nous l'avons signalé dans les comptes rendus consacrés à ces deux ouvrages. Nous ne saurions revenir sur ces problèmes dans le cadre de ce compte rendu.

M. Wolfgang Krause propose une nouvelle étymologie pour le mot finnois *runo*. Jusqu'à présent, tous les étymologistes s'accordaient à voir dans ce mot, qui signifie « poème (de style populaire en particulier) » un emprunt au nordique *rūnō* attesté sur une inscription (Einang dans l'Est de la Norvège) et dont la signifi-

cation première semble être celle de formule magique ou rituelle. Mais le mot germanique avait une longue à la syllabe radicale or le mot finnois *runo* ne porte qu'une brève. Cela et la différence de signification entre le mot finnois et le mot nordique ont inspiré des doutes à plusieurs chercheurs. M. W. Krause croit avoir trouvé la solution à cette difficulté en rapprochant le terme finnois d'un autre vocable nordique signifiant « rangée » qu'il a relevé sur une autre pierre, celle de Björketorp en Suède, qui est plus récente que la précédente. Dans cette dernière inscription, il s'agit d'une rangée de runes ou caractères nordiques. Nous aurions affaire à une séquence rythmique de mots, autrement dit à quelque chose qui évoque la versification. La forme germanique remonterait à un *runa* qui n'est attesté qu'en néo-islandais. Rappelons que le mot finnois avait anciennement la forme *runoi* qui laisse supposer qu'il remonte lui-même à un prototype *runa*. Le terme *runoi* n'aurait signifié originellement que « vers, séquence rythmée », ce qui n'a rien d'impossible puisqu'il y a tout lieu de penser que la poésie de tradition populaire finnoise a été fortement influencée par la poésie nordique. L'emprunt aurait pu être contracté au IX^e ou X^e siècle, ce qui s'accorderait avec le témoignage de la pierre de Björketorp. Rappelons enfin encore que le mot *runo* n'est pas attesté avec le sens de formule magique ou incantation. Dans ces dernières acceptions c'est le mot *loitsu* (de *loitsi* - « prononcer une incantation, un sortilège ») et ses variantes qui apparaissent dans les relevés de la tradition populaire. La proposition de M. W. Krause n'est donc pas à rejeter.

M. Erkki Itkonen nous entretient des interprétations qu'il propose de la forme de certaines troisièmes personnes en lapon. Son exposé, d'une argumentation très serrée, ne saurait être détaillé ici car il n'intéresse que le spécialiste. Mais à travers les restitutions auxquelles il procède et les développements qu'il décrit, il apparaît que le lapon a construit sa conjugaison selon le même schéma que les autres langues fenno-volgaïques en ce qui concerne la troisième personne. Celle-ci a été fournie par un déverbatif en *-ja/-jā* employé nu pour indiquer la 3^e pers. sg. et élargi du suffixe de pluriel pour exprimer la 3^e pers. pl. Seulement il s'est trouvé que cette 3^e pers. pl. était homophone de la 2^e pers. sg. Pour sortir, semble-t-il, de l'ambiguïté, des aménagements ont modifié la forme de la 3^e personne de pluriel. Il est toutefois curieux de constater que ce besoin de sortir de l'ambiguïté n'a pas été ressenti partout puisqu'en estonien l'homophonie a subsisté jusqu'à nos jours dans les formes de prétérit. Mais les développements décrits avec un grand luxe de détails par E. Itkonen nous font apparaître que la conjugaison lapone s'est développée et a évolué d'une manière très différente de celle du fennique. Si l'on suppose que le lapon et le fennique

sont issus l'un et l'autre d'une même langue commune (généralement désignée par nos confrères finlandais sous l'appellation « pré-fennique »), il faut se représenter que la conjugaison de cette langue ne s'était pas encore constituée. Ceci remet en question la conjugaison « finno-ougrienne » supposée par tant de théoriciens. P. 111, l'auteur estime que le passage d'*-a* en *-e* dans les finales en lapon s'est accompli parce qu'il s'agissait d'une voyelle « sans importance sémantique ». Une pareille supposition est superflue. En français, l'*-a* est passé également à *-e* alors que cet *a* jouait un rôle important puisqu'il servait à distinguer les féminins des adjectifs. Cette utilité ne l'a pourtant pas préservé !

C'est un véritable petit traité de typologie du lapon et plus généralement des langues finno-ougriennes que nous offre M. Mikko Korhonen sous le titre : *Die Entwicklung der morphologischen Methode im Lappischen*, et sur 258 pages de texte serré ! Il y revient, mais cette fois avec une démonstration détaillée, sur les observations qu'il avait précédemment publiées au sujet du caractère très particulier de la morphologie lapone. Ce qu'il appelle la « méthode morphologique » du lapon, c'est l'ensemble des procédés morphologiques qui caractérise la grammaire de cet idiome ou plus exactement des parlers passablement divergents qui le constituent. Dans l'état actuel des choses, la plupart des fonctions grammaticales sont exprimées par des variations internes du mot et non plus, comme dans la plupart des autres langues finno-ougriennes, par un jeu plus ou moins complexe de suffixes. Ainsi en face d'une opposition finnoise *kala* « poisson » (nominatif) / *kalan* « du poisson » (génitif) on rencontre en lapon de Norvège *guolle/guole*. Cela revient à dire que l'alternance *-ll-/-l-* supporte la distinction nominatif/génitif sg. alors qu'en finnois cette même distinction est exprimée par l'opposition du thème nu (*kala*) au thème marqué (ici d'un suffixe spécifique *-n* de génitif). Dans un autre parler, l'opposition entre « ils partirent » et « ils partent » repose uniquement sur la différence de timbre de la voyelle radicale : *maññe* « ils partent » / *meññe* « ils partirent » (p. 207), etc. Et même si les oppositions ou distinctions ne dépendent pas uniquement de l'alternance d'un seul phonème, elles comportent dans bien des cas un « changement interne » du radical du mot : *jokkii* « dans la rivière (avec mouvement) » / *jovâidi* « dans les rivières », etc. Cet état de choses résulte de la dominance de l'alternance consonantique, combinée avec des alternances qualitatives et quantitatives vocaliques plus ou moins complexes, dans le détail desquelles il ne saurait évidemment être question d'entrer ici. Tout aurait eu pour origine la prise en charge par l'alternance consonantique des fonctions assumées par des élargissements suffixés. Mais cette évolution n'a été rendue possible que parce que la quasi-totalité des

consonnes a été intégrée dans le système de l'alternance où il semble bien que seules les occlusives sourdes aient été comprises d'abord. Cette intégration aurait augmenté considérablement le nombre des mots où le jeu de l'alternance pouvait à lui seule différencier les formes les unes des autres. Dans ces mots, les suffixes, devenus peu à peu inutiles, auraient fini par disparaître ou s'atrophier au point de perdre leur caractère de morphèmes distincts. Une pareille évolution a de toute façon complètement transformé le faciès de la morphologie et même celui du phonétisme puisque dans la plupart des dialectes l'alternance s'est élargie jusqu'à comprendre trois degrés par la constitution d'un degré surlong ou surfort, comme on voudra. M. M. Korhonen montre qu'il s'est ainsi créé un nombre important de phonèmes nouveaux de telle sorte que les seuls phonèmes consonantiques sont passés à une cinquantaine ou une soixantaine selon les parlers, hormis un seul, celui du sud, qui ne connaît pas d'alternance consonantique mais a en revanche préservé ses suffixes et plus généralement ses finales vocaliques.

Il est évident que la structure morphologique actuelle du lapon jure avec celle présentée par les autres langues finno-ougriennes, sauf, partiellement, l'estonien et le live. Elle n'est plus fondée sur le principe de l'agglutination mais elle est devenue « symbolisante », terme proposé par E. Sapir, dont l'auteur retient la terminologie. Le tout est alors de savoir comment on en est venu là. Pour fonder objectivement sa démonstration, M. M. Korhonen recourt d'une part à la théorie de l'informtaion et d'autre part à la grammaire comparée. La première lui fournit les deux notions d'entropie et de redondance d'après lesquelles il essaie de déterminer des coefficients et des pourcentages concernant le rendement effectif des phonèmes. Il décrit le processus de symbolisation qui s'est accompli en lapon de la façon suivante : 1) des allophones se sont créés à l'intérieur du mot par suite d'un changement phonétique « mécanique » (p. 303), 2) ces changements sont devenus ensuite différenciatifs et les allophones se sont alors mués en phonèmes distincts, 3) les suffixes ont alors perdu leur vertu différenciative et ce sont les oppositions distinctives à l'intérieur du mot qui ont pris en charge cette fonction. Le passage du stade 1 au stade 2 s'est opéré dès que l'interlocuteur a pu établir une distinction de fonction entre les allophones avant même qu'ils ne se soient mués en phonèmes séparés. Durant ce passage, les allophones étaient déjà devenus des « quasiphonèmes » (p. 335). M. M. Korhonen insiste beaucoup sur cet état transitoire dans lequel il croit trouver l'explication du transfert de fonction qui s'est effectué. La langue aurait rétabli ainsi l'équilibre qui existait avant entre l'entropie et la redondance, laquelle menaçait d'envahir toute sa morphologie.

Si l'on comprend bien le processus qu'il nous décrit, l'élimination des terminaisons différenciatives aurait été la conséquence de l'établissement à l'intérieur du mot de relations nouvelles entre les phonèmes affectés par l'alternance consonantique. Ce point de vue est diamétralement opposé à celui des théoriciens qui ont expliqué la détérioration des finales par un processus purement phonétique, lequel aurait à son tour provoqué des changements à l'intérieur du mot en vue de compenser la perte éprouvée en fin de mot. En somme, si les suffixes du lapon ont tendu à disparaître, c'est parce qu'ils étaient devenus superflus ou « redondants ». La langue aurait maintenu à tout prix la redondance à l'intérieur de certaines limites jugées par le sujet parlant compatibles avec son économie générale. Comme nous l'avons dit, l'auteur appuie sa démonstration sur plusieurs procédures qu'il a conduites parallèlement : 1) la restitution des formes du lapon commun obtenue par la grammaire comparée, 2) la restitution du processus d'extension de l'alternance consonantique et des autres modifications morphologiques intervenues au cours de l'histoire des parlers lapons, 3) des tests pour mesurer en lapon et dans des langues témoins les rapports entre l'entropie et la redondance d'une part, entre la fréquence de l'agglutination et celle du « symbolisme » d'autre part. Ces tests avaient pour effet de permettre d'établir une statistique en pourcentages, c'est-à-dire de passer à la linguistique quantitative, généralement estimée capable de fournir des données objectives, afin d'échapper à ce qui, chez le chercheur, peut être par trop subjectif.

Que les choses se soient passées en lapon comme le relate M. M. Korhonen, c'est vraisemblable encore qu'il ne nous apporte pas une certitude complète et voici pourquoi : le phénomène de l'alternance consonantique n'a reçu cette extension qu'en lapon et encore seulement dans la majeure partie de l'aire lapone puisque le lapon du sud n'y a pas participé. Comment alors expliquer que les langues fenniques où a existé originellement la même alternance consonantique, limitée aux seules occlusives (simples et geminées) n'ont pas parcouru le même cycle d'évolution ? Nous ne faisons pas allusion ici à la langue littéraire de Finlande car elle a été en grande partie remodelée après coup par la seule volonté des usagers mais les dialectes, même les plus abîmés, n'ont pas réagi comme le lapon ainsi que le reconnaît d'ailleurs M. M. Korhonen. Les seules analogies se retrouvent en este et en live encore que leur interprétation puisse être différente. Ce qui demeure donc un mystère, c'est la cause ou l'ensemble de causes qui a provoqué ou déclenché en lapon le processus décrit. Ce qui est sûr, et l'auteur insiste sur ce point, c'est que la « symbolisation », qui est nulle en lapon du sud, prévaut de plus en plus à mesure que l'on se déplace

vers l'est. En outre une importante « surdétermination » subsiste dans certains dialectes lapons. Ainsi en lapon de Norvège, le nominatif pluriel de *guolle* « poisson » est *guolek* et le génitif pluriel *gūlii* (au sg. on a *guole*), ce qui fait que les thèmes qui se partagent le paradigme de ce mot sont alternativement *guolle/guole/gūli-*. Un mot plus simple, tel que *sadne* « mot, parole (finnois *sana*) fait au génitif sg. *sāne* avec un *ā* long superfétatoire puisque la seule opposition *-dn-/-n-* suffirait à distinguer les deux formes. Et nous n'avons choisi que les cas les plus simples. Un autre trait de la morphologie lapone frappe également : l'absence de syncrétisme. Une même forme de mot n'apparaît pas à deux places différentes du paradigme. Nous voulons dire qu'elle n'assume pas deux fonctions distinctes comme c'est le cas, par exemple en latin où *rosae* est à la fois gén. sg. et nominatif pl. Tout ce qui s'est produit, c'est que deux formes anciennes du mot se sont confondues par suite de l'érosion de la finale ou sa détérioration : *guole* « du poisson » est génitif sg. mais sert aussi d'accusatif sg. (alors qu'au pluriel le génitif *gūlii* s'oppose à l'accusatif *gūliid*) et, parallèlement, les cas inessif et élatif sont confondus tant au singulier qu'au pluriel : *guolest/guliin*. A cet égard, l'état de la langue littéraire de Finlande est plus « économique ». On a respectivement *kalassa* « dans le poisson » / *kalasta* « hors du poisson », *kaloissa* « dans les poissons », / *kaloista* « hors des poissons ». Toutefois, il convient d'ajouter que ce finnois littéraire a été partiellement reconstruit, précisément pour maintenir certaines distinctions estimées indispensables.

L'exposé comprend plusieurs digressions qui ne sont pas sans intérêt mais nuisent à son architecture. C'est ainsi qu'on peut lire une discussion portant sur le mécanisme de l'inflexion (*Umlaut*) appelée ici « métaphonie » qui n'apporte aucune clarté nouvelle à la démonstration. D'autre part, on aurait aimé avoir plus de précisions sur les tests auxquels l'auteur a procédé car il y a lieu de se demander si leur témoignage a quelque validité. Ils ont été inspirés par la théorie de l'information, ce qui n'est pas une référence. En plus, ils concernent les phonèmes isolés, ce qui ne s'accorde pas avec le structuralisme qui inspire la thèse de l'auteur. Certes, çà et là, nous sommes avertis qu'il faut faire preuve de circonspection mais cela ne suffit pas. Une dernière observation, l'auteur, suivant en cela l'exemple des théoriciens finlandais, persiste à ranger parmi les phénomènes d'alternance consonantique le traitement subi par la consonne suffixale dans des cas comme le finnois *kalaa* « du poisson », partitif singulier, issu d'une ancienne forme **kalada* qui résulte elle-même de la spirantisation et sonorisation du *-t-* du suffixe *-ta/-lä* de l'ablatif uralien (la forme originelle a dû être *kalata*). Ce traitement n'est qu'un incident phonétique banal comme il s'en produit dans toute langue et n'a rien à faire

avec l'alternance puisqu'il concerne une consonne commençant une syllabe ouverte ! Quoi qu'il en soit, l'exposé de M. M. Korhonen est à lire et à méditer car il a le double mérite de présenter le problème et de proposer une solution d'un fait capital dans la théorie de la typologie des langues.

M. István Futaki signale 4 mots qu'il a relevés en ostiak et lui paraissent empruntés à un parler tongous. C'est probablement juste mais il s'agit de savoir si ces emprunts ont été contractés directement ou admis par l'intermédiaire du samoyède. Le critère qui s'offre est peu sûr car il est fondé uniquement sur l'absence du mot considéré en samoyède. Aussi bien, le second des mots d'emprunt découverts par M. I. Futaki peut avoir été emprunté au selkoup (samoyède ostiak) puisque nous trouvons dans ce dernier idiome (dialecte du Taz) le verbe *ālal-* « tromper » qui correspond assez bien à *olax* « ruse » de l'ostiak. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas eu de contacts directs entre tribus samoyèdes selkoup et tongouses. De petits groupes de nomades tongous se sont constamment proménés dans toute la Sibérie et ont souvent poussé très loin vers l'ouest. C'est ce que m'avait déjà représenté le regretté V. G. Bogoraz au temps où j'avais eu la chance de le rencontrer à Paris. Nous souhaitons que M. I. Futaki poursuive ses recherches dans ce domaine.

Comme à l'accoutumée des comptes rendus critiques complètent ces fascicules et certains, en particulier ceux de MM. E. Itkonen et M. Liimola sont à considérer comme de nouvelles contributions à la théorie des langues ouraliennes.

A. SAUVAGEOT.

121. JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ FINNO-OUGRIENNE. — Tome 70, 315 p. in-8°. Helsinki 1970.

D'entrée nous retrouvons la suite de l'exposé consacré par Gerhard Doerfer à la question des voyelles longues du mongol commun. Il constate que les dialectes mongols attestés ne présentent que très peu de cas où il serait possible de restituer une voyelle longue ancienne dans la syllabe radicale. Celles qui se rencontrent dans les dialectes modernes ne se recoupent guère et sont le plus vraisemblablement issues de développements secondaires, voire même tardifs, provoqués par des actions extérieures. En effet, plus d'un parler mongol moderne (mogol, dagour, etc.) est moribond et ceux qui les parlent sont le plus souvent bilingues à un degré

plus ou moins développé. Tout autre est la situation du turk où la restitution des anciennes longues radicales (qui ont survécu dans plusieurs parlers modernes) ouvre sur des perspectives très satisfaisantes. Sa conclusion est que le mongol commun n'a pas possédé de voyelles longues. Et même en aurait-il connu, cela revient au même puisque la méthode comparative ne permet pas de les restituer sûrement à partir des témoignages dont nous disposons. Faut-il alors interpréter l'inexistence de voyelles longues mongoles anciennes comme un témoignage à l'encontre de l'hypothèse de la parenté altaïque ? Pas nécessairement puisque nous ne savons pas d'où proviennent les longues du turk ni quand elles se sont formées. Car, à supposer que les dialectes turks qui les ont conservées aient disparu, ne serions-nous pas logés à la même enseigne pour le turk ? Et n'avons-nous pas mis longtemps à nous apercevoir que le turk avait possédé des longues ?

Ce problème est analogue à celui qui tourmente les finno-ougriistes. Si l'on part du hongrois, par exemple, on peut fort bien se représenter que le finno-ougrien commun a ignoré les voyelles longues. Par contre, le finnisant est naturellement porté à les imaginer en fonction de ce qu'il constate en fennique, etc. La difficulté où nous sommes de déterminer l'état de la langue commune sur ce point n'empêche pas de reconnaître la parenté qui associe entre elles les langues finno-ougriennes. Il en est de même de l'altaïque, avec toutefois cette différence que les rapprochements entre le turk et le mongol, une fois mis de côté les emprunts, sont nettement moins nombreux et moins significatifs. Il en résulte qu'on est en droit de se demander s'il a jamais pu exister un « altaïque commun ». Ajoutons que dans cette affaire, la question des voyelles longues ne saurait jouer un rôle décisif.

M^{me} Eeva Kangasmaa-Minn expose les différents aspects que revêt la phrase nominale en tchérémisse. En gros, les phénomènes qu'elle décrit brièvement correspondent à ce que l'on rencontre en hongrois et surtout en turk. Ceci n'a rien d'étonnant puisque le tchérémisse a été longtemps soumis (et continue en partie encore d'être soumis) à une action profonde du turk, plus particulièrement du turk tchouvache. On sait combien certains stéréotypes syntactiques s'imposent aux sujets qui utilisent trop souvent une langue étrangère. Il suffit de songer aux svécismes de la syntaxe finnoise, par exemple ou aux allémanismes relevés en hongrois pour se représenter aisément que le tchérémisse a été amené à modifier sa syntaxe sur ce point comme sur plusieurs autres. Il est pourtant, au cours de cet exposé, quelques assertions qui surprennent. L'auteur observe, fort justement, que le prédicat est souvent représenté à la 3^e personne du singulier dans plusieurs langues finno-ougriennes par le thème nu du verbe (cas du hongrois) ou

une forme résultant d'un ancien déverbatif démunie de toute marque personnelle (cas du finnois). Elle ajoute : ... « the forms are recognizable on the basis of the simple stem. In other words, even if voice, mode, tempus, person and number are not expressed ; the forms may be unambiguously identified ». Or ceci est faux. Un mot hongrois *vár* veut dire soit « forteresse, château-fort », soit « attendre » et si nous disons seulement *vár* sur un ton assertif, notre interlocuteur ne comprendra ce que nous voulons dire que si les circonstances le lui permettent. Bien mieux, un mot *vár* peut aussi impliquer en hongrois une dépendance objectale extra-syntaxique « il (elle) m'attend, t'attend, vous attend, nous attend ». En finnois, un mot *näkee* « on voit » est clair, mais *voi* l'est moins car il peut aussi bien vouloir dire « beurre » que « on peut ». C'est la situation, c'est aussi le contexte ou même les rapports associatifs qui interviennent pour dissiper l'ambiguïté. Ces faits sont très importants parce qu'ils nous rappellent que le phénomène n'est pas simple, même s'il le paraît à première vue. La puissance évocatrice d'une forme *näkee* « on voit », *saa* « on peut, on a le droit » n'est pas faite si l'on ose dire de la même « étoffe » que celle de *voi* « on peut, on a la force » ou même *osaa* « on peut, on sait » (qui est homophone d'*osaa* « de la partie », partitif d'*osa* « partie », etc.). Et puis, le sens intrinsèque du lexème joue son rôle. En hongrois un mot *retteg* « il tremble, il frémit » est immanquablement ressenti comme un verbe alors que *beleg* (énoncé isolément sur un ton assertif) ne pourra vouloir dire que « il (elle) est malade ».

P. 6, nous lisons que la marque *-t* indique en fennique le nominatif pluriel. C'est inexact, le *-t* figure aussi dans la formation des génitifs pluriels. A cette même page, il est question dans une note au bas de la page du « génitif » du thème du verbe en tchérimisse dans des constructions telles que *tolən ulna* « we have come ». Jusqu'à présent il avait été enseigné que les formes du type *tulən* étaient en réalité des noms déverbatifs qui avaient eu pour suffixe *-na/-nä* (comme aujourd'hui encore dans les mots finnois *kohina* « mugissement », *jyrinä* « grondement »). Je ne suis pas non plus d'accord sur l'analyse présentée sous la forme très réduite de la construction *tudo jolən* « he is on foot ». Ce n'est pas *jolən* « à pied » qui est le prédicat mais bien *tudo* « il, elle » dont *jolən* est le complément de manière. Nous lisons en hongrois : *kis pont a lérképen* « (C'est) un petit point sur la carte » où manifestement c'est *kis pont* « un petit point » qui supporte la fonction de prédicat. Le sujet est alors implicite. Mais tout cela serait apparu plus clairement si l'auteur avait également considéré l'emploi des prédicats isolés, dont la dépendance subjectale demeure implicite.

Le reste du volume ne concerne plus directement la linguistique.

M. Gustav Ránk nous entretient du traitement du lait caillé et du fromage chez les peuples nomades d'Asie. Il est un point où nous croyons devoir insérer une remarque : le mot hongrois *túró* qui désigne une sorte de fromage mi-liquide assez fermenté ne saurait venir directement du grec mais, comme Z. Gombocz l'avait signalé, il s'agit bien d'un emprunt ancien à une langue turke, avant l'entrée des Hongrois dans l'espace danubien. Il ressort de l'étude très précise menée par M. G. Ránk que la culture « fromagère » n'a vraiment pris d'extension et ne s'est perfectionnée que sous l'impulsion de Rome.

M. Jorma Nevalainen s'est donné la peine de rassembler dans les papiers posthumes de l'éminent explorateur et linguiste qu'a été Artturi Kannisto les données qu'il avait rassemblées dans ses voyages au pays des Vogouls (1901-1906) sur le peuplement des agglomérations vogoules. Ses relevés ont été établis avec un soin scrupuleux et il nous a communiqué, avec les noms de tous les sujets qu'il a pu rencontrer au cours de ses pérégrinations, les indications concernant la composition des familles et dans quelle mesure les personnes qui les composaient s'exprimaient ou non en vogoul. Il était parvenu à trouver 4.886 personnes de langue vogoule, dont 2.494 hommes et 2.392 femmes.

M. István Kecskeméti a dressé l'inventaire des documents et publications qui se trouvent dans les archives de la Société finno-ougrienne de Helsinki et il a rendu ainsi un grand service aux chercheurs.

A. SAUVAGEOT.

122. TANULMÁNYOK A MAGYAR ÉS FINN-UGOR NYELVTUDOMÁNY TÖRTÉNETÉBŐL (1850-1920). -- Tankönyvkiadó. Budapest 1970. 174 p. in-8°. Prix, 17,50 florins.

Ce recueil édité par les soins du professeur István Szathmári contient l'essentiel des conférences prononcées le 12 décembre 1967 devant l'Académie des Sciences et elles figurent sous le titre général « Études sur l'histoire de la linguistique hongroise et finno-ougrienne », c'est-à-dire telle qu'elle s'est déroulée en Hongrie. La date limite de 1920 a été choisie parce que c'est à partir d'elle que se font sentir en Hongrie les influences nouvelles, celles des écoles occidentales, en particulier l'enseignement de Ferdinand de Saussure.

A lire ces études successives, on revoit comment la linguistique hongroise a surtout été inspirée par l'école allemande dont le représentant le plus marquant a été Joseph Budenz, ce linguiste allemand, formé à l'école d'un Benfey, venu s'établir en Hongrie et y faire la fortune scientifique bien connue de tous ceux qui ont étudié les langues finno-ougriennes. Il avait trouvé le terrain tout préparé par un Hunfalvy, un Regulý, plus tard un Munkácsi et bien d'autres qui avaient déjà exploré les langues finno-ougriennes, rapporté des documents d'un prix inestimable et fondé la science finno-ougrienne dont les débuts hongrois remontent, comme on sait aux travaux des deux grands pionniers que furent J. Sajnovics (1770) et S. Gyarmathi (1799). On peut donc dire que dès le commencement, la linguistique hongroise s'est tournée vers le comparatisme et l'histoire sans pourtant se désintéresser de la description synchronique des langues ainsi que l'attestent les grammaires publiées successivement et surtout les textes oraux relevés en vogoul et en ostiak par Regulý et Munkácsi, etc. Mais à mesure qu'on avançait dans le temps, l'emprise du comparatisme et de l'histoire s'est renforcée de telle sorte que les autres disciplines ont été négligées. Entre le début du siècle et 1920, des savants de la qualité d'un J. Szinnyi, d'un Zoltán Gombocz, d'un J. Melich et bien d'autres avaient déjà produit des travaux qui, qu'on le veuille ou non, fournissent les bases de toute recherche ultérieure. J'ai eu l'insigne chance de les connaître, de suivre leur enseignement et de bénéficier de leur amitié. Ce recueil d'études leur rend hommage et c'est justice, même si leur doctrine n'apparaît plus toujours satisfaisante aux yeux des critiques contemporains. Le reproche qui pourrait être précisément fait aux auteurs de ces exposés, c'est de ne pas s'être toujours reportés dans le temps où se sont situés ces travaux des grands prédécesseurs. Leur apport demeure énorme. Sur la lancée de Budenz, Szinnyi a défini les traits essentiels de la restitution du finno-ougrien tandis que Gombocz formulait la théorie des emprunts du hongrois au turk ancien et que Melich fondait la toponymie hongroise. Un immense travail de dépouillement d'archives, commencé par les pionniers des premières années du XIX^e siècle a été poursuivi avec un remarquable succès. L'histoire du hongrois s'est élaborée dans son contour global. Cette exploration diachronique de la langue a été très fructueuse ; elle nous a enseigné sur l'évolution des langues de civilisation des choses que nous aurions continué à ignorer. Et puis, on ne pouvait pas tout faire à la fois et les travailleurs n'étaient pas encore assez nombreux ni assez bien équipés. Il faut rendre hommage aux autorités actuelles qui ont su faire les sacrifices nécessaires pour doter les linguistes hongrois de moyens d'une importance telle

qu'on est plus d'une fois tenté de les envier. Mais les devanciers n'ont pas eu cette bonne fortune.

Certes, ces exposés contiennent çà et là des allégations qui sont à redresser ou à rectifier. Signalons (p. 34) qu'il est imprudent de ranger le philosophe français Émile Boutroux aux côtés de Bergson dont il est dit qu'il aurait été le « précurseur ». Cela dénote une ignorance totale de ce qu'a été le mouvement philosophique français d'avant la première guerre mondiale. Il est un peu surprenant de lire les propos concernant les précurseurs hongrois de l'ethnolinguistique. Le lucide Gombocz a dû se retourner dans sa tombe. Le terme est en lui-même absurde et d'autre part, on n'avait pas attendu les génies de la nouvelle « linguistique » pour tenir compte dans l'étude des langues des facteurs que les théoriciens de l'apriorisme sont en train de découvrir seulement en l'an de grâce 1970 ! M. J. Gulya ferait bien de lire du Meillet et du Setälä ou encore du Wiklund pour s'apercevoir de l'inénarrable naïveté dont font preuve les inventeurs de l'ethnolinguistique. M. S. Károly s'étend sur les mérites du petit essai de Gombocz sur la sémantique, il a raison d'en vanter la clarté et la fermeté mais cet opuscule est malheureusement l'un des plus faibles travaux du grand maître. Il est vrai qu'une partie essentielle de son enseignement est postérieure à 1920, tout comme d'ailleurs l'essai de sémantique en question qui a paru en 1925 !

Il est dommage que ces exposés ne soient pas suivis de résumés substantiels en une langue de grande diffusion. Trop de linguistes ignorent ce qui a été fait en Hongrie et ils auraient profité à le savoir. Pour ma part, je tiens à répéter que je suis de plus en plus conscient de tout ce que je dois aux enseignements des linguistes hongrois, anciens, modernes et contemporains, et je ne puis y penser sans reconnaissance. Oui, nos confrères hongrois ont tout lieu d'être fiers de leurs devanciers et nous espérons qu'ils sauront suivre leur trace.

A. SAUVAGEOT.

-
123. TRAVAUX DE PHONÉTIQUE, publiés par D. Pais et L. Benkó (*Dolgozatok a hangtan köréből*). Éditions de l'Académie. Budapest 1969. (Études linguistiques, n° 67). 162 p. in-8°. Prix : 26 fl.

Voici un recueil réunissant plusieurs contributions traitant des questions de phonétique. La première est de notre confrère finlandais Antti Sovijärvi et traite des fautes de prononciation ainsi

que de leur correction. Elles sont naturellement celles qui se rencontrent dans la réalisation phonatoire du finnois normal. Les principales sont le zéyayement, le grasseyement, la mauvaise production du *k*. L'auteur indique les procédés d'orthophoniâtrie à appliquer et mesure leur rendement approximatif ainsi que la durée de la rééducation (ou même de l'éducation). Ce qui retient l'intérêt ici n'est pas tant la méthode proposée ni les défauts constatés car il a été traité de ces problèmes dans de nombreuses publications mais leur relation avec le finnois parlé. En effet, on constate que plusieurs des défauts signalés correspondent à des variantes dialectales. C'est ainsi qu'à la place d'un *d*, on entend un *r*, un *l* ou un *j* quand ce n'est pas un *t*. L'*s* de son côté est remplacé par un *h* ou un *t*. Il est inutile d'insister sur ce que ces phénomènes peuvent signifier du point de vue diachronique. Qu'on se rappelle la fortune de notre *r* uvulaire, par exemple.

Ivan et Eva Fónagy communiquent les mesures qu'ils ont prises des pressions qui s'exercent dans la cavité buccale. Ce bref exposé est illustré par de nombreuses courbes (41) et confirme dans l'ensemble les faits déjà connus. Pour ce qui est des occlusives géminées, il apparaît qu'elles ne se distinguent pas des longues car dans 9 cas sur 10, leur courbe ne présente qu'un sommet et non deux. Il faut espérer que cette contribution, qui porte exclusivement sur des prononciations hongroises, sera publiée dans une langue de grande diffusion.

Klára Magdics revient sur la quantité en hongrois. Elle étudie cette fois les différences qu'elle a observées instrumentalement entre la prononciation « tranquille » et la prononciation « rapide ». Un résultat intéressant est celui-ci : le débit rapide réduit en général la durée des voyelles longues mais cette réduction est plus sensible pour les voyelles en syllabe accentuée que pour les longues inaccentuées. Quant aux consonnes, les plus longues sont celles qui subissent le plus de réduction de durée dans le débit rapide. Ce sont, dans l'ordre décroissant : les liquides, les occlusives sourdes, les affriquées sonores, les nasales, les continues sonores, les affriquées sourdes et les continues sourdes qui se trouvent ainsi réduites dans leur durées respectives. Les intervalles sont plus importants pour les consonnes que pour les voyelles.

M. J. Bartók traite du flottement de la limite syllabique dans les textes chantés. Il constate que la syllabisation accuse de nettes variations d'un cas à l'autre et en déduit que la « syllabe » est l'un des « outils le plus souples » de la langue. Il conseille aux linguistes de « renoncer au moins provisoirement à « saisir » la syllabe par une définition concrète ». Mais il y a quelque temps que cela se fait et pas mal d'auteurs qui ont étudié l'anglais et le français ont tenu compte de cette instabilité de la syllabe. M. J. Bartók

manque d'information et pourrait se renseigner avant de dispenser ses conseils. Dans un second exposé, il nous entretient de la notation de la mélodie de la phrase hongroise en réponse à un article de M. R. Boros qui contient une critique très serrée des travaux d'Ivan Fónagy et Klára Magdics sur le profil mélodique de la phrase hongroise mais ces propos échappent à notre compétence.

M^{lle} Eva Gergely s'en prend de son côté au rythme. Elle se demande quelle sorte « d'information » il transmet. Elle croit avoir trouvé une réponse dans les résultats d'expériences qu'elle vient de tenter. Au moyen d'un crayon d'abord, d'un xylophone ensuite, elle a frappé des temps faibles et des temps forts selon la succession des mètres classiques : iambique, trochée, dactyle, anapeste, spondée, etc. Il s'agissait donc uniquement de rythmes quantitatifs.

Elle a opéré avec deux sortes de sujets : des grandes personnes et des écoliers, surtout des enfants de l'école maternelle. Elle a successivement opposé mètre à mètre (par exemple iambique et trochée) en demandant chaque fois lequel de ces deux rythmes était le plus « gai », lequel le plus « sourd » ou le plus « mat », lequel enfin était le plus « batailleur ». C'est ainsi que les réponses ont le plus souvent désigné l'iambique comme plus gai que la trochée, etc. Sur 20 enfants de la maternelle, 16 ont ainsi reconnu dans le spondée le rythme de la démarche de leur maman alors que le iambique les faisait penser à un « petit veau » et à sa démarche sautillante, etc. L'auteur en conclut que le rythme attire notre attention sur quelque chose qui n'est pas indiqué explicitement par l'expression verbale. C'est vague et c'est contestable tant que l'élément d'intensité n'aura pas été étudié également. Et puis, le rythme, ainsi conçu, ne relève-t-il pas de l'intelligence sympathique ? Dans ce cas, il n'a rien à voir avec le langage parlé. Ce qui ne veut pas dire qu'il échappe à l'emprise de la convention.

M^{lle} Zs. Hazai a étudié les fautes d'orthographe commises dans les cahiers de 518 élèves des écoles primaires de Budapest. Elle nous signale celles qui ont trait à l'écriture en un seul mot de vocables qui doivent être séparés selon les règles de l'orthographe officielle. Le phénomène observé est le suivant : les élèves ont tendance à écrire en un seul mot des séquences dominées par un accent de groupe : *Beiskapla* (pour *be is kapla* « il l'a bien reçu »). C'est ici la particule verbale qui porte l'accent principal de cette séquence formée de 3 termes : *be* « idée de pénétration », *is* « aussi », *kapla* « il (elle) l'a reçu, obtenu ». Elle a relevé aussi des graphies telles que *Öregvagyok* « Je suis vieux » (*Öreg vagyok*) *Nemjöttek* « Ils ne sont pas venus » (*Nem jöttek*), *megakarták ölni* « ils voulurent le tuer » (*meg akarták ölni*), *megvöllégedve* « Il était satisfait » (*meg volt elégedve*), etc. De même elle a trouvé des « composés » tels que *vízükre* « le miroir de l'eau » (*vízükre*), etc.

Ces graphies s'expliquent du fait que la séquence incriminée est émise d'un seul trait. Mais l'auteur a comparé, fort judicieusement ces « fautes » à des graphies exactement comparables qui figurent déjà dans des textes du ^{xvi}^e siècle, ce qui prouve que le débit du hongrois avait déjà pris à cette époque l'allure qu'on lui connaît. Ajoutons que des fautes du même genre sont fréquentes chez les élèves des classes élémentaires de l'école primaire en France. J'ai l'exemple d'un garçonnet de 8 ans qui avait écrit pour sa part : *des gants en podbête* (en peau de bête). Le même facteur intervient également dans ce cas : la séquence produite en une seule émission de voix a été écrite en un seul mot.

M^{me} Eva Lőrinczy B. qui classe les matériaux et procède à la rédaction du nouveau dictionnaire dialectal hongrois (*Magyar Tájszólár*) a été frappée de constater que de nombreux vocables qu'elle traitait se faisaient remarquer par cette particularité que certaines consonnes y alternent. On trouve ainsi *csavar* « visser » / *savar* (*cs* = *č* et *s* = *š*), *cikória* « chicorée » / *cigória*, *csádé* « sorte de jonc » / *csálé*, *csésze* « tasse » / *csézi*, etc. Les variations peuvent affecter plusieurs phonèmes à la fois : *cimbora* « compère, acolyte » / *zimbura*, *imbora*, etc. A passer en revue les nombreux exemples cités, on se rend compte qu'ils sont le résultat de différentes sortes d'accidents phonétiques : assimilation, dissimilation, métathèse, etc. : *csokoládé* « chocolat » / *kocsoládé*, *csapda* « piège » / *csapta*, *cseresznye* « cerise » / *cseresnye* (*s* = *š*), etc. Dans certains secteurs, les occlusives intervocaliques ont été géminées : *cikkória* « chicorée », *csiripel* « gazouiller (oiseau) » / *sirippel*, *csalán* « ortie » / *csallán*, etc.

Ce qu'on aurait aimé savoir, c'est la répartition géographique de ces phénomènes et si on les rencontre simultanément dans un même dialecte.

Deux autres exposés touchent à des questions dialectales sur lesquelles il ne saurait être question de nous arrêter ici bien qu'elles présentent un grand intérêt du point de vue dialectologique. Et une fois de plus nous terminerons en regrettant que des résumés n'accompagnent pas, en langue de grande diffusion, ces travaux que nous venons de signaler si brièvement.

A. SAUVAGEOT.

124. JÓZSEF ERDŐDI. — *Uráli csillagnevek és mitológiai magyarázatluk* (Noms ouraliens d'étoiles et leur explication mythologique). (Éditions de la Société de linguistique de Hongrie, n° 124), 178 p. in-8°. Budapest 1970.

M. J. Erdődi est connu pour de nombreux travaux dont plus d'un a été signalé dans notre Bulletin au cours des années. Il est de ces chercheurs qui osent s'attaquer à des sujets difficiles et qui le font sans être obnubilés par des idées préconçues. Le petit ouvrage qu'il présente est consacré aux appellations des corps célestes dans les langues ouraliennes.

Une première constatation est celle-ci : les mêmes corps célestes ne portent pas dans toutes les langues considérées les mêmes appellations, même si certaines de celles-ci se retrouvent dans la plupart des langues. Il en est ainsi, par exemple du nom du soleil, de la lune et plus généralement du nom de l'étoile. Il est frappant, par exemple, que le nom du soleil (qui désigne souvent le « jour ») ne soit de même étymologie qu'en fennique (*päivä*) et lapon, en mordve et tchérémisse, en permien (votiak et zyriène), en ougrien de l'Ob (vogoul et ostiak) le hongrois faisant bande à part, si l'on peut dire. Certaines de ces appellations sont étymologiquement claires (*päivä* signifie « lumineux »), le *kečə* du tchérémisse (et son correspondant mordve) signifie « disque », le *šondj* du zyriène et le *šundj* du votiak veulent dire « chaud, chaleur », les mots vogoul et ostiak remontent eux aussi à quelque racine signifant « lumière ». Il en est de même en samoyède yourak (nénets). Quant au mot hongrois *nap* « soleil, jour », nul n'a réussi jusqu'à présent à lui donner une étymologie acceptable. Cette dispersion contraste avec ce qui s'observe en indo-européen. Il en est presque de même des noms de la lune bien que leur répartition soit différente. Un ancien **kuṇa* a fourni les appellations relevées en fennique, mordve, ostiak et hongrois mais le lapon a emprunté le nom de la lune et du mois au germanique et quant au tchérémisse, il se sépare ici du mordve pour présenter la même appellation que celle rencontrée en permien !

Ce qui complique le problème, c'est que les appellations des mêmes astres ont pu changer dans une même langue. C'est ainsi que le nom ouralien de l'étoile a été remplacé par un autre en hongrois (*húgy* a fait place à *csillag* « ce qui scintille ») alors que le finnois présente *tähti* dont le sens premier est « signe » ou « marque ». A propos du mot ouralien restitué en **kuñca*, il y a lieu de signaler que notre confrère J. Benzing a restitué pour le tongous un prototype **xosi-kla* auquel il est difficile de ne pas songer en l'occurrence. Il est de même curieux que le youkaguir ait pour dénomination de la « lune » un mot *kinize*, *kinze* et qu'un vocable *iguzeje* y désigne l'étoile !

Pour expliquer ces changements intervenus dans la terminologie astronomique populaire, M. J. Erdödi étudie les facteurs qui ont pu intervenir : emprunts, tabous, changements dans l'interprétation donnée à la configuration des constellations, etc. Il montre que les noms ont changé en fonction des changements de mentalité, de conditions sociales, des progrès de la connaissance. La cosmogonie a reflété les préoccupations des populations. Ainsi les peuples de chasseurs et de pêcheurs n'ont pas vu dans les astres les mêmes phénomènes que les nomades pasteurs ou que les agriculteurs sédentaires, etc. Chemin faisant, il examine un nombre important de noms d'étoiles et de constellations et il note que plus on approche des temps modernes, plus c'est la terminologie savante d'origine grecque et latine qui s'impose. Ainsi la Grande et la Petite Ourse s'appellent désormais presque partout d'après le terme classique, même en France où, dans mon enfance, les gens des bords de Loire ne connaissaient encore que les termes Grand et Petit Chariot. Il en est de même de la Voie lactée, des Pléiades, d'Orion, etc.

Les conclusions auxquelles est conduit l'auteur sont que les termes d'astronomie populaires ont fréquemment changé et que ces changements ont reflété ceux subis par les usagers des langues intéressées. Ce qu'il constate dans les langues finno-ougriennes est également observable ailleurs, notamment dans nos langues d'origine indo-européenne. N'avons-nous pas remplacé la Poussinière par les Pléiades, etc. ?

C'est aussi ce qui se constate en ce qui concerne la coexistence de termes d'époques différentes. Les Pléiades, par exemple, continuent, dans le domaine hongrois à être appelés dans certaines régions *Helevény* (qui correspond au *Siebengestirne* des Allemands) et dans d'autres *Fiasztűk* « Poussinière » qui a son équivalent français. La terminologie astronomique ne fait pas exception à l'intérieur du lexique de la langue. Elle se présente sous des stratifications successives et permet ainsi de déterminer les différents stades par lesquels a progressé la cosmologie populaire. Mais chaque fois le sujet parlant a interprété, comme il fallait s'y attendre, les phénomènes célestes à partir de ce qu'il connaissait dans sa vie quotidienne. Les constellations des peuples chasseurs ont figuré des animaux, des scènes de chasses, celles observées par les agriculteurs ont évoqué des scènes de la vie rurale, etc. On notera en particulier le chapitre portant sur la voie lactée dans laquelle les peuples du Nord ont cru voir le chemin par lequel arrivaient et s'en allaient les oiseaux migrateurs qui ont joué un rôle primordial dans la vie de ces peuples auxquels ils venaient en fin d'hiver apporter un ravitaillement qui les sauvait de la famine.

Quelques détails sont à signaler. A la page 14, le terme finnois usuel pour « calque » est *käännöslaina*, plus rarement *merkityslaina*.

P. 15, les composés du type *maailma* « monde » (*maa* « terre » et *ilma* « air, ciel ») ne sont pas spécifiques de l'ouralien ; le chinois en est plein et le turk en connaît de nombreux exemples sans parler de bien d'autres langues. Ainsi, le regretté Maurice Leenhardt a relevé en houailou de Nouvelle-Calédonie des termes tels que *wewa* « ciel » (*we* « espace » + *wâ* « luminosité »), etc. De même, p. 16, il est douteux que le tchouvache *kuś-sul* « larme » soit dû à l'influence des langues finno-ougriennes circonvoisines. En effet, le composé *eau-œil* pour dire larme se retrouve un peu partout. D'abord le turk du type osmanli *göz yaşı* « larme » ne veut pas dire autre chose que « humidité, mouillure de l'œil ». Le youkaguir présente *aŋzed-ōzi* « larme » (« eau de l'œil ») et le marquisien, qui ne saurait être suspect de subir l'influence finno-ougrienne, a de son côté *vai-mala* « larme » (« eau de l'œil »), etc.

Il est imprudent d'inférer du genre grammatical ou de son équivalent que la société qui a parlé la langue considérée était caractérisée par le matriarcat ou le patriarcat (p. 21). M. J. Erdödi propose d'expliquer le mot hongrois *nap* « soleil, jour » à partir d'un terme désignant la femme en s'appuyant sur le mot vogoul *na* « femme » qui coexiste avec *xotal* « soleil, jour » dans une deuxième acception « soleil ». Un même mot *naj* existe aussi en ostiak avec les deux acceptions. Naturellement, il faudrait y voir un signe indiquant qu'à l'origine de cette double acception, il y a eu le matriarcat. Oui, mais en vieux-norrois nous relevons à la fois *solr* et *sunna* qui désignent l'un et l'autre le soleil, le premier étant masculin et le second féminin ! *Sol* a fini par l'emporter en nordique alors que *sunna* (allemand *Sonne*, anglais *sun*) a subsisté seul en germanique occidental. Bien que l'Edda répartisse les deux mots dans le lexique de deux classes sociales différentes, il est difficile d'admettre que le maintien du féminin ait signifié que les Germains occidentaux en soient restés au matriarcat tandis que les Nordiques passaient au patriarcat alors que les autres langues indo-européennes employaient le terme masculin (*sol* du latin), et le neutre (*solntse* du russe, etc.). Et si la lune est du masculin, faut-il en conclure que c'est encore une preuve de l'existence du matriarcat ? Et si les deux sont de même genre ? La comparaison des mots samoyèdes youraks *jirī* « lune » (et aussi « mois, lunaison ») et *jīrī* « grand-père, grand-oncle, oncle, etc. » n'est peut-être pas aussi évidente que le pense l'auteur si les notations de Lehtisalo répondent à une différenciation phonétique réelle des deux mots. On est par ailleurs surpris que les mots en question aient été notés respectivement *irii* et *iri* alors qu'il faut lire le cyrillique ici en *ji-* selon les indications mêmes de M^{me} Tereščenko !

P. 71, il conviendrait de rappeler que le finnois *ukkonen* « petit

viéux » dans son acception de « tonnerre » est une traduction du suédois *gubbe* dans la même acception.

P. 73, le mot estonien *rallad* « voiture » (finnois *rallaat*) est bien balte d'origine, l'allemand n'a rien à y voir.

P. 125 les mots goldes (nanai) *chado*, *chadu* qui désigneraient l'étoile polaire sont à considérer comme de vraisemblables emprunts au mongol ancien *hodun* « étoile » dont il a été traité dans *Recherches sur le vocabulaire des langues ouralo-altaïques* (p. 25).

Ces quelques observations n'enlèvent rien à l'intérêt de l'ouvrage dont il est seulement à regretter qu'il ne soit pas suivi d'un résumé assez ample rédigé dans une langue de grande diffusion. Une dernière critique cependant : la bibliographie, qui est très riche, brille par la quasi-absence des publications françaises pourtant assez abondantes dans ce domaine de la mythologie comparée et de la linguistique comparative. Les travaux de Meillet (notamment sur la racine indo-européenne *men-*) ne sont même pas mentionnés ! Le nom d'Émile Benveniste ne figure pas non plus. Et l'école française d'ethnologie n'est mentionnée qu'au sujet d'une publication de Claude Lévi-Strauss. On se serait attendu à mieux de la part d'un chercheur dont l'information surprend souvent par son ampleur.

A. SAUVAGEOT.

125. SUOMEN KIELEN ETYMOLOGINEN SANAKIRJA (Dictionnaire étymologique de la langue finnoise). Vol. IV, rédigé par Erkki Itkonen et Aulis J. Joki. *Lexica Societatis Fenno-Ugricae* XII, 4. Helsinki 1969. 415 p. in-8° à double colonne.

Cette suite du dictionnaire étymologique du finnois qui avait été commencé par le regretté Y. H. Toivonen et dont les actuels rédacteurs sont E. Itkonen et A. J. Joki va du mot *roskooli* « coquillage, qui est un emprunt au suédois, jusqu'au terme *leili* « creuset » qui est un autre emprunt à ce même suédois (*degel*, dont le correspondant allemand est *Tiegel*). Les successeurs du premier auteur et initiateur du dictionnaire ont continué à élargir leur présentation des étymologies en faisant intervenir des données historiques et des explications de toutes sortes afin de mieux faire saisir les cheminements sémantiques. Mais ils ne se sont pas astreints à une procédure rigoureuse. Ce n'est que rarement qu'ils indiquent la première date de parution du mot et le plus souvent

ils ne reproduisent pas non plus ses acceptions connues dans la langue commune, c'est-à-dire la langue écrite nationale de Finlande. Par contre, ils font figurer parmi les vocables traités une quantité appréciable de mots qui ne sont guère attestés que dans quelques parlars périphériques. Ainsi, ils ont consigné le mot *sulki* « durée de 24 heures, durée du jour et de la nuit », emprunté au russe *sulki* et qu'on ne rencontre qu'à l'extrême sud-est de l'aire proprement finnoise, ses autres manifestations étant situées hors du domaine finnois (en carélien du sud, en ingrien, etc.). A cet égard, on a le sentiment de se trouver bien souvent en présence d'un dictionnaire dialectal. D'autant plus qu'en fait d'étymologie, on ne trouve dans bien des cas qu'une confrontation de formes dialectales qui débordent le cadre du finnois pour embrasser l'ensemble du fennique mais sans comporter de correspondants dans les autres langues finno-ougriennes. Plus généralement, les étymologies proposées sont celles déjà admises depuis longtemps. Les auteurs ont fait preuve d'une grande circonspection et ils ont résolument écarté les rapprochements qui leur paraissaient douteux. C'est ainsi que le verbe finnois *sopi-* « convenir » (originellement : « trouver place, tenir dans un espace, etc. ») n'a pas été comparé au mordve *erža sovams* « entrer, pénétrer » alors que le grand Heikki Paasonen avait déjà signalé ce rapprochement qui est satisfaisant tant du point de vue phonétique que de celui de la sémantique. Mais par contre les auteurs du dictionnaire n'ont pas hésité à exciper du mot mordve *šulgo* « oiseau plongeur » pour étayer l'étymologie du finnois *solka* « fuligule », ce qui les a incités à proposer la surprenante restitution **šodka* ou **šod'ka* qui ne saurait être qu'une aberration car on se demande comment un groupe *-δk-* ou *-δ'k-* a jamais pu être prononcé ! En outre le *-δ-* ou *-δ'-* restitué pour l'ouralien n'est jamais représenté en mordve par un *-l-*. Il faudrait donc expliquer auparavant ce qui a pu se passer dans ce mot mordve. Inversement le verbe *sumise-* « produire une rumeur, bruisser » est présenté seulement comme un mot finnois qui aurait tout au plus subi, dans l'aire orientale du domaine finnois, l'action du russe *šumet'* « produire du bruit ». Il ne fait pourtant aucun doute qu'il s'agit d'un simple emprunt au russe. On est surpris aussi de lire que le mot *sunta* « redoux (en hiver), temps doux », etc. viendrait du scandinave *sund* « détroit » (finnois *salmi*). Comment les auteurs ne se sont-ils pas avisés qu'il s'agit d'un vieux mot germanique attesté en vieux-haut-allemand sous les espèces de *sund* « vent du Sud » et *sundan* « sud », que l'on retrouve dans le nom géographique *Sundgau*, etc. ? Il y a aussi, çà et là, de petites inexactitudes. Ainsi, il est regrettable de citer *száj* « bouche » du hongrois au lieu de *szám* « ma bouche » ou *szád* « la bouche » car le lecteur peu averti pourrait s'imaginer que le *-j*

du mot *száj* fait partie de son thème primaire alors qu'il s'agit simplement du *j* en provenance de la forme possessivée de 3^e personne *szája* « sa bouche », *szájuk* « leur bouche ». Il aurait mieux valu indiquer le thème *szá-* qui aurait été sans équivoque. Sous *taula* « amadou », il aurait été peut-être intéressant de signaler que le mot correspondant du hongrois est *tapló* que l'on fait venir d'une langue turke (V. Pröhle avait relevé en balkar le mot *tōpluk* « id » et B. Munkácsi avait découvert en vogoul *tāplax* « id. »). La ressemblance des formes est-elle purement fortuite ? Les formes finnoises remontent à un balte attesté dans le letton *dagla*. De temps en temps, il est fait allusion à la ressemblance que certains mots ouraliens peuvent avoir avec des mots « altaïques ». Mais cette ressemblance est mise au compte du hasard ou bien, comme dans le cas du mot *suksi* « ski », dont on retrouve l'équivalent en tongous (*suksilla* « id. », etc.), il est suggéré d'y voir un emprunt à l'ouralien. Mais on ne dit pas comment il faut se représenter cet emprunt puisque le samoyède et les langues ougriennes de l'Ob (vogoul et ostiak) présentent *t-* à la place de l'ancien **s-* non mouillé ! Le tongous aurait contracté cet emprunt à l'ouralien commun ?

Que ces remarques ne fassent pas oublier que dans l'ensemble, ce nouveau volume contient une énorme quantité de renseignements précis qui sont du plus grand intérêt pour le spécialiste. En revanche, il est à craindre que le non-spécialiste n'éprouve quelque difficulté à se servir de cet ouvrage qui se distingue, comme les volumes précédents, par la qualité et la perfection de son impression et plus généralement de sa présentation. Il faut espérer que ses auteurs nous donneront bientôt la suite et la fin de ce dictionnaire qui sera longtemps l'une des pierres angulaires de la grammaire comparée ouralienne.

A. SAUVAGEOT.

126. SUOMEN MURTEIDEN SANAKIRJA. KOEVIHKO (Dictionnaire des dialectes finnois. Fascicule d'essai). Helsinki 1970.

Ce fascicule échantillon a été édité par les soins de la Fondation du dictionnaire (*Sanakirjasäätiö*) et distribué largement afin de recueillir les observations de tous les chercheurs que la parution d'un grand dictionnaire dialectal finnois peut intéresser. Sur 140 pages sont présentés des spécimens des lettres *a-*, *e-*, *f-*, *h-*. Déjà auparavant, plusieurs échantillons moins importants avaient été portés à la connaissance des lecteurs de la revue *Virittäjä*.

Selon les prévisions, l'ouvrage doit comprendre 15.000 pages grand in-8° à double colonne. Il va sans dire que ce sera un monument.

Les échantillons que nous avons sous les yeux rassemblent à la fois des mots qui sont exclusivement dialectaux et aussi des vocables de la langue écrite, dans la mesure où ils sont passés dans l'usage dialectal. Chaque mot est suivi d'une abondante phraséologie qui illustre ses emplois dans les différentes acceptions où il se trouve attesté. On a ainsi mis à profit les archives dialectales qui sont peut-être les plus riches qui existent au monde. On serait même tenté de dire que c'est de pléthore qu'on est exposé à souffrir plutôt que d'insuffisance. Les gloses sont détaillées, parfois même accompagnées d'une vignette (cas de *huntu* « bonnet de femme, coiffe ») et, naturellement, chaque exemple cité est situé géographiquement, ce qui a une importance particulière puisque nos confrères finlandais n'ont pas encore produit l'Atlas linguistique de Finlande qu'ils seraient pourtant à même de rédiger à partir des matériaux considérables accumulés dans leurs archives.

La transcription des mots dialectaux a été heureusement simplifiée (rendue plus « grossière », *karkeistettu*, disent improprement nos confrères finlandais à la suite de mon regretté maître E. N. Setälä) et différents artifices typographiques sont utilisés en vue de distinguer les mots incertains ou empruntés à la langue littéraire (la « langue commune », *yleiskieli*).

Il est difficile de porter un jugement sur un dictionnaire sans l'avoir longuement pratiqué ; à plus forte raison en est-il ainsi d'un embryon de dictionnaire. Autant qu'on puisse le faire, il semble que la phraséologie est parfois surabondante (par exemple celle qui suit le mot *aallo* « vague, ondulation »). Pourtant, il faut se garder de condamner cette procédure car il peut arriver qu'une locution citée paraisse superflue et contienne pourtant un renseignement intéressant. Mais sous *alituhlo* « banc de nage arrière (du canot) », on lit la locution *se istuu alituhlolla* (qui correspondrait à *hän istuu alaluhdolla* de la langue normale) « il est assis au banc de nage arrière » qui semble vraiment superflue car nous trouvons déjà dans le *Nykysuomen sanakirja* (Dictionnaire de la langue finnoise contemporaine) la locution correspondante *istua tuhdolla* « être assis au banc de nage » et il s'agit en outre d'un type de phrase banal. Le seul intérêt de la citation est de présenter un traitement en *-l-* du groupe faible *-hd-* dans *tuhlo* « banc de nage ». Est-ce suffisant pour justifier la place occupée par cet énoncé ? La phrase citée pour illustrer le terme *hangeton* « sans croûte de glace » (neige) est : *joskus on niij-hangeton kevä' ellä tuskij hanki miestä kantaa kertaaakaa* « parfois, le printemps est sans croûte de glace sur la neige de telle sorte que la glace ne vous porte même plus ». Étant donné que la forme du mot est la même dans la locu-

tion dialectale citée que dans la langue normale, on ne voit pas pourquoi celle-ci a été reproduite, à moins qu'il ne s'agisse de rappeler à l'usager la tournure de la phrase (elle est également banale) ou la forme de certains mots (notamment la nasalisation de la voyelle *i* long après chute de l'*n*- final (*niin* > *ni^ĩ*, *luskiin* > *luski^ĩ*, etc.). Cette surabondance de la phraséologie est susceptible d'alourdir l'ouvrage et parfois même de noyer les acceptions de certains termes au milieu d'exemples qui n'apportent par eux-mêmes aucune information supplémentaire. On a l'impression que les rédacteurs ont été embarrassés par la trop grande quantité des matériaux à leur disposition. Ils n'ont rien voulu perdre et ils ont retenu trop de choses. Mais après tout, c'est peut-être trouver la mariée trop belle et il peut arriver qu'au cours d'une recherche on soit bien aise de tomber sur une phrase citée d'après un relevé authentique dont la reproduction a été soigneusement vérifiée. Nous ne saurions donc nous résoudre à reprocher à nos confrères finlandais d'avoir voulu trop bien faire. Même alourdi d'une surcharge phraséologique, le dictionnaire promis sera une nouvelle pierre angulaire ajoutée à celles déjà mises en place par la science finlandaise en vue d'édifier une théorie complète des parlers finnois suomi.

A. SAUVAGEOT.

127. SANANJALKA (La fougère à l'aigle). — Tome 11. Bulletin de la Société pour la langue finnoise. 197 p. in-8°. Turku 1969.

Ce nouveau tome s'ouvre sur une importante prise de position du professeur Paavo Ravila en qui nous révérons la personnalité dominante de la linguistique finlandaise actuelle. Son titre est suggestif : « Notre linguistique à la recherche de sa voie. » C'est un exposé de la situation présente des linguistes finlandais face aux nouvelles théories exprimées notamment aux États-Unis. Le ton en est parfois très vif ainsi qu'on en peut juger par cet extrait :

« Ce qui est particulièrement typique de ces modernistes, c'est qu'ils sont souverainement insoucieux des recherches de leurs prédécesseurs et de leurs résultats. Ils ne les discutent habituellement pas et ils n'en savent généralement rien. Chaque école part ou au moins prétend partir tout simplement du commencement ou tout au plus de F. de Saussure ou de Bloomfield. Mais on ne tient guère compte non plus des autres théories modernistes. C'est ce qui apparaît clairement dans la terminologie. Il est consternant

de voir combien elle a poussé comme de la mauvaise herbe. On fabrique de nouveaux termes passionnément. On pense que dès qu'on aura fabriqué les mots, les choses s'éclaireront bien ensuite. Comme on utilise également d'anciens termes, traditionnels, d'une manière totalement arbitraire, la conséquence de tout cela est qu'il est devenu totalement impossible de maintenir quelque liaison entre les différentes tendances. »

Pour qui connaît la retenue de nos confrères finlandais, ces vitupérations acquièrent une force singulière. Et pourtant, elles émanent d'un savant qui a loyalement et sincèrement essayé au cours des dernières années de prendre connaissance de ce que proposent les « modernistes » qu'il met en cause. Il s'est efforcé de comprendre ce qu'ils voulaient dire et ce qu'ils voulaient faire et il a fini par se résigner à dresser le constat de leur échec. C'est que les théories exprimées, où se marient la scolastique, la logistique, la grammaire surannée de la tradition scolaire occidentale, un semblant de raisonnement mathématique, ne rendent absolument pas compte de ce qui s'observe dans les langues finno-ougriennes. On se représente alors toute la déception éprouvée par des esprits attachés à l'observation minutieuse des faits et au respect de ce que révèle l'enquête sur le vif. Et puis, il faut le dire, les allures de m'as-tu-vu de certains des « modernistes » mis en cause n'ont pu qu'irriter des hommes qui savent que la science est un labeur sans fin qu'une génération de chercheurs transmet à la suivante. Le monde n'a pas commencé avec les « structuralistes » (si l'on ose les dénommer ainsi) et bien qu'ils soient situés le plus souvent aux États-Unis, ce ne sont pas eux qui ont découvert l'Amérique.

Par contre, Paavo Ravila reconnaît que la linguistique finlandaise, absorbée par la grammaire comparée et l'étude diachronique des langues (nous ne disons pas leur histoire), a commis une grave négligence en se désintéressant des études synchroniques. Il invite les jeunes chercheurs à remédier à cette carence. Il est temps. Les grammaires descriptives qui nous sont proposées brillent en effet par des classifications et des analyses dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles surprennent. Elles ne parviennent pas à se dégager de la grammaire classique pourtant si peu adaptée à la description du finnois et plus généralement des langues ouraliennes. Mais il est très difficile de s'émanciper de la longue tradition académique dont la langue d'expression courante était le latin.

M. Robert Hinderling se demande si la structure de la langue finnoise est vraiment en soi un obstacle à l'admission de mots d'emprunt à des langues de structure différente, c'est-à-dire aux langues européennes d'Occident. Son argument est que la réputation montrée par les usagers du finnois (littéraire) à emprunter

des mots étrangers de civilisation est d'une autre nature ; elle résiderait dans le nationalisme dont ils sont animés. A l'appui de cette allégation il apporte une démonstration qui n'est pas sans intérêt. Il constate que le finnois, si pauvre soit-il en consonnes, pourrait néanmoins admettre bon nombre de termes d'origine gréco-latine, voire française et anglaise, puisqu'il s'agit surtout de termes de civilisation. Il relève que des combinaisons de phonèmes analogues existent bien dans le stock des formes finnoises et qu'un latin *campus*, par exemple, une fois graphié *kampus*, s'aligne à côté de mots tels qu'*ampu-* « tirer », *lampussa* « dans la lampe », etc. C'est sans doute exact mais ce qu'oublie de considérer l'auteur, c'est que l'introduction du mot *kampus* produirait une collision avec les vocables de la famille *kampata* (*kampaa-*) « faire un croche-pied » / *kamppaus* « croche-pied », ce qui n'est certainement pas désirable du point de vue de la pratique de la langue. Quant à y rapporter des formes du type dialectal (ou négligé) *ampus* « il tira », c'est également difficile puisque dans ce cas le sujet parlant songerait à un verbe *kampua* qui n'aurait plus rien à voir avec le latin *campus*. M. Hinderling se demande aussi pourquoi l'on ne pourrait pas employer en finnois *meensa* « mensa », mais un *ee* (*ē* long) en syllabe radicale est contraire au phonétisme actuel de la langue et sent l'étranger à cent lieues. Quant à *avaria* « avarie », ce serait identique au partitif pluriel d'*avara* « vaste, large », ce qui augmenterait le nombre des formes homophones. Il n'en demeure pas moins non plus d'autre part, que l'absence d'occlusives sonores et d'initiales consonantiques complexes est un obstacle de taille à l'admission de vocables où ces phonèmes jouent un rôle essentiel. Notre éminent ami Lauri Hakulinen, contre qui M. Hinderling polémique ici, a raison de remonter qu'un emprunt tel que *struktuuri*, une fois finnisé, devient *ruhtuuri*, ce qui revient à dire qu'il ne sert plus à rien car il perd tout lien avec son prototype « structure » (suédois *struktur*). Un Finnois bien né ne saurait prononcer ni un *str-* au début du mot ni un *-kt-*. Il a donc été judicieux de le remplacer par *rakenne* construit sur le verbe *rakenta-* « construire » ou de l'employer tel quel sous la graphie *struktuuri* dont les savants et personnes instruites peuvent parfaitement s'accommoder. Car enfin que veut finalement dire notre auteur ? Que le finnois est capable d'utiliser des mots étrangers ? C'est un truisme car il n'est que de lire un journal ou une revue pour s'en convaincre. Toutefois, bon nombre de ces emprunts figurent sous une graphie qui en dénonce le caractère étranger sinon toujours la provenance exacte. Nous lisons à longueur de pages des *psykologinen*, *psykinen*, *psykologi*, etc. Mais il n'est pas de Finnois qui ne ressente ces termes comme des corps inassimilés et inassimilables dont on se sert comme entre guillemets.

Il reste qu'au cours des temps, une énorme quantité de concepts supportés par des mots étrangers de civilisation ont été remplacés par des équivalents finnois dont beaucoup ont été fabriqués exprès. A la place de *scientia* on a désormais *tiede*, dérivé de *tietä*- « savoir » et à la place d'*analyysi* on a *erillely* (d'*erilellä* « séparer en ses parties composantes »), etc. Mais *analyysi* jure en finnois bien qu'on le lise tout le temps dans les textes savants (et aussi moins savants) parce que son vocalisme viole la loi de l'harmonie vocalique. Et puis ce terme a un autre défaut, il n'est relié à rien dans le lexique finnois, autrement dit, il est sans motivation. Et sur ce dernier point, M. Hinderling est passé trop rapidement. Il n'a pas saisi toute l'importance qu'il y a à disposer d'un lexique bien cohérent. Un tel lexique favorise l'accès des masses populaires à l'instruction. Il est même surprenant que cet aspect des choses n'ait pas davantage retenu son attention à notre époque où il est tant parlé des facteurs sociaux en linguistique. On avait même reproché vers les années 1920 à l'école française d'abonder trop volontiers dans ce sens. C'était pourtant ici le cas de le faire. Si, depuis les premiers missionnaires chrétiens venus en Finlande, tous les intellectuels de ce pays n'ont cessé de mettre en usage des mots nouveaux pour exprimer les données de la civilisation qui s'est développée à l'extérieur de la Finlande, c'est parce qu'ils ont voulu être compris de leurs compatriotes et qu'ils ont voulu leur ouvrir l'accès aux lumières, comme on aurait dit au XVIII^e siècle. Faut-il y voir un réflexe nationaliste comme le fait l'auteur ? Pas toujours et surtout pas au début alors qu'une partie au moins du clergé catholique n'avait aucune attache avec le pays finnois mais était animée du seul désir de porter la Parole parmi les païens. C'est ce que l'Église catholique a fait dans bien d'autres pays, au Mexique, par exemple ou au Pérou. On ne développe pas une langue uniquement pour les besoins d'une nation mais aussi pour diffuser d'autres notions, notamment celles de la religion. Les moines bouddhistes qui ont établi la terminologie mongole de leurs pratiques religieuses ne l'ont sans doute pas fait par « nationalisme ». Qu'ensuite, surtout à partir du XVIII^e siècle (et non seulement du XIX^e), le nationalisme ou si l'on préfère le patriotisme s'en soit mêlé en Finlande, c'est évident, et les témoignages de ce développement ne se comptent pas. Mais même dans les temps les plus récents, le nationalisme n'a pas été le seul facteur qui soit intervenu dans l'édification d'une terminologie savante nationale. La lutte pour le perfectionnement de la langue finnoise a été aussi une lutte sociale pour l'avènement des masses rurales. Les « Suédois » de Finlande n'étaient pas moins « nationalistes » que les Finnois ; ils ont donné des preuves éclatantes de leur patriotisme finnois ou plutôt finlandais mais ils maintenaient le suédois dans

l'espoir de maintenir leur situation privilégiée dans la société finlandaise. Et il en a été de même en Norvège où la bataille du *landsmål* a été celle des paysans contre les habitants des villes. Ce que n'ajoute pas pour terminer M. Hinderling, c'est que précisément l'avènement des Finnois au pouvoir a été suivi d'un relâchement dans l'élaboration du vocabulaire de civilisation en langue finnoise. Depuis l'indépendance, les mots étrangers de récente importation se font de plus en plus nombreux parce qu'une élite de langue finnoise est désormais parvenue au pouvoir et peut à son tour disposer des sources du savoir en puisant directement dans les langues où elles jaillissent. La question est de savoir si la démocratie finnoise n'en pâtira pas bientôt.

Mme Eva Kangasmaa-Minn revient sur le problème de l'expression de l'agent par des procédés syntactiques en finno-ougrien et plus généralement en ouralien. Elle examine en particulier les constructions fenniques du type finnois *pojan lukema kirja* « le livre lu par le garçon » où le qualifiant *lukema*, déverbatif du verbe *luke-* « lire », déterminé par le génitif *pojan* « du garçon » (de *poika* « garçon ») supporte le concept d'action réalisée par un agent et subie par le qualifié ainsi que le reflète notre traduction française. Elle montre que ce type de construction se retrouve dans toute l'étendue du domaine ouralo-altaïque puisque le turk osmanli y répond par des locutions du genre de *kardeşimin gönderdiği mektup* « la lettre envoyée par mon frère » (*gönderdiği* « son fait d'envoyer, son expédition »), etc. La notion d'agent est supportée par le génitif qui détermine le nom d'action dérivé du verbe. L'auteur analyse de nombreuses locutions analogues du tchérémisse, du lapon, des langues ougriennes de l'Ob et du samoyède et elle n'a aucune peine à retrouver partout la même démarche syntactique. Les faits qu'elle mentionne sont d'ailleurs bien connus et ont été signalés depuis longtemps. On se demande alors quel peut être l'intérêt de cette réévacuation qui en apparence ne s'imposait pas. C'est que Mme Kangasmaa-Minn tient à présenter ces faits sous un aspect qu'elle estime nouveau et qui lui est apparu à travers les théories récentes de certains « structuralistes ». Et c'est alors qu'il devient difficile d'être d'accord avec ce qu'elle dit. C'est ainsi que l'énoncé finnois : *Tutustuimme hänen laatimaansa suunnitelmaan* « Nous avons pris connaissance du projet qu'il a établi » (établi par lui), remonte « naturellement » d'après elle (p. 54) à deux énoncés primaires : 1) *Tutustuimme suunnitelmaan* « Nous avons pris connaissance du projet », 2) *Hän on laatinut suunnitelman* « Il a établi un projet ». La « structure extérieure » de la phrase dépend ici des relations syntaxiques de la phrase de base ». Nous retrouvons la distinction entre *deep structure* et *surface structure* chère à certains théoriciens « dans le vent ».

Si, faisant abstraction de toute terminologie *a priori*, nous considérons de plus près la construction mise en cause, nous constatons que nous avons affaire à un syntagme qualificatif déterminant un nom : « le projet de sa fabrication ». Qui, lisant une phrase française du type « Nous avons pris connaissance du projet de sa fabrication » s'égarerait jusqu'à voir dans le syntagme « de sa fabrication » autre chose qu'un « complément de nom » ? Pourquoi alors introduire les notions de passif et d'agent dans les constructions finno-ougriennes considérées ? Reste à interpréter le sens du syntagme qualificatif. Mais il est évident, comme l'a enseigné mon maître hongrois Zoltán Gombocz, que la qualification n'est pas autre chose que la reprise d'un constat antérieur et que le passif n'a rien à y voir. Quand, pour reprendre l'exemple cher à Antoine Meillet, nous disons « l'enfant sage », c'est que nous supposons qu'un constat antérieur du type « l'enfant est sage, se montre sage, semble sage, se tient sagement », etc.) a été implicitement ou explicitement établi. Si nous disons « Ce vin est estimé par les connaisseurs », nous exprimons paraît-il un passif mais quand nous disons : « Un vin estimé », nous qualifions le vin en question d'après un constat antérieur dont nous ne savons ni la forme ni les circonstances dans lesquelles il a été établi. Sans doute l'auteur finit bien par reconnaître que ce prétendu concept d'agent ne se dégage qu'occasionnellement à la faveur du sens intrinsèque des mots en présence dans une construction d'un type déterminé (p. 58) mais alors que vient faire ici la « deep structure » qui n'est autre chose qu'une grammaire-type ou si l'on préfère une grammaire étalon dans laquelle on traduit ou pour s'exprimer à la mode d'aujourd'hui, on « recode » l'énoncé apparu sous les espèces de la « surface structure ». Et nous voilà devant ce paradoxe que la réalité linguistique devient « superficielle » et que le fantôme de la grammaire anglaise est pris pour le fondement de toute expression quelle qu'elle soit ! C'est encore plus flagrant quand il s'agit d'une locution finnoise du type *Isä toi omenia lasten syödä* « Le père a apporté des pommes pour les donner à manger aux enfants ». L'énoncé finnois a pour profil « Le père a apporté des pommes pour le manger des enfants ». Le génitif *lasten* « des enfants » n'est pas le « sujet » de *syödä* « manger ». Ce même génitif n'est pas non plus l'expression de l'agent. C'est, comme on ne peut pas ne pas le constater, un déterminant de l'infinitif *syödä*, lequel n'est d'ailleurs de par son étymologie qu'un nom déverbatif affecté de la marque du cas latif (indiquant ici la finalité). Telle est la structure de base de cet énoncé. C'est en le traduisant en suédois, en anglais ou en français qu'on retombe éventuellement sur la fameuse *deep structure*. Mais si nous voulons saisir ce qui se passe réellement dans le fonctionnement du finnois, nous n'avons que faire de la *deep structure* prétendue.

Bien d'autres observations seraient à faire. Contentons-nous de dire notre surprise de lire (p. 59) que les déverbatifs finnois en *-ma/-mä* seraient « actifs de par leur forme ». Pourtant, notre éminent ami Lauri Hakulinen a expressément signalé (*Suomen kielen rakenne ja kehitys*, 3^e édit. p. 162) que les déverbatifs en *-ma*, *-mä*, selon le sens intrinsèque du verbe dont ils sont issus, expriment l'action mais aussi le résultat de l'action : *halkeama* « fente » (de *hajeta* « se fendre »), *sanoma* « nouvelle » (de *sanoa* « dire »), etc. En outre, les formes de ce même déverbatif en *-ma/-mä*, suffixées de l'élément privatif *-ton/-tön* fournissent des vocables du type *asumalon* « inhabité », *koskemalon* « non touché », etc. Introduire la distinction des voix passive et active dans cette affaire est de nature à provoquer la confusion. En réalité, ces déverbatifs ont une acception plus générale qui n'est précisée dans chaque cas qu'en fonction du sens des termes qui leur sont associés. Il est en de même des constructions du type *juomalasi* « verre à boire » (*lasi* « verre »), *juomavesi* « eau potable » (*vesi* « eau »), etc. Il s'agit dans ces cas, d'évoquer une association d'idées entre les concepts de verre et de boire, entre celui de boire et d'eau, etc. Une autre allégation surprenante est celle d'après laquelle (p. 60) la « construction participiale » exprimerait la relation objective. Comment alors rendre compte d'une locution telle que : *hän tuntuu olevan juhlatuulella* « il paraît être d'humeur solennelle » ou encore : *hän näyttää lepäilevän* « il paraît se reposer » ? Et puis, pourquoi parler de « nominalisation » de la phrase ? C'est ici encore une terminologie susceptible d'égarer puisque nous avons affaire à des langues où la distinction du verbe et du nom ne s'est pas encore totalement réalisée. Décidément, cette imitation de la terminologie américaine est désastreuse.

M. A. Alhoniemi examine les cas d'emploi « non-adverbaux » du « datif » en tchérémisse. Plus simplement, il s'agit des constructions où le substantif au datif (suffixe *-lan*) se combine avec un autre nom, adjectif ou substantif : *pašalan šüman* « porté au travail », *čödralan pojan* « riche en forêts », etc. A la vérité, ces locutions sont assez rares dans les textes dont nous disposons. A. Alhoniemi les suppose issues de constructions verbo-nominales du type : *luđa kindolan pojan liješ* « il sera riche en pain », etc. où l'adjectif attribut du sujet reçoit un complément « adverbial » au datif. Mais point n'est besoin d'aller si loin puisque une construction *arakalan šüman* veut dire à elle seule « il (elle) est porté(e) sur l'alcool ». En effet, l'adjectif *šüman*, à la 3^e personne du singulier, fait fonction dans ce cas de prédicat. Nous avons affaire à la phrase nominale, ce qui veut dire que le datif associé à l'adjectif attribut se trouve en position de complément d'orientation ou de modalité du prédicat. Ceci est conforme à la règle ouralo-altaïque selon laquelle le terme

affecté d'un suffixe casuel ne peut être antéposé à un autre terme que le prédicat ; il ne peut fonctionner en qualité d'épithète. L'emploi adnominal d'un mot affecté d'un suffixe casuel ne peut donc être que le résultat d'un développement secondaire. Le tout est de savoir si ce développement a été spontané ou s'il s'est accompli sous l'effet d'une action étrangère. M. A. Alhoniemi pense que, dans une partie au moins des cas considérés, l'influence du russe a été déterminante et il a vraisemblablement raison.

Signalons avant de terminer deux excellents comptes rendus du professeur Matti Liimola et déplorons qu'aucun des résumés qui accompagnent les articles publiés ne soit rédigé en français, alors que le *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* est de tous les périodiques « occidentaux » celui qui fait la plus large part à la science finlandaise d'expression finnoise. Le reste du volume est occupé par d'importantes contributions à l'ethnologie et à l'histoire de la littérature finnoise.

A. SAUVAGEOT.

128. VIRITTÄJÄ (L'animateur). — Bulletin de la Société pour la langue maternelle. 4 fasc. in-8° totalisant 347 p. Helsinki 1969.

Comme d'habitude, il ne nous est pas possible de rendre compte de tout ce que contiennent ces cahiers très fournis. Nous nous bornerons à signaler ce qui présente le plus d'intérêt du point de vue général.

C'est de ce point de vue que ressort le plus la contribution nouvelle apportée par M^{me} Eeva Lindén à la syntaxe du finnois « normal » (ou « commun » : *yleiskieli*). Cette fois, elle revient sur le problème de l'ordre des mots tels qu'il s'élabore actuellement sous l'impulsion de plusieurs grammairiens auxquels se sont joints des linguistes éminents. Parmi les aspects que présente ce problème, il en est deux qu'elle examine de plus près : l'emplacement du sujet explicite, par rapport au prédicat, et celle du complément par rapport toujours à ce même prédicat.

Les partisans de la régulation de la langue voudraient introduire dans l'usage une règle selon laquelle le sujet devrait toujours précéder le prédicat s'il est défini et lui être postposé s'il est indéfini, auquel dernier cas il serait en même temps affecté d'un accent d'intensité le mettant en vedette. Cette régulation de l'ordre de ces deux termes a été proposée depuis un demi-siècle mais c'est surtout à partir de 1930 que les efforts se sont multipliés pour la faire entrer dans l'usage, à telle enseigne que les éditeurs

finlandais l'imposent souvent dans les textes des auteurs qu'ils publient. Ces textes sont corrigés à cet effet par leurs « lecteurs » ou « correcteurs ». Pour se représenter les choses dans leur ensemble, il convient de se rappeler que les Finnois répugnent à imiter l'ordre des mots observé en suédois et en allemand où l'inversion du sujet est de règle dès qu'un complément quelconque commence l'énoncé. Deux solutions pouvaient être envisagées : celle consistant à toujours placer le sujet avant le prédicat ou celle disposant le sujet soit avant soit après le prédicat et c'est cette dernière solution qui a été retenue dans le désir d'exploiter l'ordre des mots à deux fins : 1) marquer l'emphase quand celle-ci porte sur le sujet et 2) exprimer le caractère défini ou indéfini de ce même sujet. Cette dernière expression est comme on le sait parfois malaisée dans une langue sans article. Aussi bien, mon maître E. N. Setälä avait-il, dès les années 1880, enseigné que la postposition du sujet permettait de signaler son caractère indéfini : *Tuvassa istuu ukko* « Un vieillard (*ukko*) est assis dans la salle » (*tuvasa*) alors que l'antéposition le désignait au contraire comme indéfini : *Ukko istuu tuvassa* « Le vieillard est assis dans la salle ».

M^{me} Eeva Lindén a d'abord dépouillé un ouvrage entier d'une critique littéraire connu, Lauri Viljanen, et elle y a relevé les phrases commençant par un complément du verbe où le sujet se trouve postposé. Elle a discerné deux cas : 1) le sujet explicite représenté par un substantif est souvent postposé, surtout s'il est affecté d'une épithète ou déterminé par une relative ; 2) le sujet explicite fourni par un pronom personnel est le plus souvent antéposé au verbe. Mais elle a aussi discerné que le sujet supporté par un substantif peut venir après le verbe sans être « indéfini » ni mis en vedette. On lit ainsi : *Vanhan Werlen viimeisenä vietteläjänuhrina on ollut juuri Gina Hansen* « Gina Hansen a été justement la dernière victime du vieux séducteur Werle ». Le contexte exclut toute ambiguïté, c'est *Gina Hansen* qui est le sujet du verbe *on ollut* « a été » or ce sujet est défini et n'est pas spécialement mis en relief. Aussi bien, la règle que veulent imposer les innovateurs exigerait un autre ordre : *Vanhan Werlen viimeisenä vietteläjänuhrina juuri Gina Hansen on ollut*. En d'autres termes, le sujet serait placé devant *on ollut*, ce qui révélerait qu'il est défini et inaccentué. Or il se trouve que c'est précisément en cette position qu'il recevrait une emphase particulièrement sensible ! C'est, et l'auteur omet de le rappeler, que le finnois est tout de même une langue finno-ougrienne où, à l'origine, la position devant le prédicat a été celle de l'emphase.

M^{me} Eeva Lindén a procédé à une contre-épreuve en examinant les corrections « infligées » par le réviseur d'une grande maison d'édition à un manuscrit qui lui avait été soumis. Elle constate

que le sujet du verbe a été renvoyé après celui-ci chaque fois que le correcteur a estimé qu'il devait porter l'accent : *Kielen oppimisessa luonnollinen tie kulkee sen passiivisesta omaksumisesta sen alliiiviseen hallintaan...* « Dans l'enseignement de la langue, le chemin naturel passe de l'acquisition passive (du mot) à sa maîtrise active... » Le correcteur a inversé en *kulkee luonnollinen tie* « passe le chemin naturel » (*tie* « chemin », *kulkee* « passe, va ») parce qu'il a conçu que le sujet *luonnollinen tie* « le chemin naturel, un chemin naturel » devait être mis en évidence et pour cette raison porter l'accent en venant après le verbe *kulkee* « va, passe ». Par contre, quand il s'est agi du verbe d'une proposition précédée par une autre dans l'énoncé, le correcteur a systématiquement replacé le sujet devant le verbe : *Jos opettaja lupaa... rohkaisee se heikompia oppilaita* « Si le maître donne la permission... cela enhardit les élèves plus faibles ». Le texte corrigé porte *se rohkaisee* « cela enhardit » au lieu de *rohkaisee se* (*se* « cela »). Dans ce dernier cas intervient un autre souci, celui d'éliminer une construction supposée d'origine allemande. C'est cette même répugnance devant un ordre des mots supposé étranger qui se manifeste dans le cas du complément du verbe, qu'il s'agisse du complément d'objet ou de tel complément circonstanciel. Ici encore, les innovateurs ne sont pas allés jusqu'au bout et n'ont pas préconisé de toujours placer le complément après le verbe, notamment le complément d'objet. Ils ont alors édicté une règle plus complexe en décrétant que le complément d'objet comme le complément circonstanciel devrait suivre le verbe toutes les fois qu'il serait mis en relief. Ainsi, une énonciation : *Nyt on parasta vielä kerran kuorossa luellaa taululla olevat lauseet...* « Alors il vaut mieux faire encore une fois lire en chœur les phrases qui sont sur le tableau... » est changée en : *Nyt on parasta luellaa vielä kerran taululla olevat lauseet* où les deux compléments circonstanciels *vielä kerran* « encore une fois » et *kuorossa* « en chœur » sont relégués après l'infinitif *luellaa* « faire lire ». Or l'auteur n'a aucune peine, après le regretté Lauri Kettunen, à démontrer que les dialectes connaissent l'ordre des mots récusé par les innovateurs aux yeux desquels on n'aurait affaire qu'à des svécismes ou des allémanismes. Elle relève en particulier que les corrections portées sur le manuscrit soumis à l'éditeur vont à l'encontre de l'usage parlé. Nous pourrions ajouter que l'exemple cité ci-dessus prouve même que la correction a rendu la phrase plus difficile à lire, loin de la clarifier.

Il est évident que les innovations proposées ont tendu à deux fins : 1) débarrasser la langue de constructions ressenties comme étrangères ; 2) conférer à l'ordre des mots un rôle expressif déterminé. De ce dernier côté, l'innovation aurait pour résultat de lier l'ordre des mots à la répartition de l'accent de phrase en fixant

l'emplacement de ce dernier. On aboutirait à créer un ordre des choses qui serait analogue à celui constaté désormais en hongrois. Le mot accentué figurerait en finnois après le verbe (alors qu'en hongrois il se trouve placé devant). Le verbe finirait par ne plus être jamais employé en fin d'énoncé de telle sorte que la phrase finnoise prendrait l'allure de la phrase française ou anglaise (plutôt française puisque les adverbes seraient le plus souvent relégués après le verbe). Il est superflu d'ajouter que ce serait un bouleversement total de l'expression finnoise. L'influence de l'anglais croissant, il se peut que les innovateurs l'emportent et nous aurons alors assisté à un processus extrêmement important du point de vue de l'histoire des langues : le changement de structure de la phrase opéré consciemment par une élite désireuse de modeler la langue selon l'idéal qu'elle s'en est formé. Rien ne révèle mieux combien la langue est un outil plastique modifiable à merci pourvu qu'une poignée d'hommes résolus sachent mener l'opération à bien. Voilà qui confirme les vues tant de fois exprimées par notre maître Antoine Meillet sur le rôle joué par les élites dans le développement d'une langue de civilisation. Les Finnois d'aujourd'hui ne veulent pas être esclaves des schémas syntactiques suédois ou allemands ; ils désirent s'en émanciper mais ils le font sans se soucier de savoir si par là-même ils ne renient pas leur patrimoine finno-ougrien. C'est d'autant plus remarquable que la linguistique finlandaise a surtout dépensé ses efforts à établir les grammaires comparées des langues finno-ougriennes !

M. Fred Karlsson reprend l'examen du phonétisme du finnois « normal » et il essaie de définir les « phonèmes segmentaux » qui s'y détachent les uns des autres. C'est une tâche délicate pour plusieurs raisons. D'une part, on est embarrassé pour situer le *-d-* qui sert de degré faible à *-t-*. En effet, le finnois ne possède par ailleurs aucune occlusive sonore des séries labiale et dentale mais seulement *p l k*. Les « degrés faibles » de *p* et de *k* sont respectivement *-v-* (pour *-p-*) et *-zéro-*, *-v-*, *-j-* (pour *-k-*). Par quel trait « distinctif » le *-d-* intervient-il dans ce système ? D'autre part, la prononciation connaît un *-η-* mais ce son n'apparaît que devant *-k-* et aussi, comme degré faible de *-nk-* (prononcé *ηk*) sous forme de la gémée sonore *-ηη-*. Faut-il y voir une « variante » ou un « phonème segmental » ? Une troisième difficulté est causée par le classement de la fameuse occlusive glottale finale qui a pratiquement cessé de se faire entendre autrement que devant les mots commençant par une consonne. Elle se manifeste alors sous les espèces d'une gémation de la consonne initiale du mot qui suit immédiatement le vocable terminé par l'occlusive glottale tantôtme : *tule'* « viens » mais *tule länne* (prononcé *tulellänne* en une seule émission de voix). Où situer ce phénomène ? Doit-on

supposer qu'il existe un phonème supporté par l'occlusive glottale imprononcée ? M. Fred Karlsson estime d'autre part, conformément à la doctrine pragoise, qu'il faut voir dans les voyelles longues une gémination de voyelles brèves, de même que les consonnes longues s'analysent en géménées. Ce serait très séduisant si les faits n'allaient pas à l'encontre de ce genre de spéculation. Ainsi, un mot *jalka* « pied, jambe » est prononcé avec un *-l-* nettement prolongé de telle sorte que les phonéticiens finlandais y voient une demi-longue et d'autre part, si l'on voit dans les géménées consonantiques deux phonèmes, il faut alors ériger en phonème la nasale gutturale *-ŋ-* puisqu'elle apparaît également géminée, etc. Ce qui gêne l'observateur dans tous ces raisonnements formalistes, c'est qu'ils procèdent de cette conception romantique selon laquelle une langue est une sorte d'organisme qui s'est développé selon des lois internes plus ou moins mystérieuses. Or le *-d-* du finnois est un « phonème » étranger qui a été implanté artificiellement pour distinguer des formes de mots qui se seraient confondues. Cette implantation ne s'est pas faite sans mal et encore aujourd'hui elle ne s'est pas introduite partout. Que M. Fred Karlsson propose de distinguer le *-d-* par son caractère « alvéolaire » plutôt que par sa sonorité ou sa « laxité » ne situe pas ce son dans l'économie actuelle de la langue. Mais de quoi résulte cette économie ? De l'évolution « spontanée » de la langue ? Certes non, le finnois normal est l'aboutissement d'une suite ininterrompue d'interventions conscientes de ceux qui l'ont élaboré au cours des siècles dans l'espoir d'en faire un moyen d'expression conforme à leur idéal d'une langue de civilisation. Pour cette raison, les ratiocinations sur les traits « distinctifs » du *-d-* sont déplacées car ce *-d-* demeure en réalité une sorte de corps étranger dans le phonétisme du finnois contemporain.

M. Gyula Weöres présente une brève analyse de ce qu'il appelle le style indirect libre en hongrois. Cet exposé résume ce que tous les connaisseurs du hongrois savent et il est visiblement destiné aux lecteurs de Finlande. J'ai traité de cet ensemble de problèmes dans l'*Esquisse de la langue hongroise* car la question est beaucoup plus complexe que ne le laissent apparaître les explications de l'auteur. Par contre, ce qui confère tout son intérêt à sa contribution, c'est qu'il compare des textes finnois et leurs traductions hongroises et inversement. Et c'est ce qui fait apparaître que les procédés exploités par le hongrois diffèrent fondamentalement de ceux du finnois. Le constant recours au style indirect « libre » est rendu nécessaire en hongrois par la difficulté d'y faire concorder les temps. Le hongrois n'opère qu'avec deux temps : un prétérit et un présent alors que le finnois dispose d'un registre à peu près semblable à celui des langues germaniques telles que le suédois

et l'allemand (non pas l'anglais !). Aussi, il est symptomatique que le traducteur finnois ait réparti dans sa langue les passés du texte original hongrois entre les différentes formes dont il disposait (prétérit, parfait défini, plus-que-parfait) alors que le traducteur hongrois d'un original finnois s'est senti à ce point gêné aux entournures pour rendre les temps finnois qu'il a commis çà et là de véritables erreurs d'appréciation sur l'étagement des temps. Ainsi, nous lisons en finnois *Siihen hän oli joutunut tuon Hilman kanssa, joka ei milään tästä ymmärtänyt* « C'était là qu'il en était venu avec cette Hilma qui n'y comprenait rien... » qui se trouve rendu en hongrois par : *Idejutott hát Hilmával, aki az egészről semmit sem értett* « Il en était donc venu là avec Hilma, qui n'avait rien compris à tout cela... » En d'autres termes, la traduction hongroise n'a pas rendu le prétérit finnois par le temps hongrois qui l'aurait vraiment exprimé, à savoir ici le présent. Et pourtant, ce passage du fameux roman de Sillanpää (traduit en français comme en hongrois sous le titre de *Silja*) a eu pour traductrice hongroise notre collègue M^{me} Irène Németh-Sebestyén dont on ne saurait mettre un instant en doute la connaissance du finnois. Seulement elle a pensé le temps à la hongroise, ce qui est naturel et c'est ce que confirme aussi cette expérience constante que même les meilleurs connaisseurs hongrois du français commettent eux-aussi ce genre d'erreur. Un pareil incident confirme qu'il est presque impossible de traduire du compliqué en du plus simple alors que l'inverse ne présente pas la même difficulté. Une langue disposant de procédés plus nombreux et plus complexes est plus à l'aise pour refléter ce que dit une autre langue aux catégories moins nombreuses et partant plus extensives, ce qui ne laisse pas non plus de poser de nombreux problèmes.

M. József Erdódi revient sur l'étymologie du nom finnois actuel de la Grande Ourse. Elle s'appelle *otava* et ce mot signifie dialectalement « filet tendu à travers un cours d'eau pour arrêter les saumons ». On y voit un dérivé d'un mot *ola* « pieu, épieu » car il s'agit d'un filet tenu par une série de pieux plantés dans le cours d'eau. Le maître E. N. Setälä l'a fait remonter à une étymologie finno-ougrienne, voire ouralienne qui serait celle d'un vocable ayant désigné une sorte d'enclos ou de haie. M. J. Erdódi ne remet pas en cause cette étymologie mais, s'appuyant sur plusieurs passages du *Kalevala* et surtout sur des variantes des chants populaires qui ont été utilisés par E. Lönnrot pour compiler le *Kalevala*, il estime qu'il s'agit non pas d'un filet mais de quelque animal puisqu'il est fait allusion à ses cornes et à sa queue. Comme d'autre part la tradition lapone voit dans la configuration des étoiles de la Grande Ourse une scène de chasse à l'élan, il suppose que le nom originel de la Grande Ourse en fennique a dû être

celui d'un animal familier des chasseurs et pêcheurs qu'étaient les ancêtres des Finnois. Tout cela est fort plausible encore qu'on ne s'explique pas pourquoi les Fenniques auraient pensé plutôt à un cervidé qu'à un ours puisque nous savons le culte qu'ils rendaient à ce plantigrade. C'est que le mot *olava* pourrait avoir une autre étymologie et signifier « armé, hérissé d'armes ». Au surplus, le terme *olava* désigne aussi dans d'autres contextes le Baudrier d'Orion comme également la Petite Ourse. Tout n'est donc pas élucidé dans cette recherche étymologique. Ce qui demeure par contre de l'argumentation de M. J. Erdódi, c'est que les noms des constellations ont changé au cours des temps et qu'actuellement on dit en finnois aussi *Iso Karhu* « Grande Ourse », *Pieni Karhu* « Petite Ourse », etc. Naturellement, derrière ces changements, l'auteur voit des raisons d'ordre social. L'appellation des constellations aurait été inspirée par les occupations matérielles et le genre de vie des populations intéressées. Est-ce bien sûr ? Et que fait-il de la magie et de la superstition ?

M. Terho Itkonen propose une nouvelle explication des formes de pluriel du participe passé actif en ancien finnois, plus exactement dans les écrits d'Agricola. Il s'agit des pluriels du type *tulluat* « étant venus », *uskonuat* « ayant cru », etc. A côté on lit aussi des formes *uskoneet* et *uskonuel*. Avant Agricola, il semble bien qu'il y ait eu surtout des formes en *uskoneet* « ayant cru » où *-ee-* résultait d'une contraction d'*-ue-*, cette dernière forme étant elle-même issue d'un prototype **uskonudet*, pluriel formé sur le singulier *uskonut* « ayant cru ». Dans la langue actuelle, la seule forme admise est celle en *-ee-* (prononcé long et non en deux voyelles distinctes). Si l'on s'explique la présence d'*e* dans la forme intermédiaire *uskonuel*, en revanche, on se demande ce que vient y faire cet *-a-*. Après une longue controverse avec les auteurs qui l'ont précédé, M. Terho Itkonen propose à son tour son explication. Les formes en *-a-* seraient dues à un effort pour revenir sur l'assimilation d'*-ude-* soit en *-ee-* soit en *-uu-*. Ce n'est pas impossible mais cela demeure conjectural, d'autant plus que le Fragment d'Upsal ne contient pas une seule forme de ce type. A cela s'ajoute que les formes inétymologiques en *-a-* sont nettement moins nombreuses que les autres dans les textes d'Agricola de telle sorte qu'elles apparaissent comme quelque chose d'insolite. Nous demeurons donc dans la perplexité.

Les autres contributions traitent de sujets de moindre importance ou trop spéciaux ; elles sont complétées par de nombreux comptes rendus ainsi que par plusieurs études sur les particularités de l'usage actuel du finnois et un certain nombre de chroniques concernant les études finnoises. Les résumés qui accompagnent les principales contributions sont en allemand ou en anglais, à

l'exception de celui de l'article de notre confrère hongrois Gy. Weöres qui est en français, ce dont nous lui sommes reconnaissants.

A. SAUVAGEOT.

129. LAURI HAKULINEN. — *Suomen sanaston käänntslainoja* (Calques lexicaux en finnois). Société de Littérature Finnoise. Mémoires n° 293). 200 p. in-8°. Helsinki 1969.

Lauri Hakulinen est le grand connaisseur du lexique finnois au sujet duquel il a publié de nombreuses études dont nous avons rendu compte ici-même au cours des années. Cette fois, dans un ouvrage d'ensemble, il revient sur le problème des emprunts lexicaux camouflés qui fourmillent en finnois. En gros, il en distingue de deux sortes : les calques proprement dits, du type du français « gratte-ciel », facilement reconnaissables, surtout s'ils sont de fabrication récente, et puis ceux qu'il appelle *merkityslaina* « emprunt sémantique », moins aisés à repérer puisqu'ils consistent à affecter un mot déjà existant d'une acception empruntée au terme étranger qui lui correspond plus ou moins par une partie de ses acceptions. Ici, c'est plutôt sur ce genre d'emprunts qu'il entend attirer l'attention. Dans la catégorie des vrais calques, il mentionne entre autres des mots tels que *haaksirikko* « naufrage » (pp. 31 et suivantes) qui est un composé de deux vocables : *haaksi* « esquif » et *rikko* « bris ». Ce terme n'apparaît, comme beaucoup d'autres, que dans les traductions bibliques du xvi^e siècle, puisque nous n'avons guère d'autres monuments mais il ne semble pas se retrouver dans les dialectes, ce qui suggère qu'il s'agit d'un terme savant. Il y a de grandes probabilités que le mot ait été décalqué du latin *naufragium* plutôt que du suédois *skeppsbrott* ou de l'allemand *Schiffbruch*. Quoi qu'il en soit, la source dernière est bien le grec. Il en est de même des mots *hyvntlekeväinen* « bien-faisant », *hyvntlekevä* « id. », *hyvntleko* « bienfait » (*hyvä* « bien, bon », *leke-* « faire »), etc. Dans d'autres cas, on ne peut remonter au delà du latin (*isänmaa* « patrie », *karkea* « grossier, brut », *kenttä* « camp, campagne », etc.). Où les choses se compliquent, c'est quand il s'agit non plus d'un décalque servile mais d'un emprunt de signification. Si les parlers populaires ne connaissent pas l'acception en cause, l'emprunt est manifeste : *kivittä-* « lapider » (de *kivi/kive-* « pierre ») et la filiation par laquelle il est passé nous ramène ici encore au grec.

L'emprunt prend des formes bien différentes. Ainsi, le mot finnois pour « distrait » est *hajamielinen*. Ses éléments sont *haja* « idée de dispersion » et *mielinen*, adjectif dérivé de *mieli* « esprit ». Il ne fait aucun doute que c'est la traduction de *tankspridd* du suédois, lequel est à son tour la transposition de l'allemand *zerstreut*, plus ou moins directement construit pour répondre au français *distrail*, emprunté au latin. Mais le finnois a ajouté l'élément *mielinen* qui lui a été suggéré par le suédois *lank-* (*tanke* « pensée »). Ce *hajamielinen* est certainement tardif, tout comme son correspondant hongrois *szórákozott* « distrait » qui est de 1836.

Si le mot auquel a été ajoutée une acception d'emprunt a une aire sémantique étendue, il est naturellement difficile de repérer exactement l'emprunt. C'est le cas du verbe *päätlää*, dérivé de *pää* « tête, extrémité, bout ». Il signifie le plus souvent aujourd'hui « finir, terminer » et c'est la signification que les dialectes lui prêtent, de même que les autres langues fenniques, mais en outre *päätlää* veut dire « conclure » et même « décider, arrêter, etc. ». C'est dans ces dernières acceptions que se situe l'emprunt. C'est par l'intermédiaire de traductions telles que celles d'Agricola (1548) qu'il a dû pénétrer : ... *losin Inhimisen Poica menepi ninquin päätelty* (Luc XXII, 22 : *Et quidem Filius hominis, secundum quod definitum est, vadit* ...). En effet, les traductions correspondantes du suédois (1541) et de Luther (1546) comportent respectivement *beslutil* et *beschlossen*, verbes dérivés construits sur *sluta*, *schliessen* « fermer, clore ». Ensuite, le verbe finnois *päätlää* a pris en charge les acceptions du latin *concludere*, etc. Hakulinen montre à cette occasion que le verbe finnois *sulkea* « fermer, clore » a failli prendre en charge cette série de significations mais la tentative n'a pas réussi.

A passer en revue ces étymologies et l'histoire des emplois à travers lesquels les significations d'emprunt se sont introduites puis installées, on est amené à vérifier une fois de plus ce qu'enseignait Antoine Meillet, à savoir que l'essentiel de notre terminologie savante nous a été donné par les Grecs. Le plus souvent nous n'avons fait que refaçonner ce qu'ils avaient exprimé.

Naturellement, si vaste que soit l'information de l'auteur, l'extraordinaire précision du détail de ses démonstrations, il y a des points où l'on n'opinera pas de la même façon que lui. Ainsi, quand il traite du mot *vahingonilo* « joie éprouvée au sujet du malheur d'autrui », il est difficile d'y voir autre chose qu'un emprunt au suédois, lui-même venu de l'allemand *Schadenfreude*. En effet, il s'agit d'un composé de *vahinko* « dommage, préjudice » et d'*ilo* « joie ». C'est, pièce pour pièce, le suédois *skadeglädje* (à côté de l'emprunt *skadefröjd*) et l'allemand *Schadenfreude*. Il est abusif de vouloir remonter plus loin et de mettre en cause le

français *joie maligne* qui n'a pas le même sens. Quant à *kāröröm* du hongrois (*kār* « dommage, préjudice » et *öröm* « joie »), c'est un décalque récent du terme allemand. Il semble bien que ce dernier soit le seul prototype.

Dans plusieurs rares cas, il y a lieu de se demander si l'on a quelque raison de supposer qu'on a affaire à un emprunt de sens. Soit le mot *ralkaista* qui veut actuellement dire « décider, résoudre ». Faut-il penser qu'il a acquis cette signification sous l'effet du latin *absolvere* (lui-même décalqué du grec) et du suédois *slita* « déchirer, arracher », ceci sous le prétexte que *ralkaista* a signifié originellement « arracher, détacher, séparer » ? Mais les verbes ayant une pareille signification ne peuvent-ils pas développer « spontanément » une acception abstraite « décider, arrêter, résoudre » ? Le houailou noté par Maurice Leenhardt possède bien de son côté un *wirhērē* « trancher, décider » par exemple dans la locution *ka wirhērē orokau* « ce que le chef a décidé, arrêté » (*wi* « idée de séparation, de partage » *rhērē* « idée de casse, bris ») et le terme *rhē* « coupure, démarcation » se relève dans la locution : *Rhē nedaa ne boē* « fixer, arrêter la date de la fête du pilou » (*rhē* + *nedaa* « jour », *ne* « de », *boē* « fête du pilou »), etc. De son côté Mgr Dordillon a trouvé en marquisien, à côté de *lohi* « trancher, couper par tranches » un *lohi-lohi* qui signifie « décider, commander, gouverner » et il cite à l'appui la locution *Īa ōe le tohi-lohi o te haka nei* « C'est à toi de diriger ce travail, c'est toi qui as la direction de ce travail » (*Īa* « en, à », *ōe* « toi », *le* « le, la » *lohi-lohi* « action de trancher plusieurs fois », *o* « sur », *te* « le, la », *haka* « action, opération, exécution, travail », *nei* « ce »). Il est donc incertain que le finnois *ralkaista* « dirimer » (dans le lexique de D. Juslén de 1745) ait acquis la signification de « décider, résoudre » sous l'effet direct du suédois *slita*, etc. Nous pouvons aussi bien avoir affaire à un développement sémantique propre aux parlers finnois. N'oublions pas qu'en français même nous disons « trancher un litige », or cette acception s'est développée au cours de l'histoire du français sans action apparente de l'extérieur. Quant à *décider*, c'est tout simplement un emprunt, comme on sait.

L'historien des langues se trouve donc devant une tâche ardue. D'une part il lui faut détecter les développements dus à l'action d'un adstrat, voire d'un superstrat, plus rarement d'un substrat et d'autre part il lui faut discerner les cheminements de sens qui sont le résultat de l'association des idées. Or ces cheminements peuvent se produire dans n'importe quel idiome ainsi que j'ai déjà eu l'occasion de le signaler dans le Journal de Psychologie (oct.-déc. 1953). Le livre de Lauri Hakulinen constitue ainsi une précieuse contribution à l'histoire du lexique non seulement du finnois mais des langues sur lesquelles s'est exercée l'influence de

la civilisation occidentale, disons même européenne, d'origine gréco-latine.

A. SAUVAGEOT.

130. TAUNO SÄRKKÄ. — *Ilämerensuomalaisten kiellen eksessiivi* (Le cas « excessif » des langues fenniques). Helsinki 1969. 233 p. in-8°.

Par le terme « excessif », formé d'après les termes grammaticaux *inessif* (localisation au-dedans), et aussi *essif* (expression de l'état), les théoriciens des langues fenniques entendent un cas exprimant la séparation, l'éloignement, le départ, etc. Plus particulièrement, il s'applique aux formes en *-nta/-ntä* de certains adverbes et de certaines postpositions : *kolonla* « de chez soi » (de *kolo* « foyer, maison »), *luonla* « d'auprès de ... », *olempäntä* « de plus loin », etc. Parfois, il se trouve qu'un substantif ordinaire en est affecté : *lallinta* « de l'écurie, en sortant de l'écurie » (*talli* « écurie »), etc. Ces formes sont en petit nombre et ne se rencontrent que dialectalement encore qu'elles aient trouvé place parfois dans la langue de tel ou tel écrivain féru de régionalisme ou de dialectalisme comme il y en a tant dans la littérature finnoise. Elles répondent à des constructions plus répandues qui se présentent au cas ablatif : *takaa* « de par-derrrière » plutôt que *takanta* « id. », etc. Comme on le sait, les cas locaux « généraux », à savoir le locatif, l'ablatif et le latif n'ont conservé leur acception spatiale en fennique que dans des adverbes, des postpositions ou dans quelques clichés isolés. Partout ailleurs ils ont été remplacés par des cas plus spécifiques : inessif (suffixe *-ssa/-ssä*), élatif (*-sta/slä*), illatif (*-sen*, qui a abouti à plusieurs formes secondaires, etc.). La répartition actuelle des formes en *-nta/-ntä* laisse supposer qu'elles ont surtout existé en carélien du sud, en ingrien et dans les parlers sud-est du finnois (*suomi*). Elles sont toutefois également attestées en este, en vote et même en live ; c'est-à-dire sur tout le pourtour du Golfe de Finlande et sur la rive méridionale de la Baltique.

Du point de vue de la forme on y a vu une construction secondaire obtenue en élargissant du suffixe de l'actuel partitif (anciennement ablatif) *-la/-lä* une forme provenant du cas essif en *-na/-nä* : *takana* « derrière », *lakan-la* « de par-derrrière (à côté de *takaa* < **takaða* < *lakala*). C'est très plausible puisque l'ablatif actuel est en *-lla/-llä*, l'adessif en *-lla/-llä*, suffixes composés eux-mêmes de l'*-l-* du suffixe de dérivation en *-la* indiquant la localisation (*pappila*

« presbytère », là où habite le prêtre, *elälä* « sud », ce qui est devant, etc.). Puisque les formes en questions s'appuient sur l'-l du suffixe -la/-lā, il était facile de concevoir par analogie d'autres formes s'appuyant parallèlement sur le -na/-nā du localif ancien, -na/-nlā faisant le pendant de -lla/-llā pour exprimer l'idée de séparation, d'éloignement, etc. Le tout est de savoir quand et où ce développement s'est accompli. Trois hypothèses ont été formulées : 1) les formes de l'excessif en -nta/-nlā remonteraient au fennique commun ; 2) elles se seraient développées parallèlement dans les différents parlers après la dislocation des dialectes fenniques ; 3) elles seraient passées par emprunt d'un dialecte à l'autre. Chacune de ces hypothèses a sa vraisemblance. Ce qui parle en faveur de l'ancienneté, c'est qu'elles sont généralement circonscrites à quelques adverbes et postpositions et nous savons que les anciennes formes casuelles se conservent surtout dans ce genre de mots. C'est ainsi qu'en hongrois, le locatif en -ll ne s'est maintenu que dans des mots de ce genre : *alatt* « sous », *előll* « devant », *itt* « ici », *ott* « là », etc. Les « excessifs » en -nta/-nlā auraient ensuite été éliminés et ceux actuellement attestés ne seraient que des reliques. L'hypothèse d'une convergence de développement est également séduisante mais n'explique pas la rareté des emplois relevés car tout se passe comme si nous avions affaire à la disparition progressive d'une construction qui a avorté. Reste la supposition selon laquelle il s'agirait d'emprunts. On répugne à l'admettre, précisément à cause du caractère isolé de ces formes. D'autant plus qu'elles se retrouvent dans des parlers distants les uns des autres encore qu'on puisse admettre des relations plus ou moins fréquentes entre les populations riveraines de la Baltique. Notre auteur ne se prononce pas mais après avoir lu de près son exposé, bourré de faits très bien présentés et classés, on pencherait plutôt en faveur de l'hypothèse de l'ancienneté. Quoi qu'il en soit, il est fort intéressant de constater que le fennique a tenté d'élargir et de spécialiser sa déclinaison en développant des cas spatiaux nouveaux à mesure que les cas spatiaux anciens perdaient leur acception d'origine et assumaient des acceptions plus abstraites, voire même grammaticales (comme c'est le cas du partitif issu de l'ancien ablatif, par exemple). Dès lors que le locatif en -na/-nā venait à désigner l'état, l'ancien ablatif le partitif ou si l'on préfère la partialité, l'expression spécifique des relations proprement spatiales a été reprise en charge par des cas nouveaux dérivés des anciens. Ce développement de la « déclinaison » dénonce que les sujets qui utilisaient le fennique ont trouvé un grand intérêt à définir avec précision les positions et les mouvements dans l'espace. Cette précision accrue dans la détermination des lieux et des mouvements n'a pas été un trait de « primitivisme » comme

certaines pourraient le penser. C'est à mesure que l'expression s'est affinée que s'est édifiée la déclinaison à cas multiples qui est si caractéristique des langues finno-ougriennes évoluées. Ce n'est pas par hasard que le hongrois s'est construit la déclinaison la plus riche en cas alors que le vogoul, l'ostiak, le lapon n'ont pas déployé le même effort. Avec le hongrois et le finnois, c'est le permien qui compte le plus de cas, ce qui n'est pas non plus fortuit puisque les Permien ont montré une nette supériorité intellectuelle et technique sur les autres Finno-ougriens des mêmes parages : Tchérémisses et Mordves d'une part, Vogouls, Ostiaks d'autre part.

La monographie de M. Tauno Särkkä est très instructive et ce que nous y trouvons nous renseigne bien au-delà du sujet traité. Comme nous l'avons dit, les faits sont dénombrés, rangés, classés, expliqués avec beaucoup de fermeté et il faut féliciter l'auteur de ce travail mené avec la rigueur de l'école finlandaise. Ajoutons que derrière ce livre solide et bien bâti se profile l'enseignement du maître qu'est le professeur Pertti Virtaranta à qui nous sommes redevables de tant de beaux travaux. Souhaitons que d'autres réussites de la même qualité nous soient offertes dans l'avenir.

A. SAUVAGEOT.

131. *Acta Linguistica Academiae Scientiarum Hungaricae*. — Tomus XX, fasc. 1-2. 242 p. in-8°. Budapest 1970.

A la différence des précédents tomes, celui-ci ne nous apporte, dans sa première livraison, que très peu d'études concernant les langues ouraliennes.

La première, qui se veut très générale et a même l'ambition de déboucher sur des conclusions de portée universelle touchant au développement même de la pensée humaine, est de M. J. Balázs qui nous expose ses vues sur « Les fonctions des éléments suffixaux ». Les éléments de sa « démonstration » sont puisés dans la grammaire comparée ouralienne. Voici son argument : les suffixes ouraliens seraient issus d'éléments déictiques qui auraient servi à préciser soit la position dans l'espace soit les rapports établis entre les mots. Dans ce dernier cas, c'est par le mécanisme de la « congruence » que se serait opérée cette spécialisation. Ainsi s'expliquerait l'impossibilité où se trouvent les chercheurs de définir la signification exacte des suffixes qui ont pu être identifiés comme ayant fait partie du patrimoine ouralien. Pour reprendre l'un des exemples cités, on constate qu'un morphème *-na/-nä* se trouve agglutiné à

des vocables auxquels il confère des significations très différentes. En finnois par exemple, on trouve ce suffixe ajouté aux pronoms personnels *minä* « je, moi », *sinä* « tu, toi » mais aussi à des noms de lieux : *Usmana* « endroit où il y a du brouillard » (*usma*, *usva* « brouillard »), à des noms communs : *sarana* « gond » (de porte), *pähkinä* « noisette », à des adjectifs : *ihana* « magnifique, superbe » (*iha* « gai, joyeux, allègre »). Avec raison, M. J. Balázs identifie ce suffixe à celui des substantifs déverbatifs tels que *kohina* « mugissement » (du verbe *kohise-*), *sirinä* « sifflement strident » (*sirise-* « siffler d'une manière stridente »), etc. Et naturellement, il faut aussi en rapprocher le suffixe du cas locatif *-na/-nä* (*kolona* « à la maison », *läsnä* « près », etc.). Les langues ouraliennes présentent des correspondances non équivoques de cet élément en *-n-* que l'auteur croit également retrouver dans les formes du duel du pronom personnel (notamment en lapon dans les formes dont l'interprétation est par ailleurs contestée, et aussi dans le « co-affixe » de pluriel qui a laissé de nombreux vestiges, tant en fennique qu'en mordve, en ostiak, vogoul, etc). Bref, ce serait un déictique en *n-* qui serait à l'origine de toutes ces constructions. Le principe en serait le suivant : le déictique aurait été ajouté à tous les mots liés ensemble dans un même syntagme. On aurait eu affaire à des séquences du genre *tot(t) látoll, hallott, járt, kell* (p. 3) « celui-là a vu, a entendu, a marché, s'est levé », etc. Le *-l* (ou *-tl*), suffixé à l'ancien hongrois *to-* « celui-là » serait de même origine et de même fonction que celui qui est agglutiné aux thèmes verbaux *lát* « il voit », *hall* « il entend », *jár* « il va, il marche », *kel* « il se lève », etc. pour former le prétérit. Ce n'est que plus tard que les significations et les fonctions se seraient différenciées et auraient pour ainsi dire changé de nature en même temps que la « forme interne » de la langue se serait transformée.

Si nombreux que soient les témoignages allégués, cette démonstration n'est pas probante. Elle repose uniquement sur des postulats dont le moindre n'est pas celui selon lequel : « ... l'époque à laquelle les éléments suffixaux ont commencé à se former représente un échelon élevé du développement de la pensée abstraite ».

Mais commençons par la partie proprement linguistique. La prétention ou l'ambition, comme on voudra, de dépasser l'ouralien pour définir le pré-ouralien relève de la paléontologie plus que de la grammaire comparée. Car l'auteur a beau faire allusion constamment aux faits « altaïques » (surtout turks), il ne nous dit pas sous quels aspects il se représente ce qui a précédé l'ouralien commun. Il nous laisse supposer qu'il s'est agi d'un idiome sans flexion composé de mots pleins et de déictiques, ces derniers étant utilisés pour assembler les mots pleins les uns avec les autres selon des patrons dont il ne nous dit rien, à la différence de ce qu'a

fait notre éminent confrère Paavo Ravila dont il se recommande assez souvent. Mais ce préouralien est-il l'ouralo-altaïque ou quoi d'autre ? Ou bien est-ce quelque chose d'encore plus ancien ? C'est qu'il n'est pas sans intérêt de situer dans la chronologie cette restitution purement conjecturale car il faut bien le dire, rien dans la grammaire comparée des langues ouraliennes, dans l'état actuel de nos connaissances, ne nous permet d'induire à partir d'indices incertains que les langues ouraliennes soient issues d'une langue dont, pour ma part, je ne connais pas d'équivalent. Si, en effet, nous nous tournons vers des idiomes qui expriment une civilisation « sous-développée », comme par exemple les langues mélanésiennes, nous ne rencontrons rien qui rappelle l'état évoqué par notre auteur. Bien mieux, les mots auxiliaires qui assurent l'assemblage syntagmatique des lexèmes sont pour la plupart non des déictiques mais des mots qui se sont vidés de leur sens premier. Ce qui correspond en houaïlou de la Nouvelle-Calédonie à notre préposition « dans » est un mot *ro* « intérieur, dedans » : *Na tala ro wemoa* « Lui, rester, intérieur, maison » « Il reste à, dans la maison » (Maurice Leenhardt : *Vocabulaire et grammaire de la langue houaïlou*, p. 248). Mais on peut dire aussi : *Na to wemoa xiē* « Il est dans sa demeure » (Lui — idée de demeurer, de rester — maison — de lui) et ici l'élément *to* peut être interprété selon nos catégories comme un verbe ou de préférence comme un prédicat, l'indistinction du nom et du verbe étant la règle dans cet idiome mélanésien. Mais le chinois connaît des phénomènes analogues et alors nous en venons à l'assertion selon laquelle le développement de formes suffixales est une marque de la capacité d'abstraction de la pensée. A ce compte, le dernier des Samoyèdes aurait un énorme avantage sur le plus cultivé des Chinois, des Vietnamiens ou des Malais.

Sans peut-être s'en douter, M. J. Balázs en revient à la trop fameuse distinction entre la pensée « prélogique » qui caractériserait les « primitifs » et les catégories auxquelles nous sommes accoutumés dans nos langues de civilisation occidentales. Nous aurions développé un plus grand pouvoir d'abstraction que ces pauvres arriérés qui n'ont pas su se bâtir des mots suffixés (ou préfixés). Le regretté Roger Lévy-Bruhl, qui s'était un moment égaré dans cette direction, a eu vite fait de reconnaître son erreur et de se rendre à cette évidence que les « primitifs » pensent par les mêmes catégories que nous. De ce point de vue, il n'y a aucune différence entre les hommes qui vivent actuellement sur le globe terrestre. La complication grammaticale n'est pas un signe de développement intellectuel avancé, pas plus d'ailleurs que la simplicité. Ce sont d'autres facteurs qui ont façonné les langues telles que nous les connaissons depuis qu'elles sont attestées. C'est que nous ignorons tout de la genèse des langues. Même celles que nous croyons pouvoir restituer

ne sont jamais qu'une suite de quelque idiome qui les a précédées. La « reconstruction » de ce qui a précédé l'ouralien ne nous ramène pas à la source de ce qui a produit les langues ouraliennes. L'hypothèse d'une communauté ouralo-altaïque avait l'avantage (et garde cet avantage) de nous hisser d'un cran de plus dans le passé mais nous ne parviendrons pas non plus par là à un commencement. Nos langues, quelles qu'elles soient, ne sont que des suites et on le voit bien en considérant les créations nouvelles telles que l'esperanto, l'ido, l'IALA ou l'interlingue.

Mais si nous considérons par contre la genèse du langage chez l'enfant, nous constatons que ce ne sont pas les déictiques qui jouent un rôle décisif dans l'agencement rudimentaire des mots produits dans la phase initiale. Il en est de même des sabirs. D'un côté comme de l'autre, pour s'exprimer rudimentairement le sujet recourt à des mots « pleins » ou lexèmes dont il lui arrive de faire par la suite des mots vides ou auxiliaires. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les créoles pour se rendre compte de ce qui se passe. Pour ces raisons, toutes les belles hypothèses qui édifient la grammaire d'une langue à l'aide de déictiques sont en flagrante contradiction avec les données de l'expérience.

Il est un reproche que nous ne pouvons pas ne pas faire à M. J. Balázs : c'est d'avoir vraiment abusé de l'artifice qui consiste à présenter comme une vérité admise ce qui n'est que conjecture. Il surprendra tout spécialiste par son assertion (p. 10) d'après laquelle le hongrois *ő* « lui, elle » proviendrait d'un ancien déictique en *e-* ou *-i*. C'est contraire à tout ce que nous savons. Il s'agit en réalité d'un pronom personnel dont on trouve les traces dans les autres langues finno-ougriennes et c'est vouloir vraiment se fourvoyer que de remettre en cause cette excellente équation.

M. J. Balázs n'est pas le seul à jouer avec les déictiques et ce petit amusement n'est pas sans rappeler les procédés simplistes du fameux Marr dont il semble que Staline n'ait pas réussi à liquider définitivement les fantaisies. Il est regrettable qu'un chercheur de talent ne s'applique pas à des tâches plus dignes de lui.

Deux notules de M. H. Katz retiennent l'attention. La première revient sur la construction passive attestée dans les langues ougriennes de l'Ob (vogoul et ostiak). Il s'agit des énoncés du type : *ašetna onlapna wersa* (Wolfgang Steinitz : *Ostjakische Grammatik und Chrestomathie*, p. 74) « von seinem Vater wurde er mit einer Wiege gemacht » (« Son père lui fit un berceau » = Par son père il lui fut fait un berceau ». A cette occasion, il remet avec raison en cause la définition de la relation objectale telle qu'elle est présentée par plus d'un chercheur. Mais il va plus loin et sur la foi de comparaisons de constructions de l'ostiak oriental avec celles du tchouktche, il croit pouvoir comparer les formes mêmes du cas

« ergatif » exprimant l'agent dans ces idiomes. Ce cas serait marqué par des suffixes en *-ta/-a*, *-tä/-ä*. Comme il répugne à admettre l'hypothèse d'une parenté entre ces idiomes, il suppose qu'il peut s'agir de concordances non fortuites, caractérisant les langues de l'espace sibérien. Mais pourquoi tant de précautions ? De deux choses l'une, ou il y a eu emprunt ou il y a filiation. Ayons le courage de voir les choses en face. La 3^e hypothèse serait la coïncidence purement fortuite. Si on se refuse à l'admettre, il ne reste plus qu'à renoncer. Mais fait-on alors encore de la science ?

L'autre notule apporte plusieurs références qui attestent que les Zyriènes de la presqu'île de Kalin se sont installés sur cette terre samoyède non après 1917 mais dès 1880.

Les autres contributions concernent le suédois, que M. F. Kiefer veut analyser pour en établir la grammaire « génétive ». Le vieux suédisant que je suis n'a pu lire ce propos sans quelques haut-le-corps car la réalité suédoise y est plutôt malmenée. C'est ce que reconnaît d'ailleurs l'auteur (p. 57) dans une note écrite après la correction des épreuves. M^{me} Jolán Kelemen traite de l'imparfait de Flaubert et des romanciers naturalistes du xix^e siècle. M. M. Fogarasi nous entretient des idées et usages de Machiavel du point de vue linguistique dans son Dialogue. Les autres contributions concernent la toponymie allemande de Hongrie, la répartition des dialectes allemands en Hongrie, les noms allemands de montagnes en Hongrie, etc. toutes études qui ne peuvent manquer d'intéresser les spécialistes de ces disciplines.

Le fascicule se termine par une chronique et des comptes rendus comme d'habitude. La chronique contient, hélas, deux nécrologues, l'un qui célèbre la mémoire d'Alexandre Eckhardt qui enseigna la langue et la littérature françaises à l'université de Budapest et qui fut un grand ami de la France et de la civilisation française. Personnellement, nous perdons en lui un fidèle ami que tous estimaient pour la netteté de son caractère en même temps que pour la sûreté de son jugement. L'autre deuil nous touche aussi en la personne de Béla Zolnai qui enseigna, lui, de son côté la langue et la littérature françaises à l'université de Szeged. Il fut l'un des pionniers de l'étude scientifique de la stylistique et on ne se lasse pas d'admirer la profondeur de ses vues et sa perspicacité que seule dépassait son incurable modestie. La France et la science française perdent en eux deux connaisseurs attentifs et bienveillants.

A. SAUVAGEOT.

132. NYELVTUDOMÁNYI KÖZLEMÉNYEK (Communications linguistiques). — Tome LXXII, fasc. 1, 272 p. in-8°. Éditions de l'Académie. Budapest 1970. Prix : 24 florins.

Ce nouveau cahier commence par une rétrospective du développement des études linguistiques en Hongrie depuis la première guerre mondiale, qui doit être suivie d'une analyse de ce qui s'est passé entre 1945 et l'année 1970, 25^e anniversaire de la libération du pays.

C'est M. F. Kovács qui s'est chargé de produire cet exposé dont l'intérêt est grand. Non pas tant parce qu'il y évoque des temps où les travaux hongrois étaient encore plus méconnus qu'actuellement mais surtout par les jugements de valeur qu'il émet en cours de route. En résumé, la situation a été la suivante : la linguistique hongroise a accusé un retard considérable par rapport aux disciplines occidentales correspondantes. Elle était en gros demeurée fidèle aux conceptions de l'école néo-grammairienne, avec à peine quelques retouches. Elle a ignoré longtemps l'œuvre de Ferdinand de Saussure et elle a méprisé la phonologie. La géographie linguistique ne l'a pas non plus sollicitée et c'est ce qui explique le retard mis à la rédaction de l'Atlas linguistique hongrois dont le tome I vient seulement de sortir (sous une forme admirable, hâtons-nous d'ajouter). Selon M. F. Kovács (qui signe par ailleurs également Ferenc Kovács-Fabricius), un seul chercheur hongrois, J. Laziczius, aurait été, comme on dit, « à la page » pour avoir tout de suite saisi le parti qui pouvait être tiré de la phonologie. Les autres étaient demeurés selon lui sous l'empire de ce que l'on appelait là-bas le « positivisme » et les enthousiastes s'enflammaient à la lecture des produits de l'école dite « idéaliste » qui s'incarnait à leurs yeux dans la personne et les œuvres de Karl Vossler. Mais F. Kovács oublie que sous l'appellation « positivisme » on désignait les savants qui faisaient preuve de quelque indépendance et de quelque esprit de progrès. Je me souviens de ce qu'en pensait mon inoubliable maître hongrois Zoltán Gombocz quand il lui revenait d'être taxé de « positivisme ». Or il se trouvait précisément que Gombocz a été le premier à prêter une oreille vigilante à l'enseignement de Ferdinand de Saussure. C'était lui aussi qui surveillait de très près ce que mon illustre maître Antoine Meillet enseignait de son côté et je suis toujours fier d'avoir été durant ces années l'intermédiaire entre les deux grands savants qui m'honoraient l'un et l'autre de leur amitié. S'il y a eu un saussurien en Hongrie, ce fut Gombocz et cela dès 1924 où il put lire enfin le Cours de Linguistique générale dans un exemplaire que je lui ai rapporté de Paris. Il suffit de se reporter aux publications de Gombocz à partir de cette date pour constater le changement intervenu dans sa manière de voir les choses. La linguistique synchronique a fait

chez lui son apparition, notamment dans son bref mais substantiel article sur les fondements de la syntaxe (*Mi a mondallan?*, titre repris de celui de John Ries : *Was ist Syntax?*) et dans son bref petit manifeste sur la « linguistique fonctionnaliste » dont les idées devaient être reprises en 1948 devant le Congrès International des linguistes par E. Buyssens sans que ce dernier ait même eu connaissance de la publication de Gombocz. Il est vrai qu'à cette occasion, je fus le seul à rappeler que Gombocz avait été ici encore le grand précurseur et je ne fus pas autrement surpris de voir que les délégués hongrois présents n'avaient pas réagi, faute d'avoir conservé le souvenir de cet exposé dont ils n'avaient pas perçu l'importance.

M. F. Kovács montre excellemment quelle fut l'« indifférence théorique » des linguistes hongrois de l'entre-deux-guerres. L'historicisme dominait et il faut ajouter qu'il n'était tempéré par aucune analyse de la société. C'était de l'archivisme, si l'on ose dire. On ne travaillait que sur des documents mais, soyons justes, on le faisait avec une probité et une précision qui font que ce labeur ne saurait être considéré comme indifférent. Les chercheurs d'aujourd'hui sont heureux de pouvoir en profiter.

Il faut savoir gré à l'auteur (et aussi à la rédaction) d'avoir décrit sans fard ce qui s'est passé après la seconde guerre mondiale au moment de désarroi où quelques esprits égarés avaient tenté d'introduire le marrisme sous couvert d'on ne sait quelle application du marxisme. Il est vrai que les meilleurs préférèrent se taire et attendre. L'interview fameuse donnée par Staline (Pravda du 20 juillet 1950) vint les délivrer d'une coercition qui menaçait de les paralyser. En vain quelques-uns d'entre eux avaient pu lire en 1933 la contribution que j'avais fournie sur le marxisme au tome I de la Série A *la lumière du marxisme* et où j'avais cru devoir dénoncer l'énorme mystification de cette linguistique dont toutes les assertions bravaient le plus élémentaire bon sens.

Nous n'en sommes heureusement plus là. Et nous attendons la suite de l'étude de F. Kovács, celle qui portera sur ce qui a suivi ce qu'il appelle justement cet « épisode marriste ». Nous attendons de lui qu'il définisse la linguistique d'obédience marxiste car ce que nous apercevons jusqu'à présent dans les travaux publiés en Hongrie, c'est du structuralisme à la sauce américaine, du phonologisme, de l'historicisme plus ou moins éclairé par le matérialisme historique, du comparatisme mais rien qui en soi différencie foncièrement les travaux d'aujourd'hui de ce qui se fait dans les pays qui ne professent pas le marxisme comme doctrine d'État. Proclamer que le langage est un phénomène social, ce n'est pas nouveau car Meillet l'a déjà dit. Accuser le saussurianisme d'être une doctrine « idéaliste », ce n'est pas non plus neuf ni surtout

très fondé, comme il serait aisé de le démontrer en faisant état des plus récents travaux des cérébralistes. Tomber dans le formalisme des grammaires génératives, transformationnelles, etc. n'a rien de bien spécifique du point de vue de la théorie du langage, alors ? Alors, nous sommes impatient de lire la suite.

M^{me} Magda Kövesi-A. revient sur un problème important de la comparaison des langues ouraliennes : les marques de pluriel. Traditionnellement, la théorie est la suivante : l'ouralien (et à plus forte raison le finno-ougrien commun) aurait possédé pour marquer le pluriel les morphèmes *-t*, *-i* (ou *-j*) et *-n*, peut-être même un *-k*. Mais de divers côtés, des objections ont été formulées ces derniers temps contre cette hypothèse. On s'est ému en particulier de constater que le hongrois ne connaît qu'un pluriel en *-k* alors que le permien (votiak et zyriène) construit son pluriel avec un formant en *-jos* (votiak), *-jes*, *-jes* (zyriène) tandis que le tchérémisse suffixe l'élément *-wlä*, *-wlä* probablement emprunté au turk tchouvache. Cet état de choses, lié au fait que le hongrois utilise un suffixe de pluriel *-k* alors que les deux autres langues « ougriennes » (vogoul et ostiak) se servent de *-t* a tellement intrigué certains chercheurs qu'ils en ont conclu que le finno-ougrien commun (et à plus forte raison l'ouralien) n'avait pas encore développé d'expression systématique du pluriel. Le *-t* aurait été exploité à cet effet dans les langues du groupe fénno-volgaïque (lapon, fennique, mordve) et les autres idiomes apparentés se seraient « débrouillés » chacun pour soi. Seulement voilà, il apparaît qu'en tchérémisse le verbe (plus généralement le prédicat) présente *-t* pour indiquer la 3^e personne de pluriel et puis, quand même, vogoul et ostiak s'associent pour utiliser *-t* exactement dans les mêmes conditions que le fennique ou le mordve. Notre éminent confrère J. Décsy, devant cet obstacle, n'a pas hésité à supposer que le pluriel en *-t* se serait développé en ougrien séparément du fénno-volgaïque. Plus récemment, c'est à l'influence du samoyède qu'on impute la présence de cette malencontreuse marque *-t* en vogoul et en ostiak. Il ne vient semble-t-il pas à la pensée de ces objecteurs que le permien peut tout simplement avoir perdu l'usage du *-t*, de même que le hongrois. Le cas intermédiaire du tchérémisse devrait donner à réfléchir. C'est un idiome qu'on juge très proche du mordve or il a conservé le *-t* en fonction de marque de pluriel du prédicat alors qu'il construit autrement désormais le pluriel de ses substantifs. N'est-il pas plus simple de supposer alors que le permien a perdu son ancienne marque de pluriel en *-t*, de même que le hongrois ? Les romanistes s'accommodent bien de voir que le français et le provençal ne présentent plus la moindre trace du pluriel latin, alors que l'espagnol a généralisé l'*-s* des accusatifs pluriels et l'italien l'*-i* et l'*-e* (<*-ae*) des nominatifs pluriels masculin et féminin.

M^{me} Magda Kövesi-A. a entrepris, elle, de réhabiliter à la fois le *-l* et aussi le *-k*, marques finnoise et hongroise du pluriel en les interprétant comme d'anciennes marques indiquant la notion de collectivité, de groupe, etc. Selon elle, les substantifs ouraliens n'auraient pas eu d'acception autre que générique. Ils auraient indifféremment désigné des concepts singuliers et des concepts pluraux. En cas de besoin, ils auraient été élargis par un suffixe qui aurait précisé qu'il s'agissait d'un collectif, etc. Cette hypothèse n'a rien d'absurde en soi car c'est l'état de choses que nous trouvons dans les langues malayo-polynésiennes, pour ne prendre qu'un exemple. Le seul inconvénient d'une pareille hypothèse est qu'elle n'explique pas que les langues ouraliennes aient développé une distinction du nombre. On sait que le chinois, l'annamite, etc., qui sont pourtant des langues de civilisation cultivées depuis de longs siècles par des élites très raffinées, n'ont toujours pas constitué d'appareil exprimant les distinctions de nombre d'une manière simple. Pourquoi en aurait-il été autrement de l'ouralien ? Il est pourtant manifeste que le *-l* a marqué et marque toujours le pluriel des noms (substantifs et prédicats) dans les langues ouraliennes que nous avons énumérées et le hongrois, pour sa part, dispose d'une marque de pluriel *-k* d'une rare efficacité. Alors est-il si vraisemblable que l'indifférence numérale ait existé en ouralien commun ? Nous sommes bien en peine pour l'affirmer car il ne faut jamais oublier que la grammaire comparée ne nous reproduit pas une image complète de la langue prototype. Nous sommes dans la situation de l'archéologue qui retrouve des pans de murs ou des fûts de colonnes, qui peut dans une certaine mesure se représenter la configuration générale de l'édifice que la fouille a dégagé mais qui ne peut en aucun cas restaurer complètement ce qui est tombé en ruine. Quand M^{me} M. Kövesi parle de « reconstruction » (*rekonstruálás*), elle va au delà de ce que la grammaire comparée lui offre le moyen de restituer. C'est ce que Meillet n'a cessé d'enseigner. Ceci dit, la démonstration à laquelle nous avons affaire consiste à interpréter un certain nombre de mots suffixés où figure un *-l* comme autant de dérivés à signification « collective ». Ainsi, le finnois *navella* « étable » serait un dérivé du mot *naula* « bovin » obtenu par l'agglutination d'un suffixe *-lla/-llä* de sens « collectif ». De même *edusta* « parvis, place située devant » comprendrait une désinence *-ta/-tä* « collective » et il en serait de même de termes tels que *puisto* « parc » (primitivement « bois », à partir de *puu* « arbre, bois »), etc. Tous ces morphèmes comportent effectivement un élément *-l-* ou *-ll-* et c'est cet élément qui aurait fourni le suffixe *-l* des pluriels attestés dans les parlers fenniques et les autres langues ouraliennes dotées du pluriel en *-l*. Mais, à y regarder de plus près, on s'aperçoit que ces prétendus collectifs

sont des vocables désignant un endroit : *koivisto* « endroit où poussent des bouleaux », *keskusta* « endroit où se trouve le milieu », *navella* « endroit où se trouve le bétail à cornes », etc. L'élément *-t-* n'intervient que pour désigner le lieu, c'est un locatif qui se retrouve en hongrois dans quelques adverbes et dans quelques noms de villes (*itt*, « ici », *ott* « là », *másutt* « ailleurs », *Kolozsvárt* « à Kolozsvár », etc.). Les exemples que l'auteur, excellente spécialiste des langues permienes, cite du zyriène (*ull* « souterrain », *vett* « couverture, toit ») et du vogoul (*milit* « profondeur ») ne font qu'apporter une confirmation à cette interprétation de l'élément *-t-* qui n'est pas autre chose que l'ancien locatif en *-tt*, *-t* bien connu et couramment attesté en ougrien. Ces formes avaient été mentionnées dans un autre contexte par notre éminent ami G. Bárczi (*Tihanyi Alaplevél*, pp. 162 et suivantes) et à la lumière de ce qu'il y a exposé, il est téméraire de vouloir trouver dans les mots de la charte de Tihany tels que *sziget* (aujourd'hui « ile ») ou *cuestli* (lire *küvesli*) des termes exprimant un sens « collectif ». Ce dernier vocable, dérivé du mot qui a donné en hongrois moderne *kő* « pierre » (thème *köve-*) est glossé « monticulum » et répond à notre *murger* « endroit pierreux ». Dans les deux cas, nous avons également affaire à des localisations qui servent d'ailleurs à la nomenclature de lieux-dits. C'est bien un locatif en *-t* qui se trouve attesté dans ces appellations.

Les emplois finnois du pluriel en acception collective (*tylöllä oli siniset silmät* « la jeune fille avait les yeux bleus ») ne sauraient être invoqués comme preuves à l'appui de la théorie présentée. Encore moins des pluriels du type *sakset* « ciseaux » (emprunté au suédois ancien *sax* qui est lui-même un pluriel neutre !) ou *silmälasit* « lunettes, verres », etc. qui sont des décalques occidentaux récents. Quant à *hääi* « noces », il y a lieu de se demander si ce n'est pas un calque du latin *nuptiae*, etc. Ici, l'auteur s'est égarée en cédant au désir de vouloir trop prouver.

Le hongrois *-k*, en fonction de marque du pluriel, est également ramené à un morphème exprimant la notion de collection, groupe, etc. C'est ce qu'avait déjà proposé notre ami le regretté J. von Farkas. Mais les choses ici sont moins simples. D'abord parce que nous retrouvons ce *-k* dans les désinences possessives de 1^{re} et de 2^e personne du possesseur (vieux-hongrois *isemukul*, lire *isemükül* « notre ancêtre, notre père », à l'accusatif sg., *urom* « notre Seigneur » = *urunk*, etc.) alors que ce *-k* ne figure pas à la forme nominative des pronoms personnels correspondants qui sont *mi* et *ti* (dialectalement *mik* et *tik*). Et ce *-k* est d'autant plus curieux qu'en fin de mot l'ancien *-k*, passé en *-γ* s'est fondu avec la voyelle thématique pour donner une diphtongue puis une longue de telle sorte que l'on a supposé que le *-k* de pluriel remontrait à

un ancien *-kk-* suivi naturellement d'une voyelle grâce à laquelle il se serait maintenu sous sa forme actuelle, soit celle d'une sourde simple. C'est la raison pour laquelle on a comparé les pluriels hongrois en *-k* aux mots finnois du type *kivikko* « murger, lieu où il y a des pierres » (et non « tas de pierres » comme nous le lisons sous les espèces du mot hongrois *körakás* qui est un contresens). M^{me} Magda Kövesi-A. veut également voir un suffixe collectif dans l'élément *-ka/-kã-* des dérivés du type *meikäläinen* « un de chez nous, *muukalainen* « étranger, forain, un d'ailleurs », etc. dont les équivalents hongrois ont pourtant été très exactement donnés par M. István Papp dans son dictionnaire finno-hongrois. Ici encore on se trouve en présence d'un élément locatif qui apparaît aussi dans la composition de cas locaux en samoyède. Il ne saurait donc être question d'y chercher de quoi justifier l'origine « collective » du pluriel hongrois en *-k*. Et puis, au sujet de ce pluriel, l'auteur n'a pas l'air d'attribuer la moindre importance au fait que le *-k* ne se construit jamais avec les suffixes de possessivation. Les substantifs possessivés ont pour marque de pluriel un *-i* : *házam* « ma maison » / *házaim* « mes maisons », *háza* « sa maison » / *házai* « ses maisons », *házunk* « notre maison » / *házaink* « nos maisons », etc. Il y a incompatibilité entre la marque de pluriel *-k* et la possessivation alors que les suffixes casuels peuvent au contraire s'ajouter sans douleur aux thèmes de pluriel terminés par *-k* : *házak* « maisons » / *házakat* (acc. pl.), *házakon* « sur les maisons » (superessif pl.), *házakká* « (devenant des) maisons » (factif pl.), etc. Il y aurait lieu de se demander le pourquoi de cette incompatibilité. Ceci d'autant plus qu'on trouve çà et là des exceptions : *az enyémek* « les miens (les miennes) » à côté de la forme « correcte » *enyéim* « miens, miennes ». Rien, structuralement ne s'opposait à une combinaison suffixe de possessivation + voyelle de liaison + *-k*, du moins au nominatif pluriel. Mais considérons aussi qu'en fennique, la même incompatibilité se constate entre le *-t* de pluriel et la désinence possessive : *talo* « maison » / *talot* « les maisons » mais *taloni* « ma maison, mes maisons », etc. Par ailleurs, les 3^{es} personnes du pluriel des différents temps et modes du verbe se terminent en hongrois par *-k* alors qu'elles finissent en *-t* dans la conjugaison fennique. Le trait qui oppose le *-t* du pluriel fennique au *-k* du pluriel hongrois est que le *-t* ne fournit historiquement qu'un cas oblique du pluriel : le génitif, alors que les autres cas comportent un *-i-* qui fait fonction de marque du pluriel « oblique ». Tous ces problèmes se tiennent et c'est la raison pour laquelle nous attendons que M^{me} Magda Kövesi-A., à qui nous devons déjà de si beaux travaux, ne tarde pas à compléter son étude de l'origine des marques de pluriel en finno-ougrien.

(C'est des noms propres féminins en samoyède yourak (ou *nenets*)

que nous entretient brièvement M. Péter Hajdú dans un article bourré de faits. Il ne saurait être question ici de reprendre son exposé dans le détail, d'autant plus qu'il est suivi d'un résumé allemand assez explicatif. Disons seulement que les noms de femmes sont de plusieurs sortes : les noms propres dont l'étymologie est plus ou moins obscure et qui correspondent à une désignation intime de la personne. Ces noms sont frappés de tabou dans tant de circonstances qu'il est difficile de les étudier et même de les recenser. Le plus souvent, les femmes sont appelées du nom du clan d'origine car nous sommes en régime exogamique. Toutefois, le nom du clan est alors élargi de deux éléments qui s'analysent en un *-j-* suivi d'une occlusive glottale. L'auteur explique que ces éléments proviennent d'élargissements « vocatifs » tant en ce qui concerne le *-j-* que l'occlusive glottale terminale, laquelle est inétymologique mais s'est imposée comme phonème dans ce rôle particulier. Il élargit la chose en montrant que la « phonémisation » d'une occlusive glottale finale a également affecté d'autres formes de la langue, notamment la désinence de 1^{re} personne du singulier des verbes subjectifs (présent de l'indicatif), l'accusatif sg. en *-m* et le datif sg. en *-n/-l*. Toutefois, ce phénomène ne s'est pas étendu à l'ensemble des dialectes *nénets* mais est resté confiné à quelques-uns des parlers de la Tundra. Il est inutile de souligner l'importance de cette déduction du point de vue de la linguistique générale.

M. Tibor Mikola a rapporté d'un bref séjour en URSS des documents qu'il a pu recueillir de la bouche d'un étudiant samoyède *tavgui* (*nganassan*). Ces notes sont évidemment sommaires et consistent surtout en une liste de mots, 3 courts textes avec leur traduction hongroise, quelques indications grammaticales et quelques notations phonétiques. Tels qu'ils sont, ces documents nous sont infiniment précieux car nous ne connaissons toujours pas grand chose de ce dialecte samoyède en voie de rapide disparition. Qu'il soit remercié !

M. László Balogh nous entretient de la « structure » des noms de lieux. Son exposé est naturellement illustré d'exemples hongrois qui viennent confirmer la théorie déjà établie pour l'interprétation et la classification des noms de lieu dans bien d'autres pays, notamment en France. A cet égard, un résumé assez détaillé aurait été utile aux chercheurs occidentaux mais il se trouve que le résumé en question est rédigé en russe, ce qui n'aura guère d'utilité pour la plupart de nos spécialistes.

M^{me} Eeva Kangasmaa-Minn présente un bref exposé où elle définit ses vues sur l'alternance consonantique en fennique. Ces remarques n'apportent rien de nouveau et certaines allégations surprennent. Il est affirmé, par exemple (p. 143) que l'on peut exactement prévoir les cas où doivent apparaître le degré fort et

le degré faible. Ce n'est certainement pas l'état de langue actuel qui le permet car la langue fourmille de formes qui ne répondent précisément pas à cette attente. Alors qu'un présent de l'indicatif *ajatellen* « je pense » alterne effectivement avec un infinitif II en *ajatellen* « pensant » selon la règle, en revanche, le degré faible demeure dans *odolan* « j'attends » (infinitif I bref *odollaa* « attendre »), dans *avuttomana* « (étant) impuissant » (*avuton* « impuissant ») alors qu'on trouve le degré fort dans *jalkain* « des pieds » (génitif pluriel de *jalka* « pied, jambe ») en face de *paljain jaloin* « les pieds nus », les conditions phonétiques étant identiques ! C'est vraiment faire bon marché des faits observables. On est également surpris d'apprendre que l'allophone du degré faible de *-k-* serait *-g-* après nasale alors qu'on entend seulement un *-ŋŋ-*, c'est-à-dire une gutturale nasale géminée. De même *-b-* serait ou plutôt aurait été le degré faible de *-p-* après nasale (avant d'aboutir à *-mm-*). Mais s'est-il jamais agi d'une occlusive sonore ? L'auteur croit nous apprendre aussi que le degré faible de certains mots peut correspondre au degré fort d'autres mots où se trouve la même occlusive : *ailla* « magasin, grenier »/gén. sg. *ailan* et *aita* « clôture »/gén. sg. *aidan* (d'un ancien *aïdan*). Mais mon maître Setälä avait fondé une partie de sa théorie de l'alternance consonantique sur cette constatation bien connue et qui explique plus d'une contamination entre les séries. L'auteur répète que l'alternance actuelle du finnois de Finlande est un phénomène purement mécanique, ce qui va à l'encontre de toute expérience car alors on ne comprendrait pas pourquoi on a le degré fort dans un génitif pluriel *tyttöin* « des jeunes filles » et le degré faible dans *tyttöille* « aux jeunes filles » (cas allatif). Phonétiquement, le diphtongue *öi* de l'un est la même que celle de l'autre. L'idée de l'auteur étant que la présence d'une consonne sourde a entravé l'établissement du degré faible, elle est embarrassée pour expliquer que le groupe *-hk-* ait été traité en *-h-* (*tuhka* « cendre »/*tuhassa* « dans la cendre », etc.). Or aucun argument sérieux ne nous contraint à supposer que le groupe *-hk-* ne soit entré dans l'alternance qu'à une date tardive. Et que dire du groupe *-hl-* (*lehli* « feuille », gén. sg. *lehden* < *lehden*) ? Il est soumis à l'alternance sur la presque-totalité du domaine fennique. L'auteur montre aussi qu'en estonien, l'alternance a changé de caractère et que son fonctionnement a été exploité à des fins expressives. Ceci est exact et a une grande importance du point de vue de la structure de la langue car tout s'y passe comme dans les idiomes « flexionnels ». C'est l'alternance de la consonne interne ou du groupe consonantique interne qui assume désormais les fonctions supportées jadis par des suffixes disparus. On a *laht* « baie, golfe »/gén. sg. *lahe* (finnois de Finlande : *lahli* / *lahden*), *kiide* « louange »/gén. sg. *kiite*, *kiik* « balançoire »/gén. sg. *kiige* (finnois *kiikku* / *kiikun*), etc.

Mais il convient d'ajouter que ce procédé ne s'applique pas à tous les mots et n'intéresse en réalité qu'une petite partie du lexique. C'est ainsi qu'en face du finnois *kenkä* « chaussure » /gén. sg. *kengän* on trouve en estonien *king/kinga* où c'est la voyelle préservée de l'amuïssement par la présence de l'ancienne nasale disparue qui indique le cas génitif singulier ! En réalité, l'alternance n'a servi surtout en estonien qu'à boucher quelques trous creusés par la chute généralisée de l'-n final. Elle a fourni l'un des expédients dont les sujets parlants se sont emparés pour rétablir une situation fort compromise. Le changement de structure n'a pas été prémédité ; il n'est même pas issu d'un réaménagement général de la morphologie mais il s'est opéré par rapiécages occasionnels et même, pour ce qui est de l'alternance consonantique, son utilisation s'est offerte d'elle-même. Il arrive aussi quelle soit superfétatoire : *palk* « salaire, gage » /gén. sg. *palga* (finnois *palkka/palkan*), etc. Dans ces conditions, n'est-il pas téméraire d'affirmer que l'alternance est devenue en estonien « phomématique » ? Elle le serait si elle s'étendait à tous cas ou presque. Ainsi, en lapon, un mot *guolle* « poisson » est au degré fort (-ll-) alors que son génitif singulier est *guole* au degré faible (-l-). L'estonien y oppose dans les deux cas la seule forme *kala* « poisson » et « du poisson », ce qui prouve bien que l'alternance reste en estonien comme en finnois un trait sans doute essentiel de la morphonologie mais qui n'est utilisé qu'épisodiquement aux fins de différenciation des formes des mots.

M. János Zsilka revient infatigablement sur les analyses ou plutôt sur la même sempiternelle analyse qu'il propose de la phrase hongroise (disons plutôt de l'énonciation hongroise) et cette fois-ci il traite du problème sous le titre : « Les lignes isolées et les nominalisations » (dans le résumé anglais il est question de *Separate lines and nominalizations*). Mais d'entrée, on a quelque peine à réprimer un haut-le-corps en lisant : « Les phrases, c'est-à-dire les formes qu'elles suivent et les expériences quotidiennes de la réalité ne sont pas, au niveau de leur structure, indépendantes les unes des autres. » Cela revient en bref à « développer » les énoncés de type : proposition principale + proposition complément d'objet, pour nous exprimer dans la terminologie traditionnelle. La « nominalisation » consiste, en effet, autant qu'on peut le saisir à travers l'appareil des signes divers utilisés, à assimiler une subordonnée dépendant d'un verbe à un complément correspondant fourni par un nom. C'est dépenser vraiment beaucoup de temps pour nous offrir une classification qui est entachée du même défaut que la traditionnelle, à savoir de nous dissimuler les phénomènes auxquels nous avons affaire. Cela revient à vouloir appliquer au hongrois une classification qui n'a même pas été capable de nous faire saisir

ce qui se passe en anglais ! On en est toujours à se battre avec les notions de substantif et de verbe, de complément, etc. alors qu'il conviendrait tout de même de changer un peu de méthode ou bien de reconnaître qu'on est incapable de se défaire de la grammaire élaborée successivement par les Grecs et les Latins. Il serait au moins aussi intéressant de classer les faits d'après les catégories des grammaires chinoises ou des anciennes grammaires hindoues ou sémitiques. Une pareille expérience serait certainement plus instructive. De grâce, dépaysons-nous un peu pour une fois !

M. Ferenc Kiefer présente un court exposé intitulé « Vers une nouvelle théorie de la signification (le résumé anglais dit : *Towards a new theory of meaning*) mais il ne s'agit que de généralités que n'illustre aucun exemple concret. C'est une énumération de noms d'auteurs avec de nombreuses références bibliographiques dont la plus grande partie ne semble rien avoir à faire avec le sujet traité. M. Fülel-Szántó traite de « l'auxiliarité » ou de la « détermination » au sujet des verbes auxiliaires de l'espagnol et M. Jenő Kramer nous fait part de ses réflexions sur les traductions en dialecte allémanique de Suisse de textes d'auteurs étrangers classiques. Certaines de ces adaptations, plutôt que traductions, sont de vrais petits chefs-d'œuvre d'humour. Chemin faisant l'auteur note que le dialecte allémanique de Suisse a été fortement influencé par le français. Dommage que nos allémanistes ne puissent lire cet article de fort belle venue.

Comme toujours, de nombreuses étymologies nous sont proposées. Signalons à M. István Erdei qu'il devrait se demander au sujet de *nyugszik* « reposer » du hongrois si le verbe finnois *nukkua* ne pourrait pas avoir quelque chose à faire avec les mots ostiaks qu'il cite. Au sujet de *szorgalom* « application, diligence », il aurait fallu mentionner qu'il s'agit probablement d'une traduction du latin *diligentia*. M. Károly Rédei rapproche avec raison le hgr. *horhó* « chemin creux en montagne » du finnois *kuru* « petite combe, gorge où passe un cours d'eau, etc. ». Qu'il me soit permis de rappeler que j'avais proposé ce même rapprochement dès 1960 (*BSL*, tome 2, p. 323).

De nombreux comptes rendus, dont certains fort utiles et intéressants, complètent comme à l'accoutumée ce premier fascicule qui nous apporte une nouvelle preuve de la vitalité de la linguistique hongroise.

A. SAUVAGEOT.

133. MAGYAR NYELV (La langue hongroise). - Bulletin de la Société de linguistique de Hongrie. Tome LXV. Éditions de l'Académie. Budapest 1969. 4 fasc. in-8° totalisant 512 p. Prix du fasc. : 10 florins.

De la masse impressionnante des contributions, petites et grandes, qui emplissent ces cahiers, nous n'extrairons que celles dont la portée est plus générale. Et d'abord, celle de M. F. Papp qui revient sur un sujet bien controversé : celui du rôle respectif du thème et de ses élargissements en hongrois. En effet, les grammairres hongroises ont accoutumé de distinguer deux sortes de mots : ceux dont le thème ne varie pas apparemment de forme lorsqu'il admet les élargissements nécessaires à son emploi dans la phrase et ceux dont le thème change plus ou moins de forme selon que le mot demeure isolé ou qu'il admet des élargissements. Un mot *ház* « maison » est un mot à thème unique, invariable théoriquement puisque les suffixes qu'on lui ajoute ne semblent pas altérer sa forme. On relève, en effet : *házban* « à domicile, dans (une) maison », *házak* « maisons » (*ház-a-k*), *házunk* « notre maison », *házad* « ta maison » (*ház-a-d*), etc. Comme on voit, le phtonguème *ház* ne bouge pas. En réalité, la réalisation phonatoire de ce phtonguème peut subir des variations : *háztól* « à partir de la maison » se prononce *hāstól* mais cette variance ne trouble nullement le sujet parlant. Les vocables à thème unique sont les plus nombreux dans le lexique. En ne décomptant que les substantifs, M. F. Papp a constaté que des 30.574 unités consignées dans le grand dictionnaire récemment paru (*A magyar nyelv értelmező szólára*), 24.300 ne possèdent qu'un thème invariable. Les autres se partagent entre plusieurs classes de mots qui possèdent deux thèmes, exceptionnellement trois. Il s'agit de cas comme celui des mots du type *hatalom* « puissance » qui alterne avec un *hatalm-*. A l'état isolé, c'est *hatalom* qui figure seul mais certains suffixes ne peuvent s'accrocher qu'au thème *hatalm-* (*hatalmak* « puissances », *hatalma* « sa puissance », *hatalmas* « puissant ») tandis que d'autres suffixes s'accommodent du thème *hatalom* : *hatalomban* « dans (la) puissance », *hatalomra* « à la puissance », etc.

Ce classement des mots, qui s'applique également aux verbes, n'agréé ni aux historiens ni aux comparatistes. C'est que du point de vue historique et comparatif, il n'y a pas de mots à thème unique. Si, aujourd'hui, le grammairien qui ne considère que la synchronie voit dans un mot *hal* « poisson » un vocable à thème invariable (donc unique) : *halak* « des poissons » (*hal-ak*), *halban* « dans (un) poisson » (*hal-ban*), etc., l'histoire et la comparaison enseignent que la voyelle de liaison qui s'intercale entre la forme *hal* et certains suffixes, n'est que le reliquat de l'ancienne voyelle thématique du mot, ainsi qu'il apparaît de la comparaison avec

le finnois *kala* « poisson » (pluriel *kalat*, *kalassa* « dans le poisson », etc.). Aux yeux de ces théoriciens, le mot *hal* possède deux thèmes : *hal* et *hala-*, ce dernier, vocalique, ne figurant que devant certains élargissements. M. F. Papp, estime, du point de vue synchronique, tout à fait déplacé de s'embarrasser d'une telle notion qui complique le classement des mots et va à l'encontre du sentiment du sujet parlant. Mais alors une autre question se pose : comment interpréter la voyelle qui se trouve comprise entre le thème reconnu invariable et le suffixe qui suit ? Deux interprétations ont été proposées : 1) de rattacher cet élément vocalique à l'élargissement et de considérer qu'il fait corps avec ce dernier ou bien, 2) de voir dans la voyelle en question un élément de liaison qui ne fait partie ni du thème ni de l'élargissement mais assume un rôle particulier ; celui de cimenter le thème au suffixe. Tel est le problème et le titre choisi par M. F. Papp est éloquent à ce sujet puisqu'il se traduit en français par « thème, élargissement et ce qu'il y a entre eux ». Autant qu'on en puisse juger par les publications les plus récentes, il semble que les théoriciens hongrois aient choisi l'interprétation selon laquelle l'élément vocalique fait partie de l'élargissement. Nous dirons que c'est une erreur car elle les amène à présenter les choses sous un aspect plus compliqué. Soit le mot *kert* « jardin ». Son pluriel est *kertek* qui sera analysé *kert-ek* mais *házak* sera devenu *ház-ak* tandis que *kertën* « sur le jardin » deviendra de son côté *kert-ën* et *házon* « sur (une) maison » *ház-on*. Comme la voyelle de liaison peut se présenter sous deux timbres différents, ouvert (*a/e*) et fermé (*o/ë* ou *ö*), un même suffixe sera présenté sous les quatre, éventuellement cinq formes où se réalise la voyelle : *-ak*, *-ek*, *-ok*, *-ëk*, (*ë* = *e* faiblement fermé), *-ök* (après *-ö-* ou *-ü-* de la syllabe qui précède). Ceci devient absurde à partir du moment où l'on découvre que les mots terminés par des voyelles (à quelques exceptions près) construisent le suffixe par simple juxtaposition : *hajó* « navire » : *hajók* « des navires » (*hajó-k*), *tanú* « témoin » : *tanúk*, etc. Ceci contraint à présenter le suffixe *-k* de pluriel, pour ne prendre que cet exemple, sous les formes *-k*, *-ak*, *-ok*, *-ek*, *-ëk*, *-ök*, soit 6 formes différentes ! Pour avoir voulu simplifier le classement des mots en interprétant leur thème comme étant invariable dans la majorité des cas, on a multiplié les formes suffixales par 6 ! Là-dessus, M. F. Papp (p. 37) ajoute qu'il est « logique de supposer que le sentiment linguistique, bien qu'il ne s'élève pas jusqu'à en prendre conscience, reflète le système synchronique sous une forme aussi simple et aussi synoptique que possible ». Si l'analyse dont il vient d'être fait mention est vraiment celle qui est pratiquée spontanément, par le sujet parlant, on est assez surpris. Mais l'histoire nous enseigne qu'elle est effectivement fautive. Car si les anciens Hongrois avaient réagi

ainsi, ils auraient tout simplement conservé leur système d'origine car il était très simple. Les mots se terminaient tous par des voyelles et ne possédaient qu'un seul thème. L'agglutination du suffixe se produisait par simple juxtaposition. C'était encore plus commode que ce qui se passe en turk sous nos yeux.

Une autre observation de M. F. Papp surprend aussi. Il propose de faire intervenir la graphie dans la considération de l'idée que le sujet parlant se fait de sa langue, ce qui est juste mais pas nouveau et il semble s'extasier sur le fait qu'une grammaire russe, parue en 1964, ne porte que sur l'étude des formes graphiques de la langue et non de ses phonèmes. Comme s'il en avait été autrement depuis des siècles. A telle enseigne que des grammairiens invétérés s'obstinent encore çà et là à ne parler que de « lettres » et non de phonèmes. Nous invitons M. F. Papp à faire un petit tour des grammaires françaises les plus répandues. La belle avance que de revenir en arrière de plus de deux siècles !

On est également surpris d'apprendre que dans la forme *aludj* « dors » (prononcé *alud'd'* en finale absolue), qui est l'impératif du verbe *aludni* « dormir », on aurait affaire à une désinence zéro. Mais alors comment interpréter la longue *d'd'* par opposition à la dentale simple non mouillée *-d-* du thème utilisé pour former l'infinitif (*aludni*), le conditionnel (*aludna* ou *aludnék*), etc. ? De même *tanits* « enseigne » (impératif également) ne comportera que le suffixe modal *-s* et une désinence de 2^e personne du singulier zéro. Mais que vient faire alors la longue *ěě* prononcée sous la graphie *-ts* ? Et puis, il ne faudrait pas abuser non plus de la « désinence zéro ». Que faut-il entendre exactement par là ? Qu'il n'y a absolument aucune désinence ni marque quelconque indiquant une fonction ? Ou bien que cette marque a fini par disparaître ? Dans un mot français *sort* (*il sort*), on peut parler de désinence zéro puisque le *-t* s'est amuï mais là où il n'y a jamais eu de marque ? Devrons-nous dire que le mot *curieux* est affecté d'une désinence zéro dans un énoncé tel que « *curieux, ce manège* », sous prétexte qu'il fait fonction de prédicat ? Ce serait fausser l'analyse de cette construction.

M. Z. Szabó veut distinguer deux sortes de dérivations, celle qui fournit des acceptions grammaticales et celle dont les produits ont une acception purement sémantique. Cette dernière est dénommée par lui la dérivation « lexicologique ». Elle enrichit la langue de nuances nouvelles d'expression. Mais lesquelles ? Est d'après lui « lexicologique » un dérivé *lustálkodik* « (il, elle) paresse » formé à partir de *lusta* « paresseux ». Par contre, un dérivé *fésülködik* « se peigner » (à partir de *fésül* « peigner ») n'a qu'une valeur « grammaticale ». Or il est indubitable qu'un mot *lustálkodik* a d'autres fonctions grammaticales que *lusta* alors que *fésülködik* est un verbe

tout comme *fésül* avec cette seule différence que le premier est intransitif et le second transitif. La transitivité est-elle une acception « lexicologique » alors que la distinction nom/verbe n'intéresserait pas la grammaire ? Et puis, cette distinction est-elle seulement applicable ? Un mot *író* « écrivant », participe présent d'*ír* « il, elle écrit » peut être conçu comme un dérivé grammatical mais ce même mot dans son acception substantive *író* « écrivain » n'a-t-il pas acquis une autre valeur sémantique ? Toute cette gymnastique scabreuse a été exécutée uniquement pour démontrer l'efficacité de la « transformation » prônée par Chomsky ! Malheureusement pour les linguistes en veine de classification formaliste, les faits de langue ne connaissent pas de démarcations nettes. Une classification n'est jamais totalement adéquate et il faut se résigner à reconnaître des phases intermédiaires qui bravent toute classification. Les formes dites nominales du verbe sont-elles des noms ou des verbes ? Elles gouvernent des compléments d'objet comme les verbes et elles se comportent par ailleurs comme des substantifs ou des adjectifs, etc. Aussi ne comprend-on pas que l'auteur ait pu écrire (p. 44) : « La dualité de la formation des mots peut être vérifiée historiquement autant que synchroniquement ». Si précisément cette dualité est démentie par les faits, c'est bien par ceux que l'histoire nous fournit. Elle nous enseigne précisément que les mots changent de fonction et de sens. Si *látogat* « visiter » est sémantiquement séparé désormais de *lát* « voir », c'est qu'au cours des temps le mot dérivé *látogat* « voir fréquemment, voir brièvement » a acquis le sens de « rendre visite ». Un dérivé exprimant uniquement l'allure du verbe a fini par acquérir une signification particulière qui ne supporte plus le sens originel. C'est une évolution banale et il n'est pas besoin des théories de la « transformation » pour en avoir pris connaissance. Tous les manuels de sémantique l'enseignent, à commencer par l'excellent petit traité que nous a laissé mon regretté maître Zoltán Gombocz.

M^{me} Ilona Molnár H. s'en prend à la grammaire « générative » en un exposé d'une grande clarté et d'une belle fermeté de pensée. Nous lui rendons d'autant plus volontiers cet hommage qu'il nous est arrivé d'apprécier sévèrement certains de ses autres travaux. Elle met bien en évidence que le procédé en question (que je n'honorerai pas du nom de méthode) consiste à bâtir des formules imitées de la mathématique pour permettre de construire à partir d'un stéréotype donné tous les énoncés possibles et corrects répondant à la structure de ce stéréotype. L'aboutissement de ces démarches serait l'établissement d'un formulaire plus ou moins volumineux dont la possession mettrait l'élève en état de développer toutes les énonciations que la langue contient en puissance et seulement ces énonciations. Cela veut dire qu'on produirait à coup

sûr des phrases correctes, toutes les phrases possibles sans qu'aucune de ces phrases soit inintelligible ou incorrecte. M^{me} I. Molnár met en doute cette réussite car elle constate elle aussi que le plus souvent les formules proposées aboutissent à la construction de phrases possibles mais qui ne sont pas toutes les phrases possibles et qu'une partie des phrases déduites de ces formules « génératrices » est manifestement incorrecte ou inintelligible. Elle voit bien que la mathématisation de la linguistique a pour conséquence que le linguiste travaille avec des notions rationnelles, des formes *a priori* aurait dit Kant, et qu'il les développe par des raisonnements qui reposent (ce que nous ajoutons) sur le principe de non-contradiction qui a connu une si grande fortune en mathématique. C'est en opérant ainsi qu'on a pu édifier les géométries non-euclidiennes, etc. Appliquer ces raisonnements au langage revient à vouloir calculer la courbe d'une trajectoire au moyen de la géométrie non-euclidienne. En outre, on oublie que le mathématicien est toujours embarrassé lorsqu'il se trouve aux prises avec la réalité. Pour réussir dans ses calculs (qui sont eux aussi des prévisions), il lui faut truquer les choses. Il simplifie progressivement les données de ses problèmes dans l'espoir de les résoudre plus facilement et il ne parvient à mater la réalité qu'à force de subterfuges et d'expédients de plus en plus compliqués. Si compliqués même que la machine doit se substituer à lui pour venir à bout de calculs qu'il mettrait des années à achever. L'intervention des ordinateurs et autres calculateurs a donné un élan extraordinaire à la technique parce qu'elle lui a fourni les données classées et triées de calculs que la mathématique programait mais effectuait lentement et laborieusement. La grammaire générative, qu'on l'avoue ou non, est destinée à faire fonctionner les machines à traduire. Il est normal, voire même nécessaire, d'essayer les procédures de programmation qui ont réussi en mécanique spatiale et en calcul des probabilités. Ce n'est pas par hasard que la « locomotive » de ce mouvement, nous voulons dire N. Chomsky, s'est intéressé à Descartes. Il ne peut pas ne pas être tenté d'en revenir à la règle qui prescrit d'opérer avec des dénombrements complets. C'était une impossibilité du temps de Descartes mais c'est devenu de moins en moins chimérique. Sauf pour ce qui est du langage dont la nature et le fonctionnement ne se prêtent pas à ce « traitement ». Pour une première raison qu'une langue n'est jamais finie, qu'elle est en perpétuelle évolution et que ses catégories changent tout le temps, de telle sorte que les formules « génératrices » devraient comporter en fonction du temps des variations multiples, ce qui reviendrait à poser des problèmes d'une énorme complexité.

M^{me} Ilona Molnár examine plusieurs cas qui font difficulté et on ne peut qu'être d'accord avec ce qu'elle dit. Où l'on a moins

d'enthousiasme à la suivre, c'est quand, comme pour se faire pardonner sa hardiesse, elle essaie de découvrir quand même quelque vertu à cette grammaire « générative » dont elle dit justement « qu'elle n'a jusqu'ici pas encore réussi à découvrir le « secret de fabrication » du nombre illimité des phrases de la langue ». Elle croit devoir ajouter que l'idée même d'une « grammaire générative est de grande importance » comme si les grammaires normatives dont la grammaire « générative » n'est en dernière analyse qu'une variante avaient jamais apporté la moindre contribution à la découverte de ce qu'est une langue en réalité.

Cette notion de « transformation », dans l'acception que lui a conférée N. Chomsky, hante vraiment trop d'esprits. Ce mot fatidique réapparaît dans le titre de l'exposé de M. J. Balázs : « Histoire de la langue et « transformation » (p. 154). Cet exposé présente la même thèse que celui dont nous rendons compte au sujet des *Acta Linguistica de l'Académie des sciences de Hongrie*. L'auteur veut expliquer la genèse de la morphologie des langues ouraliennes en supposant que les élargissements suffixés ont été fournis primitivement par des déictiques postposés. Nous ne reviendrons pas ici sur cette question mais nous mettrons en garde M. J. Balázs sur certains points précis. Qu'il ne choisisse pas, par exemple, de tirer argument des emplois du démonstratif finnois *suomi se* (p. 157) qui est un anaphorique et s'entend dans la langue usuelle assez souvent en fonction d'un relais du sujet explicite. Il s'agit d'élocutions du type *Sota se hävittää maan varallisuuden* « C'est la guerre qui détruit la prospérité d'un pays » (= La guerre, elle détruit la prospérité d'un pays). Le lecteur français aura reconnu une construction familière à notre langue courante. C'est un procédé banal pour mettre en relief le sujet du verbe. On le retrouve dans bien des langues et, en finnois, c'est un développement tardif dû à l'action du suédois. Il est donc abusif de s'appuyer sur un argument aussi fallacieux. Et puis il faudrait aussi se rappeler que les déictiques postposés peuvent s'agglutiner au mot à des dates récentes. C'est ce qui s'est produit en scandinave où l'article postposé s'est constitué sous nos yeux. Nous voyons également le russe utiliser un démonstratif neutre (*to*) comme enclitique à des fins expressives, etc. Il est téméraire de voir dans ces procédés des moyens primitifs d'expression. Ajoutons pour terminer que l'exemple houailou auquel l'auteur fait allusion ne saurait non plus servir à sa démonstration pour des raisons qu'il n'est pas possible d'exposer ici.

M. Géza Szabó revient de son côté sur l'appareil casuel du hongrois ou plutôt sur une partie de cet appareil, la partie la plus « systématique ». Il examine comment fonctionne le système trinaire des cas exprimant les relations spatiales. On sait que le hongrois

(tout comme le finnois) distingue trois relations : la position en un lieu donné, la pénétration, l'approche ou la pose sur un lieu donné, la sortie, l'éloignement, la descente d'un lieu donné, etc.

Mais comme nous l'avions signalé dans notre *Esquisse de la langue hongroise*, il arrive constamment que les cas employés ne correspondent pas à l'attente ou encore qu'il y ait discordance entre les trois genres de relations. Ainsi on entendra *a konyhában ül* « (elle) est (assise) dans la cuisine », *a konyhán van* « c'est à la cuisine ». L'auteur cite l'exemple suivant qui est susceptible d'éclairer ce qui se passe : il oppose *bemegy a faluba* « il entre dans le village » à *lemegy a falura* « il descend (se rend) au village ». Le verbe *lemegy* veut dire ici non pas « descendre » mais « se rendre (depuis la ville) au village (= à la campagne). De même *falun él* veut dire « vivre à la campagne, au village (par opposition à la ville), etc. Le parleur choisit un cas différent pour exprimer une nuance particulière. Ces constructions sont commandées par deux facteurs : le sens du verbe qui les gouverne et le désir de préciser la nuance exacte de sens. Ces procédés correspondent à ceux que connaissent les langues à prépositions comme le français ou l'anglais, par exemple. Nous distinguons « aller en ville » et « aller à la ville », etc. Ajoutons que plus d'une de ces locutions a été inspirée par l'allemand ou le français. On dit ainsi *az egyetemen* « à l'université » (*auf der Universität*), *postára megy* « aller à la poste » (*auf die Post gehen*), etc.

Notre éminent confrère Géza Bárczi propose une nouvelle étymologie du suffixe de datif-directif *-nak/-nek* en hongrois. Pour lui, ce morphème serait issu de la combinaison d'un ancien déictique *-nä* augmenté de la désinence casuelle du latif en *-*k*, attestée en ouralien. Ce morphème est l'un des plus anciennement attestés en hongrois et il apparaît primitivement sous les espèces d'un élément *nek* (lire *näk*) et cet élément est élargi à la 3^e personne du singulier du possesseur par le suffixe possessif sous la forme d'un *-i* (*neki*). Or ce *-nek* n'est pas au début harmonisé quant à sa voyelle ou mot auquel il est ajouté. On lit en effet *halálnek* « à la mort » dans l'Oraison Funèbre (aujourd'hui *halálnak*). Ce dernier détail laisse supposer qu'on a affaire à un élément autonome, à une sorte de postposition qui a été peu à peu réduite à l'état de suffixe comme c'est le cas pour plus d'un autre suffixe de la « déclinaison » hongroise. Mais cela situe la formation du datif en question à une date relativement tardive, aussi tardive que celle de la formation des cas inessif (*-ban/-ben*), élatif (*-ból-ből*) et illatif (*-ba/-be*) qui ont tous les trois été fournis par le mot *bél* « intérieur, partie interne, noyau, etc. ». Seulement, on n'a pas pu retrouver de vestige du mot qui aurait donné *-nek*. L'hypothèse selon laquelle cet élément résulterait de l'accumulation du déictique

**nä* + *-*k* du latif expliquerait l'inexistence d'un mot à part qui aurait été la souche de -*nek*. Oui, mais des difficultés surgissent. L'une d'elle a retenu l'attention de Bárzsi : c'est que le -*k* du latif ouralien n'a pu se maintenir tel quel en hongrois. Il se serait spirantisé, sonorisé, résorbé dans la voyelle thématique du mot, qui en serait sortie allongée. On trouverait alors une forme -*né* et non pas -*nek*. Bárzsi essaie de « sauver » son explication en supposant que dans certains cas la désinence ouralienne de latif aurait comporté un -*kk*- suivi d'une voyelle brève, ce qui aurait abouti à un -*k* final en hongrois. Il allègue à l'appui de cette conjecture (p. 420) que les dialectes orientaux du finno-ougrien commun auraient fréquemment géméné les occlusives intervocaliques. Il illustre cette assertion en citant les formes hongroises des noms de nombre *öt* « cinq » et *hat* « six ». Ceci surprend car le mordve, qui n'est pas parmi les dialectes orientaux du finno-ougrien, présente dans ces deux cas un -*t*- (noté mi-long par Paasonen) qui ne saurait refléter qu'une ancienne géménée. Et si *rokon* « parent, proche » du hongrois doit être comparé à *rakas* « cher, aimé » du finnois, le -*k*- hongrois répond à un -*kk*- du thème fort du finnois (*rakkaa-*) qui, lui aussi reflète une ancienne géménée, etc. Au contraire, le vogoul et l'ostiak se distinguent par le fait qu'ils ont gardé l'ancienne occlusive simple et simplifié la géménée (vogoul *ät* « cinq », *xot* « six » ; ostiak *wet* « cinq », *kut* « six », etc. Mais il y a une autre objection. On est en droit de se demander comment il se fait que le déictique ancien en **nä* ne se soit agglutiné au nom que pour former ce seul cas de la déclinaison. Il faudrait supposer qu'il était devenu une sorte d'adverbe plus ou moins autonome et que c'est à ce titre qu'il a fourni une postposition qui, par la suite se serait réduite en suffixe tandis qu'elle disparaissait en tant qu'adverbe. Ce n'est pas impossible mais c'est purement conjectural. C'est que de pareils accidents, car c'est bien de cela qu'il s'agirait, ne se laissent expliquer que si l'on dispose d'une série de témoignages échelonnés dans le temps, ce qui n'est malheureusement pas le cas.

Des nombreux autres articles parus dans ces pages, nous ne pouvons que mentionner ceux intéressant uniquement le spécialiste, comme la brève mais substantielle étude de M^{me} M. Hütäs sur l'emploi des verbes en -*ik* dans la langue régionale de Transylvanie au XVIII^e siècle, l'exposé de M. A. Bathe sur la contribution apportée par le lexique dans l'étude de la vie économique des anciens Hongrois, de M^{lle} E. Dienes sur l'auteur du manuscrit Érdy et de nombreuses études d'onomastique. Comme toujours, un nombre important d'étymologies, d'explications stylistiques, de données linguistiques de toutes sortes complètent ces cahiers qui contiennent en outre plusieurs chroniques, évocations et

malheureusement aussi des nécrologues. A nouveau qu'il nous soit permis d'exprimer le regret que tant de labeur reste inaccessible à trop de chercheurs étrangers car seules quelques contributions sont de temps en temps reproduites dans les *Acta* de l'Académie en traduction allemande, anglaise, française ou russe. Nos confrères hongrois ne pourraient-ils prendre exemple sur nos confrères de Finlande dont les publications sont suivies de résumés rédigés dans des langues de plus grande diffusion ?

A. SAUVAGEOT.

134. MAGYAR NYELVŐR (Le gardien de la langue hongroise). — Revue de la commission de l'Académie de Hongrie pour la culture de la langue. 4 fasc. 416 p. in-8°. Éditions de l'Académie. Budapest 1969. Prix du fasc. 6 florins.

Ce périodique nonagénaire (c'est son 93^e tome), continue vaillamment son combat pour une langue hongroise meilleure et plus pure. Mais à côté de toutes les corrections, recommandations, explications touchant à tous les aspects pratiques de la langue, il n'oublie pas de publier aussi des contributions à la connaissance théorique de la langue et à la linguistique générale.

C'est une de ces dernières qui paraît ici sous le titre : « A propos de l'emphase ». Elle est due à M. F. Kiefer qui s'est fait connaître ces dernières années par les efforts et les exposés qu'il a multipliés dans l'intention d'appliquer à l'étude du hongrois les méthodes (ou si l'on préfère les procédures) prônées par N. Chomsky et l'école américaine. Cela veut dire qu'il s'agit essentiellement de grammaire transformationniste et générative. Mais M. F. Kiefer a une expérience différente de celles des auteurs dont il s'inspire, du seul fait que sa langue maternelle est le hongrois et il a eu jusqu'ici bien du fil à retordre pour vérifier la validité des théories dont il s'est fait l'adepte. Cette fois, il reprend une question qu'il a déjà traitée dans un petit ouvrage publié en anglais dans la série des publications d'Indiana University sous le titre *On Emphasis and Word Order in Hungarian* (1967). Toutefois, il avertit que ce nouvel exposé va différer de ce qu'il a déjà écrit car il a rectifié sa position sur plusieurs points. Tel qu'il est, ce nouvel article est important. D'abord parce qu'il trahit l'embarras de l'auteur devant le phénomène à étudier. En effet, il commence par nous dire qu'il va entendre par « emphase », non pas toutes les mises en relief qui peuvent apparaître dans un énoncé hongrois

mais seulement de celles-ci, à savoir celles qui comportent : 1) une répercussion syntactique, 2) une relation avec la négation du point de vue logique. Toute mise en relief qui ne comporte ni l'un ni l'autre de ces traits n'est pas considérée comme « emphatique ». L'expression de la surprise, de l'ironie, de la colère, etc. n'est pas considérée comme ressortissant au langage. Mais pour l'intelligence de cette étude, il faut rappeler, comme je l'ai montré dans *l'Esquisse de la langue hongroise*, que la mise en relief d'un terme dans un énoncé hongrois est liée à l'ordre des mots. La tradition finno-ougrienne attache une grande importance à l'emplacement d'un mot devant le prédicat, que celui-ci soit nominal ou verbal. Cet emplacement privilégié confère un relief plus ou moins marqué au mot qui l'occupe et, partant au concept dont il est le support. Malheureusement, cette règle simple, dite de Fogarasi, n'est pas rappelée ici puisque l'auteur s'adresse à un public hongrois qui est très conscient de ce qui se passe. Comme toujours, il opère avec des énoncés factices, c'est-à-dire avec des exemples qu'il a fabriqués pour les besoins de la cause, ce qui ne devrait jamais se faire. Mais passons aux faits. L'auteur se demande quels sont les types de mots qui expriment l'emphase, autrement dit quelles parties du discours, et il aboutit à ce résultat (attendu) que tout mot, quel qu'il soit, est susceptible de supporter l'emphase ; le tout est de noter les fréquences respectives mais pour cela il faudrait procéder à des statistiques et l'auteur n'y a, semble-t-il, pas songé. D'ailleurs son intention n'est pas de rendre compte de la réalité de la langue mais de nous proposer des formules aussi sûres que possible pour nous permettre de construire selon des schémas préétablis le plus grand nombre possible (sinon la totalité) des énoncés marqués de l'emphase. Chemin faisant, il ne peut cependant s'empêcher de noter des faits d'usage. C'est ainsi qu'il constate que certains adverbes figurent en position emphatique dans tous les cas : *érdekesen* « d'une manière intéressante », *nehezen* « difficilement », *rilkán* « rarement », etc. (p. 101). Mais c'est un phénomène signalé depuis longtemps et dont l'explication a été fournie déjà plusieurs fois, notamment par mon excellent ami et collaborateur, le regretté J. Balassa, qui avait montré (*A magyar nyelv könyve*, pp. 405-406) que déjà le grand poète Jean Arany avait formulé la règle en question, notamment dans un énoncé tel que : *Sokszor megmondtam neki, de rilkán fogadja meg a tanácsot* « Bien souvent je le lui ai dit, mais rarement il accepte les conseils ». Le mot *rilkán* « rarement », figurant ci-dessus porte l'emphase parce qu'il restreint la perfectivité de l'action. Or la présence du préverbe devant le verbe implique une notion de perfectivité, certains vont même jusqu'à dire d'aspect perfectif. Conséquemment, tout modificateur qui contribue à assurer l'accomplissement de l'action laisse

le préverbe à cette place : *Könnyen elhatározta magál* « Il s'est facilement décidé ». Nous n'avons donc pas à proprement parler affaire à une « emphase » mais à quelque chose de tout à fait différent puisque ce n'est pas le modificateur qui porte dans ce dernier cas la mise en relief mais l'aspect du verbe. M. F. Kiefer ferait bien de disjoindre ce genre d'exemples. Il reconnaît qu'il y a là une « exception », alors que n'en tire-t-il les conséquences ? D'autant plus que lorsque ces modificateurs sont vraiment emphatiques, ils se comportent autrement et viennent se placer devant le verbe, reléguant après ce dernier le préverbe ainsi que je l'ai montré dans *L'Esquisse de la langue hongroise*. Ajoutons cet exemple : ... *az értekezlet lezajlott és szépen zajlott le*. (Devecseri Gábor, *Élet és Irodalom*, 26/11/1966) « ... la conférence se déroula et elle se déroula bien ». Le mot *szépen* « bien (= bellement) » contribue à affirmer le caractère perfectif de l'action et pourtant il a été placé immédiatement devant le verbe, se substituant ainsi au préverbe. C'est que le locuteur a voulu spécialement attirer l'attention sur les conditions dans lesquelles la conférence en question s'est déroulée. Or cette décision, qui ne dépend que de lui seul, a des conséquences sur l'arrangement de l'ordre des mots et de son débit. C'est ici que la difficulté devient insurmontable pour la grammaire « générative ». Comment tenir compte du comportement du sujet parlant ? Il dépend des circonstances et des intentions qu'elles font naître en son esprit. Nous avons donc affaire à un phénomène essentiellement aléatoire qu'il est impossible de prévoir, quelle que soit la complication de la formule car il ne suffit plus que celle-ci contienne un plus ou moins grand nombre de variables, il faut pouvoir situer le point où se portera l'emphase afin de pouvoir décrire les aménagements ou réaménagements qu'elle entraînera plus ou moins obligatoirement. Ce n'est plus seulement une question de sémantique ainsi que voudrait le faire admettre l'auteur mais quelque chose de différent qui ne se classe plus dans les catégories sémantiques. Ceci apparaît dans l'interprétation que M. F. Kiefer nous propose d'une assertion telle que : *Péterl pillantollam meg* « C'est Pierre que j'ai aperçu ». Il y voit contenue une négation, celle qui s'applique à tout autre objet. A première vue, on serait tenté en effet d'abonder dans ce sens mais si l'on dit : *A vádlottak ... négy padsort töltenek meg...* (Galgóczi Erzsébet, *Kortárs* XIII, 346) « Les accusés remplissaient quatre rangées de bancs », on est en droit de se demander si l'interprétation qui veut intégrer une négation dans l'emphase portant sur les « quatre rangées de bancs » est satisfaisante. En réalité, l'emphase est essentiellement sélective, aussi bien dans un sens limitatif que dans un sens extensif car dans l'énoncé que nous venons de citer, l'auteur a voulu insister sur le nombre important

des accusés, ce qui ne comporte aucune réserve négative. Donc la définition même choisie par M. F. Kiefer est erronée. Pour cette raison, l'auteur fait intervenir la notion de « contraste » (probablement empruntée à la télévision) et il nous dit qu'un énoncé : *A ceruzám veszett el* « mon crayon a été perdu » (= « j'ai perdu mon crayon ») fait contraste avec *A tollam veszett el* « ma plume a été perdue ». L'on rendrait en français ces deux locutions par « C'est mon crayon que j'ai perdu, c'est ma plume que j'ai perdue. » Il y a dans les deux cas sélection du sujet (en hongrois mais de l'objet dans la traduction française).

On ne sera pas toujours d'accord avec les interprétations proposées. Ainsi, l'auteur oppose les deux énoncés *A zöld ruhát veszem meg* « C'est la robe verte que je vais acheter » (*zöld* « vert, *ruha* « robe ») et *Megveszem a zöld ruhát* « Je vais acheter la robe verte » (p. 99). La première phrase exclut la possibilité d'acheter toute autre robe que celle qui est verte et cette analyse nous semble juste mais dans l'autre phrase, que trouve-t-on exprimé ? L'auteur dit « elle représente au moins un point de vue neutre à cet égard ». Mais il passe sous silence que cette phrase est aussi marquée par une emphase et celle-ci porte sur le verbe *megveszem* « je vais acheter, j'achèterai sûrement », le choix indiqué dans la première étant traité cette fois comme acquis. Car c'est la fonction du qualifiant que de rappeler un constat antérieur. Et cette fonction est cause de l'embarras de l'auteur devant les syntagmes qualificatifs. On sait qu'en règle générale, le qualifiant porte en hongrois l'accent syntagmatique et c'est seulement exceptionnellement que dans certaines locutions le substantif déterminé par lui se voit mis en relief par le déplacement de l'accent à son profit : *kész étel* « un plat tout prêt » mais *kész orvos* « un médecin tout formé », etc. Dans ces conditions, on ne saurait dire que l'emphase marque particulièrement le qualifiant quand celui-ci porte l'accent de groupe ou accent syntagmatique. Il ne peut y avoir d'emphase que sur le qualifié et non sur le qualifiant, à moins d'introduire une césure entre les deux termes qui sont comme égrénés l'un après l'autre. C'est le cas d'un syntagme tel que *kis pap* « séminariste » mais *kis/pap* « petit prêtre » (*kis* « petit »). Conformément à sa définition, l'auteur ne discerne d'emphase que dans les cas où le syntagme qualificatif a une fonction « contrastive » : *A fekele cérúzát kéri* « C'est le crayon noir qu'il demande » (*fekele* « noir », *cérúza* « crayon ») mais il faut remarquer que le qualifiant *fekele* n'est pas mis accentuellement en relief puisque il se trouve normalement accentué. C'est par sa seule présence qu'il y a sélection. En qualifiant un objet, on le distingue des autres qui ne sont pas marqués par la même qualité. C'est la fonction même du syntagme qualificatif en tant que tel. Mais alors M. F. Kiefer se trouve

désemparé devant les locutions du type *az öreg elnök* « le vieux président » ou *nagy fejem* « ma grande tête » (*nagy* « grand »), etc., dans lesquelles il ne découvre aucune négation implicite ni aucun « contraste ». Et pourtant, tous les présidents ne sont pas vieux et tout le monde n'a pas une grande tête. La qualification est ici aussi discriminatoire, même si les termes ou plutôt les qualités exclues par cette discrimination ne sont pas limitées. Aussi ne comprend-on pas pourquoi ces expressions semblent si étranges à l'auteur qui ose écrire *Nyelvileg nem magyarázható* « Linguistiquement, ce n'est pas explicable. » Voilà lâché l'aveu d'impuissance du linguiste qui veut opérer avec les procédures transformationnistes et génératives associées ! Et tout cela parce qu'on oublie de considérer que ce n'est généralement pas le qualifiant qui porte à lui seul l'emphasis mais le syntagme qualificatif entier, porteur d'un constat déjà acquis.

Il est aussi un autre exemple avec lequel opère M. F. Kiefer et qui ne paraît pas non plus tellement probant. Il s'agit (p. 99) du syntagme *ANNÁT szeretem* « C'est Anne que j'aime » qu'il oppose à *Annát szeretem* en ce sens que le premier mettrait en relief la personne d'Anne alors que le second ne comporterait pas cette emphase. Mais sommes-nous encore dans le cadre de la grammaire hongroise reconnue comme correcte ? Le mot qui vient immédiatement avant le verbe porte l'accent syntagmatique, qu'il soit sujet, objet ou complément circonstanciel. Il est donc en position emphatique. Le second exemple allégué par l'auteur supposerait une prononciation où l'accent en question affecterait le verbe, *szeretem* « je l'aime », ce qui est contraire à la règle de répartition des accents. Alors a-t-on affaire à un suraccent dans le premier cas ? C'est ce qu'il faudrait expliquer, sinon l'alternative est celle qui consiste à opposer *ANNÁT szeretem* « C'est Anne que j'aime » à *SZERETEM Annát* « J'aime Anne ». Une dernière solution serait de supposer que le complément d'objet *Annát*, inaccentué, a procédé le verbe portant l'accent syntagmatique. Mais dans ce dernier cas, il y aurait aussi emphase et celle-ci distinguerait le verbe.

Ce qui surprend dans cet exposé, c'est qu'il tient aussi peu compte que possible de la structure actuelle du hongrois parlé. Or cette structure impose des contraintes. Un énoncé hongrois reflète soit l'ordre de succession dans lequel se sont présentés les concepts que le locuteur veut exprimer, soit ce qu'il veut mettre en relief. Mais comme tout syntagme porte l'accent de groupe sur son premier terme (exception faite de l'article), il devient difficile de ne pas entendre cet accent syntagmatique comme une marque d'emphase. C'est pour cette raison que le locuteur hongrois, en préformant son énoncé, se trouve dans l'obligation de l'ordonner selon la sélection

qu'il a faite. A cet égard on peut même dire que toute phrase hongroise contient un terme emphatisé et que selon la nature de ce terme, l'élocution doit être aménagée de telle sorte que le terme en question prenne la place qui lui revient. Notre ami, le grand poète J. Illyés, a pu écrire à ce propos que le mot hongrois « avait du crédit » et qu'il ne pouvait être proféré sans avoir été préalablement pensé et pesé.

Les efforts de M. F. Kiefer ne sont pas à dédaigner et la peine qu'il a prise n'est pas perdue. Sa tentative révèle l'insuffisance des procédures qu'il a appliquées et force à repenser tout cela. La science ne saurait y perdre.

M. J. Bakos et N. Kovalovszky présentent successivement leurs observations au sujet du préfixe *mini-* qui s'est introduit en hongrois durant l'été 1966 avec la mode des mini-jupes. M. Bakos nous donne une liste impressionnante des mots qui ont été ensuite formés au moyen de ce suffixe : *mini-forradalom* « mini-révolution », *mini-ügy* « mini-affaire », *mini-ebéd* « mini-déjeuner », *mini-világ* « mini-monde », etc. On a formé dessus des verbes : *minizál* « minimiser, réduire », *elminizték az ügyet* « on a minimisé l'affaire », *kinimizlek ebből is bennünket* « On nous a décramponnés de cette affaire », etc. Un adjectif a été formé : *minis* « menu, minuscule » et on l'a employé même sous forme redoublée pour exprimer le concept avec plus de force : *mini-mini*. Les expressions ironiques ou pittoresques fourmillent. Il en est aussi qui sont péjoratives : *mini-ész* « mini-esprit, mini-intelligence, minus », etc. Le préfixe *mini* tend à supplanter *mikro* ou, inversement, à en être évincé. On rencontre ainsi *mikroszoknya* pour mini-jupe et *mikroügy* « une micro-affaire », etc. Sans parler des formations du type *mini-mikrofon* « petit microphone », etc. Naturellement, l'introduction de *mini* a eu pour résultat d'introduire corrélativement *mari*, tout comme en français. Il est inutile d'ajouter que le *Magyar Nyelvőr* ne voit pas d'un bon œil ce pullulement de termes étrangers dont la fortune met en danger la bonne harmonie et la force expressive du hongrois.

Mme Ilona Molnár H. soulève une question dont l'intérêt est grand du point de vue de la linguistique générale. Elle se demande comment il se fait que dans certaines locutions, il est impossible, dans l'usage correct, d'employer l'adverbe ou le pronom adverbe correspondant à la suffixation casuelle du substantif. On ne peut pas dire, par exemple (p. 225) *Baranyában született és benne is halt meg.* « Il est né dans la Baranya (le comitat de Baranya) et il est mort dedans (benne) » bien que *benne* « dedans » soit l'adverbe qui répond au suffixe *-ban/-ben* « dans ». Par contre, il est loisible de dire *Fátylat borít rá* « il jette un voile dessus » (*rá*) à côté de *Fátylat borít a múltra* « Il jette un voile sur le passé », etc. Elle se demande

quelles sont les règles qui président à cette répartition ; elle pense avoir constaté que l'adverbe correspondant au suffixe casuel peut être employé dans 3 cas : 1) quand il s'agit d'une personne, 2) quand le suffixe est employé dans son acception première, 3) quand il se construit avec un verbe qui gouverne le cas en question : *illik az alakjához* (p. 228) « cela va à son allure », *illik hozzá* « cela lui va » (*hozzá* adverbe correspondant à *-hoz* « à, vers »). Mais comme on vient de voir d'après nos traductions, un problème analogue se pose aussi en français : « Il enseigne à la faculté/Il y enseigne » mais « Il appuie sur l'accélérateur/Il appuie dessus », etc. Par contre, en français, quand il s'agit d'une personne, nous employons le pronom personnel approprié : *a lesvérénél lakik* « il habite chez son frère »/*nála lakik* « il habite chez lui », etc. Ce même problème se retrouve dans bien d'autres langues et cette répartition est en partie commandée par la structure de la langue, c'est-à-dire ici sa morphologie, et en partie par des raisons sémantiques. L'insuffisance pronominale dont souffre le hongrois et que j'ai signalée dans l'*Esquisse de la langue hongroise* vient ici compliquer les choses puisqu'un mot tel que *róla* peut aussi bien dire « de sur lui, de sur elle » que « de sur cela », la présence de la désinence possessive (ici *-a*) étant, à la 3^e personne, ambiguë. Il serait intéressant d'étendre cette investigation qui révélerait les expédients divers auxquels les langues recourent pour exprimer ces rapports.

Notre éminent confrère I. Fónagy présente une explication de texte qui nous intéresse au premier chef puisqu'il traite d'un poème de Verlaine (Soleils couchants), qui a été transposé en hongrois par le poète Árpád Tóth, réputé pour la qualité de ses traductions poétiques, et que Fónagy qualifie de « poème transparent ». Toutefois, l'homme de science qu'il est s'est effacé devant l'esthète car nous savons qu'il connaît et goûte la poésie, pour laquelle il se passionne. Cette passion l'égare à plusieurs reprises au cours de son commentaire. Et d'abord nous sommes surpris par l'enthousiasme que provoque en lui le vers : *Une aube affaiblie...* Il est ravi du choix que Verlaine a fait de cet adjectif *affaiblie* alors que tout lecteur français y soupçonnera plutôt un expédient pour trouver une rime en *-lie*. On ne sera pas non plus de son avis en ce qui concerne le débit de ces vers. Il entend une longue dans cette finale en *-lie* (*-lī*) mais quel est aujourd'hui l'acteur qui marquera cette longue ? Ce qui demeure, c'est que l'accent syntagmatique porte sur la syllabe *li*, sans plus. Bien mieux, il m'est arrivé d'entendre allonger au contraire la pénultième (*-fai-*) afin de compenser l'amuïssement de l'*-e* final ! Quant à le prononcer, cet *-e*, même à peine audible (*alig hangzó*), c'est dire le vers d'une manière que le public n'accepte plus. Et dire en plus que ces finales en *-li* évoquent le concept de mélancolie, d'oubli, d'alanguis-

sement, c'est étrange sous la plume du phonéticien qu'est I. Fónagy dont les travaux ont précisément démystifié tant de choses. Que n'a-t-il songé à *folie*, *publie*, etc. ! Non, c'est le sens des mots et non leur forme qui est évocateur. Pour une raison identique, on est surpris de lire que la voyelle nasale *ã* de *couchant*, *champs*, etc. est une nasale « sourde, compacte, lâche » alors que cette voyelle nasale, formée assez en avant dans la bouche, est très nette et très sonore. Et puis le concept de « compact » (*tömör*) est-il compatible avec celui de laxité (*laza*) ? Notre surprise se renouvelle lors de l'analyse du vers qui se termine par *soleils* alors que le suivant commence par *couchants*. Nous avons affaire à un enjambement mais M. I. Fónagy y découvre un raffinement du poète du fait qu'il brise ainsi le syntagme qualificatif *soleils couchants*. Il estime que le mot *couchants* se trouve non seulement séparé du mot *soleils* mais qu'il est rattaché au complément de lieu *sur les grèves*. Il cesse ainsi d'être un qualifiant pour reprendre sa qualité et sa fonction de participe présent. Oui, mais alors il n'aurait pas fallu écrire *couchants* avec un -s et puis il aurait aussi fallu s'aviser que cette interprétation n'a plus de sens car nous ne voyons pas ce que peuvent être des soleils qui « couchent sur les grèves ». C'est que la formule *soleil couchant* est un cliché où le terme *couchant* correspond à la forme conjuguée « *se couche* » et non pas « *couche* ». Décidément, le texte de Verlaine n'est pas aussi transparent que le pense notre confrère hongrois ! Une dernière observation ; les *fantômes vermeils* ne sont pas des fantômes pourpres car *bíbor* ne traduit pas *vermeil*. Je regrette que M. I. Fónagy n'ait pas pensé à vérifier la chose dans mon dictionnaire français-hongrois. Il s'est laissé tromper par la traduction d'Árpád Tóth dont il convient de signaler ici qu'elle défigure complètement le poème français. Ce jugement ne veut pas dire que le poème d'Árpád Tóth soit sans valeur mais il n'est que très vaguement inspiré de l'original. C'est une « variation » sur un thème de Verlaine.

MM. D. Somogyi et L. Deme poléminent quelque peu autour de l'orthographe officielle du hongrois. Il ne nous est évidemment pas possible d'entrer dans les détails autour desquels se déroule cette menue controverse. Certaines des difficultés dont se plaint M. Somogyi et que M. Deme estime inévitables révèlent des traits caractéristiques de la structure de la langue. Ainsi, l'orthographe distingue le composé *játékasztal* « table de jeu » du syntagme *játek asztal* « table jouet » mais si cette distinction graphique peut rendre service à celui qui lit un texte, elle n'empêche qu'à l'oreille, les deux séquences sont débitées de la même façon (d'une seule émission portant l'accent sur la première syllabe). On se trouve donc dans un cas qui rappelle celui du français *sans complication/sans complications* où l'-s de pluriel ne signifie quelque chose que pour le

lecteur. Est-ce négligeable ? Certes non, d'autant plus qu'un texte écrit souffre du défaut de ne pouvoir reproduire le débit tel qu'il est entendu. Seulement cela suscite des complications et il est malaisé de savoir jusqu'où on peut aller dans ce sens. Car il ne faut pas se faire d'illusion, des expédients graphiques de ce genre n'ont plus grand chose à voir avec la langue parlée. Ainsi distinguons-nous *cuisseot* et *cuisseau* et cette distinction est de rigueur dans les dictées mais quand on interroge les usagers, on s'aperçoit que, de notre temps au moins, ils ne savent distinguer à quoi se rapporte l'une ou l'autre orthographe. Ceux qui veulent maintenir ce genre de subtilités invoquent alors la logique (tout comme le fait L. Deme, p. 242) mais qu'entendent-ils par là ? Un même support phonique répond à deux significations. L'orthographe est utilisée comme expédient graphique pour différencier ces deux acceptions. Cela ne va pas loin puisque il existe des mots d'autre part, et nombreux, qui possèdent de multiples acceptions que la graphie n'isole pas les unes des autres. Poussé à l'extrême, ce procédé aboutit à l'état de choses qui s'est établi en chinois où de nombreux caractères précisent les acceptions d'un même phton-guème. Le hongrois n'en est heureusement pas là.

De nombreuses autres contributions emplissent ces pages, qui portent sur des problèmes de détail, des difficultés d'interprétation de textes, des étymologies dont quelques-unes sont traitées avec beaucoup de soin (comme par exemple celle du mot *komfort* « confort » par M. L. Országh, p. 330 et suivantes, etc.). Des conseils sont prodigués sur toutes sortes de locutions, des recommandations formulées, etc. A méditer ces pages, on ne peut s'empêcher de regretter que nous ne possédions pas en France l'équivalent de ce vaillant périodique.

A. SAUVAGEOT.

-
135. SZATHMÁRI ISTVÁN. — *Régi nyelvtanaink és egységesülő irodalmi nyelvünk* (Nos anciennes grammaires et l'unification de notre langue littéraire). Éditions de l'Académie. Budapest 1968. 453 p. in-8°. Prix 63 florins.

Notre confrère hongrois, qui a désormais la charge de l'enseignement de la langue hongroise moderne à l'université de Budapest, a entrepris d'étudier à travers les plus anciennes grammaires du hongrois les efforts qui se sont succédé entre le ^{xvi}^e et le ^{xviii}^e siècles en vue d'unifier la langue littéraire.

Rappelons que le hongrois a été écrit dès la fin du ^{xiii}e siècle. Par la suite, jusqu'au début du ^{xvii}e siècle, il a développé une abondante littérature dont témoignent les nombreux manuscrits qui sont venus jusqu'à nous. Mais cette littérature était essentiellement de traduction et elle servait les besoins de la mission chrétienne. Ce n'est que peu à peu que des laïcs se sont mis à écrire à leur tour pour des besoins profanes mais c'est à partir du ^{xvi}e siècle que la langue a changé de mission, sous l'impulsion des mouvements inspirés par la Renaissance. Ajoutons qu'en Hongrie, celle-ci a bientôt coïncidé avec la Réforme, ce qui a produit pas mal de remous dans la vie intellectuelle hongroise. Quoi qu'il en soit, c'est seulement à partir du ^{xvi}e siècle que des auteurs se sont mis à communiquer leurs remarques, observations ou réflexions sur la langue hongroise en tant que telle. Le premier fut János Sylvester, né autour de 1504, mort vers 1555, qui fut le contemporain du fondateur de la langue littéraire finnoise (Mikael Agricola) et étudia comme lui à Wittenberg puis publia (comme lui aussi) une traduction du Nouveau Testament. En réalité, il s'agissait d'une réflexion sur la langue hongroise plutôt que d'une étude indépendante de la grammaire de celle-ci dans sa *Grammatica Hungaro-latina* qui traite parallèlement du latin et de ce qui lui correspond en hongrois. Il est symptomatique de constater que cet ouvrage fut imprimé à Cracovie, de même que l'*Orthographia Vngarica* (1549) de son émule Mátyás Bíró de Déva. Ils furent suivis par Albert Molnár de Szenc (né vers 1574, mort en 1634), qui rédigea (*Novae Grammaticae ... libri duo*) la première vraie grammaire complète du hongrois, puis par István Katona de Gelej qui, lui, rédigea la 1^{re} grammaire écrite non en latin mais en hongrois, laquelle est longtemps demeurée la seule de son genre (*Magyar Grammatikátska* (1645), etc. Tous ces grammairiens, à l'exception du jésuite Pál Pereszlényi (*Grammatica linguae vngaricae*, 1682) furent des prêtres protestants, plus ou moins formés en Allemagne, qui avaient beaucoup voyagé, souvent même enseigné à l'étranger, publié des ouvrages liturgiques ou édifiants, etc. C'étaient tous des hommes d'élite, souvent issus de familles assez humbles, qui s'étaient élevés par leur savoir et qui professaient pour la langue hongroise un respect filial, voire même une admiration dont on ne trouve pas l'équivalent, par exemple, chez leurs contemporains finlandais. C'est que ces hommes de la terre hongroise, ravagée par le conquérant ottoman, déchirée par les discordes civiles et séparée en trois tronçons inégaux, étaient amenés, par la force des choses, à situer leur patrie dans leur langue maternelle. La plupart avaient longtemps vécu hors de Hongrie, avaient sans doute connu l'amertume de l'exil et la nostalgie du pays natal. M. I. Szathmári les présente les uns après

les autres, évoque brièvement leur carrière, les replace dans leur milieu, énumère leurs œuvres, analyse les publications grammaticales qu'ils ont laissées et les compare en choisissant un certain nombre de critères afin de mieux jauger l'apport qu'ils ont fait à l'œuvre d'unification et de fixation de la langue nationale hongroise. Car ces hommes avaient d'abord tous parlé une variante dialectale de la langue et il est intéressant de regarder de plus près comment ils ont formulé les règles des grammaires qu'ils ont produites. Or, à part deux cas, celui de J. Sylvester et celui de Pál Kövesdi (*Elementa linguae Hungaricae*, 1686), tous ces auteurs ont en gros proposé les mêmes formes et les mêmes règles. Ces formes et ces règles préfiguraient celles de la langue moderne. Ils étaient en avance sur leur temps puisqu'il suffit de se reporter aux œuvres de leurs contemporains respectifs pour constater que ces derniers étaient loin d'observer les mêmes règles et ne se faisaient pas faute d'employer des dialectalismes plus ou moins criants. Szathmári fait observer fort justement que cette quasi-unanimité dans l'effort de fixation et de régularisation s'explique par plusieurs faits : 1) sur les 10 principaux grammairiens dont il nous retrace l'œuvre et dont il analyse la doctrine, 5 étaient natifs du Nord-Est du pays qui a toujours été considéré comme le berceau de la langue littéraire. Cela revient à dire que les solutions phonétiques qu'ils retiennent sont celles qui ont fini par l'emporter : *é* est conservé (au lieu de passer à *i*), *ē* (bref fermé) ne passe pas à *ö*, etc. Il en est de même pour la morphologie et pour la syntaxe mais nous ne saurions entrer ici dans des détails qui intéressent uniquement le spécialiste et celui-ci devra se reporter à ce bel ouvrage dont il ne pourra plus se passer pour étudier l'histoire de la langue hongroise, 2) tous les auteurs de ces grammaires avaient beaucoup voyagé dès leur jeune âge, ayant souvent fait leurs études dans plusieurs institutions successives, situées dans des points différents du territoire de langue hongroise. Plusieurs d'entre eux avaient fait leurs classes dans les fameux collèges de Sárospatak, Debrecen, Kassa, etc. c'est-à-dire surtout dans l'aire dialectale du Nord-Est ; ils avaient probablement trouvé dans ces établissements une tradition bien établie qui imposait une certaine forme de hongrois lors des exercices de thèmes latins ou grecs ou tous autres travaux du même genre ; 3) tous ces auteurs ont été avant tout soucieux de fixer les règles de l'orthographe hongroise. Nous savons que deux traditions s'étaient formées sur ce point : une protestante et une catholique et les grammaires ont successivement traité des problèmes que ce dualisme posait. En gros, on peut dire que la tradition protestante a fini par l'emporter avec quelques aménagements mais rien que cette unification de l'orthographe était déjà une contribution essentielle à l'unification générale de la langue.

Ces grammaires anciennes, quand on les passe en revue, révèlent un effort constamment repris et qui tendait vers un même but : créer une langue homogène, écrite en une orthographe claire. C'est pour cette dernière raison que la plupart de ces grammairiens ont préconisé une notation écrite étymologisante faisant apparaître aussi nettement que possible la motivation des mots et leur structure grammaticale. Les uns comme les autres ont voulu de la simplicité et de la régularité : un seul graphème pour noter toujours le même phonème et tout phonème signalé par le même signe en toutes positions. Toutefois, cet idéal n'a pas été atteint, comme on peut le constater à regarder de près l'orthographe officielle d'aujourd'hui. Le plus grave défaut de celle-ci est de ne pas distinguer l'*é* (fermé comme le deuxième *é* de notre mot *événement*) de l'*e* franchement ouvert. L'indistinction qui en résulte a entraîné maintes conséquences dans la prononciation, surtout ces dernières années.

Ce qu'il ne faut pas non plus perdre de vue, c'est que ces grammairiens étaient, à leur époque, non pas de vulgaires pédagogues mais des hommes dont le savoir était très grand et qui avaient tous la pratique de plusieurs langues étrangères. Leur langue de pensée était le latin qu'ils maîtrisaient à la perfection. Ils savaient du grec. Plus d'un maniait l'hébreu avec bonheur et ces connaissances plus ou moins empiriques, plus ou moins théoriques, les mettaient en mesure de « découvrir » leur propre langue maternelle sous un jour plus clair, comme le souligne constamment M. Szathmári. Mais la comparaison ne les détournait pas du hongrois, bien au contraire ; ils se complaisaient à mettre en relief ses aptitudes à exprimer la pensée et ils essayaient de s'employer à les faire exploiter rationnellement. Car tous étaient des rationalistes, depuis les humanistes à la Sylvester jusqu'au jésuite Pereszlényi. Ils ont voulu façonner le hongrois selon les exigences de la « logique », ce qui a entraîné certains d'entre eux à proposer des constructions que la langue n'a pu admettre, notamment en ce qui concerne le rapport d'annexion qui demeure en hongrois « illogique ». On dit en effet : *a házak letele* « le toit des maisons » (= « les maisons-son toit »), etc.

Il est difficile de mesurer l'influence de ces grammaires et surtout des premières d'entre elles qui semblent bien n'avoir guère été répandues. Il n'en est pas de même de celles qui ont suivi, notamment de celle de Pereszlényi et surtout de celle de Pál Kövesdi (*Elementa linguae Hungaricae*) qui était relativement sommaire et se prêtait mieux à l'usage scolaire. Néanmoins, à travers les analyses très poussées de M. Szathmári, on acquiert le sentiment que c'est Albert Molnár de Szenc qui, avec sa grammaire qui fut la première description complète du hongrois, a imprimé de son

sceau toute la tradition grammaticale de ses successeurs, jusqu'à être directement plagié par certains d'entre eux.

On aurait tort de croire que ces publications successives ont été toutes inspirées à leurs auteurs par la seule étude du hongrois. Dès le début du xvii^e siècle, il apparaît certain que l'exemple des sociétés allemandes de développement de la langue (*Sprachgesellschaften*) a été pour beaucoup dans la détermination des grammairiens hongrois d'œuvrer pour fixer et perfectionner leur propre langue. Ils ne l'ont pas dit expressément mais on peut en inférer par certaines déclarations qu'on lit dans leurs œuvres. Ainsi, György Csipkés de Komárom, dans son *Hungaria Illustrata* (1655) veut faire de sa langue une *lingua casta et pura*. Le même auteur la range parmi les langues « cardinales » (*lingua cardinalis*) aux côtés de l'allemand et même du latin et de l'hébreu en qui tous ces théoriciens révéraient la langue-mère, conception courante à l'époque. Directement ou implicitement, tous ces grammairiens sont des normalisateurs et des unificateurs. Manifestement, ils rêvaient de faire du hongrois une langue homogène, bien réglée, telle qu'elle pût être comparée au latin et à l'hébreu. La pureté cicéronienne, qu'un Érasme leur avait vantée, hantait certainement leurs esprits.

Un autre mérite leur est attribué par M. Szathmári : celui d'avoir émancipé la langue hongroise de la tutelle de la grammaire latine et ce, dès Sylvester. En réalité, à y regarder de plus près, ce n'est ni si certain ni si complet. Certes, dès le milieu du xvii^e siècle, le système de la grammaire hongroise est « découvert » (selon l'expression de l'auteur) dans ses traits essentiels mais l'émancipation se réduit à un aménagement. Les uns et les autres reconnaissent de plus en plus clairement les faits hongrois tels qu'ils se présentent mais ils continuent à les classer dans les catégories de la grammaire latine. Et nous nous permettrons d'ajouter que ce processus persiste de nos jours, surtout chez ceux de nos confrères hongrois qui s'inspirent des méthodes transformationnistes et génératives. C'est qu'il n'est pas si facile de s'affranchir d'une tradition aussi ancienne et aussi profondément enracinée.

Le livre de M. Szathmári est une mine de renseignements, d'observations et de remarques de toutes sortes. Il nous conduit avec sûreté à travers deux siècles d'élaboration de la langue littéraire hongroise. Tel qu'il est, il dispense désormais les chercheurs d'une multitude de recherches fastidieuses où ils pourraient s'égarer à chaque pas. Il permet d'y voir plus clair dans ce qu'a été ce chantier constamment ouvert où ont travaillé sans relâche les bâtisseurs de la langue hongroise d'aujourd'hui. La Hongrie peut être fière du travail qu'ils ont accompli. Et M. Szathmári doit être, lui, félicité pour son beau livre.

A. SAUVAGEOT.

136. GYULA MÁRTON. — *A moldvai csángó nyelvjárás román kölcsönszavai* (Les mots d'emprunt roumains du dialecte csángó de Moldavie). Études linguistiques. N° 66. Éditions de l'Académie Budapest 1969. 114 p. in-8°. Prix 18 fl.

Cette étude n'est que l'avant-propos de la publication à venir d'un relevé sinon exhaustif du moins très important des mots empruntés au roumain par le dialecte hongrois csángó de Moldavie, qui forme une enclave en plein milieu roumain. L'auteur fait d'abord l'historique de la question, signale l'apport de ses prédécesseurs, indique comment il a procédé. En effet, la partie la plus importante des matériaux qu'il traite a été recueillie sur place par ses propres soins.

Tout de suite il apparaît que le dialecte hongrois en question, surtout dans sa variante du nord, a admis une quantité très importante de mots roumains. L'auteur en a rassemblé exactement 2960 et il n'a pas naturellement la prétention d'avoir tout recueilli. Il nous donne des précisions sur la nature de ces emprunts. D'abord par centres d'intérêt. On est surpris d'apprendre que 380 d'entre eux ont trait à l'homme en tant qu'être et personne. Les relations humaines (parenté et autres) sont exprimées par 70 mots, l'habillement par 190, la maison et tout ce qui s'y rattache par 360, les travaux des champs par 175, l'élevage par 180, la nature et ses manifestations par 345, l'artisanat, le commerce, les communications par 260, les coutumes, croyances, jeux, distractions, etc. par 150, l'administration, la vie sociale, militaire par 220, divers par 110 mais le village et son environnement par 19 termes seulement. La répartition par parties du discours est celle-ci : 80/81 % de substantifs, 7,7 % d'adjectifs, 1,3 % d'adverbes, etc. et 9 % de verbes. Ce dernier chiffre dénonce à quel point le dialecte csángó a été pénétré par les vocables d'origine roumaine. On sait que les verbes s'empruntent difficilement et que leur présence dénote une imprégnation très importante, comme c'est le cas, par exemple dans certains dialectes fenniques des parages du Ladoga et de l'Onega. Márton note aussi qu'il n'a relevé aucun emprunt en ce qui concerne les noms de nombre, les déterminatifs et les postpositions. Ceci surprend pour ce qui est des postpositions puisque le hongrois ne s'est pas fait faute d'utiliser des mots d'emprunt pour en développer.

Une autre observation est intéressante. Les termes d'emprunt désignent souvent non des concepts généraux mais des notions particulières. En d'autres termes, ce sont surtout des mots « disponibles ». Ainsi le dialecte en question dit toujours *fej* « tête », *száj* « bouche », *szem* « œil », *orr* « nez », *fül* « oreille », *kéz* « main », *láb* « pied », *szív* « cœur », etc. qui sont des mots du fonds autochtone mais il a emprunté *bárba* « menton », *burla* « estomac » (remplaçant

gyomor qui est lui-même un ancien emprunt hongrois au turk), *buza* « lèvre », *drel* « lobe de l'oreille », *koaszla* « côte », etc. De même le mot *ház* « maison » n'a pas cédé la place au roumain *casă* mais on trouve *odáj* « chambre » (que le roumain a pris au turk *oda*), *bukëlëria* « cuisine », etc. Ce dernier emprunt nous fait penser à *kilchenette* qui tend à se généraliser en français, etc. P. 21, l'auteur signale que certains emprunts ne sont pas utilisés indépendamment mais seulement en connexion avec le terme autochtone : *szlába/gyenge* « faible » mais il ne s'arrête pas sur ce phénomène et ne donne aucun exemple pour l'illustrer.

Comme on pouvait s'y attendre, les termes de la vie moderne sont extraits de la langue roumaine littéraire et c'est ainsi que de nombreux mots français ont fini par échouer en csángó, parfois plus ou moins mutilés : *kilibru* (roumain *echilibru*), *diszpenzár*, *ángázsáment* « engagement », etc.

Toutefois, il y a des mots dont on est en droit de se demander s'ils proviennent bien du roumain : *zsándár* « gendarme » (hgr *zsandár* « id. »), *szábia* « sabre » (hgr. *szablya*), etc. On a l'impression que l'auteur découvre du roumain partout.

Du point de vue phonétique, les emprunts ont eu pour effet d'introduire un grand nombre de mots commençant par deux ou trois consonnes et contenant des combinaisons consonantiques inconnues en hongrois mais le dialecte les a, si l'on peut dire, « digérées » tout comme la langue littéraire de Hongrie. Quant à l'harmonie vocalique, trait fondamental du phonétisme hongrois, elle n'a pas eu à souffrir de l'invasion roumaine car le vocalisme roumain ne contient ni *ö* ni *ü*, ce qui a pour conséquence que les mots roumains ne présentent en fait de voyelles antérieures qu'*e* et *i*, lesquelles en hongrois assument le rôle de voyelles indifférentes. Il a suffi de rendre par *ë* fermé hongrois tous les *e* roumains pour aligner les emprunts sur les mots hongrois de vocalisme sombre ou postérieur. Ce qui a d'ailleurs facilité ce processus, c'est que sous l'influence du vocalisme roumain, le dialecte csángó élimine de plus en plus ses *ö* et ses *ü* au profit de réalisations plus ou moins bâtardes en *e* et *i*. Et ceci affecte naturellement les mots du cru puisque ceux d'emprunt ne posent pas de problème à cet égard. Ce qui, en revanche, ne semble pas avoir causé de difficulté, c'est l'intégration des emprunts dans la structure morphologique du dialecte.

Les populations que M. Gy. Márton a étudiées sont bilingues, ce qui explique l'importance des emprunts contractés au roumain et c'est la raison pour laquelle nous regrettons que l'auteur n'ait pas étendu son examen aux autres aspects de la langue : syntaxe, sémantique syntaxique, etc. On aimerait savoir, par exemple, comment les Csángó emploient leur conjugaison et surtout comment

ils distinguent les emplois des formes subjectives de ceux des formes objectives. L'expérience tend à prouver que les parlers hongrois résistent bien sur ce point. C'est ainsi que dans une étude sur le parler de Hongrois établis depuis longtemps en France, M. J. Gergely, mon ancien assistant à l'École Nationale des Langues Orientales, a pu montrer que la distinction de l'emploi des deux formes en question de la conjugaison était l'un des traits qui se conservaient le mieux et le plus longtemps même chez des personnes devenues tout à fait bilingues.

Il est dommage que cette monographie, si utile, ne soit pas accompagnée d'un résumé substantiel dans une langue de plus grande diffusion que le hongrois, ce qui aurait rendu service notamment à bien des romanistes.

A. SAUVAGEOT.

137. LÁSZLÓ HADROVICH. — *A funkcionális magyar mondattan alapjai*. (Les fondements de la syntaxe fonctionnelle du hongrois). Éditions de l'Académie. Budapest 1969. 368 p. in-8°. Prix 70 fl.

Le dernier reproche à faire à M. L. Hadrovich, c'est d'avoir dissimulé ses intentions. Un avant-propos et une introduction attirent notre attention sur le propos qu'il s'est formé. Il ne s'agit de rien de moins que de nous apporter la seule vraie et définitive interprétation possible de la syntaxe hongroise. M. L. Hadrovich s'est avisé qu'avant lui, les descriptions, les analyses ou les interprétations proposées péchaient toutes par des défauts cardinaux. Il en a eu la révélation en lisant la grammaire rédigée sous les auspices de l'Académie des Sciences (*A mai magyar nyelv rendszere*) dont le second volume, tout entier consacré à la syntaxe, a provoqué son grand courroux. Slaviste d'origine, il estime que ce qu'il a lu dans ce volume fatal ne tient pas debout et il s'est résolu à éclairer non seulement la linguistique hongroise mais aussi les linguistes d'ailleurs. Le tout sans nommer personne car il n'est parvenu à ses conclusions qu'à l'aide de ses seules lumières et si, d'aventure, on peut retrouver sous sa plume des formules qui évoquent des idées déjà émises, c'est qu'il s'agit de concepts tombés dans le domaine public et qu'il est loisible à chacun de s'approprier sans chercher d'où cela vient. C'est un procédé commode mais assez dangereux, du moins pour une réputation d'homme de science. Nous n'avons donc droit ni à une bibliographie ni à la moindre référence, hormis quelques allusions, çà et là, à la fameuse grammaire incriminée.

La grande découverte, autant qu'on peut le deviner, c'est d'avoir constaté que toute énonciation (il dit toute « phrase ») se construit sur deux pivots : le nom et le verbe. Nous revoilà donc devant la fatidique formule $S = NP + VP$ dont tout le monde appréciera l'originalité. Ce n'est pas tout. Les procédés syntactiques ne sont décrits qu'en fonction de la signification des termes qu'ils rassemblent, ce qui dispense l'auteur de nous démontrer plus avant la structure morphologique de ces énoncés. Il n'est donc jamais question ni de débit, ni de répartition des accents ni d'ordre des mots. Et pour qu'on y voie plus clair, les différentes exploitations sémantiques de chaque stéréotype sont plus ou moins longuement analysées de telle sorte que l'examen de la syntaxe chevauche perpétuellement avec celui de la sémantique syntaxique. C'est revenir à l'état de choses antérieur à l'entrée en scène de John Ries dont le petit livre *Was ist Syntax?* avait pourtant bien posé le problème. Le progrès annoncé par M. L. Hadrovich revient à se reporter en arrière de presque un siècle ! On s'en aperçoit tout de suite quand on entre dans le vif du sujet. Ainsi, quand il traite de la phrase nominale (pp. 34 et suiv.), il mentionne des exemples de constructions verbo-nominales à côté des constructions proprement nominales et il va (p. 49) jusqu'à y assimiler les locutions où le gérondif se trouve combiné avec le verbe d'existence. Tout cela est placé sur le même plan et ne fait donc pas apparaître la diversité des types de phrases qui supportent l'assertion finie. En revanche, nous avons eu droit (pp. 35-36) à une longue rationnement sur les relations sémantiques et logiques entretenues par le sujet et le prédicat (nominal ou assimilé). L'auteur ne s'est pas avisé que l'assertion finie joint deux concepts en un constat mais que le contenu de ce constat est infiniment variable selon les circonstances. S'arrêter à se demander si le sujet doit représenter un concept plus extensif que celui exprimé par le prédicat ou l'inverse est pure logomachie. La meilleure preuve en est que l'auteur démontre que tel terme qui paraît être le plus extensif ne l'est pas en réalité et inversement. On ne voit pas très bien à quoi peut rimer un tel déploiement de notions périmées. Il est vrai que les généralités ne font pas peur à notre auteur qui n'hésite pas à invoquer la « pensée primitive » pour faire valoir la justesse de sa définition de l'objet grammatical (p. 61). C'est que selon cette définition, seule l'action intentionnelle peut comporter un complément d'objet et si, actuellement, nous trouvons des locutions où un verbe qui n'exprime pas une action intentionnelle a quand même un complément d'objet, c'est que c'est dû à une extension tardive et abusive de l'emploi du complément en question car la pensée « primitive » considérerait ces cas comme relevant d'une action intentionnelle. Le malheur est que les langues qui expriment

le plus authentiquement la pensée « primitive » (eskimo, malayo-polynésien, etc.) ne connaissent tout simplement pas la catégorie de l'objet ! Mais ce n'est pas tout, le chapitre consacré précisément à l'objet ne porte que sur les cas où il est signalé par une marque spécifique (l'accusatif en *-t*). Ainsi l'auteur se prive de tout moyen de jeter un peu de clarté sur le mécanisme de l'expression de l'objet en hongrois, mécanisme complexe qui résulte de l'utilisation de procédés hétéroclites car, enfin, on ne peut structuralement assimiler les deux formules *Behűnyom a szemem* « Je ferme les yeux » et *Behűnyom a szememet* « id. ». A vrai dire la formule 1 ne comporte pas de complément d'objet. C'est un syntagme prédicatif (prédicat + sujet) exactement comparable à *nehéz a szívem* « j'ai le cœur gros » (= il est lourd, mon cœur), et ce syntagme a été intégré dans le système d'expression de la relation objectale.

De temps en temps, on relève quelques naïvetés. Ainsi, il est expliqué que la particule verbale *agyon* (qui ne se construit qu'avec un petit nombre de verbes et signifie « jusqu'à ce que mort s'ensuive ») a voulu dire originellement « sur la tête, sur le cerveau » (porter un coup », etc.), acception où cette particule a servi à fournir des décalques des locutions allemandes avec *tot* (*totschlagen* = *agyonverni*, *totschweigen* = *agyonhallgatni*, etc.). Mais pourquoi avoir perdu son temps à citer un passage de Tinódi (du xvi^e siècle) à l'appui de ce rappel puisque tout le monde sait depuis longtemps cette étymologie ? L'auteur prend ses confrères (et nous avec) pour des ignorants.

C'est donc avec déception qu'on laisse cet ouvrage qui n'apporte rien de neuf et surtout ne saurait contribuer à clarifier les problèmes auxquels il touche à tort et à travers, ce qui ne peut s'expliquer que par un manque total d'information. Nous ne le quitterons pas sans dire en toute franchise le déplaisir que l'on éprouve à sa lecture où trop souvent il nous est dit que rien n'a été ni compris ni fait avant que son auteur ait eu la révélation de la vérité. Las, la seule lecture de ce factum suffit à jeter bas ces prétentions, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles sont déplacées.

A. SAUVAGEOT.

138. ZSUZSA DELY N. — *A fiatal Jókai nyelve és stílusa* (La langue et le style du jeune Jókai). Études linguistiques, n° 64. Éditions de l'Académie. Budapest 1969. 84 p. in-8°. Prix 13 fl.

Cette brève monographie décrit, non pas la langue et le style de l'écrivain hongrois Mór Jókai (1825-1904) dans l'ensemble de

son œuvre mais seulement dans sa première phase. C'est bien dommage car une étude plus étendue aurait présenté un bien plus grand intérêt. En effet, Jókai a été l'écrivain le plus lu en Hongrie durant son vivant et, même encore aujourd'hui, les bibliothèques populaires prêtent constamment ses ouvrages. Il a donc exercé une profonde influence sur le développement de la langue littéraire et cette action a été d'autant plus importante que Jókai, à la différence de ses grands contemporains tels que Petőfi et Arany, a été essentiellement un prosateur. Par sa conception de la littérature, par l'ampleur de son œuvre, il nous fait penser surtout à un Victor Hugo uniquement prosateur. Ce n'est pas par hasard car, M^{me} Dely le signale après bien d'autres, l'écrivain hongrois avait voué un véritable culte au poète français et il s'est souvent inspiré de lui. Il aurait donc été du plus grand intérêt de pouvoir suivre les phases successives du développement de la langue du romancier hongrois.

Telle qu'elle nous apparaît à travers la description qu'en fait M^{me} Dely, cette langue est surtout composite. Elle se distingue au premier chef par la richesse de son vocabulaire, richesse qui avait déjà émerveillé les contemporains et qui fait, elle aussi, penser à Victor Hugo. Mais cette richesse est faite d'une accumulation de mots venus de tous les secteurs de la langue : termes de la langue écrite traditionnelle, termes nouvellement fabriqués par les « innovateurs » (*nyelvújítók*), mots de sa propre fabrication, vocables empruntés à la langue populaire, aux dialectes de diverses provinces, emprunts savants, latinismes, emprunts admis dans l'usage courant. Pour ce qui est de la syntaxe, elle est celle des écrivains du temps : longues phrases entortillées alternant dans les dialogues avec des locutions parlées, style très romantique affecté de grandiloquence et souvent encombré de maniérismes, grandes tirades oratoires, etc. C'est que la Hongrie de l'époque vivait avec intensité les modes intellectuelles qui étaient en vogue en Occident : Allemagne et France, surtout. Ce n'est que petit à petit que le « populisme » (*népiesség*) allait dans une certaine mesure atténuer les effets d'une imitation trop servile des modèles étrangers.

Dans l'exposé de M^{me} Dely défile sous nos yeux les problèmes qui se sont posés dans la première partie du XIX^e siècle à tous ceux qui écrivaient en hongrois. Il fallait de nouveaux mots qui pussent rendre les concepts apportés par les langues étrangères (allemand, français, anglais) et il fallait aussi des procédés pour assouplir la phrase. Jókai ne s'est pas fait faute d'y recourir. En particulier, il n'hésite pas à élargir un mot déjà pourvu d'un suffixe casuel pour en faire un adjectif : *bizalommal viszáélés* « un abus de confiance » (= action d'abuser de la confiance), la solution traditionnelle étant *a bizalommal való visszaélés*. Il ose aussi

prendre pour épithète un mot affecté d'un suffixe casuel : *Dunán átkelés* « franchissement du Danube » (on dirait plutôt : *A Duna átkelése*, etc.). Il emploie des mots parfois très longs, surtout des composés qu'il a souvent forgés lui-même mais il recherche d'autres fois la concision, jusqu'au point de produire des dérivations inédites : *lálhatás* « la possibilité de voir » (sur *lálhat* « peut voir »), etc. Ses décalques de locutions étrangères ne se comptent pas : ... *egy égő tűzalak látszott lenni* « ... il paraissait être une forme brûlante » (*er schien eine brennende Gestalt zu sein*), etc.

Cette langue de Jókai s'est formée à l'image de la langue hongroise de son temps. Il n'a rien inventé qui lui ait été propre mais il a amplifié ce qu'il avait reçu de son entourage et de son milieu, au point même d'incarner désormais cette forme d'expression qui dépayse quelque peu le lecteur moderne sans pourtant l'empêcher de lire avec intérêt une œuvre qui demeure vivante. M^{me} Dely, en ramassant succinctement les éléments essentiels de cette description, a rendu service car le chercheur se trouve ainsi dispensé du fastidieux labeur d'avoir à retrouver ces éléments dont la connaissance est indispensable à quiconque veut connaître l'histoire du hongrois.

A. SAUVAGEOT.

139. EEVA KANGASMAA-MINN. — *The syntactical distribution of the Cheremis genitive II*. Mémoires de la Société Finno-ougrienne. Tome 146. Helsinki 1969. 144 p. in-8°.

Ce volume est la seconde partie de l'étude que M^{me} Kangasmaa-Minn a consacrée au « génitif » tchérémisse et dont nous avons précédemment présenté le 1^{er} volume. L'argument de l'auteur est le suivant : le suffixe *-n*, qui est la marque du génitif dans la déclinaison tchérémisse, assume deux fonctions totalement distinctes : 1) celle de déterminant dans les syntagmes adnominaux (substantif + substantif) et 2) celle de complément modal du prédicat.

C'est cette seconde fonction qui est ici l'objet d'une analyse détaillée. L'auteur a réuni un grand nombre d'exemples qui donnent une idée nette de ce qui se passe. Il ne fait aucun doute que, dans l'état actuel des choses, ces deux fonctions ne sauraient se ramener l'une à l'autre. Le problème qui se pose alors est de savoir si nous avons réellement affaire au même morphème. Cet *-n* qui affecte le substantif (ou le pronom) dans l'un et l'autre rôle est-il issu d'un prototype unique ? En employant le terme de

« génitif » dans les deux cas, l'auteur suppose qu'il ne s'agit en réalité que d'une seule et même marque, laquelle a pris deux acceptions distinctes qu'elle a indiquées : une liaison avec un nom ou avec un verbe. C'est ce qu'elle déclare dans sa conclusion (p. 137) et elle ajoute qu'il n'y a aucune raison de restituer deux éléments « connectifs », l'un à usage adnominal, l'autre à usage verbal. Elle part en effet de cette idée, juste selon nous, que l'-n du génitif ouralien n'était qu'un élément servant à fabriquer une sorte d'état construit entre deux noms. C'est ce que nous avons nous-même exposé ailleurs (*Études Finno-ougriennes*, tome 5, pp. 73-93). Mais si l'-n du génitif n'a été qu'un procédé de construction des syntagmes adnominaux (à côté de plusieurs autres), s'ensuit-il nécessairement que l'-n des compléments modaux du verbe soit de même origine ? Le tchérimisse nous apparaît tardivement, sous une forme évoluée, après avoir subi successivement et désormais simultanément les actions du turk tchouvache, du turk de Kazan, du russe. Nous n'avons donc non plus aucune raison de supposer que l'-n adnominal et l'-n modal soient un seul et même morphème. Ceci d'autant moins que les constructions adnominales sont plus complexes qu'elles n'en ont l'air. Le « complément de nom » ou rapport d'annexion est marqué du génitif mais aussi du suffixe de possessivation : *ačan pörtšö* « du père sa maison » (= la maison du père) alors que les compléments modaux ne portent que leur marque -n sans association avec le suffixe de possessivation puisqu'ils se rapportent au prédicat et non à un autre nom : *Pašam ištše jeŋin uke žan sōjlaš* « L'homme qui fait du travail n'a pas de temps pour faire la guerre » (*Sovremennij marijskij jazik* II, p. 63). Le mot *jeŋin* est le « génitif » de *jeŋ* « homme » mais en réalité, c'est le complément d'attribution : « A l'homme faisant du travail il n'y a pas de temps pour faire la guerre. » La seule chose commune au terme qualifiant du rapport d'annexion et au complément d'attribution ci-dessus, c'est cet -n de la désinence. Mais la répartition des deux emplois est tellement nette qu'en présence de ces faits, on a le sentiment que ce morphème actuellement unique est le résultat d'une confusion de deux anciens morphèmes distincts. Le parallélisme entre les faits fenniques et les faits tchérimisses ne peut que confirmer ce sentiment. En effet, le fennique possède un cas « instructif » (instrumental) en -n, identique par sa forme au génitif singulier mais dont la formation de pluriel est différente, ce qui trahit qu'on a affaire à deux morphèmes dont le comportement est distinct au moins partiellement. On a ainsi *kahden käden* « à deux mains » (cp : *käden sija* « la place de la main) mais *kaksin käsien* « des deux mains » (le génitif pluriel est alors *käsien*), etc. Par ailleurs, bien qu'avec moins de fréquence, l'instructif finnois joue un rôle analogue à celui du génitif II

tchérémisie. Mais ce n'est pas tout, le même *-n* se retrouve en hongrois, par exemple, où il assume également deux fonctions distinctes : celle de cas local indiquant la présence sur une surface (*a tetőn* « sur le toit », *az égen* « au ciel », *a vízen* « sur l'eau », etc.) et celle de cas modal : *gyorsan* « rapidement » (*gyors* « rapide »), *ketten* « à deux » : *Csak ketten akadlak kivételek* « Il ne se produisit que deux exceptions » (Fáj László : *Kortárs* IX, p. 1897), *Fáradlan ült le...* (Szörényi Rezső, *Kortárs*, XIII, p. 391) « Il s'assit, fatigué ». Des emplois de ce genre, M^{me} Kangasmaa-Minn en cite en tchérémisie à longueur de page. On en retrouve également en permien et en lapon. Les théoriciens se demandent si cet *-n* n'est pas issu d'un suffixe plus étoffé, celui de l'ancien locatif uralien en *-na/-nä* qui s'est conservé en fennique (*kolona* « à la maison », *ulkona* « à l'extérieur », etc.) et en samoyède yourak. Des vestiges isolés se sont même maintenus en tchérémisie : *ülnö* « en bas », *ončılno* « devant », *ümbalne* « en haut », etc. Et ces formes posent un problème ; leur désinence est à terminaison vocalique. De ce point de vue, elles font songer aux formes correspondantes du finnois *läsnä* « près » (tchérémisie : *lišne* « id. »). Dans ces conditions, on a le droit de supposer que la partition qui a séparé les locatifs en *-na/-nä* des instrumentaux en *-n* pourrait être ancienne. Ce qui ne veut pas dire que, dans certains cas, des confusions ou des contaminations ne se soient produites comme c'est visible dans certaines constructions fenniques, par exemple. En effet, en finnois ancien, des formes manifestes de génitif ont été construites avec des noms verbaux. On lit ainsi dans la traduction du Nouveau Testament par Michel Agricola (1548) : ... *sille seke tuuli ia meri henen oual cuuaiset*, qui rend le latin de la Vulgate : ... *quia et ventus et mare obediunt ei* (Marc IV, 41). On a conçu ou interprété *henen* « de lui » comme un « datif » (pour refléter le latin *ei*) mais ce pourrait être aussi bien le génitif déterminant le substantif déverbatif *kuuiaiset* « ceux qui obéissent ». La traduction serait alors « et le vent et la mer sont ses obéissants ». Une pareille construction est de frappe finno-ougrienne authentique. Si donc pour une raison quelconque, il a existé un morphème *-n* à valeur modale, il a fatalement provoqué des confusions avec le génitif en *-n*. Il faut alors plutôt s'étonner qu'il n'y en ait pas eu davantage et que la répartition des emplois se soit faite aussi clairement.

Nous serons donc d'accord avec l'auteur pour admettre que le « génitif » en *-n* a été originellement un morphème de liaison ou, comme elle l'a écrit, de connexion, exprimant une relation sémantique entre les deux noms ainsi construits ensemble et que cette relation sémantique a varié de nature selon les termes en présence. Par contre, nous nous refusons à voir dans le morphème *-n* à fonction modale cet *-n* « connectif » du génitif. Il s'agit selon nous d'un ancien

instrumental en *-n* ou à la rigueur d'une forme apocopée de l'ancien locatif en *-na/-nä*.

Pour ce qui est du détail des analyses proposées, il y a lieu de faire des réserves. M^{me} Kangasmaa-Minn a voulu manifestement faire état des plus récentes doctrines structuralistes et elle a fondé son analyse de la phrase sur deux pivots, l'un fourni par le nom (noun phrase) et l'autre par le verbe (verb phrase). Parallèlement, elle s'en tient aussi aux classifications proposées par les grammairres finnoises publiées ces dernières années. Le résultat est qu'elle analyse d'une manière erronée plus d'une construction. Ainsi, un énoncé tchéremisse aussi clair que : *šümešlžə tädən jažo ələn* « dans son cœur, il se sentait bien » (= cela lui faisait du bien au cœur), le mot *jažo* « bon » est interprété comme étant l'attribut du sujet (p. 12) ce qui amène l'auteur à ajouter (p. 13) que dans un pareil énoncé : *There is no actual subject word*. Mais que si ! Le sujet est tout simplement *jažo*. Ce qui est curieux c'est qu'elle fait allusion en même temps à la locution finnoise : *Hänen on hyvä* « Il se sent bien » où le mot *hyvä* « bon » est également le sujet du verbe *on* « est », exactement comme le tchéremisse *jažo* « bon » est le sujet de *ələn* « était ». Reprenant à son compte l'analyse de M. Paavo Siro (*Suomen kielen lauseoppi*, p. 54), elle estime pouvoir appeler l'adjectif figurant dans cette fonction « a predicative subject ». Il faudrait quand même s'entendre. Avons-nous affaire à un prédicat ou à un sujet ? A la rigueur, dans une forme conjuguée du verbe, on peut alléguer qu'on a affaire à un composé de sujet et de prédicat : (tchéremisse) *ončəm* « je regarde », *ončət* « tu regardes », etc. où les désinences personnelles *-m* et *-t* marquent la personne du sujet de la forme verbale mais lorsqu'il s'agit d'énoncés tels que le finnois *Siellä on niin kaunistä* « Là-bas, c'est si beau » (Paavo Siro, *op. cit.*, *ibid.*) il est impossible de voir dans *kaunistä* (partitif singulier de *kaunis* « beau ») autre chose que le sujet partiel du verbe *on* « est ». Sans doute, c'est choquant pour quelqu'un qui a en esprit la formule suédoise « *Där är det så vackert* » ou l'allemande « *Dort ist es so schön* » où le sujet se trouve figuré par le déictique (suédois *det*, allemand *es*) mais il faut précisément abandonner les schémas suédois ou allemands si l'on veut vraiment discerner le mécanisme de la phrase finnoise et aussi celui de la phrase tchéremisse. Procéder autrement revient à renoncer à saisir ce qu'il y a d'original dans les langues finno-ougriennes. Sur cette même page 15, l'auteur nous déclare (ce que tout spécialiste sait d'ailleurs) que le syntagme prédicatif nominal ne comporte en tchéremisse aucune « copule » : *keče šokšo* « la journée est chaude » (*keče* « journée », *šokšo* « chaud »). Mais quel besoin peut-on éprouver de faire état de la « copule » ? Les plus brillants des indo-européanistes n'ont-ils pas depuis longtemps établi que l'emploi d'un verbe

associé à un attribut nominal est un développement tardif et que dans un grand nombre de langues du monde, il n'a jamais été question d'intercaler un élément entre le sujet et le prédicat nominal. Si le fennique et le lapon dérogent à cette règle (à la 3^e personne du présent de l'indicatif), c'est le résultat d'une évolution à laquelle l'action des langues germaniques n'a probablement pas été étrangère. Cette hantise de trouver un « verbe » égare l'auteur jusque dans sa conclusion où nous lisons (p. 133) qu'une construction *upsä sörän* « la casquette est de travers » ne saurait s'entendre qu'en supposant que le verbe (*ulo* « est ») aurait été « supprimé » ou bien qu'un « structural process has changed the adverbial relation to a predicative relation right away ». La chose est plus simple : le prédicat nominal peut figurer à un cas de la déclinaison autre que le nominatif. C'est ce qu'on trouve, rarement il est vrai, dans une langue comme le hongrois.

Bien d'autres observations seraient à ajouter mais elles n'intéresseraient que les spécialistes. Ce qui est à retenir de la lecture de l'ouvrage de M^{me} Kangasmaa-Minn, c'est qu'elle a mis à notre disposition une riche collection d'exemples qui, par leur masse en même temps que par leur choix, permettent de se faire une idée précise de l'un des aspects de la syntaxe tchérémisse. Il est seulement dommage que ses analyses erronées aient défiguré le faciès de ces constructions.

A. SAUVAGEOT.

140. PÉTER HAJDÚ. — *Chrestomathia Samoiedica*. Tankönyvkiadó. Budapest 1968. 239 p. in-8°. + une carte dépliant. Prix 23,5 florins.

C'est à l'extrême amabilité du professeur I. Szathmári, vice-doyen de la faculté philosophique de Budapest, que je dois d'avoir reçu cet ouvrage devenu malheureusement presque inaccessible deux ans après sa parution. Les autorités hongroises compétentes ont bien voulu s'associer aux efforts de notre excellent confrère hongrois.

Sous ce titre modeste de chrestomathie se dissimule une contribution très importante aux études samoyèdes. Le professeur P. Hajdú, qui nous a donné depuis bientôt 30 ans une suite ininterrompue de travaux sur le samoyède et qui est en outre l'animateur de la petite équipe hongroise qui a entrepris ces dernières années maintes recherches dans ce domaine, peut passer à bon droit pour le meilleur connaisseur de ces langues et de leurs

problèmes non seulement en Hongrie mais en Europe, hormis naturellement l'Union soviétique où travaille une équipe de Samoyèdes auxquels nous ne saurions évidemment contester l'avantage essentiel d'une connaissance directe de la langue. C'est que les choses ont heureusement changé depuis le moment où, dans une conférence à la Faculté des lettres de Paris en 1952, je formulais un constat de carence, d'une carence dont nous avons eu à souffrir tout au long de notre carrière. Depuis lors, des chercheurs soviétiques d'origine samoyède nous ont apporté une masse énorme de renseignements de première main et plusieurs autres recueils de textes ont été publiés ainsi qu'un précieux dictionnaire du samoyède yourak (on dit aujourd'hui *nénets*) qui a été l'œuvre du grand explorateur finlandais, le regretté T. Lehtisalo. Mais ni Lehtisalo ni les autres Finlandais ne nous ont donné une grammaire du samoyède et celle rédigée pour le samoyède ostiak (on dit désormais *selkoup*) par G. N. Prokofiev est devenue totalement inaccessible. Dans ces conditions, il fallait présenter une synthèse de ce que nous savons sur le samoyède et c'est ce que vient de faire P. Hajdú. Mais il ne s'en est pas tenu là car il a eu la coquetterie d'introduire dans son ouvrage des documents inédits, recueillis par lui-même lors d'un séjour en 1957 à Léninegrad, qui est devenue la capitale des études sibériennes.

Fruit d'un labeur immense, ce livre apporte un condensé de tout ce que nous savons sur les parlers samoyèdes. C'est, comme il fallait s'y attendre, le *nénets* qui est le mieux représenté parce que c'est ce dialecte qui a été le plus fouillé jusqu'ici. D'ailleurs, les textes nouveaux que P. Hajdú a relevés lui-même sont en majeure partie du *nénets*. En revanche, le *selkoup* reste mal connu. Même le dialecte du Taz, décrit par Prokofiev, ne se présente que sous des contours flous. A plus forte raison, nous ignorons le plus gros des autres parlers, hormis le kamassique recueilli par le regretté Kai Donner dont le professeur A. Joki a publié en partie les notes. Il y a donc beaucoup à faire encore pour que la prospection du samoyède soit sinon complète du moins suffisante. Ce qu'on peut dire et doit dire par contre, c'est que P. Hajdú a mis à profit tout ce que nous savons et ceci exposé en termes clairs, de telle sorte que les caractères essentiels de cette langue se dégagent nettement.

Ce qui frappe d'abord, c'est l'homogénéité des parlers *nénets*, ceux qui sont encore utilisés par le plus grand nombre de Samoyèdes, environ 26.000, pourtant répartis sur une étendue immense d'à peu près quatre fois la superficie de la France. Bon nombre d'entre eux se servent encore de préférence de leur langue maternelle tandis que la moitié des Samoyèdes *selkoups* sont pratiquement russifiés et parlent leur « patois » à peu près comme

dans certains coins de France font les paysans qui s'expriment surtout en français. Il n'est donc pas surprenant que les témoignages qui nous sont fournis sur ces derniers parlers attestent qu'ils ont subi d'importantes détériorations. Celles-ci ne sont pas uniquement dues à l'action du russe mais, à date plus ancienne, elles proviennent de l'action des langues circonvoisines : turk, tongous, ostiak (finno-ougrien). Au demeurant, les Selkouds ne sont pas même 4.000 (d'après le recensement de 1959) et, comme nous l'avons dit, la moitié seulement sait vraiment s'exprimer en selkoup. Quant au samoyède de l'énisséi (*énets*), il n'est même pas parlé par 400 personnes. Les Samoyèdes Tavguis (*nganassans*) sont à peine un peu plus nombreux (exactement 748 en 1959) mais ni l'énets ni le nganassan n'ont été jusqu'ici suffisamment révélés de telle sorte que c'est presque à titre de curiosité que P. Hajdú a communiqué de petits échantillons de ces deux langues.

Un premier avantage est à inscrire au crédit de ce petit ouvrage : sa transcription. Ce n'était pas un mince travail que de ramener à une même notation simple et claire les différentes graphies sous lesquelles nous viennent les textes samoyèdes : orthographe simplifiée en caractères latins des premières publications soviétiques, en cyrillique de celles parues ensuite, transcriptions pointilleuses de T. Lehtisalo ou de Kai Donner, plus ou moins divergentes des autres auteurs, etc. M. P. Hajdú a choisi la simplicité et la clarté. Il pense avoir mis au point une notation « phonologique » mais est-ce bien toujours le cas ? Par exemple quand il note *äe* (en simplifiant la transcription de Lehtisalo) ce que M^{me} Tereščenko indique par *э* en cyrillique. N'avons-nous pas ici affaire à une variante plutôt qu'à un phonème diphtongue (au surplus la seule diphtongue du système) ? Est-il, du point de vue de la morphologie avantageux de noter *niše* « père » ce que Prokofiev a écrit *niša* et M^{me} Tereščenko huc, puisque cet *-e*, qui est une réduction, reparaît en *-ä-* dans *nišäw* « mon père » ? Ne convient-il pas de considérer cette finale *-e* comme une variante d'un phonème *a* ? Quoi qu'il en soit, cette unification graphique des formes des différents parlers samoyèdes représente une appréciable amélioration et facilitera la comparaison entre les dialectes représentés.

Dans l'analyse morphologique, on regrettera qu'une définition claire n'ait pas été donnée de ce qu'on doit considérer comme étant les thèmes des mots, notamment en nénets. Ceci d'autant plus que la disposition typographique (p. 33) n'est pas heureuse (ce qui est rare). En effet, il nous est dit à propos des noms de la 2^e déclinaison qu'ils se présentent sous deux formes alternantes : la principale et la secondaire mais nous lisons que les élargissements suffixaux peuvent être agglutinés soit au thème fondamental (*alapallernáns*), avec chute de l'occlusive glottale finale s'il y a

lieu, ou au thème secondaire (*mellékallernáns*). Parmi les exemples cités se trouve le mot *we'* « chien » où l'occlusive glottale a remplacé un ancien *-n* qui s'est maintenu devant certains suffixes alors que d'autres sont effectivement attachés à une forme *we-* qui n'existe pas plus isolément que la forme en *-n*. Ne serait-il pas plus juste de considérer que la base est fournie précisément par le phtonguème *we-*, le thème secondaire par *wen-* et que le « nominatif sg. » est représenté par *we'* ? Pourquoi accorder une sorte de priorité à la forme affectée de l'occlusive glottale finale ? Une pareille solution aurait eu l'avantage de faire apparaître l'identité de comportement des verbes et des noms. Ceci pour le nénéts car pour le selkoup, il y a aussi à se demander pourquoi l'auteur a traité sous une même rubrique des alternances et des phénomènes d'assimilation plus ou moins banale qui auraient dû en être séparés (p. 131 et suivantes). Quand un mot *sūrip* « gibier » fait *sūrim-mit* « notre gibier », il s'agit d'une simple assimilation mais c'est tout autre chose que nous rencontrons dans *utōqānlī* « dans ta main » en face du simple *utī* « main ».

Dans cette description strictement synchronique (et l'auteur a eu raison de ne pas se lancer dans la comparaison), on découvrira une lacune : les noms de nombre, cardinaux comme ordinaux, n'y sont pas présentés ensemble. Il n'y est fait allusion que çà et là, pour ainsi dire indirectement, ce qui est dommage.

On regrettera aussi qu'au chapitre traitant des quasi-propositions, les traductions hongroises n'aient pas été plus fidèlement décalquées de l'original. Le hongrois a le moyen de le faire et aurait ainsi révélé qu'il a su conserver une partie de ses procédés originels.

Les textes ajoutés à la description grammaticale ont reçu une traduction hongroise qui n'est pas un mot à mot (sauf pour quelques échantillons de parlers mal connus). Et ceci amène à constater que le livre est entièrement rédigé en hongrois, ce que d'aucuns pourront regretter mais à tort. En effet, la connaissance du samoyède ne saurait guère intéresser que ceux qui étudient d'autres langues ouraliennes et ceux-ci ne sauraient aborder d'études un peu sérieuses sans avoir préalablement appris le hongrois. Sans doute, il s'est trouvé que de bons spécialistes de certaines langues finno-ougriennes ont pu ignorer le hongrois. Cela n'entraîne pas de conséquences fâcheuses s'ils ne sortent pas de leur étroite spécialité, par exemple celle de la dialectologie lapone, finnoise ou autre. Ce n'est peut-être pas non plus désastreux si l'on se cantonne dans l'histoire de l'une des langues finno-ougriennes prise à part mais dès que l'on veut voir plus large, dès que l'on veut s'informer vraiment sur tout ce qui touche au finno-ougrien comme à l'ouralien, alors il faut savoir le hongrois

sous peine de tomber dans de bien étranges erreurs ainsi que nous avons eu l'occasion de le signaler ici-même si souvent durant tant d'années.

Disons pour terminer que le livre de M. P. Hajdú s'achève sur une bibliographie qui est la plus complète que nous puissions avoir actuellement des publications concernant les langues samoyèdes.

Sous son format relativement mince, la *Chrestomathia Samoiedica* véhiculera un savoir considérable mis à la disposition de tous les chercheurs. Nul doute qu'elle ne contribue à développer les études samoyèdes dans l'avenir. Que M. P. Hajdú soit une fois de plus remercié d'avoir si bien mérité de notre science et honoré cette école hongroise de linguistes dont il est l'un des représentants les plus éminents, cette école à laquelle il nous plaît de rendre hommage une fois de plus.

A. SAUVAGEOT.

-
141. SELKUPISCHES WÖRTERVERZEICHNIS. — (*Tas-Dialekt*) von István Erdélyi. 316 p. in-8°. Indiana University Publications. Vol. 103. La Haye. Mouton. Prix 72 florins.

Notre confrère américain Thomas Sebeok poursuit sans désespérer la publication de sa série d'ouvrages portant sur l'étude des langues ouralo-altaïques. Cette fois-ci, c'est un dictionnaire samoyède ostiak (*selkoup*)-allemand qui voit le jour sous la signature de M. I. Erdélyi. Ce qui fait à la fois l'originalité et l'utilité de cet ouvrage, c'est qu'il puise exclusivement aux sources soviétiques et transmet les vocables selkoups en transcription phonologique, à la différence des notations prises par le regretté Kai Donner sur ce même dialecte, qui ont été notées avec l'abusivité minutie que l'on sait mais qui restent encore impubliées. Une autre caractéristique de ce dictionnaire est de comprendre une abondante phraséologie qui permet de se faire une idée exacte des acceptions des mots. Cette matière a été recueillie dans les quelques publications scolaires parues en dialecte taz, qui a servi de fondement à l'embryon de langue écrite dans lequel les autorités soviétiques ont essayé de diffuser parmi les Selkoups les éléments de ce qu'on a appelé l'éducation de base. C'est dire que le vocabulaire issu de ce dépouillement n'est pas très étoffé mais il comprend néanmoins plus d'éléments que nous n'en avons jamais connu du samoyède selkoup et c'est déjà un énorme progrès.

La langue de ces Selkoups du Taz est un parler moribond. Elle n'est plus parlée que par à peine plus de 3.500 sujets qui, pour une bonne moitié sont entièrement bilingues, et cette petite colonie samoyède se trouve noyée depuis longtemps dans un milieu russe plus ou moins mélangé à des Samoyèdes Youraks (ou Nénets), à des Tongous, à des Ostiaks (finno-ougriens) du Vach, etc. C'est ce qui explique l'aspect passablement hétéroclite de ce lexique où pullulent les emprunts venus de divers horizons puisqu'on y trouve jusqu'à des mots zyriènes (le nom du pain : *ñañ*, par exemple) transmis sans doute à travers le yourak ou l'ostiak. Les éléments turks et mongols y semblent nombreux (*qopta* « carquois, fourreau »/mongol *qobda*). Il semble même que l'action des langues voisines ait marqué la morphologie puisqu'il y a lieu de se demander s'il ne faut rapprocher le suffixe caractéristique de l'infinitif (en *-go*) de celui des langues mongoles. Bien mieux, la syntaxe même paraît avoir été infléchie par celle du russe dans les cas où le prédicat figure à l'intérieur de la proposition au lieu de ne venir qu'à la fin, sans parler d'autres déformations. Comme on le voit, ces matériaux, recueillis, hélas, un peu tard, ne sont pas de nature à nous renseigner d'une manière absolument sûre au sujet de ce qu'a pu être cette variante dialectale du samoyède méridional. Quoi qu'il en soit, la contribution due au labeur dépensé avec tant d'application par M. I. Erdélyi est infiniment précieuse. Il s'est acquitté d'une tâche très utile et nous devons lui en savoir gré.

A. SAUVAGEOT.

-
142. MARTTI RÄSÄNEN. — *Versuch eines etymologischen Wörterbuchs der Türkssprachen. Lexica Societatis Fenno-Ugricae* XVII, 1. Helsinki 1969. 533 p. grand in-8°.

Voici le premier dictionnaire étymologique des langues turkes. Nul n'était plus qualifié pour le rédiger que Martti Räsänen. Au cours de sa longue carrière, il a étendu ses investigations à l'ensemble du domaine turk, depuis le turk qu'on pourrait appeler classique jusqu'au tchouvache et au yakoute. Modestement, il intitule son ouvrage « essai » mais il ne faut pas s'y tromper, nous avons affaire à la première grande synthèse des études étymologiques turkes. La tâche était ardue. Il fallait faire le départ entre les mots dont l'étymologie pouvait être retenue. En effet, les langues turkes ont diversement admis des mots étrangers. On sait

que certaines d'entre elles s'en sont littéralement gorgées, comme le turk de Turquie, par exemple. Il ne pouvait être question de consacrer tout l'ensemble de l'ouvrage à l'étymologie des termes arabes, persans et autres. Ne sauraient être retenus de ces termes que ceux qui se sont répandus dans l'ensemble du domaine turk. Il en est de même des emprunts au mongol, au chinois, au russe, etc. Que ce choix ait été parfois arbitraire ne saurait surprendre mais on ne pouvait procéder autrement. Certains termes par contre ne sont attestés que dans une aire très étriquée et même dans des conditions incertaines, par exemple dans *Al-Kašgari*. C'est le cas d'un vocable tel que *izi* «*übernächstes Jahr*» dont il n'est pas certain du tout qu'il ait eu une grande extension. En revanche, d'autres mots sont absents tel qu'*otun* «*Brennholz*» qui répond pourtant à *odun* de l'osmanli «*bois*», etc. Dans d'autres cas, la glose surprend. Ainsi *gaddār* «*perfide, traître*» est rendu par «*Despot, Tyrann*» (il s'agit de l'arabe *ġaddār* «*infidèle, déloyal*»). D'autre part, l'osmanli *fanila* «*flanelle*» est noté *fanilā* et l'on est en droit de se demander s'il n'aurait pas été expédient de supprimer tous ces mots commençant par *f-* dont on sait qu'ils sont des emprunts à diverses langues étrangères, surtout quand il n'est question que de vocables attestés dans une seule langue et dont l'auteur n'offre même pas d'étymologie comme pour osmanli *filamur* «*tilleul*», etc.

Certes, il est très important de repérer ceux des vocables du turk dont on peut penser qu'ils ont été empruntés à des langues étrangères mais quand on nous signale que tel terme est d'origine arabe ou persane, en réalité, c'est sa provenance qu'on indique et non pas son étymologie proprement dite. Celle-ci ne peut, dans le cadre d'un tel ouvrage, que s'appliquer aux termes du fonds turk lui-même. Pourtant, il s'avère difficile de déterminer l'étymologie d'un mot turk en général. C'est qu'à l'exception de deux langues, le yakoute et surtout le tchouvache, les langues turkes venues jusqu'à nous sont si étroitement apparentées que les comparaisons ne fournissent que des identités. Ainsi, le nom de l'eau est exprimé en vieux-turk par le mot *sub* qu'on retrouve tel quel dans de nombreux dialectes ou avec des variantes telles que *suw*, *sū*, *suy* et *šu* (tchouvache). Le yakoute, qui a laissé tomber l's- initial, y oppose *ū* mais ce ne sont là que des variations mineures. Elles ne prennent un peu d'amplitude que quand il s'agit des mots comportant *l* et *š* d'une part et de l'autre, *z* et *r* : *jaš* (osmanli *yaş*) «*année d'âge, croissance, verdeur, fraîcheur, etc.*»/tchouvache *šul* «*id*», *jaz* «*printemps*»/tchouvache *šur*, etc. Comme on le voit, cela ne va pas très loin et dès que l'on veut remonter plus haut, il faut regarder du côté des autres langues dites «*altaïques*» : mongol et tongous. C'est ainsi que la forme originelle «*altaïque*»

de *jaz* « printemps » ne remonterait pas à un vocable commençant par *j-* mais à un autre commençant par *n-* si l'on en rapproche le mongol *naran* « soleil ». De même *jaz-* « écrire » répondrait à *niru-* « dessiner » du mandjou à moins qu'il ne soit à rapprocher de mongol *žiru-* dans le cas où celui-ci ne serait pas lui-même emprunté au turk ! Le tout est de savoir comment interpréter certaines des correspondances avec le mongol ou le tongous. Si elles s'expriment sous les espèces de mots à peu près identiques, il est tentant de supposer qu'on se trouve devant des emprunts. Mais dans quel sens ? Est-ce le turk qui est l'emprunteur ou le mongol ? Quand un mot est circonscrit à ceux des dialectes turks qui sont ou ont été en contact prolongé avec les parlers mongols, Räsänen se décide pour l'emprunt au mongol mais dans les autres cas ? La plupart du temps, il signale alors la correspondance mais ne se prononce pas, ce qui laisse supposer qu'il voit dans ces rapprochements des équations établissant qu'il s'agit d'un mot ou d'un radical commun au mongol et au turk, c'est-à-dire qu'il s'agirait d'un élément faisant partie du fonds « altaïque ». Il n'hésite pas non plus à indiquer çà et là une comparaison avec l'ouralien. On sait en effet que cet éminent turkologue, à la différence de ses confrères finlandais, a accepté d'envisager la possibilité d'une parenté ouralo-altaïque, conversion compromettante à un moment où les critiques s'élèvent avec un renouveau d'énergie contre cette hypothèse, qui s'impose pourtant à l'esprit dès que l'on fouille un peu les structures des langues intéressées. A ce propos, nous ne nous joindrons pas à Räsänen pour comparer la famille de mots turks du type osmanli *uyumak* « s'endormir », moyen turk *uđy-* « dormir », *uđu* « sommeil » au finnois *uu-* « devenir las, être épuisé », à moins qu'il ne rattache ce dernier à la série du hgr. *al-* « dormir », etc. qui suppose à l'intervalcalque un *-đ-* originel. Ce cas est d'autant plus intéressant qu'il dénonce que le *-đ-* restitué pour l'ouralien se retrouve en turk (ainsi que dans plusieurs autres mots dont il ne saurait être question ici). Une rencontre de ce genre apporte une preuve de plus à l'appui de la parenté génétique de ces idiomes. Cette comparaison avait d'ailleurs été faite depuis longtemps (en 1852), tellement elle tombait sous le sens.

On ne sera pas toujours d'accord avec les étymologies ou les rapprochements proposés mais il ne saurait en être autrement dans l'état actuel de nos connaissances. Ce qui demeure, c'est que le dictionnaire dont nous disposons désormais sera d'une aide précieuse pour les recherches à venir puisqu'il permettra de faire l'économie d'une immense somme de travail. On pourra obtenir une perpétuelle vue d'ensemble du plus gros du fonds lexical turk et cet avantage devrait imprimer aux recherches sur le vocabulaire des langues ouralo-altaïques une impulsion décisive. Soyons en

reconnaisants à Martti Räsänen et souhaitons qu'il continue encore longtemps à enrichir notre science de ses travaux.

A. SAUVAGEOT.

143. *Africa*. Rivista trimestrale di studi e documentazione dell'Istituto Italiano per l'Africa. — A.BE.T.E., Roma.

La revue italienne « Africa », qui est publiée depuis 1945 par l'Institut Italien pour l'Afrique, a comme but principal la diffusion d'études, de notes, de documents touchant aux différents aspects de la vie culturelle africaine. A ce titre, y sont publiés, de temps à autre, des articles qui peuvent intéresser plus directement le linguiste. Ainsi, dans le n° 2-3 de juin-septembre 1969, nous avons remarqué l'article suivant : « Praise-songs for , killers ' in Jur-Luo » (pp. 182-216) rédigé par Stefano Santandrea. L'auteur, après une brève introduction concernant l'ethnie Jo-Luo (appelée couramment « Jur »), petite tribu de la grande famille des Luo, présente des textes de chants avec traduction et des notes en anglais. Il serait inexact de penser qu'il s'agit exclusivement de « chants de guerre ». En réalité ces chants rendent honneur non seulement aux guerriers, mais à tous ceux qui tuent, les « tueurs ». Selon l'espèce de la créature tuée (homme ou bête), ces chants appartiennent à la catégorie « Jano » ou à la catégorie « Gumo ». En général ce sont des chants improvisés. Ils présentent, néanmoins, des images poétiques d'une finesse rare et des expressions typiques difficiles à traduire. Aux textes font suite deux appendices. Le premier décrit le traitement rituel réservé aux « tueurs » ; le deuxième explique brièvement la différence entre le rituel pour celui qui a tué simplement une bête féroce et le rituel pour celui qui a tué un homme.

Le deuxième article que nous avons remarqué se trouve dans le n° 2 de juin 1970 et il a comme titre : « Le Kikongo : fondement de l'unité culturelle » (pp. 131-153). L'auteur est M. Théophile Obenga. Le but de l'article est de prouver que le kikongo est et a été le fondement de l'unité culturelle des habitants du royaume de Kongo sur toute son étendue. Une double démarche permet de le prouver. L'analyse de l'Ave Maria en kikongo du P. Hyacintho da Vetralla (1650) permet de conclure à une grande stabilité lexicologique depuis quatre siècles. Cette stabilité présuppose, à son tour, une stabilité analogue des structures politiques. Par ailleurs, une comparaison d'ordre lexicale, morphologique et phonologique

permet de dégager le type de relations existant entre le kikongo et les autres langues parlées alors au royaume du Kongo : kimbundu, kisuku, tchivili, kibemb'. Et l'auteur de conclure : « L'apport de la linguistique est pertinent : au niveau de la communication sociale, aucune barrière n'existait entre les habitants de Kongo proprement dit, de Congo, de Matamba, de Kwimba, de Kakongo, de Ngoyo et de Loango, puisque partout le kikongo était parlé, avec des particularités régionales inévitables » (p. 153). En annexe, est donné le tableau récapitulatif des données comparatives.

Emilio BONVINI.

144. Gabriel MANESSY, *Les langues Gurunsi*. Essai d'application de la méthode comparative à un groupe de langues voltaïques. Vol. I. II. — Bibliothèque de la S.E.L.A.F., 12, 13. Paris, Sela (Klincksieck, dép.), 1969, XII, 80 p. ; XIII, 102 p.

Le nom de l'auteur ainsi que le sous-titre ne manqueront pas d'éveiller l'attention des linguistes africanistes. Disons-le tout de suite : nous sommes en présence d'une étude très importante car elle est la première tentative d'établissement de la parenté génétique entre langues d'une même famille faite en dehors du domaine bantu.

Jusqu'à présent, les nombreux essais de classification des langues d'Afrique Occidentale ne pouvaient guère prétendre au titre de classification génétique, chaque classification étant plutôt fondée sur une certaine communauté de structure et de vocabulaire. Malheureusement, beaucoup de langues ont été classées avant même d'avoir fait l'objet d'une description préalable. De plus, leur classement a été opéré souvent à partir de données très douteuses, par exemple, une liste lexicale très réduite ou même sur la foi d'une information non vérifiée. Par ailleurs, nous savons que des ressemblances de structure ne suffisent pas à fonder l'existence d'une parenté génétique entre langues. Il est donc vain de parler de parenté génétique pour un ensemble de parlers tant que les méthodes de la linguistique comparative n'auront pas été appliquées avec rigueur.

On peut même se demander si l'application de telles méthodes aux langues de l'Afrique Occidentale est possible ou souhaitable, vu le manque de profondeur historique. Fondée sur l'histoire, la classification génétique a besoin de l'histoire. Toutefois, les résultats obtenus dans le domaine bantu par l'application de cette méthode

semblent encourager tout essai. En effet, la réussite semble moins dépendre de la nature des matériaux utilisés que des caractéristiques propres aux langues examinées. Si les langues bantu se sont prêtées à l'analyse comparative, c'est qu'elles ont en commun un certain nombre de traits lexicaux et grammaticaux ainsi que tout un réseau de correspondances phoniques. Il suffirait de retrouver des conditions équivalentes ailleurs pour qu'un essai d'application de la méthode soit justifié.

Pour rencontrer en Afrique Occidentale de telles conditions, il est nécessaire d'opérer sur des aires très réduites. Selon M. G. Manessy, « dans certaines de celles-ci, la situation est à certains égards plus favorable qu'en zone bantu, parce que la différenciation des langues y est plus accentuée, la parenté typologique moins évidente, et que le risque est donc moins grand d'imputer à l'état de langue originel les effets de contamination qui résultent inévitablement du contact prolongé d'idiomes de structure semblable » (I, p. 12). C'est pourquoi l'auteur, avant de procéder à l'examen méthodique de la « famille » voltaïque dont il s'occupe depuis longtemps, a préféré appliquer la méthode comparative à un ensemble de parlers dits « gurunsi » répartis en deux groupes principaux : l'un oriental, dans l'Est du Ghana et le centre du Togo, l'autre occidental, s'étendant de part et d'autre de la frontière septentrionale du Ghana.

L'étude — qui est menée à partir de tous les matériaux disponibles et non pas seulement d'un vocabulaire fondamental préétabli —, comporte les démarches suivantes : 1) Études des correspondances phoniques (I, pp. 19-51) et morphologiques (II, pp. 13-46) destinées à établir l'origine commune des 26 parlers pris en considération ; 2) interprétation de la répartition en sous-groupes à l'intérieur de la famille ainsi établie (II, pp. 56-87) ; 3) discussion du problème d'appartenance que posent certaines langues (II, pp. 94-99). A titre d'exemple sont données les concordances, avec commentaire, de 103 unités lexicales (tableau IV, I, pp. 52-78 ; tableau VI, II, pp. 47-56). Enfin, en annexes, est donnée la liste des radicaux nominaux et verbaux qui présentent des correspondances phoniques.

Il ne faut pas sous-estimer la difficulté d'une telle entreprise. Non seulement la documentation présente de nombreuses lacunes, mais la constitution même des radicaux restitués par la comparaison comporte de nombreuses difficultés. En effet, en gurunsi, les radicaux sont de type CV, toujours élargis d'un affixe (dérivatif ou modalité). En conséquence, les phénomènes combinatoires y jouent un grand rôle. C'est surtout dans le domaine du système vocalique que les opérations deviennent très délicates et cela à cause des nombreuses neutralisations qui proviennent de la mise en contiguïté des monèmes.

Néanmoins, les correspondances phoniques ont permis de restituer le « système » consonantique suivant :

*m		*n		*ny		*ŋm	
*p	*f	*t	*ɖ	*c	*k	*kp	*ʔ
*b	*v	*d	*θ		*g		
*φ		*s		*y		*w	
		*l					

« Son degré de vraisemblance, écrit G. Manessy, ne pourra être évalué que par comparaison avec d'autres systèmes restitués à partir d'autres groupes voltaïques, gurma, mossi-dagbani et senufo entre autres » (I, p. 39).

De même, les correspondances phoniques ont permis de dégager le « système » vocalique suivant :

*i	*u
*ɛ	*ɔ
*e	*o
*a	*ɔ

Il s'agit d'un système où les voyelles sont réparties en deux ordres symétriques l'un antérieur, l'autre postérieur, recoupés par quatre degrés d'aperture. Le « gurunsi commun » ne comporte ni nasalité, ni quantité. Par contre, il a vraisemblablement connu un procédé d'alternance vocalique qui servait peut-être à la dérivation. Il n'a pas été possible de restituer le système prosodique « gurunsi » et cela à cause des grandes lacunes que présentent, sur ce point, la plupart des documents soumis à l'étude.

Les correspondances morphologiques ont été faites à partir des radicaux pronominaux, des substituts, des suffixes nominaux, des particules déictiques et interrogatives et des conjonctions et indicateurs de fonction. Il serait trop long de passer en revue, même sommairement, toutes ces correspondances. Qu'il nous soit néanmoins permis de le signaler : « Le système classificatoire du *gurunsi commun*... aurait été fondé sur trois distinctions au moins : l'une entre continu et discontinu, opposant °BE/O à toutes les autres classes, une autre entre unité collective et unités discrètes, opposant *TE/O à K₁E/O et *DE' seulement, la troisième enfin entre unicité et multiplicité, recoupant partiellement la précédente et organisant les autres classes en deux séries parallèles et correspondantes, selon un schéma qui tend à prévaloir dans toutes les langues actuelles ». L'asymétrie de ce système peut être figurée par le tableau suivant :

	*O/E	*B ₁ A	
	*DE	*YA	
*B ₁ E/O			
	*K ₁ A	*SE.	
	*K ₁ E/O	*DE' / *YI	*TE/O
			(II, p. 22)

L'étude des correspondances phoniques et morphologiques régulières a permis de démontrer la parenté générale des langues gurunsi. Celles-ci sont classées, à titre d'hypothèse, dans un ensemble voltaïque plus vaste et appelées, par conséquent, « sous-famille gurunsi ». Grâce à l'étude des isoglosses, des morphèmes et du vocabulaire, on arrive, ensuite, à établir dans cette famille trois groupes principaux désignés respectivement A, B et C. Le groupe A est constitué par l'ensemble kasem, nuna, lyele ; le groupe B, moins homogène que le précédent, comprend les langues lamba, kabré, tem, câla, delo et bago ; le groupe C comprend les langues suivantes : winye, phwo, isala, chakali, tamprusi, mo, vagala, siti, et degha. Il s'agit d'un groupe « à la fois diffus et confus » (II, p. 72), englobant des langues dispersées, parfois sans contact avec les autres parlers voltaïques, une sorte de constellation de parlers dont l'isala occuperait le centre.

Face à cette multiplicité, M. G. Manessy se demande quel type d'évolution a pu subir l'unité originelle. A l'origine, il n'y avait pas un seul idiome, mais un agglomérat de parlers de même structure et de lexique partiellement commun. La rupture de l'ensemble « gurunsi » se serait produite à une époque « où les populations qui parlaient cette 'langue' pratiquaient les techniques de la forge, cultivaient le mil, le riz, le haricot, le pois et l'igname, élevaient la chèvre, le mouton et le bœuf et connaissaient des équidés (ânes et poneys) », mais « avant que ne se soient généralisés l'élevage du porc, la culture du maïs et de l'arachide, le port du vêtement cousu (boubou), l'usage des sandales, et avant que les « Gurunsi » n'aient été conduits à établir une distinction entre l'autorité du père, le pouvoir du chef et la notoriété du riche » (II, p. 83). La séparation en trois groupes, A, B et C, serait le résultat non d'un éclatement en trois fragments, mais d'une double scission, détachant un premier groupe d'une souche appelée à se diviser elle-même ultérieurement. En effet, les groupes B et C semblent avoir connu une période d'unité plus longue que B et A ou A et C.

L'identification de la « sous-famille » gurunsi a permis en même temps de jeter une lumière sur le rattachement de deux langues : le bulea et le kurumfe. Le bulea est « probablement apparenté au groupe gurunsi, mais certainement extérieur à celui-ci » (II, p. 96) ; le kurumfe, malgré les ressemblances de vocabulaire avec l'ensemble gurunsi, « n'appartient à aucun de ses groupes... et ne constitue

pas non plus un groupe indépendant D qu'il faudrait adjoindre aux précédents » (II, p. 99).

L'importance de ces résultats n'échappera à personne. Il est souhaitable qu'un jour ils puissent faire l'objet d'une confrontation avec ceux de recherches parallèles en d'autres domaines également favorables. Pour notre part, nous sommes heureux de signaler qu'une partie des conclusions auxquelles a abouti l'analyse de M. G. Manessy se trouve être confirmée par l'analyse synchronique. En effet, dans notre récente étude sur « La phonologie du kàsîm » (étude à paraître) que nous avons présentée comme thèse à l'École pratique des Hautes Études, nous avons pu établir que le kàsîm ne comporte ni voyelles nasales ni voyelles longues, la nasalité et la quantité étant à interpréter comme des traits contrastifs et non pas des traits oppositionnels. D'autre part nous avons pu établir aussi que les radicaux du kàsîm sont de type CV. Ainsi, bien que menées indépendamment l'une de l'autre, les deux études, celle comparative de M. G. Manessy et celle synchronique que nous avons présentée, aboutissent à des conclusions qui « s'inter-confirment ».

On ne saurait trop louer cette étude où chaque page semble marquée à la fois par la rigueur de l'analyse et la prudence des conclusions.

Qu'il nous soit permis, néanmoins, de formuler quelques réserves. L'analyse des classes nominales aurait gagné en rigueur si elle prenait comme point de départ les modalités nominales au lieu des pronoms de classe. Une telle démarche aurait, peut-être, abouti à distinguer dans le pronom de classe un élément pronominal et une modalité. De plus, il nous semble que l'étude des alternances vocaliques n'a pas suffisamment mis l'accent sur le fait que les radicaux du gurunsi étant du type CV, —V de CV est souvent le résultat de l'amalgame de —V+V, ce qui permettrait d'expliquer le changement du timbre vocalique. La question de la présence d'un ordre de voyelles centrales ainsi que celle de l'harmonie vocalique demanderaient à être vérifiées dès la parution de documents plus solides. Enfin, nous aurions souhaité que cette étude paraisse en un seul volume et non pas en deux ; cela aurait permis de regrouper en un seul endroit les deux tableaux de la liste des concordances ainsi que leur commentaire.

Ces remarques ne portent que sur des points secondaires ; elles veulent surtout témoigner de l'intérêt particulier que nous portons à ce travail remarquable. Puissent les principes qui le gouvernent et les méthodes qu'il met en œuvre servir de modèle à d'autres chercheurs.

Emilio BONVINI.

145. Dietrich WESTERMANN et M. A. BRYAN. — *Languages of West Africa*, Handbook of African Languages, Part II, London, Int. Afr. Institute, 1970, 277 p., 1 carte h.-t.

Il s'agit d'une seconde édition. La première date de 1952. Cette seconde édition n'apporte aucune modification aux textes et aux données des auteurs. Par contre, notre ami David Arnott, africaniste de la School of Oriental and African Studies, spécialiste de peul et de hausa, s'est chargé de rédiger un très substantiel complément bibliographique. La bibliographie originale comporte 24 pages. Le complément de D. Arnott en comporte 60. C'est dire que le africanistes trouveront dans cette réédition du *handbook* un instrument extrêmement précieux.

Rappelons brièvement quelle est l'économie du livre. Il se divise en dix parties correspondant à dix groupes ou ensembles de langues : West Atlantic (I), Mande (II), Songhai (III), Kru (IV), Gur (V), Kwa (VI), isolated groups or units (class languages) (VII), isolated groups or units (non-class languages) (VIII), Chadic (IX), Chado-Hamitic (X).

Ce livre a déjà rendu de nombreux services ; il en rendra encore. Toutefois, les nouveaux usagers devront se souvenir que toutes les données sont relativement anciennes et qu'aucune n'a été mise à jour en rapport avec les travaux qui sont parus depuis 1952. Une mise à jour avait été envisagée par le directeur de l'International African Institute, le professeur Daryll Forde. La responsabilité en avait été confiée à Miss Bryan, à MM. Arnott, Armstrong et à nous-même. Et puis un tel travail n'a en fin de compte jamais été réalisé car il aurait supposé, sinon une réélaboration du livre, au moins une véritable banque de renseignements et tout le secrétariat que cela implique. David Arnott doit être remercié de s'être imposé la tâche fastidieuse du complément bibliographique.

La relecture de ce livre nous amène à signaler quelques mises au point.

1) L'adyukru (p. 11) est classé dans le groupe ouest-atlantique. Il est aujourd'hui admis qu'il ne s'y rattache pas et que, par voie de conséquence, il est à rapprocher des langues lagunaires de Côte d'Ivoire ou de langues situées plus à l'est. La thèse de Georges Hérault, de l'Université d'Abidjan, nous livre des données précises sur cette langue.

2) Le groupe ouest-atlantique s'est enrichi de plusieurs études que nous ne pouvons énumérer ici. Rappelons qu'on y a découvert des langues à tons (bedik, temné, fca ou balant) et que son unité — qui n'a jamais été démontrée — est contestée par David Dalby.

3) Le groupe mandé est divisé, selon une suggestion de M. Delafosse, en *mande-lan* et *mande-fu*. On s'oriente aujourd'hui

vers une vue qui, loin d'être définitive, est sans doute moins inexacte. Le *mande-lan* ou, mieux, *manding*, subsiste à condition d'en ôter selon toute vraisemblance le soninké. Quant au *mande-fu*, il n'est pas à retenir. Une hypothèse plus différenciée est d'opérer un regroupement *mana-busa* (proposé par le R. P. André Prost), un regroupement du *kpèlè*, du *loma* et du *mendé*, un *manding* archaïque où entreraient le *susu* et le *dyalonké*. Mais où mettre le soninké ? Peut-être avec le *loma* ? En outre on connaîtra bientôt ce qu'il en est de langues comme la *samo*, le *tura* (thèse soutenue à Genève en 1971), le *guro*.

4) Le groupe *kwa* semble bien être mis de plus en plus en doute.

5) Le *dogon* est mis avec le *voltaïque*. L'examen des documents parus depuis nous font douter de cette affinité, ce qui n'éclaircit pas pour autant la question de son classement. Le *dogon* semble bien ne pas être une langue à classes. Son système nominal est peu différencié. Les lexèmes sont utilisés comme constituants syntaxiques. C'est une langue qui n'admet que des syllabes ouvertes. Y a-t-il des voyelles nasales ? Le fait n'est pas clair si l'on s'en tient aux données livrées par les auteurs. Les syntagmes de détermination admettent les séquences complétant-complété et qualifié-qualifiant. Les morphèmes fonctionnels sont postposés. La conjugaison verbale est très caractéristique du fait d'un système où s'amalgament prédictatifs et morphèmes de la personne.

Maurice Houis.

146. E. C. ROWLANDS. — *Teach Yourself Yoruba*. Londres, The English Universities Press (Teach Yourself Books), 1969 ; 276 pp. Prix : 12 s.

Avec ce nouveau manuel de *yorouba*, la collection bien connue des « Teach Yourself Books » vient de s'enrichir d'un volume dont le « prière d'insérer » est parfaitement fondé à affirmer qu'il devrait intéresser également l'étudiant et le spécialiste.

Pour s'initier à cette langue d'une importance considérable (le nombre de ceux qui la parlent, principalement dans l'ancienne Région occidentale du Nigéria, est évalué à dix ou douze millions), on disposait jusqu'ici de deux ouvrages de grande valeur, mais d'inspiration et de méthode très différentes : *An introduction to the Yoruba language*, de Ida C. Ward (publié en 1952 et réimprimé en 1956), et *A grammar of Yoruba* (1966), du linguiste *yorouba* Ayọ Bamgboṣe.

Ce n'est, bien évidemment, ni par dédain ni par inadvertance que M. Rowlands omet de citer ses deux principaux devanciers dans la bibliographie succincte des pp. 220-1. Il est clair, en effet, que ce *Teach Yourself Yoruba* a été conçu, et se présente d'abord, comme un guide éminemment pratique, qui doit déboucher directement sur l'usage parlé et écrit de la langue, et non sur son interprétation théorique. Et l'aspect le moins original de ce livre n'est certainement pas l'empirisme lucide qui en inspire constamment la méthode et qui suppose chez son auteur, « lecturer » à la S.O.A.S. de l'Université de Londres, une maîtrise du parler et une expérience de son enseignement sans doute assez exceptionnelles. Un manuel de langue africaine impose rarement à ce point la conviction que celui qui l'a élaboré a su dépasser le simple exposé des paradigmes et des règles élémentaires pour pénétrer jusqu'à la « phraséologie » profonde de l'idiome dont il traite.

Après un chapitre d'introduction où sont présentés des principes de notation directement inspirés, — tons mis à part, — d'une orthographe devenue en quelque sorte officielle, l'ensemble de la morphologie et de la syntaxe se trouve réparti en 39 leçons de cinq à six pages chacune. Le souci de la concision (ne pas lasser la patience du lecteur) sait presque toujours s'y concilier avec celui de la précision et de la clarté : chaque point de grammaire est illustré par des énoncés en nombre suffisant, et qui n'ont visiblement pas été « fabriqués » pour les besoins de la cause. Mais surtout cet exposé, qui évite soigneusement de recourir à une terminologie trop technique, a su se dégager de tout cadre préconçu et ne demander son orientation et l'agencement de ses parties qu'à une appréciation minutieuse des difficultés successives que devra surmonter l'étudiant européen, et de l'ordre dans lequel il convient qu'il les aborde. Enfin, selon une tradition bien établie dans les manuels britanniques, chaque leçon est suivie d'une courte liste de vocabulaire (non systématique) et de phrases d'exercice en yorouba, dont le corrigé, fourni ultérieurement, permet de repasser de l'anglais au yorouba. Cinq textes assez courts et pourvus, eux aussi, d'une traduction, ainsi qu'un glossaire des mots utilisés dans les exercices, occupent les dernières pages de l'ouvrage.

Si solide qu'il soit, et si peu conventionnel à bien des égards, il apparaît cependant que ce manuel d'initiation aurait pu parfois, et sans doute à peu de frais, aider encore davantage son lecteur dans l'effort qui lui est demandé. D'abord, par des formulations plus explicites pour le profane à qui elles s'adressent. Il est dit par exemple, p. 4, que, dans l'orthographe traditionnelle, la voyelle nasalisée écrite tantôt *an* [ã], tantôt *on* [õ] est notée simplement *a* après *n* : *na* [nã], et *o* après *m* : *mo* [mõ]. Mais aucune indication analogue n'étant donnée pour la graphie des voyelles nasalisées

un [û], *in* [ĩ] et *en* [ẽ] dans le même contexte, le lecteur pourra hésiter à juste titre sur la réalisation des groupes graphiques *mu*, *nu*, *mĩ*, *nĩ*, *mẹ* et *nẹ*. Selon Bamgboṣe (*op. cit.*, p. 8), on aurait toujours, en pareil cas, une réalisation nasalisée de la voyelle. Mais selon Ward (*op. cit.*, p. 13) et R. C. Abraham (*Dictionary of modern Yoruba*, Londres, 1958, p. xxii), dont les explications ne sont d'ailleurs pas des plus claires, certaines voyelles précédées d'une consonne nasale ne seraient que faiblement nasalisées, ou ne le seraient même pas du tout. — Autre exemple : p. 21, l'auteur déclare que *nĩ* « in, at » est le seul mot, en yorouba, que l'on soit fondé à appeler « préposition ». Mais alors, qu'en est-il de *sĩ* « to, towards » dont les usages, comparables, sont étudiés parallèlement à ceux de *nĩ* dans le ch. 26 (pp. 139-43) ? Pour Bamgboṣe (*op. cit.*, p. 78), *sĩ* et *nĩ* appartiennent à un inventaire de cinq unités dénommées « post verbs » et qui constituent donc une classe particulière de verbes. Si M. Rowlands ne se prononce pas sur ce point, il ne semble pas en tout cas que ce soit par scrupule de dépayser son lecteur en lui présentant un classement insolite des parties du discours : au ch. 15 en effet (v. pp. 82-4 et cf. p. 134), il enseigne bien qu'en yorouba les équivalents normaux des prépositions anglaises « to », « for », « with », « from » sont des verbes tels que *fĩn*, *fi*, *bá* ou *li* (les trois derniers étant des membres de la classe des « bound verbs » telle que la définit Bamgboṣe, *op. cit.* p. 74).

Ensuite, l'auteur, ayant opté pour un mode d'exposition résolument discursif, répugne visiblement à l'emploi de tableaux récapitulatifs ou synoptiques. Pourtant de pareils tableaux auraient été fort utiles, compte tenu de la fréquence et de la variété d'au moins deux ordres de faits qui appellent ce type de présentation. D'une part, la grande importance que prennent, en yorouba parlé, les phénomènes de « jointure » entre monèmes successifs : élision, assimilation ou allongement d'un phonème vocalique et modifications subséquentes des tons étymologiques des monèmes en présence. D'autre part, dans la sphère du verbe, la complexité des règles définissant la place respective des éléments de la composition verbale (en prenant ce terme dans son sens le plus large), et celle de chacun de ces éléments par rapport aux divers morphèmes qui en sont les satellites : « verbal particle », « restricted » et « unrestricted preverbs », « negators », « tense markers » de Bamgboṣe (cf. *op. cit.*, pp. 67-97). Cette absence de tableaux est d'autant plus gênante pour le lecteur qu'il ne dispose non plus d'aucun index systématique des morphèmes et des principaux lexèmes grammaticalisés, pour l'étude d'une langue où, précisément, la distinction classique entre lexèmes et morphèmes est souvent mise à si rude épreuve. L'intitulé des différents chapitres étant parfois très vague

(« More about tones », « More about verbs », « Some special words », etc.), un index s'avérait dès lors indispensable.

Avant de terminer, encore deux remarques sur la notation employée. La première concerne les sons et pose la question générale de savoir si, dans le cas où une langue d'Afrique noire possède une orthographe officielle ou traditionnelle, — élaborée, bien entendu, à l'usage des locuteurs indigènes, — il est avantageux de chercher à s'y conformer le plus possible dans un manuel destiné à des Européens. Parmi bien d'autres qui pourraient être faites, les observations présentées ci-dessus à propos des voyelles nasales indiquent qu'il vaut sans doute mieux adopter une transcription plus explicite. Il est vrai que cette dernière suppose qu'aient été tranchés, donc posés de façon au moins sommaire, les principaux problèmes de la phonologie du parler considéré. — Notre seconde remarque s'applique à la notation des tons, plus précisément à celle du ton bas dit « latent » (Rowlands) ou « assimilé » (Bamgboṣe). Il faut entendre par là le conditionnement contextuel particulier auquel est soumise la réalisation du ton final (haut, moyen ou bas) d'un dissyllabe à initiale vocalique dont le ton initial, étymologiquement bas, a été remplacé, à la suite de l'élision de la voyelle qui le porte, par le ton haut du monème précédent. Soit, par exemple, $C\acute{V} + \check{V}C\acute{V}/V/\check{V} > C\acute{V}C\acute{V}/V/\check{V}$. Pour signaler ce phénomène, M. Rowlands a choisi (p. 29) d'utiliser l'accent circonflexe renversé quand il s'agit d'un ton haut modifié : $C\acute{V} + \check{V}C\acute{V} > C\acute{V}C\acute{\smile}$, et un accent *vertical* quand il s'agit d'un ton moyen modifié : $C\acute{V} + \check{V}C\acute{V} > C\acute{V}C\acute{V}$. Mais, p. 30, il déclare qu'il ne recourra à aucun signe spécial dans le cas où la syllabe finale du syntagme porte un ton bas, bien qu'ici encore la réalisation de ce ton soit conditionnée par le contexte résultant de l'élision. C'est pourquoi nous préférons, quant à nous, le parti auquel s'est rallié M. Bamgboṣe (*op. cit.*, pp. 9-10), en notant ces diverses modifications de tons au moyen d'un signe unique : un point sur la ligne placé *devant* la syllabe finale du syntagme, laquelle conserve le signe de son ton étymologique : $C\acute{V} + \check{V}C\acute{V}/V/\check{V} > C\acute{V}.C\acute{V}/V/\check{V}$.

Il aura pu paraître étrange que, rendant compte d'un livre aussi personnel que celui de M. Rowlands, on ait cru devoir se référer assez souvent à la description de M. Bamgboṣe. C'est qu'en vérité les deux ouvrages se complètent admirablement : leurs qualités respectives s'additionnant et les difficultés qu'offre leur lecture n'étant pas du même ordre, ils s'éclairent en quelque sorte l'un par l'autre. Mais le second s'adresse surtout au « trained linguist », et le lecteur encore novice saura gré à M. Rowlands de le guider,

par des chemins moins ardu, à la découverte d'une langue aussi captivante que le yorouba.

Claude GOUFFÉ.

147. LUC BOUQUIAUX. — *La langue birom (Nigeria septentrional) : phonologie, morphologie, syntaxe*, Paris, les « Belles Lettres », 1970, 498 p. *Textes birom (avec traduction et commentaires)*, idem, 394 p.

Le birom est parlé en Nigeria au sud de la ville de Jos, chef-lieu de la *Plateau Province*. Géographiquement le domaine des Birom forme l'extrémité occidentale du plateau du Baoutchi dont l'altitude varie entre 800 et 1 800 m. Le plateau est très riche en minerai d'étain. C'est pourquoi de nombreuses exploitations minières s'y sont installées ; une bonne partie des hommes de la communauté birom travaillent, le plus souvent à mi-temps, dans les mines. Les populations locales ne suffisent pas à assurer la main-d'œuvre ; aussi beaucoup d'étrangers ont afflué de toutes les parties du Nigeria. Parmi les populations locales, les Birom constituent un groupe de 70.000 locuteurs ; il est le plus important du point de vue démographique.

Les langues de ces différentes populations appartiennent toutes à la sous-famille Bénoué-Congo (famille Niger-Congo), à l'exception de l'angas qui est tchadien. La grande majorité de ces langues sont mal connues. Les premières données concernant le birom viennent de Johnston (1919) ; il le classe dans les langues semi-bantu.

Le système consonantique comprend 22 unités. Nous remarquons le statut phonologique de *l* et de *r*. Il y a 7 voyelles orales. Le birom est une langue à tons ; trois registres pertinents et neuf combinaisons possibles entre les tons ponctuels et les tons modulés.

Si l'on en juge d'après ce que l'auteur appelle les syntagmes nécessaires nominaux et verbaux, le birom est une langue qui n'utilise pas les lexèmes radicaux comme constituants syntaxiques. Les noms sont nécessairement des signes complexes marqués par un préfixe conformément au type des langues à classes. Il y a dix classes. Un phénomène intéressant à ce propos est celui de l'infixation de l'une des modalités de classe (p. 131).

L'économie de ce travail est marquée par deux propriétés qui apparaissent dès le premier grand chapitre de la grammaire intitulé « les catégories grammaticales », lequel est un inventaire taxinomique complet de ce que l'auteur appelle des « éléments » et qui

sont bien proches, malgré sa réserve, des monèmes. Tout d'abord l'approche des faits est menée selon une analyse *strictement distributionnaliste*, et cela en deux temps. Les « éléments » sont premièrement isolés selon leur aptitude à commuter, indépendamment de leur emploi, dans les mêmes positions et dans le cadre d'un énoncé. Dans un second temps, d'autres critères que la position dans l'énoncé interviennent, tels que les possibilités de coexistence ou de non-coexistence des éléments dans le cadre des énoncés choisis, les possibilités de figurer en contact direct ou non, l'appartenance à des inventaires limités ou non limités. Ce type d'analyse implique que la 1^{re} articulation est conçue strictement comme un niveau unique, celui des monèmes, et que de ce fait les monèmes sont les unités significatives privilégiées, tant au point de vue heuristique qu'au point de vue du fonctionnement de la langue.

Ensuite, la description est menée en fonction de *l'armature méthodologique choisie*. Nous sommes à l'inverse d'une position où la langue imposerait ses propres structures à la démarche de la description. Ici, le cadre de l'analyse est aussi le cadre de la description ; les structures heuristiques imposent un cadre, certes très élaboré, qui a pour but de contrôler, de régulariser l'approche de la langue, et qui a vocation pour assumer un tel but quelle que soit la langue. C'est ainsi que celui qui veut saisir le phénomène de classes nominales doit le reconstituer à partir de plusieurs passages où il est décrit, au minimum, à la page 131 où sont traités les formes et les rôles des éléments AB', à la page 232 où se trouve traité le « syntagme nominal nécessaire ».

La conséquence de tout ceci est de mettre dans un grand embarras celui qui, comme nous, veut rendre compte du birom, car le birom, abondamment illustré certes par des énoncés, est l'occasion de manifester le bien-fondé d'une position méthodologique. Le travail de Luc Bouquiaux est incontestablement cohérent étant donné les postulats de départ ; il donne également l'impression d'être exhaustif en ce sens que les données birom sont nombreuses et clairement présentées à travers des énoncés traduits littéralement ; là où certains faits posent un problème, l'auteur honnêtement le signale.

Nous choisissons délibérément de faire quelques remarques qui portent sur l'aspect théorique.

Il y a d'abord la *conception même du fonctionnement du langage* qui est impliquée dans toute la démarche. Le travail de L. Bouquiaux est certainement parmi les manifestations les plus claires qui existent à l'appui de la double articulation du langage. Nous pensons aussi que cette hypothèse est fondamentale, mais elle ne doit pas cacher le fait que la 1^{re} articulation comprend elle-même plusieurs sous-articulations ou niveaux. Nous avons

peine à croire que le discours procède par alignement successif d'unités irréductibles, qu'on les appelle monèmes ou éléments. En réalité les monèmes se regroupent selon des polarités réductibles à des schémas syntagmatiques. Ce qui caractérise le birom, comme beaucoup d'autres langues à classes, c'est précisément le fait qu'on a affaire à une langue qui n'utilise pas les éléments radicaux comme constituants syntaxiques, mais toujours des signes complexes composés d'une base radicale et d'une modalité, à l'exception, relative d'ailleurs, des bases pronominales qui se substituent aux constituants nominaux. Le constituant est aussi une unité, mais à un autre niveau que celui du monème. L'auteur d'ailleurs ne l'a pas écarté puisqu'il parle des « syntagmes nécessaires » (la nécessité porte sur la liaison modalité-base, ou mieux, implique la dépendance de la modalité et l'inaptitude de la base à assumer une fonction syntaxique) nominaux et verbaux. Pourquoi ces syntagmes ne justifieraient-ils pas une approche moins dépendante des monèmes ?

Tout en reconnaissant la validité de la double articulation, nous préférons quant à nous travailler la langue en menant nos démarches sur plusieurs niveaux ; et s'il faut accorder quelque privilège à certains d'entre eux, ce n'est pas à celui des monèmes que nous l'accorderions, mais à ceux des énoncés, à condition de les réduire à des schémas, et des constituants syntaxiques, c-a-d. des signes tels qu'ils sont formalisés pour assumer les fonctions dans l'énoncé. Si, en français, je raisonne initialement sur le monème « cheval », j'ai l'impression d'être dans une abstraction, car les énoncés français utilisent non pas un monème comme « cheval », mais un constituant où sont *inséparablement liés* (1) un monème et, selon mon intention de signifier, l'un des morphèmes relevant du paradigme de ce qu'on appelle les articles. La langue n'aligne pas des signes isolés pris dans une liste lexicale, mais des signes marqués, des signes qui appartiennent à un paradigme morphématique, qu'elle regroupe en relations spécifiques ou syntagmes. Ce serait évidemment une grosse erreur d'exclure l'identification des monèmes, d'en refuser une taxinomie exhaustive, mais, encore une fois, le problème crucial des unités de signification se pose à plusieurs niveaux.

Cela nous amènerait trop loin, nous ne voulons pas soulever le problème de la fonction, mais nous devons avouer que nous ne voyons pas ce qu'est la fonction dans la méthodologie de Luc Bouquiaux. Dans l'index des matières, il est question des

(1) Certes un nom peut apparaître sans l'article, mais cela n'est pas lié au système des modalités nominales, mais à l'identité du syntagme dont le nom est l'un des constituants.

fonctions complément, prédicative et sujet, ce qui est évidemment aussi peu différencié que possible. Les syntagmes nominaux sont pourtant en birom, comme dans toute autre langue, différenciés quant aux types de détermination ; quant à la fonction prédicative, ce n'est pas le même type d'énoncés quand le prédicat est un nom ou un verbe ; quant aux expansions primaires, ne sont pas identiques non plus les « compléments » marqués par une préposition (circonstant) et ceux qui ne le sont pas (objet).

Nous relevons un problème soulevé par L. Bouquiaux lui-même, et qui est assez suggestif. L'auteur regroupe p. 165 dans un même paragraphe des « déterminants personnels ». Or ceux-ci, d'après l'analyse distributionnelle, relèvent de catégories qui apparemment n'ont pas de liens entre elles, ainsi qu'en témoigne la formalisation classificatoire : A'' personnels sujets, C4 possessifs dépendants, d1 possessifs indépendants. Or L. Bouquiaux s'interroge sur ce regroupement qui contredit l'un des postulats de sa théorie à savoir « que l'on ne doit pas identifier la catégorie avec la fonction ». Cette contradiction est explicitement signalée dans la note de la p. 165. A notre avis, une classe ou une catégorie ne doit pas se définir sur la base de la fonction, mais elle ne doit pas non plus se définir sans elle. Une classe doit être identifiée à partir de traits qui se dégagent de la fonction et de la commutation, c.-à-. à la jonction des axes syntagmatique et paradigmatic. Dans de nombreuses langues africaines, il est des constituants qui sont aptes, tels qu'ils sont formalisés, à assumer une seule fonction, la fonction prédicative ; ce trait de monofonctionnalité est définitoire du verbe. La plurifonctionnalité, aptitude à assumer plusieurs fonctions non prédicatives, est définitoire des nominaux.

Lorsque L. Bouquiaux rédigea sa note, il oubliait seulement que le terme de « fonction », comme celui de « syntagme » d'ailleurs, est en train de suivre le destin vertigineux de « structure ». Il n'a pas fallu moins d'un colloque pour discuter du terme « structure ». Il en faudra un pour la « fonction ». Nous sommes très gêné chaque fois que nous trouvons le terme de fonction dans son sens le plus large, celui qui le fait synonyme de « rapport », ou de « rôle joué par un élément dans un ensemble ». Puisque fonction implique rapport, il importe de toujours préciser à quel niveau d'unités fonctionne le rapport. Encore une fois, classe et fonction sont certes distinctes puisqu'elles n'appartiennent pas aux mêmes axes, mais elles doivent s'éclairer mutuellement.

Il est un point encore sur lequel notre position ne rejoint pas celle de l'auteur. Dans les « catégories grammaticales » il utilise le critère des inventaires et il distingue des inventaires lexicaux non limités, des inventaires lexicaux limités, des inventaires grammaticaux limités. A la lecture de ceci, nous nous posons une question.

Que des inventaires soient limités ou non limités résulte d'une observation des faits. Mais que des inventaires soient lexicaux ou grammaticaux résulte d'une interprétation. Or nous ne voyons pas comment rattacher une telle interprétation aux fondements théoriques qui sont à la base de l'inventaire catégoriel. Il y a là un postulat nouveau qui vient s'insérer dans la description, mais qui n'est pas explicité. La terminologie employée, inventaire limité/non limité, lexical/grammatical, suppose que l'auteur admet la différenciation des monèmes en lexèmes et en morphèmes ; or il n'utilise pas ces termes et, de plus, le privilège, tant dans la démarche opératoire que dans la terminologie, qui est accordé aux monèmes laisse supposer que cette différenciation n'est pas un postulat retenu. Personnellement nous le considérons comme fondamental : les paradigmes de morphèmes sont les centres vitaux de la langue.

Il y aurait d'autres remarques à faire. Nous sommes gêné par le hiatus qui existe entre la formalisation classificatoire et la terminologie. D'une part on a des lettres et des chiffres (A, AB, C., C4, d2., etc.), d'autre part une terminologie en clair dont l'auteur s'excuse à plusieurs reprises qu'elle soit analogique de la terminologie traditionnelle. Pourquoi certaines catégories, par exemple, sont dites adjectivale, nominale, verbale ? N'est-ce vraiment qu'une analogie que tout linguiste traînerait comme un fil à la patte ? Ne serait-il pas préférable, et plus satisfaisant pour l'esprit, de chercher les traits qui caractérisent les catégories et de décider que tels traits sont définitoires des nominaux, des verbaux, etc. ? Pourquoi proposer une terminologie en clair qui obéit à deux motivations différentes ? Il est en effet des termes, comme ceux que nous venons de citer, qui sont en rapport avec des faits de structure et de système, il en est d'autres qui sont « sémantiques » comme : locatif, quantitatif, diminutif-augmentatif, etc.

Il faudrait aussi dire combien la dichotomie morphologie-syntaxe (elle apparaît dans le titre) ne convient pas dans une perspective moderne. Quant à l'énoncé marqué et non marqué, complet et incomplet, cela repose sur des critères psychologiques.

Et pourtant, *La langue birom* de Luc Bouquiaux est un ouvrage dont l'intérêt est grand. Outre qu'il nous livre une langue inconnue jusqu'à ce jour, il est d'abord la manifestation accomplie d'une perspective méthodologique. Nous pensons même qu'il contribue pour beaucoup à élucider des faits qui se situent au niveau des monèmes, mais la réduction de la 1^{re} articulation à ce niveau unique est excessive et source d'une schématisation qui rend la lecture du livre extrêmement difficile.

Quant aux *Textes birom*, l'auteur ne peut qu'être loué pour cette contribution à ce que nous appelons, non pas de la littérature

orale, mais des textes de style oral. Il y en a vingt-neuf, accompagnés d'une traduction littérale et d'une traduction claire. On peut regretter une chose : les textes sont donnés comme étant des textes de prose, les lignes sont découpées en fonction de la justification de la page. Il aurait fallu diviser selon un rythme interne qui soit à la fois la ponctuation interne du texte et sa structure mnémotechnique. L'élément *kó* traduit par « alors » joue incontestablement un rôle démarcatif important.

Maurice HOURS.

-
148. Mary STEELE and Gretchen WEED. — *Collected field reports on the phonology of Konkomba*. Collected Language Notes, n° 3, The Institute of African Studies, University of Ghana, 1966, 77 p. (Polycopie).
149. Richard BERGMAN, Ian and Claire GRAY. — *Collected field reports on the phonology of Tampulma*. Collected Language Notes, n° 9, The Institute of African Studies, University of Ghana, 1969, 53 p. (Polycopie).
150. David and Nancy SPRATT. — *Collected field reports on the phonology of Kusal*. — Collected Language Notes, n° 10, The Institute of African Studies, University of Ghana, 1968, 54 p. (Polycopie).
151. Ronald and Lyn STANFORD. — *Collected field reports on the phonology and grammar of Chakosi*. Collected Language Notes, n° 11, The Institute of African Studies, University of Ghana, 1970, 70 p. (Polycopie).

Ces quatre publications appartiennent toutes à la collection « Collected Language Notes » éditée par le « Institute of African Studies » de l'Université du Ghana en collaboration avec le « Institute of Linguistics (West Africa) » qui est la branche africaine du « Summer Institute of Linguistics ». Cette collection se propose de présenter une première approche de la langue, surtout dans le domaine de la phonologie, à partir des matériaux recueillis sur le terrain. Il s'agit d'études préliminaires, forcément incomplètes, livrées à tous ceux qui sont intéressés par l'étude de ces langues, et cela en attendant la publication de l'analyse phonologique et grammaticale définitive.

— Le n° 3 présente la phonologie du Konkomba, langue parlée au Nord du Ghana et du Togo par 110.000 personnes environ. Le système consonantique comporterait un ensemble assez équilibré de 21 phonèmes répartis selon les séries suivantes :

- occl. sourdes (p, t, tš, kp, k)
- occl. sonores (b, d, dš, gb, g)
- nasales (m, n, ñ, ŋm, ŋ)
- fricatives (f, s)
- semi-voyelles (w, y)
- liquides (l, r)

On remarquera l'absence des fricatives sonores.

Par contre le système vocalique semble moins bien équilibré. Il y aurait 6 phonèmes vocaliques brefs (i, e, a, u, o, ɔ) face à 7 phonèmes vocaliques longs (ii, ee, ɛɛ, aa, uu, oo, ɔɔ) et 6 voyelles nasales (ĩ, ē, ā, ũ, õ, ɔ̃). Sans aucun doute, ces résultats reflètent davantage l'état actuel de la recherche que l'analyse définitive.

L'ouvrage se termine par une étude de la combinaison des trois tons de base et par la présentation de deux textes et d'une liste de 200 mots.

— Le n° 9 présente la phonologie du Tampilma. Cette langue est parlée dans le Nord du Ghana, à l'Ouest et au Nord de Daboya par 6000 personnes environ. Elle semble apparentée au Sisala et au Vagala. Son système consonantique comporte 24 phonèmes. En plus des phonèmes que l'on retrouve en Konkomba, il existe une série de fricatives sonores (v, z) et une fricative glottale sourde notée /h/. Le système vocalique est bien équilibré et il comporte 9 phonèmes (i, ɪ, e, ɛ, a, u, ʊ, o, ɔ) répartis en quatre degrés d'aperture et en trois ordres (antérieur, central et postérieur). Cette langue ne possède que 2 tons : haut et bas, mais elle connaît le phénomène qui va sous le nom de « système de tons à terrasse » qui implique, dans une séquence tonale, l'abaissement partiel et automatique des tons. L'ouvrage s'achève par une liste de 200 mots et par un texte accompagné d'une traduction littérale et d'une traduction plus large.

— Le n° 10 nous présente la phonologie du Kusal, langue parlée dans la région de Bawku au Nord du Ghana par 120.000 personnes environ. Cette langue se divise en deux dialectes principaux : le Tonde et le Agole. La présente description concerne le dialecte Tonde ; cependant, une note à la fin de l'ouvrage, permet de faire une comparaison entre les deux dialectes. Le système consonantique comporte 21 phonèmes : p, t, k, kp ; b, d, g, gb ; f, s, h ; v, z ; l ; r ; m, n, ŋ, w̃ ; w, y. Le système vocalique comporte 9 voyelles orales (i, ɪ, e, ɛ ; a ; u, ʊ, o, ɔ) et 5 voyelles nasales (ĩ, ē, ā, ũ, ɔ̃).

On remarquera que la nasalité n'affecte que les voyelles ouvertes. Il y a trois tons pertinents : haut, moyen et bas (ou ' tombant '). Un texte et la liste de 100 mots du vocabulaire de base de Swadesh complètent l'étude.

— Le n° 11 présente la phonologie et la grammaire du Chakosi, langue parlée par 20.000 personnes environ qui habitent en partie au Nord du Ghana et en partie au Nord du Togo. L'étude est trop succincte pour qu'on puisse en donner un résumé. Signalons néanmoins la présence d'un texte suffisamment long accompagné d'une traduction littérale, une traduction large, et un commentaire grammatical, ainsi qu'une liste de 547 mots faite sur la base du questionnaire de J. H. Greenberg.

Emilio BONVINI.

152. Denys LOMBARD. — *Le « spraeck ende woord-boek » de Frederick de Houlman. Première méthode de malais parlé (fin du XVI^e siècle).* Présenté par Denys LOMBARD avec la collaboration de Mmes W. ARIFIN et M. WIBISONO. Paris, E.F.E.O., Adrien-Maisonneuve, 1970, Publications de l'E.F.E.O., vol. LXXIV. In-4°, 267 pages.

M. Lombard pense, à juste titre, que les copies de textes littéraires malais, souvent récentes, ne peuvent donner l'image du parler vulgaire d'il y a quelques siècles. C'est pourquoi il publie l'édition critique des conversations (900 répliques d'une à plusieurs phrases) et du vocabulaire (2 000 lexèmes) recueillis par Fr. de Houtman à Atjeh, royaume maritime du nord de Soumatra, entre 1599 et 1601, complétée par deux autres lexiques de la même époque. A partir du document original, l'éditeur, utilisant lexiques et conversations, dresse la liste des lexèmes conservés en indonésien actuel (p. 7, 168-250), celle des racines identifiables mais hors d'usage (p. 7, 170, 251-257), et les mots douteux (p. 7, 170, 259-263).

M. Lombard signale que Houtman ne note pas certains *h*-initiaux. Pour moi, ces *h*- des notations ultérieures, loin de représenter la prononciation, viennent du *h*- support de voyelle de la graphie en caractères arabes. La répartition numérique (p. 10-11) de particules et d'affixes offre grand intérêt : (*a*)*kan* ou *ken* figure 314 fois ; *ber-*, *be-*, ou *bar-* donne 82 formes dans 185 cas ; *di-* ou *de-* apparaît à 199 reprises, avec 121 de valeur locative, 78 dites « passives » ; il y a 57 exemples de *ke-*, seulement 31 de *ter-* ; 14 formes du suffixe *-an* figurent 39 fois ; le préfixe *me-*, avec ses

variantes, est encore plus rare (12) ; le préfixe *pe-* est exceptionnel (10). C'est dire que les dérivés passant pour les plus normaux dans les manuels classiques sont les plus rares dans le document de Houtman. Les anciennes éditions étant quasi introuvables, il faut être reconnaissant à M. Lombard de fournir aux chercheurs un document déjà élaboré qui permettra d'esquisser l'évolution du malais de 1600 à nos jours.

Jacques FAUBLÉE.

153. Otto Chr. DAHL. — *Contes malgaches en dialecte sakalava, textes, traduction, grammaire et lexique*. (Oslo), Universitetsforlaget, 1968. Grand in-8°, viii+124 pp. (Instituttet for sammenlignende kulturforskning, The Institute for comparative research in human culture Oslo, série B : skrifter, LIV).

L'important ouvrage de M. Dahl est destiné aux habitués de la tradition des études malgaches, particulièrement dans la transcription. La lettre « o » représente *u*, *w* et *o* (à moins que *ö* ne figure un phonème *o* ou une réalisation de *u* après *a*) et « y » symbolise *-i* ou *-y* en fin de mot. Le lecteur ignore ainsi si « *toy* » se lit *twi* ou *tuy*. Les signes *ts* et *j* transcrivent-ils seulement les affriquées *tʃ* et *dʒ* ou les confondent-ils avec les spirantes interdentes *t* et *d* ? L'accent n'est pas toujours marqué, bien que l'auteur distingue (p. 5, 108) le lexème *fêhe* du dérivé *fehê*. Écrivant *zà* là où d'autres écrivent *zàha*, ajoutant une syllabe abusive, M. Dahl veille surtout à la notation fidèle du *h* vélaire, et des consonnes prénasalisées *ŋg* et *ŋk*, ce qui est important dans ce dialecte qui garde la distinction phonologique *ŋ* ≠ *n* (p. 119 *lunu* « grillade » ≠ *luñu* « prononcé ») et la mutation *h-ŋg* (voir les lexèmes commençant par *h-*, p. 109-111).

Le déplacement de l'accent de mot change la valeur d'un lexème : *àla* « prendre » et *âtseke* « plein » diffèrent de *alà* « être pris, qu'on prend » et de *alsêhe* « être empli, plein ». Le préfixe *a-* correspondrait à une voix instrumentale, le suffixe *-a* à une voix locative. L'auteur s'écarte donc des descriptions classiques à Madagascar pour interpréter les faits. Pour lui, l'infixe *-um-* correspond à un présent (*lay*, *l-um-ay* « être en train de courir », passé *nu-lay*), tandis que l'infixe *-in-* souligne le passé (*luñu* « prononcé, dit », *t-in-ũnu* au passé, qui ne se confond pas avec la forme à suffixe *luñú-ne*).

Je ne partage pas certaines reconstitutions proposées par M. Dahl, car, à mon avis, c'est l'évolution des consonnes momen-

tanées en spirantes de la même classe qui différencie les dialectes malgaches : le sakalave conserve le *-b-* de *àbu* « haut, élevé », devenu *-v-* chez les Mérina du centre de l'île, tandis que ces derniers ont gardé le *-mb-* de *dumbu* « émoissé » transformé en *-m-*, dans *dumu*, chez les Sakalaves. L'opposition phonologique *d-l*, constante en *mérina*, disparaît ici (*mérina fidi*, sak. *fili*). L'occlusive *t* du sakalave *linay* « intestins », évoluée en affriquée *ʃ* en *mérina*, a subi la même modification ici, où *ʃiuke* « vent » (écrit *tsioke*) représente l'ancien *tiuke* des dialectes du sud de l'île. Dans le domaine étudié, l'occlusive *-k-* se maintient (*sàki* « oser »), avant passage à *-h-*, phonème pratiquement disparu dans le centre. En *mérina*, le caractère occlusif de *-d-*, vibrant de *-l-* distingue *vadi* « conjoint » de *vàli* « réponse, complément ». En ce cas, l'évolution de *d* en *l* est compensée par un changement de voyelle : *vàli* « conjoint » diffère de *vàle* « réponse, complément ».

Il reste à souhaiter que M. Dahl poursuive et inspire des recherches sur les dialectes malgaches.

Jacques FAUBLÉE.

154. D. T. TRYON. — *Conversational Tahitian*, an introduction to the tahitian language of French Polynesia. Austr. N ; Univ. Press, Canberra 1970, xiv-177 p.

J'ai signalé il y a deux ans, le peu de valeur scientifique des publications de D. T. Tryon (*BSL*, 63-2, p. 331-332), celle-ci ne me fera pas changer d'opinion, malgré son label universitaire et sa luxueuse présentation. Ainsi page 5, l'auteur veut montrer la pertinence de l'occlusion glottale et de la quantité vocalique par les exemples suivants : *'ua* past tense marker, *'uā* to flower, *'ū'a* kind of crab, *ūa* rain. Bien sûr l'occlusion glottale et la longueur sont pertinentes, le malheur est que ni la notation ni le sens des mots ne sont corrects, je lis dans le lexique tahitien de Yves Lemaître (à l'impression) : *'ua* particule verbale : aspect accompli, *'ua'a* fleur, s'épanouir, *u'a* bernard l'hermite, *ua* pluie, pleuvoir ; sur quatre mots trois erreurs de quantité, deux erreurs d'occlusion glottale, erreur ou imprécision de sens. Regardons le glossaire page 148 : *a'ahiāta* dawn, early morning, *'a'ahu'o'omo* shirt, *'a'amu* legend, *ā'au* reef, reef enclosure, ... Dans le lexique de Lemaître : *'ā'ahiata*, aurore, point du jour, *'ahu'ō'omo* chemise (ou *'ā'ahu'ō'omo*), *'ā'amu* conte, histoire, légende, *a'āu* récif corallien, ... Cet ouvrage

peut être utile aux touristes américains si nombreux à Tahiti, mais il est à déconseiller aux linguistes.

HAUDRICOURT.

155. Marc REINHORN. — *Dictionnaire Laotien-Français*, tome I, Éditions CNRS, Paris 1970, xx-914.

On peut s'étonner de voir ce volumineux lexique, être intitulé « Dictionnaire » et être publié par le CNRS. Il faut donc expliquer que le dernier ouvrage de ce genre pourvu de même titre avait été fait par un missionnaire le P. Guignard et édité à Hongkong par la Société des Missions Étrangères en 1912, et sur ce point les autres langues de l'ex-Indochine française ne sont pas mieux pourvues tous les « Dictionnaires » sont l'œuvre de missionnaires.

Une première édition de cet ouvrage avait paru ronéotée par les services de l'armée en 1953, depuis l'auteur a dépouillé les publications laotiennes et les dictionnaires siamois, langue très proche du laotien et dont l'influence se fait toujours sentir. Or s'il est facile de trouver la forme laotienne d'un mot siamois, le contraire est plus pénible, car le laotien est plus pauvre en phonèmes, et plus pauvre en lettres d'alphabet que le siamois, et la dernière édition du Dict. Siamois-français date de 1896. On comprend que cette publication ait paru indispensable aux chercheurs de l'Asie du Sud-est asiatique, et qu'ils en aient demandé la publication au CNRS, pour son utilité pratique, sans cautionner pour autant la tenue scientifique de l'introduction, ni le détail des définitions ni des étymologies de l'auteur.

Par exemple le tableau page x est inspiré de celui que j'avais publié en 1948 dans le JA, p. 199 pour le siamois de Bangkok, mais en laotien les occlusives sonores sont encore glottalisées, de sorte que c'est le trait glottal qui est pertinent, et qui explique la position de l'occlusion glottale dans cette colonne, sans qu'il faille avec l'auteur qualifier cette consonne de laryngale sonore. L'auteur s'est embrouillé entre une notation phonologique et une translittération de son invention, qui heureusement n'apparaît plus dans le corps de l'ouvrage ; seul un linguiste au courant des systèmes phonologiques des langues d'Extrême-Orient pourra comprendre pourquoi le cri du canard a le ton aigu page xii et xiv, et le ton haut page 100, dans le premier cas il s'agit de la réalisation phonétique, identique à celle du tonème aigu, dans le second il s'agit du trait pertinent de l'architonème.

La partie française du vocabulaire appelle aussi des observations, les usages du français d'Indochine ne sont pas nettement distingués du français métropolitain, ainsi p. 247, le « rat de bambou » est qualifié de : marmotte, p. 98 il est dit que la feuille du bananier et du cocotier sont palmées en réalité elles sont pennées, p. 40 il est dit que *Amorphophallus campanulatus* est une herbe annuelle, alors que c'est un tubercule vivace qui peut être récolté annuellement. Bref l'ouvrage ne peut être utilisé sans précaution, mais c'est tout de même un ouvrage extrêmement utile par l'abondance du vocabulaire mis à la disposition des chercheurs avertis.

HAUDRICOURT.

156. William S. CORNYN et Daniel HAIGH ROOP. — *Beginning Burmese*, New Haven and London, Yale University Press, 1968. xxiii-501 pp.

157. John OKELL. — *A Reference Grammar of Colloquial Burmese*, London, Oxford University Press, 1969. 2 volumes, xviii-240 pp. et pp. 241-482.

L'ouvrage de Cornyn est une refonte d'un guide de conversation pour l'armée américaine, publié pendant la deuxième guerre mondiale. C'est une refonte complète, avec des enrichissements et des modifications de fond.

Après une description des « sons » de la langue, les leçons se succèdent, toutes bâties sur le même modèle : d'abord, en transcription phonétique, quelques mots, une phrase faite des mêmes mots, d'autres mots, une autre phrase, etc. puis un exercice de prononciation, un peu de grammaire, un exercice grammatical avec questions et réponses, la récapitulation de tout le vocabulaire, ensuite, la même chose en caractères birman.

Cette méthode directe, où la règle est donnée après coup - - une seule par leçon - - est faite pour permettre à l'utilisateur de dire le peu qu'il sait sans hésitation et d'acquérir d'emblée un certain automatisme, mais sa progression lente exige un temps assez considérable pour le degré de connaissance que l'étudiant atteint à la fin de ce gros manuel (426 pages, plus un lexique anglo-birman et birmano-anglais). Il est supposé connaître environ 900 mots, parmi lesquels beaucoup de composés, dont le sens se déduit du sens des éléments, et beaucoup de noms propres : noms géographiques, noms de personnes, dont certains américains transcrits en birman.

Il y a de très bonnes remarques dans les parties grammaticales : sur le caractère impersonnel de la phrase, sur l'emploi facultatif des marques de pluriel, présentes seulement quand on veut mettre l'accent sur la pluralité.

Cornyn avait fait paraître en 1944, en supplément à *Language*, 34 pages magistrales et très nouvelles pour l'époque sur les caractères essentiels de la langue birmane : l'on en retrouve des traces dans ces 25 leçons, mais l'absence de table des matières, d'index analytique ou de tout autre moyen de recherche rapide sur des points de grammaire, empêche d'utiliser son « *Beginning Burmese* » autrement qu'en débutant docile, lisant les leçons dans l'ordre et les mémorisant au fur et à mesure.

Bien qu'à partir de la page 8, le vocabulaire, précédemment donné en transcription, figure en caractères birmans, le système d'écriture ne commence d'être exposé qu'en page 146, où sept lignes lui sont consacrées, et sa présentation se termine p. 164, alors que le premier tiers de l'ouvrage est dépassé. Par ailleurs, la correspondance — dont les règles sont assez compliquées — entre signes écrits et phonèmes, n'est pas illustrée systématiquement dans le vocabulaire qui suit la leçon sur l'alphabet ; beaucoup de combinaisons de signes ne sont pas illustrées une seule fois dans ce volume alors que, pour chacune d'elles, existent des exemples dans le vocabulaire courant.

On peut regretter — mais plutôt d'un point de vue ethnographique — qu'aucune des phrases, aucune des petites conversations, n'évoquent la vie birmane ; elles répondent uniquement aux soucis d'un militaire ou d'un touriste dans une capitale étrangère, ce qui limite artificiellement le vocabulaire et limite aussi l'usage du manuel.

Toutes proportions gardées, ce volume apporte peut-être moins, pour la connaissance de la langue birmane telle que les Birmans la parlent, que les 34 pages parues en 1944, ou que la chrestomathie du même auteur (Cornyn), chrestomathie accompagnée d'un glossaire. Ces deux derniers ouvrages sont tous deux utiles à des titres différents, le premier par la variété de styles qu'il présente, le second par son apport de termes modernes qui ne se trouvaient jusque-là dans aucun dictionnaire.

Autrement importante est la somme d'information que nous trouvons dans la grammaire que John Okell consacre à la langue parlée. Le premier volume est présenté, classé, indexé avec clarté et minutie, et, de surcroît, assorti d'un second volume d'index : c'est dire qu'il est facile d'y trouver les informations cherchées. Ce second volume, de plus de deux cents pages, est tout entier consacré aux formes dépendantes ou auxiliaires, ce qui donne une idée de la richesse de l'étude grammaticale.

La présentation des faits grammaticaux suit un ordre logique : on est d'abord initié au système d'écriture ; après une classification des termes vient l'exposé détaillé de leur fonctionnement. En appendice sont posés quelques problèmes non encore résolus.

Les exemples sont toujours donnés en transcription puis en caractères birmans, mais le système adopté n'est pas très satisfaisant : il reprend l'un des défauts des transcriptions traditionnelles anglaises, à savoir de rendre les occlusives aspirées par h+l'occlusive, bien qu'il s'agisse là de post-aspirées. On retrouve ce défaut dans Cornyn, mais ce dernier rend compte, par ailleurs, des traits essentiels de la syllabe birmane, notamment de l'absence d'initiale vocalique et de l'identité de certains phonèmes vocaliques à travers leurs réalisations différentes, selon qu'ils apparaissent en syllabe fermée (diphthongue) ou ouverte (voyelle non diphthonguée).

La grammaire de John Okell a été élaborée en grande partie en milieu birman et ses exemples, riches, variés, subtils, restituent ce milieu. L'utilisation des exemples est très efficace : à eux seuls, ils suffisent presque à mettre en lumière les phénomènes syntaxiques. En les juxtaposant, par exemple, l'auteur montre dans quels cas la place respective des termes est pertinente et dans quels cas elle ne l'est pas, ou bien il montre l'analogie entre ce que la traduction fait apparaître comme un sujet et n'importe quel complément, ou la variation du rapport entre nom et verbe selon leur place respective. Cependant il n'a pas toujours évité le piège de la traduction ; il admet, par exemple, que l'ordre des termes qu'il appelle « head » et « attribute » puisse être interverti dans certains cas, alors que la position relative de tels termes est pertinente. Mais il voit là un problème qu'il signale dans la partie consacrée aux questions ouvertes. Dans cette même partie, il expose, à juste titre, la difficulté d'établir des classes de mots et même de trouver des critères de classifications. Il signale également la difficulté de définir et de différencier les groupes de mots.

Malgré le peu de place que tiennent les explications théoriques, la présentation est très élaborée et repose sur toute une conception de la langue.

Cette conception sous-jacente, sa rigueur, mettent finalement l'ouvrage au-dessus de la portée d'un débutant. On chercherait en vain dans cette grammaire — de même que chez Cornyn mais pour des raisons diamétralement opposées — les phrases les plus banales de la vie quotidienne. Prenons un exemple simple : Le salut normal n'est pas — si ce n'est dans cette ville cosmopolite de Rangoun et en milieu occidentalisé — « comment allez-vous » qui est une traduction de l'anglais ; d'ordinaire, on demande, sans ambages « d'où venez-vous ? », la réponse n'important guère, ou, plus rarement, et à condition que le contexte y oblige : « où allez-

vous ? ». Il faut savoir cela sous peine de commettre une impropriété ou de s'offusquer à tort d'une question qui n'en est pas une.

Or, que lisons-nous dans Cornyn, page 1 : « How do you do ? (A formal greeting used less in Burmese than the corresponding expression in English). » Dans les exercices qui suivent, c'est le seul salut qui soit utilisé ; en page 75, seulement, apparaît un « Where are you going » mais comme une question réelle et non comme un salut ; autrement dit, le salut le plus usuel n'est pas cité une seule fois dans un manuel qui se veut « manuel de conversation » et dans Okell, je n'ai pas encore trouvé à quel endroit il pouvait bien apparaître.

Les phrases élémentaires permettent pourtant, aussi bien que d'autres, de poser les grands problèmes et d'autre part, il ne s'agit pas d'ouvrages de linguistique théorique, ni dans un cas ni dans l'autre.

Ces réserves faites, on ne peut que se réjouir de voir se multiplier, depuis quelques années, les études consacrées à une langue auparavant fort peu décrite et reconnaître, dans les deux ouvrages précédents, des contributions importantes, dont l'une est celle d'un remarquable birmaphone, dont la familiarité avec la langue birmane est évidente et l'autre celle d'un linguiste averti qui a déjà beaucoup fait pour la connaissance du birman en Occident*.

D. BERNOT.

158. F. K. LEHMAN Ed. — *Tone systems of Tibelo-Burman Languages of Nepal* (Occasional Papers of the Wolfenden Society on Tibeto-Burman linguistics, vol. III), Pub of the Dept. of Ling. University of Illinois, Urbana, 1970.

Sous ce titre j'ai reçu quatre volumes ronéotés à reliure spirale en plastique. Le premier volume : *Studies on Tone and Phonological Segments* est une étude synchronique de la phonologie de sept langues tibétobirmanes du Népal faite sous la direction de Austin Hale et Kenneth Pike. Le gurung étudié par Warren W. Glover montre un système prosodique combinant deux niveaux de hauteurs et les timbres clair et soufflé, en tout quatre tonèmes. Le tamang de Doreen Taylor montre aussi quatre tonèmes, mais ici les qualités du timbre sont liées à la hauteur haut-tendu,

* Ce compte-rendu était rédigé lorsque nous avons appris la disparition prématurée W. S. Cornyn.

bas-relâché et se combinent avec une mélodie égale ou tombante. Le thakali décrit par Maria Hari possède un système analogue.

Par contre le Chepang selon Ross Caughley n'a pas de tons mais une syllabation pertinente malgré qu'il puisse y avoir des groupes de consonnes au début et à la fin des syllabes. Austin Hale signale que le newari, également sans tons est une langue à syllabe ouverte ou fermée d'une consonne mais qui admet trois degrés de quantité vocalique. Le sunwar n'aurait que deux tons en syllabe brève, et quatre en syllabe longue selon Dora Bieri et Marlène Schulze, enfin le Sherpa dialecte tibétain a quatre tons selon Kent Gordon.

Le second volume : *Lexical lists and comparatives studies* débute par deux études de Richard S. Pittman sur la diachronie de ces langues à tons ; les trois premières sont suffisamment apparentées pour les quatre tons s'expliquent, par la confusion d'anciennes initiales sonores et sourdes d'une part et par l'amuïssement d'occlusives finales (de la glottale en tamang, de toutes en gurung et thakali), la correspondance avec les quatre tons du sherpa n'est pas régulière ce qui confirme l'écart entre le groupe des trois premières langues et celui des dialectes tibétains proprement dits : la « gurung branch » et la « bodish branch » de la classification de Robert Shafer. Le reste du volume est composé de lexiques classés par matières des sept langues considérées.

Les deux derniers volumes sont des recueils de textes : *Part III, texts I* renferme ceux des trois langues du groupe gurung (Gurung, Tamang, Thakali). *Part III, Texts II* ceux des quatre autres langues.

HAUDRICOURT.

159. *Journal of the Tribhuvan University*. — Special linguistic number, Tribhuvan Univ. Kirtipur, Nepal, s.d. (Shri Himalaya Press, Patna 4), II-160 p.

Ce numéro d'un « Journal » ne portant ni numéro ni date, comprend deux articles sur le gurung, l'un sur les trois verbes « être » de cette langue par Warren W. Glover, l'autre sur l'interrogation par Jessie R. Glover. Austin Hale y donne deux articles transformationalistes, l'une sur les consonnes initiales du sherpa, l'autre sur le comparatif de l'anglais. Enfin Doreen Taylor écrit sur le tissage en tamang un article clair au point de vue technologique et intéressant sur la structure sémantique du vocabulaire de cet artisanat.

HAUDRICOURT.

160. *Nihon Gengo Chizu*. — « The Linguistic Atlas of Japan », tome III ; Cartes n^{os} 101 à 150. — Publication du *Kokuritsu Kokugo Kenkyūsho* ; Tōkyō, 1968.

Nous avons donné un compte rendu (cf. Bulletin de la Société de Linguistique de Paris, t. LXXIII, 2) des t. I et II de cet Atlas linguistique. Le t. III vient seulement de nous parvenir (en 1970) encore qu'il porte 1968 comme année de publication. On peut regretter que le « Commentaire explicatif » (*Kaisetsu*, 111 pages) de chacune des Cartes soit rédigé en japonais. Le sous-titre japonais du t. III ne doit pas donner lieu à une interprétation erronée : *Jinkō.zu* (une carte non numérotée, insérée avant la carte 101) est la seule qui ait trait à la densité de la population ; les autres cartes ne fournissent d'indications que touchant la distribution géographique d'un sémantème et des variantes phonétiques ainsi que dialectales qui y correspondent.

Une *Préface* en japonais, de M. Iwabuchi E., le très actif Directeur de l'Institut d'Étude de la Langue nationale, et une seconde, celle-ci en anglais, donnent accès au contenu du volume dont la confection a requis plusieurs années. Sur les cartes, on retrouve le quadrillage déjà utilisé sur celles des t. I et II, un quadrillage dont nous avons expliqué l'utilité dans le compte rendu que nous avons fourni de ces deux premiers tomes. Les cartes n^{os} 101 à 135 ont trait à des sémantèmes qui désignent des parties du corps humain, les cartes n^{os} 136 à 142, à des noms de parenté ; les neuf dernières, à des mots qui désignent le « cerf-volant » (carte n^o 143), « le cheval de bambou » *take.uma* (c. n^o 144), les jeux dits (*o-*) *te. dama* (c. n^o 145 et n^o 146), *oni.gokko* (c. n^o 147), la carte 148 ayant trait, elle, au *kakurembō*, et les cartes n^o 149 et n^o 150 au terme *kata.guruma*.

Il nous est malheureusement impossible de donner, ici, une analyse détaillée du contenu extrêmement riche du t. III. Ceux des linguistes occidentaux qui sont spécialisés dans l'étude du vocabulaire et des dialectes japonais y trouveront, sur les cartes elles-mêmes et plus encore dans le *kaisetsu*, des informations à la fois abondantes et minutieuses. Les observations qui vont suivre n'auront d'autre but que de donner un aperçu de l'abondance des renseignements qui sont ainsi offerts, tous renseignements qui restent, en partie, à exploiter ; ils posent, en effet, des problèmes nombreux : par exemple, celui de savoir à partir de quelle date approximative et dans quelles conditions tel vocable a évincé tel autre, celui-ci ayant disparu ou étant relégué au rang de forme dialectale. Dans d'autres cas, il conviendra de rendre compte de la vitalité grâce à laquelle certains vocables se sont maintenus, soit dans l'usage courant, soit dans des aires géographiques bien délimitées. D'une façon générale, on peut penser, semble-t-il, que les changements les plus importants se sont produits au cours des

xvi^e et xvii^e siècles ; puis, pour ce qui est des processus d'unification et d'uniformisation, entre le début et la fin du xix^e siècle. Force sera aussi d'expliquer les changements de sens qui se sont produits pour un seul et même mot, — avec pour conséquence possible, la limitation de ce mot dans une acception sémantique plus étroite. La tâche et les difficultés qui attendent les spécialistes sont immenses, sur le seul terrain du « japonais moderne parlé ».

Se reporte-t-on au *Kaisetsu*, on constate que les auteurs de l'Atlas (t. III) ont rencontré des problèmes ardues à propos de *do.alama* (carte n° 101) et de *binla* (carte n° 107), qui offre, lui, une ambivalence de sens (tête/joue). Pour *kappo* ∞ *kappū* (à Hirado), une provenance hollandaise (< *kop*, tête) est suggérée. Pour *kōbe*, n'est-on pas en droit de repartir de *kami* (chef, tête ; plutôt que « chevelure », *kami-no ke*) ; plus exactement d'un *kamu.be* > *ka'u.be* > *kōbe* ? Il est permis de le penser. On s'achoppe aussi à *ame*, tête chauve (c. n° 103). Sur la carte 104, on constate que *hageru* (forme verbale) a non seulement un sens plus large mais aussi une extension géographique plus étendue que *hage*, forme nominale. A en juger d'après la carte n° 106, *tsura* (∞ *cura*), face, visage, est en retrait net par rapport à *kao* ; et il en va de même d'*omote*. En fait, le sens premier de *tsura* et celui d'*omote* était « surface ». Touchant *ago*, *agito*, *ologai* on peut se demander s'ils avaient, à l'origine, le sens précis de « menton ». On peut douter que *me* et *manako* se recouvrent exactement pour ce qui est du sens (« œil ») ; quant à *mayu* (sourcil), en regard de *mayu.ge*, il semble qu'on soit fondé à faire intervenir une forme ***ma.yumi*, « arc (au-dessus) de l'œil », d'où le sens premier d'« arcade sourcilière ». Il serait intéressant, à ce sujet, d'établir l'existence d'une variante *ma.yū* (à finale vocalique longue) ; on constate qu'en japonais *yumi.dzuka* est passé à *yu'dzuka* (partie par laquelle on tient un arc). *Hana* (carte n° 113) a eu, on le sait, une acception moins étroite que celle de « nez ». Une autre « pierre d'achoppement » est *.biru* ∞ *.bero*, ce dernier dans, par exemple, *shita.bero* et *kuchi.bero* (c. n° 117, c. n° 118, c. n° 119 et c. n° 120). La localisation de *cuba* (∞ *tsuba*, salive), avec le sens de « langue », à l'extrémité occidentale de Hondo (carte 11, n° 118), retient l'attention. Intéressante est également la persistance sporadique de *uhu.yubi* (le pouce) au nord d'une ligne Sendai-Niigata (par rapport à *oya.yubi*), alors qu'il se localise plus normalement dans le N.-O. de Kyūshū, et plus encore à Okinawa où il est cependant déjà entré en désuétude (carte n° 121). Des différences d'ordre climatique sont à prendre en considération touchant la répartition de *yuki* (dans *yuki.yake*) dans le nord de Hondo, par rapport à celle de *shimo* (dans *shimo.yake*) sur le littoral oriental de Kyūshū, en particulier (cf. carte n° 127). Une autre information a son impor-

tance : *otoko* et *onna* l'ont définitivement emporté sur les autres formes. *Ona.go* reste en usage dans le nord et le sud de Hondo, mais en est sorti dans la partie centrale de cette île (cf. c. n° 136, n° 137 et n° 138).

Une remarque d'ordre très général s'impose : il est clair que l'emploi de formes dialectales ou désuètes ne signifie pas qu'il exclut l'usage de formes normales, où qui sont maintenant jugées comme telles : la marche de l'évolution se traduit, très nettement, par une uniformisation rapide du vocabulaire.

Nous prions les spécialistes de l'Institut d'Étude de la Langue Nationale de nous excuser de ne pas insister davantage sur la richesse du contenu du t. III qu'ils viennent d'offrir aux linguistes. Pour leur part, les japonologues d'Occident ne manqueront pas d'avoir à portée de la main cette source d'information de première qualité.

* Autres publications de l'« Institut d'Étude de la Langue Nationale », de Tōkyō :

I) RAPPORTS ANNUELS :

a) *Rapport pour l'année 1967* : n° 19 (1968), 149 p., entièrement en japonais.

On y trouve des notices et des articles sur les recherches et enquêtes faites par des membres dudit Institut, notamment en vue de la confection de l'*Atlas linguistique du Japon*. Signalons une « Étude contrastée des grammaires des dialectes japonais », pp. 9-13 ; une autre sur l'« Acquisition du langage par les élèves de l'« école moyenne », pp. 19-56, une autre sur « la Capacité de ces élèves à s'exprimer », pp. 67-95 ; puis des recherches relatives l'une à la langue de l'ère de Meiji, pp. 96-115, l'autre à l'utilisation de calculatrices électroniques, pp. 131-134.

b) *Rapport pour l'année 1968* : n° 20 (1969), 96 p. en japonais.

Après un Aperçu (pp. 1-4), on retrouve des rubriques analogues à celles du Rapport n° 19 ; avec en plus (pp. 65-68), un article sur les « recherches de base relatives aux rapports entre la langue japonaise et la structure de la société nipponne, pp. 65-68.

II) *Rapport n° 33* (1968), 149 p., intitulé *Katei-ni okeru kodomo-no « communication » ishiki*.

Rapport n° 35 (1970), 197 p., intitulé *Shakai.kōzō to gengo-no kankei-ni tsuite-no kiso-teki kenkyū*.

Ces deux rapports (nos 33 et 35) qui ont pour auteur M. Watanabe T. se font suite. L'intérêt en est de première importance à la fois pour le linguiste, le sociologue et l'historien : il y est question de la conscience-connaissance que les écoliers japonais ont l'emploi de

du langage dans leurs rapports avec les membres de leur famille (rapport n° 33), et (au n° 35) de recherches de base relatives aux rapports entre la structure sociale (japonaise) et la langue (japonaise). On notera l'emploi qui est fait par l'auteur des termes *maki* et *make*, termes qui ont été d'abord introduits et utilisés par M. Ariga K. (on saurait gré aux éditeurs d'indiquer la lecture des noms propres japonais : pour une même graphie on connaît deux lectures possibles : Ariga/Aruga). Les données concrètes et les statistiques fournies (n° 33) — elles avaient à leur base des « questionnaires » auxquels les écoliers ont répondu — méritent la plus grande attention. Il leur fut demandé, par exemple, si, dans le cas d'une erreur imputable à leur instituteur, ils réagiraient en s'adressant aussitôt à lui et directement. La plupart des réponses données ayant été affirmatives, il s'ensuit qu'une évolution très nette s'est opérée dans l'esprit de la jeunesse des écoles primaires, postérieurement à 1945-1950. Antérieurement, on observait en effet une attitude de grande retenue de la part des élèves à l'égard de leur instituteur, et d'une façon générale des « jeunes » envers les adultes (cf. les ex. donnés à la p. 123 du n° 33, exemples où sont mis en présence un receveur de tramway et un enfant, un enfant et une femme âgée qui sans s'en apercevoir a laissé tomber un paquet).

La matière contenue au Rapport n° 35 exige de la part du lecteur une connaissance déjà approfondie des structures traditionnelles de la société et de la famille japonaises (*honke/bunke*, etc. ; *giri, me-no ue*) et, surtout, de l'emploi à faire des termes et des tournures dites de politesse et honorifiques. M. Watanabe a effectué ses enquêtes dans les villes de Nagaoka (préfecture de Niigata) et de Matsue (préf. de Shimane), villes distantes l'une et l'autre des grandes métropoles situées sur la côte du Pacifique. L'auteur a pris le soin de résumer les plus importantes des constatations qu'il a pu faire (cf. le *Yōyaku*, pp. 188-197). A notre grand regret, ce résumé en japonais est lui-même trop étoffé pour que nous puissions songer à en reproduire, ici, l'essentiel. S'il nous est permis de formuler un souhait, ce sera celui de voir l'« Institut d'Étude de la Langue nationale » publier, en une langue occidentale, une analyse du contenu de l'œuvre de M. Watanabe, linguiste et sociologue.

III) Rapport n° 34 (1969), 197 p. rédigées en japonais, intitulé *Denshi.keisanki-ni yoru kokugo kenkyū* II, une étude de la langue au moyen de calculatrices électroniques, à partir de mots japonais et de sino-japonais utilisés par les journaux. On y relève 10 contributions de spécialistes.

Rapport n° 37 (1970), intitulé *Denshi.keisanki-ni yoru shimbun-no go.i chōsa*. Y sont rassemblées des données obtenues touchant le

vocabulaire des journaux japonais, à l'aide de calculatrices électroniques.

Au sommaire du *Rapport n° 34*, on retiendra : d'abord un essai sur un procédé de passage des *kanji* aux *kana* par téléscripteur et, par le même moyen, des *kana* à une transcription en *romaji* ; ensuite une étude de M. Ishiwata T. sur l'Analyse automatique de la structure de la phrase (japonaise), cf. pp. 139-175, étude que complètent des considérations d'ordre technique dues à M. Kimura Shigeru. Ceux des spécialistes occidentaux de cette méthode de recherche qui ignorent le japonais regretteront l'absence d'un résumé substantiel de ces deux études en une langue occidentale.

** Publications du *Tōhō.gakkai* (Society of Eastern Studies).

— *Transactions of the International Conference of Orientalists in Japan*.

N° XIII, 1968 ; aux pp. 57-69, un résumé en japonais d'une conférence de M. Wang Yü-tê sur les « quinze sons initiaux » du chinois.

— *Tōhōgaku* (Eastern Studies).

N° 36, sept. 1968 ; aux pp. 44-69, un article en japonais de M. Ueda T. sur les possibilités de reconstruire le *Ts'ie-yun* de Lou Fa-yen ; un bref résumé en anglais, à la fin de ce même numéro.

— *Acta Asiatica*.

N° 17, 1969 ; aux pp. 39-58, le *take.uma* (un jeu d'enfants) — ce mot fait l'objet de la carte n° 144 au t. III de l'« Atlas Linguistique du Japon » — est fort bien étudié (article rédigé en anglais) par M. Hama Kazue.

HAGUENAUER.

161. Mieczysław Jerzy KÜNSTLER. — *Les Formations adverbiales à quasi-suffixe en Chinois Archaïque et dans la langue de l'époque Han*, *Prace Orientalistyczne*, t. XVII, Varsovie 1967, 184 p.

Il s'agit ici d'une importante contribution à l'étude d'un chapitre de la grammaire historique du chinois que rendent particulièrement délicat et complexe le grand nombre et la diversité des formations qui le définissent, ainsi que l'existence pour la marque suffixale (ou quasi suffixale) qui fait l'originalité de celles-ci, de tout un jeu de variantes. Ces variantes sont au nombre de neuf. Mais en réalité,

et l'un des mérites de cette thèse est de l'avoir rendu manifeste (v. le tableau de la p. 12), ces neuf formes ne sont jamais attestées en même temps : leur nombre, pour une même période, varie entre 3 et 7, et il est de plus entendu que les chiffres obtenus ont toute chance de dépasser chaque fois les situations synchroniques effectives, dans la mesure où les cinq périodes successives que distingue l'auteur et qui vont du « Haut Chinois Archaïque » — faisant suite au proto-chinois — à la langue des Han postérieurs (jusqu'au 11^e siècle de notre ère) — ne représentent de toute évidence qu'un découpage de première approximation. Ces distinctions ont cependant permis à M. K. de dégager les principaux traits d'un processus particulièrement complexe : accroissement continu du volume global des formations en cause, tendance au redoublement, enfin simplification du jeu des variantes aboutissant à l'éviction presque complète des autres formes par *jan*.

A. RYGALOFF.

162. Raymond DAWSON. — *An introduction to classical chinese*, Clarendon Press, Oxford, 1968. 127 p.

Courts extraits de textes classiques (d'abord et principalement du *Mencius*), accompagnés d'un copieux commentaire grammatical et d'un exposé de quelques pages (« grammatical survey ») où sont reprises de façon plus systématique quelques formes utiles, comme les « particules grammaticales » rencontrées dans des passages empruntés au *Mencius*, cet exposé étant prolongé par un appendice (A : « Grammatical usages which do not occur in the text-passages »). Index divers.

A. RYGALOFF.

163. Maurice COYAUD. — *Questions de grammaire chinoise*, Documents de linguistique quantitative 3, Centre de Linguistique Quantitative de la Faculté des Sciences de Paris, 1969, 95 pp.

Grâce à une rédaction volontairement laconique, l'auteur est parvenu à donner en quelques dizaines de pages beaucoup plus qu'un aperçu des thèmes de recherche et de réflexion qui dominent

l'activité des grammairiens du chinois moderne. Sur de nombreux problèmes, et non seulement, quoi que lui-même ait pu en dire par excès de modestie, sur ceux qui ont trait aux classificateurs et aux conjonctions, M. Coyaud, en effet, présente des vues souvent originales, et dépasse ainsi largement l'excellent résumé des faits et des opinions antérieures qui eut suffi à justifier son entreprise. Celle-ci, limitée en principe à un simple exposé des données élémentaires — s'agissant d'un résumé de cours — paraît dominée par la conviction que la démarche générative et transformationaliste n'est nullement incompatible avec les préoccupations taxinomiques qu'à tort ou à raison on considère comme caractéristiques de l'orientation structuraliste.

A. RYGALOFF.

164. EARL RAND. — *The Syntax of mandarin interrogatives*, University of California Publications, Linguistics 55, University of California Press, Berkeley-Los Angeles, 1969, 113 pp.

Destiné, selon la préface, à donner « une introduction descriptive à l'étude de la syntaxe interrogative du chinois et aux problèmes généraux posés par la formation des phrases complexes », ce travail se présente comme une application du modèle de description élaboré par Chomsky dans *Aspects of the theory of syntax*. Les règles de transformation rendant compte de l'ensemble des formes considérées, à partir des règles de base énoncées au préalable (chapitre II) sont présentées en deux chapitres (III et IV). Mais la distinction fondamentale n'est pas celle de l'interrogation de phrase et de l'interrogation partielle, mais de la question disjonctive, où sont posés les termes offerts au choix de l'interlocuteur, et des formes interrogatives considérées comme résultant d'un remplacement (« constituant remplacement type »). Celles-ci, à côté du type que définit l'interrogation partielle, comprennent la forme interrogative primaire qu'assure l'intonation, plus, le cas échéant, une particule finale de phrase — *ma* « est-ce que ? » ou *ba* « n'est-ce pas que ? » —, le fait que certains adverbes dits « mobiles » — « peut-être », « certainement », etc. — soient alors exclus permettant de traiter ces marques comme une réécriture de l'adverbe lorsqu'il est pourvu de certains traits, dont l'interrogation : une solution qui ne manquerait pas d'intérêt s'il était avéré que l'interrogation disjonctive est, quant à elle, bien compatible avec les adverbes en question... Il est d'ailleurs permis de se demander s'il n'y aurait pas eu en

faveur de la solution inverse un argument autrement évident : le fait que l'interrogation disjonctive, dont on admettra volontiers que la forme *V négation V* n'est qu'un cas particulier autorisant l'effacement de la conjonction *haishi* « ou alors », soit seule admise dans les phrases imbriquées, au même titre que l'interrogation partielle : ex., *wǒ bù zhīdao tā lái bu lái* « je ne sais pas s'il vient » et *wǒ bù zhīdao shéi lái* « je ne sais pas qu'il vient » (comparer *nǐ bù zhīdao tā lái ma?* « ne sais-tu pas qui vient ? », où l'interrogation porte sur la phrase complexe dans son entier = *nǐ zhīdao bu zhīdao tā lái?*).

A. RYGALOFF.

165. HANZELI, V. E. — *Missionary Linguistics in New France*. A study of Seventeenth- and Eighteenth-Century Descriptions of American Indian Languages. La Haye-Paris, Mouton, 1969, 141 p.

Malgré certains défauts inhérents aux habitudes de présentation de l'époque, les descriptions des missionnaires des xvii^e et xviii^e siècles sont précieuses à bien des égards. Les Jésuites ont joué un grand rôle au Canada, dans le domaine de l'Iroquois et de l'Algonkian. L'auteur offre une étude très documentée sur la préparation linguistique et les œuvres de ces missionnaires, à travers de nombreux manuscrits, et œuvres éditées anciennement. Deux chapitres sont consacrés spécialement au groupe ojibwa-algonkin. Des fragments de manuscrits inédits sont présentés. Plusieurs fac-similés, et une carte des Indiens de l'Est Canadien avant 1762, illustrent cet important ouvrage.

B. POTTIER.

PUBLICATIONS ADRESSÉES A LA SOCIÉTÉ

I. OUVRAGES

- Viviane ALLETON, *L'écriture chinoise*, Paris P.U.F. (Que Sais-je ? 1374), 1970, 126 p.
- Olov Bertil ANDERSON, *A Concordance to five Systems of Transcription for Standard Chinese*, Lund 1970, 228 p.
- D. W. ARNOTT, *The nominal and verbal Systems of Fula*, Oxford University Press, 1970, 430 p.
- Sandra S. BABCOCK, *The Syntax of Spanish Reflexive Verbs*, Mouton (La Haye-Paris) 1970, 96 p.
- Lewis BALKAN, *Les effets du bilinguisme français-anglais sur les aptitudes intellectuelles*, Bruxelles 1970, 131 p.
- Mary Catherine BATESON, *Structural Continuity in Poetry, A Linguistic Study in five preislamic Arabic Odes*, Mouton (La Haye-Paris) 1970, 176 p.
- A. F. L. BEESTON, *The Arabic Language Today*, Hutchinson Library University, Londres 1970, 125 p.
- Hreinn BENEDIKTSSON, ed. de *The Nordic Languages and Modern Linguistics, Proceedings of the International Conference of Nordic and General Linguistics*, University of Iceland, Reykjavick, July 9-11, 1969, Reykjavick 1970, 616 p.
- Gaetano BERRUTO, *Dialecto e Società industriale nella Valle d'Andorno. Note per una sociologia dei sistemi linguistici* = Suppl. al Bollettino dell' Atlanto linguistico italiano, n° 1, 1970, 70 p. (Turin).
- Manfred BIERWISCH and Karl Erich HEIDOLPH, ed. of *Progress in Linguistics, A Collection of papers selected*, Mouton (La Haye-Paris) 1970, 344 p.
- Helmut BIRKHAN, *Germanen und Kellen bis zum Ausgang der Römerzeit*, Österreichische Akademie der Wissenschaften, Vienne 1970, 636 p.
- Birgit A. BLASS, Dora E. JOHNSON, William W. GAGE, *A provisional Survey of Materials for the Study of neglected Languages*, Center for applied Linguistics, Washington 1969, 414 p.
- L. M. BOIRIN, L. GILLY, H. HAWES, P. SANDERSON, *Formulaire commercial* (5^e éd.), Paris, Dunod 1970 (anglais-français, 206 p. ; français-anglais, 260 p.).
- Pierre BOUGARD et Maurits GYSSELING, *L'impôt royal en Artois (1295-1302). Rôles du 100^e et du 50^e présentés et publiés avec une table anthroponymique*, Louvain 1970, 292 p.
- Greta BRODIN, *Termini dimostrativi toscani*. Studio Storico di Morfologia, Sintassi e Semantica, Lund 1970, 242 p.
- G. BROUGHTON and Th. GREENWOOD, *Success with English*, The Penguin Course, Coursebook 3, 251 p. ; Teacher's Handbook 3, 133 p., Penguin Books, 1970.
- Janina BUDKOWSKA, *Słownik Rymów Adama Mickiewicza*, Wrocław-Varsovie-Cracovie 1970, 229 p.

- Guy BUGAULT, *La notion de « Prajñā » ou de Sapience selon les perspectives du Mahāyāna*, Paris, De Boccard, Publ. de l'Institut de Civilisation Indienne, fasc. 32, 1968, 289 p.
- Cartilha em Tamul e Português*, Impressa em 1554 por ordem do Rei, edição Fac-Simile do Museu Nacional de Arqueologia e Etnologia como preâmbulo de D. Fernando de ALMEIDA, Lisbonne 1970.
- Gianrezo P. CLIVIO, *Le Ridicole Illusioni. Un' ignola Commedia piemontese dell' età Giacobina*, Introduzione, testo, note e Glossario, Turin 1969, 91 p.
- Francesco COCO, *Il Dialetto di Bologna*. Fonetica Storica e Analisi Strutturale, Bologne 1970, 169 p.
- Antoine CULIOLI, Catherine FUCHS, Michel PECHEUX, *Considérations théoriques à propos du traitement formel du langage*, Documents de linguistique quantitative, 7, 1970, 49 p.
- Jean DIERICKX et Yvan LEBRUN, *Linguistique contemporaine, Hommage à Eric Buyssens*, Éditions de l'Institut de Sociologie, Université libre de Bruxelles, 1970, 287 p.
- Lubomir DOLEZEL et Richard W. BAILEY (ed.), *Statistics and Style*, New York 1969, 245 p.
- Claude-Gilbert DUBOIS, *Mythe et Langage au seizième siècle*, Paris, Ducros, 1970, 175 p.
- G. V. DŽAUKJAN, *Armjanskii i drevnie indoeuropejskie jazyki*, Erevan 1970, 216 p.
- Antonio Lopez EIRE, *Innovaciones del Jonico-Atlico (Vocalismo)*, Salamanque 1970, 48 p.
- Martin Samuel ENO BELINGA, *Découverte des Chantefables betibulu-fang du Cameroun*, Paris, Klincksieck 1970, 192 p.
- Kai von FIEANDT and Jaakko HARLAHTI, *New Studies on Perimetric Thresholds of Pigment Colours*, Annales Academiae Scientiarum Fennicae Serie B, t. 167, Helsinki 1970 (annonce).
- Knut FINTOFT, *Acoustical Analysis and Perception of Tonemes in some Norwegian Dialects*, Oslo-Bergen-Troms 1970, 342 p.
- Alvaro Galmés de FUENTES, *Historia de los amores de Paris y Viana*, Madrid 1970, 350 p.
- Renzo GANDOLFO, *L'Arpa discordata dove dà Ragguaglio di quanto occorse nell' assedio 1705-6 della Città di Torino*. Introduzione, Testo, Note e Glossario, Turin 1969, 75 p.
- Emmanuel S. GEORGES (revised by Jerry R. CRADDOCK and Y. MALKIEL), *Studies in Romance Nouns extracted from past participles*, Univ. of California Publications (Berkeley-Los Angeles-Londres) Linguistics 63, 1970, 180 p.
- Gjurmine Albanologjike* 2, 1969, Prishtinë, 236 p.
- Alf GRANNES, *Étude sur les turcismes en bulgare*, Oslo 1970, 87 p.
- Gabriel GUILLAUME, *Grand linguiste français, Gustave Guillaume: présentation de son œuvre, témoignage bibliographique de son influence*, Paris, Picard, 1970 (Collection Marche Armoricaïne, petite série. Essais et Lectures), 24 p.
- Gabriel GUILLAUME, *Recréations et Recherches linguistiques et stylistiques*, Paris, Picard : I. Phonétique, Sémantique, Grammaire (= Marche armoricaïne, n° 3), 1967 ; II. Le verbe, La phrase et le vers (= Marche armoricaïne, n° 4), 1968 ; les deux vol., 218 p.
- Pierre GUIRAUD, *La Versification*, Paris, P.U.F. (Que Sais-je ? n° 1377), 1970, 125 p.
- Wolfgang HALM, *Accueil réservé aux programmes télévisés d'enseignement des langues vivantes destinés au grand public et réactions qu'ils suscitent*, Conseil de la Coopération culturelle du Conseil de l'Europe, Strasbourg 1970, 128 p.

- L. L. HAMMERICH and R. JAKOBSON, *Tönnies Fenne's Low German Manual of spoken Russian*. Pskov 1607, vol. II, Copenhagen 1970, 488 p.
- PAAVO HÄYRYNEN, *The Flow of New Students to Different University Fields*, Annales Academiae Scientiarum Fennicae, Serie B, t. 168, Helsinki 1970 (annonce).
- KRISTINE HELTBERG, *Studies on slavic Derivation*, Odense University Press 1970, 160 p.
- JORDAN-ORR, *An Introduction to Romance Linguistics*, revised, with a supplement by R. POSNER, Oxford 1970, 593 p.
- JAAKKO JÄRVINEN, *Orthogonal Localization of Visual Objects: Some Experiments on Space Perception*, Annales Academiae Scientiarum Fennicae, Serie B, t. 165, Helsinki 1969 (annonce).
- JØRGEN SCHMITT JENSEN, *Subjonctif et Hypotaxe en italien. Une esquisse de la syntaxe du subjonctif dans les propositions subordonnées en italien contemporain*, Odense University Press 1970, 748 p.
- R. M. JONES, *System in Child Language*, University of Wales Press 1970, 265 p.
- PIERRE JULIARD, *Philosophies of Language in Eighteenth-Century France*, Mouton (La Haye-Paris) 1970, 111 p.
- KYÖSTI JULKU, *Die revolutionäre Bewegung im Rheinland am Ende des achtzehnten Jahrhunderts, II: Die Revolution im Rheinland Während der Franzosenherrschaft (1792 bis 1101)*, Annales Academiae Scientiarum Fennicae, Serie B, t. 148, Helsinki 1969 (annonce).
- HERMANN JUNGRAITHMAYR, *Die Ron-Sprachen Tschadohamilitische Studien in Nord-nigerien*, Glückstadt 1970, 429 p.
- HUGO KARLSSON, *Studier över båtnamn, särskilt namn på backebåtar och bankskutör från 1700-talets Bohuslän*, Meijerbergs Arkiv för Svensk Ordforskning 12, Göteborg 1970, 229 p.
- ALLAN R. KEILER, *A phonological Study of the Indo-European Laryngeals*, Mouton (La Haye-Paris) 1970, 106 p.
- ALINA KOWALSKA, *Język polski w szesnastowiecznych księgach miejskich larnowskich gór*, Wrocław-Varsovie-Cracovie 1970, 153 p.
- ZOFIA KURZOWA, *Polskie Rzeczowniki Męskie na -o na ile słowińskim*, Wrocław-Varsovie-Cracovie 1970, 162 p.
- PIERRE LACAU, *Les noms des parties du corps en égyptien et en sémitique*, Paris 1970, 173 p.
- MARGARET LANGDON, *A Grammar of Diegueño. The Mesa Grande Dialect*, University of California Press 1970, 200 p.
- JOE LAROCLETTE, *Problèmes de grammaire transformationnelle. L'imparfait et le passé simple*, extrait de *Linguistica Antverpiensia*, n° 3, 1969, p. 133-318.
- LEENA LEHTO, *English Stress and its Modification by Intonation: an Analytic and Synthetic Study of Acoustic Parameters*, Annales Academiae Scientiarum Fennicae, Serie B, t. 164, Helsinki 1969 (annonce).
- HANS-HEINRICH LIEB, *Communication Complexes and their Stages*, Mouton (La Haye-Paris) 1968, 140 p.
- HANS-HEINRICH LIEB, *Sprach Studium und Sprach System*, W. Kohlhammer (Stuttgart-Berlin-Cologne-Mayence) 1970, 306 p.
- Linguistic Studies presented to A. Martinet on the occasion of his sixtieth Birthday*, ed. by A. Juillard, The Linguistic Circle of New York, s. d., 591 p.
- CONCEPCIÓN LLEÓ, *Problems of Catalan Phonology*, University of Washington, Studies in Linguistics and Language Learning, Vol. 8, 1970, 62 p. ron.
- JOHANNES LUKAS, *Studien zur Sprache der Gisiga*, Hambourg 1970, 155 p.
- D. N. MACKENZIE, *The « Satra of the Causes and Effects of actions » in sogdian*, Oxford University Press 1970, 77 p.

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

- Mortéza MAHMOUDIAN, *Les modalités nominales en français*, Paris, P.U.F., Collection SUP, 1970, 280 p.
- Yakov MALKIEL, *Linguistica generale. Filologia romanza. Etimologia*, Florence, Sansoni, 1970, 308 p.
- Yakov MALKIEL, *Patterns of derivational Affixation in the Cabraniego Dialect of East-Central Asturian*, University of California Publications, Linguistics 64, Berkeley-Los Angeles-Londres 1970, 95 p.
- Witold MAŃCZAK, *Z Zagadnień językoznawstwa ogólnego*, Wrocław-Varsovie-Cracovie, 1970, 322 p.
- Maria MANOLIU-MANEA, *Quelques remarques sur la flexion nominale romane*. Ouvrage élaboré sous la direction de Maria Manoliu-Manea par un collectif formé de Mihaela CÂRSTEA (roumain), Anca GIURESCU (italien), Ecaterina GOGA (espagnol), Sanda REINHEIMER-RÎPEANU (français), Olga TUDORICĂ (portugais), *Société roumaine de linguistique romane*, Bucarest 1970, 151 p.
- Salomon MARCUS, *Poetica matematică*, Bucarest 1970, 400 p.
- Samuel E. MARTIN and Young-Sook C. LEE, *Beginning Korean*, Yale university Press, New-Haven-Londres 1969, 575 p.
- André MARTINET, *Langue et Fonction. Une théorie fonctionnelle du langage*, Paris, Denoël 1969 (= traduction française de l'éd. publiée par Clarendon, Oxford 1962), 196 p.
- Wolfgang MEID, *Die Romanze von Froech und Findabair, Táin Bó Froich*, Altirischer Text, mit Einleitung, deutscher Übersetzung, ausführlichem philologisch-linguistischen Kommentar und Glossar, Innsbruck 1970, 243 p.
- Mélanges de linguistique, de philologie et de littérature offerts à M. Albert Henry* (Travaux de linguistique et de littérature publiés par le Centre de Philologie et de Littératures romanes VIII/1), Strasbourg 1970, 340 p.
- Mélanges pour Jean Fourquet, 37 essais de linguistique germanique et de littérature du Moyen Age français et allemand*, réunis par P. Valentin et G. Zink, Paris, Klincksieck-Munich, Hueber, 418 p.
- Tadeusz MILEWSKI, *Indoeuropejskie Imiona Osobome*, Wrocław-Varsovie-Cracovie 1969, 228 p.
- Paul MITROVICH, *An Attempt at an « Inter-Systemal » Vocabulary of modern auxiliary Languages*, English-International, A-C, Sarajevo 1970, 131 p. ron.
- Ilia MITRUSHI, *Dendroflora e Shqipërisë*, Tiranë 1966, 520 p.
- M. MOKRI, *Recherches de Kurdologie. Contribution scientifique aux études iraniennes. Études d'ethnographie, de dialectologie, d'histoire et de religion* (parues dans les années 1956-1964), Paris, Klincksieck 1970, 417 p.
- Maurice MOLHO, *Linguistiques et Langages*, Paris, Ducros 1969, 161 p.
- Geneviève N'DIAYE, *Structure du dialecte basque de Maya*, Mouton (La Haye-Paris) 1970, 249 p.
- NGUYỄN DIN HOÀ, *Colloquial Vietnamese*, Southern Illinois University Carbondale, Illinois, 385 p.
- Manuel de PAIVA BOLÊO, *Temas de Linguística Portuguesa e românica*, Coimbra 1970.
- Ralph PATRICK, *Referential and nonreferential Noun-Phrases*, University of Washington, *Studies in Linguistics and Language Learning*, Vol. 9, 1970, 121 p.
- D. P. PATTANAYAK, *Aspects of applied Linguistics*, Londres 1969, 105 p.
- Jerzy PELC, *Studia Semiotyczne*, Wrocław-Varsovie-Cracovie 1970, 190 p.
- Jean-Michel PETERFALVI, *Introduction à la psycholinguistique*, Paris, P.U.F. 1970.
- Marthe PHILIPP, *Phonologie de l'allemand*, Paris, P.U.F. 1970 (Collection « Le Linguiste », n° 8), 206 p.

- Teresa POGGI SALANI, *Il lessico della « Tancia » di Michelangelo Buonarroti il Giovane*, Florence 1969, 375 p.
- Charles PORSET, *Maupertuis-Turgot-Condillac-Du Marsais-Adam Smith*. Varia Linguistica. Textes rassemblés et annotés par Ch. Porset, Paris, Ducros 1970, 353 p.
- Alan S. C. ROSS, *How to pronounce it*, Londres 1970, 177 p.
- Marius SALA, *Contribuții la fonetică istorică a limbii române*, Bucarest 1970, 193 p.
- Paolo Ettore SANTANGELO, *Volume Ventitreesimo dell' Opera: Fondamenti di una Scienza della Origine del Linguaggio e sua Storia Remota*, Milan (Santangelo) 1970, 452 p.
- W. SCHLACHTER, *Symposion über Syntax der uralischen Sprachen*, Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften in Göttingen, 15-18 Juli 1969, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht 1970, 230 p.
- Jürgen SCHMIDT-RADEFELT, *Paul Valéry, linguiste dans les « Cahiers »*, Paris, Klincksieck, 1970, 202 p.
- Giselher SCHREIBER, *Die arabische Dialekt von Mekka. Abriss der Grammatik mit Texten und Glossar*, Thèse Munster 1970, 144 p.
- Maria SCHUBIGER, *Einführung in die Phonetik*, Berlin, Walter de Gruyter & Co. (Sammlung Götschen Band 1217/1217 a), 1970.
- Pirkko-Anni SEDERQVIST, *Speech disorders and Sociopreferential Dynamics*, Helsinki 1970, 122 p.
- R. W. SHAPIRO, *A twin Study of non-endogenous depression*, Acta Jutlandica 42 : 2, Copenhagen 1970, 179 p.
- Lilan SILBURN, *Hymnes de Abhivanagupta*, Paris, De Boccard, Publ. de l'Institut de Civilisation Indienne, fasc. 31, 1970, 107 p.
- Trygve SKÖLD, *The Object in Pre-predicative position in Swedish*, Acta Universitatis Upsaliensis, Nova Series 2:3, Uppsala, 1970, p. 57-98.
- Tatiana SLAMA-CAZACU, *Lenguaje y Context*, Barcelone-Mexico 1970, 345 p.
- Chr. S. STANG, *Opuscula linguistica*, Universitetsforlaget 1970, 314 p.
- C. H. STEVENSON, *The Spanish Language Today*, Hutchinson University Library, Londres 1970, 146 p.
- Studies on the Vocabulary of Modern Newspapers*. General Descriptions and Vocabulary frequency Tables, Tokyo 1970, 342 p.
- L. TESNIÈRE, *Table étymologique: les mots russes classés d'après leur racine*, Centre de linguistique quantitative de la Faculté des Sciences de l'Université de Paris = Documents de linguistique quantitative 8, 1970, 131 p.
- Jacqueline M. C. THOMAS, *Contes, proverbes, devinettes ou énigmes, chants et prières Ngbaka-Ma'bo* (République Centrafricaine), Paris, Klincksieck 1970, 908 p.
- F. THUROT, *Tableau des Progrès de la science grammaticale* (discours préliminaire à « Hermes »), Introduction et Notes par André JOLY, Paris, Ducros 1970, 141 p.
- Mirjana TRIFKOVIĆ, *Le Manégne* = Initiations et Études Africaines, n° 26, Université de Dakar, Institut fondamental d'Afrique Noire, Dakar 1969, 218 p.
- Väley UIBOPUU, *Similarkomparative Konstruktionen im Finnischen und Estnischen*, insbesondere in der modernen Schriftsprache. Syntaktisch-Stilistische Untersuchungen, Uppsala 1970, 240 p.
- Guiseppe Carlo VINCENZI, *Fonematica e Monematica*. Proposte per un'analisi unitaria, Bologna 1970, 115 p.
- C. B. WILLIAMS, *Style and Vocabulary: numerical Studies*, with a foreword by Randolph QUIRK, Londres 1970, 161 p.
- Stanzo ŽEPIĆ, *Morphologie und Semantik der deutschen Nominal-komposita*, Zagreb 1970.
- Eberhard ZWIRNER and Kurt ZWIRNER, *Principles of Phonometrics*, translated by H. BLUHME, The University of Alabama Press, 1970, 193 p.

II. REVUES

- Aarhus Universitet Årsberetning*, 1969-1970, Universitetsforlaget i Aarhus 1970.
- Acta Asiatica*, Bulletin of the Institute of Eastern Culture, Tokyo, 18, 1970.
- Acta linguistica Academiae Scientiarum hungaricae*, 20, 1-2, 1970.
- Acta linguistica Hafniensia*, International Journal of Structural Linguistics, 12/1, 1969 ; 12/2, 1970 (Copenhagen).
- Aegyptus*, Rivista Italiana di Egittologia e di Papirologia, Anno 48 (1968) = Raccolta di Scritti in Onore di Aristide Calderini, Milan 1968.
- Aevum* 44, 1970.
- Africa* 25, 1970.
- African Language Studies* 11, 1970 = In Honour of Malcolm Guthrie (School of oriental and African Studies, University of London) Annual Report of the National Language Research Institute 1969-1970, Tokyo.
- Archiv Orientalni* 38, 1970 (Prague).
- Basic Study on the relation between social Structure and Language* (2), Tokyo 1970.
- Bedi Karlisa*, revue de Kartvélogie, 27, 1970.
- Bibliographie Linguistique* de l'année 1968 et complément des années précédentes, publiée par le Comité International permanent des Linguistes sous les auspices du Conseil International de la philosophie et des Sciences humaines, Utrecht-Anvers 1970.
- Bibliographie Nationale Marocaine*, nouvelle série, n° 67, juillet 1968 ; n° 68, août 1968.
- Bollettino dell'Atlante linguistico Italiano*, 17-18, Turin 1970.
- Books and articles on oriental Subjects published in Japan during 1968*, Tokyo, The Tōhō Gakkai, 1970.
- Bulletin d'Analyses de la Littérature Scientifique bulgare* (Académie bulgare des Sciences), 1970.
- Bulletin de la Société roumaine de linguistique romane* 6, 1969 (Bucarest).
- Bulletin des Séances de l'Académie Royale des Sciences d'Outre-Mer*, 1970.
- Conseil de l'Europe*. L'emploi de la Télévision en Circuit fermé dans l'Enseignement supérieur = Rapport du Séminaire Européen tenu à Padoue (Italie) en septembre 1968, Conseil de la coopération culturelle, Conseil de l'Europe, Strasbourg 1970 (43 p.).
- Discussion sur l'alphabétisation*, publication trimestrielle de l'Institut International pour les méthodes d'alphabétisation des adultes, établie par l'Unesco et le Gouvernement de l'Iran, 1, 1970.
- Estudos Anglo-Hispanicos*, Faculdade de Filosofia, Ciências e Letras de São José do Rio Preto, 1, 1968.
- Études Tsiganes* 16, 1970.
- Glossaire des Patois de la Suisse romande*, fasc. 51 (Index des formes françaises et latines des tomes I-IV) et 52 (p. 113-168), Neuchatel et Paris 1970.
- Harvard Journal of Asiatic Studies*, 30, 1970.
- Index Annalium Academiae Scientiarum Fennicae*, Ser. B, Tom. 1-149 (1909-1968), Helsinki 1970.
- Islas*, Revista de la Universidad Central de las Villas Santa Clara, Cuba, XI/35 et 36, 1970.
- Izvestija AN SSR, Seriya literatury i yazyka*, 29, 1970
- Jezik*. Casopis za Kulturu, 1970.

COMPTES RENDUS 1971

- Journal de Psychologie Normale et Pathologique*, 1970.
Journal of biblical Literature (Philadelphie), 89, 1970.
Letras, Universidade Federal do Parana. Faculdade de Filosofia Revista do Departamento de Letras 17, 1969.
Lingua e Stile 5, 1970.
Listy filologické 93, 1970.
L'Italia Dialettale (Pise) 33 (N.S. 10), 1970.
Ossolineum, Publishing House of the Polish Academy of Sciences 1970.
R.E.L.C. Journal, Regional English Language Centre, Singapore (by Oxford University Press), 1, 1970.
Revue romane, publiée par l'Institut d'études romanes de l'Université de Copenhague, 5, 1970.
Revue roumaine de Mathématiques pures et appliquées, 15, 1970, 10 fasc. (fasc. 9 = Hommage à G. Vranceanu pour son 70^e anniversaire).
Sananjalka 12, 1970.
Signos (Valparaíso, Chili) 1, 1970.
Slavica (Debrecen) 9, 1969 ; 10, 1970.
Slovník Jazyka Staroslověnského, Lexicon linguae palaeoslovenicae, Prague 1970.
Słownik Staropolski, t. 6, Wrocław-Varsovie-Cracovie, 1970.
Statistika teksta sbornik statej, t. 2, Minsk 1970.
Studi e Saggi Linguistici 10 (= Supplemento alla Rivista « L'Italia Dialettale »), 33, 1970 (Pise).
Studii de Hispanistica (Societatea Română de lingvistică romanica) 4, 1970.
Te Reo, Proceedings of the linguistic Society of New Zealand 12, 1969 ; 13, 1970.
Tōhōgaku (Eastern Studies), edited by the Institute of Eastern Culture, 39, 1970.
Université libre de Bruxelles, Institut de Phonétique, Conférences et Travaux, Vol. 1 : Nouvelles perspectives en linguistique, Bruxelles 1970.
Vestnik, Leningradskogo Universiteta, Istoria Iazik Literatura 1970.
Via Domitia, Annales publiées trimestriellement par la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Toulouse, N.S. VI, fasc. 5, 1970.
Wissenschaftliche Zeitschrift, Gesellschafts- und Sprachwissenschaftliche Reihe, 19. Jahrgang Heft 4 (1970), Karl-Marx Universität Leipzig.
Zeitschrift für Phonetik, Sprachwissenschaft und Kommunikationsforschung, 23, 1970.

III. TIRÉS A PART

(Les abréviations sont celles qui sont données dans la *Bibliographie linguistique*, publiée par le C.I.P.L.).

- Eero ALANNE, Das Vordringen der römischen bzw. romanischen Weinbauterminologie in die Nord- und Ostseegebiete, *WZUR* 18, 1969, 619-622.
 Jean-Robert ARMOGATHE, Métaphysique du langage et science économique : le vocabulaire social du marquis de Mirabeau, *WZUH* 1970, H. 3/4, p. 105-110.
 Peeter ARUMAA, Das Geschlecht der Ostslavischen Gewässernamen, *Annales Societatis litterarum Estonicae in Svecia* V (1965-1969), Stockholm 1970, p. 16-34.
 Rudolf BENTZINGER, Zur Schichtung der spätmittelalterlichen Erfurter Schreibsprache ..., *WZUR* 18, 1969, p. 545-551.
 Hans BERTHOLD, Zur Syntax ostmitteldeutscher monologischer gehobener Umgangssprache, *WZUR* 18, 1969, p. 561-564.

- Renate BETHMANN, Psychologische Merkmale als Kennzeichen der politisch-sozialen Klassifizierung im Wortschatz von Stendhal, *WZUH* 1970, H. 3/4, p. 127-138.
- Klaus BOCHMANN, Zur erzählerische Funktion und semantischen Struktur sozialer Kategorien in Guy de Maupassants «Boule de Suif», *WZUH* 1970, H. 3/4, p. 177-188.
- Bulletin de la Commission Royale [belge] de Toponymie et Dialectologie*, tirés à part : voir *Appendice*.
- Maria M. CAROSI-Elena L. NAJLIS, Tiempo y modo en Latin, Buenos Aires 1970 (Universidad del Salvador), 26 pages.
- Paul Vincent CASSANO, The application of a dating Hypothesis to two Sibilants of the Spanish of the Honduras borrowed from Nahuatl (Univ. of Windsor, 6 pages, s.d.).
- Björn COLLINDER, Über Sprachwissenschaftliche Feldarbeit, *Studies in General and Oriental Linguistics presented to Shiro Hattori on the Occasion of his sixtieth Birthday* (ed. by R. Jakobsen and Shigeo Kawamoto), Tokyo 1970, p. 92-102.
- Elfriede EISERT, Syntaktische Untersuchungen zur russischen Sprache des Schiffbaus, *WZUR* 18, 1969, p. 663-664.
- Dietrich FREYDANK-Gerd WOTJAK, Bibliographie zur semantischen Analyse, *WZUR* 1970, H. 3/4, p. 221-228.
- Birgit GAEDIGK, Zur ästhetischen Funktion der Mundart in Herbert Nachbars Roman «Der Mond hat einen Hof», *WZUR* 18, 1969, p. 615-617.
- Hans-Joachim GERNENTZ, Ziele und Aufgaben der VI. Arbeitstagung der sprachwissenschaftlichen Germanistik der DDR, *WZUR* 18, 1969, p. 503-506.
- Karl GRÄF, Randbedingungen für die Kommunikationsprozess beim Schreiben von Beiträgen für wissenschaftlich-technische Fachzeitschriften, *WZUR* 18, 1969, p. 647-649.
- Eckart GRAF, Register zum sozialen Wortschatz als Vorstufen seiner Analyse. Zu Möglichkeiten der Berücksichtigung des Kontextes, dargestellt anhand Saint-Simonscher Textbeispiele, *WZUH* 1970, H. 3/4, p. 59-66.
- Rudolf GROSE, Die soziologischen Grundlagen von Nationalsprache und Literatur-sprache, Umgangssprache und Halbmundart, *WZUR* 18, 1969, p. 507-511.
- L. L. HAMMERICH, The Eskimo Language, *The Nansen Memorial Lecture October 10th 1969*, Oslo 1970, 42 pages.
- Joachim HEFT, Semantische Durchschnittsmengen bei Klassenbezeichnungen. Mit Beispielen aus dem Werk von Anatole France, *WZUH* 1970, H. 3/4, p. 55-68.
- Gerhard HÖPP, Evolution der Sprache und Vernunft (= Introduction d'un livre de 169 p. publié à Berlin-Heidelberg-New York, 1970).
- Sigrid HOPPE, Heldenbild und epische Gestaltung in der Kriegstrilogie Konstantin Simonovs, *WZUH* 1970, H. 2, p. 19-30.
- Janos JUHÁSZ, Phonetische und begriffliche homogene Hemmung im sprachlichen Kontakt Ungarisch-Deutsch, *WZUR* 18, 1969, 607-610.
- Bedeutung und Bedeutungsstruktur, *ibid.*, p. 525-530.
- Fritz KEMPTER, Die präpositionale Wortgruppe — ein typisches Strukturmittel der Fachsprachen der Naturwissenschaften..., *WZUR* 18, 1969, p. 655-657.
- Gerhard KETTMANN, Die Arbeitswelt der Elbeschifter und ihre Widerspiegelung in der Sprache (Ein Beitrag zur Methodik fachsprachlicher Untersuchungen), *WZUR* 18, 1969, p. 623-626.
- Hans KLASSEN, Russische Einflüsse auf die deutschen Mundarten im Ural (Sowjetunion), *WZUR* 18, 1969, p. 589-594.
- Anneliese KLUG, Satzlänge und Satzfüllung in Werbetexten, *WZUR* 18, 1969, p. 631-637.

- Werner KRAUSS, Zur Bedeutungsgeschichte von « matérialisme », *WZUH* 1970, H. 3/4, p. 85-86.
- Zur Bedeutungsentwicklung von « révolution », *ibid.*, p. 87-90.
- Über französisch « enthousiasme », *ibid.*, p. 91-100.
- Die Neologie in der Literatur des XVIII Jahrhunderts, *ibid.*, p. 101-104.
- Dagobert KRUGER, Zur semantischen Struktur der « échelle sociale » bei Guy de Maupassant. Unter Berücksichtigung einiger Grundbegriffe der Mengenlehre, *WZUH* 1970, H. 3/4, p. 159-175.
- J. KURYLOWICZ, Die sprachlichen Grundlagen der altgermanischen Metrik *Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft*, Vorträge 1, 1970, 23 pages.
- Talmas MAGSUMOWITSCH GARIPOW. Das sprachliche Leben im historischen und gegenwärtigen Baschkirien, *WZUH* 1970, H. 5, p. 29-34.
- Jean-Baptiste MARCELLESI. La délimitation des unités lexicales dans le vocabulaire politique et social (le vocabulaire du Congrès socialiste de Tours, décembre 1920), *WZUH* 1970, H. 3/4, p. 41-48.
- Manfred MAYRHOFER, Aus der Namenwelt Alt-Irans. Die zentrale Rolle der Namensforschung in der Linguistik des Altiranischen, *Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft*, Vorträge 3, Innsbruck 1971, 23 pages.
- Elena L. NAJLIS, Morfemas de persona en abipón, Buenos Aires 1970 (Universidad del Salvador, Facultad de historia y Letras, Instituto de filología y lingüística), 6 pages.
- Rudolf NOACH, Zum sozialen und politischen Wortschatz bei Jules Valles, *WZUH* 1970, H. 3/4, p. 209-214.
- Goulven PENNAOD, Racine et radical dans le verbe basque, *Fontes Linguae Vasconum, Studia et documenta* 6, Pamplona 1970, p. 249-267.
- Aarni PENTTILÄ, Zur Grundlagenforschung der geschriebenen Sprache, *Acta Universitatis Upsaliensis — Acta Societatis Linguisticae Upsaliensis, Nova Series* 2/2, Uppsala 1970, p. 31-55.
- Ernst PFEFFER, Zur Sprache des Erfurter « Buches der Willkür » und zur Stellung der Erfurter Geschäftssprache im Rahmen der thüringisch-obersächsischen Verkehrssprache, *WZUR* 18, 1969, p. 553-559.
- Helmut PROTZE, Die Bedeutung von Mundart, Umgangssprache und Hochsprache in deutschen Sprachinseln unter Berücksichtigung sprachlicher Interferenz, *WZUR* 18, 1969, p. 595-600.
- Ilse RAHNENFÜHRER, Zur Entstehung des Fachwortschatzes des deutschen Eisenbahnwesens, *WZUR* 18, 1969, p. 627-630.
- Friedrich REDLICH, Zum Problem des Deutschunterrichts in den zweisprachigen Teilen der Lausitz, *WZUR* 18, 1969, p. 601-606.
- Werner REINHARDT, Zu einigen Erscheinungen und Tendenzen im Sprachbereich der Technik, *WZUR* 18, 1969, p. 639-646.
- Helmut RENNERT, Zur Fabeldichtung S. Michalkovs, *WZUH* 1970, H. 2, p. 31-39.
- Ulrich RICKEN, Bemerkungen zu Struktur und Funktion des sozialen Wortschatzes in der französischen Literatur, *WZUH* 1970, H. 3/4, p. 9-35.
- Ulrich RICKEN und Renate BUNGE, Zur semantischen Umwertung und Funktion von Klassenbezeichnungen in Eugène Pottiers « Internationale », *WZUH* 1970, H. 3/4, p. 215-220.
- Ulrich RICKEN und Renate SCHUSTER, Zu « nouveau » als Sozialbezeichnung bei Louis-Sébastien Mercier, *WZUH* 1970, H. 3/4, p. 119-125.
- Heinz ROSENKRANZ, Zum Satzbau von Mundart und Hochsprache, *WZUR* 18, 1969, p. 565-570.

- Gabriele SCHIEB, Probleme der Erscheinungsformen des älteren Deutsch in feudaler Zeit, *WZUR* 18, 1969, p. 531-537.
- Joachim SCHILT, Probleme der Erscheinungsformen des älteren Deutsch in frühbürgerlicher Zeit, *WZUR* 18, 1969, p. 532-544.
- Wilhelm SCHMIDT und Hanna HARNISCH, Zum Linguistischen Aspekt der pragmatischen Kategorien, *WZUR* 18, 1969, p. 513-523.
- Susanne SCHULTZ, Zur Bedeutung der Sprachschichten bei der Figurencharakterisierung in J. Wohlgemuths Roman « Egon und das achte Weltwunder », *WZUR* 18, 1969, p. 611-613.
- Wolf SCHUNKE, Zu semantischen Polaritäten und Varianten von Klassenbezeichnungen im Werk G. Flauberts, *WZUH* 1970, H. 3/4, p. 139-158.
- Ruth SCHÜTZE, Bemerkungen zu einem Wortbildungstyp in der Fachsprache der Technik, *WZUR* 18, 1969, p. 651-653.
- Karl SPANGENBERG, Statistik und Sprachwandel am Beispiel des Verfalls thüringischer Mundarten, *WZUR* 18, 1969, p. 571-583.
- Heinz SPERSCHNEIDER, Beobachtungen zum Sprachwandel anhand einer Wortliste von August Schleicher, *WZUR* 18, 1969, p. 585-588.
- Ursula SPRANGER, Über die Struktur « sein » fin. + Partizip II eines transitiven Verbs, *WZUH* 1970, H. 2, p. 59-66.
- Barbara STEIN, Physiologische Merkmale bei Klassenbezeichnungen im Wortschatz Emile Zolas, *WZUH* 1970, H. 3/4, p. 189-207.
- Maurice TOUNIRE, Approche d'une définition statistique des co-occurrences (*sic*) de vocabulaire, *WZUH* 1970, H. 3/4, p. 49-54.
- Isabelle VISSIÈRE, Le peuple d'après Condorcet, Classifications et images, *WZUH* 1970, H. 3/4, p. 111-117.
- Vorschläge zu einer Terminologie der semantischen Analyse von Klassenbezeichnungen* (sans nom d'auteur), *WZUH* 1970, H. 3/4, p. 37-40.
- Brigitta WOELCKE-ABENDROTH, Terminologiegeschichtliche Annotationen zur russischen Fachsprache des Schiffbaus (Folge 1), *WZUR* 18, 1969, p. 659-662.
- Gerd WOTJAK, Semantische Mikro- und Makrostrukturen, *WZUH* 1970, H. 3/4, p. 67-77.

APPENDICE

- Tirés à part du *Bulletin de la Commission Royale [belge] de Toponymie et Dialectologie*, XXXVI, 1962.
- Rapport sur les travaux de la Commission en 1961*, p. 3-26.
- J. HERBILLON. — *In memoriam Auguste Vincent*, p. 27-38.
- M. GYSSELING. — *De Germaanse kolonisatie in Noord-Gallië volgens de teksten*, p. 39-48.
- H. VANGASSEN. — *Aan de Grens van Vlaanderen en Brabant*, V, Zullen, p. 49-82.
- A. VAN LOEY. — *Geminalie*, p. 83-101.
- J. HERBILLON. — *Toponymes hesbignons (G)*, p. 103-132.
- E. RENARD. — *Textes d'archives liégeoises (9^e série)*, p. 133-192.
- É. LEGROS. — *La Philologie wallonne en 1961*, p. 193-299.
- XXXVII, 1963.
- Rapport sur les travaux de la Commission en 1962*, p. 3-24.
- J. HERBILLON. — *Toponymes hersignons (Ha-)*, p. 25-55.
- M. GYSSELING en C. WYFFELS. — *Het oudste register van wettelijke paneringen van Eksaarde (1349-1360)*, p. 57-147.

COMPTES RENDUS 1971

- H. VANGASSEN. — *Aan de Grens van Vlaanderen en Brabant*, VI, p. 149-179.
- É. LEGROS. — *La Philologie wallonne en 1926*, p. 181-297.
- K. ROELANDTS. — *De Persoonsnamenstadie en 1959, 1960, en 1961*, p. 299-326. XXXVIII, 1964.
- Rapport sur les travaux de la Commission en 1963*, p. 1-31.
- J. L. PAUWELS. — *In memoriam Dr. Jan Lindernans*, p. 33-38.
- H. VANGASSEN. — *Aan de grens van Vlaanderen en Brabant*, VI en VIII, p. 39-56.
- J. HERBILLON. — *Toponymes hesbignons (He-)*, p. 81-103.
- E. RENARD. — *Textes d'archives liégeoises (7^e et dernière série)*, p. 105-163.
- É. LEGROS. — *La Philologie wallonne en 1963*, p. 165-186. XXXIX, 1965.
- Rapport sur les travaux de la Commission en 1964*, p. 3-29.
- V. F. VANACKER. — *In memoriam Prof. Dr. Blancquaert*, p. 31-46.
- J. HERBILLON. — *Toponymes hesbignons (Hi- à Hy)*, p. 47-76.
- M. GYSSELING. — *Het Corpus der middellandse teksten tot 1300, Ervaringen en Problemen*, p. 77-89.
- M. VERHOEVEN. — *De Schommel in de nederlandse dialecten*, p. 91-169.
- J. BOETS. — *De taal van-binnen-uit*, p. 171-265.
- J. L. PAUWELS. — *De tussenklanken in samenstellingen met diernamen*, p. 267-277.
- Rapport sur les travaux de la commissions en 1964*, p. . XL, 1966.
- Rapport sur les travaux de la Commission en 1965*, p. 1-24.
- J. HERBILLON. — *Toponymes hesbignons (I- à K-)*, p. 25-49.
- É. LEGROS. — *La Philologie wallonne en 1964*, p. 51-127.
- K. PHILIPS. — *De Nederlandse Taalkunde en 1959*, p. 129-185.
- R. DE PAEPE. — *De Nederlandse Taalkunde en 1960*, p. 187-237. XLI, 1967.
- Rapport sur les travaux de la Commission en 1966*, p. 3-26.
- J. HERBILLON. — *Toponymes hesbignons (L-)*, p. 27-56.
- O. JODOGNE. — *Maurice Wilmotte et ses travaux de dialectologie wallonne (d'après ses lettres à Gaston Paris)*, p. 57-80.
- É. LEGROS. — *L'édition de Martin Lejeune par Jules Feller. L'établissement du texte*, p. 81-129.
- M. HOEBEKE. — *Zuidoostvlaams hudze « mutsaard », o fr. bouge en bouge*, p. 131-158.
- H. DRAYE en K. ROELANDTS. — *De Plaatsnamenstudie in 1959-1965*, p. 159-358.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES OUVRAGES RECENSÉS

<i>Acta Linguistica Academiae Scientiarum Hungaricae</i> 20, 1970 (A. Sauvageot)...	292
<i>Africa</i> , 1969-1970 (E. Bonvini).....	346
<i>Annali dell' Istituto Universitario Orientale di Napoli</i> 10, 1967 (J. Veyrenc)....	142
M. ARRIVÉ, J.-Cl. CHEVALIER, <i>La grammaire</i> (R. L. Wagner).....	24
G. BABINIOTIS, Ο ΔΙΑ ΣΥΝΘΕΣΕΩΣ ΥΠΟΚΟΡΙΣΜΟΣ ΕΙΣ ΤΗΝ ΕΛΛΗ- NIKHN (F. Bader).....	90
F. BADER, <i>La formation des composés nominaux du latin</i> (J.-L. Perpillou).....	99
G. BALLAURI, <i>Il Problema del Futuro Inglese</i> (A.-R. Tellier).....	171
J. BARR, <i>Comparative Philology and the Text of the Old Testament</i> (D. Cohen)...	215
BARTHÉLEMY, <i>Dictionnaire arabe-français. Dialectes de Syrie: Alep, Damas, Liban, Jérusalem</i> (D. Cohen).....	210
R. BERGMAN, I. and C. GRAY, <i>Collected field reports on the phonology of Tampulma</i> (E. Bonvini).....	362
<i>Biblia Sacra. Iuxta Latinam Vulgatam versionem ad codicum fidem. XIII Isaias.</i> <i>Prolegomena</i> (P. Flobert).....	111
H. BISCHOFF, <i>Setzung und Transposition des Mente-Adverbs als Ausdruck der Art und Weise im Französischen und italienischen mit besonderer Berücksich- tigung der Transposition in Adjektive</i> (R. L. Wagner).....	130
J. BLAU, <i>On Pseudo-Corrections in some Semitic Languages</i> (D. Cohen).....	211
J. BLOCH, <i>The Formation of the Marāṭhī Language</i> (C. Caillat).....	67
G. BONFANTE, <i>La Dottrina neolinguistica. Teoria e Pratica</i> (P. Flobert).....	52
L. BOUQUIAUX, <i>La langue Birom (Nigeria septentrional): phonologie, morpho- logie, syntaxe. Textes Birom (avec traduction et commentaires)</i> (M. Houis).	357
B. V. BRATUS, <i>The Formation and expressive Use of Diminutives</i> (J. Veyrenc)...	151
H. E. BREKLE & L. LIPKA (herausgegeben von), <i>Wortbildung, Syntax und Morphologie. Festschrift zum 60. Geburtstag von Hans Marchand am 1. Oktober 1967</i> (A. R. Tellier).....	166
G. BROUGHTON, <i>Success with English. Coursebook 3</i> (A. R. Tellier).....	177
G. BROUGHTON & Th. GREENWOOD, <i>Success with English. Teacher's Handbook 3</i> (A.-R. Tellier).....	177
T. BURROW and S. BHATTACHARYA, <i>The Pengo Language</i> (C. Caillat).....	70
<i>Celtica</i> 8, 1968 (L. Fleuriot).....	180
<i>Centro Lessicografico Sansoni. Dizionario delle lingue italiana e tedesca</i> (M. Th. Hablit).....	134
P. CHANTRAINE, <i>Dictionnaire étymologique de la langue grecque, histoire des mots</i> (M. Lejeune).....	75
J. Cl. CHEVALIER, <i>La notion de complément chez les grammairiens (1530-1750)</i> (R. L. Wagner).....	48
D. CHRYSAL & D. DAVY, <i>Investigating English Style</i> (A.-R. Tellier).....	172
D. COHEN, <i>Études de linguistique sémitique et arabe</i> (M. Rodinson).....	207

COMPTES RENDUS 1971

B. COLLINDER, <i>Noam Chomsky und die generative Grammatik. Eine kritische Betrachtung</i> (J. Stefanini).....	40
W. S. CORNYN et D. HAIGH ROOP, <i>Beginning Burmese</i> (D. Bernot).....	368
M. COYAUD, <i>Questions de grammaire chinoise</i> (A. Rygaloff).....	378
F. CUŘÍN, <i>Kapitoly z dějin českých nářečí</i> (Y. Millet).....	150
O. C. DAHL, <i>Contes malgaches en dialecte sakalava, textes, traduction, grammaire et lexique</i> (J. Faublée).....	365
R. DAWSON, <i>An Introduction to classical Chinese</i> (A. Rygaloff).....	378
E. DECAUX, <i>Petite grammaire polonaise</i> (J. Kuryłowicz).....	149
Z. DELY N., <i>A fatal Jókai nyelve és stílusa</i> (A. Sauvageot).....	332
D. DIRINGER, <i>The alphabet. A key to the history of mankind</i> (M. V. David).....	31
I. M. D'JAKONOV, <i>Semito Xamitskie Jazyki, Opyt Klassifikacii</i> (D. Cohen).....	201
E. J. DOBSON, <i>English Pronunciation 1500-1700 (Vol. I, Survey of the Sources. vol. II, Phonology)</i> (A.-R. Tellier).....	164
A. DURAFFOUR, <i>Glossaire des patois franco-provençaux</i> (R. L. Wagner).....	133
B. DUPRIEZ, <i>L'Étude des Styles</i> (A. Eskénazi).....	37
C. DZIDZIGOURI, <i>La langue géorgienne</i> (R. Lafon).....	187
R. E. EMMERICK, <i>Saka Grammatical Studies</i> (G. Lazard).....	72
I. ERDELYI, <i>Selkupisches Wörterverzeichnis</i> (A. Sauvageot).....	342
J. ERDDI, <i>Urati csillagnevek és mitológiái magyarazatok</i> (A. Sauvageot).....	266
<i>Euskera</i> 13, 1969 (R. Lafon).....	186
A. P. EVDOŠENKO, <i>Problema struktury jazyka</i> (J. Veyrenc).....	19
<i>Finnisch-Ugrische Forschungen</i> 37, 1969 (A. Sauvageot).....	250
A.-M. FOSSOUL-RISSELIN, <i>Le Vocabulaire de la vie familiale à Saint-Vaast (1800-1914)</i> (R. L. Wagner).....	123
B. FOSTER, <i>The Changing English Language</i> (A.-R. Tellier).....	177
H. FRISK, <i>Griechisches etymologisches Wörterbuch, Lief. 20. 21</i> (M. Lejeune)....	77
VI. GEORGIEV, <i>Etruskische Sprachwissenschaft, I: Alletruskische Inschriften</i> (M. Lejeune).....	184
VI. GEORGIEV, <i>Osnovni problemi na slavjanskata diakronna morfologija</i> (A. Vaillant). 146	
VI. GEORGIEV, IV. GALABOV, J. ZAJMOV, St. ILCEV, <i>Bălgarski etimogičen rečnik, fasc. 6 et 7</i> (A. Vaillant).....	145
St. GERSON, <i>Sound and Symbol in the Dialogue of the Works of Ch. Dickens</i> (A.-R. Tellier).....	173
<i>Glossaire des patois de la Suisse romande, tome 4, fasc. 47, crier-croyance</i> (G. Gougenheim).....	132
G. GRANGER, <i>Essai d'une philosophie du style</i> (J. Stéfani).....	34
S. GREENBAUM, <i>Studies in English Adverbial Usage</i> (A.-R. Tellier).....	169
L. HADROVICH, <i>A funkcionális magyar mondattan alapjai</i> (A. Sauvageot).....	330
E. A. HAHN, <i>Naming-Constructions in some indo-european languages</i> (J. Haudry). 56	
P. HAJDU, <i>Chrestomathia Samoiedica. Tankönyviadó</i> (A. Sauvageot).....	338
L. HAKULINEN, <i>Suomen sanaston käännöslainoja</i> (A. Sauvageot).....	287
R. A. HALL, <i>An Essay on Language</i> (B. Pottier).....	39
R. A. HALL JR., <i>Essentials of English Phrase — and Clause — Structure in Diagrams with Commentary</i> (A.-R. Tellier).....	168
V. E. HANZELI, <i>Missionary Linguistics in New France</i> (B. Pottier).....	380
L. G. HELLER, J. MACRIS, <i>Parametric Linguistics</i> (B. Pottier).....	26
R. HETZRON, <i>The Verbal System of southern Agaw</i> (D. Cohen).....	220
<i>Iberiul-k'avk' asiuri enatmeniereba</i> (R. Lafon).....	191
A. JACOB, <i>Les exigences théoriques de la linguistique selon Gustave Guillaume</i> (R. L. Wagner).....	42

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

Z. JANKOWSKI, <i>Francuska Wymowa Potoczna. Pradnik praktyczny pod redakcją Stanisława Gniadka</i> (S. Bazyłko).....	113
<i>Journal de la Société finno-ougrienne</i> , 70, 1970 (A. Sauvageot).....	257
<i>Journal of the Tribhuvan University</i> (Haudricourt).....	372
E. KANGASMAA-MINN, <i>The syntactical distribution of the Cheremis genitive II</i> (A. Sauvageot).....	334
S. M. KATRE, <i>Dictionary of Pāṇini (= Pāṇinian Studies: II)</i> (Ch. Malamoud)....	63
J. KRÁMSKÝ, <i>The Word as a linguistic Unit</i> (B. Pottier).....	30
M. J. KÜNSTLER, <i>Les formations adverbiales à quasi-suffixe en Chinois archaïque et dans la langue de l'époque Han</i> (A. Rygaloff).....	377
R. LAMÉRAND, <i>Syntaxe transformationnelle des propositions hypothétiques du français parlé</i> (R. L. Wagner).....	127
G. N. LEECH, <i>Towards a semantic Description of English</i> (A.-R. Tellier).....	170
F. K. LEHMAN Ed., <i>Tone systems of Tibeto-Burman Languages of Nepal</i> (Haudricourt).....	371
L. LEHTO, <i>English Stress and its Modification by Intonation. An analytic and syntheic Study of acoustic Parameters</i> (A.-R. Tellier).....	165
<i>Le Laboratoire de Langues dans l'Enseignement Supérieur. Une expérience</i> (B. Quemada).....	29
W. LESLAU, <i>Hebrew Cognates in Amharic</i> (D. Cohen).....	217
<i>Les théories linguistiques et leurs applications</i> (B. Quemada).....	27
Z. N. LEVIT, <i>Očerki po leksikologii sovremennogo francuzskogo jazyka</i> (J. Veyrenc). <i>Lexicon mediae et infimae latinitatis Polonorum</i> , vol. 3, fasc. 2 (P. Flobert)....	119 110
<i>Linguistique contemporaine-Hommage à Eric Buyssens</i> , publ. par J. DIERICKX et Y. LEBRUN (J. Dubois).....	46
D. LOMBARD, <i>Le « spraeck ende woord-boek » de Frederick de Houman. Première méthode de malais parlé (fin du XVI^e siècle)</i> (J. Faublée).....	364
A. A. MAGOMÉTOV, <i>Agul'skij jazyk (Issledovanie i teksty)</i> (R. Lafon).....	199
<i>Magyar Nyelv</i> , 65, 1969 (A. Sauvageot).....	307
<i>Magyar Nyelv</i> , 1969 (A. Sauvageot).....	315
Y. MALKIEL, <i>Patterns of derivational Affixation in the Cabraniego Dialect of East-Central Asturian</i> (P. Charaudeau).....	137
G. MANESSY, <i>Les Langues Gurunsi</i> (E. Bonvini).....	347
J. MANTEL-NIEČKO, <i>Les Verbes de type A/B-C en amharique, analyse sémantique comparée</i> (M. Rodinson).....	218
H. MARCHAND, <i>The Categories and Types of Present-Day English Word-Formation</i> (G. Zéphir).....	161
G. MÁRTON, <i>A moldvai csángó nyelvjáras román kölcsönszavai</i> (A. Sauvageot)...	328
M. A. MEHENDALE, <i>Some Aspects of Indo-Aryan Linguistics</i> (C. Caillat).....	60
W. MERLINGEN, <i>Eine ältere Lehnwörterschicht im Griechischen, II, Folgerungen, Probleme, weiteres Material</i> (Cl. Brixhe).....	81
X. MIGNOT, <i>Les verbes dénominatifs latins</i> (P. Flobert).....	101
Mille, <i>I dibattì del Circolo Linguistic Fiorentino</i> (P. Flobert).....	54
P. MITROVICH, <i>An Attempt at an « Inter-Systemal » Vocabulary of modern auxiliary Languages-English-International A-C</i> (A.-R. Tellier).....	178
<i>Nihon Gengo Chizu</i> , tome III, Cartes n ^{os} 101 à 150 (Haguenauer).....	373
E. NILSSON, <i>Les termes relatifs et les propositions relatives en roumain moderne</i> (J. Stefanini).....	137
J. NIVETTE, <i>Principes de grammaire générative</i> (J. Dubois).....	39
<i>Nyelvtudományi Közlemények</i> 72, 1970 (A. Sauvageot).....	297
J. OKELL, <i>A Reference Grammar of colloquial Burmese</i> (D. Bernot).....	368

COMPTES RENDUS 1971

J. P. OLIVIER, <i>The Mycenae Tablets, IV, A revised transliteration</i> (J.-L. Perpillou).	74
J. ORAVEC, <i>Vázba slovic v slovenčine</i> (Y. Millet).	147
W. G. OXTOBY, <i>Some Inscriptions of the Safaitic Bedouin</i> (M. Rodinson).	204
V. Z. PANFILOV, <i>Grammar and Logic</i> (B. Pottier).	25
<i>Phonétique et Linguistique Romanes. Mélanges offerts à M. Georges Straka</i> (R. L. Wagner).	111
V. PISANI, <i>Lezioni sul Lessico inglese</i> (A.-R. Tellier).	158
J. POKORNY, <i>Indogermanisches etymologisches Wörterbuch, II Band achtzehnte</i> <i>Lieferung</i> (F. Bader).	56
K. G. PRASSE, <i>A propos de l'origine de h touareg (tahaggart)</i> (L. Galand).	224
R. QUIRK, <i>Essays on the english Language, Medieval and Modern</i> (A.-R. Tellier).	155
E. RAND, <i>The Syntax of mandarin interrogatives</i> (A. Rygloff).	379
M. RÄSÄNEN, <i>Versuch eines etymologischen Wörterbuchs der Türkischen Sprachen</i> (A. Sauvageot).	343
D. A. REIBEL & S. A. SCHANE (ed.), <i>Modern Studies in English-Readings in</i> <i>Transformational Grammar</i> (A.-R. Tellier).	159
M. REINHORN, <i>Dictionnaire Laotien-Français</i> (Haudricourt).	367
E. ROULET, <i>Syntaxe de la proposition nucléaire en français parlé. Étude tagmé-</i> <i>rique et transformationnelle</i> (R. L. Wagner).	125
E. C. ROWLANDS, <i>Teach Yourself Yoruba</i> (Cl. Gouffé).	353
H. RUGE, <i>Zur Entstehung der neugriechischen substantiv deklination</i> (Y. Tarabout).	95
L. SADNIK, R. AITZETMÜLLER, <i>Vergleichendes Wörterbuch der slavischen Sprachen</i> (A. Vaillant).	143
<i>Sananjalka</i> , 11, 1969 (A. Sauvageot).	273
T. SÄRKKÄ, <i>Itämerensuomalaisten kielten eksessiivi</i> (A. Sauvageot).	290
A. D. SCAGLIONE, <i>Ars grammatica</i> (P. Flobert).	109
M. M. SCHROER & P. L. JAEGER, <i>Englisches Handwörterbuch in genetischer</i> <i>Darstellung auf Grund der Etymologien und Bedeutungsentwicklungen</i> (A.-R. Tellier).	177
<i>Selected Papers of J. R. Firth, 1952-59</i> , ed. F. R. PALMER (B. Pottier).	27
<i>Semiotica</i> 1969 (R. L. Wagner).	22
R. SIMEON, <i>Enciklopedijski rječnik lingvističkih naziva</i> , t. 1, A-O (J. Veyrene).	18
C. DE SIMONE, <i>Die griechischen Entlehnungen im Etruskischen</i> (M. Lejeune).	182
<i>Slovník jazyka staroslověnského — Lexicon palaeo-slovenicae</i> , 18; 19 (A. Vaillant).	144
<i>Slovo a slovesnost</i> 1970 (Y. Millet).	138
<i>Sprachnorm, Sprachpflege, Sprachkritik — Jahrbuch des Instituts für deutsche</i> <i>Sprache</i> 1966/67, hg. v. H. MOSER (P. Valentin).	20
D. and N. SPRATT, <i>Collected field reports on the phonology of Kusal</i> (E. Bonvini).	362
R. and L. STANFORD, <i>Collected field reports on the phonology and grammar of</i> <i>Chakosi</i> (E. Bonvini).	362
M. STEELE and G. WEED, <i>Collected field reports on the phonology of Konkomba</i> (E. Bonvini).	362
C. H. STEVENSON, <i>The spanish Language Today</i> (B. Pottier).	136
<i>Studier i modern Språkvetenskap</i> (A.-R. Tellier).	157
<i>Suomen Kielen Etymologinen Sanakirja</i> , vol. 4 (A. Sauvageot).	269
<i>Suomen Murteiden Sanakirja. Koevihko</i> (A. Sauvageot).	271
<i>Sympösion über Syntax der uralischen Sprachen</i> (A. Sauvageot).	234
I. SZATHMÁRI, <i>Régi nyelvtanaink és egységesülő irodalmi nyelvünk</i> (A. Sauvageot).	323
<i>Tanulmányok a Magyar és Finn-ugor Nyelvtudomány Történetéből</i> (1850-1920) (A. Sauvageot).	260

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

<i>Tendances principales de la recherche dans les sciences sociales et humaines.</i>	
Partie I : Sciences sociales (D. Cohen).....	10
R. TRAUTMANN, <i>Die altpreuussischen Sprachdenkmäler. Baltisch-Slavisches Wörterbuch</i> (A. Vaillant).....	153
<i>Travaux de Phonétique</i> , publiés par D. Pais et L. Benko (A. Sauvageot).....	262
V. TRENCKNER-D. ANDERSEN-L. ALSDORE, <i>A Critical Pāli Dictionary</i> (C. Caillat).	66
D. T. TRYON, <i>Conversational Tahitian</i> (Haudricourt).....	366
K. TSCHENKÉLI, <i>Georgisch-Deutsches Wörterbuch</i> (R. Lafon).....	188
P. TZERMIAS, <i>Neugriechische Grammatik</i> (Y. Tarabout).....	91
A. M. UESSON, <i>On linguistic Affinity. The Indo-Uralic Problem</i> (A. Sauvageot).	226
P. VALENTIN, <i>Phonologie de l'allemand ancien. Les systèmes vocaliques</i> (M. Philipp).	153
B. VARDAR, <i>Étude lexicologique d'un champ notionnel. Le champ notionnel de la liberté en France, de 1627 à 1642</i> (P. Charaudeau).....	121
E. VELINSKÁ, <i>VI. mezinárodní sjezd slavistů v Praze 1968, bibliografie</i> (Y. Millet).	142
<i>Virittäjä</i> , 1969 (A. Sauvageot).....	280
<i>Voprosy jazykoznanija</i> 1969 (R. L'Hermitte).....	1
H. WAGNER, <i>Linguistic Atlas and Survey of Irish Dialects</i> (L. Fleuriot).....	178
R. L. WAGNER, <i>Les vocabulaires français, II. Les tâches de la lexicologie synchronique; glossaires et dépouillements; analyse lexicale</i> (G. Gougenheim).....	120
M. WANDRUSZKA, <i>Sprachen. Vergleichbar und Unvergleichlich</i> (J. Stefanini).....	12
D. WESTERMAN et M. A. BRYAN, <i>Languages of West Africa</i> (M. Houis).....	352
W. A. WOLFRAM, <i>A Sociolinguistic Description of Detroit Negro Speech</i> (A. R. Tellier).	176
R. WSHUY, W. A. WOLFRAM, W. K. RILEY, <i>Field techniques in an urban language study</i> (B. Quemada).....	28
W. F. WYATT Jr., <i>Metrical Lengthening in Homer</i> (F. Bader).....	84
A. ZETTERSTEN, <i>A Statistical Study of the Graphic System of Present-Day American English</i> (A.-R. Tellier).....	176
A. ZETTERSTEN, <i>The English of Tristan da Cunha</i> (A.-R. Tellier).....	174
B. ZUCCHELLI, <i>Sull' origine delle funzione diminutiva del suffisso -lo- in latino</i> (P. Flobert).....	108
B. ZUCCHELLI, <i>Studi sulle formazioni latine in -lo- non diminutive</i> (P. Flobert).....	108

TABLE DES AUTEURS DE COMPTES RENDUS

- F. BADER, 27, 40, 41.
S. BAZYLKO, 51.
D. BERNOT, 156, 157.
E. BONVINI, 143, 144, 148, 149, 150, 151.
Cl. BRIKHE, 39.
C. CAILLAT, 29, 31, 32, 33.
P. CHARAUDEAU, 54, 63.
D. COHEN, 2, 108, 111, 112, 113, 114, 116.
M. V. DAVID, 16.
J. DUBOIS, 20, 23.
A. ESKÉNAZI, 18.
J. FAUBLÉE, 152, 153.
L. FLEURIOT, 99, 100.
P. FLOBERT, 25, 26, 45, 46, 47, 48, 49.
L. GALAND, 117.
Cl. GOUFFÉ, 146.
G. GOUGENHEIM, 53, 59.
M. Th. HABLITZ, 61.
Ch. HAGUENAUER, 160.
A. HAUDRICOURT, 154, 155, 158, 159.
J. HAUDRY, 28.
M. HOUIS, 145, 147.
J. KURYLOWICZ, 73.
R. LAFON, 103, 104, 105, 106, 107.
G. LAZARD, 34.
M. LEJEUNE, 36, 37, 38, 101, 102.
R. L'HERMITTE, 1.
Ch. MALAMOUD, 30.
Y. MILLET, 65, 66, 72, 74.
J.-C. PERPILLOU, 35, 44.
M. PHILIPP, 77.
B. POTTIER, 9, 10, 11, 15, 19, 62, 165.
B. QUEMADA, 12, 13, 14.
M. RODINSON, 109, 110, 115.
A. RYGALOFF, 161, 162, 163, 164.
A. SAUVAGEOT, 118, 119, 120, 121, 122,
123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130,
131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138,
139, 140, 141, 142.
J. STÉFANINI, 3, 17, 21, 64.
Y. TARABOUT, 42, 43.
A.-R. TELLIER, 78, 79, 80, 81, 83, 84, 85,
86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95,
96, 97, 97 *bis*, 98.
A. VAILLANT, 68, 69, 70, 71, 76.
P. VALENTIN, 6.
J. VEYRENC, 4, 5, 52, 67, 75.
R. L. WAGNER, 7, 8, 22, 24, 50, 55, 56,
57, 58, 60.
G. ZÉPHIR, 82.
-

IMPRIMERIE A. BONTEMPS

LIMOGES (FRANCE)

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1972

ÉDITIONS DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

15, Quai Anatole-France, PARIS-VII^e

C.C.P. PARIS 9061 11

Tél. : 555-26-70

VIENT DE PARAÎTRE :

ATLAS LINGUISTIQUE ET ETHNOGRAPHIQUE DE L'OUEST

(Poitou, Aunis, Saintonge, Angoumois)

PAR † GENEVIÈVE MASSIGNON ET BRIGITTE HORIOT

VOLUME I : Les travaux des champs, l'outillage agricole, la vigne, le bois, les plantes et les arbres cultivés.

L'ouvrage compte 297 cartes linguistiques, 2 cartes de présentation du domaine, 4 pages de compléments, 5 pages d'illustrations. Format 31 × 45,5, relié 236,50 F T.T.C.

VIENT DE PARAÎTRE :

ATLAS LINGUISTIQUE ET ETHNOGRAPHIQUE DU JURA ET DES ALPES du Nord

(Francoprovençal Central)

PAR JEAN-BAPTISTE MARTIN ET GASTON TUAILLON

VOLUME I : Le ciel et les phénomènes atmosphériques, le foin, les différentes cultures, le jardin et le potager, le bois.

L'ouvrage compte 592 cartes linguistiques, 4 cartes d'introduction, 6 pages de compléments, 6 pages d'illustrations. Format 25 × 32,5, relié 279,50 F T.T.C.

RAPPEL (paru en 1971) :

ATLAS LINGUISTIQUE ET ETHNOGRAPHIQUE DU CENTRE

PAR PIERRETTE DUBUISSON

VOLUME I : La Nature (Climat et phénomènes atmosphériques ; chemins ; clôtures ; plantes sauvages ; bois ; prairies ; jugs et attelages ; voitures ; labours et instruments aratoires ; semailles et différentes cultures ; foins, moissons ; battages ; vigne ; élevage ; animaux non domestiques ; pêche et chasse).

L'ouvrage compte 616 cartes, 8 planches d'illustrations et 26 croquis inclus dans les commentaires. Format : 32 cm × 48,5 cm, relié. 236,50 F T.T.C.

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK

11, RUE DE LILLE — PARIS (VII^e)

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

COLLECTION LINGUISTIQUE

(Remise consentie aux membres de la Société : 25 %)

28. — A. SAUVAGEOT. L'emploi de l'article en gotique	16 F
31. — K. SANDFELD. Linguistique balkanique. Problèmes et résultats, <i>reproduction</i>	40 F
32. — M. CAHEN et M. OLSEN. L'inscription runique du coffret de Mortain	16 F
35. — G. DUMÉZIL. La langue des Oubykhs	28 F
36. — A. YON. Ratio et les mots de la famille de « reor »	28 F
37. — S. LYONNET. Le parfait en arménien classique	24 F
38. — P. CHANTRAINE. La formation des noms en grec ancien, <i>reproduction</i>	80 F
40. — A. MEILLET. Linguistique historique et linguistique générale. Tome II	20 F
42. — F. MOSSÉ. Histoire de la forme périphrastique être + participe présent en germanique. 1 ^{re} partie : introduction, ancien germanique, vieil anglais.	16 F
43. — — 2 ^e partie : moyen anglais et anglais moderne	24 F
48. — W. LESLAU. Documents tigrigna (éthiopien septentrional). Grammaire et textes	60 F
49. — M. DURAND. Voyelles longues et voyelles brèves. Essai sur la nature de la quantité vocalique	28 F
50. — M. VEY. Morphologie du tchèque parlé	24 F
52. — J. CANTINEAU. Les parlers arabes du Hôrân (texte et atlas), 2 vol.	68 F
53. — J. MAROUZEAU. Quelques aspects de la formation du latin littéraire	24 F
54. — A. ERNOUT. Les adjectifs latins en -ōsus et en -ulentus	16 F
55. — J. VENDRYES. Choix d'études linguistiques et celtiques	36 F
57. — W. LESLAU. Étude descriptive et comparative du gafât (éthiopien méridional)	60 F
58. — A. BASSET. Articles de dialectologie berbère	24 F
59. — A. MIRAMBEL. La langue grecque moderne : description et analyse	52 F
60. — É. BENVENISTE. Études sur la langue ossète	28 F
61. — J. GAGNEPAIN. La syntaxe du nom verbal dans les langues celtiques, vol. 1 : Irlandais	52 F
62. — L. FLEURIOT. Dictionnaire des gloses en vieux-breton	100 F
63. — L. FLEURIOT. Le vieux-breton : éléments d'une grammaire	72 F
64. — A. SJÖGREN. Les parlers bas-normands de l'île de Guernesey. I. Lexique français-guernésiais	40 F
65. — D. TILKOV. Le vocalisme bulgare ; les mouvements articulatoires et leur effet acoustique dans la formation des voyelles bulgares	80 F